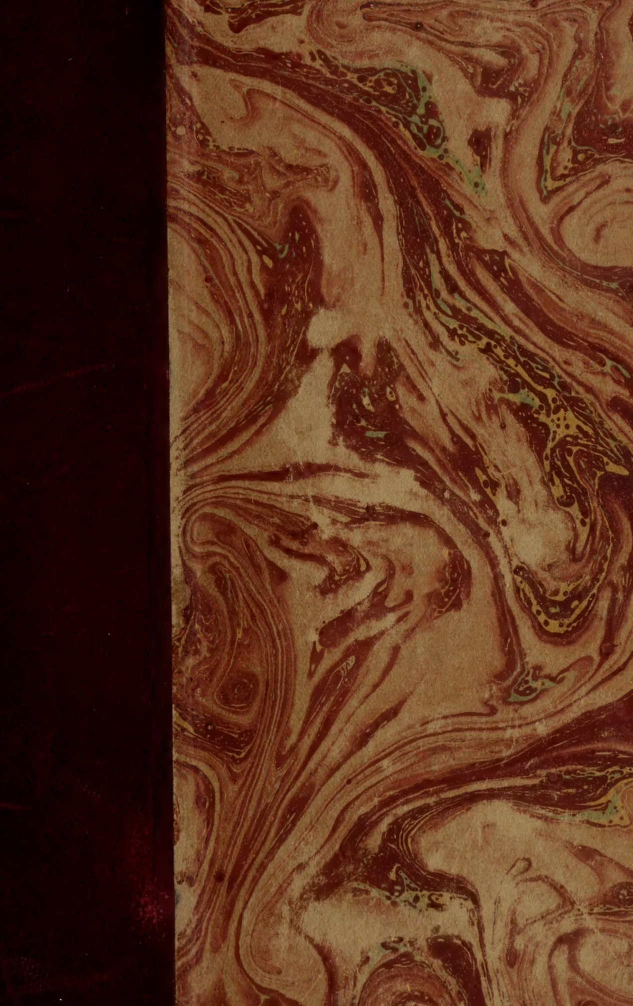
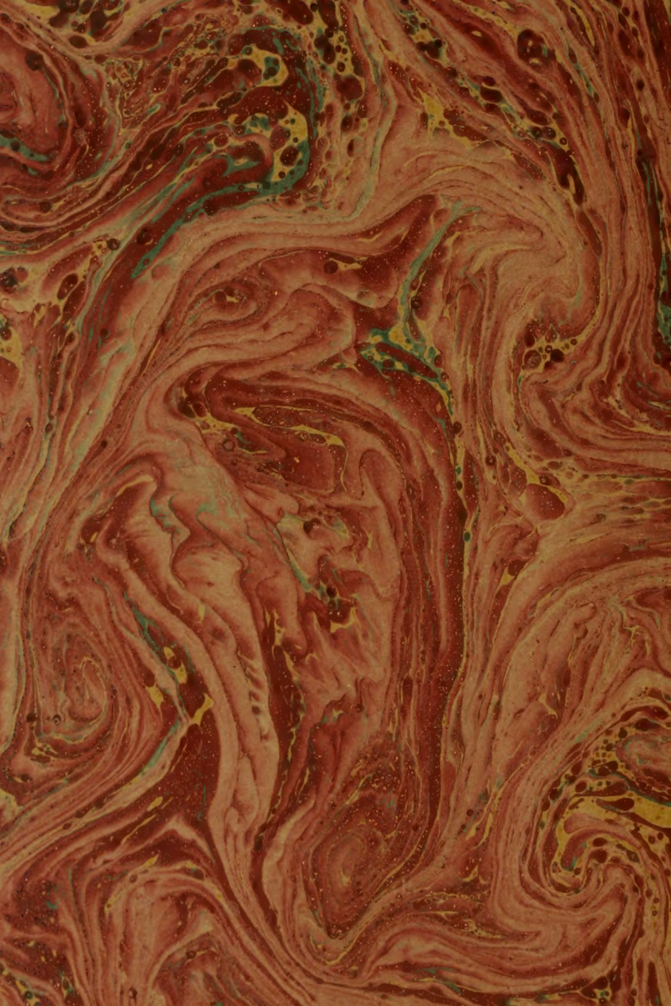
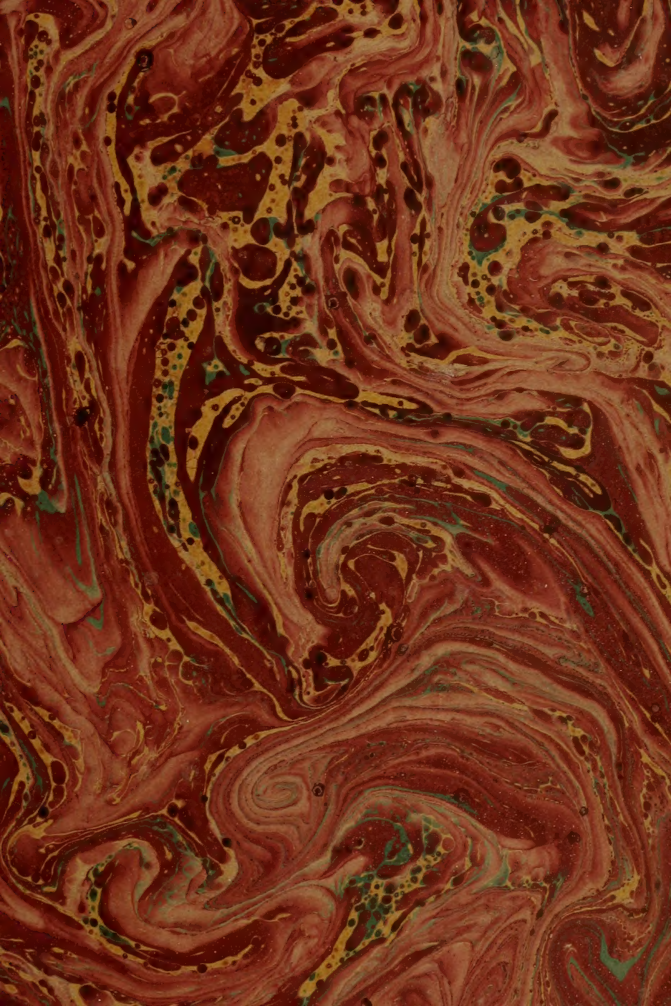






VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

TOME PREMIER



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCVI

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE – V

LA LÉGENDE

DES SIÈCLES

IL A ÉTE TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

TOME PREMIER



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCVI



Titre de *la Legende des Siecles*.

Dessin de Victor Hugo.

À LA FRANCE

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

V. H.

Les personnes qui voudront bien jeter un coup d'œil sur ce livre[1] ne s'en feraient pas une idée précise, si elles y voyaient autre chose qu'un commencement.

Ce livre est-il donc un fragment? Non. Il existe à part. Il a, comme on le verra, son exposition, son milieu et sa fin.

Mais, en même temps, il est, pour ainsi dire, la première page d'un autre livre.

Un commencement peut-il être un tout? Sans doute. Un péristyle est un édifice.

L'arbre, commencement de la forêt, est un tout. Il appartient à la vie isolée, par la racine, et à la vie en commun, par la sève. A lui seul, il ne prouve que l'arbre, mais il annonce la forêt.

Ce livre, s'il n'y avait pas quelque affectation dans des comparaisons de cette nature, aurait, lui aussi, ce double caractère. Il existe solitairement et forme un tout; il existe solidairement et fait partie d'un ensemble.

Cet ensemble, que sera-t-il?

Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière; faire apparaître, dans une sorte de miroir sombre et clair — que l'interruption naturelle des travaux terrestres brisera

[1] Préface de la première série (1859). Les indications de cette préface se rapportent aux deux volumes publiés à cette époque.

probablement avant qu'il ait la dimension rêvée par l'auteur — cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme; voilà de quelle pensée, de quelle ambition, si l'on veut, est sortie *la Légende des Siècles.*

Les deux volumes qu'on va lire n'en contiennent que la première partie, la première série, comme dit le titre.

Les poëmes qui composent ces deux volumes ne sont donc autre chose que des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples; empreintes prises, tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire; empreintes moulées sur le masque des siècles.

Quand d'autres volumes se seront joints à ceux-ci, de façon à rendre l'œuvre un peu moins incomplète, cette série d'empreintes, vaguement disposées dans un certain ordre chronologique, pourra former une sorte de galerie de la médaille humaine.

Pour le poëte comme pour l'historien, pour l'archéologue comme pour le philosophe, chaque siècle est un changement de physionomie de l'humanité. On trouvera dans ces deux volumes, qui, nous le répétons, seront continués et complétés, le reflet de quelques-uns de ces changements de physionomie.

On y trouvera quelque chose du passé, quelque chose du présent, et comme un vague mirage de l'avenir. Du reste, ces poëmes, divers par le sujet, mais inspirés par la même pensée, n'ont entre eux d'autre nœud qu'un fil, ce fil qui s'atténue quelquefois au point de devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès.

Comme dans une mosaïque, chaque pierre a sa couleur et sa forme propre; l'ensemble donne une figure. La figure de ce livre, on l'a dit plus haut, c'est l'homme.

Ces deux volumes d'ailleurs, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, sont à l'ouvrage dont ils font partie, et qui sera mis au jour plus tard, ce que serait à une symphonie l'ouverture. Ils n'en peuvent donner l'idée exacte et complète, mais ils contiennent une lueur de l'œuvre entière.

Le poëme que l'auteur a dans l'esprit, n'est ici qu'entr'ouvert.

Quant à ces deux volumes pris en eux-mêmes, l'auteur n'a qu'un mot à en dire. Le genre humain, considéré comme un grand individu collectif accomplissant d'époque en époque une série d'actes sur la terre, a deux aspects : l'aspect historique et l'aspect légendaire. Le second n'est pas moins vrai que le premier; le premier n'est pas moins conjectural que le second.

Qu'on ne conclue pas de cette dernière ligne — disons-le en passant — qu'il puisse entrer dans la pensée de l'auteur d'amoindrir la haute valeur de l'enseignement historique. Pas une gloire, parmi les splendeurs du génie humain, ne dépasse celle du grand historien philosophe. L'auteur, seulement, sans diminuer la portée de l'histoire, veut constater la portée de la légende. Hérodote fait l'histoire, Homère fait la légende.

C'est l'aspect légendaire qui prévaut dans ces deux volumes et qui en colore les poëmes. Ces poëmes se passent l'un à l'autre le flambeau de la tradition humaine. *Quasi cursores.* C'est ce flambeau, dont la flamme est le vrai, qui fait l'unité de ce livre. Tous ces poëmes, ceux du moins qui résument le passé, sont de la réalité historique condensée ou de la réalité historique devinée. La fiction parfois, la falsification jamais; aucun grossissement de lignes; fidélité absolue à la couleur des temps et à l'esprit des civilisations diverses. Pour citer des exemples, la *Décadence romaine* n'a pas un détail qui ne soit rigoureusement exact; la barbarie mahométane ressort de Cantemir, à travers l'enthousiasme de l'historiographe turc, telle qu'elle est

exposée dans les premières pages de *Zim-Zizimi* et de *Sultan Mourad.*

Du reste, les personnes auxquelles l'étude du passé est familière, reconnaîtront, l'auteur n'en doute pas, l'accent réel et sincère de tout ce livre. Un de ces poëmes (*Première rencontre du Christ avec le tombeau*) est tiré, l'auteur pourrait dire traduit, de l'Évangile. Deux autres (*le Mariage de Roland, Aymerillot*) sont des feuillets détachés de la colossale épopée du moyen âge (*Charlemagne, emperor à la barbe florie*). Ces deux poëmes jaillissent directement des livres de geste de la chevalerie. C'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende.

Quant au mode de formation de plusieurs des autres poëmes dans la pensée de l'auteur, on pourra s'en faire une idée en lisant les quelques lignes placées en note avant la pièce intitulée : *les Raisons du Momotombo;* lignes d'où cette pièce est sortie. L'auteur en convient, un rudiment imperceptible, perdu dans la chronique ou dans la tradition, à peine visible à l'œil nu, lui a souvent suffi. Il n'est pas défendu au poëte et au philosophe d'essayer sur les faits sociaux ce que le naturaliste essaye sur les faits zoologiques : la reconstruction du monstre d'après l'empreinte de l'ongle ou l'alvéole de la dent.

Ici lacune, là étude complaisante et approfondie d'un détail, tel est l'inconvénient de toute publication fractionnée. Ces défauts de proportion peuvent n'être qu'apparents. Le lecteur trouvera certainement juste d'attendre, pour les apprécier définitivement, que *la Légende des Siècles* ait paru en entier. Les usurpations, par exemple, jouent un tel rôle dans la construction des royautés au moyen âge, et mêlent tant de crimes à la complication des investitures, que l'auteur a cru devoir les présenter sous leurs trois principaux aspects dans les trois drames : *le Petit Roi de Galice, Eviradnus, la Confiance du marquis Fabrice.*

Ce qui peut sembler aujourd'hui un développement excessif s'ajustera plus tard à l'ensemble.

Les tableaux riants sont rares dans ce livre; cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire.

Comme on le verra, l'auteur, en racontant le genre humain, ne l'isole pas de son entourage terrestre. Il mêle quelquefois à l'homme, il heurte à l'âme humaine, afin de lui faire rendre son véritable son, ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte, et qui remplissent on ne sait quelles fonctions fatales dans l'équilibre vertigineux de la création.

Tel est ce livre. L'auteur l'offre au public sans rien se dissimuler de sa profonde insuffisance. C'est une tentative vers l'idéal. Rien de plus.

Ce dernier mot a besoin peut-être d'être expliqué.

Plus tard, nous le croyons, lorsque plusieurs autres parties de ce livre auront été publiées, on apercevra le lien qui, dans la conception de l'auteur, rattache *la Légende des Siècles* à deux autres poëmes, presque terminés à cette heure, et qui en sont, l'un le dénoûment, l'autre le couronnement : *la Fin de Satan,* et *Dieu.*

L'auteur, du reste, pour compléter ce qu'il a dit plus haut, ne voit aucune difficulté à faire entrevoir dès à présent qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poëme d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu; en ce qu'on pourrait appeler trois chants, *la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.*

Il publie aujourd'hui un premier carton de cette esquisse. Les autres suivront.

Nul ne peut répondre d'achever ce qu'il a commencé, pas une minute de continuation certaine n'est assurée à l'œuvre

ébauchée; la solution de continuité, hélas! c'est tout l'homme; mais il est permis, même au plus faible, d'avoir une bonne intention et de la dire.

Or, l'intention de ce livre est bonne.

L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière; le drame de la création éclairé par le visage du créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poëme dans son ensemble; si Dieu, maître des existences humaines, y consent.

Hauteville-House. Vendredi, 12 août 1859.

LA VISION

D'OU EST SORTI CE LIVRE.

*

J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux,
De vastes bas-reliefs, des fresques colossales;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens,
Des intérieurs d'or, de jaspe et de porphyre;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphyre;
Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis;
Chaque assise avait l'air vaguement animée;
Cela montait dans l'ombre; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
Au moment qu'elle osait escalader la Nuit;
Ce bloc flottait ainsi qu'un nuage qui roule;
C'était une muraille et c'était une foule;
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet,
La poussière pleurait et l'argile saignait,
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine.
Tout l'homme, avec le souffle inconnu qui le mène,
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers,
Palpitaient sur ce mur, et l'être, et l'univers,
Et le destin, fil noir que la tombe dévide.

Parfois l'éclair faisait sur la paroi livide
Luire des millions de faces tout à coup.
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout;
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages
Des générations à vau-l'eau dans les âges;
Et devant mon regard se prolongeaient sans fin
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,
La superstition, la science, l'histoire,
Comme à perte de vue une façade noire.

Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres.

⋆

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion;
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.

⋆

Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament!
Tous les monstres, chacun dans son compartiment;
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde;
Brume et réalité! nuée et mappemonde!
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants;
Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps;
Tous les temples ayant tous les songes pour marches;

Ici les paladins et là les patriarches;
Dodone chuchotant tout bas avec Membré;
Et Thèbe, et Raphidim, et son rocher sacré
Où, sur les juifs luttant pour la terre promise,
Aaron et Hur levaient les deux mains de Moïse;
Le char de feu d'Amos parmi les ouragans;
Tous ces hommes, moitié princes, moitié brigands,
Transformés par la fable avec grâce ou colère,
Noyés dans les rayons du récit populaire,
Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros
Des Eddas, des Védas et des Romanceros;
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance;
Ceux devant qui la terre et l'ombre font silence;
Saül, David; et Delphe, et la cave d'Endor
Dont on mouche la lampe avec des ciseaux d'or;
Nemrod parmi les morts; Booz parmi les gerbes;
Des Tibères divins, constellés, grands, superbes,
Étalant à Caprée, au forum, dans les camps,
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans;
La chaîne d'or du trône aboutissant au bagne.
Ce vaste mur avait des versants de montagne.
O nuit! rien ne manquait à l'apparition.
Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon;
Toutes les villes, Thèbe, Athènes, des étages
De Romes sur des tas de Tyrs et de Carthages;
Tous les fleuves, l'Escaut, le Rhin, le Nil, l'Aar,
Le Rubicon disant à quiconque est césar :
« Si vous êtes encor citoyens, vous ne l'êtes
Que jusqu'ici. » Les monts se dressaient, noirs squelettes,
Et sur ces monts erraient les nuages hideux,
Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux.
La muraille semblait par le vent remuée;
C'étaient des croisements de flamme et de nuée,
Des jeux mystérieux de clartés, des renvois
D'ombre d'un siècle à l'autre et du sceptre aux pavois,
Où l'Inde finissait par être l'Allemagne,
Où Salomon avait pour reflet Charlemagne;

Tout le prodige humain, noir, vague, illimité;
La liberté brisant l'immuabilité;
L'Horeb aux flancs brûlés, le Pinde aux pentes vertes;
Hicétas précédant Newton, les découvertes
Secouant leur flambeau jusqu'au fond de la mer,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer;
La Marseillaise, Eschyle, et l'ange après le spectre;
Capanée est debout sur la porte d'Électre,
Bonaparte est debout sur le pont de Lodi;
Christ expire non loin de Néron applaudi.
Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage
De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage;
L'homme-troupeau! cela hurle, cela commet
Des crimes sur un morne et ténébreux sommet,
Cela frappe, cela blasphème, cela souffre,
Hélas! et j'entendais sous mes pieds, dans le gouffre,
Sangloter la misère aux gémissements sourds,
Sombre bouche incurable et qui se plaint toujours.
Et sur la vision lugubre, et sur moi-même
Que j'y voyais ainsi qu'au fond d'un miroir blême,
La vie immense ouvrait ses difformes rameaux;
Je contemplais les fers, les voluptés, les maux,
La mort, les avatars et les métempsychoses,
Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

*

Quel titan avait peint cette chose inouïe?
Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie
Qui donc avait sculpté ce rêve où j'étouffais?
Quel bras avait construit avec tous les forfaits,
Tous les deuils, tous les pleurs, toutes les épouvantes,
Ce vaste enchaînement de ténèbres vivantes?
Ce rêve, et j'en tremblais, c'était une action

Ténébreuse entre l'homme et la création;
Des clameurs jaillissaient de dessous les pilastres;
Des bras sortant du mur montraient le poing aux astres;
La chair était Gomorrhe et l'âme était Sion;
Songe énorme! c'était la confrontation
De ce que nous étions avec ce que nous sommes;
Les bêtes s'y mêlaient, de droit divin, aux hommes,
Comme dans un enfer ou dans un paradis;
Les crimes y rampaient, de leur ombre grandis;
Et même les laideurs n'étaient pas malséantes
A la tragique horreur de ces fresques géantes.
Et je revoyais là le vieux temps oublié.
Je le sondais. Le mal au bien était lié
Ainsi que la vertèbre est jointe à la vertèbre.

Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre,
Montait dans l'infini vers un brumeux matin.
Blanchissant par degrés sur l'horizon lointain,
Cette vision sombre, abrégé noir du monde,
Allait s'évanouir dans une aube profonde,
Et, commencée en nuit, finissait en lueur.

Le jour triste y semblait une pâle sueur;
Et cette silhouette informe était voilée
D'un vague tournoiement de fumée étoilée.

⋆

Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur
Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur
Et des gestes hagards d'un peuple de fantômes,
Une rumeur se fit sous les ténébreux dômes,
J'entendis deux fracas profonds, venant du ciel
En sens contraire au fond du silence éternel;
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore
Eut l'air de s'écarter.

★

Du côté de l'aurore,
L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
Passait; en même temps, du côté de la nuit,
Noir génie effaré fuyant dans une éclipse,
Formidable, venait l'immense Apocalypse;
Et leur double tonnerre à travers la vapeur,
A ma droite, à ma gauche, approchait; et j'eus peur
Comme si j'étais pris entre deux chars de l'ombre.

Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
Et le premier esprit cria : Fatalité!
Le second cria : Dieu! L'obscure éternité
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.

Ce passage effrayant remua les ténèbres;
Au bruit qu'ils firent, tout chancela; la paroi
Pleine d'ombres, frémit; tout s'y mêla; le roi
Mit la main à son casque et l'idole à sa mitre;
Toute la vision trembla comme une vitre,
Et se rompit, tombant dans la nuit en morceaux;
Et quand les deux esprits, comme deux grands oiseaux,
Eurent fui, dans la brume étrange de l'idée,
La pâle vision reparut lézardée,
Comme un temple en ruine aux gigantesques fûts,
Laissant voir de l'abîme entre ses pans confus.

★

Lorsque je la revis, après que les deux anges
L'eurent brisée au choc de leurs ailes étranges,
Ce n'était plus ce mur prodigieux, complet,
Où le destin avec l'infini s'accouplait,
Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,

Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre
Sans que pas un fît faute et manquât à l'appel;
Au lieu d'un continent, c'était un archipel;
Au lieu d'un univers, c'était un cimetière;
Par places se dressait quelque lugubre pierre,
Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien;
Tous les siècles tronqués gisaient; plus de lien;
Chaque époque pendait démantelée; aucune
N'était sans déchirure et n'était sans lacune;
Et partout croupissaient sur le passé détruit
Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.
Ce n'était plus, parmi les brouillards où l'œil plonge,
Que le débris difforme et chancelant d'un songe,
Ayant le vague aspect d'un pont intermittent
Qui tombe arche par arche et que le gouffre attend,
Et de toute une flotte en détresse qui sombre;
Ressemblant à la phrase interrompue et sombre
Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets,
Recommence toujours sans l'achever jamais.

Seulement l'avenir continuait d'éclore
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,
Et se levait avec un air d'astre, au milieu
D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.

⋆

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti, reflétant de poëme en poëme
Toute cette clarté vertigineuse et blême;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait,
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit?
C'est la tradition tombée à la secousse
Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse;
Ce qui demeure après que la terre a tremblé;
Décombre où l'avenir, vague aurore, est mêlé;
C'est la construction des hommes, la masure
Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure,
L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort et bâti par la fatalité,
Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent,
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau;
C'est l'incommensurable et tragique monceau,
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères
Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel;
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscure vallée;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, écroulée.

Guernesey. — 26 avril 1857.

LA

LÉGENDE DES SIÈCLES

2.

I

LA TERRE.

HYMNE.

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant;
Elle offre un lit de mousse au pâtre;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
Et l'assainissement formidable des vents,
Et les souffles, qui sont des lyres,
Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
Tout ensemble épouvante et rassure la nuit
A force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre! Gloire à l'aube où Dieu paraît!
Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
Aux fleurs, aux nids que le jour dore!
Gloire au blanchissement nocturne des sommets!
Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
Faire des dépenses d'aurore!

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
Et qui mêle à nos vils désastres,
A nos deuils, aux éclats de rires effrontés,
A nos méchancetés, à nos rapidités,
La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur;
La terre est belle; elle a la divine pudeur
De se cacher sous les feuillages;
Le printemps son amant vient en mai la baiser;
Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
La terre est bonne; elle est grave et sévère aussi;
Les roses sont pures comme elle;
Quiconque pense, espère et travaille lui plaît;
Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
Et la justice est sa mamelle.

La terre cache l'or et montre les moissons;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons!
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux;
Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
Et satisfaits, l'arbre superbe;
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut;
Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse; et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit;

Elle nourrit ce qu'elle crée,
Et l'arbre est confiant quand l'homme est incertain;
O confrontation qui fait honte au destin,
O grande nature sacrée!

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe; et c'est elle qui fait
Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
Chanter la cigale sonore.

Pourquoi? Pour consoler les sépulcres dormants.
Pourquoi? Parce qu'il faut faire aux écroulements
Succéder les apothéoses,
Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
Aux disparitions de l'homme évanoui
Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs; le soir,
Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
L'âpre essaim des corbeaux voraces,
A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu;
Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu;
Des chastes lys, des vignes mûres,
Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri
Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais;
Elle fait son possible, et prodigue la paix
Au rocher, à l'arbre, à la plante,
Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,

Qui sommes condamnés à ne lire jamais
        Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort;
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord;
        Quand la guerre infâme se rue
Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
Farouche, elle détourne un regard indigné
        De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : A quoi sert
Le ravage? Quel fruit produira le désert?
        Pourquoi tuer la plaine verte?
Elle ne trouve pas utiles les méchants,
Et pleure la beauté virginale des champs
        Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts;
        Et je l'entends qui dit encore :
Fils, je suis Démèter, la déesse des dieux;
Et vous me bâtirez un temple radieux
        Sur la colline Callichore.

Paris. — 12 août 1873.

II

D'EVE À JÉSUS.

I

LE SACRE DE LA FEMME.

I

L'aurore apparaissait; quelle aurore? Un abîme
D'éblouissement, vaste, insondable, sublime;
Une ardente lueur de paix et de bonté.
C'était aux premiers temps du globe; et la clarté
Brillait sereine au front du ciel inaccessible,
Étant tout ce que Dieu peut avoir de visible;
Tout s'illuminait, l'ombre et le brouillard obscur;
Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur;
Le jour en flamme, au fond de la terre ravie,
Embrasait les lointains splendides de la vie;
Les horizons pleins d'ombre et de rocs chevelus,
Et d'arbres effrayants que l'homme ne voit plus,
Luisaient comme le songe et comme le vertige,
Dans une profondeur d'éclair et de prodige;
L'éden pudique et nu s'éveillait mollement;
Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,
Si frais, si gracieux, si suave et si tendre,
Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre;
Le seul rugissement du tigre était plus doux;
Les halliers où l'agneau paissait avec les loups,
Les mers où l'hydre aimait l'alcyon, et les plaines
Où les ours et les daims confondaient leurs haleines,
Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,

Entre le cri de l'antre et la chanson des nids.
La prière semblait à la clarté mêlée;
Et sur cette nature encore immaculée
Qui du verbe éternel avait gardé l'accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le matin, murmurant une sainte parole,
Souriait, et l'aurore était une auréole.
Tout avait la figure intègre du bonheur;
Pas de bouche d'où vînt un souffle empoisonneur;
Pas un être qui n'eût sa majesté première;
Tout ce que l'infini peut jeter de lumière
Éclatait pêle-mêle à la fois dans les airs;
Le vent jouait avec cette gerbe d'éclairs
Dans le tourbillon libre et fuyant des nuées;
L'enfer balbutiait quelques vagues huées
Qui s'évanouissaient dans le grand cri joyeux
Des eaux, des monts, des bois, de la terre et des cieux!
Les vents et les rayons semaient de tels délires
Que les forêts vibraient comme de grandes lyres;
De l'ombre à la clarté, de la base au sommet,
Une fraternité vénérable germait;
L'astre était sans orgueil et le ver sans envie;
On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie;
Une harmonie égale à la clarté, versant
Une extase divine au globe adolescent,
Semblait sortir du cœur mystérieux du monde;
L'herbe en était émue, et le nuage, et l'onde,
Et même le rocher qui songe et qui se tait;
L'arbre, tout pénétré de lumière, chantait;
Chaque fleur, échangeant son souffle et sa pensée
Avec le ciel serein d'où tombe la rosée,
Recevait une perle et donnait un parfum;
L'Être resplendissait. Un dans Tout, Tout dans Un;
Le paradis brillait sous les sombres ramures
De la vie ivre d'ombre et pleine de murmures,
Et la lumière était faite de vérité;
Et tout avait la grâce, ayant la pureté;

Tout était flamme, hymen, bonheur, douceur, clémence,
Tant ces immenses jours avaient une aube immense!

II

Ineffable lever du premier rayon d'or,
Du jour éclairant tout sans rien savoir encor!
O matin des matins! amour! joie effrénée
De commencer le temps, l'heure, le mois, l'année!
Ouverture du monde! instant prodigieux!
La nuit se dissolvait dans les énormes cieux
Où rien ne tremble, où rien ne pleure, où rien ne souffre;
Autant que le chaos la lumière était gouffre;
Dieu se manifestait dans sa calme grandeur,
Certitude pour l'âme et pour les yeux splendeur;
De faîte en faîte, au ciel et sur terre, et dans toutes
Les épaisseurs de l'être aux innombrables voûtes,
On voyait l'évidence adorable éclater;
Le monde s'ébauchait; tout semblait méditer;
Les types primitifs, offrant dans leur mélange
Presque la brute informe et rude et presque l'ange,
Surgissaient, orageux, gigantesques, touffus;
On sentait tressaillir sous leurs groupes confus
La terre, inépuisable et suprême matrice;
La création sainte, à son tour créatrice,
Modelait vaguement des aspects merveilleux,
Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux
Tantôt des bois, tantôt des mers, tantôt des nues,
Et proposait à Dieu des formes inconnues
Que le temps, moissonneur pensif, plus tard changea;
On sentait sourdre, et vivre, et végéter déjà
Tous les arbres futurs, pins, érables, yeuses,
Dans des verdissements de feuilles monstrueuses;
Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait;
Tout semblait presque hors de la mesure éclore;

Comme si la nature, en étant proche encore,
Eût pris, pour ses essais sur la terre et les eaux,
Une difformité splendide au noir chaos.

Les divins paradis, pleins d'une étrange sève,
Semblent au fond des temps reluire dans le rêve,
Et pour nos yeux obscurs, sans idéal, sans foi,
Leur extase aujourd'hui serait presque l'effroi;
Mais qu'importe à l'abîme, à l'âme universelle
Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle,
Et qui, pour y pouvoir poser l'ange azuré,
Fait croître jusqu'aux cieux l'Éden démesuré!

Jours inouïs! le bien, le beau, le vrai, le juste
Coulaient dans le torrent, frissonnaient dans l'arbuste;
L'aquilon louait Dieu de sagesse vêtu;
L'arbre était bon; la fleur était une vertu;
C'est trop peu d'être blanc, le lys était candide;
Rien n'avait de souillure et rien n'avait de ride;
Jours purs! rien ne saignait sous l'ongle et sous la dent;
La bête heureuse était l'innocence rôdant;
Le mal n'avait encor rien mis de son mystère
Dans le serpent, dans l'aigle altier, dans la panthère;
Le précipice ouvert dans l'animal sacré
N'avait pas d'ombre, étant jusqu'au fond éclairé;
La montagne était jeune et la vague était vierge;
Le globe, hors des mers dont le flot le submerge,
Sortait beau, magnifique, aimant, fier, triomphant,
Et rien n'était petit quoique tout fût enfant;
La terre avait, parmi ses hymnes d'innocence,
Un étourdissement de sève et de croissance;
L'instinct fécond faisait rêver l'instinct vivant;
Et, répandu partout, sur les eaux, dans le vent,
L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale;
La nature riait, naïve et colossale;
L'espace vagissait ainsi qu'un nouveau-né.
L'aube était le regard du soleil étonné.

III

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurore;
Le même séraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes;
Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes;
Les feuillages avaient de plus doux mouvements;
Et les rayons tombaient caressants et charmants
Sur un frais vallon vert, où, débordant d'extase,
Adorant ce grand ciel que la lumière embrase,
Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
Dans l'ombre, au bord d'un lac, vertigineux miroir,
Étaient assis, les pieds effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme.

L'époux priait, ayant l'épouse à son côté.

IV

Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité;
Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.

Chair de la femme! argile idéale! ô merveille!
O pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit!
Matière où l'âme brille à travers son suaire!
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire!
Fange auguste appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,

Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu!

Ève laissait errer ses yeux sur la nature.

Et, sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Ève, au-dessus de sa tête, l'œillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,
Le frais myosotis se souvenait; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil;
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme.

V

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élu
Qui dans le ciel sacré le premier avait lu,
C'était le Marié tranquille et fort, que l'ombre
Et la lumière, et l'aube, et les astres sans nombre,
Et les bêtes des bois, et les fleurs du ravin
Suivaient ou vénéraient comme l'aîné divin,
Comme le front ayant la lueur la plus haute;
Et, quand tous deux, la main dans la main, côte à côte,
Erraient dans la clarté de l'Éden radieux,
La nature sans fond, sous ses millions d'yeux,
A travers les rochers, les rameaux, l'onde et l'herbe,
Couvait, avec amour pour le couple superbe,
Avec plus de respect pour l'homme, être complet,
Ève qui regardait, Adam qui contemplait.
Mais, ce jour-là, ces yeux innombrables qu'entrouvre
L'infini sous les plis du voile qui le couvre,
S'attachaient sur l'épouse et non pas sur l'époux,
Comme si, dans ce jour religieux et doux,
Béni parmi les jours et parmi les aurores,
Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,

Au nuage, aux ruisseaux, aux frissonnants essaims,
Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints
Que de mots ténébreux la terre aujourd'hui nomme,
La femme eût apparu plus auguste que l'homme!

VI

Pourquoi ce choix? pourquoi cet attendrissement
Immense du profond et divin firmament?
Pourquoi tout l'univers penché sur une tête?
Pourquoi l'aube donnant à la femme une fête?
Pourquoi ces chants? Pourquoi ces palpitations
Des flots dans plus de joie et dans plus de rayons?
Pourquoi partout l'ivresse et la hâte d'éclore,
Et les antres heureux de s'ouvrir à l'aurore,
Et plus d'encens sur terre et plus de flamme aux cieux?

Le beau couple innocent songeait silencieux.

VII

Cependant la tendresse inexprimable et douce
De l'astre, du vallon, du lac, du brin de mousse,
Tressaillait plus profonde à chaque instant autour
D'Ève, que saluait du haut des cieux le jour;
Le regard qui sortait des choses et des êtres,
Des flots bénis, des bois sacrés, des arbres prêtres,
Se fixait, plus pensif de moment en moment,
Sur cette femme au front vénérable et charmant;
Un long rayon d'amour lui venait des abîmes,
De l'ombre, de l'azur, des profondeurs, des cimes,
De la fleur, de l'oiseau chantant, du roc muet.

Et, pâle, Ève sentit que son flanc remuait.

5-17 octobre 1858.

II

LA CONSCIENCE.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : «Couchons-nous sur la terre, et dormons.»
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
«Je suis trop près», dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
«Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.»
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
«Cachez-moi!» cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
«Étends de ce côté la toile de la tente.»
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
«Vous ne voyez plus rien?» dit Tsilla, l'enfant blond,

La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : «Je vois cet œil encore!»
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : «Je saurai bien construire une barrière.»
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : «Cet œil me regarde toujours!»
Hénoch dit : «Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons.»
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava : «Défense à Dieu d'entrer.»
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
Et lui restait lugubre et hagard. «O mon père!
L'œil a-t-il disparu?» dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : «Non, il est toujours là.»
Alors il dit : «Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.»
On fit donc une fosse, et Caïn dit : «C'est bien!»
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

IMPRIMERIE NATIONALE.

III

PUISSANCE ÉGALE BONTÉ.

Au commencement, Dieu vit un jour dans l'espace
Iblis venir à lui; Dieu dit : «Veux-tu ta grâce?
— Non, dit le Mal. — Alors que me demandes-tu?
— Dieu, répondit Iblis de ténèbres vêtu,
Joutons à qui créera la chose la plus belle.»
L'Être dit : «J'y consens. — Voici, dit le Rebelle :
Moi, je prendrai ton œuvre et la transformerai.
Toi, tu féconderas ce que je t'offrirai;
Et chacun de nous deux soufflera son génie
Sur la chose par l'autre apportée et fournie.
— Soit. Que te faut-il? Prends, dit l'Être avec dédain.
— La tête du cheval et les cornes du daim.
— Prends.» Le monstre hésitant que la brume enveloppe
Reprit : «J'aimerais mieux celle de l'antilope.
— Va, prends.» Iblis entra dans son antre et forgea.
Puis il dressa le front. «Est-ce fini déjà?
— Non. — Te faut-il encor quelque chose? dit l'Être.
— Les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, maître.
— Prends. — Je demande en outre, ajouta le Rampant,
Le ventre du cancer, les anneaux du serpent,
Les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche.
— Prends.» Ainsi qu'on entend l'abeille dans la ruche,
On entendait aller et venir dans l'enfer
Le démon remuant des enclumes de fer.
Nul regard ne pouvait voir à travers la nue
Ce qu'il faisait au fond de la cave inconnue.
Tout à coup, se tournant vers l'Être, Iblis hurla :
«Donne-moi la couleur de l'or.» Dieu dit : «Prends-la.»
Et, grondant et râlant comme un bœuf qu'on égorge,
Le démon se remit à battre dans sa forge;
Il frappait du ciseau, du pilon, du maillet,
Et toute la caverne horrible tressaillait;

Les éclairs des marteaux faisaient une tempête;
Ses yeux ardents semblaient deux braises dans sa tête;
Il rugissait; le feu lui sortait des naseaux
Avec un bruit pareil au bruit des grandes eaux
Dans la saison livide où la cigogne émigre.
Dieu dit : «Que te faut-il encor? — Le bond du tigre.
— Prends. — C'est bien, dit Iblis debout dans son volcan.
Viens m'aider à souffler», dit-il à l'ouragan.
L'âtre flambait; Iblis, suant à grosses gouttes,
Se courbait, se tordait, et, sous les sombres voûtes,
On ne distinguait rien qu'une sombre rougeur
Empourprant le profil du monstrueux forgeur.
Et l'ouragan l'aidait, étant démon lui-même.
L'Être, parlant du haut du firmament suprême,
Dit : «Que veux-tu de plus?» Et le grand paria,
Levant sa tête énorme et triste, lui cria :
«Le poitrail du lion et les ailes de l'aigle.»
Et Dieu jeta, du fond des éléments qu'il règle,
A l'ouvrier d'orgueil et de rébellion
L'aile de l'aigle avec le poitrail du lion.
Et le démon reprit son œuvre sous les voiles.
«Quelle hydre fait-il donc?» demandaient les étoiles.
Et le monde attendait, grave, inquiet, béant,
Le colosse qu'allait enfanter ce géant;
Soudain, on entendit dans la nuit sépulcrale
Comme un dernier effort jetant un dernier râle;
L'Etna, fauve atelier du forgeron maudit,
Flamboya; le plafond de l'enfer se fendit,
Et, dans une clarté blême et surnaturelle,
On vit des mains d'Iblis jaillir la sauterelle.

Et l'infirme effrayant, l'être ailé, mais boiteux,
Vit sa création et n'en fut pas honteux,
L'avortement étant l'habitude de l'ombre.
Il sortit à mi-corps de l'éternel décombre,
Et, croisant ses deux bras, arrogant, ricanant,
Cria dans l'infini : «Maître, à toi maintenant!»

Et ce fourbe, qui tend à Dieu même une embûche,
Reprit : «Tu m'as donné l'éléphant et l'autruche,
Et l'or pour dorer tout; et ce qu'ont de plus beau
Le chameau, le cheval, le lion, le taureau,
Le tigre et l'antilope, et l'aigle et la couleuvre;
C'est mon tour de fournir la matière à ton œuvre;
Voici tout ce que j'ai. Je te le donne. Prends.»
Dieu, pour qui les méchants mêmes sont transparents,
Tendit sa grande main de lumière baignée
Vers l'ombre, et le démon lui donna l'araignée.

Et Dieu prit l'araignée et la mit au milieu
Du gouffre qui n'était pas encor le ciel bleu;
Et l'Esprit regarda la bête; sa prunelle,
Formidable, versait la lueur éternelle;
Le monstre, si petit qu'il semblait un point noir,
Grossit alors, et fut soudain énorme à voir;
Et Dieu le regardait de son regard tranquille;
Une aube étrange erra sur cette forme vile;
L'affreux ventre devint un globe lumineux;
Et les pattes, changeant en sphères d'or leurs nœuds,
S'allongèrent dans l'ombre en grands rayons de flamme;
Iblis leva les yeux, et tout à coup l'infâme,
Ébloui, se courba sous l'abîme vermeil;
Car Dieu, de l'araignée, avait fait le soleil.

15 novembre 1857.

IV

LES LIONS.

Les lions dans la fosse étaient sans nourriture.
Captifs, ils rugissaient vers la grande nature
Qui prend soin de la brute au fond des antres sourds.
Les lions n'avaient pas mangé depuis trois jours.
Ils se plaignaient de l'homme, et, pleins de sombres haines,
A travers leur plafond de barreaux et de chaînes,
Regardaient du couchant la sanglante rougeur;
Leur voix grave effrayait au loin le voyageur
Marchant à l'horizon dans les collines bleues.

Tristes, ils se battaient le ventre de leurs queues;
Et les murs du caveau tremblaient, tant leurs yeux roux
A leur gueule affamée ajoutaient de courroux!

La fosse était profonde; et, pour cacher leur fuite,
Og et ses vastes fils l'avaient jadis construite;
Ces enfants de la terre avaient creusé pour eux
Ce palais colossal dans le roc ténébreux;
Leurs têtes en ayant crevé la large voûte,
La lumière y tombait et s'y répandait toute,
Et ce cachot de nuit pour dôme avait l'azur.
Nabuchodonosor, qui régnait dans Assur,
En avait fait couvrir d'un dallage le centre;
Et ce roi fauve avait trouvé bon que cet antre,
Qui jadis vit les Chams et les Deucalions,
Bâti pour les géants, servît pour les lions.

Ils étaient quatre, et tous affreux. Une litière
D'ossements tapissait le vaste bestiaire;
Les rochers étageaient leur ombre au-dessus d'eux;
Ils marchaient, écrasant sur le pavé hideux
Des carcasses de bête et des squelettes d'homme.

Le premier arrivait du désert de Sodome;
Jadis, quand il avait sa fauve liberté,
Il habitait le Sin, tout à l'extrémité
Du silence terrible et de la solitude;
Malheur à qui tombait sous sa patte au poil rude!
Et c'était un lion des sables.

Le second
Sortait de la forêt de l'Euphrate fécond;
Naguère, en le voyant vers le fleuve descendre,
Tout tremblait; on avait eu du mal à le prendre,
Car il avait fallu les meutes de deux rois;
Il grondait; et c'était une bête des bois.

Et le troisième était un lion des montagnes.
Jadis il avait l'ombre et l'horreur pour compagnes;
Dans ce temps-là, parfois, vers les ravins bourbeux
Se ruaient des galops de moutons et de bœufs;
Tous fuyaient, le pasteur, le guerrier et le prêtre;
Et l'on voyait sa face effroyable apparaître.

Le quatrième, monstre épouvantable et fier,
Était un grand lion des plages de la mer.
Il rôdait près des flots avant son esclavage.
Gur, cité forte, était alors sur le rivage;
Ses toits fumaient; son port abritait un amas
De navires mêlant confusément leurs mâts;
Le paysan portant son gomor plein de manne
S'y rendait; le prophète y venait sur son âne;
Ce peuple était joyeux comme un oiseau lâché;
Gur avait une place avec un grand marché,
Et l'abyssin venait y vendre des ivoires,
L'amorrhéen, de l'ambre et des chemises noires,
Ceux d'Ascalon, du beurre, et ceux d'Aser, du blé.
Du vol de ses vaisseaux l'abîme était troublé.
Or, ce lion était gêné par cette ville;

Il trouvait, quand le soir il songeait immobile,
Qu'elle avait trop de peuple et faisait trop de bruit.
Gur était très farouche et très haute; la nuit,
Trois lourds barreaux fermaient l'entrée inabordable;
Entre chaque créneau se dressait, formidable,
Une corne de buffle ou de rhinocéros;
Le mur était solide et droit comme un héros;
Et l'océan roulait à vagues débordées
Dans le fossé, profond de soixante coudées.
Au lieu de dogues noirs jappant dans le chenil,
Deux dragons monstrueux pris dans les joncs du Nil
Et dressés par un mage à la garde servile,
Veillaient des deux côtés de la porte de ville.
Or, le lion s'était une nuit avancé,
Avait franchi d'un bond le colossal fossé,
Et broyé, furieux, entre ses dents barbares,
La porte de la ville avec ses triples barres,
Et, sans même les voir, mêlé les deux dragons
Au vaste écrasement des verrous et des gonds;
Et, quand il s'en était retourné vers la grève,
De la ville et du peuple il ne restait qu'un rêve,
Et, pour loger le tigre et nicher les vautours,
Quelques larves de murs sous des spectres de tours.

Celui-là se tenait accroupi sur le ventre.
Il ne rugissait pas, il bâillait; dans cet antre
Où l'homme misérable avait le pied sur lui,
Il dédaignait la faim, ne sentant que l'ennui.

Les trois autres allaient et venaient; leur prunelle,
Si quelque oiseau battait leurs barreaux de son aile,
Le suivait; et leur faim bondissait, et leur dent
Mâchait l'ombre à travers leur cri rauque et grondant.

Soudain, dans l'angle obscur de la lugubre étable,
La grille s'entr'ouvrit; sur le seuil redoutable,
Un homme, que poussaient d'horribles bras tremblants,

Apparut; il était vêtu de linceuls blancs;
La grille referma ses deux battants funèbres;
L'homme avec les lions resta dans les ténèbres.
Les monstres, hérissant leur crinière, écumant,
Se ruèrent sur lui, poussant ce hurlement
Effroyable, où rugit la haine et le ravage
Et toute la nature irritée et sauvage
Avec son épouvante et ses rébellions;
Et l'homme dit : «La paix soit avec vous, lions!»
L'homme dressa la main; les lions s'arrêtèrent.

Les loups qui font la guerre aux morts et les déterrent,
Les ours au crâne plat, les chacals convulsifs
Qui pendant le naufrage errent sur les récifs,
Sont féroces; l'hyène infâme est implacable;
Le tigre attend sa proie et d'un seul bond l'accable;
Mais le puissant lion, qui fait de larges pas,
Parfois lève sa griffe et ne la baisse pas,
Étant le grand rêveur solitaire de l'ombre.

Et les lions, groupés dans l'immense décombre,
Se mirent à parler entre eux, délibérant;
On eût dit des vieillards réglant un différend
Au froncement pensif de leurs moustaches blanches.
Un arbre mort pendait, tordant sur eux ses branches.

Et, grave, le lion des sables dit : «Lions,
Quand cet homme est entré, j'ai cru voir les rayons
De midi dans la plaine où l'ardent semoun passe,
Et j'ai senti le souffle énorme de l'espace;
Cet homme vient à nous de la part du désert.»

Le lion des bois dit : «Autrefois, le concert
Du figuier, du palmier, du cèdre et de l'yeuse,
Emplissait jour et nuit ma caverne joyeuse;
Même à l'heure où l'on sent que le monde se tait,
Le grand feuillage vert autour de moi chantait.

Quand cet homme a parlé, sa voix m'a semblé douce
Comme le bruit qui sort des nids d'ombre et de mousse;
Cet homme vient à nous de la part des forêts.»

Et celui qui s'était approché le plus près,
Le lion noir des monts dit : «Cet homme ressemble
Au Caucase, où jamais une roche ne tremble;
Il a la majesté de l'Atlas; j'ai cru voir,
Quand son bras s'est levé, le Liban se mouvoir
Et se dresser, jetant l'ombre immense aux campagnes;
Cet homme vient à nous de la part des montagnes.»

Le lion qui, jadis, au bord des flots rôdant,
Rugissait aussi haut que l'océan grondant,
Parla le quatrième, et dit : «Fils, j'ai coutume,
En voyant la grandeur, d'oublier l'amertume,
Et c'est pourquoi j'étais le voisin de la mer.
J'y regardais — laissant les vagues écumer —
Apparaître la lune et le soleil éclore,
Et le sombre infini sourire dans l'aurore;
Et j'ai pris, ô lions, dans cette intimité,
L'habitude du gouffre et de l'éternité;
Or, sans savoir le nom dont la terre le nomme,
J'ai vu luire le ciel dans les yeux de cet homme;
Cet homme au front serein vient de la part de Dieu.»

Quand la nuit eut noirci le grand firmament bleu,
Le gardien voulut voir la fosse, et cet esclave,
Collant sa face pâle aux grilles de la cave,
Dans la profondeur vague aperçut Daniel
Qui se tenait debout et regardait le ciel,
Et songeait, attentif aux étoiles sans nombre,
Pendant que les lions léchaient ses pieds dans l'ombre.

27-31 octobre 1857.

V

LE TEMPLE.

Moïse pour l'autel cherchait un statuaire;
Dieu dit : Il en faut deux; et dans le sanctuaire
Conduisit Oliab avec Béliséel.
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

VI

BOOZ ENDORMI.

⋆

Booz s'était couché de fatigue accablé;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge;
Il était, quoique riche, à la justice enclin;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
«Laissez tomber exprès des épis», disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était mouillée encor et molle du déluge.

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;
Une race y montait comme une longue chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
«Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatrevingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur! a quitté ma couche pour la vôtre;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

Une race naîtrait de moi! Comment le croire?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire;

Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau.»

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement;
Une immense bonté tombait du firmament;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

1er mai 1859.

VII

DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE.

Le philosophe allait sur son âne; prophète,
Prunelle devant l'ombre horrible stupéfaite,
Il allait, il pensait.

Devin des nations,
Il vendait aux païens des malédictions,
Sans savoir si des mains dans les ténèbres blêmes
S'ouvraient pour recevoir ses vagues anathèmes.
Il venait de Phétor; il allait chez Balac,
Fils des gomorrhéens qui dorment sous le lac,
Mage d'Assur et roi du peuple moabite.
Il avait quitté l'ombre où l'épouvante habite,
Et le hideux abri des chênes chevelus
Que l'ouragan secoue en ses larges reflux.
Morne, il laissait marcher au hasard sa monture,
Son esprit cheminant dans une autre aventure;
Il se demandait : «Tout est-il vide? et le fond
N'est-il que de l'abîme où des spectres s'en vont?
L'ombre prodigieuse est-elle une personne?
Le flot qui murmure, est-ce une voix qui raisonne?
Depuis quatrevingts ans, je vis dans un réduit,
Regardant la sueur des antres de la nuit,
Écoutant les sanglots de l'air dans les nuées.
Le gouffre est-il vivant? Larves exténuées,
Qu'est-ce que nous cherchons? Je sais l'assyrien,
L'arabe, le persan, l'hébreu; je ne sais rien.
De quel profond néant sommes-nous les ministres?...»
Ainsi, pâle, il songeait sous les branches sinistres,
Les cheveux hérissés par les souffles des bois.
L'âne s'arrêta court et lui dit : «Je le vois.»

VIII

PREMIÈRE RENCONTRE DU CHRIST AVEC LE TOMBEAU.

En ce temps-là, Jésus était dans la Judée;
Il avait délivré la femme possédée,
Rendu l'ouïe aux sourds et guéri les lépreux;
Les prêtres l'épiaient et parlaient bas entre eux.
Comme il s'en retournait vers la ville bénie,
Lazare, homme de bien, mourut à Béthanie.
Marthe et Marie étaient ses sœurs; Marie, un jour,
Pour laver les pieds nus du maître plein d'amour,
Avait été chercher son parfum le plus rare.
Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
Quelqu'un lui dit : « Lazare est mort. »

Le lendemain,
Comme le peuple était venu sur son chemin,
Il expliquait la loi, les livres, les symboles,
Et, comme Élie et Job, parlait par paraboles.
Il disait : « Qui me suit, aux anges est pareil.
Quand un homme a marché tout le jour au soleil
Dans un chemin sans puits et sans hôtellerie,
S'il ne croit pas, quand vient le soir, il pleure, il crie,
Il est las; sur la terre il tombe haletant.
S'il croit en moi, qu'il prie, il peut au même instant
Continuer sa route avec des forces triples. »
Puis il s'interrompit, et dit à ses disciples :
« Lazare, notre ami, dort; je vais l'éveiller. »
Eux dirent : « Nous irons, maître, où tu veux aller. »
Or, de Jérusalem, où Salomon mit l'arche,
Pour gagner Béthanie, il faut trois jours de marche.
Jésus partit. Durant cette route souvent,
Tandis qu'il marchait seul et pensif en avant,

Son vêtement parut blanc comme la lumière.

Quand Jésus arriva, Marthe vint la première,
Et, tombant à ses pieds, s'écria tout d'abord :
«Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort.»
Puis reprit en pleurant : «Mais il a rendu l'âme.
Tu viens trop tard.» Jésus lui dit : «Qu'en sais-tu, femme?
Le moissonneur est seul maître de la moisson.»

Marie était restée assise à la maison.

Marthe lui cria : «Viens, le maître te réclame.»
Elle vint. Jésus dit : «Pourquoi pleures-tu, femme?»
Et Marie à genoux lui dit : «Toi seul es fort.
Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort.»
Jésus reprit : «Je suis la lumière et la vie.
Heureux celui qui voit ma trace et l'a suivie!
Qui croit en moi vivra, fût-il mort et gisant.»
Et Thomas, appelé Didyme, était présent.

Et le Seigneur, dont Jean et Pierre suivaient l'ombre,
Dit aux juifs accourus pour le voir en grand nombre :
«Où donc l'avez-vous mis?» Ils répondirent : «Vois.»
Lui montrant de la main, dans un champ, près d'un bois,
A côté d'un torrent qui dans les pierres coule,
Un sépulcre.

Et Jésus pleura.

Sur quoi la foule
Se prit à s'écrier : «Voyez comme il l'aimait!
Lui qui chasse, dit-on, Satan, et le soumet,
Eût-il, s'il était Dieu, comme on nous le rapporte,
Laissé mourir quelqu'un qu'il aimait de la sorte?»

Or, Marthe conduisit au sépulcre Jésus.
Il vint. On avait mis une pierre dessus.

IMPRIMERIE NATIONALE.

«Je crois en vous, dit Marthe, ainsi que Jean et Pierre;
Mais voilà quatre jours qu'il est sous cette pierre.»

Et Jésus dit : «Tais-toi, femme, car c'est le lieu
Où tu vas, si tu crois, voir la gloire de Dieu.»
Puis il reprit : «Il faut que cette pierre tombe.»
La pierre ôtée, on vit le dedans de la tombe.

Jésus leva les yeux au ciel et marcha seul
Vers cette ombre où le mort gisait dans son linceul,
Pareil au sac d'argent qu'enfouit un avare.
Et, se penchant, il dit à haute voix : «Lazare!»

Alors le mort sortit du sépulcre; ses pieds
Des bandes du linceul étaient encore liés;
Il se dressa debout le long de la muraille;
Jésus dit : «Déliez cet homme, et qu'il s'en aille.»
Ceux qui virent cela crurent en Jésus-Christ.

Or, les prêtres, selon qu'au livre il est écrit,
S'assemblèrent, troublés, chez le préteur de Rome;
Sachant que Christ avait ressuscité cet homme,
Et que tous avaient vu le sépulcre s'ouvrir,
Ils dirent : «Il est temps de le faire mourir.»

Jersey. — 23 octobre 1852.

III

SUPRÉMATIE.

Lorsque les trois grands dieux eurent dans un cachot
Mis les démons, chassé les monstres de là-haut,
Oté sa griffe à l'hydre, au noir dragon son aile,
Et sur ce tas hurlant fermé l'ombre éternelle,
Laissant grincer l'enfer, ce sépulcre vivant,
Ils vinrent tous les trois, Vâyou, le dieu du Vent,
Agni, dieu de la Flamme, Indra, dieu de l'Espace,
S'asseoir sur le zénith, qu'aucun mont ne dépasse,
Et se dirent, ayant dans le ciel radieux
Chacun un astre au front : « Nous sommes les seuls dieux! »

Tout à coup devant eux surgit dans l'ombre obscure
Une lumière ayant les yeux d'une figure.
Ce que cette lumière était, rien ne saurait
Le dire, et, comme brille au fond d'une forêt
Un long rayon de lune en une route étroite,
Elle resplendissait, se tenant toute droite.
Ainsi se dresse un phare au sommet d'un récif.
C'était un flamboiement immobile, pensif,
Debout.

Et les trois dieux s'étonnèrent.

Ils dirent :
« Qu'est ceci? »

Tout se tut et les cieux attendirent.

« Dieu Vâyou, dit Agni, dieu Vâyou, dit Indra,

Parle à cette lumière. Elle te répondra.
Crois-tu que tu pourrais savoir ce qu'elle est?

— Certes,
Dit Vâyou. Je le puis.»

Les profondeurs désertes
Songeaient; tout fuyait, l'aigle ainsi que l'alcyon.
Alors Vâyou marcha droit à la vision.
«Qu'es-tu?» cria Vâyou, le dieu fort et suprême.
Et l'apparition lui dit : «Qu'es-tu toi-même?»
Et Vâyou dit : «Je suis Vâyou, le dieu du Vent.
— Et qu'est-ce que tu peux?

— Je peux, en me levant,
Tout déplacer, chasser les flots, courber les chênes,
Arracher tous les gonds, rompre toutes les chaînes,
Et si je le voulais, d'un souffle, moi Vâyou,
Plus aisément qu'au fleuve on ne jette un caillou
Ou que d'une araignée on ne crève les toiles,
J'emporterais la terre à travers les étoiles.»

L'apparition prit un brin de paille et dit :
«Emporte ceci.»

Puis, avant qu'il répondît,
Elle posa devant le dieu le brin de paille.

Alors, avec des yeux d'orage et de bataille,
Le dieu Vâyou se mit à grandir jusqu'au ciel,
Il troua l'effrayant plafond torrentiel,
Il ne fut plus qu'un monstre ayant partout des bouches,
Pâle, il démusela les ouragans farouches
Et mit en liberté l'âpre meute des airs;
On entendit mugir le semoun des déserts

Et l'aquilon qui peut, par-dessus les épaules
Des montagnes, pousser l'océan jusqu'aux pôles;
Vâyou, géant des vents, immense, au-dessus d'eux
Plana, gronda, frémit et rugit, et, hideux,
Remua les profonds tonnerres de l'abîme;
Tout l'univers trembla de la base à la cime
Comme un toit où quelqu'un d'affreux marche à grands pas.

Le brin de paille aux pieds du dieu ne bougea pas.

Le dieu s'en retourna.

«Dieu du vent, notre frère,
Parle, as-tu pu savoir ce qu'est cette lumière?»

Et Vâyou répondit aux deux autres dieux : «Non.

— Agni, dit Indra, frère Agni, mon compagnon,
Dit Vâyou, pourrais-tu le savoir, toi?

— Sans doute»,
Dit Agni.

Le dieu rouge, Agni, que l'eau redoute,
Et devant qui médite à genoux le bouddha,
Alla vers la clarté sereine et demanda :
«Qu'es-tu, clarté?

— Qu'es-tu toi-même? lui dit-elle.
— Le dieu du Feu.

— Quelle est ta puissance?

— Elle est telle
Que, si je veux, je puis brûler le ciel noirci,

Les mondes, les soleils, et tout.

— Brûle ceci »,
Dit la clarté, montrant au dieu le brin de paille.

Alors, comme un bélier défonce une muraille,
Agni, frappant du pied, fit jaillir de partout
La flamme formidable, et, fauve, ardent, debout,
Crachant des jets de lave entre ses dents de braise,
Fit sur l'humble fétu crouler une fournaise;
Un soufflement de forge emplit le firmament;
Et le jour s'éclipsa dans un vomissement
D'étincelles, mêlé de tant de nuit et d'ombre
Qu'une moitié du ciel en resta longtemps sombre;
Ainsi bout le Vésuve, ainsi flambe l'Hékla;
Lorsqu'enfin la vapeur énorme s'envola,
Quand le dieu rouge Agni, dont l'incendie est l'âme,
Eut éteint ce tumulte effroyable de flamme
Où grondait on ne sait quel monstrueux soufflet,
Il vit le brin de paille à ses pieds, qui semblait
N'avoir pas même été touché par la fumée.

Le dieu s'en revint.

« Dieu du feu, force enflammée,
Quelle est cette lumière enfin? Sais-tu son nom? »
Dirent les autres dieux.

Agni répondit : « Non.

— Indra, dit Vâyou; frère Indra, dit Agni, sage!
Roi! dieu! qui, sans passer, de tout vois le passage,
Peux-tu savoir, ô toi dont rien ne se perdra,
Ce qu'est cette clarté qui nous regarde? »

Indra

Répondit : «Oui.»

Toujours droite, la clarté pure
Brillait, et le dieu vint lui parler.

«O figure,
Qu'es-tu?» dit Indra, d'ombre et d'étoiles vêtu.
Et l'apparition dit : «Toi-même, qu'es-tu?»
Indra lui dit : «Je suis Indra, dieu de l'Espace.
— Et quel est ton pouvoir, dieu? — Sur sa carapace
La divine tortue, aux yeux toujours ouverts,
Porte l'éléphant blanc qui porte l'univers.
Autour de l'univers est l'infini. Ce gouffre
Contient tout ce qui vit, naît, meurt, existe, souffre,
Règne, passe ou demeure, au sommet, au milieu,
En haut, en bas, et c'est l'espace, et j'en suis dieu.
Sous moi la vie obscure ouvre tous ses registres;
Je suis le grand voyant des profondeurs sinistres;
Ni dans les bleus édens, ni dans l'enfer hagard,
Rien ne m'échappe, et rien n'est hors de mon regard;
Si quelque être pour moi cessait d'être visible,
C'est lui qui serait dieu, pas nous; c'est impossible.
Étant l'énormité, je vois l'immensité;
Je vois toute la nuit et toute la clarté;
Je vois le dernier lieu, je vois le dernier nombre,
Et ma prunelle atteint l'extrémité de l'ombre;
Je suis le regardeur infini. Dans ma main
J'ai tout, le temps, l'esprit, hier, aujourd'hui, demain.
Je vois les trous de taupe et les gouffres d'aurore,
Tout! et, là même où rien n'est plus, je vois encore.
Depuis l'azur sans borne où les cieux sur les cieux
Tournent comme un rouage aux flamboyants essieux,
Jusqu'au néant des morts auquel le ver travaille,
Je sais tout! je vois tout!

— Vois-tu ce brin de paille?»
Dit l'étrange clarté d'où sortait une voix.

Indra baissa la tête et cria : « Je le vois.
Lumière, je te dis que j'embrasse tout l'être;
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
De mon regard, jamais éclipsé ni décru! »

A peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

Vendredi, 8 avril 1870.

IV

ENTRE GÉANTS ET DIEUX.

I

LE GÉANT, AUX DIEUX.

LE GÉANT.

Un mot. Si, par hasard, il vous venait l'idée
Que cette herbe où je dors, de rosée inondée,
Est faite pour subir n'importe quel pied nu,
Et que ma solitude est au premier venu,
Si vous pensiez entrer dans l'ombre où je séjourne
Sans que ma grosse tête au fond des bois se tourne,
Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Tout déranger, percer des trous dans mes forêts,
Ployer mes vieux sapins et casser mes grands chênes,
Mettre à la liberté de mes torrents des chaînes,
Chasser l'aigle, et marcher sur mes petites fleurs;
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottes,
Que vous pourriez le soir amener dans mes grottes
La Vénus avec qui tous vous vous mariez,
Que je n'ai pas des yeux pour voir, que vous pourriez
Vous vautrer sur mes joncs où les dragons des antres
Laissent en s'en allant la trace de leurs ventres,
Que vous pourriez salir la pauvre source en pleurs,
Que je vous laisserais, ainsi que des voleurs,
Aller, venir, rôder dans la grande nature;
Si vous imaginiez cette étrange aventure
Qu'ici je vous verrais rire, semer l'effroi,
Faire l'amour, vous mettre à votre aise chez moi,
Sans des soulèvements énormes de montagnes,

Et sans vous traiter, vous, princes, et vos compagnes,
Comme les ours qu'au fond des halliers je poursuis,
Vous me croiriez plus bête encor que je ne suis!

JUPITER.

Calme-toi.

VÉNUS.

Nous avons dans l'Olympe des chambres,
Bonhomme.

LE GÉANT.

Oui, je sais bien, parce que j'ai des membres
Vastes, et que les doigts robustes de mes pieds
Semblent sur l'affreux tronc des saules copiés,
Parce que mes talons sont tout noirs de poussière,
Parce que je suis fait de la pâte grossière
Dont est faite la terre auguste et dont sont faits
Les grands monts, ces muets et sacrés portefaix,
Vu que des plus vieux rocs j'ai passé les vieillesses,
Et que je n'ai pas, moi, toutes vos gentillesses,
Étant une montagne à forme humaine, au fond
Du gouffre, où l'ombre avec les pierres me confond,
Vu que j'ai l'air d'un bloc, d'une tour, d'un décombre,
Et que je fus taillé dans l'énormité sombre,
Je passe pour stupide. On rit de moi, vraiment,
Et l'on croit qu'on peut tout me faire impunément.
Soit. Essayez. Tâtez mon humeur endurante.
Combien de dards avait le serpent Stryx? Quarante.
Combien de pieds avait l'hydre Phluse? Trois cents.
J'ai broyé Stryx et Phluse entre mes poings puissants.
Osez donc! Ah! je sens la colère hagarde
Battre de l'aile autour de mon front. Prenez garde!
Laissez-moi dans mon trou plein d'ombre et de parfums.
Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vît de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa porte,
Un ténébreux s'y prend avec les radieux,
Si vous venez ici m'ennuyer, tas de dieux!

II

PAROLES DE GÉANT.

Je suis votre vaincu, mais regardez ma taille,
Dieux, je reste montagne après votre bataille;
Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement,
A peine je vous vois au fond du firmament;
Si vous existez, soit. Je dors.

Vous, troglodytes,
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts,
Vous qu'attend le sépulcre et qui rampez d'avance,
Sachez que la prière est une connivence,
Et ne me plaignez pas! Nains promis aux linceuls,
Tremblez si vous voulez, mais tremblez pour vous seuls.

Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,
Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil,
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Que, dans mon ciel farouche et lourd, l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé de crime et de débauche,
Qu'il raille le grand Pan, croyant l'avoir tué,
Que Jupiter, joyeux, tonnant, infatué,
Démuselle les vents imbéciles, dérègle
L'éclair et l'aquilon, et déchaîne son aigle,
Cela m'est bien égal à moi qui suis trois fois
Plus haut que n'est profond l'océan plein de voix.
Hommes, je ris des nœuds dont la peur vous enlace.
Tous ces olympiens sont de la populace.
Ah! certes, ces passants, que vous nommez les dieux,
Furent de fiers bandits sous le ciel radieux;
Les montagnes, avec leurs bois et leurs vallées,

Sont de leur noir viol toutes échevelées,
Je le sais, et resté presque seul maintenant,
Je suis par la grandeur de ma chute gênant;
Non, je ne les crains pas; et quant à leurs approches,
Je les attends avec des roulements de roches,
Je les appelle gueux et voleurs, c'est leur nom,
Et ne veux pas savoir s'ils sont contents ou non.

O vivants, il paraît qu'à la haine tenaces,
Ces dieux me font de loin dans l'ombre des menaces.
Soit, j'oublie et je songe; et je m'informe peu
Si l'éclair que je vois est la lueur d'un dieu.
J'ai ma flûte et j'en joue au penchant des montagnes,
Je m'ajoute aux sommets au-dessus des campagnes,
Et je laisse les dieux bruire et bougonner.
Croit-on que je prendrai la peine de tourner
La tête dans les bois et sur les hautes cimes,
Que je m'effarerai dans les forêts sublimes,
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson,
Pour un roucoulement de foudre à l'horizon!

21 septembre 1875.

III

LES TEMPS PANIQUES.

⋆

Les dieux ont dit entre eux : « Nous sommes la matière,
Les dieux. Nous habitons l'insondable frontière
Au delà de laquelle il n'est rien; nous tenons
L'univers par le mal qui règne sous nos noms,
Par la guerre, euménide éparse, par l'orgie
Chantante, dans la joie et le meurtre élargie,
Par Cupidon l'immense enfant, par Astarté,
Larve pleine de nuit d'où sort une clarté.
L'ouragan tourne autour de nos faces sereines;
Les saisons sont des chars dont nous tenons les rênes,
Nous régnons, nous mettons à la tempête un mors,
Et nous sommes au fond de la pâleur des morts.
L'Olympe est à jamais la cime de la vie;
Chronos est prisonnier; Géo tremble asservie;
Nous sommes tout. Nos coups de foudre sont fumants.
Jouissons. Sous nos pieds un pavé d'ossements,
C'est la terre; un plafond de néant sur nos têtes,
C'est le ciel; nous avons les temples et les fêtes;
L'ombre que nous faisons met le monde à genoux.
Les premiers-nés du gouffre étaient plus grands que nous,
Nous leur avons jeté l'Othryx et le Caucase;
A cette heure, un amas de roches les écrase;
Poursuivons, achevons notre œuvre, et consommons
La lapidation des géants par les monts! »

⋆

Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée
Sur Enna, sur Larisse et Pylos, sur l'Eubée;

L'horizon est partout difforme maintenant;
Pas un mont qui ne soit blessé, l'Athos saignant
Est noir sous l'assemblage horrible des nuées;
Chalcis que les hiboux emplissent de huées,
La Thrace où l'on adore un vieux glaive rouillé,
L'Hémonie où l'éclair féroce a travaillé,
Sont de mornes déserts que la ruine encombre.
Une peau de satyre écorché pend dans l'ombre,
Car la lyre a puni la flûte au fond des bois.
La source aux pleurs profonds sanglote à demi-voix;
Où sont les jours d'Évandre et les temps de Saturne?
On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne;
L'azur hait le matin, inutile doreur;
L'ombre auguste et hideuse est pleine de terreur;
On entend des soupirs étouffés dans les marbres;
Des simulacres sont visibles sous les arbres,
Et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui.
Les bois naguère étaient confiants, aujourd'hui
Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe
Aux autans, rauque essaim qui serpente et s'allonge
Et qui souvent remplit de trahisons l'éther;
Car l'orage est l'esclave obscur de Jupiter.
Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes;
Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes;
Seuls les dieux sont debout, formidables vivants,
Et la terre subit la sombre horreur des vents.

Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale;
Et trois fleuves, le Styx, l'Alphée et le Stymphale,
Se sont enfuis sous terre et n'ont plus reparu.
Aquilon passe avec un grondement bourru;
On ne sait ce qu'Eurus complote avec Borée;
Faune se cache ainsi qu'une bête effarée;
Plus de titans; Mercure éclipse Hypérion;
Zéphire chante et danse ainsi qu'un histrion;
Quant aux Cyclopes, fils puînés, ils sont lâches;
Ils servent; ils ont fait leur paix; les viles tâches

Conviennent aux cœurs bas; Vulcain, le dieu cagneux,
Les emploie à sa forge, a confiance en eux,
Les gouverne, et difforme et boiteux, distribue
L'ouvrage à ces géants par qui la honte est bue;
Brontès fait des trépieds qui parlent, Pyracmon
Fait des spectres d'airain où remue un démon;
On ne résiste plus aux dieux, même en Sicile;
Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile,
Et Galatée en rit avec Acis.

Les champs
N'ont presque plus de fleurs, tant les dieux sont méchants;
Les dieux semblent avoir cueilli toutes les roses.
Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses;
Ils ont mis de la nuit jusque dans l'œil du lynx;
Ils ont pris l'ombre, ils ont fait avouer les sphinx,
Ils ont échoué l'hydre, éteint les ignivomes,
Et du sinistre enfer augmenté les fantômes,
Et, bouleversant tout, ondes, souffles, typhons,
Ils ont déconcerté les prodiges profonds.
La terre en proie aux dieux fut le champ de bataille;
Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
Hélas! quiconque avait pour crime la grandeur.

Les lacs sont indignés des monts qu'ils réfléchissent,
Car les monts ont trahi; sur un faîte où blanchissent
Des os d'enfants percés par les flèches du ciel,
Cime aride et pareille aux lieux semés de sel,
La pierre qui jadis fut Niobé médite;
La vaste Afrique semble exilée et maudite;
Le Nil cache éperdu sa source à tous les yeux,
De peur de voir briser son urne par les dieux;
On sent partout la fin, la borne, la limite;
L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra;
L'effroi tient Delphe en Grèce et dans l'Inde Ellorah;

Phœbus Smynthée usurpe aux cieux le char solaire;
Que de honte! Et l'on peut juger de la colère
De Démèter, l'aïeule auguste de Cérès,
Par l'échevèlement farouche des forêts.
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
Hélas! dit le torrent. Hélas! dit la nuée.
Les vagues voix du soir murmurent : Oublions!
L'absence des géants attriste les lions.

10 mars 1875.

IV

LE TITAN.

I

SUR L'OLYMPE.

Une montagne emplit tout l'horizon des hommes;
L'Olympe. Pas de ciel. Telle est l'ombre où nous sommes.
L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs,
La guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure,
Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
Le parricide ayant le tonnerre à la main,
Pluton livide avec l'enfer pour auréole,
L'immense fou Neptune en proie au vague Éole,
L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Des fronts de météore entrevus dans l'azur,
Habitent ce sommet; et tout ce que l'augure,
Le flamine, imagine, invente, se figure,
Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos,
Tout le vrai des autels qui dans la tombe est faux,
L'oppression, la soif du sang, l'âpre carnage,
L'impudeur qui survit à la guerre et surnage,
L'extermination des enfants de Japhet,
Toute la quantité de crime et de forfait
Que de noms révérés la religion nomme,
Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme,
Sur ce faîte fatal que l'aube éclaire en vain,
Rayonne; et tout le mal possible est là, divin.

Jadis la terre était heureuse; elle était libre.
Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Elle avait ses grands fils, les géants; ses petits,
Les hommes; et tremblants, cachés, honteux, blottis
Dans les antres, n'osant nuire à la créature,
Les fléaux avaient peur de la sainte nature;
L'étang était sans peste et la mer sans autans;
Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps;
L'églogue souriait dans la forêt; les tombes
S'entr'ouvraient pour laisser s'envoler des colombes;
L'arbre était sous le vent comme un luth sous l'archet;
L'ourse allaitait l'agneau que le lion léchait;
L'homme avait tous les biens que la candeur procure;
On ne connaissait pas Plutus, ni ce Mercure
Qui plus tard fit Sidon et Tharsis, et sculpta
Le caducée aux murs impurs de Sarepta;
On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre :
On donnait. Jours sacrés! jours de Rhée et d'Évandre!
L'homme était fleur; l'aurore était dans les berceaux.
Hélas! au lait coulant dans les champs par ruisseaux,
A succédé le vin d'où sortent les orgies;
Les hommes maintenant ont des tables rougies;
Le lait les faisait bons et le vin les rend fous;
Atrée est ivre auprès de Thyeste en courroux;
Les Centaures, prenant les femmes sur leurs croupes,
Frappent l'homme, et l'horreur tragique est dans les coupes.
O beaux jours passés! terre amante, ciel époux!
Oh! que le tremblement des branches était doux!
Les cyclopes jouaient de la flûte dans l'ombre.

La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.
Les dieux, ces parvenus, règnent, et, seuls debout,
Composent leur grandeur de la chute de tout.
Leur banquet resplendit sur la terre, et l'affame.
Ils dévorent l'amour, l'âme, la chair, la femme,
Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'immensité.
Ils sont hideux au fond de la sérénité.
Quel festin! Comme ils sont contents! Comme ils s'entourent
De vertiges, de feux, d'ombre! Comme ils savourent

La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls!
Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls!
Toutes les vérités premières sont tuées.
Les heures, qui ne sont que des prostituées,
Viennent chanter chez eux, montrant de vils appas,
Leur offrant l'avenir sacré, qu'elles n'ont pas.
Hébé leur verse à boire et leur soif dit : « Encore! »
Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsichore,
Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux.
Qu'il est doux d'avoir fait le mal qui vous fait dieux!
Vaincre! être situés aux lieux inabordables!
Torturer et jouir! Ils vivent formidables
Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus.
Ils sont les radieux, ils sont les inconnus.
Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Ostase;
Être horribles et beaux, c'est une double extase;
Comme ils sont adorés! Comme ils sont odieux!
Ils perdent la raison à force d'être dieux;
Car la férocité, c'est la vraie allégresse,
Et Bacchus fait traîner par des tigres l'ivresse.
Ils inspirent Dodone, Éléphantine, Endor.
Chacun d'eux à la main tient une coupe d'or
Pure à mouler dessus un sein de jeune fille.
Sur son trépied en Crète, à Cumes sous sa grille,
La sibylle leur livre à travers ses barreaux
Le secret de la foudre en ses vers fulguraux,
Car cette louve sait le fatal fond des choses;
Toute la terre tremble à leurs métamorphoses;
La forêt, où le jour pâle pénètre peu,
Quand elle voit un monstre a peur de voir un dieu.
Quelle joie ils se font avec l'univers triste!
Comme ils sont convaincus que rien hors d'eux n'existe!
Comme ils se sentent forts, immortels, éternels!
Quelle tranquillité d'être les criminels,
Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles!
D'emplir d'ombre et d'horreur les pythonisses folles,
Les ménades d'amour, les sages de stupeur!

D'avoir partout pour soi l'autel noir de la peur!
D'avoir l'antre, l'écho, le lieu visionnaire,
Tous les fracas depuis l'Etna jusqu'au tonnerre,
Toutes les tours depuis Pharos jusqu'à Babel!
D'être, sous tous les noms possibles, Dagon, Bel,
Jovis, Horus, Moloch et Teutatès, les maîtres!
D'avoir à soi la nuit, le vent, les bois, les prêtres!
De posséder le monde entier, Éphèse et Tyr,
Thulé, Thèbe, et les flots dont on ne peut sortir,
Et d'avoir, au delà des colonnes d'Hercule,
Toute l'obscurité qui menace et recule!
Quelle toute-puissance! effarer le lion,
Dompter l'aigle, poser Ossa sur Pélion,
Avoir, du cap d'Asie aux pics Acrocéraunes,
Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit,
Et la brume ignorée où le monde finit!
En bas, le tremblement des flèches dans les cibles,
Le passage orageux des meutes invisibles,
Le roulement des chars, le pas des légions,
Le bruit lugubre fait par les religions,
D'étranges voix sortant d'une sombre ouverture,
L'obscur rugissement de l'immense nature,
Réalisent, au pied de l'Olympe inclément,
On ne sait quel sinistre anéantissement;
Et la terre, où la vie indistincte végète,
Sous ce groupe idéal et monstrueux qui jette
Les fléaux, à la fois moissonneur et semeur,
N'est rien qu'une nuée où flotte une rumeur.
Par moments le nuage autour du mont s'entr'ouvre;
Alors on aperçoit sur ces êtres, que couvre
Un divin flamboiement brusquement éclairci,
Des rejaillissements de rayons, comme si
L'on avait écrasé sur eux de la lumière;
Puis le hautain sommet rentre en son ombre altière,
Et l'on ne voit plus rien que les sanglants autels;
Seulement on entend rire les immortels.

Et les hommes? Que font les hommes? Ils frissonnent.
Les clairons dans les camps et dans les temples sonnent,
L'encens et les bûchers fument, et le destin
Du fond de l'ombre immense écrase tout, lointain;
Et les blêmes vivants passent, larves, pygmées;
Ils regardent l'Olympe à travers les fumées,
Et se taisent, sachant que le sort est sur eux,
D'autant plus éblouis qu'ils sont plus ténébreux;
Leur seule volonté c'est de ne pas comprendre;
Ils acceptent tout, vie et tombeau, flamme et cendre,
Tout ce que font les rois, tout ce que les dieux font,
Tant le frémissement des âmes est profond!

II

SOUS L'OLYMPE.

Cependant un des fils de la terre farouche,
Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche,
Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus,
Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus,
Mêlent leur joie autour de la royale table,
Rêve sous l'épaisseur du mont épouvantable.
Les maîtres, sous l'Olympe, ont, dans un souterrain,
Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain,
Puis ils l'ont laissé là, car la victoire heureuse
Oublie et chante : et Phtos médite; il sonde, il creuse,
Il fouille le passé, l'avenir, le néant.
Oh! quand on est vaincu, c'est dur d'être géant!
Un nain n'a pas la honte ayant la petitesse.
Seuls, les cœurs de titans ont la grande tristesse;
Le volcan morne sent qu'il s'éteint par degrés,
Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.
Ce vaincu saigne et songe, étonné.

Quelle chute!

Les dieux ont commencé la tragique dispute,
Et la terre est leur proie. O deuil! Il mord son poing.
Comment respire-t-il? Il ne respire point.
Son corps vaste est blessé partout comme une cible.
Le câble que Vulcain fit en bronze flexible
Le serre, et son cou râle, étreint d'un nœud d'airain.
Phtos médite, et ce grand furieux est serein;
Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.

III

CE QUE LES GÉANTS SONT DEVENUS.

Il songe au fier passé des puissants terrigènes,
Maintenant dispersés dans vingt charniers divers,
Vastes membres d'un monstre auguste, l'univers;
Toute la terre était dans ces hommes énormes;
A cette heure, mêlés aux montagnes sans formes,
Ils gisent, accablés par le destin hideux,
Plus morts que le sarment qu'un pâtre casse en deux.
Où sont-ils? sous des rocs abjects, cariatides
Des Ténares ardents, des Cocytes fétides;
Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant;
C'est son bagne; et l'on voit de l'âpre entassement
Sortir son pied qui semble un morceau de montagne;
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne;
Sur Anax, le géant de Tyrinthe, Arachné
File sa toile, tant il est bien enchaîné;
Pluton, après avoir mis Kothos dans l'Érèbe,
A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe;
Mopse est évanoui sous l'Athos, c'est Hermès
Qui l'enferme; on ne peut espérer que jamais
Dans ces caves du monde aucun souffle ranime
Rhœtus, Porphyrion, Mégatlas, Evonyme;
Couché tout de son long sous le haut mont Liban
Titlis souffre, et, saisi par Notus, vil forban,
Scrops flotte sous Délos, l'île errante et funeste;

Bronte est muré sous Delphe et Mimas sous Prœneste;
Cœbès, Géreste, Andès, Béor, Cédalion,
Jax, qui dormait le jour ainsi que le lion,
Tous ces êtres plus grands que des monts, sont esclaves,
Les uns sous des glaciers, les autres sous des laves,
Dans on ne sait quel lâche enfer fastidieux;
Et Prométhée! Hélas! quels bandits que ces dieux!
Personne au fond ne sait le crime de Tantale;
Pour avoir entrevu la baigneuse fatale
Actéon fuit dans l'ombre; et qu'a fait Adonis?
Que de héros brisés! Que d'innocents punis!
Phtos repasse en son cœur l'affreux sort de ses frères;
Star dans Lesbos subit l'affront des stercoraires;
Cerbère garde Éphlops, par mille éclairs frappé,
Sur qui rampe en enfer la chenille Campé;
C'est sur Mégarios que le mont Ida pèse;
Darse endure le choc des flots que rien n'apaise;
Rham est si bien captif du Styx fuligineux
Qu'il n'en a pas encor pu desserrer les nœuds;
Atlas porte le monde, et l'on entend le pôle
Craquer quand le géant lassé change d'épaule;
Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
Typhée est au milieu de la flamme, pensif.
Tous ces titans, Stellos, Talémon, Ecmonide,
Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.
Les géants qui gardaient l'âge d'or, dont la taille
Rassurait la nature, ont perdu la bataille,
Et les colosses sont remplacés par les dieux.
La terre n'a plus d'âme et le ciel n'a plus d'yeux;
Tout est mort. Seuls ces rois épouvantables vivent.
Les stupides saisons comme des chiens les suivent,
L'ordre éternel les semble approuver en marchant;
Dans l'Olympe, où le cri du monde arrive chant,
Où l'étourdissement conseille l'inclémence,
On rit. Tant de victoire a droit à la démence.

Et ces dieux ont raison. Phtos écume. «Oui, dit-il,
Ils ont raison. Eau, flamme, éléments, air subtil,
Vous ne vous êtes pas défendus. Votre orage
N'a pas eu dans la lutte affreuse assez de rage;
Vous vous êtes laissés museler lâchement.
Le mal triomphe!» Et Phtos frémit. Écroulement!
Tous les géants sont pris et garrottés. Que faire?
Il songe.

IV

L'EFFORT.

Quoi! l'eau court, le cheval se déferre,
L'humble oiseau brise l'œuf à coups de bec, le vent
Prend la fuite malgré l'éclair le poursuivant,
Le loup s'en va, bravant le pâtre et le molosse,
Le rat ronge sa cage, et lui, titan, colosse,
Lui dont le cœur a plus de lave qu'un volcan,
Lui Phtos, il resterait dans cette ombre, au carcan!
O fureur! Non. Il tord ses os, tend ses vertèbres,
Se débat. Lequel est le plus dur, ô ténèbres!
De la chair d'un titan ou de l'airain des dieux?
Tout à coup, sous l'effort... — ô matin radieux,
Quand tu remplis d'aurore et d'amour le grand chêne,
Ton chant n'est pas plus doux que le bruit d'une chaîne
Qui se casse, et qui met une âme en liberté! —
Le carcan s'est fendu, les nœuds ont éclaté!
Le roc sent remuer l'être extraordinaire;
«Ah!» dit Phtos, et sa joie est semblable au tonnerre;
Le voilà libre!

Non, la montagne est sur lui.
Les fers sont les anneaux de ce serpent, l'ennui;
Ils sont rompus; mais quoi! tout ce granit l'arrête;
Que faire avec ce mont difforme sur sa tête?
Qu'importe une montagne à qui brisa ses fers!
Certe, il fuira. Dût-il déranger les enfers,

Certe, il s'évadera dans la profondeur sombre!
Qu'importent le possible et les chaos sans nombre,
Le précipice en bas, l'escarpement en haut!
Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
Il arrache une pierre, une autre, une autre encore;
Oh! quelle étrange nuit sous l'univers sonore!
Un trou s'offre, lugubre, il y plonge, et, rampant
Dans un vide où l'effroi du tombeau se répand,
Il voit sous lui de l'ombre et de l'horreur; il entre.
Il est dans on ne sait quel intérieur d'antre;
Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints;
Il disloque la roche entre ses vastes poings;
Les enchevêtrements de racines vivaces,
Les fuites d'eau mouillant de livides crevasses,
Il franchit tout; des reins, des coudes, des talons,
Il pousse devant lui l'abîme et dit : «Allons!»
Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres,
Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant.
Par moments il s'arrête, il écoute, il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.
Bruit tragique.

A plat ventre, ainsi que la panthère,
Il s'aventure; il voit ce qui n'a pas de nom.
Il n'est plus prisonnier; s'est-il échappé? Non.
Où fuir, puisqu'ils ont tout? Rage! ô pensée amère!
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère.
Stagnation. Noirceur. Tombe. Blocs étouffants.
Et dire que les dieux sont là-haut triomphants!
Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre!
L'ombre même lui semble hostile et réfractaire.
Mourir, il ne le peut; mais renaître, qui sait?
Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est?
Il fouille le néant et le néant résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.

Le titan continue. Il se tient en arrêt,
Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,
Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
Les olympes n'ayant conscience de rien.

V

LE DEDANS DE LA TERRE.

Pas un rayon de jour; nul souffle aérien;
Des fentes dans la nuit; il rampe. Après des caves
Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
Il traverse des eaux hideuses; mais que font
L'onde et la flamme et l'ombre à qui cherche le fond,
Le dénoûment, la fin, la liberté, l'issue?
Son crâne est son levier, sa main est sa massue;
Plongeur de l'Ignoré, crispant ses bras noueux,
Il écarte des tas d'obstacles monstrueux,
Il perce du chaos les pâles casemates;
Il est couvert de sang, de fange, de stigmates;
Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus!
La pierre âpre et cruelle écorche ses flancs nus,
Et sur son corps, criblé par l'éclair sanguinaire,
Rouvre la cicatrice énorme du tonnerre.

Glissement colossal sous l'amoncellement
De la nuit, du granit affreux, de l'élément!
L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable;
Mais l'évasion fière, indignée, implacable,
L'entraîne; et que peut-il craindre, étant foudroyé?
Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé,
Il se fraie un chemin tortueux, tourne, tombe,
S'enfonce, et l'on dirait un ver trouant la tombe;
Il tend l'oreille au bruit qui va s'affaiblissant,
S'enivre de la chute et du gouffre, et descend.
Il entend rire, tant la voix des dieux est forte.
Il troue, il perce, il fuit... — Le puits que de la sorte

Il creuse est effroyable et sombre, et maintenant
Ce n'est plus seulement l'Olympe rayonnant
Que ce fuyard terrible a sur lui, c'est la terre.

Tout à coup le bruit cesse.

Et tout ce qu'il faut taire,
Il l'aperçoit. La fin de l'être et de l'espoir,
L'inhospitalité sinistre du fond noir,
Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant le secret. Arrêtez!
Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés!
Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
L'évanouissement misérable et terrible,
L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
Cette chose sans nom, l'univers avorté,
Un vide monstrueux où de l'effroi surnage,
L'impossibilité de tourner une page,
Le suprême feuillet faisant le dernier pli,
C'est cela qu'on verrait si l'on voyait l'oubli.
Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
La clôture à laquelle aboutissent les choses,
Il la touche; et dans l'ombre, inutile éclaireur,
Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.
C'est fini. Le titan regarde l'invisible.

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
Les colosses n'ont point cette coutume-là;
Les géants qu'un amas d'infortune accabla
Luttent encore; ils ont un fier reste de rage;
La résistance étant ressemblante à l'outrage
Plaît aux puissants vaincus; l'aigle mord ses barreaux;
Faire au sort violence est l'humeur des héros,
Et ce désespoir-là seul est grand et sublime
Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
Phtos, comme s'il voulait, de ses deux bras ouverts,

Arracher le dernier morceau de l'univers,
Se baisse, étreint un bloc et l'écarte...

VI

LA DÉCOUVERTE DU TITAN.

O vertige!
O gouffres! l'effrayant soupirail d'un prodige
Apparaît; l'aube fait irruption; le jour,
Là, dehors, un rayon d'allégresse et d'amour,
Formidable, aussi pur que l'aurore première,
Entre dans l'ombre, et Phtos, devant cette lumière,
Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament,
Recule, épouvanté par l'éblouissement.

Le soupirail est large et la brèche est béante.
Phtos y passe son bras, puis sa tête géante;
Il regarde.

⋆

Il croyait, quand sur lui tout croula,
Voir l'abîme; eh bien non! l'abîme, le voilà.
Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
Il voit l'autre côté monstrueux de la terre,
L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais;
Des profondeurs qui sont en même temps sommets,
Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,
Un océan roulant aux plis de ses marées
Des flux et des reflux de constellations;
Il voit les vérités qui sont les visions;
Des flots d'azur, des flots de nuit, des flots d'aurore,
Quelque chose qui semble une croix météore,
Des étoiles après des étoiles, des feux
Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux!
Le géant croyait tout fini; tout recommence!

Ce qu'aucune sagesse et pas une démence,
Pas un être sauvé, pas un être puni
Ne rêverait, l'abîme absolu, l'infini,
Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre.

Cela ne peut mourir et cela n'a pu naître,
Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté,
Toute cette lumière étant l'éternité.
Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine,
Plus de soleils qu'il n'est de fourmis, plus de cieux
Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux!
Ces blancheurs sont des lacs de rayons; ces nuées
Sont des créations sans fin continuées.
Là plus de rives, plus de bords, plus d'horizons.
Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent,
Des millions d'enfers et de paradis flottent,
Éclairant, de leurs feux lugubres ou charmants,
D'autres humanités sous d'autres firmaments.
Où cela cesse-t-il? Cela n'a pas de terme.
Quel Styx étreint ce ciel? Aucun. Quel mur l'enferme?
Aucun. Globes, soleils, lunes, sphères. Forêt.
L'impossible à travers l'évident transparaît.
C'est le point fait soleil, c'est l'astre fait atome;
Tant de réalité que tout devient fantôme;
Tout un univers spectre apparu brusquement.
Un globe est une bulle; un siècle est un moment;
Mondes sur mondes; l'un par l'autre ils se limitent.
Des sphères restent là, fixes; d'autres imitent
L'évanouissement des passants inconnus,
Et s'en vont. Portant tout et par rien soutenus,
Des foules d'univers s'entre-croisent sans nombre;
Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre;
Des astres errants vont, viennent, portent secours;
Ténèbres, clartés, gouffre. Et puis après? Toujours.
Phtos voit l'énigme; il voit le fond, il voit la cime.

Il sent en lui la joie obscure de l'abîme;
Il subit, accablé de soleils et de cieux,
L'inexprimable horreur des lieux prodigieux.
Il regarde, éperdu, le vrai, ce précipice.
Évidence sans borne, ou fatale, ou propice!
O stupeur! il finit par distinguer, au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle!

⋆

Cependant sur le haut de l'Olympe on riait;
Les Immortels, sereins sur le monde inquiet,
Resplendissaient, debout dans un brouillard de gloire;
Tout à coup, une étrange et haute forme noire
Surgit en face d'eux, et Vénus dit : «Quelqu'un!»
C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum,
Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère,
Le colosse, en rampant dans l'ombre et sous la terre,
S'était fait libre, était sorti de sa prison,
Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
Il avait traversé tout le dessous du monde.
Il avait dans les yeux l'éternité profonde.
Il se fit un silence inouï; l'on sentit
Que ce spectre était grand, car tout devint petit;
L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,
Et sembla regarder du côté de la fuite;
L'Olympe fut noirci par l'ombre du géant;
Jupiter se dressa, pâle, sur son séant;
Le dur Vulcain cessa de battre son enclume
Qui sonna si souvent, dans sa forge qui fume,
Sur les fers des vaincus lorsqu'il les écrouait;
Afin qu'on n'entendît pas même leur rouet
Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques.
Alors le titan, grave, altier, portant les marques

Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés
Et la difformité sublime des décombres,
Regarda fixement les Olympiens sombres
Stupéfaits sur leur cime au fond de l'éther bleu,
Et leur cria, terrible : « O dieux, il est un Dieu! »

27 mars-3 avril 1875.

V

LA VILLE DISPARUE.

Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans
Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes,
Dans des temps dont jamais personne ne parla,
Une ville bâtie en briques était là
Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense.
Et cette ville était un lieu plein de démence
Que parfois menaçait de loin un blême éclair.
On voyait une plaine où l'on voit une mer;
Alors c'étaient des chars qui passaient, non des barques;
Les ouragans ont pris la place des monarques;
Car pour faire un désert, Dieu, maître des vivants,
Commence par les rois et finit par les vents.
Ce peuple, voix, rumeurs, fourmillement de têtes,
Troupeau d'âmes, ému par les deuils et les fêtes,
Faisait le bruit que fait dans l'orage l'essaim,
Point inquiet d'avoir l'océan pour voisin.

Donc cette ville avait des rois; ces rois superbes
Avaient sous eux les fronts comme un faucheur les herbes.
Étaient-ils méchants? Non. Ils étaient rois. Un roi
C'est un homme trop grand que trouble un vague effroi,
Qui, faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
Chez les bêtes de somme est la bête de proie;
Mais ce n'est pas sa faute, et le sage est clément.
Un roi serait meilleur s'il naissait autrement;
L'homme est homme toujours; les crimes du despote
Sont faits par sa puissance, ombre où son âme flotte,
Par la pourpre qu'il traîne et dont on le revêt,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et l'esclave serait tyran s'il le pouvait.
Donc cette ville était toute bâtie en briques.
On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux,
Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.
Cette ville était gaie et barbare ; ses places
Faisaient par leurs gibets rire les populaces ;
On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant ;
De claires eaux luisaient au fond des avenues ;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux ;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient, de l'aube au soir, sur les noires enclumes ;
Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant ;
Le tigre est bien venu près de l'hydre ; et les aigles
Sentent qu'ils n'ont jamais enfreint aucunes règles,
Quand le sang coule auprès des autels radieux,
En venant partager le meurtre avec les dieux.
L'autel du temple était d'or pur, que rien ne souille ;
Le toit était en cèdre et, de peur de la rouille,
Au lieu de clous avait des chevilles de bois.
Jour et nuit les clairons, les sistres, les hautbois,
De crainte que le dieu farouche ne s'endorme,
Chantaient dans l'ombre. Ainsi vivait la ville énorme.
Les femmes y venaient pour s'y prostituer.
Mais un jour l'océan se mit à remuer ;
Doucement, sans courroux, du côté de la ville ;
Il rongea les rochers et les dunes, tranquille,
Sans tumulte, sans chocs, sans efforts haletants,
Comme un grave ouvrier qui sait qu'il a le temps ;
Et lentement, ainsi qu'un mineur solitaire,
L'eau jamais immobile avançait sous la terre ;
C'est en vain que sur l'herbe un guetteur assidu
Eût collé son oreille, il n'eût rien entendu ;

L'eau creusait sans rumeur comme sans violence,
Et la ville faisait son bruit sur ce silence.
Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'heure où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre,
Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres,
Virent soudain, maisons, dômes, arceaux, pilastres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve, en un instant,
Peuple, armée, et le roi qui buvait en chantant
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable;
Et pendant qu'à la fois, de la base au sommet,
Ce chaos de palais et de tours s'abîmait,
On entendit monter un murmure farouche,
Et l'on vit brusquement s'ouvrir comme une bouche
Un trou d'où jaillissait un jet d'écume amer,
Gouffre où la ville entrait et d'où sortait la mer.
Et tout s'évanouit; rien ne resta que l'onde.
Maintenant on ne voit au loin que l'eau profonde
Par les vents remuée et seule sous les cieux.
Tel est l'ébranlement des flots mystérieux.

Paris. — 14 août 1874.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

I

DE MESA À ATTILA.

I

INSCRIPTION.

(Neuf cents ans avant J.-C.)

C'est moi qui suis le roi, Mesa, fils de Chémos.
J'ai coupé la forêt de pins aux noirs rameaux,
Et j'ai bâti Baal-Méon, ville d'Afrique.
J'ai fait le mur de bois, j'ai fait le mur de brique,
Et j'ai dit : Que chaque homme, à peine de prison,
Se creuse une citerne auprès de sa maison,
Car en hiver on a deux mois de grandes pluies;
Afin que les brebis, les chèvres et les truies,
Puissent paître dehors au temps des maïs mûrs,
Je réserve aux troupeaux un champ fermé de murs.
C'est moi qui fis la porte et qui fis la tourelle.
Astarté règne, et j'ai fait la guerre pour elle;
Le dieu Chémos, mon père et son mari, m'aida
Quand je chassai de Gad Omri, roi de Juda.
J'ai construit Aroër, une ville très forte;
J'ai bâti la tourelle et j'ai bâti la porte.
Les peuples me louaient parce que j'étais bon;
J'étais roi de l'armée immense de Dibon
Qui boit en chantant l'ombre et la mort, et qui mêle
Le sang fumant de l'aigle au lait de la chamelle;

Je marchais, étant juge et prince, à la clarté
De Chémos, de Dagon, de Bel et d'Astarté;
Et ce sont là les quatre étoiles qui sont reines.
J'ai creusé d'Ur à Tyr des routes souterraines.
Chémos m'a dit : « Reprends Nebo sur Israël. »
Et je n'ai jamais fait que ce que veut le ciel.
Maintenant dans ce puits je ferme la paupière.
Sachez que vous devez adorer cette pierre
Et brûler du bétel devant ce grand tombeau;
Car j'ai tué tous ceux qui vivaient dans Nebo,
J'ai nourri les corbeaux qui volent dans les nues,
J'ai fait vendre au marché les femmes toutes nues,
J'ai chargé de butin quatre cents éléphants,
J'ai cloué sur des croix tous les petits enfants,
Ma droite a balayé toutes ces races viles
Dans l'ombre, et j'ai rendu leurs anciens noms aux villes.

17 juillet 1870.

II

CASSANDRE.

Argos. La cour du palais.

CASSANDRE, sur un char. CLYTEMNESTRE.
LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Elle est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.
Elle a droit à ce char et n'en veut pas descendre.
Depuis qu'on l'a saisie, elle n'a point parlé.
Le marbre de Syrta, la neige de Thulé
N'ont pas plus de froideur que cette âpre captive.
Elle est à l'avenir formidable attentive.
Elle est pleine d'un dieu redoutable et muet.
Le sinistre Apollon d'Ombos, qui remuait
Dodone avec le souffle et Thèbe avec la lyre,
Mêle une clarté sombre à son morne délire.
Elle a la vision des choses qui seront;
Un reflet de vengeance est déjà sur son front;
Elle est princesse, elle est pythie, elle est prêtresse,
Elle est esclave. Étrange et lugubre détresse!
Elle vient sur un char, étant fille de roi.
Le peuple qui regarde aller, pâles d'effroi,
Les prisonniers pieds nus qu'on chasse à coups de lance,
Et qui rit de leurs cris, a peur de son silence.

Le char s'arrête.

CLYTEMNESTRE.

Femme, à pied. Tu n'es pas ici dans ton pays.

LE CHŒUR.

Allons, descends du char, c'est la reine, obéis.

CLYTEMNESTRE.

Crois-tu que j'ai le temps de t'attendre à la porte?
Hâte-toi. Car bientôt il faut que le roi sorte.
Peut-être entends-tu mal notre langue d'ici?
Si ce que je te dis ne se dit pas ainsi
Au pays dont tu viens et dont tu te sépares,
Parle en signes alors, fais comme les barbares.

LE CHŒUR.

Si l'on parlait sa langue, on saurait son secret.
On sent en la voyant ce qu'on éprouverait
Si l'on venait de prendre une bête farouche.

CLYTEMNESTRE.

Je ne lui parle plus. L'horreur ferme sa bouche.
Triste, elle songe à Troie, au ciel jadis serein.
Elle ne prendra pas l'habitude du frein
Sans le couvrir longtemps d'une sanglante écume.

Clytemnestre sort.

LE CHŒUR.

Cède au destin. Crois-moi. Je suis sans amertume.
Descends du char. Reçois la chaîne à ton talon.

CASSANDRE.

Dieux! Grands dieux! Terre et ciel! Apollon! Apollon!

APOLLON LOXIAS, dans l'ombre.

Je suis là. Tu vivras, afin que ton œil voie
Le flamboiement d'Argos plein des cendres de Troie.

7 novembre 1876.

III

LES TROIS CENTS.

Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι μάστιγι πληγάς.

HÉRODOTE, *Polymnie.*

I

L'ASIE.

L'Asie est monstrueuse et fauve; elle regarde
Toute la terre avec une face hagarde,
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit;
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,
A ce contentement que l'univers est sombre;
Ici la Cimmérie, au delà la Northumbre,
Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus;
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable;
La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable;
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur;
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur;
Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre;
Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel,
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel,
Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres;
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front;
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt;
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre;
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
A la nuit, au désert, au sauvage aquilon;
Toutes les nations rampent sous son talon
Ou grelottent au nord, sous la bise et la pluie;

Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie;
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,
Et rendît l'espérance à l'univers forçat;
L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile;
Et l'énorme noirceur cherche à tuer l'étoile.

II

LE DÉNOMBREMENT.

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Le bagage marchait le premier, puis venait
Le gros des nations, foule au hasard semée,
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.
Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur bruit,
Serait vouloir compter les souffles de la nuit;
Les peuples n'ont pas tous les mêmes mœurs; les scythes,
Qui font à l'occident de sanglantes visites,
Vont tout nus; le macron, qui du scythe est rival,
A pour casque une peau de tête de cheval
Dont il a sur le front les deux oreilles droites;
Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites
De peau tigrée, avec des clous sous les talons,
Et leurs arcs sont très courts et leurs dards sont très longs;
Les daces, dont les rois ont pour palais un bouge,
Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge;
Le sogde emmène en guerre un singe, Béhémos,
Devant lequel l'augure inquiet dit des mots
Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres;
On voit passer parmi les tambours et les sistres
Les deux sortes de fils du vieil Ethiopus,
Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus;
Les bars au turban vert viennent des deux Chaldées;
Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées;
Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars;
Comment énumérer les sospires camards,

Les lygiens, pour bain cherchant les immondices,
Les saces, les micois, les parthes, les dadyces,
Ceux de la mer Persique au front ceint de varechs,
Et ceux d'Assur armés presque comme les grecs,
Arthée et Sydamnès, rois du pays des fièvres,
Et les noirs caspiens, vêtus de peaux de chèvres,
Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,
Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte
Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique pour escorte,
Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce orient.
C'étaient les nims, qui vont à la guerre en criant,
Les sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,
Les mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce,
Les gètes, et, hideux, pressant leurs rangs épais,
Les bactriens, conduits par le mage Hystapès.
Les tybarènes, fils des races disparues,
Avaient des boucliers couverts de peaux de grues;
Les lybs, nègres des bois, marchaient au son des cors;
Leur habit était ceint par le milieu du corps,
Et chacun de ces noirs, outre les cimeterres,
Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères;
Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.
Les abrodes avaient l'air fauve du démon,
Et l'arc de bois de palme et la hache de pierre;
Les gandars se teignaient de safran la paupière;
Les syriens portaient des cuirasses de bois;
On entendait au loin la flûte et le hautbois
Des montagnards d'Abysse et le cri des numides
Amenant, du pays où sont les Pyramides,
Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux;
Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux
D'Hyrcanie acceptaient pour chef de leur colonne
Mégapanes, qui fut prince de Babylone;
Puis s'avançaient les blonds miliens, studieux
De ne point offenser les démons ni les dieux;

Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses;
Puis ceux du fleuve Phta qu'ombragent les yeuses,
Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît,
Sort par un défilé long et sinistre, étroit
Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette;
Puis les gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête.
Les satrapes du Gange avaient des brodequins
Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains;
Leur prince était Arthane, homme de renommée,
Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée
Au point de lui bâtir un temple en jade vert.
Puis venait un essaim de coureurs du désert,
Les sagastes, ayant pour toute arme une corde.
La légion marchait à côté de la horde,
L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.
Une captive en deuil, la sibylle d'Endor,
S'indignait, murmurant de lugubres syllabes.
Les chevaux ayant peur des chameaux, les arabes
Se tenaient à distance et venaient les derniers;
Après eux cheminaient, encombrés des paniers
Où brillait le butin rapporté des ravages,
Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.
L'attroupement, formé de cette façon-là
Par tous ceux que la Perse en ses rangs appela,
Épais comme une neige au souffle de la bise,
Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégabise,
Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,
Et poussé par les rois aux grands assassinats,
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,
Et de cavaliers droits sur les lourds étriers,
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers
Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines,
Troupeau de combattants aux farouches haleines,
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéton,
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

III

LA GARDE.

Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
Ne les admettait point dans la garde du roi.
L'armée est une foule; elle chante, elle hue;
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,
Muette, comme on est muet près des autels,
Marchait seule. Et d'abord venaient les Immortels,
Semblables aux lions secouant leurs crinières;
Rien n'était comparable au frisson des bannières
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons;
Tout le sérail du roi suivait dans des fourgons;
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines;
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,
Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre.
Le perse a la tiare et le mède a la mitre;
Les Dix mille, persans, mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés,
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite;
Et devant eux couraient, libres et sans liens,
Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme nyséens.
Puis, commandés chacun par un roi satellite,
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,
Tous la pique baissée à cause du roi, tous
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups;
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine;
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain;
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne

Et dont le cocher marche à pied, vu que personne
N'a le droit de monter au char de Jupiter.
Les constellations qu'au fond du sombre éther
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades,
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon
De la mer étoilée et noire, Procyon,
Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne,
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne,
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
Que cette armée en marche autour du roi dormant.

Car le roi sommeillait sur son char formidable.

IV

LE ROI.

Il était là, superbe, obscur, inabordable;
Par moments, il bâillait, disant : « Quelle heure est-il ? »
Artabane son oncle, homme auguste et subtil,
Répondait : « Fils des dieux, roi des trois Ecbatanes,
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent.
O roi, reposez-vous, dormez, et cependant,
Je vais vous dénombrer votre armée, inconnue
De vous-même, et pareille aux aigles dans la nue.
Dormez. » Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Et se rendormait, sombre; et le grand char d'ébène
Avait, sur son timon de structure thébaine,
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus.
Deux mille bataillons mêlant leurs pas confus,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme;
L'archer suprême était Mardonius, bâtard;
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,

Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre;
Les villes derrière elle étaient des tas de cendre;
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé.
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide;
Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,
Homme considéré des peuples du Levant.

L'armée ainsi partit de Lydie, observant
Le même ordre jusqu'au Caÿce, et, de ce fleuve,
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
Et traversa le sable immense où la guida
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.
Puis on vit l'Ararat, cime où s'arrêta l'Arche.
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché.
On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,
Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel,
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel;
Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe,
Mais sans en approcher; et l'on prit Callathèbe
Où des chiens de Diane on entend les abois,
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois
Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.
Le jour d'après on vint à Sardes, ville altière,
D'où l'on fit dire aux grecs d'attendre avec effroi,
Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.
Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente;
Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,
On fit un long canal évasé par le haut;

Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,
On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte,
Un vaste pont porté par de puissants donjons,
Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs.
Ce pont pouvait donner passage à des armées.
Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,
Un nuage farouche arriva, d'où sortit
Le semoun, près duquel l'ouragan est petit;
Ce vent sur les travaux poussa les flots humides,
Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,
Et, heurtant l'Hellespont contre le Pont-Euxin,
Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un essaim;
Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime
Cria : « Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme!
Moi je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en. »
Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles.

H.-H., 24 juin 1873.

IV

LE DÉTROIT DE L'EURIPE.

Il faisait nuit; le ciel sinistre était sublime;
La terre offrait sa brume et la mer son abîme.
Voici la question qui se posait devant
Des hommes secoués par l'onde et par le vent :
Faut-il fuir le détroit d'Euripe? Y faut-il faire
Un front terrible à ceux que le destin préfère,
Et qui sont les affreux conquérants sans pitié?
Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié,
Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
Demeurer, ou partir? Choix grave. Angoisse austère.
Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir.
Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
Des colloques la nuit entre les capitaines,
La guerre ayant déjà des chances incertaines,
Et l'ombre ne pouvant, dans les camps soucieux,
Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
Soit aux discussions des soldats interdite,
On était en conseil, vu l'urgence. Il fallait
Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet,
Et la Perse en un piège, et forcer les passages
De l'Euripe, malgré l'abîme et les présages.
Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
Devait-on accepter un combat hasardeux?
Les nefs étaient à l'ancre autour du grand navire.
Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
L'aquilon remuait l'eau que rien ne corrompt;
Et sur la poupe altière où veillaient, casque au front,
Les archers de Platée, hommes de haute taille,
Thémistocle, debout en habit de bataille,
Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,
Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

IMPRIMERIE NATIONALE.

— Eurybiade, à qui Pallas confie Athène,
Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine
De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés;
Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie;
La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.
Rois, je sais que tout ment, demain trompe aujourd'hui,
Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche;
Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche;
J'estime peu la vague instable, mais je dis
Qu'un gouffre est moins mouvant sous des pieds plus hardis,
Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie,
Avec force et dédain; et, n'ayant d'autre envie
Que la bataille, ô grecs, je la voudrais tenter!
Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.
Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Egine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier
De protéger la terre en défendant la mer.
L'immense roi venu des ténèbres profondes
Est sur le tremblement redoutable des ondes,
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux,
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons,
Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
C'est son affaire; moi soldat, j'ai pour augure
Le glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
Combattre, c'est démence? Ah! soyons insensés!
Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais

Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre;
Ces mèdes sont hideux, et leur flotte barbare
Fait fuir éperdument la flottante Délos;
Ils ont bouleversé la mer, troublé ses flots,
Et dispersé si loin devant eux ses écumes
Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumes;
Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir.

UN PRÊTRE.

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
Que la nature, source et principe des choses,
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses;
Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau;
Elle hait l'affreux Mars soufflant sur son flambeau;
Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
Et le glaive farouche est par elle abhorré
Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

THÉMISTOCLE.

Prêtre, je sais cela. Mais la patrie existe.
Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste
Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
Tâchons de faire au fil des Parques un tel nœud
Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
Ici nous couvrons tout, de l'Eubée à la Crète;
C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint;
Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre;
La grande audace peut cacher le petit nombre,
Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.
Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.
Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires;
Les heures noires sont de bonnes conseillères,
O rois, et je reçois volontiers de la nuit
L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit.
Par le tombeau béant je me laisse convaincre;

Consentir à mourir c'est consentir à vaincre;
La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
Qui promet un cyprès et qui donne un laurier;
Elle se ferme au brave osant heurter sa porte;
Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères.
Il est temps que les dieux nous aident; et d'ailleurs
Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.
Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
Du destin; et, vainqueur, et mon pays sauvé,
J'entre au temple et je baise à genoux le pavé.
Combattons. —

Comme s'ils entendaient ces paroles,
Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderoles;
Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
Les chevaux du soleil dirent : Xercès s'en va!

10 décembre 1873.

V

LA CHANSON DE SOPHOCLE À SALAMINE.

Me voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés;
Guerre, déesse de l'Erèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire!
Puisque Xercès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe; mais d'abord

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune
A l'homme plein du noir destin
Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin.

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé;
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

4 janvier 1876.

VI

LES BANNIS.

Cynthée, athénien proscrit, disait ceci :
Un jour, moi Cynthœus et Méphialte aussi,
Tous deux exilés, lui de Sparte, moi d'Athènes,
Nous suivions le sentier que voici dans les plaines,
Car on nous a bannis au désert de Thryos.
Un bruit pareil au bruit de mille chariots,
Un fracas comme en peut faire un million d'hommes,
S'éleva tout à coup dans la plaine où nous sommes;
Alors pour écouter nous nous sommes assis;
Et ce grand bruit venait du côté d'Eleusis;
Or Eleusis était alors abandonnée,
Et tout était désert de Thèbe à Mantinée
A cause du ravage horrible des persans.
Les champs sans laboureurs, les routes sans passants,
Attristaient le regard depuis plus d'une année.
Nous étions là, la face à l'orient tournée,
Et l'étrange rumeur sur nos têtes passait;
Et Méphialte alors me dit : « Qu'est-ce que c'est?
— Je l'ignore », lui dis-je. Il reprit : « C'est l'Attique
Qui se soulève, ou bien c'est l'Iacchus mystique
Qui parle bruyamment dans le ciel à quelqu'un.
— Ami, ce que l'exil a de plus importun,
Repris-je, c'est qu'on est en proie à la chimère. »
Et cependant le bruit cessa. « Fils de ta mère,
Me dit-il, je suis sûr qu'on parle en ce ciel bleu,
Et c'est la voix d'un peuple ou c'est la voix d'un dieu.
Maintenant comprends-tu ce que cela veut dire?
— Non. — Ni moi. Cependant je sens comme une lyre
Qui dans mon cœur s'éveille et chante, et qui répond,
Sereine, à ce fracas orageux et profond.
— Et moi, dis-je, j'entends de même une harmonie
Dans mon âme, et pourtant la rumeur est finie. »

Alors Méphialtès s'écria : « Crois et vois.
Nous avons tous les deux entendu cette voix ;
Elle n'a point passé pour rien sur notre tête ;
Elle nous donne avis que la revanche est prête ;
Qu'aux champs où, jeune, au tir de l'arc je m'exerçais,
Des enfants ont grandi qui chasseront Xercès !
Cette voix a l'accent farouche du prodige.
Si c'est le cri d'un peuple, il est pour nous, te dis-je ;
Si c'est un cri des dieux, il est contre ceux-là
Par qui le sol sacré de l'Olympe trembla.
Xercès souille la Grèce auguste. Il faut qu'il parte ! »
Et moi banni d'Athène et lui banni de Sparte,
Nous disions, lui : « Que Sparte, invincible à jamais,
Soit comme un lever d'astre au-dessus des sommets ! »
Et moi : « Qu'Athènes vive et soit du ciel chérie ! »
Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie.

H.-H., 25 juin 1873.

VII

AIDE OFFERTE À MAJORIEN
PRÉTENDANT À L'EMPIRE.

Germanie. Forêt. Crépuscule. Camp. Majorien à un créneau.
Une immense horde humaine emplissant l'horizon.

UN HOMME DE LA HORDE.

Majorien, tu veux de l'aide. On t'en apporte.

MAJORIEN.

Qui donc est là?

L'HOMME.

La mer des hommes bat ta porte.

MAJORIEN.

Peuple, quel est ton chef?

L'HOMME.

Le chef s'appelle Tous.

MAJORIEN.

As-tu des tyrans?

L'HOMME.

Deux. Faim et soif.

MAJORIEN.

Qu'êtes-vous?

L'HOMME.

Nous sommes les marcheurs de la foudre et de l'ombre.

MAJORIEN.

Votre pays?

L'HOMME.

La nuit.

MAJORIEN.

Votre nom?

L'HOMME.

Les Sans nombre.

MAJORIEN.

Ce sont vos chariots qu'on voit partout là-bas?

L'HOMME.

Quelques-uns seulement de nos chars de combats.
Ce que tu vois ici n'est que notre avant-garde.
Dieu seul peut nous voir tous quand sur terre il regarde.

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous savez faire en ce monde?

L'HOMME.

Errer.

MAJORIEN.

Vous qui cernez mon camp, peut-on vous dénombrer?

L'HOMME.

Oui.

MAJORIEN.

Pour passer ici devant l'aigle romaine,
Combien vous faudra-t-il de temps?

L'HOMME.

Une semaine.

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous voulez?

L'HOMME.

Nous nous offrons à toi.
Car avec du néant nous pouvons faire un roi.

MAJORIEN.

César vous a vaincus.

L'HOMME.

Qui, César?

MAJORIEN.

Nul ne doute
Que Dentatus n'ait mis vos hordes en déroute.

L'HOMME.

Va-t'en le demander aux os de Dentatus.

MAJORIEN.

Spryx vous dompta.

L'HOMME.

Je ris.

MAJORIEN.

Cimber vous a battus.

L'HOMME.

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

MAJORIEN.

Qui donc vous a chassés jusqu'ici?

L'HOMME.

Les bourrasques,
Les tempêtes, la pluie et la grêle, le vent,
L'éclair, l'immensité; personne de vivant.
Nul n'est plus grand que nous sur la terre où nous sommes.
Nous fuyons devant Dieu, mais non devant les hommes.
Nous voulons notre part des tièdes horizons.
Si tu nous la promets, nous t'aidons. Finissons.
Veux-tu de nous? La paix. N'en veux-tu pas? La guerre.

MAJORIEN.

Me redoutez-vous?

L'HOMME.

Non.

MAJORIEN.

Me connaissez-vous?

L'HOMME.

Guère.

MAJORIEN.

Que suis-je pour vous?

L'HOMME.

Rien. Un homme. Le romain.

MAJORIEN.

Mais où donc allez-vous?

L'HOMME.

La terre est le chemin,
Le but est l'infini, nous allons à la vie.
Là-bas une lueur immense nous convie.
Nous nous arrêterons lorsque nous serons là.

MAJORIEN.

Quel est ton nom à toi qui parles?

L'HOMME.

Attila.

6 janvier 1860.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

II

DE RAMIRE À COSME DE MÉDICIS.

I

L'HYDRE.

Quand le fils de Sancha, femme du duc Geoffroy,
Gil, ce grand chevalier nommé l'Homme qui passe,
Parvint, la lance haute et la visière basse,
Aux confins du pays dont Ramire était roi,
Il vit l'hydre. Elle était effroyable et superbe;
Et, couchée au soleil, elle rêvait dans l'herbe.
Le chevalier tira l'épée et dit : C'est moi.
Et l'hydre, déroulant ses torsions farouches,
Et se dressant, parla par une de ses bouches,
Et dit : « Pour qui viens-tu, fils de doña Sancha?
Est-ce pour moi, réponds, ou pour le roi Ramire?
— C'est pour le monstre. — Alors c'est pour le roi, beau sire. »
Et l'hydre, reployant ses nœuds, se recoucha.

Auteuil. — 12 août 1873.

II

Quand le Cid fut entré dans le Généralife,
Il alla droit au but et tua le calife,
Le noir calife Ogrul, haï de ses sujets.
Le cid Campeador aux prunelles de jais,
Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête,
Fit son devoir, frappa le calife à la tête,
Et sortit du palais seul, tranquille et rêveur.
Devant ce meurtrier et devant ce sauveur
Tout semblait s'écarter comme dans un prodige.

Soudain parut Midhat, le vieillard qui rédige
Le commentaire obscur et sacré du koran
Et regarde la nuit l'étoile Aldebaran.
Il dit au Cid, après le salut ordinaire :

«Cid, as-tu rencontré quelqu'un?

— Oui, le tonnerre.

— Je le sais; je l'ai vu, répondit le docteur.
Il m'a parlé. J'étais monté sur la hauteur,
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
Me voici, la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du ciel quand un prince est mauvais;
Mais je vois arriver le Cid et je m'en vais.»

13 juillet 1876.

III

LE ROMANCERO DU CID.

I

L'ENTRÉE DU ROI.

Vous ne m'allez qu'à la hanche;
Quoique altier et hasardeux,
Vous êtes petit, roi Sanche;
Mais le Cid est grand pour deux.

Quand chez moi je vous accueille
Dans ma tour et dans mon fort,
Vous tremblez comme la feuille,
Roi Sanche, et vous avez tort.

Sire, ma herse est fidèle;
Sire, mon seuil est pieux;
Et ma bonne citadelle
Rit à l'aurore des cieux.

Ma tour n'est qu'un tas de pierre,
Roi, mais j'en suis le seigneur;
Elle porte son vieux lierre
Comme moi mon vieil honneur.

Mes hirondelles sont douces;
Mes bois ont un pur parfum;
Mes nids n'ont pas dans leurs mousses
Un cheveu pris à quelqu'un.

Tout passant, roi de Castille,
More ou juif, rabbin, émir,

Peut entrer dans ma bastille
Tranquillement, et dormir.

Je suis le Cid calme et sombre
Qui n'achète ni ne vend,
Et je n'ai sur moi que l'ombre
De la main du Dieu vivant.

Cependant je vous admire,
Vous m'avez fait triste et nu
Et vous venez chez moi, sire;
Roi, soyez le mal venu.

II

SOUVENIR DE CHIMÈNE.

Si le mont faisait reproche
A l'air froid, aigre et jaloux,
C'est moi qui serais la roche,
Et le vent ce serait vous.

Roi, j'en connais qui trahissent,
Mais je suis le vieux soumis;
Tous vos amis me haïssent,
Moi, je hais vos ennemis.

Et dans mon dédain je mêle
Tous vos favoris, ô roi;
L'épaisseur de ma semelle
Me suffit entre eux et moi.

Roi, quand j'épousai ma femme,
J'eus à me plaindre de vous;
Pourtant je n'ai rien dans l'âme,
Dieu fut grand, le ciel fut doux,

L'évêque avait sa barrette;
On marchait sur des tapis;
Chimène eut sa gorgerette,
Pleine de fleurs et d'épis.

J'avais un habit de moire
Sous l'acier de mon corset.
Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait.

Entrez en paix dans ma ville.
On vous parlerait pourtant
D'une façon plus civile
Si l'on était plus content.

III

LE ROI JALOUX.

Parce que, Léon, la Manche,
L'Ebre, on vous a tout donné,
Et qu'on était grand, don Sanche,
Avant que vous fussiez né,

Est-ce une raison pour être
Vil envers moi qui suis vieux?
Roi, c'est trop d'être le maître
Et d'être aussi l'envieux.

Nous, fils de race guerrière,
Seigneur, nous vous en voulons
Pour vos rires par derrière
Qui nous mordent les talons.

Est-ce qu'à votre service
Le Cid s'est estropié

Au point d'avoir quelque vice
Dans le poignet ou le pié,

Qu'il s'entend, sans frein ni règle,
Moquer par vos gens à vous?
Ne suis-je plus qu'un vieux aigle
A réjouir les hiboux?

Roi, qu'on mette, avec sa chape,
Sa mitre et son palefroi,
Dans une balance un pape
Portant sur son dos un roi,

Ils pèseront dans leur gloire
Moins que moi, Campeador,
Quand le roi serait d'ivoire,
Quand le pape serait d'or!

IV

LE ROI INGRAT.

Je vous préviens qu'on me fâche,
Moi qui n'ai rien que ma foi,
Lorsqu'étant homme, on est lâche,
Et qu'on est traître, étant roi.

Je sens vos ruses sans nombre;
Oui, je sens tes trahisons.
Moi pour le bien, toi pour l'ombre,
Dans la nuit nous nous croisons.

Je te sers, et je m'en vante;
Tu me hais et tu me crains;
Et mon cheval t'épouvante
Quand il jette au vent ses crins.

Tu te fais, tristes refuges,
Adorer soir et matin
En castillan par tes juges,
Par tes prêtres en latin.

Roi, si deux et deux font quatre,
Un fourbe est un mécréant.
Quant à moi, je veux rabattre
Plus d'un propos malséant.

Quand don Sanche est dans sa ville,
Il me parle avec hauteur;
Je suis un bien vieux pupille
Pour un si jeune tuteur.

Je ne veux pas qu'on me manque.
Quand tu me fais défier
Par ton clerc à Salamanque,
A Jaen par ton greffier;

Quand, derrière tes murailles
Où tu chasses aux moineaux,
Roi, je t'entends qui me railles,
Moi, l'arracheur de créneaux,

Je pourrais y mettre un terme;
Je t'enverrais, roi des goths,
D'une chiquenaude à Lerme
Ou d'un soufflet à Burgos.

V

LE ROI DÉFIANT.

Quand je suis dans ma tanière,
Mordant ma barbe et rêvant,

Regardant dans ma bannière
Les déchirures du vent,

Ton effroi sur moi se penche.
Tremblant, par tes alguazils
Tu te fais garder, roi Sanche,
Contre mes sombres exils.

Moi, je m'en ris. Peu m'importe,
O roi, quand un vil gardien
Couche en travers de ta porte,
Qu'il soit homme ou qu'il soit chien!

Tu dis à ton économe,
A tes pages blancs ou verts :
«A quoi pense ce bonhomme
Qui regarde de travers?

A quoi donc est-ce qu'il songe?
Va-t-il rompre son lien?
J'ai peur. Quel est l'os qu'il ronge?
Est-ce son nom ou le mien?

Qu'est-ce donc qu'il prémédite?
S'il n'est traître, il en a l'air.
Dans sa montagne maudite
Ce baron-là n'est pas clair.

A quoi pense ce convive
Des loups et des bûcherons?
J'ai peur. Est-ce qu'il ravive
La fraîcheur des vieux affronts?

Le laisser libre est peu sage;
Ce Cid est mal muselé.»
Roi, c'est moi qui suis ma cage
Et c'est moi qui suis ma clé.

C'est moi qui ferme mon antre;
Mes rocs sont mes seuls trésors;
Et c'est moi qui me dis : rentre!
Et c'est moi qui me dis : sors!

Soit que je vienne ou que j'aille,
Je tire seul mon verrou.
Ah! tu trouves que je bâille
Trop librement dans mon trou!

Tu voudrais dans ma vieillesse,
Comme un dogue dans ta cour,
M'avoir, moi le Cid, en laisse
Et me tenir dans ma tour,

Et me tenir dans mes lierres,
Gardé comme les brigands... –
Va mettre des muselières
Aux gueules des ouragans!

VI

LE ROI ABJECT.

Roi que gêne la cuirasse,
Roi qui m'as si mal payé,
Tu fais douter de ta race;
Et, dans sa tombe ennuyé,

Ton vieux père, âme loyale,
Dit : «Quelque bohémien
A, dans la crèche royale,
Mis son fils au lieu du mien!»

Roi, ma meilleure cuisine
C'est du pain noir, le sais-tu,

Avec quelque âpre racine,
Le soir, quand on s'est battu.

M'as-tu nourri sous ta tente,
Et suis-je ton écolier?
M'as-tu donné ma patente
De comte et de chevalier?

Roi, je vis dans la bataille.
Si tu veux, comparons-nous.
Pour ne point passer ta taille,
Je vais me mettre à genoux.

Pendant que tu fais tes pâques
Et que tu dis ton credo,
Je prends les tours de Saint-Jacques
Et les monts d'Oviedo.

Je ne m'en fais pas accroire.
Toi-même tu reconnais
Quoi j'ai la peau toute noire
D'avoir porté le harnais.

Seigneur, tu fis une faute
Quand tu me congédias;
C'est mal de chasser un hôte,
Fou de chasser Ruy Diaz.

Roi, c'est moi qui te protège.
On craint le son de mon cor.
On croit voir dans ton cortège
Un peu de mon ombre encor.

Partout, dans les abbayes,
Dans les forts baissant leurs ponts,
Tes volontés obéies
Font du mal, dont je réponds.

Roi par moi; sans moi, poupée!
Le respect qu'on a pour toi,
La longueur de mon épée
En est la mesure, ô roi!

Ce pays ne connaît guère,
Du Tage à l'Almonacid,
D'autre musique de guerre
Que le vieux clairon du Cid.

Mon nom prend toute l'Espagne,
Toute la mer à témoin;
Ma fanfare de montagne
Vient de haut et s'entend loin.

Mon pas fait du bruit sur terre,
Et je passe mon chemin
Dans la rumeur militaire
D'un triomphateur romain.

Et tout tremble, Irun, Coïmbre,
Santander, Almodovar,
Sitôt qu'on entend le timbre
Des cymbales de Bivar.

VII

LE ROI FOURBE.

Certe, il tient moins de noblesse
Et de bonté, vois-tu bien,
Roi, dans ton collier d'altesse,
Que dans le collier d'un chien!

Ta foi royale est fragile.
Elle affirme, jure et fuit.

Roi, tu mets sur l'évangile
Une main pleine de nuit.

Avec toi tout est précaire,
Surtout quand tu t'es signé
Devant quelque reliquaire
Où le saint tremble indigné.

A tes traités, verbiage,
Je préférerais souvent
Les promesses du nuage
Et la parole du vent.

La parole qu'un roi fausse
Derrière les gens trahis,
N'est plus que la sombre fosse
De la pudeur d'un pays.

Moi, je tiens pour périls graves,
Et je dois le déclarer,
Ce qu'en arrière des braves
Les traîtres peuvent jurer.

Roi, vous l'avouerez, j'espère,
Mieux vaut avoir au talon
Le venin d'une vipère
Que le serment d'un félon.

Je suis dans ma seigneurie,
Parlant haut, quoique vassal.
Après cela, je vous prie
De ne pas le prendre mal.

VIII

LE ROI VOLEUR.

Roi, fallait-il que tu vinsses
Pour nous écraser d'impôts?
Nous vivons dans nos provinces,
Pauvres sous nos vieux drapeaux.

Nous bravons tes cavalcades.
Sommes-nous donc des vilains
Pour engraisser des alcades
Et nourrir des chapelains?

Quant à payer, roi bravache,
Jamais! et j'en fais serment.
Ma ville est-elle une vache
Pour la traire effrontément?

Je vais continuer, sire,
Et te parler du passé,
Puisqu'il est bon de tout dire
Et puisque j'ai commencé.

Roi, tu m'as pris mes villages,
Roi, tu m'as pris mes vassaux;
Tu m'as pris mes grands feuillages
Où j'écoutais les oiseaux;

Roi, tu m'as pris mon domaine,
Mon champ, de saules bordé;
Tu m'allais prendre Chimène,
Roi, mais je t'ai regardé.

Si les rois étaient pendables,
Je t'aurais offert déjà

Dans mes ongles formidables
Au gibet d'Albavieja!

D'ombre en vain tu t'environnes;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieça.

Je suis plein de rêves sombres,
Ayant, vieux suspect vainqueur,
Toute ma gloire en décombres
Dans le plus noir de mon cœur.

IX

LE ROI SOUDARD.

Quand vous entrez en campagne,
Louche orfraie au fatal vol,
On ferait honte à l'Espagne
De vous nommer espagnol.

Sire, on se bat dans les plaines,
Sire, on se bat dans les monts;
Les campagnes semblent pleines
D'archanges et de démons.

On se bat dans les provinces;
Et ce choc de boucliers
Va de vous, les petits princes,
A nous, les grands chevaliers.

Les rocs ont des citadelles
Et les villes ont des tours
Où volent à tire-d'ailes
Les aigles et les vautours.

La guerre est le cri du reître,
Du vaillant et du maraud,
Un jeu d'en bas, et peut-être
Un jugement de là-haut;

La guerre, cette aventure
Sur qui plane le corbeau,
Se résout en nourriture
Pour les bêtes du tombeau;

Le chacal se désaltère
A tous ces sanglants hasards;
Et c'est pour les vers de terre
Que travaillent les césars;

Les camps sont de belles choses;
Mais l'homme loyal ne croit
Qu'à la justice des causes
Et qu'à la bonté du droit.

Car la guerre est folle et rude.
Pour la faire honnêtement
Il faut une certitude
Prise dans le firmament.

Je remarque en mes tristesses
Que la gloire aux durs sentiers
Ne connaît pas les altesses
Et s'en passe volontiers.

Un soldat vêtu de serge
Est parfois son favori;
Et l'épée est une vierge
Qui veut choisir son mari.

Roi, les guerres que vous faites
Sont les guerres d'un félon

Qui souffle dans des trompettes
Avec un bruit d'aquilon;

Qui, ne risquant son panache
Qu'à demi dans les brouillards,
S'il voit des hommes se cache,
Et vient s'il voit des vieillards;

Qui, se croyant Alexandre,
Ne laisse dans les maisons
Que des os dans de la cendre
Et du sang sur des tisons;

Et qui, riant sous les portes,
Vous montre, quand vous entrez,
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés.

X

LE ROI COUARD.

Roi, dans tes courses damnées,
Avec tes soldats nouveaux,
Ne va pas aux Pyrénées,
Ne va pas à Roncevaux.

Ces roches sont des aïeules,
Les mères des océans.
Elles se défendraient seules;
Car ces monts sont des géants.

Une forte race d'hommes,
Pleins de l'âpreté du lieu,
Vit là loin de vos Sodomes
Avec les chênes de Dieu.

Y passer est téméraire.
Nul encor n'a deviné
Si le chêne est le grand frère
Ou bien si l'homme est l'aîné.

Ce peuple est là, loin du monde,
Libre hier, libre demain.
Sur ces hommes l'éclair gronde;
Leur chien leur lèche la main.

Hercule y vint. Tout recule
Dans ces monts où fuit l'isard.
Roi, César après Hercule,
Charlemagne après César,

Ont crié miséricorde
Devant ces pâtres jaloux
Chaussés de souliers de corde
Et vêtus de peaux de loups.

Dieu, caché sous leur feuillage,
Prit ce noir pays vaillant
Pour faire naître Pélage,
Pour faire mourir Roland.

Si jamais, dans ces repaires,
Risquant tes hautains défis,
Tu venais voir si les pères
Vivent encor dans les fils,

Eusses-tu vingt mille piques,
Eusses-tu, roi fanfaron,
Tes bannières, tes musiques,
Tout ton bruit de moucheron,

Pour que tu t'en ailles vite,
Fussent-ils un contre cent,

Et pour qu'on te voie en fuite,
De mont en mont bondissant,

Comme on voit des rocs descendre
Les torrents en février,
Il te suffirait d'entendre
La trompe d'un chevrier.

XI

LE ROI MOQUEUR.

Quand, barbe grise, je parle
Du saint pays montagnard
Et du grand empereur Charle
Et du grand bâtard Bernard,

Et d'Hercule et de Pélage,
Roi Sanche, tu me crois fou;
Tu prends ces fiertés de l'âge
Pour la rouille d'un vieux clou.

Mais ton vain rire farouche,
Roi, n'est pas une raison
Qui puisse fermer la bouche
A quelqu'un dans ma maison;

C'est pourquoi je continue,
Te saluant du drapeau,
Et te parlant tête nue
Quand tu gardes ton chapeau.

XII

LE ROI MÉCHANT.

J'ai, dans Albe et dans Girone,
Vu l'honnête homme flétri,
Et des gens dignes d'un trône
Qu'on liait au pilori;

J'ai vu, c'est mon amertume,
Tes bourreaux abattre, ô roi,
Des fronts qu'on avait coutume
De saluer plus que toi.

Rois, Dieu fait croître où nous sommes,
Dans ce monde de péchés,
Une herbe de têtes d'hommes,
Et c'est vous qui la fauchez.

Ah! nos maîtres, quand vous n'êtes,
Avec vos vils compagnons,
Occupés que de sornettes,
Nous pleurons et nous saignons.

Roi, cela fendrait des pierres
Et toucherait des voleurs
Que de si fermes paupières
Versent de si sombres pleurs!

Sous toi l'Espagne est mal sûre
Et tremble, et finit par voir,
Roi, que ta main lui mesure
Trop d'aunes de crêpe noir.

J'ai reconnu, car vous êtes
Le sinistre et l'inhumain,

Des amis dans des squelettes
Qui pendaient sur le chemin.

J'ai, dans les forêts prochaines,
Vu le travail des bourreaux,
Et la tristesse des chênes
Pliant au poids des héros.

J'ai vu râler sous des porches
De vieux corps désespérés.
Roi, de lances et de torches
Ces pays sont effarés.

J'ai vu des ducs et des comtes
S'agenouiller au billot.
Tu ne nous dois pas de comptes,
Cœur trop bas et front trop haut!

Roi, le sang qu'un roi pygmée
Verse à flots par ses valets
Fait une sombre fumée
Sur les dalles des palais.

O roi des noires sentences,
Un vol de corbeaux te suit,
Tant les chaînes des potences
Dans ton règne font de bruit!

Vous avez fouetté des femmes
Dans Vich et dans Alcala;
Ce sont des choses infâmes
Que vous avez faites là!

Tu n'es qu'un méchant, en somme.
Mais je te sers, c'est la loi;
La difformité de l'homme
N'étant pas comptée au roi.

XIII

LE CID FIDÈLE.

Princes, on voit souvent croître
Des gueux entre les pavés
Qui font de vous dans un cloître
Des moines aux yeux crevés.

Je ne suis pas de ces traîtres;
Je suis muré dans ma foi;
Les grands spectres des ancêtres
Sont toujours autour de moi,

Comme on a, dans les campagnes
Où rit la verte saison,
Une chaîne de montagnes
Qui ferme l'âpre horizon.

Il n'est pas de cœurs obliques
Voués aux vils intérêts
Dans nos vieilles républiques
De torrents et de forêts.

Le traître est pire qu'un more;
De son souffle il craint le bruit;
Il met un masque d'aurore
Sur un visage de nuit;

Rouge aujourd'hui comme braise,
Noir hier comme charbon.
Roi, moi je respire à l'aise;
Et quand je parle, c'est bon.

Roi, je suis un homme probe
De l'antique probité.

Chimène recoud ma robe,
Mais non pas ma loyauté.

Je sonne à l'ancienne mode
La cloche de mon beffroi.
Je trouve même incommode
D'avoir des fourbes chez moi.

Sous cette fange, avarice,
Vol, débauche, trahison,
Je ne veux pas qu'on pourrisse
Le plancher de ma maison.

Reconnais à mes paroles
Le Cid aimé des meilleurs,
A qui les pâtres d'Eroles
Donnent des chapeaux de fleurs.

XIV

LE CID HONNÊTE.

Donc sois tranquille, roi Sanche.
Tu n'as rien à craindre ici.
La vieille âme est toute blanche
Dans le vieux soldat noirci.

Grondant, je te sers encore.
Dieu m'a donné pour emploi,
Sire, de courber le more
Et de redresser le roi.

Étant durs pour vous, nous sommes
Doux pour le peuple aux abois,
Nous autres les gentilshommes
Des bruyères et des bois.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Personne sur nous ne marche.
Il suffit de oui, de non,
Pour rompre à nos ponts une arche,
A notre chaîne un chaînon.

Loin de vos palais infâmes
Pleins de gens aux vils discours,
La fierté pousse en nos âmes
Comme l'herbe dans nos cours.

Les vieillards ont des licences,
Seigneur, et ce sont nos mœurs
De rudoyer les puissances
Dans nos mauvaises humeurs.

Le Cid est, suivant l'usage,
Droit, sévère et raisonneur.
Peut-être n'est-ce point sage;
Mais c'est honnête, seigneur.

Pour avoir ce qu'il désire
Le flatteur baise ton pied.
Nous disons ce qu'il faut, sire,
Et nous faisons ce qui sied.

Nous vivons aux solitudes
Où tout croît dans les sentiers,
Excepté les habitudes
Des valets et des portiers.

Nous fauchons nos foins, nos seigles,
Et nos blés aux flancs des monts;
Nous entendons des cris d'aigles
Et nous nous y conformons.

Nous savons ce que vous faites,
Sire, et, loin de son lever,

De ses gibets, de ses fêtes,
Le prince nous sent rêver.

Nous avons l'absence fière,
Et sommes peu courtisans,
Ayant sur nous la poussière
Des batailles et des ans.

Et c'est pourquoi je te parle
Comme parlait, grave et seul,
A ton aïeul Boson d'Arle
Gil de Bivar mon aïeul.

D'où naît ton inquiétude?
D'où vient que ton œil me suit
Épiant mon attitude
Comme un nuage de nuit?

Craindrais-tu que je te prisse
Un matin dans mon manteau?
Et que j'eusse le caprice
D'une ville ou d'un château?

Roi, la chose qui m'importe
C'est de vivre exempt de fiel;
Non de glisser sous ma porte
Ma main jusqu'à Peñafiel.

Roi, le Cid que l'âge gagne
S'aime mieux, en vérité,
Montagnard dans sa montagne
Que roi dans ta royauté.

Roi, le Cid qu'on amadoue,
Mais que nul n'intimida,
Ne t'a pas donné Cordoue
Pour te prendre Lérida.

Qu'ai-je besoin de Tortose,
De tes tours d'Alcalebe,
Et de ta chambre mieux close
Que la chambre d'un abbé,

Et des filles de la reine,
Et des plis de brocart d'or
De ta robe souveraine
Que porte un corrégidor,

Et de tes palais de marbre?
Moi qui n'ai qu'à me pencher
Pour prendre une mûre à l'arbre
Et de l'eau dans le rocher!

XV

LE ROI EST LE ROI.

Roi, vous vous croyez moins prince
Et vous jurez par l'enfer
Dans cette montagne où grince
Ma vieille herse de fer;

D'effroi votre âme est frappée;
Vous vous défiez, trompeur;
Traître et poltron, mon épée
Vous fait honte et vous fait peur.

Vous me faites garder, sire;
Vous me faites épier
Par tous vos barons de cire
Dans leurs donjons de papier;

Derrière vos capitaines
Vous tremblez en m'approchant;

Comme l'eau sort des fontaines,
Le soupçon sort du méchant;

Votre altesse scélérate
N'aurait pas d'autre façon
Quand je serais un pirate,
Le spectre de l'horizon!

Vous consultez des sorcières
Pour que je meure bientôt;
Vous cherchez dans mes poussières
De quoi faire un échafaud;

Vous rêvez quelque équipée;
Vous dites bas au bourreau
Que, lorsqu'un homme est épée,
Le sépulcre est le fourreau;

Votre habileté subtile
Me guette à tous les instants;
Eh bien! c'est peine inutile
Et vous perdez votre temps.

Vos précautions sont vaines;
Pourquoi? je le dis à tous :
C'est que le sang de mes veines
N'est pas à moi, mais à vous.

Quoique vous soyez un prince
Vil, on ne peut le nier,
Le premier de la province,
De la vertu le dernier;

Quoique à ta vue on se sauve,
Seigneur; quoique vous ayez
Des allures de loup fauve
Dans des chemins non frayés;

Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits;
Et malgré ce que je pense,
Et malgré ce que je dis,

Roi, devant vous je me courbe,
Raillé par votre bouffon;
Le loyal devant le fourbe,
L'acier devant le chiffon;

Devant vous, fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi.
Que voulez-vous que j'y fasse
Puisque vous êtes le roi!

XVI

LE CID EST LE CID.

Don Sanche, une source coule
A l'ombre de mes donjons;
Comme le Cid dans la foule
Elle est pure dans les joncs.

Je n'ai pas d'autre vignoble;
Buvez-y; je vous absous.
Autant que vous je suis noble
Et chevalier plus que vous.

Les savants, ces prêcheurs mornes,
Sire, ont souvent pour refrains
Qu'un trône même a des bornes
Et qu'un roi même a des freins;

De quelque nom qu'il se nomme,
Nul n'est roi sous le ciel bleu

Plus qu'il n'est permis à l'homme
Et qu'il ne convient à Dieu.

Mais, pour marquer la limite,
Il faudrait étudier;
Il faudrait être un ermite
Ou bien un contrebandier.

Moi, ce n'est pas mon affaire;
Je ne veux rien vous ôter;
Étant le Cid, je préfère
Obéir à disputer.

Accablez nos sombres têtes
De désespoir et d'ennuis,
Roi, restez ce que vous êtes;
Je reste ce que je suis.

J'ai toujours, seul dans ma sphère,
Souffert qu'on me dénigrât.
Je n'ai pas de compte à faire
Avec le roi, mon ingrat.

Je t'ai, depuis que j'existe,
Donné Jaen, Balbastro,
Et Valence, et la mer triste
Qui fait le bruit d'un taureau,

Et Zamora, rude tâche,
Huesca, Jaca, Teruel,
Et Murcie où tu fus lâche,
Et Vich où tu fus cruel,

Et Lerme et ses sycomores,
Et Tarragone et ses tours,
Et tous les ans des rois mores,
Et le grand Cid tous les jours!

Nos deux noms iront ensemble
Jusqu'à nos derniers neveux.
Souviens-t'en, si bon te semble;
N'y songe plus, si tu veux.

Je baisse mes yeux, j'en ôte
Tout regard audacieux;
Entrez sans peur, roi mon hôte;
Car il n'est qu'un astre aux cieux!

Cet astre de la nuit noire,
Roi, ce n'est pas le bonheur,
Ni l'amour, ni la victoire,
Ni la force; c'est l'honneur.

Et moi qui sur mon armure
Ramasse mes blancs cheveux,
Moi sur qui le soir murmure,
Moi qui vais mourir, je veux

Que, le jour où sous son voile
Chimène prendra le deuil,
On allume à cette étoile
Le cierge de mon cercueil.

⋆

Ainsi le Cid, qui harangue
Sans peur ni rébellion,
Lèche son maître, et sa langue
Est rude, étant d'un lion.

Guernesey. — 5 juillet 1856.

IV

LE ROI DE PERSE.

Le roi de Perse habite, inquiet, redouté,
En hiver Ispahan et Tiflis en été;
Son jardin, paradis où la rose fourmille,
Est plein d'hommes armés, de peur de sa famille;
Ce qui fait que parfois il va dehors songer.
Un matin, dans la plaine il rencontre un berger
Vieux, ayant près de lui son fils, un beau jeune homme.
«Comment te nommes-tu? dit le roi. — Je me nomme
Karam», dit le vieillard, interrompant un chant
Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant;
«J'habite un toit de jonc sous la roche penchante,
Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante,
Comme autrefois Hafiz, comme à présent Sadi,
Et comme la cigale à l'heure de midi.»
Et le jeune homme alors, figure humble et touchante,
Baise la main du pâtre harmonieux qui chante
Comme à présent Sadi, comme autrefois Hafiz.
«Il t'aime, dit le roi, pourtant il est ton fils.»

H.-H., 16 août 1872.

V

LES DEUX MENDIANTS.

LA TAXE AU SAINT-EMPIRE. — LA DÎME AU SAINT-SIÈGE.

L'un s'appelle César, l'autre se nomme Pierre.
Celui-là fait le guet, celui-ci la prière;
Tous deux sont embusqués au détour du chemin,
Ont au poing l'escopette et la sébile en main,
Vident les sacs d'argent, partagent les maraudes,
Et l'on règne, et l'on fait payer les émeraudes
Des tiares à ceux qui n'ont pas de souliers.
Les dogmes et les lois sont de profonds halliers
Où des tas de vieux droits divins mêlent leurs branches;
Qui mendie en cette ombre a ses allures franches;
Nul n'échappe. Arrêtez! il faut payer, de gré
Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.
Les peuples, que l'infâme ignorance ravage,
Ont au front la sueur de l'antique esclavage.
Christ, c'est pour eux qu'au pied de ta croix tu prias!
Ils sont les travailleurs; ils sont les parias;
Ils sont les patients qu'on traîne sur des claies.
Certes, rien ne leur manque; ils ont beaucoup de plaies,
Beaucoup d'infirmités qu'ils ne peuvent guérir,
Beaucoup de maux, beaucoup de petits à nourrir;
C'est à ces riches-là que demandent l'aumône
Ce meurt-de-faim, l'autel, et ce pauvre, le trône.

21 avril 1872.

VI

MONTFAUCON.

I

POUR LES OISEAUX.

A l'heure où le soleil descend, tiède et pâli,
Seul à seul, près du bois de Saint-Jean-d'Angely,
L'archevêque Bertrand parlait au roi Philippe :

« Roi, le trône et l'autel sont le même principe;
Défendons-nous ensemble; il faut de tous côtés
Du front du peuple obscur chasser les nouveautés.
Sauver l'église, ô roi, c'est vous sauver vous-même.
L'état devient plus fort par la terreur qu'il sème,
Et par le tremblement du peuple s'affermit;
Toujours, quand elle eut peur, la foule se soumit.
Il n'est qu'un droit : régner. Le nécessaire est juste.
Les quatre grands baillis du roi Philippe Auguste,
Toutes les vieilles lois, c'est trop peu désormais;
Pour arrêter le mal, sur de hautains sommets,
Il faut la permanence étrange de l'exemple;
Sire, les schismes vont à l'attaque du temple;
Le peuple semble las d'être sur les genoux;
La révolte est sur vous, l'hérésie est sur nous;
D'où viennent ces essaims tumultueux d'idées?
Des profondeurs que nul prophète n'a sondées,
Peut-être de la nuit, ou peut-être du ciel.
Parlons bas. Écoutez, roi providentiel,
Rien n'est plus effrayant que ces sombres descentes
D'instincts nouveaux parmi les foules frémissantes;
Ces chimères, d'en haut s'abattant tout à coup,

Volent, courent, s'en vont, reviennent, sont partout,
Ouvrent les yeux fermés, fouillent les têtes pleines,
Se mêlent aux esprits, se mêlent aux haleines,
Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et, fatal jeu,
Frappent l'homme endormi de mille becs de feu;
Elles tentent, troublant le mystère où nous sommes,
Un travail inconnu sur le cerveau des hommes,
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi;
Quoi? c'est là votre perte et c'est là mon souci.
Que font-elles? du jour, du mal? Qu'apportent-elles?
Un souffle, un bruit, le vent qui tombe de leurs ailes;
Je l'ignore; ici Dieu m'échappe; mais je sai
Qu'il ne nous reste rien quand elles ont passé.»

Le roi Philippe écoute, et l'archevêque songe,
Et vers la papauté son bras pensif s'allonge.

«Chassez les nouveautés, roi Philippe.»

En marchant,
Tous deux rêveurs, ils sont arrivés près d'un champ
Qu'emplit de son frisson toute une moisson mûre;
Au-dessus des épis jetant un long murmure,
Sous de hauts échalas plantés parmi les blés,
Flottent, mouillés de pluie et de soleil brûlés,
A des cordes que l'air pousse, éloigne et ramène,
De hideux sacs de paille ayant la forme humaine;
Nœuds de débris sans nom, lambeaux fous, balançant
On ne sait quel aspect farouche et menaçant;
Les oiseaux, les moineaux que le blé d'or invite,
L'alouette criant aux autres : vite! vite!
Accourent vers le champ plein d'épis; mais, au vent,
Chaque haillon devient lugubrement vivant,
Et tout l'essaim chantant s'effraie et se dissipe.

«Quel est donc le moyen de régner?» dit Philippe.

Comme le roi parlait, l'archevêque pieux
Vit ce champ, hérissé de poteaux et de pieux
Où pendaient, à des fils tremblant quand l'air s'agite,
Des larves qui mettaient tous les oiseaux en fuite.

Et, le montrant au roi, Bertrand dit : « Le voici. »

II

POUR LES IDÉES.

Et c'est pourquoi, dans l'air par la brume obscurci,
Depuis ces temps de deuil, d'angoisse et de souffrance,
Au-dessus de la foule, au-dessus de la France,
Comme sur Babylone on distingue Babel,
On voit, dans le Paris de Philippe le Bel,
On ne sait quel difforme et funèbre édifice.
Tas de poutres hideux où le jour rampe et glisse,
Lourd enchevêtrement de poteaux, de crampons,
Et d'arcs-boutants pareils aux piles des vieux ponts,
Terrible, il apparaît sur la colline infâme.
Les autres monuments, où Paris met son âme,
Collèges, hôpitaux, tours, palais radieux,
Sont les docteurs, les saints, les héros et les dieux;
Lui, misérable, il est le monstre. Fauve, il traîne
Sur sa pente d'où sort une horreur souterraine,
Son funeste escalier qui dans la mort finit;
Tout ce que le ciment, la brique, le granit,
Le fer, peuvent avoir de la bête féroce,
Il l'a; ses piliers bruts, runes d'un dogme atroce,
Semblent des Irmensuls livides, et ses blocs
Dans l'obscurité vague ébauchent des Molochs;
Baal pour le construire a donné ses solives
Où flottaient des anneaux que secouaient les dives,
Saturne ses crochets, Teutatès ses menhirs;
Tous les cultes sanglants ont là leurs souvenirs;

Si le lierre ou le houx dans ses dalles végète,
Si quelque ronce y croît, la feuille horrible jette
Une ombre onglée et noire, affreux stigmate obscur,
Qui ressemble aux cinq doigts du bourreau sur le mur.
Vil bâtiment, des temps fatals fatal complice!
Il est la colonnade immonde du supplice,
L'échafaud que le Louvre a pour couronnement,
La caresse au tombeau, l'insulte au firmament;
Et cette abominable et fétide bâtisse
Devant le ciel sacré se nomme la Justice,
Et ce n'est pas la moindre horreur du monument
De s'appeler l'autel en étant l'excrément.
Morne, il confine moins aux Paris qu'aux Sodomes.
Spectre de pierre ayant au front des spectres d'hommes,
Inexorable plus que l'airain et l'acier,
Il est, il vit, farouche, et sans se soucier
Que le monde à ses pieds souffre, existe ou périsse,
Et contre on ne sait quoi dans l'ombre il se hérisse;
A de certains moments ce charnier qui se tait
Frissonne, et comme si, triste, il se lamentait,
Mêle une clameur sourde aux vents, et continue
En râle obscur le bruit des souffles dans la nue;
Là grince le rouet sinistre du cordier.
Du cadavre au squelette on peut étudier
Le progrès que les morts font dans la pourriture;
Chaque poteau chargé d'un corps sans sépulture
Marque une date abjecte, et chaque madrier
Semble le signe affreux d'un noir calendrier.

La nuit il semble croître, et dans le crépuscule
Il a l'air d'avancer sur Paris qui recule.

Rien de plus ténébreux n'a jamais été mis
Sur ce tas imbécile et triste de fourmis
Que la hautaine histoire appelle populace.
O pâle humanité, quand donc seras-tu lasse?

Lugubre vision! au-dessus d'un mur blanc
Quelque chose d'informe et qui paraît tremblant
Se dresse; chaos morne et ténébreux; broussaille
De silence, d'horreur et de nuit qui tressaille;
On ne voit le nuage, et l'ombre aux vagues yeux,
Et le blêmissement formidable des cieux,
Et la brume qui flotte, et l'astre qui flamboie,
Qu'à travers une vaste et large claire-voie
De poutres, dont chacune est un sanglant barreau;
On dirait que Satan, l'infâme ange-bourreau,
Dont la rage et la joie et la haine, acharnées,
Exécutent Adam depuis six mille années,
Sur ces fauves piliers a posé de sa main
La grande claie où fut traîné le genre humain.
C'est, dans l'obscurité lugubrement émue,
De la terreur, bâtie en pierre, et qui remue;
C'est délabré, croulant, lépreux, désespéré;
Les poteaux ont pour toit le vide; le degré
Aboutit à l'échelle et l'échelle aux ténèbres;
Le crépuscule passe à travers des vertèbres
Et montre dans la nuit des pieds aux doigts ouverts;
Entre les vieux piliers, de moisissure verts,
Blêmes quand les rayons de lune s'y répandent,
Là-haut des larves vont et viennent, des morts pendent,
Et la fouine a rongé leur crâne et leur fémur,
Et leur ventre effrayant se fend comme un fruit mûr;
Si la mort connaissait les trépassés, si l'homme
Valait que le tombeau sût comment il se nomme,
Si l'on comptait les grains du hideux chapelet,
On dirait : «Celui-ci, c'est Tryphon, qui voulait
Fêter le jour de Pâque autrement qu'Irénée;
Ceux-là sont des routiers, engeance forcenée,
Gueux qui contre le sceptre ont croisé le bâton;
Cet autre, c'est Glanus, traducteur de Platon;
Celui-ci, que des lois frappa la prévoyance,
Osa propager l'art du sorcier de Mayence,

Et jeter à la foule un Virgile imprimé;
C'est Pierre Albin; l'oubli sur lui s'est refermé;
Cet autre est un voleur, cet autre est un poëte. »
Derrière leur tragique et noire silhouette,
L'azur luit, le soir vient, l'aube blanchit le ciel;
Le vent, s'il entre là, sort pestilentiel;
Chacun d'eux sous le croc du sépulcre tournoie;
Et tous, que juin les brûle ou que janvier les noie,
S'entre-heurtent, fameux, chétifs, obscurs, marquants,
Et sont la même nuit dans les mêmes carcans;
Le craquement farouche et massif des traverses
Accompagne leurs chocs sous les âpres averses,
Et, comble de terreur, on croirait par instant
Que le cadavre, au gré des brises s'agitant,
Avec son front sans yeux et ses dents sans gencives,
Rit dans la torsion des chaînes convulsives;
L'exécrable charnier, sous ses barres de fer,
Regardant du côté de Rome et de l'enfer,
Dans l'étrange épaisseur des brumes infinies
Semble chercher au loin ses sœurs les gémonies,
Et demander au gouffre où nul astre n'a lui
Si Josaphat sera plus sinistre que lui;
Et toujours, au-dessus des clochers et des dômes,
Le vent lugubre joue avec tous ces fantômes,
Hier, demain, le jour, la nuit, l'été, l'hiver;
Et ces morts sans repos, où fourmille le ver
Plus que l'abeille d'or dans le creux des yeuses,
Cette agitation d'ombres mystérieuses,
L'affreux balancement de ces spectres hagards,
Ces crânes sans cheveux, ces sourcils sans regards,
Ce grelottement sourd de ferrailles funèbres,
Chassent dans la nuée, à travers les ténèbres,
Les purs esprits de l'aube et de l'azur, venus
Pour s'abattre au milieu des vivants inconnus,
Pour faire leur moisson sublime dans la foule,
Dire aux peuples le mot du siècle qui s'écoule,
Et leur jeter une âme et leur apporter Dieu;

Et l'on voit, reprenant leur vol vers le ciel bleu,
La sainte vérité, la pensée immortelle,
L'amour, la liberté, le droit, heurtant de l'aile
Le Louvre et son beffroi, l'église et son portail,
Fuir, blancs oiseaux, devant le sombre épouvantail.

29 novembre 1858.

VII

LES REITRES.

CHANSON BARBARE.

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
L'ennemi vient, nous le battrons;
Les déroutes sont des cavales
Qui s'envolent quand nous soufflons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons!
On entendra siffler les balles;
Nous sommes les durs forgerons
Des victoires impériales;
Personne n'a vu nos talons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Sitôt qu'en guerre nous entrons
Les rois ennemis font leurs malles,
Et commandent leurs postillons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons!
On entendra siffler les balles;
Sur les villes nous tomberons;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Du vin! Du faro! Nous boirons!
Dieu, pour nos bandes triomphales
Fit les vignes et les houblons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons!
On entendra siffler les balles;
Quelquefois, ivres, nous irons
A travers foudres et rafales,
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Nous pillons, mais nous conquérons;

La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
    Sonnez, rixdales,
    Sonnez, doublons!

    Sonnez, rixdales,
    Sonnez, doublons!
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Rois, nous sommes les aquilons;
Vos couronnes sont nos vassales;
Et nous rirons quand nous mourrons.
On entendra siffler les balles;
    Sonnez, clairons,
    Sonnez, cymbales!

16 mai 1859.

VIII

LE COMTE FÉLIBIEN.

Attendu qu'il faut mettre à la raison la ville,
Qu'il faut tout écraser dans la guerre civile
Et vaincre les forfaits à force d'attentats,
Cosme vient d'égorger, pêle-mêle, des tas
De misérables, vieux, jeunes, toute une foule,
Dans Sienne où la fierté des grands siècles s'écroule.
Tous les murs sont criblés de biscayens de fer.
Le massacre est fini; mais un reste d'enfer
Est sur la ville, en proie aux cohortes lombardes.
La fumée encor flotte aux gueules des bombardes;
Et l'horreur du combat, des chocs et des assauts
Est visible partout, dans les rouges ruisseaux
Et dans l'effarement des morts, faces farouches;
On dirait que les cris sont encor dans les bouches,
On dirait que la foudre est encor dans les yeux,
Tant les cadavres sont vivants et furieux.
Cependant les marchands ont rouvert leurs boutiques.
Des gens quelconques vont et viennent; domestiques,
Patrons, clercs, artisans, chacun a son souci;
Chacun a ce regard qui dit : — C'est bien ainsi.
Finissons-en. Silence! un nouveau maître arrive. —
L'indifférence aux morts qu'on a, pourvu qu'on vive,
L'acceptation froide et calme des affronts,
Cette lâcheté-là se lit sur tous les fronts.
— Pourquoi ces va-nu-pieds sortaient-ils de leurs sphères?
Ils sont morts. C'est bien fait. Nous avons nos affaires.
Les rois qui sont un peu tyrans sont presque dieux.
Nous serons muselés et rudoyés; tant mieux.
Enterrons. Oublions. Et parlons d'autre chose. —
Ainsi le vieux troupeau bourgeois raisonne et glose.
Et tous sont apaisés, et beaucoup sont contents.

Seul, un homme, — on dirait qu'il a près de cent ans
Et qu'il n'en a pas vingt, et qu'un astre est son âme,
A voir son front de neige, à voir ses yeux de flamme, —
Cet homme, moins semblable aux vivants qu'aux aïeux,
Rôde, et, quand il s'arrête, il n'a plus dans les yeux
Qu'un vague reste obscur de lueurs disparues,
Tant il songe et médite! et les passants des rues,
Voyant ce noir rêveur qui vient on ne sait d'où,
Disent : C'est un génie; et d'autres : C'est un fou.
L'un crie : Alighieri! c'est lui! c'est l'homme-fée
Qui revient des enfers comme en revint Orphée;
Orphée a vu Pluton, et Dante a vu Satan.
Il arrive de chez les morts; Dante, va-t'en!
L'autre dit : Ce n'est pas Dante, c'est Jérémie.
La plainte a presque peur d'avoir été gémie,
Et se cache devant le vainqueur irrité,
Mais cet homme est un tel spectre dans la cité
Qu'il semble effrayant même à la horde ennemie.
Et pourtant ce n'est point Dante ni Jérémie,
C'est simplement le vieux comte Félibien
Qui ne croit que le vrai, qui ne veut que le bien,
Et par qui fut fondé le collège de Sienne;
Il porte haut la tête étant une âme ancienne,
Et fait trembler; cet homme affronte les vainqueurs;
Mais, dans l'écroulement des esprits et des cœurs,
On le hait; le meilleur semble aux lâches le pire,
Et celui qui n'a pas d'épouvante en inspire.

Qu'importe à ce passant? Dans ce vil guet-apens,
Les uns étant gisants et les autres rampants,
Les uns étant la tombe et les autres la foule,
Il est le seul debout; il songe; le sang coule,
Le sang fume, le sang est partout; sombre, il va.

Tout à coup au détour de la Via Corva,
Il aperçoit dans l'ombre une femme inconnue;

Une morte étendue à terre toute nue,
Corps terrible aux regards de tous prostitué,
Et dont le ventre ouvert montre un enfant tué.

Alors il crie : — O ciel! un enfant! guerre affreuse!
Où donc s'arrêtera le gouffre qui se creuse?
Massacrer l'inconnu, l'enfant encor lointain!
Supprimer la promesse obscure du destin!
Mais on poussera donc l'horreur jusqu'au prodige!
Mais vous êtes hideux et stupides, vous dis-je!
Mais c'est abominable, ô ciel! ciel éclatant!
Et les bêtes des bois n'en feraient pas autant!
Qu'on ait tort et raison des deux côtés, qu'on fasse
Au fond le mal, croyant bien faire à la surface,
Vous êtes des niais broyant des ignorants,
Cette justice-là, c'est bien, je vous la rends;
Je vous hais et vous plains. Mais quoi! quand l'empyrée
Attend du nouveau-né l'éclosion sacrée,
Quoi! ces soldats, ces rois, sans savoir ce qu'ils font,
Touchent avec leur main sanglante au ciel profond!
Ils interrompent l'ombre ébauchant son ouvrage!
Ils veulent en finir d'un coup, et, dans leur rage
D'avoir bien fait justice et d'avoir bien vaincu,
Ils vont jusqu'à tuer ce qui n'a pas vécu!
Mais, bandits, laissez donc au moins venir l'aurore!
Brutes, vous châtiez ce qui n'est pas encore!
La femme que voilà morte sur le pavé,
Qui cachait dans son sein l'enfant inachevé,
L'avenir, l'écheveau des jours impénétrables,
Était de droit divin parmi vous, misérables,
Car la maternité, c'est la grande action.
Sachez qu'on doit avoir la même émotion
Devant Ève portant les races inconnues
Que devant l'astre immense entrevu dans les nues;
Sachez-le, meurtriers! les respects sont pareils
Pour la femme et le ciel, l'abîme des soleils
Étant continué par le ventre des mères.

Rois, le vrai c'est l'enfant; vous êtes des chimères.
Ah! maudits! Mais voyons, réfléchissez un peu.
Crime inouï! l'enfant arrive en un milieu
Ignoré, parmi nous; il sort des sphères vierges;
Il quitte les soleils remplacés par vos cierges;
Sa mère, qui le sent remuer, s'attendrit;
Il n'est pas encor l'homme, il est déjà l'esprit,
Il cherche à deviner sa nouvelle patrie;
Et, dans le bercement de cette rêverie
Où tout l'azur divin est vaguement mêlé,
Voilà que, brusque, affreux, de mitraille étoilé,
L'assassinat, au fond de ce flanc qu'on vénère,
Entre avec le fracas infâme du tonnerre,
Et se rue et s'abat, monstrueux ennemi,
Sur le pauvre doux être, ange encore endormi!
Qu'est-ce que ce réveil sans nom, et cette tombe
Ouverte par l'orfraie horrible à la colombe!
Ah! prêtres, qu'a domptés César, vous qu'à leurs plis
Toutes les actions des grands ont assouplis,
Vous qui leur amenez chez eux cette servante,
La prière, et mettez le Te Deum en vente,
Vous qui montrez devant les rois le Tout-Puissant
Agenouillé, lavant les pavés teints de sang,
Vous qui pourtant parfois, fronts chauves, barbes grises,
Avez des tremblements dans vos mornes églises
Et sentez que la tombe est peut-être un cachot,
Prêtres, que pensez-vous qui se passe là-haut,
Dans l'abîme du vrai sans fond, dans le mystère,
Dans le sombre équilibre ignoré, quand la terre
Sinistre, renvoyant l'innocence au ciel bleu,
Jette une petite âme épouvantée à Dieu!

18 novembre 1876.

VII

ENTRE LIONS ET ROIS.

QUELQU'UN MET LE HOLÀ.

Les grands lions ont dit aux rois épouvantables :

— Vous couchez dans des lits, vous buvez à des tables,
Nous couchons sur la pierre et buvons aux ruisseaux;
Vous faites en marchant le bruit des grandes eaux,
O rois, tant vous avez autour de vous d'armées.
Vos femelles, au bain, pour être parfumées,
Se laissent par l'eunuque infâme manier;
Les nôtres ont l'odeur féroce du charnier,
Et, comme leur caresse est féconde en blessures,
Nous leur rendons parfois leurs baisers en morsures,
Mais elles ont la fauve et sombre chasteté.
La nuit perfide a beau regarder de côté,
Elle a peur devant nous, et la terreur la gagne
Quand nous questionnons sur l'ombre la montagne;
Vous, elle vous méprise, et nous, elle nous craint.
Rois, vous croyez avoir le monde, humble et contraint;
Mais c'est nous qui l'avons. La forêt nous encense.
Rois, nous sommes la faim, la soif, et la puissance;
Pour manger les agneaux et pour manger les loups
Nos mâchoires font plus de besogne que vous;
Vous disparaîtriez, ô princes, que nos gueules
Sauraient bien dévorer les hommes toutes seules;
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi;
Et nous tenons ce sceptre en nos pattes, l'effroi.
Rois, l'échevèlement que notre tête épaisse
Secoue en sa colère est de la même espèce

Que l'avalanche énorme et le torrent des monts.
Rois, vous régnez un peu parce que nous dormons;
Nos femmes font téter leurs petits sous leurs ventres,
Mais lorsqu'il nous plaira de sortir de nos antres,
Vous verrez. Le seigneur des forêts vous vaut tous.
Sachez que nous n'avons rien au-dessus de nous.
O rois, dans notre voix nous avons le tonnerre.
Le seigneur des forêts n'est pas un mercenaire
Qu'on leurre et qu'on désarme avec un sac d'argent;
Et nous nous coucherons sur vous en vous rongeant,
Comme vous vous couchez, maîtres, sur vos provinces.
C'est vous les faux bandits et c'est nous les vrais princes.
Vous, et vos légions, vous, et vos escadrons,
Quand nous y penserons et quand nous le voudrons,
O princes, nous ferons de cela des squelettes.
Lâches, vous frissonnez devant des amulettes;
Mais, nous les seuls puissants, nous maîtres des sommets,
Nous rugissons toujours et ne prions jamais;
Car nous ne craignons rien. Puisqu'on nous a fait bêtes,
N'importe qui peut bien exister sur nos têtes
Sans que nous le sachions et que nous y songions.
Vous les rois, le ciel noir, plein de religions,
Vous voit, mains jointes, vils, prosternés dans la poudre;
Mais, tout rempli qu'il est de tempête et de foudre,
De rayons et d'éclairs, il ne sait pas si nous,
Qui sommes les lions, nous avons des genoux. —

Ainsi les fiers lions parlaient aux rois farouches.
Ce verbe monstrueux rugissait dans leurs bouches,
Et les bois demandaient aux monts : Qu'est-ce que c'est?
Soudain on entendit une voix qui disait :

— Vous êtes les lions, moi je suis Dieu. Crinières,
Ne vous hérissez pas, je vous tiens prisonnières.
Toutes vos griffes sont devant mon doigt levé
Ce qu'est sous une meule un grain de sénevé;
Je tolère les rois comme je vous tolère;

La grande patience et la grande colère,
C'est moi. J'ai mes desseins. Brutes et rois, tyrans,
Tremblez, eux les mangeurs et vous les dévorants.
Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie;
Je tiens, je tords, je courbe, et je lie et délie
La vague adriatique et le vent syrien;
Je suis celui qui prouve à tous qu'ils ne sont rien;
Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre;
Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
D'astres aux firmaments et de poux aux lions.

18 octobre 1876.

VIII
DÉCADENCE DE ROME.

AU LION D'ANDROCLÈS.

La ville ressemblait à l'univers. C'était
Cette heure où l'on dirait que toute âme se tait,
Que tout astre s'éclipse et que le monde change.
Rome avait étendu sa pourpre sur la fange.
Où l'aigle avait plané, rampait le scorpion.
Trimalcion foulait les os de Scipion.
Rome buvait, gaie, ivre et la face rougie;
Et l'odeur du tombeau sortait de cette orgie.
L'amour et le bonheur, tout était effrayant.
Lesbie, en se faisant coiffer, heureuse, ayant
Son Tibulle à ses pieds qui chantait leurs tendresses,
Si l'esclave persane arrangeait mal ses tresses,
Lui piquait les seins nus de son épingle d'or.
Le mal à travers l'homme avait pris son essor;
Toutes les passions sortaient de leurs orbites.
Les fils aux vieux parents faisaient des morts subites.
Les rhéteurs disputaient les tyrans aux bouffons.
La boue et l'or régnaient. Dans les cachots profonds
Les bourreaux s'accouplaient à des martyres mortes.
Rome horrible chantait. Parfois, devant ses portes,
Quelque Crassus, vainqueur d'esclaves et de rois,
Plantait le grand chemin de vaincus mis en croix;
Et, quand Catulle, amant que notre extase écoute,
Errait avec Délie, aux deux bords de la route,
Six mille arbres humains saignaient sur leurs amours.
La gloire avait hanté Rome dans les grands jours,
Toute honte à présent était la bienvenue.

Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.
Épaphrodite avait un homme pour hochet
Et brisait en jouant les membres d'Épictète.
Femme grosse, vieillard débile, enfant qui tette,
Captifs, gladiateurs, chrétiens, étaient jetés
Aux bêtes, et, tremblants, blêmes, ensanglantés,
Fuyaient, et l'agonie effarée et vivante
Se tordait dans le cirque, abîme d'épouvante.
Pendant que l'ours grondait, et que les éléphants,
Effroyables, marchaient sur les petits enfants,
La vestale songeait dans sa chaise de marbre.
Par moments, le trépas, comme le fruit d'un arbre,
Tombait du front pensif de la pâle beauté;
Le même éclair de meurtre et de férocité
Passait de l'œil du tigre au regard de la vierge.
Le monde était le bois, l'empire était l'auberge.
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.
César foulait aux pieds le hun, le goth, l'ibère;
Et l'empereur, pareil aux fleurs qui durent peu,
Le soir était charogne à moins qu'il ne fût dieu.
Le porc Vitellius roulait aux gémonies.
Escalier des grandeurs et des ignominies,
Bagne effrayant des morts, pilori des néants,
Saignant, fumant, infect, ce charnier de géants
Semblait fait pour pourrir le squelette du monde.
Des torturés râlaient sur cette rampe immonde,
Juifs sans langue, poltrons sans poings, larrons sans yeux;
Ainsi que dans le cirque atroce et furieux
L'agonie était là, hurlant sur chaque marche.
Le noir gouffre cloaque au fond ouvrait son arche
Où croulait Rome entière; et, dans l'immense égout,
Quand le ciel juste avait foudroyé coup sur coup,
Parfois deux empereurs, chiffres du fatal nombre,
Se rencontraient, vivants encore, et, dans cette ombre,

Où les chiens sur leurs os venaient mâcher leur chair,
Le césar d'aujourd'hui heurtait celui d'hier.
Le crime sombre était l'amant du vice infâme.
Au lieu de cette race en qui Dieu mit sa flamme,
Au lieu d'Ève et d'Adam, si beaux, si purs tous deux,
Une hydre se traînait dans l'univers hideux;
L'homme était une tête et la femme était l'autre.
Rome était la truie énorme qui se vautre.
La créature humaine, importune au ciel bleu,
Faisait une ombre affreuse à la cloison de Dieu;
Elle n'avait plus rien de sa forme première;
Son œil semblait vouloir foudroyer la lumière,
Et l'on voyait, c'était la veille d'Attila,
Tout ce qu'on avait eu de sacré jusque-là
Palpiter sous son ongle; et pendre à ses mâchoires
D'un côté les vertus et de l'autre les gloires.
Les hommes rugissaient quand ils croyaient parler.
L'âme du genre humain songeait à s'en aller;
Mais, avant de quitter à jamais notre monde,
Tremblante, elle hésitait sous la voûte profonde,
Et cherchait une bête où se réfugier.
On entendait la tombe appeler et crier.
Au fond la pâle Mort riait, sinistre et chauve.
Ce fut alors que toi, né dans le désert fauve
Où le soleil est seul avec Dieu, toi, songeur
De l'antre que le soir emplit de sa rougeur,
Tu vins dans la cité toute pleine de crimes;
Tu frissonnas devant tant d'ombre et tant d'abîmes;
Ton œil fit, sur ce monde horrible et châtié,
Flamboyer tout à coup l'amour et la pitié;
Pensif, tu secouas ta crinière sur Rome;
Et, l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.

28 février 1854.

IX

L'ISLAM.

I

L'AN NEUF DE L'HÉGIRE.

Comme s'il pressentait que son heure était proche,
Grave, il ne faisait plus à personne un reproche;
Il marchait en rendant aux passants leur salut;
On le voyait vieillir chaque jour, quoiqu'il eût
A peine vingt poils blancs à sa barbe encor noire;
Il s'arrêtait parfois pour voir les chameaux boire,
Se souvenant du temps qu'il était chamelier.

Il songeait longuement devant le saint pilier;
Par moments, il faisait mettre une femme nue
Et la regardait, puis il contemplait la nue,
Et disait : « La beauté sur terre, au ciel le jour. »

Il semblait avoir vu l'Éden, l'âge d'amour,
Les temps antérieurs, l'ère immémoriale.
Il avait le front haut, la joue impériale,
Le sourcil chauve, l'œil profond et diligent,
Le cou pareil au col d'une amphore d'argent,
L'air d'un Noé qui sait le secret du déluge.
Si des hommes venaient le consulter, ce juge
Laissait l'un affirmer, l'autre rire et nier,
Écoutait en silence et parlait le dernier.
Sa bouche était toujours en train d'une prière;
Il mangeait peu, serrant sur son ventre une pierre;
Il s'occupait lui-même à traire ses brebis;
Il s'asseyait à terre et cousait ses habits.

Il jeûnait plus longtemps qu'autrui les jours de jeûne,
Quoiqu'il perdît sa force et qu'il ne fût plus jeune.

A soixante-trois ans une fièvre le prit.
Il relut le koran de sa main même écrit,
Puis il remit au fils de Séid la bannière,
En lui disant : « Je touche à mon aube dernière.
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Combats pour lui. »
Et son œil, voilé d'ombre, avait ce morne ennui
D'un vieux aigle forcé d'abandonner son aire.
Il vint à la mosquée à son heure ordinaire,
Appuyé sur Ali, le peuple le suivant;
Et l'étendard sacré se déployait au vent.
Là, pâle, il s'écria, se tournant vers la foule :
« Peuple, le jour s'éteint, l'homme passe et s'écoule;
La poussière et la nuit, c'est nous. Dieu seul est grand.
Peuple, je suis l'aveugle et je suis l'ignorant.
Sans Dieu je serais vil plus que la bête immonde. »
Un cheik lui dit : « O chef des vrais croyants! le monde,
Sitôt qu'il t'entendit, en ta parole crut;
Le jour où tu naquis une étoile apparut,
Et trois tours du palais de Chosroès tombèrent. »
Lui, reprit : « Sur ma mort les anges délibèrent;
L'heure arrive. Écoutez. Si j'ai de l'un de vous
Mal parlé, qu'il se lève, ô peuple, et devant tous
Qu'il m'insulte et m'outrage avant que je m'échappe;
Si j'ai frappé quelqu'un, que celui-là me frappe. »
Et, tranquille, il tendit aux passants son bâton.
Une vieille, tondant la laine d'un mouton,
Assise sur un seuil, lui cria : « Dieu t'assiste! »

Il semblait regarder quelque vision triste,
Et songeait; tout à coup, pensif, il dit : « Voilà,
Vous tous, je suis un mot dans la bouche d'Allah;
Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite.

Je suis la force, enfants; Jésus fut la douceur.
Le soleil a toujours l'aube pour précurseur.
Jésus m'a précédé, mais il n'est pas la Cause.
Il est né d'une Vierge aspirant une rose.
Moi, comme être vivant, retenez bien ceci,
Je ne suis qu'un limon par les vices noirci;
J'ai de tous les péchés subi l'approche étrange;
Ma chair a plus d'affront qu'un chemin n'a de fange,
Et mon corps par le mal est tout déshonoré;
O vous tous, je serai bien vite dévoré
Si dans l'obscurité du cercueil solitaire
Chaque faute de l'homme engendre un ver de terre.
Fils, le damné renaît au fond du froid caveau
Pour être par les vers dévoré de nouveau;
Toujours sa chair revit, jusqu'à ce que la peine,
Finie, ouvre à son vol l'immensité sereine.
Fils, je suis le champ vil des sublimes combats,
Tantôt l'homme d'en haut, tantôt l'homme d'en bas,
Et le mal dans ma bouche avec le bien alterne
Comme dans le désert le sable et la citerne;
Ce qui n'empêche pas que je n'aie, ô croyants!
Tenu tête dans l'ombre aux anges effrayants
Qui voudraient replonger l'homme dans les ténèbres;
J'ai parfois dans mes poings tordu leurs bras funèbres;
Souvent, comme Jacob, j'ai la nuit, pas à pas,
Lutté contre quelqu'un que je ne voyais pas;
Mais les hommes surtout ont fait saigner ma vie;
Ils ont jeté sur moi leur haine et leur envie,
Et, comme je sentais en moi la vérité,
Je les ai combattus, mais sans être irrité,
Et, pendant le combat, je criais : « Laissez faire!
Je suis seul, nu, sanglant, blessé; je le préfère.
Qu'ils frappent sur moi tous! que tout leur soit permis!
Quand même, se ruant sur moi, mes ennemis
Auraient, pour m'attaquer dans cette voie étroite,
Le soleil à leur gauche et la lune à leur droite,
Ils ne me feraient point reculer! » C'est ainsi

Qu'après avoir lutté quarante ans, me voici
Arrivé sur le bord de la tombe profonde,
Et j'ai devant moi Dieu, derrière moi le monde.
Quant à vous qui m'avez dans l'épreuve suivi,
Comme les grecs Hermès et les hébreux Lévi,
Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore;
Peuple, n'en doutez pas; celui qui prodigua
Les lions aux ravins du Jebel-Kronnega,
Les perles à la mer et les astres à l'ombre,
Peut bien donner un peu de joie à l'homme sombre. »

Il ajouta : « Croyez, veillez; courbez le front.
Ceux qui ne sont ni bons ni mauvais resteront
Sur le mur qui sépare Éden d'avec l'abîme,
Étant trop noirs pour Dieu, mais trop blancs pour le crime;
Presque personne n'est assez pur de péchés
Pour ne pas mériter un châtiment; tâchez,
En priant, que vos corps touchent partout la terre;
L'enfer ne brûlera dans son fatal mystère
Que ce qui n'aura point touché la cendre, et Dieu
A qui baise la terre obscure, ouvre un ciel bleu;
Soyez hospitaliers; soyez saints; soyez justes;
Là-haut sont les fruits purs dans les arbres augustes,
Les chevaux sellés d'or, et, pour fuir aux sept cieux,
Les chars vivants ayant des foudres pour essieux;
Chaque houri, sereine, incorruptible, heureuse,
Habite un pavillon fait d'une perle creuse;
Le Gehennam attend les réprouvés; malheur!
Ils auront des souliers de feu dont la chaleur
Fera bouillir leur tête ainsi qu'une chaudière.
La face des élus sera charmante et fière. »

Il s'arrêta, donnant audience à l'esprit.
Puis, poursuivant sa marche à pas lents, il reprit :
« O vivants! je répète à tous que voici l'heure
Où je vais me cacher dans une autre demeure;

Donc, hâtez-vous. Il faut, le moment est venu,
Que je sois dénoncé par ceux qui m'ont connu,
Et que, si j'ai des torts, on me crache au visage. »

La foule s'écartait muette à son passage.
Il se lava la barbe au puits d'Aboulféia.
Un homme réclama trois drachmes, qu'il paya,
Disant : « Mieux vaut payer ici que dans la tombe. »
L'œil du peuple était doux comme un œil de colombe
En regardant cet homme auguste, son appui;
Tous pleuraient; quand, plus tard, il fut rentré chez lui,
Beaucoup restèrent là sans fermer la paupière,
Et passèrent la nuit couchés sur une pierre.
Le lendemain matin, voyant l'aube arriver :
« Aboubèkre, dit-il, je ne puis me lever,
Tu vas prendre le livre et faire la prière. »
Et sa femme Aïscha se tenait en arrière;
Il écoutait pendant qu'Aboubèkre lisait,
Et souvent à voix basse achevait le verset;
Et l'on pleurait pendant qu'il priait de la sorte.
Et l'ange de la mort vers le soir à la porte
Apparut, demandant qu'on lui permît d'entrer.
« Qu'il entre. » On vit alors son regard s'éclairer
De la même clarté qu'au jour de sa naissance;
Et l'ange lui dit : « Dieu désire ta présence.
— Bien », dit-il. Un frisson sur ses tempes courut,
Un souffle ouvrit sa lèvre, et Mahomet mourut.

15 janvier 1858.

II

MAHOMET.

Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
Son mulet Daïdol et son âne Yafour;
Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.

11 février 1849.

III

LE CÈDRE.

Omer, cheik de l'Islam et de la loi nouvelle
Que Mahomet ajoute à ce qu'Issa révèle,
Marchant, puis s'arrêtant, et sur son long bâton,
Par moments, comme un pâtre, appuyant son menton,
Errait près de Djeddah la sainte, sur la grève
De la mer Rouge, où Dieu luit comme au fond d'un rêve,
Dans le désert jadis noir de l'ombre des cieux
Où Moïse voilé passait mystérieux.
Tout en marchant ainsi, plein d'une grave idée,
Par-dessus le désert, l'Égypte et la Judée,
A Pathmos, au penchant d'un mont, chauve sommet,
Il vit Jean qui, couché sur le sable, dormait.

Car saint Jean n'est pas mort, l'effrayant solitaire;
Dieu le tient en réserve; il reste sur la terre
Ainsi qu'Énoch le Juste, et, comme il est écrit,
Ainsi qu'Élie, afin de vaincre l'Antechrist.

Jean dormait; ces regards étaient fermés qui virent
Les océans du songe où les astres chavirent;
L'obscur sommeil couvrait cet œil illuminé,
Le seul chez les vivants auquel il fut donné
De regarder, par l'âpre ouverture du gouffre,
Les anges noirs vêtus de cuirasses de soufre,
Et de voir les Babels pencher, et les Sions
Tomber, et s'écrouler les blêmes visions,
Et les religions rire prostituées,
Et des noms de blasphème errer dans les nuées.

Jean dormait, et sa tête était nue au soleil.

Omer, le puissant prêtre, aux prophètes pareil,

Aperçut, tout auprès de la mer Rouge, à l'ombre
D'un santon, un vieux cèdre au grand feuillage sombre
Croissant dans un rocher qui bordait le chemin;
Cheik Omer étendit à l'horizon sa main
Vers le nord habité par les aigles rapaces,
Et, montrant au vieux cèdre, au delà des espaces,
La mer Égée, et Jean endormi dans Pathmos,
Il poussa du doigt l'arbre et prononça ces mots :

« Va, cèdre! va couvrir de ton ombre cet homme. »

Le blanc spectre de sel qui regarde Sodome
N'est pas plus immobile au bord du lac amer
Que ne le fut le cèdre à qui parlait Omer;
Plus rétif que l'onagre à la voix de son maître,
L'arbre n'agita pas une branche.

Le prêtre
Dit : « Va donc! » et frappa l'arbre de son bâton.

Le cèdre, enraciné sous le mur du santon,
N'eut pas même un frisson et demeura paisible.

Le cheik alors tourna ses yeux vers l'invisible,
Fit trois pas, puis, ouvrant sa droite et la levant :
« Va! cria-t-il, va, cèdre, au nom du Dieu vivant! »

« Que n'as-tu prononcé ce nom plus tôt? » dit l'arbre.
Et, frissonnant, brisant le dur rocher de marbre,
Dressant ses bras ainsi qu'un vaisseau ses agrès,
Fendant la vieille terre aïeule des forêts,
Le grand cèdre, arrachant aux profondes crevasses
Son tronc et sa racine et ses ongles vivaces,
S'envola comme un sombre et formidable oiseau.
Il passa le mont Gour posé comme un boisseau
Sur la rouge lueur des forgerons d'Érèbe;
Laissa derrière lui Gophna, Jéricho, Thèbe,

L'Égypte aux dieux sans nombre, informe panthéon,
Le Nil, fleuve d'Éden, qu'Adam nommait Gehon,
Le champ de Galgala plein de couteaux de pierre,
Ur, d'où vint Abraham, Bethsad, où naquit Pierre,
Et, quittant le désert d'où sortent les fléaux,
Traversa Chanaan d'Arphac à Borcéos;
Là, retrouvant la mer, vaste, obscure, sublime,
Il plongea dans la nue énorme de l'abîme,
Et, franchissant les flots, sombre gouffre ennemi,
Vint s'abattre à Pathmos près de Jean endormi.

Jean, s'étant réveillé, vit l'arbre, et le prophète
Songea, surpris d'avoir de l'ombre sur sa tête;
Puis il dit, redoutable en sa sérénité :
« Arbre, que fais-tu là? pourquoi t'es-tu hâté
De sourdre, de germer, de grandir dans une heure?
Pourquoi donner de l'ombre au roc où je demeure?
L'ordre éternel n'a point de ces rapidités;
Jéhovah, dont les yeux s'ouvrent de tous côtés,
Veut que l'œuvre soit lente, et que l'arbre se fonde
Sur un pied fort, scellé dans l'argile profonde;
Pendant qu'un arbre naît, bien des hommes mourront;
La pluie est sa servante, et, par le bois du tronc,
La racine aux rameaux frissonnants distribue
L'eau qui se change en sève aussitôt qu'elle est bue.
Dieu le nourrit de terre, et, l'en rassasiant,
Veut que l'arbre soit dur, solide et patient,
Pour qu'il brave, à travers sa rude carapace,
Les coups de fouet du vent tumultueux qui passe,
Pour qu'il porte le temps comme l'âne son bât,
Et qu'on puisse compter, quand la hache l'abat,
Les ans de sa durée aux anneaux de sa sève.
Un cèdre n'est pas fait pour croître comme un rêve;
Ce que l'heure a construit, l'instant peut le briser. »
Le cèdre répondit : « Jean, pourquoi m'accuser?
Jean, si je suis ici, c'est par l'ordre d'un homme. »
Et Jean, fauve songeur, qu'en frémissant on nomme,

Reprit : « Quel est cet homme à qui tout se soumet? »
L'arbre dit : « C'est Omer, prêtre de Mahomet.
J'étais près de Djeddah depuis des ans sans nombre;
Il m'a dit de venir te couvrir de mon ombre. »

Alors Jean, oublié par Dieu chez les vivants,
Se tourna vers le sud et cria dans les vents
Par-dessus le rivage austère de son île :
« Nouveaux venus, laissez la nature tranquille. »

20-24 octobre 1858.

X

LE CYCLE HÉROÏQUE CHRETIEN.

I

LE PARRICIDE.

Un jour, Kanut, à l'heure où l'assoupissement
Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,
Ayant pour seul témoin la nuit, l'aveugle immense,
Vit son père Swéno, vieillard presque en démence,
Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien;
Il le tua, disant : «Lui-même n'en sait rien.»
Puis il fut un grand roi.

Toujours vainqueur, sa vie
Par la prospérité fidèle fut suivie;
Il fut plus triomphant que la gerbe des blés;
Quand il passait devant les vieillards assemblés,
Sa présence éclairait ces sévères visages;
Par la chaîne des mœurs pures et des lois sages
A son cher Danemark natal il enchaîna
Vingt îles, Fionie, Anhout, Folster, Mona;
Il bâtit un grand trône en pierres féodales;
Il vainquit les saxons, les pictes, les vandales,
Le celte, et le borusse, et le slave aux abois,
Et les peuples hagards qui hurlent dans les bois;
Il abolit l'horreur idolâtre, et la rune,
Et le menhir féroce où le soir, à la brune,
Le chat sauvage vient frotter son dos hideux;
Il disait en parlant du grand César : Nous deux;
Une lueur sortait de son cimier polaire;
Les monstres expiraient partout sous sa colère;

Il fut, pendant vingt ans qu'on l'entendit marcher,
Le cavalier superbe et le puissant archer;
L'hydre morte, il mettait le pied sur la portée;
Sa vie, en même temps bénie et redoutée,
Dans la bouche du peuple était un fier récit;
Rien que dans un hiver, ce chasseur détruisit
Trois dragons en Écosse, et deux rois en Scanie;
Il fut héros, il fut géant, il fut génie;
Le sort de tout un monde au sien semblait lié;
Quant à son parricide, il l'avait oublié.
Il mourut. On le mit dans un cercueil de pierre,
Et l'évêque d'Aarhus vint dire une prière,
Et chanter sur sa tombe un hymne, déclarant
Que Kanut était saint, que Kanut était grand,
Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire,
Et qu'ils le voyaient, eux, les prêtres, dans la gloire,
Assis comme un prophète à la droite de Dieu.

Le soir vint; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu;
Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.
Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,
Prit son glaive, et sortit de la tombe, les murs
Et les portes étant brumes pour les fantômes;
Il traversa la mer qui reflète les dômes
Et les tours d'Altona, d'Aarhus et d'Elseneur;
L'ombre écoutait les pas de ce sombre seigneur;
Mais il marchait sans bruit, étant lui-même un songe;
Il alla droit au mont Savo que le temps ronge,
Et Kanut s'approcha de ce farouche aïeul,
Et lui dit : «Laisse-moi, pour m'en faire un linceul,
O montagne Savo que la tourmente assiège,
Me couper un morceau de ton manteau de neige.»
Le mont le reconnut et n'osa refuser.
Kanut prit son épée impossible à briser,
Et sur le mont, tremblant devant ce belluaire,
Il coupa de la neige et s'en fit un suaire;

Puis il cria : « Vieux mont, la mort éclaire peu;
De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu ? »
Le mont au flanc difforme, aux gorges obstruées,
Noir, triste dans le vol éternel des nuées,
Lui dit : « Je ne sais pas, spectre; je suis ici. »
Kanut quitta le mont par les glaces saisi;
Et, le front haut, tout blanc dans son linceul de neige,
Il entra, par delà l'Islande et la Norvège,
Seul dans le grand silence et dans la grande nuit;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité fantôme;
Il vit l'infini, porche horrible et reculant
Où l'éclair, quand il entre, expire triste et lent,
L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir, les Ténèbres;
Là, pas d'astre; et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard;
Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde;
Il avança disant : « C'est la tombe; au delà
C'est Dieu. » Quand il eut fait trois pas, il appela;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit; pas un pli du suaire
Ne s'émut, et Kanut avança; la blancheur
Du linceul rassurait le sépulcral marcheur;
Il allait; tout à coup, sur son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile;
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut,
La tâtant de sa main de spectre, reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée;
Sa tête, que la peur n'avait jamais courbée,
Se redressa; terrible, il regarda la nuit,
Et ne vit rien; l'espace était noir; pas un bruit;
« En avant ! » dit Kanut, levant sa tête fière;
Une seconde tache auprès de la première
Tomba, puis s'élargit; et le chef cimbrien

Regarda l'ombre épaisse et vague, et ne vit rien.
Comme un limier à suivre une piste s'attache,
Morne, il reprit sa route; une troisième tache
Tomba sur le linceul. Il n'avait jamais fui;
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,
Et tourna du côté du bras qui tient le glaive;
Une goutte de sang, comme à travers un rêve,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main;
Pour la seconde fois il changea de chemin,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre;
Une goutte de sang tomba sur le linceul;
Et Kanut recula, frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire;
Une goutte de sang tomba sur le suaire;
Alors il s'arrêta livide, et ce guerrier,
Blême, baissa la tête et tâcha de prier;
Une goutte de sang tomba sur lui. Farouche,
La prière effrayée expirant dans sa bouche,
Il se remit en marche; et, lugubre, hésitant,
Hideux, ce spectre blanc passait; et, par instant,
Une goutte de sang se détachait de l'ombre,
Implacable, et tombait sur cette blancheur sombre.
Il voyait, plus tremblant qu'au vent le peuplier,
Ces taches s'élargir et se multiplier;
Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieux funèbres!
Leur passage rayait vaguement les ténèbres;
Ces gouttes, dans les plis du linceul, finissant
Par se mêler, faisaient des nuages de sang;
Il marchait, il marchait; de l'insondable voûte
Le sang continuait de pleuvoir goutte à goutte,
Toujours, sans fin, sans bruit, et comme s'il tombait
De ces pieds noirs qu'on voit la nuit pendre au gibet;
Hélas! qui donc pleurait ces larmes formidables?
L'infini. Vers les cieux, pour le juste abordables,
Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
Kanut s'avançait, pâle et ne regardant plus;

Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée
Sous laquelle passait un jour mystérieux;
Alors sur son linceul il abaissa les yeux;
C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible;
On ne sait quel rayon de Dieu semble visible;
De derrière la porte on entend l'hosanna.

Le linceul était rouge, et Kanut frissonna.

Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
Et reculant, n'a pas osé paraître encore
Devant le juge au front duquel le soleil luit;
C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôde éternellement sous l'énorme ciel noir.

3-11 juin 1858.

II

LE MARIAGE DE ROLAND.

Ils se battent — combat terrible! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre;
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visière eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.
Il fut pour ce combat habillé par son père.
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux normands, Rollon ivre et Rouen consterné,
Et le dieu souriant par des tigres traîné

Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre;
Il porte le haubert que portait Salomon;
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon;
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienne;
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne
A béni son cimier de prince féodal.

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près, avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures;
Le pied presse le pied; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin; l'acier mord le fer; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu!
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance!
«Çà, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
Je dois me comporter en franc neveu de roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J'attends,

Dit Roland, hâte-toi.»

Sire Olivier appelle

IMPRIMERIE NATIONALE.

Un batelier caché derrière une chapelle.

«Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud.»

Cependant les héros, assis dans les broussailles,
S'aident à délacer leurs capuchons de mailles,
Se lavent le visage, et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement;
L'homme a vu le vieux comte; il rapporte une épée
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
L'épée est cette illustre et fière Closamont
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient; le ciel rayonne au-dessus d'eux;
Olivier verse à boire à Roland; puis tous deux
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
Voilà que par degrés de sa sombre démence
Le combat les enivre; il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

«Camarade,
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,

Je vous éventerai de mon panache blanc.
Couchez-vous, et dormez.

Vassal, ton âme est neuve,
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore, et quatre nuits. »

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle,
Durandal heurte et suit Closamont; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent; le brouillard du fleuve monte et fume;
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Le jour naît, le combat continue à grand bruit;
La pâle nuit revient, ils combattent; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir;
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.
Il envoie un devin regarder sur les tours;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux! terreur! tumulte étincelant!
Mais enfin Olivier saisit au corps Roland,

Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

«C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le.»

Roland sourit. «Il me suffit
De ce bâton.» Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :

«Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Épouse-la.

— Pardieu! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude.»

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

III

AYMERILLOT.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien;
Il a baisé sa femme au front et dit : C'est bien.
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas!
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans!

Cependant il chemine; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain
Et des mâchicoulis de forme sarrasine
Encor tout ruisselants de poix et de résine.

Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité,
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
Ses créneaux sont scellés de plomb; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
Ses gargouilles font peur; à son faîte vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons.

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

« Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants! mes lions! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! »

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

« Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes;
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes,
Ils sont tous harassés et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes. »

L'empereur répondit au duc avec bonté :
«Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.
Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire,
Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
Ils ont, pour recevoir sûrement des secours,
Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
Trois souterrains creusés par les turcs infidèles,
Et qui vont, le premier, dans le val de Bastan,
Le second, à Bordeaux, le dernier, chez Satan.»

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :
«Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville?

— C'est Narbonne.

— Narbonne est belle, dit le roi,
Et je l'aurai; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage.»

Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
Et qu'on appelait Dreus de Montdidier : «Pardieu!
Comte, ce bon duc Naymes expire de vieillesse!
Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
Tout le pays d'ici jusques à Montpellier,
Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier;
Votre oncle, que j'estime, était abbé de Chelles;
Vous-même êtes vaillant; donc, beau sire, aux échelles!
L'assaut!

— Sire empereur, répondit Montdidier,
Je ne suis désormais bon qu'à congédier;
J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade;
J'ai besoin de mon lit, car je suis fort malade;
J'ai la fièvre; un ulcère aux jambes m'est venu;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire. »

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
Il chercha du regard Hugo de Cotentin.
Ce seigneur était brave et comte palatin.

« Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous; vous n'avez qu'à la prendre. »

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

« Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur!
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne;
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne;
Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres.
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres. »

Le roi laissa tomber la tête sur son sein.
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie :
« Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc; ne voudrez-vous pas prendre Narbonne un peu?

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.

Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une. »

L'empereur se tourna vers le comte de Gand.

« Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand.
Le jour où tu naquis sur la plage marine,
L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine;
Bavon, ta mère était de fort bonne maison;
Jamais on ne t'a fait choir que par trahison;
Ton âme après la chute était encor meilleure.
Je me rappellerai jusqu'à ma dernière heure
L'air joyeux qui parut dans ton œil hasardeux,
Un jour que nous étions en marche seuls tous deux,
Et que nous entendions dans les plaines voisines
Le cliquetis confus des lances sarrasines.
Le péril fut toujours de toi bien accueilli,
Comte; eh bien! prends Narbonne, et je t'en fais bailli.

— Sire, dit le gantois, je voudrais être en Flandre.
J'ai faim, mes gens ont faim; nous venons d'entreprendre
Une guerre à travers un pays endiablé;
Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
Des rats et des souris, et, pour toutes ribotes,
Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes.
Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
Tellement, que je suis tout noir et tout brûlé;
Et, quand je reviendrai de ce ciel insalubre
Dans ma ville de Gand avec ce front lugubre,
Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
Me prendra pour un maure et non pour un flamand!
J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui se passe.
Quand vous me donneriez, pour prendre cette place,
Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
Non! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons flamands, dit Charle, il faut que cela mange! »

Il reprit :

« Çà, je suis stupide. Il est étrange
Que je cherche un preneur de ville, ayant ici
Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
Eustache, à moi! Tu vois, cette Narbonne est rude;
Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude;
A chaque porte un camp, et, pardieu! j'oubliais,
Là-bas, six grosses tours en pierre de liais.
Ces douves-là nous font parfois si grise mine
Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
Mais qu'importe! es-tu pas le grand aigle?

— Un pigeon,
Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie!
Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie;
Or, je n'ai pas le sou; sur ce, pas un garçon
Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon,
Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle.
Tas de gueux! Quant à moi, je suis très ennuyé;
Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé;
Je suis moulu. Car, sire, on s'échine à la guerre;
On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère,
Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir;
On s'use, on se disloque, on finit par avoir
La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.
Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!
J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier. »

Le bon cheval du roi frappait du pied la terre
Comme s'il comprenait; sur le mont solitaire
Les nuages passaient. Gérard de Roussillon
Était à quelques pas avec son bataillon;
Charlemagne en riant vint à lui.

« Vaillant homme,
Vous êtes dur et fort comme un romain de Rome;
Vous empoignez le pieu sans regarder aux clous;
Gentilhomme de bien, cette ville est à vous! »

Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
De ses soldats marchant tristement devant eux,
Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

« Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne?

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. »

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs
Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

L'empereur fit le tour de tous ses capitaines;
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Eudes, duc de Bourgogne, Albert de Périgueux,
Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,
Roger enfin, grande âme au péril toujours prête.

Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté!
O comtes palatins tombés dans ces vallées,

O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici!
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!
Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
Je ne sais point comment on porte des affronts!
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas! — Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, picards, flamands, français, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne,
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous!
Je ne veux plus de vous! Retournez chez vos femmes!
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes!
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici, rempli de joie et d'espérance!
Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des saxons et des aragonais!
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous nos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
— Mais où donc avez-vous quitté votre empereur? —
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
— Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,

Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé! »

Ainsi Charle de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :

« Que monsieur saint Denis garde le roi de France! »

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'œil froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : C'est lui qui prit Narbonne. »

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le gantois, dont le front se relevait très vite,

Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite :
« Hé! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charle, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :

« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils! »

Le lendemain Aymery prit la ville.

IV

BIVAR.

Bivar était, au fond d'un bois sombre, un manoir
Carré, flanqué de tours, fort vieux, et d'aspect noir.
La cour était petite et la porte était laide.
Quand le cheik Jabias, depuis roi de Tolède,
Vint visiter le Cid au retour de Cintra,
Dans l'étroit patio le prince maure entra;
Un homme, qui tenait à la main une étrille,
Pansait une jument attachée à la grille;
Cet homme, dont le cheik ne voyait que le dos,
Venait de déposer à terre des fardeaux,
Un sac d'avoine, une auge, un harnais, une selle;
La bannière arborée au donjon était celle
De don Diègue, ce père étant encor vivant;
L'homme, sans voir le cheik, frottant, brossant, lavant,
Travaillait, tête nue et bras nus, et sa veste
Était d'un cuir farouche et d'une mode agreste;
Le cheik, sans ébaucher même un *buenos dias,*
Dit : « Manant, je viens voir le seigneur Ruy Diaz,
Le grand campéador des Castilles. » Et l'homme,
Se retournant, lui dit : « C'est moi.

— Quoi! vous qu'on nomme
Le héros, le vaillant, le seigneur des pavois,
S'écria Jabias, c'est vous qu'ainsi je vois!
Quoi! c'est vous qui n'avez qu'à vous mettre en campagne
Et qu'à dire : Partons! pour donner à l'Espagne,
D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal,
O grand Cid, le frisson du clairon triomphal,
Et pour faire accourir au-dessus de vos tentes,
Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes!
Lorsque je vous ai vu, seigneur, moi prisonnier,
Vous vainqueur, au palais du roi, l'été dernier,

Vous aviez l'air royal du conquérant de l'Èbre;
Vous teniez à la main la Tizona célèbre;
Votre magnificence emplissait cette cour,
Comme il sied quand on est celui d'où vient le jour;
Cid, vous étiez vraiment un Bivar très superbe;
On eût dans un brasier cueilli des touffes d'herbe,
Seigneur, plus aisément, certes, qu'on n'eût trouvé
Quelqu'un qui devant vous prît le haut du pavé;
Plus d'un richomme avait pour orgueil d'être membre
De votre servidumbre et de votre antichambre;
Le Cid dans sa grandeur allait, venait, parlait,
La faisant boire à tous, comme aux enfants le lait;
D'altiers ducs, tout enflés de faste et de tempête,
Qui, depuis qu'ils avaient le chapeau sur la tête,
D'aucun homme vivant ne s'étaient souciés,
Se levaient, sans savoir pourquoi, quand vous passiez;
Vous vous faisiez servir par tous les gentilshommes;
Le Cid comme une altesse avait ses majordomes;
Lerme était votre archer; Gusman, votre frondeur;
Vos habits étaient faits avec de la splendeur;
Vous si bon, vous aviez la pompe de l'armure;
Votre miel semblait or comme l'orange mûre;
Sans cesse autour de vous vingt coureurs étaient prêts;
Nul n'était au-dessus du Cid, et nul auprès;
Personne, eût-il été de la royale estrade,
Prince, infant, n'eût osé vous dire : Camarade!
Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
Dans une préséance éblouissante aux yeux;
Vous marchiez entouré d'un ordre de bataille;
Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
Et vous étiez un fils d'une telle fierté
Que les aigles volaient tous de votre côté.
Vous regardiez ainsi que néants et fumées
Tout ce qui n'était pas commandement d'armées,
Et vous ne consentiez qu'au nom de général;
Cid était le baron suprême et magistral;
Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,

Absolu, lance au poing, panache au front. »

Rodrigue
Répondit : « Je n'étais alors que chez le roi. »

Et le cheik s'écria : « Mais, Cid, aujourd'hui, quoi,
Que s'est-il donc passé? quel est cet équipage?
J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
Que vous avez en main l'auge et le caveçon!
Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire!

— Cheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père. »

16 février 1859.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

LE JOUR DES ROIS.

I

L'aube sur les grands monts se leva frémissante
Le six janvier de l'an du Christ huit cent soixante,
Comme si dans les cieux cette clarté savait
Pourquoi l'homme de fer et d'acier se revêt,
Et quelle ombre il prépare aux livides journées.

Une blême blancheur baigne les Pyrénées;
Le louche point du jour de la morne saison,
Par places, dans le large et confus horizon,
Brille, aiguise un clocher, ébauche un monticule;
Et la plaine est obscure, et dans le crépuscule
L'Egba, l'Arga, le Cil, tous ces cours d'eau rampants,
Font des fourmillements d'éclairs et de serpents;
Le bourg Chagres est là près de sa forteresse.

II

Le mendiant du pont de Crassus, où se dresse
L'autel d'Hercule offert aux Jeux aragonaux,
Est, comme à l'ordinaire, entre deux noirs créneaux
Venu s'asseoir, tranquille et muet, dès l'aurore.
La larve qui n'est plus ou qui n'est pas encore
Ressemble à ce vieillard, spectre aux funèbres yeux,
Grelottant dans l'horreur d'un haillon monstrueux;
C'est le squelette ayant faim et soif dans la tombe.
Dans ce siècle où sur tous l'esclavage surplombe,
Où tout être, perdu dans la nuit, quel qu'il soit,

Même le plus petit, même le plus étroit,
Offre toujours assez de place pour un maître,
Où c'est un tort de vivre, où c'est un crime d'être,
Ce pauvre homme est chétif au point qu'il est absous;
Il habite le coin du néant, au-dessous
Du dernier échelon de la souffrance humaine,
Si bas, que les heureux ne prennent pas la peine
D'ajouter sa misère à leur joyeux orgueil,
Ni les infortunés d'y confronter leur deuil;
Penché sur le tombeau plein de l'ombre mortelle,
Il est comme un cheval attendant qu'on dételle;
Abject au point que l'homme et la femme, les pas,
Les bruits, l'enterrement, la noce, les trépas,
Les fêtes, sans l'atteindre, autour de lui s'écoulent;
Et le bien et le mal, sans le voir, sur lui roulent;
Tout au plus raille-t-on ce gueux sur son fumier;
Tout le tumulte humain, soldats au fier cimier,
Moines tondus, l'amour, le meurtre, la bataille,
Ignore cette cendre ou rit de cette paille;
Qu'est-il? Rien, ver de terre, ombre; et même l'ennui
N'a pas le temps de perdre un coup de pied sur lui.
Il rampe entre la chose et la bête de somme;
Tibère, sans marcher dessus, verrait cet homme,
Cet être obscur, infect, pétrifié, dormant,
Ne valant pas l'effort de son écrasement;
Celui qui le voit, dit : C'est l'idiot! et passe;
Son regard fixe semble effaré par l'espace;
Infirme, il ne pourrait manier des outils;
C'est un de ces vivants lugubres, engloutis
Dans cette extrémité de l'ombre où se termine
La maladie en lèpre et l'ordure en vermine.
C'est à lui que les maux en bas sont limités;
Du rendez-vous des deuils et des calamités
Sa loque, au vent flottante, est l'effroyable enseigne;
Sous ses ongles crispés sa peau s'empourpre et saigne;
Il regarde, voit-il? il écoute, entend-il?
Si cet être aperçoit l'homme, c'est de profil,

Nul visage n'étant tourné vers ses ténèbres;
La famine et la fièvre ont ployé ses vertèbres;
On voudrait balayer son ombre du pavé;
Au passant qui lui donne, il bégaye un ave;
Sa parole ébauchée en murmure s'achève;
Et si, dans sa stupeur et du fond de son rêve,
Parfois à quelque chose ici-bas il répond,
C'est à ce que dit l'eau sous les arches du pont.

Sa maigreur est hideuse aux trous de sa guenille.
Et le seul point par où ce fantôme chenille
Touche aux hommes courbés le soir et le matin,
C'est, à l'aube, au couchant, sa prière en latin,
Dans l'ombre, d'une voix lente psalmodiée.

III

Flamme au septentrion. C'est Vich incendiée.
Don Pancho s'est rué sur Vich au point du jour.
Pancho, roi d'Oloron, commande au carrefour
Des trois pertuis profonds qui vont d'Espagne en France;
Voulant piller, il a donné la préférence
A Vich, qui fait commerce avec Tarbe et Cahors;
Pancho, fauve au dedans, est difforme au dehors;
Il est camard, son nez étant sans cartilages,
Et si méchant, qu'on dit que les gens des villages
Ramassent du poil d'ours où cet homme a passé.
Il a brisé la porte, enjambé le fossé,
Est entré dans l'église, et sous les sombres porches
S'est dressé, rouge spectre, ayant aux poings deux torches;
Et maintenant maisons, tours, palais spacieux,
Toute la ville monte en lueur dans les cieux.

Flamboiement au midi. C'est Girone qui brûle.
Le roi Blas a jadis eu d'Inez la matrulle
Deux bâtards, ce qui fait qu'à cette heure l'on a

Gil, roi de Luz, avec Jean, duc de Cardona;
L'un règne à Roncevaux et l'autre au col d'Andorre.
Quiconque voit des dieux dans les loups, les adore.
Ils ont, la veille au soir, quitté leurs deux donjons,
Ensemble, avec leur bande, en disant : Partageons!
N'étant pas trop de deux pour ce qu'ils ont à faire.
En route, le plus jeune a crié : «Bah! mon frère,
Rions; et renonçons à la chose, veux-tu?
Revenons sur nos pas; je ne suis point têtu,
Si tu veux t'en ôter, c'est dit, je me retire.
— Ma règle, a dit l'aîné, c'est de ne jamais rire
Ni reculer, ayant derrière moi l'enfer.»
Et c'est ainsi qu'ils ont, ces deux princes de fer,
Après avoir rompu le mur qui la couronne,
Brûlé la belle ville heureuse de Girone,
Et fait noir l'horizon que le Seigneur fait bleu.

Rougeur à l'orient. C'est Lumbier en feu.
Ariscat l'est venu piller pour se distraire.
Ariscat est le roi d'Aguas; ce téméraire,
Car, en basque, Ariscat veut dire le Hardi,
A son donjon debout près du pic du Midi,
Comme s'il s'égalait à la montagne immense.
Il brûle Lumbier comme on brûla Numance;
L'histoire est quelquefois l'infidèle espion :
Elle oublie Ariscat et vante Scipion;
N'importe! le roi basque est invincible, infâme,
Superbe, comme un autre, et fait sa grande flamme;
Cette ville n'est plus qu'un bûcher; il est fier;
Et le tas de tisons d'Ariscat, Lumbier,
Vaut bien Tyr, le monceau de braises d'Alexandre.

Fumée à l'occident. C'est Teruel en cendre.
Le roi du mont Jaxa, Gesufal le Cruel,
Pour son baiser terrible a choisi Teruel;
Il vient d'en approcher ses deux lèvres funèbres,
Et Teruel se tord dans un flot de ténèbres.

Le fort que sur un pic Gesufal éleva
Est si haut, que du faîte on voit tout l'Alava,
Tout l'Èbre, les deux mers, et le merveilleux golfe
Où tombe Phaéton et d'où s'envole Astolphe.
Gesufal est ce roi, gai comme les démons,
Qui disait aux pays gisant au pied des monts,
Sol inquiet, tremblant comme une solfatare :
« Je suis ménétrier; je mets à ma guitare
La corde des gibets dressés sur le chemin;
Dansez, peuples! j'ai deux royaumes dans ma main;
Aragon et Léon sont mes deux castagnettes. »
C'est lui qui dit encor : « Je fais les places nettes. »
Et Teruel, hier une ville, aujourd'hui
Est de l'ombre. O désastre! ô peuple sans appui!
Des tourbillons de nuit et d'étincelles passent,
Les façades au fond des fournaises s'effacent,
L'enfant cherche la femme et la femme l'enfant,
Un râle horrible sort du foyer étouffant;
Les flammèches au vent semblent d'affreux moustiques;
On voit dans le brasier le comptoir des boutiques
Où le marchand vendait la veille, et les tiroirs
Sont là béants, montrant de l'or dans leurs coins noirs.
Le feu poursuit la foule et sur les toits s'allonge;
On crie, on tombe, on fuit, tant la vie est un songe!

IV

Qu'est-ce que ce torrent de rois? Pourquoi ce choix,
Quatre villes? Pourquoi toutes quatre à la fois?
Sont-ce des châtiments, ou n'est-ce qu'un carnage?
Pas de choix. Le hasard, ou bien le voisinage,
Voilà tout; le butin pour but et pour raison;
Quant aux quatre cités brûlant à l'horizon,
Regardez : vous verrez bien d'autres rougeurs sombres.
Toute la perspective est un tas de décombres.
La montagne a jeté sur la plaine ses rois,

Rien de plus. Quant au fait, le voici : Navarrois,
Basques, aragonais, catalans, ont des terres;
Pourquoi? Pour enrichir les princes. Monastères
Et seigneurs sont le but du paysan. Le droit
Est l'envers du pouvoir dont la force est l'endroit;
Depuis que le puissant sur le faible se rue,
Entre l'homme d'épée et l'homme de charrue,
Il existe une loi dont l'article premier
C'est que l'un est le maître et l'autre le fermier;
Les enfants sont manants, les femmes sont servantes.
A quoi bon discuter? Sans cessions ni ventes,
La maison appartient au fort, source des lois,
Et le bourg est à qui peut pendre le bourgeois;
Toute chose est à l'homme armé; les cimeterres
Font les meilleurs contrats et sont les bons notaires;
Qui peut prendre doit prendre; et le tabellion
Qui sait le mieux signer un bail, c'est le lion.

Cela posé, qu'ont fait ces peuples? Leur délire
Fut triste. L'autre mois, les rois leur ont fait dire
D'alimenter les monts d'où l'eau vers eux descend,
Et d'y mener vingt bœufs et vingt moutons sur cent,
Plus, une fanéga d'orge et de blé par homme.
La plaine est ouvrière et partant économe;
Les pays plats se sont humblement excusés,
Criant grâce, alléguant qu'ils n'ont de rien assez,
Que maigre est l'Aragon et pauvre la Navarre.
Peuple pauvre, les rois prononcent peuple avare;
De là, frémissement et colère là-haut.
Ordre aux arrière-bans d'accourir au plus tôt;
Et Gesufal, celui d'où tombent les sentences,
A fait venir devant un monceau de potences
Les alcades des champs et les anciens des bourgs,
Affirmant qu'il irait, au son de ses tambours,
Pardieu! chercher leurs bœufs chez eux sous des arcades
Faites de pieds d'anciens et de jambes d'alcades.
Le refus persistant, les rois sont descendus.

V

Et c'est pourquoi, s'étant par message entendus,
En bons cousins, étant convenus en famille
De sortir à la fois, vers l'heure où l'aube brille,
Chacun de sa montagne et chacun de sa tour,
Ils vont fêtant le jour des rois, car c'est leur jour,
Par un grand brûlement de villes dans la plaine.

Déroute; enfants, vieillards, bœufs, moutons; clameur vaine,
Trompettes, cris de guerre : exterminons! frappons!
Chariots s'accrochant aux passages des ponts;
Les champs hagards sont pleins de sombres débandades;
La même flamme court sur les cinq Mérindades;
Olite tend les bras à Tudela qui fuit
Vers la pâle Estrella sur qui le brandon luit;
Et Sanguesa frémit, et toutes quatre ensemble
Appellent au secours Pampelune qui tremble.
Comme on sait tous les noms de ces rois, Gilimer,
Torismondo, Garci, grand maître de la mer,
Harizetta, Wermond, Barbo, l'homme égrégore,
Juan, prince de Héas, Guy, comte de Bigorre,
Blas-el-Matador, Gil, Francavel, Favilla,
Et qu'enfin c'est un flot terrible qui vient là,
Devant toutes ces mains dans tant d'horreurs trempées,
On n'a pas songé même à courir aux épées;
On sent qu'en cet essaim que la rage assembla,
Chaque monstre est un grain de cendre d'Attila,
Qu'ils sont fléaux, qu'ils ont en eux l'esprit de guerre;
Qu'ouverts comme Oyarzun, fermés comme Figuère,
Tous les bourgs sont égaux devant l'effrayant vol
De ces chauves-souris du noir ciel espagnol,
Et que tours et créneaux croulent comme des rêves
Au tourbillonnement farouche de leurs glaives;
Nul ne résiste; on meurt. Tas d'hommes poursuivis!

Pas une ville n'a dressé son pont-levis,
Croyant fléchir les rois écumants de victoire
Par l'acceptation tremblante de leur gloire.
On se cache, on s'enfuit, chacun avec les siens.
Ils ont vers Gesufal envoyé leurs anciens,
Pieds nus, la corde au cou, criant miséricorde;
Fidèle à sa promesse, il a serré la corde.

On n'a pas même à Reuss, ô fureur de ces rois!
Épargné le couvent des Filles de la Croix;
Comme on force un fermoir pour feuilleter un livre,
Ils en ont fait briser la porte au soldat ivre.
Hélas! Christ abritait sous un mur élevé
Ces anges où Marie est lisible, où l'ave
Est écrit, mot divin, sur des pages fidèles,
Vierges pures ayant la Vierge sainte en elles,
Reliure d'ivoire à l'exemplaire d'or!
La grille ouverte, ils ont franchi le corridor;
Les nonnes frémissaient au fond du sanctuaire;
En vain le couvent sombre agitait son suaire,
En vain grondait au seuil le vieux foudre romain,
En vain l'abbesse, blanche, en deuil, la crosse en main,
Sinistre, protégeait son tremblant troupeau d'âmes;
Devant des mécréants, des saintes sont des femmes;
L'homme parfois à Dieu jette d'affreux défis;
L'autel, l'horreur du lieu, le sanglant crucifix,
Le cloître avec sa nuit, l'abbesse avec sa crosse,
Tout s'est évanoui dans un rire féroce.
Et ceci fut l'exploit de Blas-el-Matador.

Partout on voit l'alcade et le corrégidor
Pendus, leurs noms au dos, à la potence vile,
L'un devant son hameau, l'autre devant sa ville.

Tous les bourgs ont tendu leurs gorges au couteau.
Chagres, comme le reste, est mort sur son coteau.
O deuil! ce fut, pendant une journée entière,

Entre les parapets de l'étroit pont de pierre
Que bâtit là Crassus, lieutenant de César,
Comme l'écrasement d'un peuple sous un char.
Ils voulaient s'évader, les manants misérables;
Mais les pointes d'épée, âpres, inexorables,
Comme des becs de flamme, accouraient derrière eux;
Les bras levés, les cris, les pleurs, étaient affreux;
On n'avait jamais vu peut-être une contrée
D'un tel rayonnement de meurtre pénétrée;
Le pont, d'un bout à l'autre, était un cliquetis;
Les soldats arrachaient aux mères leurs petits;
Et l'on voyait tomber morts et vivants dans l'Èbre,
Pêle-mêle, et pour tous, hélas! ce pont funèbre
Qui sortait de la ville, entrait dans le tombeau.

VI

Le couchant empourpra le mont Tibidabo;
Le soir vint; tirant l'âne obstiné qui recule,
Le soldat se remit en route au crépuscule,
Heure trouble assortie au cri du chat-huant;
Lourds de butin, le long des chemins saluant
Les images des saints que les passants vénèrent,
Vainqueurs, sanglants, joyeux, les rois s'en retournèrent
Chacun avec ses gens, chacun vers son état;
Et, reflet du couchant, ou bien de l'attentat,
La chaîne des vieux monts, funeste et vaste bouge,
Apparaissait, dans l'ombre horrible, toute rouge;
On eût dit que, tandis qu'en bas on triomphait,
Quelque archange vengeur de la plaine avait fait
Remonter tout ce sang au front de la montagne.
Chaque bande, à travers la brumeuse campagne,
Dans des directions diverses s'enfonça,
Ceux-là vers Roncevaux, ceux-ci vers Tolosa;
Et les pillards tâtaient leurs sacs, de peur que l'ombre
N'en fît tomber l'enflure ou décroître le nombre,

La crainte du voleur étant d'être volé.
Meurtre du laboureur et pillage du blé,
La journée était bonne, et les files de lances
Serpentaient dans les champs pleins de sombres silences;
Les montagnards disaient : Quel beau coup de filet!
Après avoir tué la plaine qui râlait,
Ils rentraient dans leurs monts, comme une flotte au havre,
Et, riant et chantant, s'éloignaient du cadavre.
On vit leurs dos confus reluire quelque temps,
Et leurs rangs se grouper sous les drapeaux flottants,
Ainsi que des chaînons ténébreux se resserrent,
Puis ces farouches voix dans la nuit s'effacèrent.

VII

Le pont de Crassus, morne et tout mouillé de sang,
Resta désert.

Alors, tragique et se dressant,
Le mendiant, tendant ses deux mains décharnées,
Montra sa souquenille immonde aux Pyrénées,
Et cria dans l'abîme et dans l'immensité :
«Confrontez-vous. Sentez votre fraternité,
O mont superbe, ô loque infâme! neige, boue!
Comparez, sous le vent des cieux qui les secoue,
Toi, tes nuages noirs, toi, tes haillons hideux,
O guenille, ô montagne; et cachez toutes deux,
Pendant que les vivants se traînent sur leurs ventres,
Toi, les poux dans tes trous, toi, les rois dans tes antres!»

17-21 février 1859.

XI

LE CID EXILÉ.

I

Le Cid est exilé. Qui se souvient du Cid?
Le roi veut qu'on l'oublie; et Reuss, Almonacid,
Graos, tous ses exploits, ressemblent à des songes;
Les rois maures chassés ou pris sont des mensonges;
Et quant à ces combats puissants qu'il a livrés,
Pancorbo, la bataille illustre de Givrez
Qui semble une volée effrayante d'épées,
Coca, dont il dompta les roches escarpées,
Gor, où le Cid pleurait de voir le jour finir,
C'est offenser le roi que de s'en souvenir.
Même il est malséant de parler de Chimène.

Un homme étant allé visiter un domaine
Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil,
Du côté que le Cid habite en son exil,
A passé par hasard devant son écurie;
Le duc Juan, dont cet homme est serf en Asturie,
Bon courtisan, l'a fait à son retour punir
Pour avoir entendu Babieça hennir.

Donc, chacun l'a pour dit, n'est pas sujet fidèle
Qui parle de Tortose et de la citadelle
Où le glorieux Cid arbora son drapeau;
Dire ces mots : Baxa, Médina del Campo,
Vergara, Salinas, Mondragon-les-Tours-Noires,
Avec l'intention de nommer des victoires,
Ce n'est point d'un loyal espagnol; qu'autrefois

Un homme ait fait lâcher au comte Odet de Foix
Les infantes d'Irun, Payenne et Manteline;
Que cet homme ait sauvé la Castille orpheline;
Qu'il ait dans la bataille été le grand cimier;
Que les maures, foulés par lui comme un fumier,
L'admirent, et, vaincus, donnent son nom célèbre
Au ruisseau Cidacos qui se jette dans l'Èbre;
Qu'il ait rempli du bruit de ses fiers pas vainqueurs
Astorga, Zamora, l'Aragon, tous les cœurs;
Qu'il ait traqué, malgré les gouffres et les pièges,
L'horrible Abdulmalic dans la sierra des Neiges,
En janvier, sans vouloir attendre le dégel;
Qu'il ait osé défendre aux notaires d'Urgel
De dater leurs contrats de l'an du roi de France;
Que cet homme ait pour tous été la délivrance,
Allant, marchant, courant, volant de tous côtés,
Effarant l'ennemi dans ces rapidités;
Qu'on l'ait vu sous Lorca, figure surhumaine,
Et devant Balbastro, dans la même semaine;
Qu'il ait, sur la tremblante échelle des hasards,
Calme, donné l'assaut à tous les alcazars,
Toujours ferme, et toujours, à Tuy comme à Valence,
Fier dans le tourbillon sombre des coups de lance,
C'est possible; mais l'ombre est sur cet homme-là;
Silence. Est-ce après tout grand'chose que cela;
Le pont Matamoros peut vous montrer ses brèches,
Mais, s'il parle du Cid vainqueur, bravant les flèches,
On fera démolir le pont Matamoros!
Le roi ne veut pas plus qu'on nomme le héros
Que le pape ne veut qu'on nomme la comète;
Il n'est pas démontré que l'aigle se permette
De faire encor son nid dans ce mont Muradal
Qui fit de Tizona la sœur de Durandal.

II

Du reste, comme il faut des héros pour la guerre,
Le roi, cassant le Cid, a trouvé bon d'en faire :
Il en a fait. L'Espagne a des hommes nouveaux
Alvar Rambla, le duc Nuño Saz y Calvos,
Don Gil, voilà les noms dont la foule s'effare;
Ils sont dans la lumière, ils sont dans la fanfare;
Leur moindre geste s'enfle au niveau des exploits;
Et, dans leur antichambre, on entend quelquefois
Les pages, d'une voix féminine et hautaine,
Dire : « Ah oui-da, le Cid! c'était un capitaine
D'alors. Vit-il encor, ce Campéador-là? »

Le Cid n'existe plus auprès d'Alvar Rambla;
Gil, plus grand que le Cid, dans son ombre le cache;
Nuño Saz engloutit le Cid sous son panache;
Sur Achille tombé les myrmidons ont crû;
Et du siècle du Cid le Cid a disparu.

L'exil, est-ce l'oubli vraiment? Une mémoire
Qu'un prince étouffe est-elle éteinte pour la gloire?
Est-ce à jamais qu'Alvar, Nuño, Gil, nains heureux,
Éclipsent le grand Cid exilé derrière eux?

Quand le voyageur sort d'Oyarzun, il s'étonne,
Il regarde, il ne voit, sous le noir ciel qui tonne,
Que le mont d'Oyarzun, médiocre et pelé :
« Mais ce Pic du Midi, dont on m'avait parlé,
Où donc est-il? Ce Pic, le plus haut des Espagnes,
N'existe point. S'il m'est caché par ces montagnes,
Il n'est pas grand. Un peu d'ombre l'anéantit. »
Cela dit, il s'en va, point fâché, lui petit,
Que ce mont qu'on disait si haut ne soit qu'un rêve.
Il marche, la nuit vient, puis l'aurore se lève,

Le voyageur repart, son bâton à la main,
Et songe, et va disant tout le long du chemin :
« Bah! s'il existe un Pic du Midi, que je meure!
La montagne Oyarzun est belle, à la bonne heure! »
Laissant derrière lui hameaux, clochers et tours,
Villes et bois, il marche un jour, deux jours, trois jours;
— Le genre humain dirait trois siècles; — il s'enfonce
Dans la lande à travers la bruyère et la ronce;
Enfin, par hasard, las, inattentif, distrait,
Il se tourne, et voici qu'à ses yeux reparaît,
Comme un songe revient confus à la pensée,
La plaine dont il sort et qu'il a traversée,
L'église et la forêt, le puits et le gazon;
Soudain, presque tremblant, là-bas, sur l'horizon
Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale,
Dans un éloignement mystérieux et pâle,
Au delà de la ville et du fleuve, au-dessus
D'un tas de petits monts sous la brume aperçus
Où se perd Oyarzun avec sa butte informe,
Il voit dans la nuée une figure énorme;
Un mont blême et terrible emplit le fond des cieux;
Un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux
Se dresse, aux lieux profonds mêlant les lieux sublimes,
Sombre apparition de gouffres et de cimes,
Il est là; le regard croit, sous son porche obscur,
Voir le nœud monstrueux de l'ombre et de l'azur,
Et son faîte est un toit sans brouillard et sans voile
Où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile;
C'est le Pic du Midi.

L'Histoire voit le Cid.

III

Grande nouvelle. Emoi dans tout Valladolid.
Quoi? Qu'est-ce donc? Le roi se dément! Le roi cède!

Alphonse a pour maîtresse une fille assez laide,
Et qui, par cela même, on ne sait pas pourquoi,
Fait tout ce qu'elle veut de la raison du roi,
Au point qu'elle en pourrait tirer des choses sages.
Cette fille a-t-elle eu quelques mauvais présages?
Ou bien le roi du peuple entend-il la rumeur?
Est-il las des héros qu'il a faits par humeur?
Finit-il par trouver cette gloire trop plate?
Craint-il que tout à coup une guerre n'éclate
Qui soit vraiment méchante et veuille un vrai héros?
Le certain, c'est qu'après le combat de taureaux
Son altesse un dimanche a dit dans la chapelle :
« Ruy Diaz de Bivar revient. Je le rappelle.
Je le veux. » Ils sont là plus d'un esprit subtil;
Pourtant pas un n'a dit : Mais le Cid voudra-t-il?
N'importe, il plaît au roi de revoir ce visage.

Pour éblouir le Cid, il charge du message
Un roi, l'homme entre tous vénéré dans sa cour,
Son vassal, son parent, le roi d'Acqs-en-Adour,
Santos le Roux, qu'on nomme aussi le Magnanime,
Parce qu'étant tuteur d'Atton, comte de Nîme,
Il le fit moine, et prit sa place, et confisqua
Ses biens pour les donner au couvent de Huesca.

IV

Ce sont de braves cœurs que les gens de la plaine;
Ils chantent dans les blés un chant bizarre et fou;
Et quant à leurs habits faits de cuir et de laine,
Boire les use au coude et prier, au genou.

Étant fils du sang basque, ils ont cet avantage
Sur les froids espagnols murés dans leurs maisons,
Qu'ils préfèrent à l'eau, fût-elle prise au Tage,
Le vin mystérieux d'où sortent les chansons.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ils sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme;
L'homme dit aux passants : Entrez, les bienvenus!
Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
Montre superbement deux seins de marbre nus.

Lorsque l'homme est aux champs, la femme reste seule;
N'importe, entrez! passants, le lard est sur l'étal,
Mangez! Et l'enfant joue, et dans un coin l'aïeule
Raccommode un vieux sistre aux cordes de métal.

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux,
Mer de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là passent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche,
Et de cette misère extrait de la fierté.

L'égyptienne y rôde, et suspend en guirlandes
Sur sa robe en lambeaux les bleuets du sillon;
La fleur s'offre aux gypsis errantes dans ces landes,
Car, fille du fumier, elle est sœur du haillon.

Là, tout est rude; août flamboie et janvier gèle;
Le zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,
Tout cercle étant la forme effrayante des nuits.

Là, dans les grès hideux, l'ermite fait sa grotte.
Lieux tristes! le boucher y vient trois fois par an;
Le grelot des moutons y semble la marotte
Dont l'animal, fou sombre, amuse Dieu tyran.

Peu d'herbe; les brebis paissent exténuées;
Le pâtre a tout l'hiver sur son toit de roseaux

Le bouleversement farouche des nuées
Quand les hydres de pluie ouvrent leurs noirs naseaux.

Ces hommes sont vaillants. Ames de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines;
La liberté du vent leur passe dans le cœur.

Leurs filles, qui s'en vont laver aux cressonnières,
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux;
On ne sait, en entrant dans leurs maisons tanières,
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux.

Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
A l'ombre de la tour du preux Campéador;
Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Ils récoltent au bas des monts, comme en Provence,
Du vin qu'ils font vieillir dans des outres de peau;
Le fisc, quand il leur fait payer leur redevance,
Leur fait l'effet du roi qui leur tend son chapeau.

Les rayons du grand Cid sur leurs toits se répandent;
Il est l'auguste ami du chaume et du grabat;
Car avec les héros les laboureurs s'entendent;
L'épée a sa moisson, le soc a son combat.

La charrue est de fer comme les pertuisanes;
Les victoires, sortant du champ et du hallier,
Parlent aux campagnards étant des paysannes,
Et font le peuple avec la gloire familier.

Ils content que parfois ce grand Cid les arrête,
Les fait entrer chez lui, les nomme par leur nom,
Et que, lorsqu'à l'étable ils attachent leur bête,
Babieça n'est pas hautaine pour l'ânon.

Le barbier du hameau le plus proche raconte
Que parfois chez lui vient le Cid paisible et franc,
Et, vrai! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte
Et ce preux qui serait, pour un trône, trop grand.

Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble;
Puis, une loque est là pour tous ceux qui viendront;
Le Cid prend ce haillon, torchon du peuple, et semble
Essuyer le regard des princes sur son front.

Comment serait-il fier puisqu'il a tant de gloire?
Les filles dans leur cœur aiment cet Amadis;
La main blanche souvent jalouse la main noire
Qui serre ce poing fort, plein de foudres jadis.

Ils se disent, causant, quand les nuits sont tombées,
Que cet homme si doux, dans des temps plus hardis,
Fut terrible, et, géant, faisait des enjambées
Des tours de Pampelune aux clochers de Cadix.

Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit prêt à suivre
Partout ce Ruy Diaz comme un céleste esprit,
En mer, sur terre, au bruit des trompettes de cuivre,
Malgré le groupe blond des enfants qui sourit.

Tels sont ces laboureurs. Pour défendre l'Espagne,
Ces rustres au besoin font plus que des infants;
Ils ont des chariots criant dans la campagne,
Et sont trop dédaigneux pour être triomphants.

Ils cultivent les blés où chantent les cigales;
Pélage à lui jadis les voyait accourir,
Et jamais ne trouva leurs âmes inégales
Au danger, quel qu'il fût, quand il fallait mourir.

V

Ruy Diaz de Bivar est leur plus belle gerbe.
Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux,
Don Santos traversa leurs villages, superbe,
Avec le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

On ne le suivit point comme on fait dans les villes;
Nul ne le harangua, ces hommes aux pieds nus
Ayant la nuque dure aux saluts inutiles
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus.

«Je suis l'ami du roi», disait-il avec gloire;
Et nul ne s'inclinait que le corrégidor;
Le lendemain, ayant grand'soif et voulant boire,
Il dit : «Je suis l'ami du Cid Campéador.»

Don Santos traversa la plaine vaste et rude,
Et l'on voyait au fond la tour du fier banni;
C'est là qu'était le Cid. Le ciel, la solitude,
Et l'ombre environnaient sa grandeur d'infini.

Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table,
Était dans l'écurie avec Babieça;
Et Santos apparut sur le seuil de l'étable;
Ruy ne recula point, et le roi s'avança.

La jument, grasse alors comme un cheval de moine,
Regardait son seigneur d'un regard presque humain;
Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
La lui faisait manger dans le creux de sa main.

VI

Le roi Santos parla de sa voix la plus haute :
«Cid, je viens vous chercher. Nous vous honorons tous.

Vous avez une épine au talon, je vous l'ôte.
Voici pourquoi le roi n'est pas content de vous :

Votre allure est chez lui si fière et si guerrière,
Que, tout roi qu'est le roi, son altesse a souvent
L'air de vous annoncer quand vous marchez derrière,
Et de vous suivre, ô Cid, quand vous marchez devant.

Vous regardez fort mal toute la servidumbre.
Cid, vous êtes Bivar, c'est un noble blason ;
Mais le roi n'aime pas que quelqu'un fasse une ombre
Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue;
Du sceptre à son épée il déplace l'effroi;
Ce sujet-là se tient trop droit; il diminue
L'utile tremblement qu'on doit avoir du roi. —

Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse;
Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordoñez;
Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce;
Le roi dit : Frappe! Alors, vous, Cid, vous pardonnez.

Qui s'arrête en chemin sert à demi son maître;
Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla;
La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître;
Et ce n'est pas pour vous, Cid, que je dis cela.

Enfin, et j'y reviens, vous êtes trop superbe;
Le roi jeta sur vous l'exil comme un rideau;
Rayon d'astre, soyez moins lourd pour lui, brin d'herbe;
Ce qui d'abord est gloire à la fin est fardeau.

Vous êtes au-dessus de tous, et cela gêne;
Quiconque veut briller vous sent comme un affront,
Tant Valence, Graos, Givrez et Carthagène
Font d'éblouissement autour de votre front.

Tel mot, qui par moments tombe de vous, fatigue
Son altesse à la cour, à la ville, au Prado;
Le creusement n'est pas moins importun, Rodrigue,
De la goutte d'orgueil que de la goutte d'eau.

Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable.
Vous êtes sans orgueil, étant de bonne foi;
Si j'étais empereur, vous seriez connétable;
Mais seulement tâchez de faire cas du roi.

Quand vous lui rapportez, vainqueur, quelque province,
Le roi trouve, et ceci de nous tous est compris,
Que jamais un vassal n'a salué son prince,
Cid, avec un respect plus semblable au mépris.

Votre bouche en parlant sourit avec tristesse;
On sent que le roi peut avoir Burgos, Madrid,
Tuy, Badajoz, Léon, soit; mais que son altesse
N'aura jamais le coin de la lèvre du Cid.

Le vassal n'a pas droit de dédain sur le maître.
On vous tire d'exil; mais, Cid, écoutez-moi,
Il faut dorénavant qu'il vous convienne d'être
Aussi grand devant Dieu, moins haut devant le roi.

Pour apaiser l'humeur du roi, fort légitime,
Il suffit désormais que le roi, comme il sied,
Sente qu'en lui parlant vous avez de l'estime.»
Babieça frappait sa litière du pied,

Les chiens tiraient leur chaîne et grondaient à la porte,
Et le Cid répondit au roi Santos le Roux :
«Sire, il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte
Que j'eusse de l'estime en vous parlant à vous.»

11 février 1859.

XII

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

★

Des voix parlaient; pour qui? Pour l'espace sans bornes,
Pour le recueillement des solitudes mornes,
Pour l'oreille, partout éparse, du désert;
Nulle part, dans la plaine où le regard se perd,
On ne voyait marcher la foule aux bruits sans nombre,
Mais on sentait que l'homme écoutait dans cette ombre.
Qui donc parlait? C'étaient des monuments pensifs,
Debout sur l'onde humaine ainsi que des récifs,
Calmes, et chacun d'eux semblait un personnage
Vivant, et se rendant lui-même témoignage.
Nulle rumeur n'osait à ces voix se mêler,
Et le vent se taisait pour les laisser parler,
Et le flot apaisait ses mystérieux râles.
Un soleil vague au loin dorait les frontons pâles.
Les astres commençaient à se faire entrevoir
Dans l'assombrissement religieux du soir.

I

Et l'une de ces voix, c'était la voix d'un temple,
Disait :

«Admirez-moi! Qui que tu sois, contemple;
Qui que tu sois, regarde et médite, et reçois
A genoux mon rayon sacré, qui que tu sois;
Car l'idéal est fait d'une étoile, et rayonne;
Et je suis l'idéal. Troie, Argos, Sicyone,
Ne sont rien près d'Éphèse, et l'envieront toujours,
O peuple, Éphèse ayant mon ombre sur ses tours.
Éphèse heureuse dit : «Si j'étais Delphe ou Thèbe,
«On verrait flamboyer sur mes dômes l'Érèbe,
«Mes oracles feraient les hommes soucieux;
«Si j'étais Cos, j'irais forgeant les durs essieux;
«Si j'étais Tentyris, sombre ville du rêve,
«Mes pâtres, fronts sacrés en qui le ciel se lève,
«Regarderaient, à l'heure où naît le jour riant,
«Les constellations penchant sur l'Orient
«Verser dans l'infini leurs chariots pleins d'astres;
«Si j'étais Bactria, j'aurais des Zoroastres;
«Si j'étais Olympie en Élide, mes jeux
«Montreraient une palme aux lutteurs courageux,
«Les devins combattraient chez moi les astronomes,
«Et mes courses, rendant les dieux jaloux des hommes,
«Essouffleraient le vent à suivre Corœbus;
«Mais à quoi bon chercher tant d'inutiles buts,
«Ayant, que l'aube éclate ou que le soir décline,
«Ce temple ionien debout sur ma colline,
«Et pouvant faire dire à la terre : c'est beau!»
Et ma ville a raison. Ainsi qu'un escabeau
Devant un trône, ainsi devant moi disparaissent
Les Parthénons fameux que les rayons caressent;
Ils sont l'effort, je suis le miracle.

A celui
Qui ne m'a jamais vu, le jour n'a jamais lui.
Ma tranquille blancheur fait venir les colombes;
Le monde entier me fête, et couvre d'hécatombes,
Et de rois inclinés, et de mages pensifs,
Mes grands perrons de jaspe aux clous d'argent massifs;
L'homme élève vers moi ses mains universelles.
Les éphèbes, portant de sonores crécelles,
Dansent sur mes parvis, jeunes fronts inégaux;
Sous ma porte est la pierre où Deuxippe d'Argos
S'asseyait, et d'Orphée expliquait les passages;
Mon vestibule sert de promenade aux sages,
Parlant, causant, avec des gestes familiers,
Tour à tour blancs et noirs dans l'ombre des piliers.

Corinthe en me voyant pleure, et l'art ionique
Me revêt de sa pure et sereine tunique.

Le mont porte en triomphe à son sommet hautain
L'épanouissement glorieux du matin,
Mais ma beauté n'est point par la sienne éclipsée,
Car le soleil n'est pas plus grand que la pensée;
Ce que j'étais hier, je le serai demain;
Je vis, j'ai sur mon front, siècles, l'esprit humain,
Et le génie, et l'art, ces égaux de l'aurore.

La pierre est dans la terre; âpre et froide, elle ignore;
Le granit est la brute informe de la nuit,
L'albâtre ne sait pas que l'aube existe et luit,
Le porphyre est aveugle et le marbre est stupide;
Mais que Ctésiphon passe, ou Dédale, ou Chrespide,
Qu'il fixe ses yeux pleins d'un divin flamboiement
Sur le sol où les rocs dorment profondément,
Tout s'éveille; un frisson fait remuer la pierre;
Lourd, ouvrant on ne sait quelle trouble paupière,
Le granit cherche à voir son maître, le rocher

Sent la statue en lui frémir et s'ébaucher,
Le marbre obscur s'émeut dans la nuit infinie
Sous la parenté sombre et sainte du génie,
Et l'albâtre enfoui ne veut plus être noir;
Le sol tressaille, il sent là-haut l'homme vouloir;
Et voilà que, sous l'œil de ce passant qui crée,
Des sourdes profondeurs de la terre sacrée,
Tout à coup, étageant ses murs, ses escaliers,
Sa façade, et ses rangs d'arches et de piliers,
Fier, blanchissant, cherchant le ciel avec sa cime,
Monte et sort lentement l'édifice sublime,
Composé de la terre et de l'homme, unissant
Ce que dans sa racine a le chêne puissant
Et ce que rêve Euclide aidé de Praxitèle,
Mêlant l'éternel bloc à l'idée immortelle!

Mon frontispice appuie au calme entablement
Ses deux plans lumineux inclinés mollement,
Si doux qu'ils semblent faits pour coucher des déesses;
Parfois, comme un sein nu sous l'or des blondes tresses,
Je me cache parmi les nuages d'azur;
Trois sculpteurs sur ma frise, un volsque, Albus d'Anxur,
Un mède, Ajax de Suze, un grec, Phtos de Mégare,
Ont ciselé les monts où la meute s'égare,
Et la pudeur sauvage, et les dieux de la paix,
Des Triptolèmes nus parmi les blés épais,
Et des Cérès foulant sous leurs pieds des Bellones;
Cent vingt-sept rois ont fait mes cent vingt-sept colonnes;
Je suis l'art radieux, saint, jamais abattu;
Ma symétrie auguste est sœur de la vertu;
Mon resplendissement couvre toute la Grèce;
Le rocher qui me porte est rempli d'allégresse,
Et la ville à mes pieds adore avec ferveur;
Sparte a reçu sa loi de Lycurgue rêveur,
Mantinée a reçu sa loi de Nicodore,
Athènes, qu'un reflet de divinité dore,
De Solon, grand pasteur des hommes convaincus,

La Crète de Minos, Locres de Séleucus,
Moi, le temple, je suis législateur d'Éphèse;
Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise;
Mes degrés sont les mots d'un code, mon fronton
Pense comme Thalès, parle comme Platon,
Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire,
A la vibration pensive d'une lyre,
Mon péristyle semble un précepte des cieux;
Toute loi vraie étant un rhythme harmonieux,
Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse;
Mon austère équilibre enseigne la justice;
Je suis la vérité bâtie en marbre blanc;
Le beau, c'est, ô mortels, le vrai plus ressemblant.
Venez donc à moi, foule, et, sur mes saintes marches,
Mêlez vos cœurs, jetez vos lois, posez vos arches;
Hommes, devenez tous frères en admirant;
Réconciliez-vous devant le pur, le grand,
Le chaste, le divin, le saint, l'impérissable;
Car, ainsi que l'eau coule et comme fuit le sable,
Les ans passent, mais moi je demeure; je suis
Le blanc palais de l'aube et l'autel noir des nuits;
Quand l'aurore apparaît, je ris, doux édifice;
Le soir, l'horreur m'emplit; un sombre sacrifice
Semble en mes profondeurs muettes s'apprêter;
De derrière mon faîte on voit la nuit monter
Ainsi qu'une fumée avec mille étincelles.
Tous les oiseaux de l'air m'effleurent de leurs ailes,
Hirondelles, faisans, cigognes au long cou;
Mon fronton n'a pas plus la crainte du hibou
Que Calliope n'a la crainte de Minerve.
Tous ceux que Sybaris voluptueuse énerve
N'ont qu'à franchir mon seuil d'austérité vêtu
Pour renaître, étonnés, à la forte vertu.
Sous ma crypte on entend chuchoter la sibylle;
Parfois, troublé soudain dans sa brume immobile,
Le plafond, où des mots de l'ombre sont écrits,
Tremble à l'explosion tragique de ses cris;

Sur ma paroi secrète et terrible, l'augure
Du souriant Olympe entrevoit la figure,
Et voit des mouvements confus et radieux
De visages qui sont les visages des dieux;
De vagues aboiements sous ma voûte se mêlent;
Et des voix de passants invisibles s'appellent;
Et le prêtre, épiant mon redoutable mur,
Croit par moments qu'au fond du sanctuaire obscur,
Assise près d'un chien qui sous ses pieds se couche,
La grande chasseresse, éclatante et farouche,
Songe, ayant dans les yeux la lueur des forêts.
O temps, je te défie. Est-ce que tu pourrais
Quelque chose sur moi, l'édifice suprême?
Un siècle sur un siècle accroît mon diadème;
J'entends autour de moi les peuples s'écrier :
Tu nous fais admirer et tu nous fais prier;
Nos fils t'adoreront comme nous t'adorâmes,
Chef-d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes! »

II

Une deuxième voix s'éleva; celle-ci,
Dans l'azur par degrés mollement obscurci,
Parlait non loin d'un fleuve à la farouche plage,
Et cette voix semblait le bruit d'un grand feuillage :

« Gloire à Sémiramis la fatale! Elle mit
Sur ses palais nos fleurs sans nombre où l'air frémit.
Gloire! en l'épouvantant elle éclaira la terre;
Son lit fut formidable et son cœur solitaire;
Et la mort avait peur d'elle en la mariant.
La lumière se fit spectre dans l'orient,
Et fut Sémiramis. Et nous, les arbres sombres
Qui, tandis que les toits s'écroulent en décombres,
Grandissons, rajeunis sans cesse et reverdis,
Nous que sa main posa sur ce sommet jadis,

Nous saluons au fond des nuits cette géante;
Notre verdure semble une ruche béante
Où viennent s'engouffrer les mille oiseaux du ciel;
Nos bleus lotus penchés sont des urnes de miel;
Nos halliers, tout chargés de fleurs rouges et blanches,
Composent, en mêlant confusément leurs branches,
En inondant de gomme et d'ambre leurs sarments,
Tant d'embûches, d'appeaux et de pièges charmants,
Et de filets tressés avec les rameaux frêles,
Que le printemps s'est pris dans cette glu les ailes,
Et rit dans notre cage et ne peut plus partir.
Nos rosiers ont l'air peints de la pourpre de Tyr;
Nos murs prodigieux ont cent portes de cuivre;
Avril s'est fait titan pour nous et nous enivre
D'âcres parfums qui font végéter le caillou,
Vivre l'herbe, et qui font penser l'animal fou,
Et qui, quand l'homme vient errer sous nos pilastres,
Font soudain flamboyer ses yeux comme des astres;
Les autres arbres, fils du silence hideux,
Ont la terre muette et sourde au-dessous d'eux;
Nous, transplantés dans l'air, plus haut que Babylone
Pleine d'un peuple épais qui roule et tourbillonne,
Et de pas, et de chars par des buffles traînés,
Nous vivons au niveau du nuage, étonnés
D'entendre murmurer des voix sous nos racines;
Le voyageur qui vient des campagnes voisines
Croit que la grande reine au bras fort, à l'œil sûr,
A volé dans l'éden ces forêts de l'azur.
Le rayon de midi dans nos fraîcheurs s'émousse;
La lune s'assoupit dans nos chambres de mousse;
Les paons ouvrent leur queue éblouissante au fond
Des antres que nos fleurs et nos feuillages font;
Plus d'une nymphe y songe, et dans nos perspectives
Parfois se laissent voir des nudités furtives;
La ville, nous ayant sur sa tête, va, vient,
Se parle et se répond, querelle, s'entretient,
Travaille, achète, vend, forge, allume ses lampes;

Le vent, sur nos plateaux et sur nos longues rampes,
Mêle l'horizon vague et les murs et les toits
Et les tours au frisson vertigineux des bois;
Et nos blancs escaliers, nos porches, nos arcades
Flottent dans le nuage écumant des cascades;
Sous nos abris sacrés, nul bruit ne les troublant,
Vivent le martinet, l'ibis, le héron blanc
Qui porte sur le front deux longues plumes noires;
L'air ride nos bassins, inquiètes baignoires
Où viennent s'apaiser les pâles voluptés;
Des bœufs à face humaine, à nos portes sculptés,
Témoignent que Belus est le seul roi du monde;
A de certains endroits notre ombre est si profonde
Que la nuit en montant aux cieux n'y change rien;
Nous avons vu grandir le trône assyrien;
Nos troncs, contemporains des anciens jours de l'homme,
Ont vu le premier arbre et la première pomme,
Et, vieux, ils sont puissants, et leurs antiques fûts
Ont des rameaux si durs, si noueux, si touffus,
Et d'un balancement si noir, que le zéphyre
Épuisé s'y fatigue et ne peut leur suffire;
Et leur vaste branchage est fait d'un tel granit
Qu'il faudrait l'ouragan pour y bercer un nid.

Gloire à Sémiramis qui posa nos terrasses
Sur des murs que vient battre en vain le flot des races
Et sur des ponts dont l'arche est au-dessus du temps!
Cette reine, parfois, sous nos rameaux flottants,
Venait rire entre deux écroulements d'empires;
Elle abattait au loin les rois moindres ou pires,
Puis s'en allait ayant l'homme jusqu'aux genoux,
Et venait respirer contente parmi nous;
Gaie, elle se couchait sur des peaux de panthère;
Quels lieux, quels champs, quels murs, quels palais sur la terre,
Hors nous, ont entendu rire Sémiramis?
Nous, les arbres hautains, nous étions ses amis;
Nos taillis ont été les parvis et les salles

Où s'épanouissaient ses fêtes colossales;
C'est dans nos bras, que n'a jamais touchés la faulx,
Que cette reine a fait ses songes triomphaux;
Nos parfums ont parfois conseillé des supplices;
De ses enivrements nos fleurs furent complices;
Nos sentiers n'ont gardé qu'une trace, son pas.
Fils de Sémiramis, nous ne périrons pas;
Ce qu'assembla sa main, qui pourrait le disjoindre?
Nous regardons le siècle après le siècle poindre;
Nous regardons passer les peuples tour à tour;
Nous sommes à jamais, et jusqu'au dernier jour,
Jusqu'à ce que l'aurore au front des cieux s'endorme,
Les jardins monstrueux pleins de sa joie énorme. »

III

Une troisième voix dit :

« Sésostris est grand;
Cadmus est sur la terre un homme fulgurant;
Comme Typhon cent bras, Cyrus a cent batailles;
Ochus, portant sa hache aux profondes entailles,
Du Taurus fièrement garde l'âpre ravin;
Hécube est sainte; Achille est terrible et divin;
Il semble, après Thésée, Astyage, Alexandre,
Que l'homme trop grandi ne peut plus que descendre;
La calme majesté revêt Belochus trois;
Xercès, de Salamine assiégeant les détroits,
Ressemble à l'aquilon des mers; Penthésilée
A sur son dos la peau d'une bête étoilée,
Et, superbe, apparaît tendant son arc courbé;
Didon, Sémiramis, Thalestris, Niobé,
Resplendissent parmi les profondeurs sereines;
Mais entre tous ces rois, entre toutes ces reines,
Reines au sceptre d'or qu'admire un peuple heureux,
Rois vainqueurs ou bénis, se disputant entre eux
Ces fiers surnoms, le grand, le beau, le fort, le juste,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Artémise est sublime et Mausole est auguste.

Je suis le monument du cœur démesuré;
La mort n'est plus la mort sous mon dôme azuré;
Elle est splendide, elle est prospère, elle est vivante;
Elle a tant de porphyre et d'or qu'elle s'en vante;
Je suis le deuil triomphe et le tombeau palais.
Oh! tant qu'on chantera ce chant : «Oublions-les,
«Vivons, soyons heureux!» aux morts gisant sous terre;
Tant que les voluptés riront près du mystère;
Tant qu'on noiera ses deuils dans les vins décevants,
Moi l'édifice sombre et superbe, ô vivants,
Je jetterai mon ombre à vos joyeux visages;
Jusqu'à la fin des ans, jusqu'au terme des âges,
Jusqu'à ce que le Temps, las, demande à s'asseoir,
Mes cippes, mes piliers, mes arcs, l'aube et le soir
Découpant sur le ciel mes frontons taciturnes
Où des colosses noirs rêvent, portant des urnes,
Mon bronze glorieux et mon marbre sacré
Diront : Mausole est mort, Artémise a pleuré.

Les siècles, vénérable et triomphante épreuve,
A jamais en passant verront la grande veuve
Assise sur mon seuil, fantôme saint et doux;
Elle attend le moment d'aller, près de l'époux,
Se coucher dans le lit de la noce éternelle;
Elle pare son front d'ache et de fraxinelle,
Et se parfume afin de plaire à son mari;
Elle tient un miroir qui n'a jamais souri,
Et se met des anneaux aux doigts, et sous ses voiles
Peigne ses longs cheveux d'où tombent des étoiles.»

IV

Quand cette voix se tut, à Pise, près de là,
Du haut d'une acropole une autre voix parla :

«Je suis l'Olympien, je suis le Musagète;
Tout ce qui vit, respire, aime, pense et végète,
Végète, pense, vit, aime et respire en moi;
L'encens monte à mes pieds mêlé d'un vague effroi;
L'angle de mon sourcil touche à l'axe du monde;
La tempête me parle avant de troubler l'onde;
Je dure sans vieillir, j'existe sans souffrir;
Je ne sais qu'une chose impossible, mourir.
J'ai sur mon front, que l'ombre en reculant adore,
La bandelette bleue et rose de l'aurore.
O mortels effrénés, emportés, hagards, fous,
L'urne des jours me lave en vous noircissant tous;
A mesure qu'au fond des nuits et sous la voûte
Du temps d'où l'instant suinte et tombe goutte à goutte,
Les siècles, partant l'un après l'autre, s'en vont,
Ainsi que des oiseaux volant sous un plafond,
Hébé plus fraîche rit en mes hautes demeures;
Ma jeunesse renaît sous le baiser des heures;
J'empêche, en abaissant mon sceptre lentement
Vers le trou monstrueux plein du triple aboîment,
Cerbère de saisir les astres dans sa gueule;
La chaîne du destin immuable peut seule
Meurtrir ma main égale à tout l'effort des dieux;
Mon temple offre son mur au nid mélodieux;
Et c'est du vol de l'aigle et du vol de la foudre,
C'est du cri de l'enfer tremblant de se dissoudre,
C'est du choc convulsif des croupes des typhons,
C'est du rassemblement des nuages profonds,
Que le vieux Phidias d'Athènes, statuaire,
Composa, dans l'horreur sainte du sanctuaire,
L'immense apaisement de ma sérénité.
Quand, dans le saint pœan par les mondes chanté,
L'harmonie amoindrie avorte ou dégénère,
Je rends le rhythme aux cieux par un coup de tonnerre;
Mon crâne plein d'échos, plein de lueurs, plein d'yeux,
Est l'antre éblouissant du grand Pan radieux;

En me voyant on croit entendre le murmure
De la ville habitée et de la moisson mûre,
Le bruit du gouffre au chant de l'azur réuni,
L'onde sur l'océan, le vent dans l'infini,
Et le frémissement des deux ailes du cygne;
On sent qu'il suffirait à Jupiter d'un signe
Pour mêler sur le front des hommes le chaos;
Que seul je mets la bride aux bouches des fléaux,
Que l'abîme est mon hydre, et que je pourrais faire
Heurter le pôle au pôle et l'étoile à la sphère,
Et rouler à flots noirs les nuits sur les clartés,
Et s'entre-regarder les dieux épouvantés,
Plus aisément qu'un pâtre au flanc hâlé ne jette
Une pierre aux chevreaux broutant sur le Taygète.»

V

Les nuages erraient dans les souffles des airs,
Et la cinquième voix monta du bord des mers.

«Sostrate Gnidien regardait les étoiles.
De la tente des cieux dorant les larges toiles,
Elles resplendissaient dans le nocturne azur;
Leur rayonnement calme emplissait l'éther pur
Où, le soir, le grand char du soleil roule et sombre;
Elles croisaient, au fond des clairs plafonds de l'ombre
Où le jour met sa pourpre et la nuit ses airains,
Leurs chœurs harmonieux et leurs groupes sereins;
Le sinistre océan grondait au-dessous d'elles;
L'onde à coups de nageoire et les vents à coups d'ailes
Luttaient, et l'âpre houle et le rude aquilon
S'attaquaient dans un blême et fauve tourbillon;
Éole fou prenait aux cheveux Neptune ivre;
Et c'était la pitié du songeur que de suivre
Les pauvres nautoniers de son œil soucieux;

Partout piège et naufrage; il tombait de ces cieux
Sur l'esquif et la barque et les fortes trirèmes
Une foule d'instants terribles et suprêmes;
Et pas une clarté pour dire : Ici le port!
Le gouffre, redoublant de tourmente et d'effort,
Vomissait sur les nefs, d'horreur exténuées,
Toute son épouvante et toutes ses nuées;
Et les brusques écueils surgissaient; et comment
S'enfuir dans ce farouche et noir déchirement?
Et les marins perdus se courbaient sous l'orage;
La mort leur laissait voir, comme un dernier mirage,
La terre s'éclipsant derrière les agrès,
Les maisons, les foyers pleins de tant de regrets,
Des fantômes d'enfants à genoux, et des rêves
De femmes se tordant les bras le long des grèves;
On entendait crier de lamentables voix :
« Adieu, terre! patrie, adieu! collines, bois,
« Village où je suis né, vallée où nous vécûmes!... »
Et tout s'engloutissait dans de vastes écumes,
Tout mourait; puis le calme, ainsi que le jour naît,
Presque coupable et presque infâme, revenait;
Le ciel, l'onde, achevaient en concert leur mêlée,
L'hydre verte laissait luire l'hydre étoilée;
L'océan se mettait, plein de morts, teint de sang,
A gazouiller ainsi qu'un enfant innocent;
Cependant l'algue allait et venait dans les chambres
Des navires roulant au fond de l'eau leurs membres;
Les bâtiments noyés rampaient au plus profond
Des flots qui savent seuls dans l'ombre ce qu'ils font.
Tristes esquifs partis, croyant aux providences!
Et les sphères menaient dans le ciel bleu leurs danses;
Et, n'ayant pu montrer ni le port ni l'écueil,
Ni préserver la nef de devenir cercueil,
Les constellations, jetant leur lueur pâle
Jusqu'au lit ténébreux de la grande eau fatale,
Et, sous l'onde, et parmi les effrayants roseaux,
Dessinant la figure obscure des vaisseaux,

Poupes et mâts, débris des sapins et des ormes,
Éclairaient vaguement ces squelettes difformes,
Et faisaient sous l'écume, au fond du gouffre amer,
Rire aux dépens des dieux les monstres de la mer.
Les morts flottaient sous l'eau qui jamais ne s'arrête,
Et par moments, levant hors de l'onde la tête,
Ils semblaient adresser, dans leurs vagues réveils,
Une question sombre et terrible aux soleils.

C'est alors que, des flots dorant les sombres cimes,
Voulant sauver l'honneur des Jupiters sublimes,
Voulant montrer l'asile aux matelots, rêvant
Dans son Alexandrie, à l'épreuve du vent,
La haute majesté d'un phare inébranlable,
A la solidité des montagnes semblable,
Présent jusqu'à la fin des siècles sur la mer,
Avec du jaspe, avec du marbre, avec du fer,
Avec les durs granits taillés en tétraèdres,
Avec le roc des monts, avec le bois des cèdres,
Et le feu qu'un titan a presque osé créer,
Sostrate Gnidien me fit, pour suppléer,
Sur les eaux, dans les nuits fécondes en désastres,
A l'inutilité magnifique des astres. »

VI

Et ceci dans l'espace était à peine dit
Qu'une voix du côté de Rhodes s'entendit :

« Mon nom : Lux; ma hauteur : soixante-dix coudées;
Ma fonction : veiller sur les mers débordées;
Le vrai phare, c'est moi.

Rhode est sous mon orteil.
Devant la fixité de mes yeux sans sommeil,
L'hiver blanchit les monts où le milan séjourne,

Le zodiaque vaste et formidable tourne,
L'homme vit, l'océan roule, les matelots
Débarquent sur les quais les sacs et les ballots,
Le jour luit, l'ouragan s'endort ou s'exaspère,
Et, gardien de l'eau bleue en son brumeux repaire,
Sentinelle que nul ne viendra relever,
Je regarde la nuit venir, l'aube arriver,
La voile fuir, le flot hurler comme un molosse,
Avec la rêverie immense du colosse.

O tristes mers, l'airain c'est l'immobilité;
L'airain, ô large gouffre à jamais agité,
C'est la victoire; il sort de la forge géante;
Il a Vulcain pour père, ou Lysippe, ou Cléanthe,
Ou Phidias; il sort, fier, vivant; après quoi,
Il monte au piédestal comme à son trône un roi,
Et s'empare du temps et de la solitude;
Et l'airain, c'est le calme, ô vaste inquiétude.

Lui l'immuable, il fut à son heure orageux;
Dans tes fixes écueils, dans tes rapides jeux,
Tu ne lui montres rien, ô mer, qu'il ne connaisse;
Il t'égale en durée, il t'égale en jeunesse;
Il a rongé la cuve ainsi que toi les ports;
Étant le bronze, il est rocher comme tes bords,
Et flot comme ton onde, ayant été la lave.
Il est du piédestal le triomphal esclave,
Et le piédestal morne et soumis est son chien.

Le ciel, auteur de tout, du mal comme du bien,
Amalgame, construit, veut, rejette, préfère,
Et seul crée, et seul fait ce que l'homme croit faire;
Le ciel, — sans demander si c'est à l'immortel
Ou si c'est au tyran qu'on élève un autel,
Sans s'informer à qui la foule prostitue
Ou consacre l'airain, le marbre, la statue, —
Anime l'ouvrier, fondeur ou forgeron,

Et sur le moule obscur, béant comme un clairon,
Où l'artiste sculpta Cécrops ou Polyphonte,
Penche et fait basculer les chaudières de fonte;
Eh bien, ce ciel sacré, pur, jamais endormi,
Qui donne au combattant le cheval pour ami,
Au laboureur le bœuf ruminant dans l'étable,
O mer, c'est lui qui veut que, saint et respectable,
Le bronze soit formé d'or, de cuivre et d'étain,
Comme un sage, envoyé pour vaincre le destin,
Étant la souveraine et grande conscience,
Est composé de foi, d'honneur, de patience;
L'un affronte les ans, et l'autre les bourreaux;
Et le ciel fait l'airain comme il fait le héros.

C'est ainsi que je fus créé comme un athlète;
Aujourd'hui ta colère énorme me complète,
O mer, et je suis grand sur mon socle divin
De toute ta grandeur rongeant mes pieds en vain;
Nu, fort, le front plongé dans un gouffre de brume,
Enveloppé de bruit et de grêle et d'écume
Et de nuit et de vents qui se heurtent entre eux,
Je dresse mes deux bras vers l'éther ténébreux
Comme si j'appelais à mon aide l'aurore;
Mais il se tromperait s'il croit que je l'implore,
Le matin passager et court du jour changeant!
Le soleil large et chaud et la lune d'argent
Pour mon sourcil profond ne sont que des fantômes;
L'étincelle des cieux, l'étincelle des chaumes,
Étoile ou paille, sont pour moi de la lueur;
La goutte de l'orage est ma seule sueur;
Je ne suis jamais las; et, sans que je me courbe,
Vainqueur, je sens frémir sous moi l'abîme fourbe.
Parfois l'aigle, évadé du désert nubien,
Au-dessus de mon front plane, et me dit : C'est bien.
Stable, plus que le gouffre éternel mais mobile,
Plus que les peuples, plus que l'astre, plus que l'île,
Je regarde errer l'eau, l'ombre, l'homme, et Délos;

J'ai sous mes yeux l'amas mystérieux des flots,
Image des humains, des songes et des nombres;
Le vaisseau convulsif passe entre mes pieds sombres;
Le mât frissonnant bat ma cuisse ou mon genou;
Et l'on voit s'engouffrer, fuyant l'aquilon fou,
Sous l'arc prodigieux de mes jambes ouvertes,
La flotte qui revient du fond des ondes vertes.
Ma droite élève au loin sur ma tête un flambeau;
La tempête, vautour, le naufrage, corbeau,
Viennent autour de moi s'abattre, et mon visage
Les effraie, et devient sévère à leur passage;
Le salut me connaît, moi le grand chandelier,
Ainsi que le chameau connaît le chamelier,
Le char, Automédon, et l'esquif, Palinure;
De même que la scie agrandit la rainure,
La proue en me voyant fend l'eau plus fièrement;
Comme une fille craint son redoutable amant,
La mer au sein lascif, cette prostituée,
A peur de m'apporter quelque barque tuée,
Et le flot, dont le pli roule un pauvre nocher,
En s'approchant de moi, tâche de le cacher;
Je suis le dieu cherché par tout ce qui chancelle
Sur le frémissement de l'onde universelle;
Le naufragé m'invoque en embrassant l'écueil;
La nuit je suis cyclope, et le phare est mon œil;
Rouge comme la peau d'un taureau qu'on écorche,
La ville semble un rêve aux lueurs de ma torche;
Pour les marins perdus, c'est l'aurore qui point;
Et je règne; et le gouffre inquiet ne sait point
S'il doit japper de joie ou rugir de colère
Quand, jusqu'aux profondeurs les plus mornes, j'éclaire
L'immense tremblement de l'horizon confus.

Tais-toi, mer! Je serai toujours ce que je fus.
Car il ne se peut pas qu'en ma sombre aventure
J'aie à combattre rien dans toute la nature
De plus fort que ton flot terrible dont je ris;

Car il ne se peut pas, ô gouffre aux tristes cris,
Qu'après avoir fondu les briques des fournaises,
Après s'être roulé sur la pourpre des braises,
Après avoir lassé les soufflets haletants,
Mon fauve airain soit tendre aux morsures du temps;
Que moi qui brave, roi des vagues éblouies,
Le ruissellement vaste et farouche des pluies,
Moi qui, l'été, l'hiver, me dresse, sans savoir
Si la bourrasque est dure et si l'orage est noir,
Qui vois l'éclair à peine, ayant pour ordinaire
D'émousser sur ma peau de bronze le tonnerre,
Je sois vaincu, détruit, aboli, ruiné,
Par l'heure, égratignure au sein blanc de Phryné;
Que jamais rien m'ébranle, et que, parce qu'il passe
Des astres au zénith, des zéphyrs dans l'espace,
Mes muscles, enviés par le granit souvent,
Se déforment ainsi qu'une nuée au vent;
Et qu'une vaine année arrivant acharnée,
Et rapide, et prodigue, après une autre année,
Une saison venant après une saison,
Janvier remplaçant mai dans le vague horizon,
En soufflant sur les nids et sur les fleurs, dissipe
L'ouvrage de Charès, élève de Lysippe.

Je suis là pour jamais; lève les yeux et vois
Sur ton front le colosse, ô mer aux rudes voix!
Que m'importe! rugis, tonne, éclabousse, gronde,
Je suis enraciné dans le crâne du monde,
Comme le mont Ossa, comme le mont Athos;
Et la seule statue ayant deux piédestaux,
C'est moi; je brave Hadès et je vaincrai Saturne;
On m'a nommé Soleil, mais le bronze est nocturne;
Vulcain forgea de l'ombre et fit l'airain; j'ai beau
Jeter sur l'océan le frisson d'un flambeau,
J'ai beau porter au poing une flamme qui guide
L'homme, battu des mers, dans cette nuit liquide,
Autour de moi, sur l'île et sur l'eau, clair miroir,

L'aube a beau resplendir, je suis le géant noir;
J'ai la durée obscure et lourde des ténèbres;
Je sens l'énigme en moi liée à mes vertèbres,
Et Pan mystérieux met sa force en mes reins;
Je vis; les ténébreux sont aussi les sereins;
Puissant, je suis tranquille; et la terre âpre ou blonde,
Le bouleversement tumultueux de l'onde,
Les races succédant aux races, les tribus
Et les peuples changeant de lois, de mœurs, de buts,
La transformation lente des destinées,
La déroute effarée et sombre des années,
Tous les êtres du globe ou du bleu firmament
Entrant, sortant, flottant, surgissant, s'abîmant,
Sur mon front, qui domine et la vague et la plage,
Sont de la vision, mais ne sont pas de l'âge;
Les siècles sont pour moi, colosse, des instants;
Et, tant qu'il coulera des jours des mains du temps,
Tant que poussera l'herbe et tant que vivra l'homme,
Tant que les chars pesants et les bêtes de somme
Marcheront sur la plaine, usant les durs pavés,
Mes deux pieds écartés et mes deux bras levés,
Devant la mer qui vient, s'enfle, approche et recule,
Devant l'astre, devant le pâle crépuscule,
Sembleront au passant vers ces rochers venu
Le grand X de la nuit debout dans l'inconnu. »

VII

Et, comme dans un chœur les strophes s'accélèrent,
Toutes ces voix dans l'ombre obscure se mêlèrent.
Les jardins de Bélus répétèrent : « Les jours
Nous versent les rayons, les parfums, les amours;
Le printemps immortel, c'est nous, nous seuls; nous sommes
La joie épanouie en roses sur les hommes. »
Le mausolée altier dit : « Je suis la douleur;
Je suis le marbre, auguste en sa sainte pâleur;

Cieux! je suis le grand trône et le grand mausolée;
Contemplez-moi. Je pleure une larme étoilée.»
«La sagesse, c'est moi», dit le phare marin;
«Je suis la force», dit le colosse d'airain;
Et l'Olympien dit : «Moi, je suis la puissance.»
Et le temple d'Éphèse, autel que l'âme encense,
Fronton qu'adore l'art, dit : «Je suis la beauté.»
«Et moi, cria Chéops, je suis l'éternité.»

Et je vis, à travers le crépuscule humide,
Apparaître la haute et sombre pyramide.

Superposant au fond des espaces béants
Les mille angles confus de ses degrés géants,
Elle se dressait, blême et terrible, étagée
De plus de plis brumeux que l'âpre mer Égée,
Et sur ses flots, jamais par le vent secoués,
Avait au lieu d'esquifs les siècles échoués.
Elle était là, montagne humaine; et sa stature,
Monstrueuse, donnait du trouble à la nature;
Son vaste cône d'ombre éclipsait l'horizon;
Les troupeaux des vapeurs lui laissaient leur toison;
Le désert sous sa base était comme une table;
Elle montait aux cieux, escalier redoutable
D'on ne sait quelle entrée étrange de la nuit;
Son bloc fatal semblait de ténèbres construit;
Derrière elle, au milieu des palmiers et des sables,
On en voyait surgir deux autres, formidables;
Mais, comme les coteaux devant le Pélion,
Comme les lionceaux à côté du lion,
Elles restaient en bas, et ces deux pyramides
Semblaient près de Chéops petites et timides;
Au-dessus de Chéops planaient, allant, venant,
Jetant parfois de l'ombre à tout un continent,
Des aigles effrayants ayant la forme humaine;
Et des foules sans nom éparses dans la plaine,
Dans de vagues cités dont on voyait les tours,

S'écriaient, chaque fois qu'un de ces noirs vautours
Passait, hérissé, fauve et sanglant, dans la bise :
« Voilà Cyrus! Voilà Rhamsès! Voilà Cambyse! »
Et ces spectres ailés secouaient dans les airs
Des lambeaux flamboyants de lumière et d'éclairs,
Comme si, dans les cieux, faisant à Dieu la guerre,
Ils avaient arraché des haillons au tonnerre.
Chéops les regardait passer sans s'émouvoir.
Un brouillard la cachait tout en la laissant voir;
L'obscure histoire était sur ses marches gravée;
Les sphinx dans ses caveaux déposaient leur couvée;
Les ans fuyaient, les vents soufflaient; le monument
Méditait, immobile et triste, et, par moment,
Toute l'humanité, comme une fourmilière,
Satrape au sceptre d'or, prêtre au thyrse de lierre,
Rois, peuples, légions, combats, trônes croulants,
Était subitement visible sur ses flancs
Dans quelque déchirure immense des nuées.
Tout flottait sur sa base en ombres dénouées;
Et Chéops répéta : « Je suis l'éternité. »

Ainsi parlent, le soir, dans la molle clarté,
Ces monuments, les sept étonnements de l'homme.

La nuit vient, et s'étend d'Élinunte à Sodome,
Ouvrant son aile où vont s'endormir tour à tour
L'onde avec son rocher, la ville avec sa tour;
Elle élargit sa brume où le silence pèse;
Les voix et les rumeurs expirent; tout s'apaise,
Tout bruit s'éteint, à Rhode, en Élide, au Delta,
Tout cesse.

Alors le ver du sépulcre chanta.

★

Je suis le ver. Je suis fange et cendre. O ténèbres,
Je règne. Monuments, entassements célèbres,
Panthéons, Rhamséïons,
Façades de l'immense orgueil humain, si fières
Que l'homme devant vous doute s'il voit des pierres
Ou s'il voit des rayons,

Sanctuaires chargés d'astres et d'empyrées,
Splendides profondeurs de colonnes dorées,
Vaste enceinte d'Assur,
Mur où Nemrod cloua l'hippanthrope Phœanthe,
Et dont la ronde tour, sous les oiseaux béante,
Leur semble un puits obscur,

Terrasses de Theglath, avec vos avenues
Augustes par deux rangs de sphinx aux gorges nues,
Cirque d'Anthrops-le-Noir
Si beau que, résistant à l'heure qui s'arrête,
Les chevaux du soleil, cabrés, baissent la tête
Pour tâcher de te voir !

Jardins, frontons ailés aux larges envergures,
Portiques, piédestaux qui portez des figures
Au geste souverain,
Et qui, du haut des caps que votre masse encombre,
Ajoutez à la mer vaste et sinistre l'ombre
Des déesses d'airain,

Acropole où l'on vient des confins de la terre,
Tour du Bœuf, où Jason, raillant le Sagittaire,
Vint sonner du buccin,
Qui fais aux voyageurs, vains comme les abeilles

Et vivants par leurs yeux avides de merveilles,
Braver le Pont-Euxin,

O temple Acrocéraune, ô pilier d'Érythrée,
Fiers de votre archipel, car c'est la mer sacrée,
La mer où luit Pylos,
Ses vagues ont noyé la horde massagète,
Et, comme le vent vient de la montagne, il jette
Des plumes d'aigle aux flots,

Chéops, bâtie avec un art épouvantable,
Si terrible qu'à l'heure où, couché dans l'étable,
Le chien n'ose gronder,
Sirius, devant qui toute étoile s'efface,
Est forcé de tourner vers toi sa sombre face
Et de te regarder!

Édifices! montez, et montez davantage.
Superposez l'étage et l'étage à l'étage,
Et le dôme aux cités;
Montez; sous votre base écrasez les campagnes;
Plus haut que les forêts, plus haut que les montagnes,
Montez, montez, montez!

Soyez comme Babel, âpre, indignée, austère,
Cette tour qui voudrait échapper à la terre,
Et qui dans les cieux fuit.
Montez. A l'archivolte ajoutez l'architrave.
Encor! encor! Mettez le palais sur la cave,
Le néant sur la nuit!

Montez dans le nuage, étant de la fumée!
Montez, toi sur l'Égypte, et toi sur l'Idumée,
Toi, sur le mont Caspé!
Pleurez avec le deuil, chantez avec la noce.
Va noircir le zénith, flamme que le colosse
Tient dans son poing crispé.

Ne vous arrêtez pas. Montez! montez encore!
Moi je rampe, et j'attends. Du couchant, de l'aurore
Et du sud et du nord,
Tout vient à moi, le fait, l'être, la chose triste,
La chose heureuse; et seul je vis, et seul j'existe,
Puisque je suis la mort.

La ruine est promise à tout ce qui s'élève.
Vous ne faites, palais qui croissez comme un rêve,
Frontons au dur ciment,
Que mettre un peu plus haut mon tas de nourriture,
Et que rendre plus grand, par plus d'architecture,
Le sombre écroulement.

XIII

L'ÉPOPÉE DU VER.

★

Au fond de la poussière inévitable, un être
Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre
L'homme de toutes parts,
Qui noircit l'aube, éteint le feu, sèche la tige,
Et qui suffit pour faire avorter le prodige
Dans la nature épars.

Le monde est sur cet être et l'a dans sa racine,
Et cet être, c'est moi. Je suis. Tout m'avoisine.
Dieu me paye un tribut.
Vivez. Rien ne fléchit le ver incorruptible.
Hommes, tendez vos arcs; quelle que soit la cible,
C'est moi qui suis le but.

O vivants, je l'avoue, on voit des hommes rire.
Plus d'une barque vogue avec un bruit de lyre;
On est prince et seigneur;
Le lit nuptial brille, on s'aime, on se le jure,
L'enfant naît, les époux sont beaux; — j'ai pour dorure
Ce qu'on nomme bonheur.

Je mords Socrate, Eschyle, Homère, après l'envie.
Je mords l'aigle. Le bout visible de la vie
Est à tous et partout,
Et quand au mois de mai le rouge-gorge chante,
Ce qui fait que Satan rit dans l'ombre méchante,
C'est que j'ai l'autre bout.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
D'angoisse et de terreur;
La preuve d'Alecton pareille à Cléopâtre,
De la pourpre identique au haillon, et du pâtre
Égal à l'empereur.

Je suis l'extinction du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran pense à moi dans la fête
Où les rois sont assis,
Pour que sa volupté, sa gaîté, sa débauche,
Devienne on ne sait quoi de lugubre où s'ébauche
La pâle Némésis.

Je ne me laisse point oublier des satrapes;
La nuit, lascifs, leur main touche à toutes les grappes
Du plaisir hasardeux,
Et, pendant que leurs sens dans l'extase frémissent,
Des apparitions de méduses blêmissent
La voûte au-dessus d'eux.

Je suis le créancier. L'échéance m'est due.
J'ai, comme l'araignée, une toile tendue.
Tout l'univers, c'est peu.
Le fil imperceptible et noir que je dévide
Ferait l'aurore veuve et l'immensité vide
S'il allait jusqu'à Dieu.

J'attends. L'obscurité sinistre me rend compte.
Le capitaine armé de son sceptre, l'archonte,
Le grave amphictyon,
L'augure, le poëte étoilé, le prophète,
Tristes, songent à moi, cette vie étant faite
De disparition.

Le visir sous son dais, le marchand sur son âne,
Familles et tribus, les seigneurs d'Ecbatane

Et les chefs de l'Indus
Passent, et seul je sais dans quelle ombre est conduite
Cette prodigieuse et misérable fuite
Des vivants éperdus.

Brillez, cieux. Vis, nature. O printemps, fais des roses.
Rayonnez, papillons, dans les métamorphoses.
Que le matin est pur!
Et comme les chansons des oiseaux sont charmantes,
Au-dessus des amants, au-dessus des amantes,
Dans le profond azur!

⋆

Quand, sous terre rampant, j'entre dans Babylone,
Dans Tyr qui porte Ammon sur son double pylone,
Dans Suze où l'aube luit,
Lorsqu'entendant chanter les hommes, je me glisse,
Invisible, caché, muet, dans leur délice,
Leur triomphe et leur bruit,

Quoique l'épaisseur vaste et pesante me couvre,
Quoique la profondeur, qui jamais ne s'entr'ouvre,
Morne et sans mouvement,
Me cache à tous les yeux dans son horreur tranquille,
Tout, quel que soit le lieu, quelle que soit la ville,
Quel que soit le moment,

Tout, Vesta comme Églé, Zénon comme Épicure,
A le tressaillement de ma présence obscure;
On a froid, on a peur;
L'un frémit dans son faste et l'autre dans ses crimes,
Et l'on sent dans l'orgueil démesuré des cimes
Une vague stupeur;

Et le Vatican tremble avec le Capitole,
Et le roi sur le trône, et sur l'autel l'idole,

Et Moloch et Sylla
Frissonnent, et le mage épouvanté contemple,
Sitôt que le palais a dit tout bas au temple :
Le ver de terre est là!

⋆

Je suis le niveleur des frontons et des dômes;
Le dernier lit où vont se coucher les Sodomes
Est arrangé par moi;
Je suis fourmillement et je suis solitude;
Je suis sous le blasphème et sous la certitude,
Et derrière Pourquoi.

Nul dogme n'oserait affronter ma réponse.
Laïs pour moi se frotte avec la pierre ponce.
Je fais parler Pyrrhon.
La guerre crie, enrôle, ameute, hurle, vole,
Et je suis dans sa bouche alors que cette folle
Souffle dans son clairon.

Je suis l'intérieur du prêtre en robe blanche,
Je bave dans cette âme où la vérité penche;
Quand il parle, je mens.
Le destin, labyrinthe, aboutit à ma fosse.
Je suis dans l'espérance et dans la femme grosse,
Et, rois, dans vos serments.

Quel sommeil effrayant, la vie! En proie, en butte
A des combinaisons de triomphe ou de chute,
Passifs, engourdis, sourds,
Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment,
Puisqu'ils rêvent toujours!

J'ai pour l'ambitieux les sept couleurs du prisme.
C'est moi que le tyran trouve en son despotisme

Après qu'il l'a vomi.
Je l'éveille, sitôt sa colère rugie.
Qu'est la méchanceté? C'est de la léthargie;
Dieu dans l'âme endormi.

⋆

Hommes, riez. La chute adhère à l'apogée.
L'écume manquerait à la nef submergée,
L'éclat au diamant,
La neige à l'Athos, l'ombre aux loups, avant qu'on voie
Manquer la confiance et l'audace et la joie
A votre aveuglement.

L'éventrement des monts de jaspe et de porphyre
A bâtir vos palais peut à peine suffire,
Larves sans lendemain!
Vous avez trop d'autels. Vos sociétés folles
Meurent presque toujours par un excès d'idoles
Chargeant l'esprit humain.

Qu'est la religion? L'abîme et ses fumées.
Les simulacres noirs flottant sous les ramées
Des bois insidieux,
La contemplation de l'ombre, les passages
De la nue au-dessus du front pensif des sages,
Ont créé tous vos dieux.

Vos prêtres insensés chargent Satan lui-même
D'un dogme et d'un devoir, lui le monstre suprême,
Lui la rébellion!
Ils en font leur bourreau, leur morne auxiliaire,
Sans même s'informer si cette muselière
Convient à ce lion.

Pour aller jusqu'à Dieu dans l'infini, les cultes,
Les religions, l'Inde et ses livres occultes

Par Hermès copiés,
Offrent leurs points d'appui, leurs rites, leurs prières,
Leurs dogmes, comme un gué montre à fleur d'eau des pierres
Où l'on pose ses pieds.

Songes vains! Les Védas trompent leurs clientèles,
Car les religions sont des choses mortelles
Qu'emporte un vent d'hiver;
Hommes, comme sur vous sur elles je me traîne;
Et, pour ronger l'autel, Dieu n'a pas pris la peine
De faire un autre ver.

⋆

Je suis dans l'enfant mort, dans l'amante quittée,
Dans le veuvage prompt à rire, dans l'athée,
Dans tous les noirs oublis.
Toutes les voluptés sont pour moi fraternelles.
C'est moi que le fakir voit sortir des prunelles
Du vague spectre Iblis.

Mon œil guette à travers les fêlures des urnes.
Je vois vers les gibets voler les becs nocturnes
Quêtant un noir lambeau.
Je suis le roi muré. J'habite le décombre.
La mort me regardait quand d'une goutte d'ombre
Elle fit le corbeau.

Je suis. Vous n'êtes pas, feu des yeux, sang des veines,
Parfum des fleurs, granit des tours, ô fiertés vaines!
Tout d'avance est pleuré.
On m'extermine en vain, je renais sous ma voûte;
Le pied qui m'écrasa peut poursuivre sa route,
Je le dévorerai.

J'atteins tout ce qui vole et court. L'argiraspide
Ne peut me fuir, eût-il un cheval plus rapide

Que l'oiseau de Vénus;
Je ne suis pas plus loin des chars qui s'accélèrent
Que du cachot massif où des lueurs éclairent
De sombres torses nus.

⋆

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
Dès que l'homme a construit une cité, le glaive
Vient et la démolit;
Ce qui résiste au fer croule par les délices;
Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices,
Messaline a son lit.

Tout ici-bas perd pied, se renverse, trébuche,
Et partout l'homme tombe, étant sa propre embûche;
Pourtant l'humanité
Se lève dans l'orgueil et dans l'orgueil se couche;
Et le manteau de poil du prophète farouche
Est plein de vanité.

Puisque ce sombre orgueil s'acccroît toujours et monte,
Puisque Tibère est Dieu, puisque Rome sans honte
Lui chante un vil pœan,
Puisque l'austérité des Burrhus se croit vierge,
Puisqu'il est des Xercès qui prennent une verge
Et fouettent l'océan,

Il faut bien que le ver soit là pour l'équilibre.
Ce que le Nil, l'Euphrate et le Gange et le Tibre
Roulent avec leur eau,
C'est le reflet d'un tas de villes inouïes
Faites de marbre et d'or, plus vite évanouies
Que la fleur du sureau.

Fétide, abject, je rends les majestés pensives.
Je mords la bouche, et quand j'ai rongé les gencives,

Je dévore les dents.
Oh! ce serait vraiment dans la nature entière
Trop de faste, de bruit, d'emphase et de lumière,
Si je n'étais dedans!

Le néant et l'orgueil sont de la même espèce.
Je les distingue peu lorsque je les dépèce.
J'erre éternellement
Dans une obscurité d'horreur et d'anathème,
Redoutable brouillard dont Satan n'est lui-même
Qu'un épaississement.

⋆

Tout me sert. Glaive et soc, et sagesse et délire.
De tout temps la trompette a combattu la lyre;
C'est le double éperon,
C'est la double fanfare aux forces infinies;
Le prodige jaillit de ce choc d'harmonies;
Luttez, lyre et clairon.

Lyre, enfante la paix. Clairon, produis la guerre.
Mettez en mouvement cette tourbe vulgaire
Des camps et des cités;
Luttez; poussez les uns aux batailles altières,
Les autres aux moissons, et tous aux cimetières;
Lyre et clairon, chantez!

Chantez! le marbre entend. La pierre n'est pas sourde,
Les tours sentent frémir leur dalle la plus lourde,
Le bloc est remué,
Le créneau cède au chant qui passe par bouffée,
Et le mur tressaillant qui naît devant Orphée,
Meurt devant Josué.

★

Tout périt. C'est pour moi, dernière créature,
Que travaille l'effort de toute la nature,
Le lys prêt à fleurir,
La mésange au printemps qui dans son nid repose,
Et qui sent l'œuf, cassé par un petit bec rose,
Sous elle s'entr'ouvrir,

Les Moïses emplis d'une puissance telle
Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
Au pied du mont fumant,
Leur trouve une lueur de plus en plus étrange,
Tremble, et croit derrière eux voir deux ailes d'archange
Grandir confusément,

Les passants, le despote aveugle et sans limites,
Les rois sages avec leurs trois cents sulamites,
Les pâles inconnus,
L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches,
Les cultes et les dieux plus nombreux que les mouches
Dans les joncs du Cydnus,

Tout m'appartient. A moi symboles, mœurs, images!
A moi ce monde affreux de bourreaux et de mages
Qui passe, groupe noir,
Sur qui l'ombre commence à tomber, que Dieu marque,
Qu'un vent pousse, et qui semble une farouche barque
De pirates le soir.

A moi la courtisane! à moi le cénobite!
Dieu me fait Sésostris afin que je l'habite.
En arrière, en avant,
A moi tout! à toute heure, et qu'on entre ou qu'on sorte!
Ma morsure, qui va finir à Phryné morte,
Commence à Job vivant.

A moi le condamné dans sa lugubre loge!
Il regarde effaré les pas que fait l'horloge;
Et, quoiqu'en son ennui
La Mort soit invisible à ses fixes prunelles,
A d'obscurs battements il sent d'horribles ailes
Qui s'approchent de lui.

Rhode est fière, Chéops est grande, Éphèse est rare,
Le Mausolée est beau, le dieu tonne, le phare
Sauve les mâts penchés,
Babylone suspend dans l'air les fleurs vermeilles,
Et c'est pour moi que l'homme a créé sept merveilles,
Et Satan sept péchés.

A moi la vierge en fleur qui rit et se dérobe,
Fuit, passe les ruisseaux, et relève sa robe
Dans les prés ingénus!
A moi les cris, les chants, la gaîté qui redouble!
A moi l'adolescent qui regarde avec trouble
La blancheur des pieds nus!

Rois, je me roule en cercle et je suis la couronne;
Buveurs, je suis la soif; murs, je suis la colonne;
Docteurs, je suis la loi;
Multipliez les jeux et les épithalames,
Les soldats sur vos tours, dans vos sérails les femmes;
Faites, j'en ai l'emploi.

Sage ici-bas celui qui pense à moi sans cesse!
Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse;
Juste, il craint le remord;
Sous son toit frêle il songe aux maisons insondables;
Il voit de la lumière aux deux trous formidables
De la tête de mort.

Votre prospérité n'est que ma patience.
Hommes, la volonté, la raison, la science,

Tentent; seul j'accomplis.
Toute chose qu'on donne est à moi seul donnée.
Il n'est pas de fortune et pas de destinée
Qui ne m'ait dans ses plis.

Le héros qui, dictant des ordres à l'histoire,
Croit laisser sur sa tombe un nuage de gloire,
N'est sûr que de moi seul.
C'est à cause de moi que l'homme désespère.
Je regarde le fils naître, et j'attends le père,
En dévorant l'aïeul.

Je suis l'être final. Je suis dans tout. Je ronge
Le dessous de la joie, et, quel que soit le songe
Que les poëtes font,
J'en suis, et l'hippogriffe ailé me porte en croupe;
Quand Horace en riant te fait boire à sa coupe,
Chloé, je suis au fond.

La dénudation absolue et complète,
C'est moi. J'ôte la force aux muscles de l'athlète;
Je creuse la beauté;
Je détruis l'apparence et les métamorphoses;
C'est moi qui maintiens nue, au fond du puits des choses,
L'auguste vérité.

Où donc les conquérants vont-ils? mes yeux les suivent.
A qui sont-ils? à moi. L'heure vient; ils m'arrivent,
Découronnés, pâlis,
Et tous je les dépouille, et tous je les mutile,
Depuis Cyrus vainqueur de Tyr jusqu'à Bathylle
Vainqueur d'Amaryllis.

Le Semeur me prodigue au champ qu'il ensemence.
Tout en achevant l'être expiré, je commence
L'être encor jeune et beau.
Ce que Fausta, troublée en sa pensée aride,

Voit dans le miroir pâle où s'ébauche une ride,
C'est un peu de tombeau.

Toute ivresse m'aura dans sa dernière goutte;
Et sur le trône il n'est rien à quoi je ne goûte.
Les Trajans, les Nérons
Sont à moi, honte et gloire, et la fange est épaisse
Et l'or est rayonnant pour que je m'en repaisse.
Tout marche; j'interromps.

J'habite Ombos, j'habite Élis, j'habite Rome.
J'allonge mes anneaux dans la grandeur de l'homme;
J'ai l'empire et l'exil;
C'est moi que les puissants et les forts représentent;
En ébranlant les cieux, les Jupiters me sentent
Ramper dans leur sourcil.

Je prends l'homme, ébauche humble et tremblante qui pleure,
Le nerf qui souffre, l'œil qu'en vain le jour effleure,
Le crâne où dort l'esprit,
Le cœur d'où sort le sang ainsi qu'une couleuvre,
La chair, l'amour, la vie; et j'en fais un chef-d'œuvre,
Le squelette qui rit.

⋆

L'eau n'a qu'un bruit; l'azur n'a que son coup de foudre;
Le juge n'a qu'un mot, punir, ou bien absoudre;
L'arbre n'a que son fruit;
L'ouragan se fatigue à de vaines huées,
Et n'a qu'une épaisseur quelconque de nuées;
Moi, j'ai l'énorme nuit.

L'Etna n'est qu'un charbon que creuse un peu de soufre;
L'erreur de l'océan, c'est de se croire un gouffre;
Je dirai : c'est profond
Quand vous me trouverez un précipice, un piège,

Où l'univers sera comme un flocon de neige
Qui décroît et qui fond.

Quoique l'enfer soit triste et quoique la géhenne,
Sans pitié, redoutable aux hommes pleins de haine,
Ouverte au-dessous d'eux,
Soit étrange et farouche, et quoiqu'elle ait en elle
Les immenses cheveux de la flamme éternelle,
Qu'agite un vent hideux,

Le néant est plus morne encor, la cendre est pire
Que la braise, et le lieu muet où tout expire
Est plus noir que l'enfer;
Le flamboiement empourpre et la fournaise montre;
Moi je bave et j'éteins. L'hydre est une rencontre
Moins sombre que le ver.

Je suis l'unique effroi. L'Afrique et ses rivages
Pleins du barrissement des éléphants sauvages,
Magog, Thor, Adrasté,
Sont vains auprès de moi. Tout n'est qu'une surface
Qui sert à me couvrir. Mon nom est Fin. J'efface
La possibilité.

J'abolis aujourd'hui, demain, hier. Je dépouille
Les âmes de leur corps ainsi que d'une rouille;
Et je fais à jamais
De tout ce que je tiens disparaître le nombre
Et l'espace et le temps, par la quantité d'ombre
Et d'horreur que j'y mets.

⋆

Amant désespéré, tu frappes à ma porte,
Redemandant ton bien et ta maîtresse morte,
Et la chair de ta chair,
Celle dont chaque nuit tu dénouais les tresses,

Plus fier, plus éperdu, plus ivre en ses caresses
Que l'aigle au vent de mer.

Tu dis : « Je la veux! Terre et cieux, je la réclame!
Le jour où je la vis, je crus voir une flamme.
Viens, dit-elle. Je vins.
Sa jeune taille était plus souple que l'acanthe;
Elle errait éblouie, idéale bacchante,
Sous des pampres divins.

Son cœur fut si profond que j'y perdis mon âme.
Je l'aimais! Quand le soir, les yeux de cette femme
Au front pur, au sein nu,
Me regardaient, pensifs, clairs, à travers ses boucles,
Je croyais voir briller les vagues escarboucles
D'un abîme inconnu.

C'est elle qui prenait ma tête en ses mains blanches!
Elle qui me chantait des chansons sous les branches,
Des chansons dans les bois,
Si douces qu'on voyait sur l'eau rêver le cygne,
Et que les dieux là-haut se faisaient entre eux signe
D'écouter cette voix!

Elle est morte au milieu d'une nuit de délices...
Elle était le printemps, ouvrant de frais calices;
Elle était l'orient;
Gaie, elle ressemblait à tout ce qu'on désire;
L'esquif, entrant dès l'aube au golfe de Nisyre,
N'est pas plus souriant.

Elle était la plus belle et la plus douce chose!
Son âme était le lys, son corps était la rose;
Son chant chassait les pleurs;
Nue, elle était Déesse, et Vierge sous ses voiles;
Elle avait le parfum que n'ont pas les étoiles,
L'éclair qui manque aux fleurs.

Elle était la lumière et la grâce; je l'aime!
Je la veux! ô transports! ô volupté suprême!
O regrets déchirants!... »
Voilà huit jours qu'elle est dans mon ombre farouche;
Si tu veux lui donner un baiser sur la bouche,
Prends-la, je te la rends!

Reprends ce corps, reprends ce sein, reprends ces lèvres;
Cherches-y ton plaisir, ton extase, tes fièvres;
Je la rends à tes vœux;
Viens, tu peux, pour ta joie et tes jeux et tes fautes,
La reprendre, pourvu seulement que tu m'ôtes
De ses sombres cheveux.

Nous rions, l'ombre et moi, de tout ce qui vous navre;
Nous avons, nous aussi, notre fleur, le cadavre;
La femme au front charmant,
Blanche, embaumant l'alcôve et parfumant la table,
Se transforme en ma nuit... — Viens voir quel formidable
Épanouissement!

Cette rose du fond du tombeau, viens la prendre,
Je te la rends. Reprends, jeune homme, dans ma cendre,
Dans mon fatal sillon,
Cette fleur où ma bave épouvantable brille,
Et qui, pâle, a le ver du cercueil pour chenille,
L'âme pour papillon.

Elle est morte, — et c'est là ta poignante pensée, —
Au moment le plus doux d'une nuit insensée;
Eh bien, tu n'es plus seul,
Reprends-la; ce lit froid vaut bien ton lit frivole;
Entre; et toi qui riais de la chemise folle,
Viens braver le linceul.

Elle t'attend, levant son crâne où l'œil se creuse,
T'offrant sa main verdie et sa hanche terreuse,

Son flanc, mon noir séjour…
Viens, couvrant de baisers son vague rire horrible,
Dans ce commencement d'éternité terrible
Finir ta nuit d'amour!

⋆

O vie universelle, où donc est ton dictame?
Qu'est-ce que ton baiser? un lèchement de flamme.
Le cœur humain veut tout,
Prend tout, l'or, le plaisir, le ciel bleu, l'herbe verte…
Et dans l'éternité sinistrement ouverte
Se vide tout à coup.

La vie est une joie où le meurtre fourmille,
Et la création se dévore en famille.
Baal dévore Pan.
L'arbre, s'il le pouvait, épuiserait la sève;
Léviathan, bâillant dans les ténèbres, rêve
D'engloutir l'océan;

L'onagre est au boa qui glisse et l'enveloppe;
Le lynx tacheté saute et saisit l'antilope;
La rouille use le fer;
La mort du grand lion est la fête des mouches;
On voit sous l'eau s'ouvrir confusément les bouches
Des bêtes de la mer;

Le crocodile affreux, dont le Nil cache l'antre,
Et qui laisse aux roseaux la marque de son ventre,
A peur de l'ichneumon;
L'hirondelle devant le gypaète émigre;
Le colibri, sitôt qu'il a faim, devient tigre;
L'oiseau-mouche est démon.

Le volcan, c'est le feu chez lui, tyran et maître,
Mâchant les durs rochers, féroce et parfois traître,

Tel qu'un sombre empereur,
Essuyant la fumée à sa bouche rougie;
Et son cratère enflé de lave est une orgie
De flammes en fureur;

La louve est sur l'agneau comme l'agneau sur l'herbe;
Le pâle genre humain n'est qu'une grande gerbe
De peuples pour les rois;
Avril donne aux fleurs l'ambre et la rosée aux plantes
Pour l'assouvissement des abeilles volantes
Dans la lueur des bois;

De toutes parts on broute, on veut vivre, on dévore,
L'ours dans la neige horrible et l'oiseau dans l'aurore;
C'est l'ivresse et la loi.
Le monde est un festin. Je mange les convives.
L'océan a des bords, ma faim n'a pas de rives;
Et le gouffre, c'est moi.

Vautour, qu'apportes-tu? — Les morts de la mêlée,
Les morts des camps, les morts de la ville brûlée,
Et le chef rayonnant. —
C'est bien, donne le sang, vautour; donne la cendre,
Donne les légions, c'est bien; donne Alexandre,
C'est bien. Toi maintenant!

Le miracle hideux, le prodige sublime,
C'est que l'atome soit en même temps l'abîme;
Tout d'en haut m'est jeté;
Je suis d'autant plus grand que je suis plus immonde;
Et l'amoindrissement formidable du monde
Fait mon énormité.

*

Fouillez la mort. Fouillez l'écroulement terrible.
Que trouvez-vous? L'insecte. Et, quoique ayant la bible,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quoique ayant le koran,
Je ne suis rien, qu'un ver. O vivants, c'est peut-être
Parce que je suis fait des croyances du prêtre,
Des splendeurs du tyran,

C'est parce qu'en ma nuit j'ai mangé vos victoires,
C'est parce que je suis composé de vos gloires
Dont l'éclat retentit,
De toutes vos fiertés, de toutes vos durées,
De toutes vos grandeurs, tour à tour dévorées,
Que je reste petit.

Qu'est-ce que l'univers? Qu'est-ce que le mystère?
Une table sans fin servie au ver de terre;
Le nain partout béant;
Un engloutissement du géant par l'atome;
Tout lentement rongé par Rien; et le fantôme
Créé par le néant.

⋆

L'épouvante m'adore, et, ver, j'ai des pontifes.
Mon spectre prend une aile et mon aile a des griffes.
Vil, infect, chassieux,
Chétif, je me dilate en une immense forme,
Je plane, et par moments, chauve-souris énorme,
J'enveloppe les cieux.

⋆

Dieu qui m'avez fait ver, je vous ferai fumée.
Si je ne puis toucher votre essence innommée,
Je puis ronger du moins
L'amour dans l'homme, et l'astre au fond du ciel livide,
Dieu jaloux, et, faisant autour de vous le vide,
Vous ôter vos témoins.

Parce que l'astre luit, l'homme aurait tort de croire
Que le ver du tombeau n'atteint pas cette gloire;
Hors moi, rien n'est réel;
Le ver est sous l'azur comme il est sous le marbre;
Je mords, en même temps que la pomme sur l'arbre,
L'étoile dans le ciel.

L'astre à ronger là-haut n'est pas plus difficile
Que la grappe pendante aux pampres de Sicile;
J'abrège les rayons;
L'éternité n'est point aux splendeurs complaisante;
La mouche, la fourmi, tout meurt, et rien n'exempte
Les constellations.

Il faut, dans l'océan d'en haut, que le navire
Fait d'étoiles s'entr'ouvre à la fin et chavire;
Saturne au large anneau
Chancelle, et Sirius subit ma sombre attaque
Comme l'humble bateau qui va du port d'Ithaque
Au port de Calymno.

Il est dans le ciel noir des mondes plus malades
Que la barque au radoub sur un quai des Cyclades;
L'abîme est un tyran;
Arcturus dans l'éther cherche en vain une digue;
La navigation de l'infini fatigue
Le vaste Aldebaran.

Les lunes sont, au fond de l'azur, des cadavres;
On voit des globes morts dans les célestes havres
Là-haut se dérober;
La comète est un monde éventré dans les ombres
Qui se traîne, laissant de ses entrailles sombres
Sa lumière tomber.

Regardez l'abbadir et voyez le bolide;
L'un tombe, et l'autre meurt; le ciel n'est pas solide;

L'ombre a d'affreux recoins;
Le point du jour blanchit les fentes de l'espace,
Et semble la lueur d'une lampe qui passe
Entre des ais mal joints.

Le monde, avec ses feux, ses chants, ses harmonies,
N'est qu'une éclosion immense d'agonies
Sous le bleu firmament,
Un pêle-mêle obscur de souffles et de râles,
Et de choses de nuit, vaguement sépulcrales,
Qui flottent un moment.

Dieu subit ma présence; il en est incurable.
Toute forme créée, ô nuit, est peu durable.
O nuit, tout est pour nous;
Tout m'appartient, tout vient à moi, gloire guerrière,
Force, puissance et joie, et même la prière,
Puisque j'ai ses genoux.

La démolition, voilà mon diamètre.
Le zodiaque ardent, que Rhamsès a beau mettre
Sur son sanglant écu,
Craint le ver du sépulcre, et l'aube est ma sujette;
L'escarboucle est ma proie, et le soleil me jette
Des regards de vaincu.

L'univers magnifique et lugubre a deux cimes.
O vivants, à ses deux extrémités sublimes,
Qui sont aurore et nuit,
La création triste, aux entrailles profondes,
Porte deux Tout-Puissants, le Dieu qui fait les mondes,
Le ver qui les détruit.

H.-H., 31 décembre 1862.

XIV

LE POËTE AU VER DE TERRE.

Non, tu n'as pas tout, monstre! et tu ne prends point l'âme.
Cette fleur n'a jamais subi ta bave infâme.
Tu peux détruire un monde et non souiller Caton.
Tu fais dire à Pyrrhon farouche : Que sait-on?
Et c'est tout. Au-dessus de ton hideux carnage
Le prodigieux cœur du prophète surnage;
Son char est fait d'éclairs, tu n'en mords pas l'essieu.
Tu te vantes. Tu n'es que l'envieux de Dieu.
Tu n'es que la fureur de l'impuissance noire.
L'envie est dans le fruit, le ver est dans la gloire.
Soit. Vivons et pensons, nous qui sommes l'Esprit.
Toi, rampe. Sois l'atome effrayant qui flétrit
Et qui ronge et qui fait que tout ment sur la terre,
Mets cette tromperie au fond du grand mystère,
Le néant, sois le nain qui croit être le roi,
Serpente dans la vie auguste, glisse-toi,
Pour la faire avorter, dans la promesse immense;
Ton lâche effort finit où le réel commence,
Et le juste, le vrai, la vertu, la raison,
L'esprit pur, le cœur droit, bravent ta trahison.
Tu n'es que le mangeur de l'abjecte matière.
La vie incorruptible est hors de ta frontière;
Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort;
Tu n'y peux rien. Tu n'es que la haine qui mord.
Rien tâchant d'être Tout, c'est toi. Ta sombre sphère
C'est la négation, et tu n'es bon qu'à faire

Frissonner les penseurs qui sondent le ciel bleu,
Indignés, puisqu'un ver s'ose égaler à Dieu,
Puisque l'ombre atteint l'astre, et puisqu'une loi vile
Sur l'Homère éternel met l'éternel Zoïle.

27 janvier 1877.

XV

LES CHEVALIERS ERRANTS.

I

La terre a vu jadis errer des paladins;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages;
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice;
On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter,
Blêmir la trahison, et se déconcerter
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,
Devant ces magistrats sinistres de l'épée.
Malheur à qui faisait le mal! Un de ces bras
Sortait de l'ombre avec ce cri : Tu périras!
Contre le genre humain et devant la nature,
De l'équité suprême ils tentaient l'aventure;
Prêts à toute besogne, à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les chevaliers de Dieu.

Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières.

Leur seigneurie était tutrice des chaumières;
Ils étaient justes, bons, lugubres, ténébreux;

Quoique gardé par eux, quoique vengé par eux,
Le peuple en leur présence avait l'inquiétude
De la foule devant la pâle solitude;
Car on a peur de ceux qui marchent en songeant,
Pendant que l'aquilon, du haut des cieux plongeant,
Rugit, et que la pluie épand à flots son urne
Sur leur tête entrevue au fond du bois nocturne.

Ils passaient effrayants, muets, masqués de fer.

Quelques-uns ressemblaient à des larves d'enfer;
Leurs cimiers se dressaient difformes sur leurs heaumes;
On ne savait jamais d'où sortaient ces fantômes;
On disait : «Qui sont-ils? d'où viennent-ils? Ils sont
Ceux qui punissent, ceux qui jugent, ceux qui vont.»
Tragiques, ils avaient l'attitude du rêve.

O les noirs chevaucheurs! ô les marcheurs sans trêve!
Partout où reluisait l'acier de leur corset,
Partout où l'un d'eux, calme et grave, apparaissait
Posant sa lance au coin ténébreux de la salle,
Partout où surgissait leur ombre colossale,
On sentait la terreur des pays inconnus;
Celui-ci vient du Rhin; celui-là du Cydnus;
Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve;
Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale fauve
On entendît la mer ou la forêt gronder;
Et c'est aux quatre vents qu'il fallait demander
Si ce passant était roi d'Albe ou de Bretagne,
S'il sortait de la plaine ou bien de la montagne,
S'il avait triomphé du maure, ou du chenil
Des peuples monstrueux qui hurlent près du Nil;
Quelle ville son bras avait prise ou sauvée;
De quel monstre il avait écrasé la couvée.

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus;
Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Eviradnus;

Ils avaient vu l'Afrique; ils éveillaient l'idée
D'on ne sait quelle guerre effroyable en Judée;
Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons;
Et les aigles, les cris des combats, les clairons,
Les batailles, les rois, les dieux, les épopées,
Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées;
Qui les voyait passer à l'angle de son mur
Pensait à ces cités d'or, de brume et d'azur,
Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée :
Tyr, Héliopolis, Solyme, Césarée.
Ils surgissaient du sud ou du septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel,
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin, qu'ils en étaient terribles;
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons.

II

LE PETIT ROI DE GALICE.

I

LE RAVIN D'ERNULA.

Ils sont là tous les dix, les infants d'Asturie.
La même affaire unit dans la même prairie
Les cinq de Santillane aux cinq d'Oviedo.
C'est midi; les mulets, très las, ont besoin d'eau,
L'âne a soif, le cheval souffle et baisse un œil terne,
Et la troupe a fait halte auprès d'une citerne;
Tout à l'heure on ira plus loin, bannière au vent;
Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres;
Ils suivent le chemin qu'à travers ces monts sombres
Un torrent, maintenant à sec, jadis creusa,
Comme s'il voulait joindre Espos à Tolosa;
Un prêtre est avec eux qui lit son bréviaire.

Entre eux et Compostelle ils ont mis la rivière.

Ils sont près d'Ernula, bois où le pin verdit,
Où Pélage est si grand, que le chevrier dit :
«Les arabes faisaient la nuit sur la patrie.
— Combien sont-ils? criaient les peuples d'Asturie.
Pélage en sa main prit la forêt d'Ernula,
Alluma cette torche, et, tant qu'elle brûla,
Il put voir et compter, du haut de la montagne,
Les maures ténébreux jusqu'au fond de l'Espagne.»

II

LEURS ALTESSES.

L'endroit est désolé, les gens sont triomphants.

C'est un groupe tragique et fier que ces infants,
Précédés d'un clairon qu'à distance accompagne
Une bande des gueux les plus noirs de l'Espagne;
Sur le front des soldats, férocement vêtus,
La montera de fer courbe ses crocs pointus,
Et Mauregat n'a point d'estafiers plus sauvages,
Et le forban Dragut n'a pas sur les rivages
Écumé de forçats pires, et Gaïffer
N'a pas, dans le troupeau qui le suit, plus d'enfer;
Les casques sont d'acier et les cœurs sont de bronze;
Quant aux infants, ce sont dix noms sanglants : Alonze,
Don Santos Pacheco le Hardi, Froïla,
Qui, si l'on veut Satan, peut dire : Me voilà!
Ponce, qui tient la mer d'Irun à Biscarosse,
Rostabat le Géant, Materne le Féroce,
Blas, Ramon, Jorge, et Ruy le Subtil, leur aîné,
Blond, le moins violent et le plus acharné.

Le mont, complice et noir, s'ouvre en gorges désertes.

Ils sont frères; c'est bien; sont-ils amis? non, certes.
Ces Caïns pour lien ont la perte d'autrui.
Blas, du reste, est l'ami de Materne, et don Ruy
De Ramon, comme Atrée est l'ami de Thyeste.

III

NUÑO.

Les chefs parlent entre eux, les soldats font la sieste.

Les chevaux sont parqués à part, et sont gardés
Par dix hommes, riant, causant, jouant aux dés,
Qui sont dix intendants, ayant titres de maîtres,
Armés d'épieux, avec des poignards à leurs guêtres.

Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant;
Et la chèvre, qui broute au flanc du mont penchant,
Entre les grès lépreux trouve à peine une câpre,
Tant la ravine est fauve et tant la roche est âpre;
De distance en distance, on voit des puits bourbeux
Où finit le sillon des chariots à bœufs;
Hors un peu d'herbe autour des puits, tout est aride;
Tout du grand midi sombre a l'implacable ride;
Les arbres sont gercés, les granits sont fendus;
L'air rare et brûlant manque aux oiseaux éperdus.
On distingue des tours sur l'épine dorsale
D'un mont lointain qui semble une ourse colossale;
Quand, où Dieu met le roc, l'homme bâtit le fort,
Quand à la solitude il ajoute la mort,
Quand de l'inaccessible il fait l'inexpugnable,
C'est triste. Dans des plis d'ocre rouge et de sable,
Les hauts sentiers des cols, vagues linéaments,
S'arrêtent court, brusqués par les escarpements.
Vers le nord, le troupeau des nuages qui passe,
Poursuivi par le vent, chien hurlant de l'espace,
S'enfuit, à tous les pics laissant de sa toison.
Le Corcova remplit le fond de l'horizon.

On entend dans les pins que l'âge use et mutile
Lutter le rocher hydre et le torrent reptile;

Près du petit pré vert pour la halte choisi,
Un précipice obscur, sans pitié, sans merci,
Aveugle, ouvre son flanc, plein d'une pâle brume
Où l'Ybaïchalval, épouvantable, écume.
De vrais brigands n'auraient pas mieux trouvé l'endroit.
Le col de la vallée est tortueux, étroit,
Rude, et si hérissé de broussaille et d'ortie,
Qu'un seul homme en pourrait défendre la sortie.

De quoi sont-ils joyeux? D'un exploit. Cette nuit,
Se glissant dans la ville avec leurs gens, sans bruit,
Avant l'heure où commence à poindre l'aube grise,
Ils ont dans Compostelle enlevé par surprise
Le pauvre petit roi de Galice, Nuño.
Les loups sont là, pesant dans leur griffe l'agneau.
En cercle près du puits, dans le champ d'herbe verte,
Cette collection de monstres se concerte.

Le jeune roi captif a quinze ans; ses voleurs
Sont ses oncles; de là son effroi; pas de pleurs;
Il se tait; il comprend le but qui les rassemble;
Il bâille, et par moments ferme les yeux, et tremble.
Son front triste est meurtri d'un coup de gantelet.
En partant, on l'avait lié sur un mulet;
Grave et sombre, il a dit : Cette corde me blesse.
On l'a fait délier, dédaignant sa faiblesse;
Mais ses oncles hagards fixent leurs yeux sur lui.
L'orphelin sent le vide horrible et sans appui.
A sa mort, espérant dompter les vents contraires,
Le feu roi don Garci fit venir ses dix frères,
Supplia leur honneur, leur sang, leur cœur, leur foi,
Et leur recommanda ce faible enfant, leur roi.
On discute, en baissant la voix avec mystère,
Trois avis : le cloîtrer au prochain monastère,
L'aller vendre à Juzaph, prince des sarrasins,
Le jeter simplement dans un des puits voisins.

IV

LA CONVERSATION DES INFANTS.

« La vie est un affront alors qu'on nous la laisse,
Dit Pacheco; qu'il vive, et meure de vieillesse!
Tué, c'était le roi; vivant, c'est un bâtard.
Qu'il vive! au couvent!

— Mais s'il reparaît plus tard?
Dit Jorge.

— Oui, s'il revient? dit Materno l'Hyène.

— S'il revient? disent Ponce et Ramon.

— Qu'il revienne!
Réplique Pacheco. Frères, si maintenant
Nous le laissons vivant, nous le faisons manant.
Je lui dirais : Choisis : la mort, ou bien le cloître.
Si, pouvant disparaître, il aime mieux décroître,
Je vous l'enferme au fond d'un moûtier vermoulu,
Et je lui dis : C'est bon; c'est toi qui l'as voulu.
Un roi qu'on avilit tombe; on le destitue,
Bien quand on le méprise et mal quand on le tue.
Nuño mort, c'est un spectre; il reviendrait. Mais, bah!
Ayant plié le jour où mon bras le courba,
Mais s'étant laissé tondre, ayant eu la paresse
De vivre, que m'importe après qu'il reparaisse!
Je dirais : — Le feu roi hantait les filles; bien;
A-t-il eu quelque part ce fils? Je n'en sais rien;
Mais depuis quand, bâtard et lâche, est-on des nôtres?
Toute la différence entre un rustre et nous autres,
C'est que, si l'affront vient à notre choix s'offrir,
Le rustre voudra vivre et le prince mourir;
Or, ce drôle a vécu. — Les manants ont envie

De devenir caducs, et tiennent à la vie;
Ils sont bourgeois, marchands, bâtards, vont aux sermons,
Et meurent vieux; mais nous, les princes, nous aimons
Une jeunesse courte et gaie à fin sanglante;
Nous sommes les guerriers; nous trouvons la mort lente,
Et nous lui crions : viens! et nous accélérons
Son pas lugubre avec le bruit de nos clairons.
Le peuple nous connaît, et le sait bien; il chasse
Quiconque prouve mal sa couronne et sa race,
Quiconque porte mal sa peau de roi. Jamais
Un roi n'est ressorti d'un cloître; et je promets
De donner aux bouviers qui sont dans la prairie
Tous mes états d'Algarve et tous ceux d'Asturie,
Si quelqu'un, n'importe où, dans les pays de mer
Ou de terre, en Espagne, en France, dans l'enfer,
Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
Le froc est un linceul que la nuit environne;
Après que vous avez blêmi dans un couvent,
On ne veut plus de vous; un moine, est-ce un vivant?
On ne vous trouve plus la mine assez féroce.
— Moine, reprends ta robe! Abbé, reprends ta crosse!
Va-t'en! — Voilà le cri qu'on vous jette. Laissons
Vivre l'enfant.»

Don Ruy, le chef des trahisons,
Froid, se parle à lui-même et dit :

«Cette mesure
Aurait ceci de bon qu'elle serait très sûre.

— Laquelle?» dit Ramon.

Mais Ruy, sans se hâter :

«Je ne sais rien de mieux, dit-il, pour compléter
Les choses de l'état et de la politique,
Et les actes prudents qu'on fait et qu'on pratique,

Et qui ne doivent pas du vulgaire être sus,
Qu'un puits profond, avec une pierre dessus. »

Cela se dit pendant que les gueux, pêle-mêle,
Boivent l'ombre et le rêve à l'obscure mamelle
Du sommeil ténébreux et muet, et pendant
Que l'enfant songe, assis sous le soleil ardent.
Le prêtre mange, avec les prières d'usage.

V

LES SOLDATS CONTINUENT DE DORMIR
ET LES INFANTS DE CAUSER.

Une faute : on n'a point fait garder le passage.
O don Ruy le Subtil, à quoi donc pensez-vous?
Mais don Ruy répondrait : « J'ai la ronce et le houx,
Et chaque pan de roche est une sentinelle;
La fauve solitude est l'amie éternelle
Des larrons, des voleurs et des hommes de nuit;
Ce pays ténébreux comme un antre est construit,
Et nous avons ici notre aire inabordable;
C'est un vieux recéleur que ce mont formidable;
Sinistre, il nous accepte, et, quoi que nous fassions,
Il cache dans ses trous toutes nos actions;
Et que pouvons-nous donc craindre dans ces provinces,
Étant bandits aux champs et dans les villes princes? »

Le débat sur le roi continue. « Il faudrait,
Dit l'infant Ruy, trouver quelque couvent discret,
Quelque in-pace bien calme où cet enfant vieillisse;
Soit. Mais il vaudrait mieux abréger le supplice,
Et s'en débarrasser dans l'Ybaïchalval.
Prenez vite un parti, vite! Ensuite à cheval!
Dépêchons. »

Et, voyant que l'infant don Materne

Jette une pierre, et puis une autre, à la citerne,
Et qu'il suit du regard les cercles qu'elles font,
L'infant Ruy s'interrompt, dit : « Pas assez profond.
J'ai regardé. » Puis, calme, il reprend :

« Une affaire
Perd sa première forme alors qu'on la diffère;
Un point est décidé dès qu'il est éclairci.
Nous sommes tous d'accord en bons frères ici,
L'enfant nous gêne. Il faut que de la vie il sorte;
Le cloître n'est qu'un seuil, la tombe est une porte.
Choisissez. Mais que tout soit fait avant demain. »

VI

QUELQU'UN.

Alerte! un cavalier passe dans le chemin.

C'est l'heure où les soldats, aux yeux lourds, aux fronts blêmes,
La sieste finissant, se réveillent d'eux-mêmes.
Le cavalier qui passe est habillé de fer;
Il vient par le sentier du côté de la mer;
Il entre dans le val, il franchit la chaussée;
Calme, il approche. Il a la visière baissée;
Il est seul; son cheval est blanc.

Bon chevalier,
Qu'est-ce que vous venez faire dans ce hallier?
Bon passant, quel hasard funeste vous amène
Parmi ces rois ayant de la figure humaine
Tout ce que les démons peuvent en copier?
Quelle abeille êtes-vous pour entrer au guêpier?
Quel archange êtes-vous pour entrer dans l'abîme?

Les princes, occupés de bien faire leur crime,
Virent, hautains d'abord, sans trop se soucier,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Passer cet inconnu sous son voile d'acier;
Lui-même, il paraissait, traversant la clairière,
Regarder vaguement leur bande aventurière;
Comme si ses poumons trouvaient l'air étouffant,
Il se hâtait; soudain il aperçut l'enfant;
Alors il marcha droit vers eux, mit pied à terre,
Et, grave, il dit :

«Je sens une odeur de panthère,
Comme si je passais dans les monts de Tunis;
Je vous trouve en ce lieu trop d'hommes réunis;
Fait-on le mal ici par hasard? Je soupçonne
Volontiers les endroits où ne passe personne.
Qu'est-ce que cet enfant? Et que faites-vous là?»

Un rire, si bruyant qu'un vautour s'envola,
Fut du fier Pacheco la première réponse;
Puis il cria :

«Pardieu, mes frères! Jorge, Ponce,
Ruy, Rostabat, Alonze, avez-vous entendu?
Les arbres du ravin demandent un pendu;
Qu'ils prennent patience, ils l'auront tout à l'heure;
Je veux d'abord répondre à l'homme. Que je meure
Si je lui cèle rien de ce qu'il veut savoir!
Devant moi d'ordinaire, et dès que l'on croit voir
Quelque chose qui semble aux manants mon panache,
Vite, on clôt les volets des maisons, on se cache,
On se bouche l'oreille et l'on ferme les yeux;
Je suis content d'avoir enfin un curieux.
Il ne sera pas dit que quelqu'un sur la terre,
Princes, m'aura vu faire une chose et la taire,
Et que, questionné, j'aurai balbutié.
Le hardi qui fait peur, muet, ferait pitié.
Ma main s'ouvre toujours, montrant ce qu'elle sème.
J'étalerais mon âme à Dieu, vînt-il lui-même
M'interroger du haut des cieux, moi, Pacheco,

Ayant pour voix la foudre et l'enfer pour écho.
Çà, qui que tu sois, homme, écoute, misérable.
Nous choisirons après ton chêne ou ton érable,
Selon qu'il peut te plaire, en ce bois d'Ernula,
Pendre à ces branches-ci plutôt qu'à celles-là.
Écoute : ces seigneurs à mines téméraires,
Et moi, le Pacheco, nous sommes les dix frères;
Nous sommes les infants d'Asturie; et ceci,
C'est Nuño, fils de feu notre frère Garci,
Roi de Galice, ayant pour ville Compostelle;
Nous, ses oncles, avons sur lui droit de tutelle;
Nous l'allons verrouiller dans un couvent. Pourquoi?
C'est qu'il est si petit, qu'il est à peine roi,
Et que ce peuple-ci veut de fortes épées;
Tant de haines autour du maître sont groupées
Qu'il faut que le seigneur ait la barbe au menton;
Donc, nous avons ôté du trône l'avorton,
Et nous l'allons offrir au bon Dieu. Sur mon âme,
Cela vous a la peau plus blanche qu'une femme!
Mes frères, n'est-ce pas? c'est mou, c'est grelottant;
On ignore s'il voit, on ne sait s'il entend;
Un roi, ça! rien qu'à voir ce petit, on s'ennuie.
Moi, du moins, j'ai dans l'œil des flammes, et la pluie,
Le soleil et le vent, ces farouches tanneurs,
M'ont fait le cuir robuste et ferme, messeigneurs!
Ah! pardieu, s'il est beau d'être prince, c'est rude :
Avoir du combattant l'éternelle attitude,
Vivre casqué, suer l'été, geler l'hiver,
Être le ver affreux d'une larve de fer,
Coucher dans le harnais, boire à la calebasse,
Le soir être si las qu'on va la tête basse,
Se tordre un linge aux pieds, les souliers vous manquant,
Guerroyer tout le jour, la nuit garder le camp,
Marcher à jeun, marcher vaincu, marcher malade,
Sentir suinter le sang par quelque estafilade,
Manger des oignons crus et dormir par hasard,
Voilà. Vissez-moi donc le heaume et le brassard

Sur ce fœtus, à qui bientôt on verra croître
Par derrière une mitre et par devant un goître!
A la bonne heure, moi! je suis le compagnon
Des coups d'épée, et j'ai la Colère pour nom,
Et les poils de mon bras font peur aux bêtes fauves.
Ce nain vivra tondu parmi les vieillards chauves;
Il se pourrait aussi, pour le bien de l'état,
Si l'on trouvait un puits très creux, qu'on l'y jetât;
Moi, je l'aimerais mieux moine en quelque cachette,
Servant la messe au prêtre avec une clochette.
Pour nous, chacun de nous étant prince et géant,
Nous gardons sceptre et lance, et rien n'est mieux séant
Qu'aux enfants la chapelle et la bataille aux hommes.
Il a précisément dix comtés, et nous sommes
Dix princes; est-il rien de plus juste? A présent,
N'est-ce pas, tu comprends cette affaire, passant?
Elle est simple, et l'on peut n'en pas faire mystère,
Et le jour ne va pas s'éclipser, et la terre
Ne va pas refuser aux hommes le maïs,
Parce que dix seigneurs partagent un pays,
Et parce qu'un enfant rentre dans la poussière.»

Le chevalier leva lentement sa visière :
«Je m'appelle Roland, pair de France,» dit-il.

VII

DON RUY LE SUBTIL.

Alors l'aîné prudent, le chef, Ruy le Subtil,
Sourit :

«Sire Roland, ma pente naturelle
Étant de ne chercher à personne querelle,
Je vous salue, et dis : Soyez le bienvenu!
Je vous fais remarquer que ce pays est nu,
Rude, escarpé, désert, brutal, et que nous sommes

Dix infants bien armés avec dix majordomes,
Ayant derrière nous cent coquins fort méchants,
Et que, s'il nous plaisait, nous pourrions dans ces champs
Laisser de la charogne en pâture aux volées
De corbeaux que le soir chasse dans les vallées.
Vous êtes dans un vrai coupe-gorge; voyez :
Pas un toit, pas un mur, des sentiers non frayés,
Personne; aucun secours possible; et les cascades
Couvrent le cri des gens tombés aux embuscades.
On ne voyage guère en ce val effrayant.
Les songe-creux, qui vont aux chimères bayant,
Trouvent les âpretés de ces ravins fort belles;
Mais ces chemins pierreux aux passants sont rebelles,
Ces pics repoussent l'homme, ils ont des coins hagards
Hantés par des vivants aimant peu les regards,
Et, quand une vallée est à ce point rocheuse,
Elle peut devenir aux curieux fâcheuse.
Bon Roland, votre nom est venu jusqu'à nous.
Nous sommes des seigneurs bienfaisants et très doux,
Nous ne voudrions pas vous faire de la peine,
Allez-vous-en. Parfois la montagne est malsaine.
Retournez sur vos pas, ne soyez point trop lent,
Retournez.

— Décidez mon cheval, dit Roland;
Car il a l'habitude étrange et ridicule
De ne pas m'obéir quand je veux qu'il recule. »

Les infants un moment se parlèrent tout bas.

Et Ruy dit à Roland :

« Tant d'illustres combats
Font luire votre gloire, ô grand soldat sincère,
Que nous vous aimons mieux compagnon qu'adversaire.
Seigneur, tout invincible et tout Roland qu'on est,
Quand il faut, pied à pied, dans l'herbe et le genêt,

Lutter seul, et, n'ayant que deux bras, tenir tête
A cent vingt durs garçons, c'est une sombre fête;
C'est un combat d'un sang généreux empourpré,
Et qui pourrait finir, sur le sinistre pré,
Par les os d'un héros réjouissant les aigles.
Entendons-nous plutôt. Les états ont leurs règles;
Et vous êtes tombé dans un arrangement
De famille, inutile à conter longuement;
Seigneur, Nuño n'est pas possible; je m'explique :
L'enfantillage nuit à la chose publique;
Mettre sur un tel front la couronne, l'effroi,
La guerre, n'est-ce pas stupide? Un marmot roi!
Allons donc! en ce cas, si le contre-sens règne,
Si l'absurde fait loi, qu'on me donne une duègne,
Et dites aux brebis de rugir, ordonnez
Aux biches d'emboucher les clairons forcenés;
En même temps, soyez conséquent, qu'on affuble
L'ours des monts et le loup des bois d'une chasuble,
Et qu'aux pattes du tigre on plante un goupillon.
Seigneur, pour être un sage, on n'est pas un félon;
Et les choses qu'ici je vous dis sont certaines
Pour les docteurs autant que pour les capitaines.
J'arrive au fait; soyons amis. Nous voulons tous
Faire éclater l'estime où nous sommes de vous;
Voici : Leso n'est pas une bourgade vile,
La ville d'Oyarzun est une belle ville,
Toutes deux sont à vous. Si, pesant nos raisons,
Vous nous prêtez main-forte en ce que nous faisons,
Nous vous donnons les gens, les bois, les métairies.
Donc vous voilà seigneur de ces deux seigneuries;
Il ne nous reste plus qu'à nous tendre la main.
Nous avons de la cire, un prêtre, un parchemin,
Et, pour que votre grâce en tout point soit contente,
Nous allons vous signer ici votre patente;
C'est dit.

— Avez-vous fait ce rêve?» dit Roland.

Et, présentant au roi son beau destrier blanc :

« Tiens, roi! pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,
Va! »

L'enfant-roi bondit en selle éperdument,
Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
A travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.

« Çà, le premier qui monte à cheval, je le tue, »
Dit Roland.

Les infants se regardaient entre eux,
Stupéfaits.

VIII

PACHECO, FROÏLA, ROSTABAT.

Et Roland :

« Il serait désastreux
Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée;
Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée,
Comme le Duero coupe Léon en deux. »

Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
La grande Durandal brillait toute joyeuse.
Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
Criant : « Défiez-vous de l'épée. Elle mord.
— Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
J'irai! J'égorgerai Nuño dans la campagne! »
Dit Pacheco, sautant sur son genet d'Espagne.
Roland monte au rocher qui barre le chemin.

L'infant pique des deux, une dague à la main,
Une autre entre les dents, prête à la repartie;

Qui donc l'empêcheraît de franchir la sortie?
Ses poignets sont crispés d'avance du plaisir
D'atteindre le fuyard et de le ressaisir,
Et de sentir trembler sous l'ongle inexorable
Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.
Il vient, et sur Roland il jette un long lacet;
Roland, surpris, recule, et Pacheco passait...
Mais le grand paladin se roidit, et l'assomme
D'un coup prodigieux qui fendit en deux l'homme
Et tua le cheval, et si surnaturel
Qu'il creva le chanfrein et troua le girel.

« Qu'est-ce que j'avais dit? » fit Roland.

« Qu'on soit sage,
Reprit-il; renoncez à forcer le passage.
Si l'un de vous, bravant Durandal à mon poing,
A le cerveau heurté de folie à ce point,
Je lui ferai descendre au talon sa fêlure;
Voyez. »

Don Froïla, caressant l'encolure
De son large cheval au mufle de taureau,
Crie : « Allons!

— Pas un pas de plus, caballero! »
Dit Roland.

Et l'infant répond d'un coup de lance;
Roland, atteint, chancelle, et Froïla s'élance;
Mais Durandal se dresse, et jette Froïla
Sur Pacheco, dont l'âme en ce moment hurla.
Froïla tombe, étreint par l'angoisse dernière;
Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,
S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît.
Bave épaisse et sanglante! Ainsi, dans la forêt,
La sève en mai, gonflant les aubépines blanches,

S'enfle et sort en salive à la pointe des branches.

« Vengeance! mort! rugit Rostabat le Géant,
Nous sommes cent contre un. Tuons ce mécréant!

— Infants! cria Roland, la chose est difficile;
Car Roland n'est pas un. J'arrive de Sicile,
D'Arabie et d'Égypte, et tout ce que je sais,
C'est que des peuples noirs devant moi sont passés;
Je crois avoir plané dans le ciel solitaire;
Il m'a semblé parfois que je quittais la terre
Et l'homme, et que le dos monstrueux des griffons
M'emportait au milieu des nuages profonds;
Mais, n'importe, j'arrive, et votre audace est rare,
Et j'en ris. Prenez garde à vous, car je déclare,
Infants, que j'ai toujours senti Dieu près de moi.
Vous êtes cent contre un! Pardieu! le bel effroi!
Fils, cent maravédis valent-ils une piastre?
Cent lampions sont-ils plus farouches qu'un astre?
Combien de poux faut-il pour manger un lion?
Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
Et pour l'encombrement du chemin, quand je passe.
Arrière! »

Rostabat le Géant, tête basse,
Crachant les grognements rauques d'un sanglier,
Lourd colosse, fondit sur le bon chevalier,
Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule;
Près de lui, s'avançant comme une sombre foule,
Les sept autres infants, avec leurs intendants,
Marchent, et derrière eux viennent, grinçant des dents,
Les cent coupe-jarrets à faces renégates,
Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates,
Demi-cercle féroce, agile, étincelant;
Et tous font converger leurs piques sur Roland.

L'infant, monstre de cœur, est monstre de stature;

Le rocher de Roland lui vient à la ceinture;
Leurs fronts sont de niveau dans ces puissants combats,
Le preux étant en haut et le géant en bas.

Rostabat prend pour fronde, ayant Roland pour cible,
Un noir grappin qui semble une araignée horrible,
Masse affreuse oscillant au bout d'un long anneau;
Il lance sur Roland cet arrache-créneau;
Roland l'esquive, et dit au géant : Bête brute!
Le grappin égratigne un rocher dans sa chute,
Et le géant bondit, deux haches aux deux poings.

Le colosse et le preux, terribles, se sont joints.

«O Durandal, ayant coupé Dol en Bretagne,
Tu peux bien me trancher encor cette montagne,»
Dit Roland, assénant l'estoc sur Rostabat.

Comme sur ses deux pieds de devant l'ours s'abat
Après s'être dressé pour étreindre le pâtre,
Ainsi Rostabat tombe; et sur son cou d'albâtre
Laïs nue avait moins d'escarboucles luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang.
Il tombe; la bruyère écrasée est remplie
De cette monstrueuse et vaste panoplie;
Relevée en tombant, sa chemise d'acier
Laisse nu son poitrail de prince carnassier,
Cadavre au ventre horrible, aux hideuses mamelles,
Et l'on voit le dessous de ses noires semelles.

Les sept princes vivants regardent les trois morts.

Et, pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
Le pauvre enfant sauvé fuyait vers Compostelle.

Durandal brille et fait refluer devant elle
Les assaillants poussant des souffles d'aquilon;

Toujours droit sur le roc qui ferme le vallon,
Roland crie au troupeau qui sur lui se resserre :

« Du renfort vous serait peut-être nécessaire.
Envoyez-en chercher. A quoi bon se presser?
J'attendrai jusqu'au soir avant de commencer.

— Il raille! Tous sur lui! dit Jorge, et pêle-mêle!
Nous sommes vautours; l'aigle est notre sœur jumelle;
Fils, courage! et ce soir, pour son souper sanglant,
Chacun de nous aura son morceau de Roland. »

IX

DURANDAL TRAVAILLE.

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore,
Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre,
Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel;
Chevriers qui roulez sur le Jaïzquivel
Dans les nuages gris votre hutte isolée;
Muletiers qui poussez de vallée en vallée
Vos mules sur les ponts que César éleva,
Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova
Regarde par-dessus l'épaule des collines?

Le mont regarde un choc hideux de javelines,
Un noir buisson vivant de piques, hérissé,
Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,
Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,
Que protège le cercle immense d'une épée.
Tous d'un côté; de l'autre, un seul; tragique duel!
Lutte énorme! combat de l'Hydre et de Michel!

Qui pourrait dire, au fond des cieux pleins de huées,
Ce que fait le tonnerre au milieu des nuées,
Et ce que fait Roland entouré d'ennemis?

Larges coups, flots de sang par des bouches vomis,
Faces se renversant en arrière livides,
Casques brisés roulant comme des cruches vides,
Flots d'assaillants toujours repoussés, blessés, morts,
Cris de rage; ô carnage! ô terreur! corps à corps
D'un homme contre un tas de gueux épouvantable!
Comme un usurier met son or sur une table,
Le meurtre sur les morts jette les morts, et rit.
Durandal flamboyant semble un sinistre esprit;
Elle va, vient, remonte et tombe, se relève,
S'abat, et fait la fête effrayante du glaive :
Sous son éclair, les bras, les cœurs, les yeux, les fronts,
Tremblent, et les hardis, nivelés aux poltrons,
Se courbent; et l'épée éclatante et fidèle
Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile;
Et sur le héros, tous ensemble, le truand,
Le prince, furieux, s'acharnent, se ruant,
Frappant, parant, jappant, hurlant, criant : main-forte!
Roland est-il blessé? Peut-être. Mais qu'importe?
Il lutte. La blessure est l'altière faveur
Que fait la guerre au brave illustre, au preux sauveur,
Et la chair de Roland, mieux que l'acier trempée,
Ne craint pas ce baiser farouche de l'épée.
Mais, cette fois, ce sont des armes de goujats,
Lassos plombés, couteaux catalans, navajas,
Qui frappent le héros, sur qui cette famille
De monstres se reploie et se tord et fourmille;
Le héros sous son pied sent onduler leurs nœuds
Comme les gonflements d'un dragon épineux;
Son armure est partout bosselée et fêlée;
Et Roland par moments songe dans la mêlée :
« Pense-t-il à donner à boire à mon cheval? »

Un ruisseau de pourpre erre et fume dans le val,
Et sur l'herbe partout des gouttes de sang pleuvent;
Cette clairière aride et que jamais n'abreuvent
Les urnes de la pluie et les vastes seaux d'eau

Que l'hiver jette au front des monts d'Urbistondo,
S'ouvre, et toute brûlée et toute crevassée,
Consent joyeusement à l'horrible rosée;
Fauve, elle dit : « C'est bon. J'ai moins chaud maintenant. »
Des satyres, couchés sur le dos, égrenant
Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,
Des ægipans aux yeux de dieux, aux pieds de bête,
Joutant avec le vieux Silène, s'essoufflant
A se vider quelque outre énorme dans le flanc,
Tétant la nymphe Ivresse en leur riante envie,
N'ont pas la volupté de la soif assouvie
Plus que ce redoutable et terrible ravin.
La terre boit le sang mieux qu'un faune le vin.

Un assaut est suivi d'un autre assaut. A peine
Roland a-t-il broyé quelque gueux qui le gêne,
Que voilà de nouveau qu'on lui mord le talon.
Noir fracas! la forêt, la lande, le vallon,
Les cols profonds, les pics que l'ouragan insulte,
N'entendent plus le bruit du vent dans ce tumulte;
Un vaste cliquetis sort de ce sombre effort;
Tout l'écho retentit. Qu'est-ce donc que la mort
Forge dans la montagne et fait dans cette brume,
Ayant ce vil ramas de bandits pour enclume,
Durandal pour marteau, Roland pour forgeron?

X

LE CRUCIFIX.

Et, là-bas, sans qu'il fût besoin de l'éperon,
Le cheval galopait toujours à perdre haleine;
Il passait la rivière, il franchissait la plaine,
Il volait; par moments, frémissant et ravi,
L'enfant se retournait, tremblant d'être suivi,
Et de voir, des hauteurs du monstrueux repaire,
Descendre quelque frère horrible de son père.

Comme le soir tombait, Compostelle apparut.
Le cheval traversa le pont de granit brut
Dont saint Jacque a posé les premières assises;
Les bons clochers sortaient des brumes indécises;
Et l'orphelin revit son paradis natal.

Près du pont se dressait, sur un haut piédestal,
Un Christ en pierre ayant à ses pieds la madone;
Un blanc cierge éclairait sa face qui pardonne,
Plus douce à l'heure où l'ombre au fond des cieux grandit;
Et l'enfant arrêta son cheval, descendit,
S'agenouilla, joignit les mains devant le cierge,
Et dit :

«O mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge,
J'étais perdu; j'étais le ver sous le pavé;
Mes oncles me tenaient; mais vous m'avez sauvé;
Vous m'avez envoyé ce paladin de France,
Seigneur; et vous m'avez montré la différence
Entre les hommes bons et les hommes méchants.
J'avais peut-être en moi bien des mauvais penchants,
J'eusse plus tard peut-être été moi-même infâme,
Mais, en sauvant la vie, ô Dieu, vous sauvez l'âme;
Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur;
J'ai vu le jour, j'ai vu la foi, j'ai vu l'honneur,
Et j'ai compris qu'il faut qu'un prince compatisse
Au malheur, c'est-à-dire, ô Père! à la justice.
O madame Marie! ô Jésus! à genoux
Devant le crucifix où vous saignez pour nous,
Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,
Et juste et secourable à jamais, écolier
De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier.
Et j'en prends à témoin vos saintes auréoles.»

Le cheval de Roland entendit ces paroles,

Leva la tête, et dit à l'enfant : « C'est bien, roi. »

L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches.

XI

CE QU'A FAIT RUY LE SUBTIL.

Et dans le même instant, entre les larges roches,
A travers les sapins d'Ernula, frémissant
De ce défi superbe et sombre, un contre cent,
On pouvait voir encor, sous la nuit étoilée,
Le groupe formidable au fond de la vallée.
Le combat finissait; tous ces monts radieux
Ou lugubres, jadis hantés des demi-dieux,
S'éveillaient, étonnés, dans le blanc crépuscule,
Et, regardant Roland, se souvenaient d'Hercule.
Plus d'infants; neuf étaient tombés; un avait fui,
C'était Ruy le Subtil; mais la bande sans lui
Avait continué, car rien n'irrite comme
La honte et la fureur de combattre un seul homme;
Durandal, à tuer ces coquins s'ébréchant,
Avait jonché de morts la terre, et fait ce champ
Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche;
Elle s'était rompue en ce labeur farouche;
Ce qui n'empêchait pas Roland de s'avancer;
Les bandits, le croyant prêt à recommencer,
Tremblants comme des bœufs qu'on ramène à l'étable
A chaque mouvement de son bras redoutable,
Reculaient, lui montrant de loin leurs coutelas;
Et, pas à pas, Roland, sanglant, terrible, las,
Les chassait devant lui parmi les fondrières;
Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

12-20 décembre 1858.

III

EVIRADNUS.

I

DÉPART DE L'AVENTURIER POUR L'AVENTURE.

Qu'est-ce que Sigismond et Ladislas ont dit?
Je ne sais si la roche ou l'arbre l'entendit;
Mais, quand ils ont tout bas parlé dans la broussaille,
L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille,
Comme si quelque bête en passant l'eût troublé,
Et l'ombre du rocher ténébreux a semblé
Plus noire, et l'on dirait qu'un morceau de cette ombre
A pris forme et s'en est allé dans le bois sombre,
Et maintenant on voit comme un spectre marchant
Là-bas dans la clarté sinistre du couchant.

Ce n'est pas une bête en son gîte éveillée,
Ce n'est pas un fantôme éclos sous la feuillée,
Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher
Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher;
C'est un vivant qui n'est ni stryge ni lémure;
Celui qui marche là, couvert d'une âpre armure,
C'est le grand chevalier d'Alsace, Eviradnus.

Ces hommes qui parlaient, il les a reconnus;
Comme il se reposait dans le hallier, ces bouches
Ont passé, murmurant des paroles farouches,
Et jusqu'à son oreille un mot est arrivé;
Et c'est pourquoi ce juste et ce preux s'est levé.

Il connaît ce pays qu'il parcourut naguère.

Il rejoint l'écuyer Gasclin, page de guerre,
Qui l'attend dans l'auberge, au plus profond du val,
Où tout à l'heure il vient de laisser son cheval
Pour qu'en hâte on lui donne à boire, et qu'on le ferre.
Il dit au forgeron : « Faites vite. Une affaire
M'appelle. » Il monte en selle et part.

II

EVIRADNUS.

Eviradnus,
Vieux, commence à sentir le poids des ans chenus;
Mais c'est toujours celui qu'entre tous on renomme,
Le preux que nul n'a vu de son sang économe;
Chasseur du crime, il est nuit et jour à l'affût;
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fût
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée, en sa main pure et sans tache, étincelle.
C'est le Samson chrétien qui, survenant à point,
N'ayant pour enfoncer la porte que son poing,
Entra, pour la sauver, dans Sickingen en flamme;
Qui, s'indignant de voir honorer un infâme,
Fit, sous son dur talon, un tas d'arceaux rompus
Du monument bâti pour l'affreux duc Lupus,
Arracha la statue, et porta la colonne
Du munster de Strasbourg au pont de Wasselonne,
Et là, fier, la jeta dans les étangs profonds;
On vante Eviradnus d'Altorf à Chaux-de-Fonds;
Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne;
Rôdant, tout hérissé, du bois à la montagne,
Velu, fauve, il a l'air d'un loup qui serait bon;
Il a sept pieds de haut comme Jean de Bourbon;
Tout entier au devoir qu'en sa pensée il couve,
Il ne se plaint de rien, mais seulement il trouve
Que les hommes sont bas et que les lits sont courts;
Il écoute partout si l'on crie au secours;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quand les rois courbent trop le peuple, il le redresse
Avec une intrépide et superbe tendresse;
Il défendit Alix comme Diègue Urraca;
Il est le fort, ami du faible; il attaqua
Dans leurs antres les rois du Rhin, et dans leurs bauges
Les barons effrayants et difformes des Vosges;
De tout peuple orphelin il se faisait l'aïeul;
Il mit en liberté les villes; il vint seul
De Hugo Tête-d'Aigle affronter la caverne;
Bon, terrible, il brisa le carcan de Saverne,
La ceinture de fer de Schelestadt, l'anneau
De Colmar, et la chaîne au pied de Haguenau.
Tel fut Eviradnus. Dans l'horrible balance
Où les princes jetaient le dol, la violence,
L'iniquité, l'horreur, le mal, le sang, le feu,
Sa grande épée était le contre-poids de Dieu.
Il est toujours en marche, attendu qu'on moleste
Bien des infortunés sous la voûte céleste,
Et qu'on voit dans la nuit bien des mains supplier;
Sa lance n'aime pas moisir au râtelier;
Sa hache de bataille aisément se décroche;
Malheur à l'action mauvaise qui s'approche
Trop près d'Eviradnus, le champion d'acier!
La mort tombe de lui comme l'eau du glacier.
Il est héros; il a pour cousine la race
Des Amadis de France et des Pyrrhus de Thrace.
Il rit des ans. Cet homme à qui le monde entier
N'eût pas fait dire Grâce! et demander quartier,
Ira-t-il pas crier au temps : Miséricorde!
Il s'est, comme Baudoin, ceint les reins d'une corde;
Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu;
Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.
Qu'importe l'âge! il lutte. Il vient de Palestine,
Il n'est point las. Les ans s'acharnent; il s'obstine.

III

DANS LA FORÊT.

Quelqu'un qui s'y serait perdu ce soir, verrait
Quelque chose d'étrange au fond de la forêt;
C'est une grande salle éclairée et déserte.
Où? Dans l'ancien manoir de Corbus.

L'herbe verte,
Le lierre, le chiendent, l'églantier sauvageon,
Font, depuis trois cents ans, l'assaut de ce donjon;
Le burg, sous cette abjecte et rampante escalade,
Meurt, comme sous la lèpre un sanglier malade;
Il tombe; les fossés s'emplissent des créneaux;
La ronce, ce serpent, tord sur lui ses anneaux;
Le moineau franc, sans même entendre ses murmures,
Sur ses vieux pierriers morts vient becqueter les mûres;
L'épine sur son deuil prospère insolemment;
Mais, l'hiver, il se venge; alors, le burg dormant
S'éveille, et, quand il pleut pendant des nuits entières,
Quand l'eau glisse des toits et s'engouffre aux gouttières,
Il rend grâce à l'ondée, aux vents, et, content d'eux,
Profite, pour cracher sur le lierre hideux,
Des bouches de granit de ses quatre gargouilles.

Le burg est aux lichens comme le glaive aux rouilles;
Hélas! et Corbus, triste, agonise. Pourtant
L'hiver lui plaît; l'hiver, sauvage combattant,
Il se refait, avec les convulsions sombres
Des nuages hagards croulant sur ses décombres,
Avec l'éclair qui frappe et fuit comme un larron,
Avec les souffles noirs qui sonnent du clairon,
Une sorte de vie effrayante, à sa taille;
La tempête est la sœur fauve de la bataille;
Et le puissant donjon, féroce, échevelé,

Dit : Me voilà! sitôt que la bise a sifflé;
Il rit quand l'équinoxe irrité le querelle
Sinistrement, avec son haleine de grêle;
Il est joyeux, ce burg, soldat encor debout,
Quand, jappant comme un chien poursuivi par un loup,
Novembre, dans la brume errant de roche en roche,
Répond au hurlement de janvier qui s'approche.
Le donjon crie : En guerre! ô tourmente, es-tu là?
Il craint peu l'ouragan, lui qui vit Attila.
Oh! les lugubres nuits! Combats dans la bruine!
La nuée attaquant, farouche, la ruine!
Un ruissellement vaste, affreux, torrentiel,
Descend des profondeurs furieuses du ciel;
Le burg brave la nue; on entend les gorgones
Aboyer aux huit coins de ses tours octogones;
Tous les monstres sculptés sur l'édifice épars
Grondent, et les lions de pierre des remparts
Mordent la brume, l'air et l'onde, et les tarasques
Battent de l'aile au souffle horrible des bourrasques;
L'âpre averse en fuyant vomit sur les griffons;
Et, sous la pluie entrant par les trous des plafonds,
Les guivres, les dragons, les méduses, les drées,
Grincent des dents au fond des chambres effondrées;
Le château de granit, pareil aux preux de fer,
Lutte toute la nuit, résiste tout l'hiver;
En vain le ciel s'essouffle, en vain janvier se rue;
En vain tous les passants de cette sombre rue
Qu'on nomme l'infini, l'ombre et l'immensité,
Le tourbillon, d'un fouet invisible hâté,
Le tonnerre, la trombe où le typhon se dresse,
S'acharnent sur la fière et haute forteresse;
L'orage la secoue en vain comme un fruit mûr;
Les vents perdent leur peine à guerroyer ce mur,
Le Fôhn bruyant s'y lasse, et sur cette cuirasse
L'aquilon s'époumone et l'autan se harasse,
Et tous ces noirs chevaux de l'air sortent fourbus
De leur bataille avec le donjon de Corbus.

Aussi, malgré la ronce et le chardon et l'herbe,
Le vieux burg est resté triomphal et superbe;
Il est comme un pontife au cœur du bois profond;
Sa tour lui met trois rangs de créneaux sur le front;
Le soir, sa silhouette immense se découpe;
Il a pour trône un roc, haute et sublime croupe;
Et, par les quatre coins, sud, nord, couchant, levant,
Quatre monts, Crobius, Bléda, géants du vent,
Aptar où croît le pin, Toxis que verdit l'orme,
Soutiennent au-dessus de sa tiare énorme
Les nuages, ce dais livide de la nuit.

Le pâtre a peur, et croit que cette tour le suit;
Les superstitions ont fait Corbus terrible;
On dit que l'Archer Noir a pris ce burg pour cible,
Et que sa cave est l'antre où dort le Grand Dormant;
Car les gens des hameaux tremblent facilement;
Les légendes toujours mêlent quelque fantôme
A l'obscure vapeur qui sort des toits de chaume,
L'âtre enfante le rêve, et l'on voit ondoyer
L'effroi dans la fumée errante du foyer.

Aussi, le paysan rend grâce à sa roture
Qui le dispense, lui, d'audace et d'aventure,
Et lui permet de fuir ce burg de la forêt
Qu'un preux, par point d'honneur belliqueux, chercherait.

Corbus voit rarement au loin passer un homme.
Seulement, tous les quinze ou vingt ans, l'économe
Et l'huissier du palais, avec des cuisiniers
Portant tout un festin dans de larges paniers,
Viennent, font des apprêts mystérieux, et partent;
Et, le soir, à travers les branches qui s'écartent,
On voit de la lumière au fond du burg noirci;
Et nul n'ose approcher. Et pourquoi? Le voici :

IV

LA COUTUME DE LUSACE.

C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,
Avant de revêtir les royaux attributs,
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus;
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave;
La marquise n'est bonne et le marquis n'est brave
Que s'ils ont respiré les funèbres parfums
Des siècles dans ce nid des vieux maîtres défunts;
Les marquis de Lusace ont une haute tige,
Et leur source est profonde à donner le vertige;
Ils ont pour père Antée, ancêtre d'Attila;
De ce vaincu d'Alcide une race coula;
C'est la race, autrefois païenne, puis chrétienne,
De Lechus, de Platon, d'Othon, d'Ursus, d'Étienne,
Et de tous ces seigneurs des rocs et des forêts
Bordant l'Europe au nord, flot d'abord, digue après.
Corbus est double; il est burg au bois, ville en plaine.
Du temps où l'on montait sur la tour châtelaine,
On voyait, au delà des pins et des rochers,
Sa ville perçant l'ombre au loin de ses clochers;
Cette ville a des murs; pourtant ce n'est pas d'elle
Que relève l'antique et noble citadelle;
Fière, elle s'appartient; quelquefois un château
Est l'égal d'une ville; en Toscane Prato,
Barletta dans la Pouille, et Crème en Lombardie,
Valent une cité, même forte et hardie;
Corbus est de ce rang. Sur ses rudes parois
Ce burg a le reflet de tous les anciens rois;
Tous leurs avènements, toutes leurs funérailles,
Ont, chantant ou pleurant, traversé ses murailles;
Tous s'y sont mariés, la plupart y sont nés;
C'est là que flamboyaient ces barons couronnés;

Corbus est le berceau de la royauté scythe.
Or, le nouveau marquis doit faire une visite
A l'histoire qu'il va continuer. La loi
Veut qu'il soit seul pendant la nuit qui le fait roi.
Au seuil de la forêt, un clerc lui donne à boire
Un vin mystérieux versé dans un ciboire,
Qui doit, le soir venu, l'endormir jusqu'au jour;
Puis on le laisse, il part et monte dans la tour;
Il trouve dans la salle une table dressée;
Il soupe et dort; et l'ombre envoie à sa pensée
Tous les spectres des rois depuis le duc Bela;
Nul n'oserait entrer au burg cette nuit-là;
Le lendemain, on vient en foule, on le délivre;
Et, plein des visions du sommeil, encore ivre
De tous ses grands aïeux qui lui sont apparus,
On le mène à l'église où dort Borivorus;
L'évêque lui bénit la bouche et la paupière,
Et met dans ses deux mains les deux haches de pierre
Dont Attila frappait, juste comme la mort,
D'un bras sur le midi, de l'autre sur le nord.

Ce jour-là, sur les tours de la ville, on arbore
Le menaçant drapeau du marquis Swantibore
Qui lia dans les bois et fit manger aux loups
Sa femme et le taureau dont il était jaloux.

Même quand l'héritier du trône est une femme,
Le souper de la tour de Corbus la réclame;
C'est la loi; seulement la pauvre femme a peur.

V

LA MARQUISE MAHAUD.

La nièce du dernier marquis, Jean le Frappeur,
Mahaud, est aujourd'hui marquise de Lusace.
Dame, elle a la couronne, et, femme, elle a la grâce.

Une reine n'est pas reine sans la beauté.
C'est peu que le royaume, il faut la royauté.
Dieu dans son harmonie également emploie
Le cèdre qui résiste et le roseau qui ploie,
Et, certes, il est bon qu'une femme parfois
Ait dans sa main les mœurs, les esprits et les lois,
Succède au maître altier, sourie au peuple, et mène,
En lui parlant tout bas, la sombre troupe humaine;
Mais la douce Mahaud, dans ces temps de malheur,
Tient trop le sceptre, hélas! comme on tient une fleur;
Elle est gaie, étourdie, imprudente et peureuse.
Toute une Europe obscure autour d'elle se creuse;
Et, quoiqu'elle ait vingt ans, on a beau la prier,
Elle n'a pas encor voulu se marier.
Il est temps cependant qu'un bras viril l'appuie;
Comme l'arc-en-ciel rit entre l'ombre et la pluie,
Comme la biche joue entre le tigre et l'ours,
Elle a, la pauvre belle aux purs et chastes jours,
Deux noirs voisins qui font une noire besogne,
L'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne.

VI

LES DEUX VOISINS.

Toute la différence entre ce sombre roi
Et ce sombre empereur, sans foi, sans Dieu, sans loi,
C'est que l'un est la griffe et que l'autre est la serre;
Tous deux vont à la messe et disent leur rosaire;
Ils n'en passent pas moins pour avoir fait tous deux
Dans l'enfer un traité d'alliance hideux;
On va même jusqu'à chuchoter à voix basse,
Dans la foule où la peur d'en haut tombe et s'amasse,
L'affreux texte d'un pacte entre eux et le pouvoir
Qui s'agite sous l'homme au fond du monde noir;
Quoique l'un soit la haine et l'autre la vengeance,
Ils vivent côte à côte en bonne intelligence;

Tous les peuples qu'on voit saigner à l'horizon
Sortent de leur tenaille et sont de leur façon;
Leurs deux figures sont lugubrement grandies
Par de rouges reflets de sacs et d'incendies;
D'ailleurs, comme David, suivant l'usage ancien,
L'un est poëte, et l'autre est bon musicien;
Et, les déclarant dieux, la renommée allie
Leurs noms dans les sonnets qui viennent d'Italie.
L'antique hiérarchie a l'air mise en oubli;
Car, suivant le vieil ordre en Europe établi,
L'empereur d'Allemagne est duc, le roi de France
Marquis; les autres rois ont peu de différence;
Ils sont barons autour de Rome, leur pilier,
Et le roi de Pologne est simple chevalier;
Mais dans ce siècle on voit l'exception unique
Du roi sarmate égal au césar germanique.
Chacun s'est fait sa part; l'allemand n'a qu'un soin,
Il prend tous les pays de terre ferme au loin;
Le polonais, ayant le rivage baltique,
Veut des ports, il a pris toute la mer celtique,
Sur tous les flots du nord il pousse ses dromons;
L'Islande voit passer ses navires démons;
L'allemand brûle Anvers et conquiert les deux Prusses,
Le polonais secourt Spotocus, duc des russes,
Comme un plus grand boucher en aide un plus petit;
Le roi prend, l'empereur pille, usurpe, investit;
L'empereur fait la guerre à l'ordre teutonique,
Le roi sur le Jutland pose son pied cynique;
Mais, qu'ils brisent le faible ou qu'ils trompent le fort,
Quoi qu'ils fassent, ils ont pour loi d'être d'accord;
Des geÿsers du pôle aux cités transalpines,
Leurs ongles monstrueux, crispés sur des rapines,
Égratignent le pâle et triste continent.
Et tout leur réussit. Chacun d'eux, rayonnant,
Mène à fin tous ses plans lâches ou téméraires,
Et règne; et, sous Satan paternel, ils sont frères;
Ils s'aiment; l'un est fourbe et l'autre est déloyal;

Ils sont les deux bandits du grand chemin royal.
O les noirs conquérants! et quelle œuvre éphémère!
L'ambition, branlant ses têtes de chimère,
Sous leur crâne brumeux, fétide et sans clarté,
Nourrit la pourriture et la stérilité;
Ce qu'ils font est néant et cendre; une hydre allaite,
Dans leur âme nocturne et profonde, un squelette.
Le polonais sournois, l'allemand hasardeux,
Remarquent qu'à cette heure une femme est près d'eux;
Tous deux guettent Mahaud. Et naguère, avec rage,
De sa bouche qu'empourpre une lueur d'orage
Et d'où sortent des mots pleins d'ombre ou teints de sang,
L'empereur a jeté cet éclair menaçant :
«L'empire est las d'avoir au dos cette besace
Qu'on appelle la haute et la basse Lusace,
Et dont la pesanteur, qui nous met sur les dents,
S'accroît, quand, par hasard, une femme est dedans.»
Le polonais se tait, épie et patiente.

Ce sont deux grands dangers; mais cette insouciante
Sourit, gazouille et danse, aime les doux propos,
Se fait bénir du pauvre et réduit les impôts;
Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière;
Elle est femme toujours; dans sa couronne altière,
Elle choisit la perle, elle a peur du fleuron;
Car le fleuron tranchant, c'est l'homme et le baron.
Elle a des tribunaux d'amour qu'elle préside;
Aux copistes d'Homère elle paye un subside;
Elle a tout récemment accueilli dans sa cour
Deux hommes, un luthier avec un troubadour,
Dont on ignore tout, le nom, le rang, la race,
Mais qui, conteurs charmants, le soir, sur la terrasse,
A l'heure où les vitraux aux brises sont ouverts,
Lui font de la musique et lui disent des vers.

Or, en juin, la Lusace, en août, les Moraves,
Font la fête du trône et sacrent leurs margraves;

C'est aujourd'hui le jour du burg mystérieux;
Mahaud viendra ce soir souper chez ses aïeux.

Qu'est-ce que tout cela fait à l'herbe des plaines,
Aux oiseaux, à la fleur, au nuage, aux fontaines?
Qu'est-ce que tout cela fait aux arbres des bois,
Que le peuple ait des jougs et que l'homme ait des rois?
L'eau coule, le vent passe et murmure : Qu'importe!

VII

LA SALLE À MANGER.

La salle est gigantesque; elle n'a qu'une porte;
Le mur fuit dans la brume et semble illimité;
En face de la porte, à l'autre extrémité,
Brille, étrange et splendide, une table adossée
Au fond de ce livide et froid rez-de-chaussée;
La salle a pour plafond les charpentes du toit;
Cette table n'attend qu'un convive; on n'y voit
Qu'un fauteuil sous un dais qui pend aux poutres noires;
Les anciens temps ont peint sur le mur leurs histoires :
Le fier combat du roi des vendes, Tassilo,
Contre Nemrod sur terre et Neptune sur l'eau,
Le fleuve Rhin trahi par la rivière Meuse,
Et, groupes blêmissants sur la paroi brumeuse,
Odin, le loup Fenris et le serpent Asgar;
Et toute la lumière éclairant ce hangar,
Qui semble d'un dragon avoir été l'étable,
Vient d'un flambeau sinistre allumé sur la table;
C'est le grand chandelier aux sept branches de fer
Que l'archange Attila rapporta de l'enfer
Après qu'il eut vaincu le Mammon, et sept âmes
Furent du noir flambeau les sept premières flammes.
Toute la salle semble un grand linéament
D'abîme, modelé dans l'ombre vaguement;
Au fond, la table éclate avec la brusquerie

De la clarté heurtant des blocs d'orfèvrerie;
De beaux faisans tués par les traîtres faucons,
Des viandes froides, force aiguières et flacons,
Chargent la table où s'offre une opulente agape;
Les plats bordés de fleurs sont en vermeil; la nappe
Vient de Frise, pays célèbre par ses draps;
Et, pour les fruits, brugnons, fraises, pommes, cédrats,
Les pâtres de la Murg ont sculpté les sébiles;
Ces orfèvres du bois sont des rustres habiles
Qui font sur une écuelle ondoyer des jardins
Et des monts où l'on voit fuir des chasses aux daims.
Sur une vasque d'or aux anses florentines,
Des actéons cornus et chaussés de bottines
Luttent, l'épée au poing, contre des lévriers;
Des branches de glaïeuls et de genévriers,
Des roses, des bouquets d'anis, une jonchée
De sauge toute en fleur nouvellement fauchée,
Couvrent d'un frais parfum de printemps répandu
Un tapis d'Ispahan sous la table étendu.
Dehors, c'est la ruine et c'est la solitude.
On entend, dans sa rauque et vaste inquiétude,
Passer sur le hallier, par l'été rajeuni,
Le vent, onde de l'ombre et flot de l'infini.
On a remis partout des vitres aux verrières
Qu'ébranle la rafale arrivant des clairières;
L'étrange dans ce lieu ténébreux et rêvant,
Ce serait que celui qu'on attend fût vivant;
Aux lueurs du sept-bras, qui fait flamboyer presque
Les vagues yeux épars sur la lugubre fresque,
On voit le long des murs, par place, un escabeau,
Quelque long coffre obscur à meubler le tombeau,
Et des buffets chargés de cuivre et de faïence;
Et la porte, effrayante et sombre confiance,
Est formidablement ouverte sur la nuit.

Rien ne parle en ce lieu d'où tout homme s'enfuit.
La terreur, dans les coins accroupie, attend l'hôte.

Cette salle à manger de titans est si haute,
Qu'en égarant, de poutre en poutre, son regard
Aux étages confus de ce plafond hagard,
On est presque étonné de n'y pas voir d'étoiles.
L'araignée est géante en ces hideuses toiles
Flottant là-haut, parmi les madriers profonds
Que mordent aux deux bouts les gueules des griffons.
La lumière a l'air noire et la salle a l'air morte.
La nuit retient son souffle. On dirait que la porte
A peur de remuer tout haut ses deux battants.

VIII

CE QU'ON Y VOIT ENCORE.

Mais ce que cette salle, antre obscur des vieux temps,
A de plus sépulcral et de plus redoutable,
Ce n'est pas le flambeau, ni le dais, ni la table;
C'est, le long de deux rangs d'arches et de piliers,
Deux files de chevaux avec leurs chevaliers.

Chacun à son pilier s'adosse et tient sa lance;
L'arme droite, ils se font vis-à-vis en silence;
Les chanfreins sont lacés; les harnais sont bouclés;
Les chatons des cuissards sont barrés de leurs clés;
Les trousseaux de poignards sur l'arçon se répandent;
Jusqu'aux pieds des chevaux les caparaçons pendent;
Les cuirs sont agrafés; les ardillons d'airain
Attachent l'éperon, serrent le gorgerin;
La grande épée à mains brille au croc de la selle;
La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle;
Les genouillères ont leur boutoir meurtrier;
Les mains pressent la bride et les pieds l'étrier;
Ils sont prêts; chaque heaume est masqué de son crible;
Tous se taisent; pas un ne bouge; c'est terrible.

Les chevaux monstrueux ont la corne au frontail.

Si Satan est berger, c'est là son noir bétail.
Pour en voir de pareils dans l'ombre, il faut qu'on dorme;
Ils sont comme engloutis sous la housse difforme;
Les cavaliers sont froids, calmes, graves, armés,
Effroyables; les poings lugubrement fermés;
Si l'enfer tout à coup ouvrait ces mains fantômes,
On verrait quelque lettre affreuse dans leurs paumes.
De la brume du lieu leur stature s'accroît.
Autour d'eux l'ombre a peur et les piliers ont froid.
O nuit, qu'est-ce que c'est que ces guerriers livides?

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
L'air fauve, et, quoiqu'étant de l'ombre, ils sont du fer.
Sont-ce des larves? Non; et sont-ce des statues?
Non. C'est de la chimère et de l'horreur, vêtues
D'airain, et, des bas-fonds de ce monde puni,
Faisant une menace obscure à l'infini;
Devant cette impassible et morne chevauchée,
L'âme tremble et se sent des spectres approchée,
Comme si l'on voyait la halte des marcheurs
Mystérieux que l'aube efface en ses blancheurs.
Si quelqu'un, à cette heure, osait franchir la porte,
A voir se regarder ces masques de la sorte,
Il croirait que la mort, à de certains moments,
Rhabillant l'homme, ouvrant les sépulcres dormants,
Ordonne, hors du temps, de l'espace et du nombre,
Des confrontations de fantômes dans l'ombre.

Les linceuls ne sont pas plus noirs que ces armets;
Les tombeaux, quoique sourds et voilés pour jamais,
Ne sont pas plus glacés que ces brassards; les bières
N'ont pas leurs ais hideux mieux joints que ces jambières;
Le casque semble un crâne, et, de squames couverts,
Les doigts des gantelets luisent comme des vers;
Ces robes de combat ont des plis de suaires;
Ces pieds pétrifiés siéraient aux ossuaires;

Ces piques ont des bois lourds et vertigineux
Où des têtes de morts s'ébauchent dans les nœuds.
Ils sont tous arrogants sur la selle, et leurs bustes
Achèvent les poitrails des destriers robustes;
Les mailles sur leurs flancs croisent leurs durs tricots;
Le mortier des marquis près des tortils ducaux
Rayonne, et sur l'écu, le casque et la rondache,
La perle triple alterne avec les feuilles d'ache;
La chemise de guerre et le manteau de roi
Sont si larges, qu'ils vont du maître au palefroi;
Les plus anciens harnais remontent jusqu'à Rome;
L'armure du cheval sous l'armure de l'homme
Vit d'une vie horrible, et guerrier et coursier
Ne font qu'une seule hydre aux écailles d'acier.

L'histoire est là; ce sont toutes les panoplies
Par qui furent jadis tant d'œuvres accomplies;
Chacune, avec son timbre en forme de delta,
Semble la vision du chef qui la porta;
Là sont les ducs sanglants et les marquis sauvages
Qui portaient pour pennons au milieu des ravages
Des saints dorés et peints sur des peaux de poissons.
Voici Geth, qui criait aux slaves : Avançons!
Mundiaque, Ottocar, Platon, Ladislas Cunne,
Welf, dont l'écu portait : « Ma peur se nomme Aucune. »
Zultan, Nazamystus, Othon le Chassieux;
Depuis Spignus jusqu'à Spartibor aux trois yeux,
Toute la dynastie effrayante d'Antée
Semble là sur le bord des siècles arrêtée.

Que font-ils là, debout et droits? Qu'attendent-ils?
L'aveuglement remplit l'armet aux durs sourcils.
L'arbre est là sans la sève et le héros sans l'âme;
Où l'on voit des yeux d'ombre on vit des yeux de flamme;
La visière aux trous ronds sert de masque au néant;
Le vide s'est fait spectre et Rien s'est fait géant;
Et chacun de ces hauts cavaliers est l'écorce

De l'orgueil, du défi, du meurtre et de la force;
Le sépulcre glacé les tient; la rouille mord
Ces grands casques, épris d'aventure et de mort,
Que baisait leur maîtresse auguste, la bannière;
Pas un brassard ne peut remuer sa charnière;
Les voilà tous muets, eux qui rugissaient tous,
Et, grondant et grinçant, rendaient les clairons fous;
Le heaume affreux n'a plus de cri dans ses gencives;
Ces armures, jadis fauves et convulsives,
Ces hauberts, autrefois pleins d'un souffle irrité,
Sont venus s'échouer dans l'immobilité,
Regarder devant eux l'ombre qui se prolonge,
Et prendre dans la nuit la figure du songe.

Ces deux files, qui vont depuis le morne seuil
Jusqu'au fond où l'on voit la table et le fauteuil,
Laissent entre leurs fronts une ruelle étroite;
Les marquis sont à gauche et les ducs sont à droite;
Jusqu'au jour où le toit que Spignus crénela,
Chargé d'ans, croulera sur leur tête, ils sont là,
Inégaux, face à face, et pareils, côte à côte.
En dehors des deux rangs, en avant, tête haute,
Comme pour commander le funèbre escadron
Qu'éveillera le bruit du suprême clairon,
Les vieux sculpteurs ont mis un cavalier de pierre,
Charlemagne, ce roi qui de toute la terre
Fit une table ronde à douze chevaliers.

Les cimiers surprenants, tragiques, singuliers,
Cauchemars entrevus dans le sommeil sans bornes,
Sirènes aux seins nus, mélusines, licornes,
Farouches bois de cerfs, aspics, alérions,
Sur la rigidité des pâles morions,
Semblent une forêt de monstres qui végète;
L'un penche en avant, l'autre en arrière se jette;
Tous ces êtres, dragons, cerbères orageux,
Que le bronze et le rêve ont créés dans leurs jeux,

Lions volants, serpents ailés, guivres palmées,
Faits pour l'effarement des livides armées,
Espèces de démons composés de terreur,
Qui, sur le heaume altier des barons en fureur,
Hurlaient, accompagnant la bannière géante,
Sur les cimiers glacés songent, gueule béante,
Comme s'ils s'ennuyaient, trouvant les siècles longs;
Et, regrettant les morts saignant sous les talons,
Les trompettes, la poudre immense, la bataille,
Le carnage, on dirait que l'Épouvante bâille.
Le métal fait reluire, en reflets durs et froids,
Sa grande larme au mufle obscur des palefrois;
De ces spectres pensifs l'odeur des temps s'exhale;
Leur ombre est formidable au plafond de la salle;
Aux lueurs du flambeau frissonnant, au-dessus
Des blêmes cavaliers vaguement aperçus,
Elle remue et croît dans les ténébreux faîtes;
Et la double rangée horrible de ces têtes
Fait, dans l'énormité des vieux combles fuyants,
De grands nuages noirs aux profils effrayants.

Et tout est fixe, et pas un coursier ne se cabre
Dans cette légion de la guerre macabre;
Oh! ces hommes masqués sur ces chevaux voilés,
Chose affreuse!

A la brume éternelle mêlés,
Ayant chez les vivants fini leur tâche austère,
Muets, ils sont tournés du côté du mystère;
Ces sphinx ont l'air, au seuil du gouffre où rien ne luit,
De regarder l'énigme en face dans la nuit,
Comme si, prêts à faire, entre les bleus pilastres,
Sous leurs sabots d'acier étinceler les astres,
Voulant pour cirque l'ombre, ils provoquaient d'en bas,
Pour on ne sait quels fiers et funèbres combats,
Dans le champ sombre où n'ose aborder la pensée,
La sinistre visière au fond des cieux baissée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

IX

BRUIT QUE FAIT LE PLANCHER.

C'est là qu'Eviradnus entre; Gasclin le suit.

Le mur d'enceinte étant presque partout détruit,
Cette porte, ancien seuil des marquis patriarches,
Qu'au-dessus de la cour exhaussent quelques marches,
Domine l'horizon, et toute la forêt
Autour de son perron comme un gouffre apparaît.
L'épaisseur du vieux roc de Corbus est propice
A cacher plus d'un sourd et sanglant précipice;
Tout le burg, et la salle elle-même, dit-on,
Sont bâtis sur des puits faits par le duc Platon;
Le plancher sonne; on sent au-dessous des abîmes.

«Page, dit ce chercheur d'aventures sublimes,
Viens. Tu vois mieux que moi, qui n'ai plus de bons yeux,
Car la lumière est femme et se refuse aux vieux;
Bah! voit toujours assez qui regarde en arrière.
On découvre d'ici la route et la clairière;
Garçon, vois-tu là-bas venir quelqu'un?» Gasclin
Se penche hors du seuil; la lune est dans son plein,
D'une blanche lueur la clairière est baignée.
«Une femme à cheval. Elle est accompagnée.
— De qui?» Gasclin répond : «Seigneur, j'entends les voix
De deux hommes parlant et riant, et je vois
Trois ombres de chevaux qui passent sur la route.
— Bien, dit Eviradnus. Ce sont eux. Page, écoute :
Tu vas partir d'ici. Prends un autre chemin.
Va-t'en, sans être vu. Tu reviendras demain
Avec nos deux chevaux, frais, en bon équipage,
Au point du jour. C'est dit. Laisse-moi seul.» Le page
Regardant son bon maître avec des yeux de fils,

Dit : « Si je demeurais? Ils sont deux. — Je suffis.
Va. »

X

EVIRADNUS IMMOBILE.

Le héros est seul sous ces grands murs sévères.
Il s'approche un moment de la table où les verres
Et les hanaps, dorés et peints, petits et grands,
Sont étagés, divers pour les vins différents;
Il a soif; les flacons tentent sa lèvre avide;
Mais la goutte qui reste au fond d'un verre vide
Trahirait que quelqu'un dans la salle est vivant;
Il va droit aux chevaux. Il s'arrête devant
Celui qui le plus près de la table étincelle,
Il prend le cavalier et l'arrache à la selle;
La panoplie en vain lui jette un pâle éclair,
Il saisit corps à corps le fantôme de fer,
Et l'emporte au plus noir de la salle; et, pliée
Dans la cendre et la nuit, l'armure humiliée
Reste adossée au mur comme un héros vaincu;
Eviradnus lui prend sa lance et son écu,
Monte en selle à sa place, et le voilà statue.

Pareil aux autres, froid, la visière abattue,
On n'entend pas un souffle à sa lèvre échapper,
Et le tombeau pourrait lui-même s'y tromper.

Tout est silencieux dans la salle terrible.

XI

UN PEU DE MUSIQUE.

Écoutez! — Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Inspruck, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable,
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson :

«Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois;
Tu m'emmènes, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

«Je suis ton maître et ta proie;
Partons, c'est la fin du jour;
Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

«Nous ferons toucher leurs têtes;
Les voyages sont aisés;
Nous donnerons à ces bêtes
Une avoine de baisers.

«Viens! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieux.

«Un bagage est nécessaire;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère,
Et la fleur de tes cheveux.

«Viens, le soir brunit les chênes;
Le moineau rit; ce moqueur

Entend le doux bruit des chaînes
Que tu m'as mises au cœur.

«Ce ne sera point ma faute
Si les forêts et les monts,
En nous voyant côte à côte,
Ne murmurent pas : Aimons!

«Viens, sois tendre, je suis ivre.
O les verts taillis mouillés!
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

«L'envieux oiseau nocturne,
Triste, ouvrira son œil rond;
Les nymphes, penchant leur urne,
Dans les grottes souriront,

«Et diront : «Sommes-nous folles!
«C'est Léandre avec Héro;
«En écoutant leurs paroles
«Nous laissons tomber notre eau.»

«Allons-nous-en par l'Autriche!
Nous aurons l'aube à nos fronts;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

«Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements!

«Nous entrerons à l'auberge,
Et nous paîrons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

«Tu seras dame, et moi comte;
Viens, mon cœur s'épanouit;
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit.»

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose; tout se tait.

XII

LE GRAND JOSS ET LE PETIT ZÉNO.

Soudain, au seuil lugubre apparaissent trois têtes
Joyeuses, et d'où sort une lueur de fêtes;
Deux hommes, une femme en robe de drap d'or.
L'un des hommes paraît trente ans; l'autre est encor
Plus jeune, et, sur son dos, il porte en bandoulière
La guitare où s'enlace une branche de lierre;
Il est grand et blond; l'autre est petit, pâle et brun;
Ces hommes, qu'on dirait faits d'ombre et de parfum,
Sont beaux, mais le démon dans leur beauté grimace;
Avril a de ces fleurs où rampe une limace.

«Mon grand Joss, mon petit Zéno, venez ici.
Voyez. C'est effrayant.»

Celle qui parle ainsi
C'est madame Mahaud; le clair de lune semble
Caresser sa beauté qui rayonne et qui tremble,
Comme si ce doux être était de ceux que l'air
Crée, apporte et remporte en un céleste éclair.

«Passer ici la nuit! Certe, un trône s'achète!
Si vous n'étiez venus m'escorter en cachette,

Dit-elle, je serais vraiment morte de peur. »

La lune éclaire auprès du seuil, dans la vapeur,
Un des grands chevaliers adossés aux murailles.

« Comme je vous vendrais à l'encan ces ferrailles!
Dit Zéno; je ferais, si j'étais le marquis,
De ce tas de vieux clous sortir des vins exquis,
Des galas, des tournois, des bouffons et des femmes. »

Et, frappant cet airain d'où sort le bruit des âmes,
Cette armure où l'on voit frémir le gantelet,
Calme et riant, il donne au sépulcre un soufflet.

« Laissez donc mes aïeux, dit Mahaud, qui murmure.
Vous êtes trop petit pour toucher cette armure. »

Zéno pâlit. Mais Joss : « Ça, des aïeux! J'en ris.
Tous ces bonshommes noirs sont des nids de souris.
Pardieu! pendant qu'ils ont l'air terrible, et qu'ils songent,
Écoutez, on entend le bruit des dents qui rongent.
Et dire qu'en effet autrefois tout cela
S'appelait Ottocar, Othon, Platon, Bela!
Hélas! la fin n'est pas plaisante, et déconcerte.
Soyez donc ducs et rois! Je ne voudrais pas, certe,
Avoir été colosse, avoir été héros,
Madame, avoir empli de morts des tombereaux,
Pour que, sous ma farouche et fière bourguignotte,
Moi, prince et spectre, un rat paisible me grignote!

— C'est que ce n'est point là votre état, dit Mahaud.
Chantez, soit; mais ici ne parlez pas trop haut.

— Bien dit, reprend Zéno. C'est un lieu de prodiges.
Et, quant à moi, je vois des serpentes, des stryges,
Tout un fourmillement de monstres, s'ébaucher
Dans la brume qui sort des fentes du plancher. »

Mahaud frémit.

«Ce vin que l'abbé m'a fait boire,
Va bientôt m'endormir d'une façon très noire;
Jurez-moi de rester près de moi.

— J'en réponds,
Dit Joss; et Zéno dit : — Je le jure. Soupons.»

XIII

ILS SOUPENT.

Et, riant et chantant, ils s'en vont vers la table.

«Je fais Joss chambellan et Zéno connétable,»
Dit Mahaud. Et tous trois causent, joyeux et beaux,
Elle sur le fauteuil, eux sur des escabeaux;
Joss mange, Zéno boit, Mahaud rêve. La feuille
N'a pas de bruit distinct qu'on note et qu'on recueille,
Ainsi va le babil sans forme et sans lien;
Joss par moment fredonne un chant tyrolien,
Et fait rire ou pleurer la guitare; les contes
Se mêlent aux gaîtés fraîches, vives et promptes.
Mahaud dit : «Savez-vous que vous êtes heureux?
— Nous sommes bien portants, jeunes, fous, amoureux;
C'est vrai. — De plus, tu sais le latin comme un prêtre,
Et Joss chante fort bien. — Oui, nous avons un maître
Qui nous donne cela par-dessus le marché.
— Quel est son nom? — Pour nous Satan, pour vous Péché,
Dit Zéno, caressant jusqu'en sa raillerie.
— Ne riez pas ainsi, je ne veux plus qu'on rie.
Paix, Zéno! Parle-moi, toi, Joss, mon chambellan.
— Madame, Viridis, comtesse de Milan,
Fut superbe; Diane éblouissait le pâtre;
Aspasie, Isabeau de Saxe, Cléopâtre,

Sont des noms devant qui la louange se tait;
Rhodope fut divine; Érylésis était
Si belle, que Vénus, jalouse de sa gorge,
La traîna toute nue en la céleste forge
Et la fit sur l'enclume écraser par Vulcain;
Eh bien, autant l'étoile éclipse le sequin,
Autant le temple éclipse un monceau de décombres,
Autant vous effacez toutes ces belles ombres!
Ces coquettes qui font des mines dans l'azur,
Les elfes, les péris ont le front jeune et pur
Moins que vous, et pourtant le vent et ses bouffées
Les ont galamment d'ombre et de rayons coiffées.
— Flatteur, tu chantes bien,» dit Mahaud. Joss reprend :
«Si j'étais, sous le ciel splendide et transparent,
Ange, fille ou démon, s'il fallait que j'apprisse
La grâce, la gaîté, le rire et le caprice,
Altesse, je viendrais à l'école chez vous.
Vous êtes une fée aux yeux divins et doux,
Ayant contre un vil sceptre échangé sa baguette.»
Mahaud songe : «On dirait que ton regard me guette,
Tais-toi. Voyons, de vous tout ce que je connais,
C'est que Joss est bohême et Zéno polonais,
Mais vous êtes charmants; et pauvres; oui, vous l'êtes;
Moi, je suis riche; eh bien, demandez-moi, poëtes,
Tout ce que vous voudrez. — Tout? Je vous prends au mot,
Répond Joss. Un baiser. — Un baiser! dit Mahaud
Surprise en ce chanteur d'une telle pensée;
Savez-vous qui je suis?» Et fière et courroucée,
Elle rougit. Mais Joss n'est pas intimidé.
«Si je ne le savais, aurais-je demandé
Une faveur qu'il faut qu'on obtienne, ou qu'on prenne?
Il n'est don que de roi ni baiser que de reine.
— Reine!» et Mahaud sourit.

XIV

APRÈS SOUPER.

Cependant, par degrés,
Le narcotique éteint ses yeux d'ombre enivrés;
Zéno l'observe, un doigt sur la bouche; elle penche
La tête, et, souriant, s'endort, sereine et blanche.

Zéno lui prend la main qui retombe.

«Elle dort!
Dit Zéno; maintenant, vite, tirons au sort.
D'abord, à qui l'état? Ensuite, à qui la fille?»

Dans ces deux profils d'homme un œil de tigre brille.

«Frère, dit Joss, parlons politique à présent.
La Mahaud dort et fait quelque rêve innocent;
Nos griffes sont dessus. Nous avons cette folle.
L'ami de dessous terre est sûr et tient parole;
Le hasard, grâce à lui, ne nous a rien ôté
De ce que nous avons construit et comploté;
Tout nous a réussi. Pas de puissance humaine
Qui nous puisse arracher la femme et le domaine.
Concluons. Guerroyer, se chamailler pour rien,
Pour un oui, pour un non, pour un dogme arien
Dont le pape sournois rira dans la coulisse,
Pour quelque fille ayant une peau fraîche et lisse,
Des yeux bleus et des mains blanches comme le lait,
C'était bon dans le temps ou l'on se querellait
Pour la croix byzantine ou pour la croix latine,
Et quand Pépin tenait un synode à Leptine,
Et quand Rodolphe et Jean, comme deux hommes soûls,
Glaive au poing, s'arrachaient leur Agnès de deux sous;

Aujourd'hui, tout est mieux et les mœurs sont plus douces,
Frère, on ne se met plus ainsi la guerre aux trousses,
Et l'on sait en amis régler un différend;
As-tu des dés?

— J'en ai.

— Celui qui gagne prend
Le marquisat; celui qui perd a la marquise.

— Bien.

— J'entends du bruit.

— Non, dit Zéno, c'est la bise
Qui souffle bêtement et qu'on prend pour quelqu'un.
As-tu peur?

— Je n'ai peur de rien, que d'être à jeun,
Répond Joss, et sur moi que les gouffres s'écroulent!

— Finissons. Que le sort décide.»

Les dés roulent.

«Quatre.»

Joss prend les dés.

«Six. Je gagne tout net.
J'ai trouvé la Lusace au fond de ce cornet.
Dès demain, j'entre en danse avec tout mon orchestre.
Taxes partout. Payez. La corde ou le séquestre.
Des trompettes d'airain seront mes galoubets.
Les impôts, cela pousse en plantant des gibets.»

Zéno dit : «J'ai la fille. Eh bien, je le préfère.

Elle est belle, dit Joss.

— Pardieu!

— Qu'en vas-tu faire?

— Un cadavre.»

Et Zéno reprend :

«En vérité,
La créature m'a tout à l'heure insulté.
Petit! voilà le mot qu'a dit cette femelle.
Si l'enfer m'eût crié, béant sous ma semelle,
Dans la sombre minute où je tenais les dés :
«Fils, les hasards ne sont pas encor décidés;
«Je t'offre le gros lot, la Lusace aux sept villes;
«Je t'offre dix pays de blés, de vins et d'huiles,
«A ton choix, ayant tous leur peuple diligent;
«Je t'offre la Bohême et ses mines d'argent,
«Ce pays le plus haut du monde, ce grand antre
«D'où plus d'un fleuve sort, où pas un ruisseau n'entre;
«Je t'offre le Tyrol aux monts d'azur remplis,
«Et je t'offre la France avec les fleurs de lys;
«Qu'est-ce que tu choisis?» J'aurais dit : «La vengeance.»
«Et j'aurais dit : «Enfer, plutôt que cette France,
«Et que cette Bohême, et ce Tyrol si beau,
«Mets à mes ordres l'ombre et les vers du tombeau!»
Mon frère, cette femme, absurdement marquise
D'une marche terrible où tout le nord se brise,
Et qui, dans tous les cas, est pour nous un danger,
Ayant été stupide au point de m'outrager,
Il convient qu'elle meure; et puis, s'il faut tout dire,
Je l'aime; et la lueur que de mon cœur je tire,
Je la tire du tien; tu l'aimes aussi, toi.
Frère, en faisant ici, chacun dans notre emploi,

Les bohêmes, pour mettre à fin cette équipée,
Nous sommes devenus, près de cette poupée,
Niais, toi comme un page, et moi comme un barbon,
Et, de galants pour rire, amoureux pour de bon;
Oui, nous sommes tous deux épris de cette femme;
Or, frère, elle serait entre nous une flamme;
Tôt ou tard, et malgré le bien que je te veux,
Elle nous mènerait à nous prendre aux cheveux;
Vois-tu, nous finirions par rompre notre pacte.
Nous l'aimons. Tuons-la.

— Ta logique est exacte,
Dis Joss rêveur; mais quoi! du sang ici?»

Zéno
Pousse un coin de tapis, tâte, prend un anneau,
Le tire, et le plancher se soulève; un abîme
S'ouvre; il en sort de l'ombre ayant l'odeur du crime;
Joss marche vers la trappe, et, les yeux dans les yeux,
Zéno muet la montre à Joss silencieux;
Joss se penche, approuvant de la tête le gouffre.

XV

LES OUBLIETTES.

S'il sortait de ce puits une lueur de soufre,
On dirait une bouche obscure de l'enfer.
La trappe est large assez pour qu'en un brusque éclair
L'homme étonné qu'on pousse y tombe à la renverse;
On distingue les dents sinistres d'une herse,
Et, plus bas, le regard flotte dans de la nuit;
Le sang sur les parois fait un rougeâtre enduit;
L'Épouvante est au fond de ce puits toute nue;
On sent qu'il pourrit là de l'histoire inconnue,
Et que ce vieux sépulcre, oublié maintenant,
Cuve du meurtre, est plein de larves se traînant,

D'ombres tâtant le mur et de spectres reptiles.

« Nos aïeux ont parfois fait des choses utiles, »
Dit Joss. Et Zéno dit : « Je connais le château ;
Ce que le mont Corbus cache sous son manteau,
Nous le savons, l'orfraie et moi ; cette bâtisse
Est vieille ; on y rendait autrefois la justice.

— Es-tu sûr que Mahaud ne se réveille point ?

— Son œil est clos ainsi que je ferme mon poing ;
Elle dort d'une sorte âpre et surnaturelle,
L'obscure volonté du philtre étant sur elle.

— Elle s'éveillera demain au point du jour ?

— Dans l'ombre.

— Et que va dire ici toute la cour
Quand, au lieu d'une femme, ils trouveront deux hommes ?

— Tous se prosterneront en sachant qui nous sommes.

— Où va cette oubliette ?

— Aux torrents, aux corbeaux,
Au néant ; finissons. »

Ces hommes, jeunes, beaux,
Charmants, sont à présent difformes, tant s'efface
Sous la noirceur du cœur le rayon de la face,
Tant l'homme est transparent à l'enfer qui l'emplit.
Ils s'approchent ; Mahaud dort comme dans un lit.

« Allons ! »

Joss la saisit sous les bras, et dépose

Un baiser monstrueux sur cette bouche rose;
Zéno, penché devant le grand fauteuil massif,
Prend ses pieds endormis et charmants; et, lascif,
Lève la robe d'or jusqu'à la jarretière.

Le puits, comme une fosse au fond d'un cimetière,
Est là béant.

XVI

CE QU'ILS FONT DEVIENT PLUS DIFFICILE À FAIRE.

Portant Mahaud, qui dort toujours,
Ils marchent lents, courbés, en silence, à pas lourds,
Zéno tourné vers l'ombre et Joss vers la lumière;
La salle aux yeux de Joss apparaît tout entière;
Tout à coup il s'arrête, et Zéno dit : « Eh bien? »
Mais Joss est effrayant; pâle, il ne répond rien,
Et fait signe à Zéno, qui regarde en arrière...
Tous deux semblent changés en deux spectres de pierre;
Car tous deux peuvent voir, là, sous un cintre obscur,
Un des grands chevaliers rangés le long du mur
Qui se lève et descend de cheval; ce fantôme,
Tranquille sous le masque horrible de son heaume,
Vient vers eux, et son pas fait trembler le plancher;
On croit entendre un dieu de l'abîme marcher;
Entre eux et l'oubliette, il vient barrer l'espace,
Et dit, le glaive haut et la visière basse,
D'une voix sépulcrale et lente comme un glas :
« Arrête, Sigismond! Arrête, Ladislas! »

Tous deux laissent tomber la marquise, de sorte
Qu'elle gît à leurs pieds et paraît une morte.

La voix de fer parlant sous le grillage noir
Reprend, pendant que Joss blêmit, lugubre à voir,
Et que Zéno chancelle ainsi qu'un mât qui sombre :

«Hommes qui m'écoutez, il est un pacte sombre
Dont tout l'univers parle et que vous connaissez;
Le voici : «Moi, Satan, dieu des cieux éclipsés,
«Roi des jours ténébreux, prince des vents contraires,
«Je contracte alliance avec mes deux bons frères,
«L'empereur Sigismond et le roi Ladislas;
«Sans jamais m'absenter ni dire : je suis las,
«Je les protégerai dans toute conjoncture;
«De plus, je cède, en libre et pleine investiture,
«Étant seigneur de l'onde et souverain du mont,
«La mer à Ladislas, la terre à Sigismond,
«A la condition que, si je le réclame,
«Le roi m'offre sa tête et l'empereur son âme.»

— Serait-ce lui? dit Joss. Spectre aux yeux fulgurants,
Es-tu Satan?

— Je suis plus et moins. Je ne prends
Que vos têtes, ô rois des crimes et des trames,
Laissant sous l'ongle noir se débattre vos âmes.»

Ils se regardent, fous, brisés, courbant le front,
Et Zéno dit à Joss : «Hein! qu'est-ce que c'est donc?»

Joss bégaye : «Oui, la nuit nous tient. Pas de refuge.
De quelle part viens-tu? Qu'es-tu, spectre?

— Le juge.

— Grâce!»

La voix reprend :

«Dieu conduit par la main
Le vengeur en travers de votre affreux chemin;
L'heure où vous existiez est une heure sonnée;

Rien ne peut plus bouger dans votre destinée;
L'Idée inébranlable et calme est dans le joint.
Oui, je vous regardais. Vous ne vous doutiez point
Que vous aviez sur vous l'œil fixe de la peine,
Et que quelqu'un savait dans cette ombre malsaine
Que Joss fût kaÿser et que Zéno fût roi.
Vous venez de parler tout à l'heure, pourquoi?
Tout est dit. Vos forfaits sont sur vous, incurables,
N'espérez rien. Je suis l'abîme, ô misérables!
Ah! Ladislas est roi, Sigismond est césar;
Dieu n'est bon qu'à servir de roue à votre char;
Toi, tu tiens la Pologne avec ses villes fortes;
Toi, Milan t'a fait duc, Rome empereur, tu portes
La couronne de fer et la couronne d'or;
Toi, tu descends d'Hercule, et toi, de Spartibor;
Vos deux tiares sont les deux lueurs du monde;
Tous les monts de la terre et tous les flots de l'onde
Ont, altiers ou tremblants, vos deux ombres sur eux;
Vous êtes les jumeaux du grand vertige heureux;
Vous avez la puissance et vous avez la gloire;
Mais, sous ce ciel de pourpre et sous ce dais de moire,
Sous cette inaccessible et haute dignité,
Sous cet arc de triomphe au cintre illimité,
Sous ce royal pouvoir, couvert de sacrés voiles,
Sous ces couronnes, tas de perles et d'étoiles,
Sous tous ces grands exploits, prompts, terribles, fougueux,
Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux!
O dégradation du sceptre et de l'épée!
Noire main de justice aux cloaques trempée!
Devant l'hydre, le seuil du temple ouvre ses gonds,
Et le trône est un siège aux croupes des dragons!
Siècle infâme! ô grand ciel étoilé, que de honte!
Tout rampe; pas un front où le rouge ne monte;
C'est égal, on se tait, et nul ne fait un pas.
O peuple, million et million de bras,
Toi, que tous ces rois-là mangent et déshonorent,
Toi, que leurs majestés les vermines dévorent,

IMPRIMERIE NATIONALE

Est-ce que tu n'as pas des ongles, vil troupeau,
Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau!
Du reste, en voilà deux de pris; deux âmes telles
Que l'enfer même rêve étonné devant elles!
Sigismond, Ladislas, vous étiez triomphants,
Splendides, inouïs, prospères, étouffants;
Le temps d'être punis arrive; à la bonne heure.
Ah! le vautour larmoie et le caïman pleure.
J'en ris. Je trouve bon qu'à de certains instants,
Les princes, les heureux, les forts, les éclatants,
Les vainqueurs, les puissants, tous les bandits suprêmes,
A leurs fronts cerclés d'or, chargés de diadèmes,
Sentent l'âpre sueur de Josaphat monter.
Il est doux de voir ceux qui hurlaient, sangloter.
La peur après le crime; après l'affreux, l'immonde.
C'est bien. Dieu tout-puissant! quoi, des maîtres du monde,
C'est ce que, dans la cendre et sous mes pieds, j'ai là!
Quoi, ceci règne! Quoi, c'est un césar, cela!
En vérité, j'ai honte, et mon vieux cœur se serre
De les voir se courber plus qu'il n'est nécessaire.
Finissons. Ce qui vient de se passer ici,
Princes, veut un linceul promptement épaissi;
Ces mêmes dés hideux qui virent le Calvaire
Ont roulé, dans mon ombre indignée et sévère,
Sur une femme, après avoir roulé sur Dieu.
Vous avez joué là, rois, un lugubre jeu.
Mais, soit. Je ne vais pas perdre à de la morale
Ce moment que remplit la brume sépulcrale.
Vous ne voyez plus clair dans vos propres chemins,
Et vos doigts ne sont plus assez des doigts humains
Pour qu'ils puissent tâter vos actions funèbres;
A quoi bon présenter le miroir aux ténèbres?
A quoi bon vous parler de ce que vous faisiez?
Boire de l'ombre, étant de nuit rassasiés,
C'est ce que vous avez l'habitude de faire,
Rois, au point de ne plus sentir dans votre verre
L'odeur des attentats et le goût des forfaits.

Je vous dis seulement que ce vil portefaix,
Votre siècle, commence à trouver vos altesses
Lourdes d'iniquités et de scélératesses;
Il est las, c'est pourquoi je vous jette au monceau
D'ordures que des ans emporte le ruisseau!
Ces jeunes gens penchés sur cette jeune fille,
J'ai vu cela! Dieu bon, sont-ils de la famille
Des vivants, respirant sous ton clair horizon?
Sont-ce des hommes? Non. Rien qu'à voir la façon
Dont votre lèvre touche aux vierges endormies,
Princes, on sent en vous des goules, des lamies,
D'affreux êtres sortis des cercueils soulevés.
Je vous rends à la nuit. Tout ce que vous avez
De la face de l'homme est un mensonge infâme;
Vous avez quelque bête effroyable au lieu d'âme;
Sigismond l'assassin, Ladislas le forban,
Vous êtes des damnés en rupture de ban;
Donc lâchez les vivants et lâchez les empires!
Hors du trône, tyrans! à la tombe, vampires!
Chiens du tombeau, voici le sépulcre. Rentrez.»

Et son doigt est tourné vers le gouffre.

Atterrés,
Ils s'agenouillent.

«Oh! dit Sigismond, fantôme,
Ne nous emmène pas dans ton morne royaume!
Nous t'obéirons. Dis, qu'exiges-tu de nous?
Grâce!»

Et le roi dit : «Vois, nous sommes à genoux,
Spectre!»

Une vieille femme a la voix moins débile.

La figure qui tient l'épée est immobile,

Et se tait, comme si cet être souverain
Tenait conseil en lui sous son linceul d'airain;
Tout à coup, élevant sa voix grave et hautaine :

« Princes, votre façon d'être lâches me gêne.
Je suis homme et non spectre. Allons, debout! mon bras
Est le bras d'un vivant; il ne me convient pas
De faire une autre peur que celle où j'ai coutume.
Je suis Eviradnus.

XVII

LA MASSUE.

Comme sort de la brume
Un sévère sapin, vieilli dans l'Appenzell,
A l'heure où le matin au souffle universel
Passe, des bois profonds balayant la lisière,
Le preux ouvre son casque, et hors de la visière
Sa longue barbe blanche et tranquille apparaît.

Sigismond s'est dressé comme un dogue en arrêt;
Ladislas bondit, hurle, ébauche une huée,
Grince des dents et rit, et, comme la nuée
Résume en un éclair le gouffre pluvieux,
Toute sa rage éclate en ce cri : « C'est un vieux! »

Le grand chevalier dit, regardant l'un et l'autre :
« Rois, un vieux de mon temps vaut deux jeunes du vôtre.
Je vous défie à mort, laissant à votre choix
D'attaquer l'un sans l'autre ou tous deux à la fois;
Prenez au tas quelque arme ici qui vous convienne;
Vous êtes sans cuirasse et je quitte la mienne;
Car le châtiment doit lui-même être correct. »

Eviradnus n'a plus que sa veste d'Utrecht.
Pendant que, grave et froid, il déboucle sa chape,
Ladislas, furtif, prend un couteau sur la nappe,

Se déchausse, et, rapide et bras levé, pieds nus,
Il se glisse en rampant derrière Eviradnus;
Mais Eviradnus sent qu'on l'attaque en arrière,
Se tourne, empoigne et tord la lame meurtrière,
Et sa main colossale étreint comme un étau
Le cou de Ladislas, qui lâche le couteau :
Dans l'œil du nain royal on voit la mort paraître.

« Je devrais te couper les quatre membres, traître,
Et te laisser ramper sur tes moignons sanglants.
Tiens, dit Eviradnus, meurs vite ! »

Et sur ses flancs
Le roi s'affaisse, et, blême et l'œil hors de l'orbite,
Sans un cri, tant la mort formidable est subite,
Il expire.

L'un meurt, mais l'autre s'est dressé.
Le preux, en délaçant sa cuirasse, a posé
Sur un banc son épée, et Sigismond l'a prise.

Le jeune homme effrayant rit de la barbe grise;
L'épée au poing, joyeux, assassin rayonnant,
Croisant les bras, il crie : « A mon tour maintenant ! »
Et les noirs chevaliers, juges de cette lice,
Peuvent voir, à deux pas du fatal précipice,
Près de Mahaud, qui semble un corps inanimé,
Eviradnus sans arme et Sigismond armé.
Le gouffre attend. Il faut que l'un des deux y tombe.

« Voyons un peu sur qui va se fermer la tombe,
Dit Sigismond. C'est toi le mort ! c'est toi le chien ! »

Le moment est funèbre; Eviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève;
Que faire ? Tout à coup sur Ladislas gisant

Son œil tombe; il sourit terrible, et, se baissant
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
« Hé! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue! »
Et, prenant aux talons le cadavre du roi,
Il marche à l'empereur qui chancelle d'effroi;
Il brandit le roi mort comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue
Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau!
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,
Dont le corps est la corde et la tête la pierre.
Le cadavre éperdu se renverse en arrière,
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

Lui, crie : « Arrangez-vous, princes, entre vous deux.
Si l'enfer s'éteignait, dans l'ombre universelle,
On le rallumerait, certe, avec l'étincelle
Qu'on peut tirer d'un roi heurtant un empereur. »

Sigismond, sous ce mort qui plane, ivre d'horreur,
Recule, sans la voir, vers la lugubre trappe;
Soudain le mort s'abat et le cadavre frappe...
Eviradnus est seul. Et l'on entend le bruit
De deux spectres tombant ensemble dans la nuit.
Le preux se courbe au seuil du puits, son œil y plonge,
Et, calme, il dit tout bas, comme parlant en songe :
« C'est bien! disparaissez, le tigre et le chacal! »

XVIII

LE JOUR REPARAÎT.

Il reporte Mahaud sur le fauteuil ducal,
Et, de peur qu'au réveil elle ne s'inquiète,
Il referme sans bruit l'infernale oubliette;
Puis remet tout en ordre autour de lui, disant :

« La chose n'a pas fait une goutte de sang;

C'est mieux. »

Mais, tout à coup, la cloche au loin éclate;
Les monts gris sont bordés d'un long fil écarlate;
Et voici que, portant des branches de genêt,
Le peuple vient chercher sa dame; l'aube naît.
Les hameaux sont en branle, on accourt; et, vermeille,
Mahaud, en même temps que l'aurore, s'éveille;
Elle pense rêver, et croit que le brouillard
A pris ces jeunes gens pour en faire un vieillard,
Et les cherche des yeux, les regrettant peut-être;
Eviradnus salue, et le vieux vaillant maître,
S'approchant d'elle avec un doux sourire ami :
« Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi? »

28 janvier 1859.

XVI
LES TRÔNES D'ORIENT.

I
ZIM-ZIZIMI.

Zim-Zizimi, soudan d'Égypte, commandeur
Des croyants, padischah qui dépasse en grandeur
Le césar d'Allemagne et le sultan d'Asie,
Maître que la splendeur énorme rassasie,
Songe. C'est le moment de son festin du soir;
Toute la table fume ainsi qu'un encensoir;
Le banquet est dressé dans la plus haute crypte
D'un grand palais bâti par les vieux rois d'Égypte;
Les plafonds sont dorés et les piliers sont peints;
Les buffets sont chargés de viandes et de pains,
Et de tout ce que peut rêver la faim humaine;
Un roi mange en un jour plus qu'en une semaine
Le peuple d'Ispahan, de Byzance et de Tyr;
Et c'est l'art des valets que de faire aboutir
La mamelle du monde à la bouche d'un homme;
Tous les mets qu'on choisit, tous les vins qu'on renomme
Sont là, car le sultan Zizimi boit du vin;
Il rit du livre austère et du texte divin
Que le derviche triste, humble et pâle, vénère;
L'homme sobre est souvent cruel, et, d'ordinaire,
L'économe de vin est prodigue de sang;
Mais Zim est à la fois ivrogne et malfaisant.

Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit plein de gloire.
Il règne; il a soumis la vieille Afrique noire;
Il règne par le sang, la guerre et l'échafaud;

Il tient l'Asie ainsi qu'il tient l'Afrique; il faut
Que celui qui veut fuir son empire s'exile
Au nord, en Thrace, au sud, jusqu'au fleuve Baxile;
Toujours vainqueur, fatal, fauve, il a pour vassaux
Les batailles, les camps, les clairons, les assauts;
L'aigle en l'apercevant crie et fuit dans les roches.
Les rajahs de Mysore et d'Agra sont ses proches,
Ainsi qu'Omar, qui dit : Grâce à moi, Dieu vaincra.
Son oncle est Hayraddin, sultan de Bassora,
Les grands cheiks du désert sont tous de sa famille,
Le roi d'Oude est son frère, et l'épée est sa fille.

Il a dompté Bagdad, Trébizonde, et Mossul
Que conquit le premier Duilius, ce consul
Qui marchait précédé de flûtes tibicines;
Il a soumis Gophna, les forêts abyssines,
L'Arabie, où l'aurore a d'immenses rougeurs,
Et l'Hedjaz, où, le soir, les tremblants voyageurs,
De la nuit autour d'eux sentant rôder les bêtes,
Allument de grands feux, tiennent leurs armes prêtes,
Et se brûlent un doigt pour ne pas s'endormir;
Mascate et son iman, la Mecque et son émir,
Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
Et l'eau de Nagaïn, et le sable d'Ophir,
Et le Sahara fauve, où l'oiseau vert asfir
Vient becqueter la mouche aux pieds des dromadaires;
Pareils à des vautours forcés de changer d'aires,
Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés,
Se sont dans la fournaise africaine enfoncés;
Quand il étend son sceptre, il touche aux âpres zones
Où luit la nudité des fières amazones;
En Grèce, il fait lutter chrétiens contre chrétiens,
Les chiens contre les porcs, les porcs contre les chiens;
Tout le craint; et sa tête est de loin saluée
Par le lama debout dans la sainte nuée,
Et son nom fait pâlir parmi ses Kassburdars

Le sophi devant qui flottent sept étendards;
Il règne; et le morceau qu'il coupe de la terre
S'agrandit chaque jour sous son noir cimeterre;
Il foule les cités, les achète, les vend,
Les dévore; à qui sont les hommes, Dieu vivant?
A lui, comme la paille est au bœuf dans l'étable.

*

Cependant il s'ennuie. Il est seul à sa table,
Le trône ne pouvant avoir de conviés;
Grandeur, bonheur, les biens par la foule enviés,
L'alcôve où l'on s'endort, le sceptre où l'on s'appuie,
Il a tout; c'est pourquoi ce tout-puissant s'ennuie;
Ivre, il est triste.

Il vient d'épuiser les plaisirs;
Il a donné son pied à baiser aux vizirs;
Sa musique a joué les fanfares connues;
Des femmes ont dansé devant lui toutes nues;
Il s'est fait adorer par un tas prosterné
De cheiks et d'ulémas décrépits, étonné
Que la barbe fût blanche alors que l'âme est vile;
Il s'est fait amener des prisons de la ville
Deux voleurs qui se sont traînés à ses genoux,
Criant grâce, implorant l'homme maître de tous,
Agitant à leurs poings de pesantes ferrailles,
Et, curieux de voir s'échapper leurs entrailles,
Il leur a lentement lui-même ouvert le flanc;
Puis il a renvoyé ses esclaves, bâillant.

Zim regarde, en sa molle et hautaine attitude,
Cherchant à qui parler dans cette solitude.

⋆

Le trône où Zizimi s'accoude est soutenu
Par dix sphinx au front ceint de roses, au flanc nu;
Tous sont en marbre blanc; tous tiennent une lyre;
L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire;
Chacun d'eux porte un mot sur sa tête sculpté,
Et ces dix mots sont : Gloire, Amour, Jeu, Volupté,
Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie.

Et le sultan s'écrie :

«O sphinx dont l'œil flamboie,
Je suis le Conquérant; mon nom est établi
Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli;
Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue;
Mes exploits fulgurants passent comme une roue;
Je vis; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel;
Mon trône vieillissant se transforme en autel;
Quand le moment viendra que je quitte la terre,
Étant le jour, j'irai rentrer dans la lumière;
Dieu dira : «Du sultan je veux me rapprocher.»
L'aube prendra son astre et viendra me chercher.
L'homme m'adore avec des faces d'épouvante;
L'Orgueil est mon valet, la Gloire est ma servante;
Elle se tient debout quand Zizimi s'assied;
Je dédaigne et je hais les hommes; et mon pied
Sent le mou de la fange en marchant sur leurs nuques.
A défaut des humains, tous muets, tous eunuques,
Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
Avec vos noms joyeux sur vos têtes dorés,
Désennuyez le roi redoutable qui tonne;
Que ma splendeur en vous autour de moi rayonne;
Chantez-moi votre chant de gloire et de bonheur;
O trône triomphal dont je suis le seigneur,
Parle-moi! Parlez-moi, sphinx couronnés de roses!»

Alors les sphinx, avec la voix qui sort des choses,
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.

⋆

LE PREMIER SPHINX.

La reine Nitocris, près du clair firmament,
Habite le tombeau de la haute terrasse;
Elle est seule, elle est triste; elle songe à sa race,
A tous ces rois, terreur des grecs et des hébreux,
Durs, sanglants, et sortis de son flanc ténébreux;
Au milieu de l'azur son sépulcre est farouche;
Les oiseaux tombent morts quand leur aile le touche;
Et la reine est muette, et les nuages font
Sur son royal silence un bruit sombre et profond.
Selon l'antique loi, nul vivant, s'il ne porte
Sur sa tête un corps mort, ne peut franchir la porte
Du tombeau, plein d'enfer et d'horreur pénétré.
La reine ouvre les yeux la nuit; le ciel sacré
Apparaît à la morte à travers les pilastres;
Son œil sinistre et fixe importune les astres;
Et jusqu'à l'aube, autour des os de Nitocris,
Un flot de spectres passe avec de vagues cris.

LE DEUXIÈME SPHINX.

Si grands que soient les rois, les pharaons, les mages
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages,
Personne n'est plus haut que Téglath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre,
Ses yeux semblent de pourpre, étant les yeux du maître;
Tout tremble; et, sous son joug redouté, le héros
Tient les peuples courbés ainsi que des taureaux;
Pour les villes d'Assur que son pas met en cendre,

Il est ce que sera pour l'Asie Alexandre,
Il est ce que sera pour l'Europe Attila;
Il triomphe, il rayonne; et, pendant ce temps-là,
Sans savoir qu'à ses pieds toute la terre tombe,
Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe,
Des potiers font sécher de la brique au soleil.

LE TROISIÈME SPHINX.

Nemrod était un maître aux archanges pareil;
Son nom est sur Babel, la sublime masure;
Son sceptre altier couvrait l'espace qu'on mesure
De la mer du couchant à la mer du levant;
Baal le fit terrible à tout être vivant
Depuis le ciel sacré jusqu'à l'enfer immonde,
Ayant rempli ses mains de l'empire du monde.
Si l'on eût dit : «Nemrod mourra», qui l'aurait cru?
Il vivait; maintenant cet homme a disparu.
Le désert est profond et le vent est sonore.

LE QUATRIÈME SPHINX.

Chrem fut roi; sa statue était d'or; on ignore
La date de la fonte et le nom du fondeur;
Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur,
Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère
Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
Puissants, victorieux; alors Dieu dit : Assez!

Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
Tient et par moments tourne un sablier, où coule
Une poudre qu'il a prise dans les tombeaux
Et ramassée aux plis des linceuls en lambeaux,
Et la cendre des morts mesure aux vivants l'heure.

Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure;

Pourquoi? le savez-vous, rois? C'est que chacun d'eux
Voit, au delà de vous, ô princes hasardeux,
Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
Et la forme que prend le trône dans la tombe.

LE CINQUIÈME SPHINX.

Les quatre conquérants de l'Asie étaient grands;
Leurs colères roulaient ainsi que des torrents;
Quand ils marchaient, la terre oscillait sur son axe;
Thuras tenait le Phase, Ochus avait l'Araxe,
Gour la Perse, et le roi fatal, Phul-Bélézys,
Sur l'Inde monstrueuse et triste était assis;
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrige,
L'Euphrate eut peur; Ninive, en voyant ce prodige,
Disait : «Quel est ce char étrange et radieux
Que traîne un formidable attelage de dieux?»
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée.

LE SIXIÈME SPHINX.

Cambyse ne fait plus un mouvement; il dort;
Il dort sans même voir qu'il pourrit; il est mort.
Tant que vivent les rois la foule est à plat ventre;
On les contemple, on trouve admirable leur antre;
Mais sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux,
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Oh! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catastrophe éternelle est éparse
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus!
Les rois vainqueurs sont morts plus que les rois vaincus,
Car la mort rit, et fait, quand sur l'homme elle monte,
Plus de nuit sur la gloire, hélas! que sur la honte.

LE SEPTIÈME SPHINX.

La tombe où l'on a mis Bélus croule au désert;
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,

Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde;
Le pâtre y vient choisir des pierres pour sa fronde;
Celui qui, le soir, passe en ce lugubre champ
Entend le bruit que fait le chacal en mâchant;
L'ombre en ce lieu s'amasse et la nuit est là toute;
Le voyageur, tâtant de son bâton la voûte,
Crie en vain : « Est-ce ici qu'était le dieu Bélus? »
Le sépulcre est si vieux qu'il ne s'en souvient plus.

LE HUITIÈME SPHINX.

Aménophis, Éphrée et Cherbron sont funèbres;
Rhamsès est devenu tout noir dans les ténèbres;
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous;
L'ombre n'a pas besoin de clefs ni de verrous,
L'ombre est forte. La mort est la grande geôlière;
Elle manie un dieu d'une main familière,
Et l'enferme; les rois sont ses noirs prisonniers;
Elle tient les premiers, elle tient les derniers;
Dans une gaine étroite elle a roidi leurs membres;
Elle les a couchés dans de lugubres chambres
Entre des murs bâtis de cailloux et de chaux;
Et, pour qu'ils restent seuls dans ces blêmes cachots,
Méditant sur leur sceptre et sur leur aventure,
Elle a pris de la terre et bouché l'ouverture.

LE NEUVIÈME SPHINX.

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit?
Venez; l'alcôve est morne, une brume l'emplit;
Cléopâtre est couchée à jamais. Cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard;
Quand elle disparut, le monde fut hagard;
Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre;
Pour elle Ephractæus soumit l'Atlas, Sapor

Vint d'Osymandias saisir le cercle d'or,
Mamylos conquit Suze et Tentyris détruite,
Et Palmyre, et pour elle Antoine prit la fuite;
Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
Il hésita, lâchant le monde dans son choix;
Cléopâtre égalait les Junons éternelles;
Une chaîne sortait de ses vagues prunelles;
O tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et douce de ses bras;
Son nom seul enivrait, Strophus n'osait l'écrire;
La terre s'éclairait de son divin sourire,
A force de lumière et d'amour effrayant;
Son corps semblait mêlé d'azur; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue;
Cléopâtre embaumait l'Égypte; toute nue,
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil;
O vivants, allez voir sa tombe souveraine;
Fière, elle était déesse et daignait être reine;
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs;
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,
Et plus que les lions rugissants était forte;
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

LE DIXIÈME SPHINX.

Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort?
Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
Que fait Gad? Il est mort. Que fait Sardanapale?
Il est mort.

*

Le sultan écoutait, morne et pâle.

«Voilà de sombres voix, dit-il, et je ferai
Dès demain jeter bas ce palais effaré

IMPRIMERIE NATIONALE.

Où le démon répond quand on s'adresse aux anges. »

Il menaça du poing les sphinx aux yeux étranges.

⋆

Et son regard tomba sur sa coupe où brillait
Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.

« Ah! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée;
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.
Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
Moi, le pouvoir, et toi, le vin, causons tous deux. »

La coupe étincelante, embaumée et fleurie,
Lui dit :

« Phur, roi soleil, avait Alexandrie;
Il levait au-dessus de la mer son cimier;
Il tirait de son peuple orageux, le premier
D'Afrique après Carthage et du monde après Rome,
Des soldats plus nombreux que les rêves que l'homme
Voit dans la transparence obscure du sommeil;
Mais à quoi bon avoir été l'homme soleil?
Puisqu'on est le néant, que sert d'être le maître?
Que sert d'être calife ou mage? A quoi bon être
Un de ces pharaons, ébauches des sultans,
Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres?
A quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,
Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
Xercès, Nabonassar, Asar-Addon, hélas!
On a des légions qu'à la guerre on exerce;
On est Antiochus, Chosroès, Artaxerce,
Sésostris, Annibal, Astyage, Sylla,
Achille, Omar, César, on meurt, sachez cela.

Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.
Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élance,
Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant; mais le roi
Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi;
Cet esprit plus noir trouve un juge plus farouche;
Pendant que l'âme fuit, le cadavre se couche,
Et se sent sous la terre opprimer et chercher
Par la griffe de l'arbre et le poids du rocher;
L'orfraie à son côté se tapit défiante;
Qu'est-ce qu'un sultan mort? Les taupes font leur fiente
Dans de la cendre à qui l'empire fut donné,
Et dans des ossements qui jadis ont régné;
Et les tombeaux des rois sont des trous à panthère. »

Zim, furieux, brisa la coupe contre terre.

⋆

Pour éclairer la salle, on avait apporté
Au centre de la table un flambeau d'or sculpté
A Sumatra, pays des orfèvres célèbres;
Cette lampe splendide étoilait les ténèbres.

Zim lui parla :

« Voilà de la lumière au moins!
Les sphinx sont de la nuit les funèbres témoins;
La coupe, étant toujours ivre, est à peu près folle;
Mais toi, flambeau, tu vis dans ta claire auréole;
Tu jettes aux banquets un regard souriant;
O lampe, où tu parais tu fais un orient;
Quand tu parles, ta voix doit être un chant d'aurore;
Dis-moi quelque chanson divine que j'ignore,
Parle-moi, ravis-moi, lampe du paradis!
Que la coupe et les sphinx monstrueux soient maudits;
Car les sphinx ont l'œil faux, la coupe a le vin traître.

Et la lampe parla sur cet ordre du maître :

« Après avoir eu Tyr, Babylone, Ilion,
Et pris Delphe à Thésée et l'Athos au lion,
Conquis Thèbe, et soumis le Gange tributaire,
Ninus le fratricide est perdu sous la terre;
Il est muré, selon le rite assyrien,
Dans un trou formidable où l'on ne voit plus rien.
Où? qui le sait? les puits sont noirs, la terre est creuse.
L'homme est devenu spectre. A travers l'ombre affreuse,
Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête,
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc;
Adam le trouverait à Caïn ressemblant.
La vipère frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture.
Il est gisant; il dort; peut-être qu'il attend.

Par moments, la Mort vient dans sa tombe, apportant
Une cruche et du pain qu'elle dépose à terre;
Elle pousse du pied le dormeur solitaire,
Et lui dit : « Me voici, Ninus. Réveille-toi.
Je t'apporte à manger. Tu dois avoir faim, roi.
Prends. — Je n'ai plus de mains, répond le roi farouche.
— Allons, mange. » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
Et la Mort, lui montrant le pain, dit : « Fils des dieux,
Vois ce pain. » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »

★

Zim se dressa terrible, et, sur les dalles sombres
Que le festin couvrait de ses joyeux décombres,
Jeta la lampe d'or sculptée à Sumatra.

La lampe s'éteignit.

Alors la Nuit entra;
Et Zim se trouva seul avec elle; la salle,
Comme en une fumée obscure et colossale,
S'effaça; Zim tremblait, sans gardes, sans soutiens :
La Nuit lui prit la main dans l'ombre, et lui dit : Viens.

20-25 novembre 1858.

II

1453.

Les Turcs, devant Constantinople,
Virent un géant chevalier,
A l'écu d'or et de sinople,
Suivi d'un lion familier.

Mahomet deux, sous les murailles,
Lui cria : « Qu'es-tu? » Le géant
Dit : « Je m'appelle Funérailles,
Et toi, tu t'appelles Néant.

« Mon nom sous le soleil est France.
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'amènerai la liberté.

« Mon armure est dorée et verte
Comme la mer sous le ciel bleu;
Derrière moi l'ombre est ouverte;
Le lion qui me suit, c'est Dieu. »

III

SULTAN MOURAD.

I

Mourad, fils du sultan Bajazet, fut un homme
Glorieux, plus qu'aucun des Tibères de Rome;
Dans son sérail veillaient des lions accroupis,
Et Mourad en couvrit de meurtres les tapis;
On y voyait blanchir des os entre les dalles;
Un long fleuve de sang de dessous ses sandales
Sortait, et s'épandait sur la terre, inondant
L'orient, et fumant dans l'ombre à l'occident;
Il fit un tel carnage avec son cimeterre
Que son cheval semblait au monde une panthère;
Sous lui Smyrne et Tunis, qui regretta ses beys,
Furent comme des corps qui pendent aux gibets;
Il fut sublime; il prit, mêlant la force aux ruses,
Le Caucase aux Kirghiz et le Liban aux Druses;
Il fit, après l'assaut, pendre les magistrats
D'Éphèse, et rouer vifs les prêtres de Patras;
Grâce à Mourad, suivi des victoires rampantes,
Le vautour essuyait son bec fauve aux charpentes
Du temple de Thésée encor pleines de clous;
Grâce à lui, l'on voyait dans Athènes des loups,
Et la ronce couvrait de sa verte tunique
Tous ces vieux pans de murs écroulés, Salonique,
Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymothichos,
Où l'on n'entendait plus parler que les échos;
Mourad fut saint; il fit étrangler ses huit frères;
Comme les deux derniers, petits, cherchaient leurs mères
Et s'enfuyaient, avant de les faire mourir,
Tout autour de la chambre, il les laissa courir;

Mourad, parmi la foule invitée à ses fêtes,
Passait, le cangiar à la main, et les têtes
S'envolaient de son sabre ainsi que des oiseaux;
Mourad, qui ruina Delphe, Ancyre et Naxos,
Comme on cueille un fruit mûr tuait une province;
Il anéantissait le peuple avec le prince,
Les temples et les dieux, les rois et les donjons;
L'eau n'a pas plus d'essaims d'insectes dans ses joncs
Qu'il n'avait de rois morts et de spectres épiques
Volant autour de lui dans les forêts de piques;
Mourad, fils étoilé des sultans triomphants,
Ouvrit, l'un après l'autre et vivants, douze enfants
Pour trouver dans leur ventre une pomme volée;
Mourad fut magnanime; il détruisit Élée,
Mégare et Famagouste avec l'aide d'Allah;
Il effaça de terre Agrigente; il brûla
Fiume et Rhode, voulant avoir des femmes blanches;
Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
De cèdre, afin de faire honneur à ce vieillard;
Mourad fut sage et fort; son père mourut tard,
Mourad l'aida; ce père avait laissé vingt femmes,
Filles d'Europe ayant dans leurs regards des âmes,
Ou filles de Tiflis au sein blanc, au teint clair;
Sultan Mourad jeta ces femmes à la mer
Dans des sacs convulsifs que la houle profonde
Emporta, se tordant confusément sous l'onde;
Mourad les fit noyer toutes; ce fut sa loi;
Et quand quelque santon lui demandait pourquoi,
Il donnait pour raison : «C'est qu'elles étaient grosses.»
D'Aden et d'Erzeroum il fit de larges fosses,
Un charnier de Modon vaincue, et trois amas
De cadavres d'Alep, de Brousse et de Damas;
Un jour, tirant de l'arc, il prit son fils pour cible,
Et le tua; Mourad sultan fut invincible :
Vlad, boyard de Tarvis, appelé Belzébuth,
Refuse de payer au sultan le tribut,
Prend l'ambassade turque et la fait périr toute

Sur trente pals, plantés aux deux bords d'une route;
Mourad accourt, brûlant moissons, granges, greniers,
Bat le boyard, lui fait vingt mille prisonniers,
Puis, autour de l'immense et noir champ de bataille,
Bâtit un large mur tout en pierre de taille,
Et fait dans les créneaux, pleins d'affreux cris plaintifs,
Maçonner et murer les vingt mille captifs,
Laissant des trous par où l'on voit leurs yeux dans l'ombre,
Et part, après avoir écrit sur le mur sombre :
«Mourad, tailleur de pierre, à Vlad, planteur de pieux.»
Mourad était croyant, Mourad était pieux;
Il brûla cent couvents de chrétiens en Eubée,
Où par hasard sa foudre était un jour tombée;
Mourad fut quarante ans l'éclatant meurtrier
Sabrant le monde, ayant Dieu sous son étrier;
Il eut le Rhamséïon et le Généralife;
Il fut le padischah, l'empereur, le calife,
Et les prêtres disaient : «Allah! Mourad est grand.»

II

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes
D'où des langues sortaient pour lui lécher les pieds,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies,
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Il était le faucheur, la terre était le pré.

III

Un jour, comme il passait à pied dans une rue
A Bagdad, tête auguste au vil peuple apparue,
A l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière,
Il vit, à quelques pas du seuil d'une chaumière,
Gisant à terre, un porc fétide qu'un boucher
Venait de saigner vif avant de l'écorcher;
Cette bête râlait devant cette masure;
Son cou s'ouvrait, béant d'une affreuse blessure;
Le soleil de midi brûlait l'agonisant;
Dans la plaie implacable et sombre, dont le sang
Faisait un lac fumant à la porte du bouge,
Chacun de ses rayons entrait comme un fer rouge;
Comme s'ils accouraient à l'appel du soleil,
Cent moustiques suçaient la plaie au bord vermeil;
Comme autour de leur nid voltigent les colombes,
Ils allaient et venaient, parasites des tombes,
Les pattes dans le sang, l'aile dans le rayon;
Car la mort, l'agonie et la corruption,
Sont ici-bas le seul mystérieux désastre
Où la mouche travaille en même temps que l'astre;
Le porc ne pouvait faire un mouvement, livré
Au féroce soleil, des mouches dévoré;
On voyait tressaillir l'effroyable coupure;
Tous les passants fuyaient loin de la bête impure;
Qui donc eût eu pitié de ce malheur hideux?
Le porc et le sultan étaient seuls tous les deux;
L'un torturé, mourant, maudit, infect, immonde;
L'autre, empereur, puissant, vainqueur, maître du monde,
Triomphant aussi haut que l'homme peut monter,
Comme si le destin eût voulu confronter
Les deux extrémités sinistres des ténèbres.

Le porc, dont un frisson agitait les vertèbres,
Râlait, triste, épuisé, morne; et le padischah
De cet être difforme et sanglant s'approcha,
Comme on s'arrête au bord d'un gouffre qui se creuse;
Mourad pencha son front vers la bête lépreuse,
Puis la poussa du pied dans l'ombre du chemin,
Et, de ce même geste énorme et surhumain
Dont il chassait les rois, Mourad chassa les mouches.
Le porc mourant rouvrit ses paupières farouches,
Regarda d'un regard ineffable, un moment,
L'homme qui l'assistait dans son accablement;
Puis son œil se perdit dans l'immense mystère;
Il expira.

IV

Le jour où ceci sur la terre
S'accomplissait, voici ce que voyait le ciel :

C'était dans l'endroit calme, apaisé, solennel,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge,
Hors de ce qu'on appelle espace, et des contours
Des songes qu'ici-bas nous nommons nuits et jours;
Lieu d'évidence où l'âme enfin peut voir les causes,
Où, voyant le revers inattendu des choses,
On comprend, et l'on dit : « C'est bien ! » l'autre côté
De la chimère sombre étant la vérité;
Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt, riant et pleurant tour à tour,
Jaillissant, puis rentrant dans la noirceur première,
Et, comme notre aurore, un sanglot de lumière;
C'est un grand jour divin, regardé dans les cieux
Par les soleils, comme est le nôtre par les yeux;

Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème;
Jour qui terrifierait s'il n'était l'espoir même;
De toute l'étendue éclairant l'épaisseur,
Foudre par l'épouvante, aube par la douceur.
Là, toutes les beautés tonnent épanouies;
Là, frissonnent en paix les lueurs inouïes;
Là, les ressuscités ouvrent leur œil béni
Au resplendissement de l'éclair infini;
Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

C'était sur le sommet du Sinaï des mondes;
C'était là.

Le nuage auguste, par moments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.
Toute la profondeur entourait cette cime.

On distinguait, avec un tremblement sublime,
Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.

Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité,
Les anges, les soleils, et les êtres suprêmes,
Devant un vague front couvert de diadèmes.
Dieu méditait.

Celui qui crée et qui sourit,
Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit,
Bonté, Force, Equité, Perfection, Sagesse,
Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été;
Car il est éternel avec tranquillité.

Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : la terre.

En bas, sous une brume épaisse, cette sphère
Rampait, monde lugubre où les pâles humains
Passaient et s'écroulaient et se tordaient les mains;

On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées
D'exterminations et de villes brûlées,
Et des champs ravagés et des clairons soufflant,
Et l'Europe livide ayant un glaive au flanc;
Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire;
Huit frères tout sanglants; l'oncle, le fils, le père;
Des hommes dans des murs, vivants, quoique pourris;
Des têtes voletant, mornes chauves-souris,
Autour d'un sabre nu, fécond en funérailles;
Des enfants éventrés soutenant leurs entrailles;
Et de larges bûchers fumaient, et des tronçons
D'êtres sciés en deux rampaient dans les tisons;
Et le vaste étouffeur des plaintes et des râles,
L'océan, échouait dans les nuages pâles
D'affreux sacs noirs faisant des gestes effrayants;
Et ce chaos de fronts hagards, de pas fuyants,
D'yeux en pleurs, d'ossements, de larves, de décombres,
Ce brumeux tourbillon de spectres, et ces ombres
Secouant des linceuls, et tous ces morts, saignant
Au loin, d'un continent à l'autre continent,
Pendant aux pals, cloués aux croix, nus sur les claies,
Criaient, montrant leurs fers, leur sang, leurs maux, leurs plaies :

«C'est Mourad! c'est Mourad! justice, ô Dieu vivant!»

A ce cri, qu'apportait de toutes parts le vent,
Les tonnerres jetaient des grondements étranges,
Des flamboiements passaient sur les faces des anges,
Les grilles de l'enfer s'empourpraient, le courroux
En faisait remuer d'eux-mêmes les verrous,
Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
Une sinistre main qui s'ouvrait formidable;
«Justice!» répétait l'ombre, et le châtiment
Au fond de l'infini se dressait lentement.

Soudain, du plus profond des nuits, sur la nuée,
Une bête difforme, affreuse, exténuée,

Un être abject et sombre, un pourceau, s'éleva,
Ouvrant un œil sanglant qui cherchait Jéhovah;
La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais décru, jamais accru;
Et le porc murmura : « Grâce! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

Alors, selon des lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et dans le jour la nuit,
On vit, dans le brouillard où rien n'a plus de forme,
Vaguement apparaître une balance énorme;
Cette balance vint d'elle-même, à travers
Tous les enfers béants, tous les cieux entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes;
Au-dessus du silence horrible des abîmes,
Sous l'œil du seul vivant, du seul vrai, du seul grand,
Terrible, elle oscillait, et portait, s'éclairant
D'un jour mystérieux plus profond que le nôtre,
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.

Du côté du pourceau la balance pencha.

V

Mourad, le haut calife et l'altier padischah,
En sortant de la rue où les gens de la ville
L'avaient pu voir toucher à cette bête vile,
Fut le soir même pris d'une fièvre, et mourut.

Le tombeau des soudans, bâti de jaspe brut,
Couvert d'orfèvrerie, auguste, et dont l'entrée
Semble l'intérieur d'une bête éventrée
Qui serait toute en or et toute en diamants,
Ce monument, superbe entre les monuments,

Qui hérisse, au-dessus d'un mur de briques sèches,
Son faîte plein de tours comme un carquois de flèches,
Ce turbé que Bagdad montre encore aujourd'hui,
Reçut le sultan mort et se ferma sur lui.

Quand il fut là, gisant et couché sous la pierre,
Mourad ouvrit les yeux et vit une lumière;
Sans qu'on pût distinguer l'astre ni le flambeau,
Un éblouissement remplissait son tombeau;
Une aube s'y levait, prodigieuse et douce;
Et sa prunelle éteinte eut l'étrange secousse
D'une porte de jour qui s'ouvre dans la nuit;
Il aperçut l'échelle immense qui conduit
Les actions de l'homme à l'œil qui voit les âmes;
Et les clartés étaient des roses et des flammes;
Et Mourad entendit une voix qui disait :

«Mourad, neveu d'Achmet et fils de Bajazet,
Tu semblais à jamais perdu; ton âme infime
N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime;
Tu sombrais parmi ceux que le mal submergea;
Déjà Satan était visible en toi; déjà,
Sans t'en douter, promis aux tourbillons funèbres
Des spectres sous la voûte infâme des ténèbres,
Tu portais sur ton dos les ailes de la nuit;
De ton pas sépulcral l'enfer guettait le bruit;
Autour de toi montait, par ton crime attirée,
L'obscurité du gouffre ainsi qu'une marée;
Tu penchais sur l'abîme où l'homme est châtié;
Mais tu viens d'avoir, monstre, un éclair de pitié;
Une lueur suprême et désintéressée
A, comme à ton insu, traversé ta pensée,
Et je t'ai fait mourir dans ton bon mouvement;
Il suffit, pour sauver même l'homme inclément,
Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres,
Du moindre des bienfaits sur le dernier des êtres;
Un seul instant d'amour rouvre l'éden fermé;

Un pourceau secouru pèse un monde opprimé;
Viens! le ciel s'offre, avec ses étoiles sans nombre,
En frémissant de joie, à l'évadé de l'ombre!
Viens! tu fus bon un jour, sois à jamais heureux.
Entre, transfiguré! tes crimes ténébreux,
O roi, derrière toi s'effacent dans les gloires;
Tourne la tête, et vois blanchir tes ailes noires!

15-21 juin 1858.

IV

LE BEY OUTRAGÉ.

Le vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
« Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront. »

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimeterre;
Pâle, il bâille par instants;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables;
Son glaive dans ses yeux luit;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

Firmain-bay. — 26 juin 1856.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

LA CHANSON
DES DOREURS DE PROUES.

Nous sommes les doreurs de proues.
Les vents, tournant comme des roues,
Sur la verte rondeur des eaux
Mêlent les lueurs et les ombres,
Et dans les plis des vagues sombres
Traînent les obliques vaisseaux.

La bourrasque décrit des courbes,
Les vents sont tortueux et fourbes,
L'archer noir souffle dans son cor,
Ces bruits s'ajoutent aux vertiges,
Et c'est nous qui dans ces prodiges
Faisons rôder des spectres d'or.

Car c'est un spectre que la proue.
Le flot l'étreint, l'air la secoue;
Fière, elle sort de nos bazars
Pour servir aux éclairs de cible,
Et pour être un regard terrible
Parmi les sinistres hasards.

Roi, prends le frais sous les platanes;
Sultan, sois jaloux des sultanes,
Et tiens sous des voiles caché
L'essaim des femmes inconnues
Qu'hier on vendait toutes nues
A la criée en plein marché.

Qu'importe au vent! qu'importe à l'onde!
Une femme est noire, une est blonde,

L'autre est d'Alep ou d'Ispahan;
Toutes tremblent devant ta face;
Et que veut-on que cela fasse
Au mystérieux océan!

Vous avez chacun votre fête.
Sois le prince, il est la tempête;
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.

Nous travaillons pour l'un et l'autre.
Cette double tâche est la nôtre,
Et nous chantons! O sombre émir,
Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre,
N'empêchent pas le soir dans l'arbre
Les petits oiseaux de dormir.

Car la nature est éternelle
Et tranquille, et Dieu sous son aile
Abrite les vivants pensifs;
Nous chantons dans l'ombre sereine
Des chansons où se mêle à peine
La vision des noirs récifs.

Nous laissons aux maîtres les palmes
Et les lauriers; nous sommes calmes
Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
Les étoiles diminuées,
Tant que la fuite des nuées
Ne dépend pas d'un souffle humain.

L'été luit, les fleurs sont écloses,
Les seins blancs ont des pointes roses,
On chasse, on rit, les ouvriers
Chantent, et les moines s'ennuient;

Les vagues biches qui s'enfuient
Font tressaillir les lévriers.

Oh! s'il fallait que tu t'emplisses,
Sultan, de toutes les délices
Qui t'environnent, tu mourrais.
Vis et règne, — la vie est douce.
Le chevreuil couché sur la mousse
Fait des songes dans les forêts;

Monter ne sert qu'à redescendre;
Tout est flamme, puis tout est cendre;
La tombe dit à l'homme : vois!
Le temps change, les oiseaux muent,
Et les vastes eaux se remuent,
Et l'on entend passer des voix;

L'air est chaud, les femmes se baignent;
Les fleurs entre elles se dédaignent;
Tout est joyeux, tout est charmant;
Des blancheurs dans l'eau se reflètent;
Les roses des bois se complètent
Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
A soixante paires de rames
Qui de Lépante à Moganez
Domptent le vent et la marée,
Et dont chacune est manœuvrée
Par quatre forçats enchaînés.

XVII
AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS.

I
LE TRAVAIL DES CAPTIFS.

Dieu dit au roi : « Je suis ton Dieu. Je veux un temple. »

C'est ainsi, dans l'azur où l'astre le contemple,
Que Dieu parla; du moins le prêtre l'entendit.
Et le roi vint trouver les captifs, et leur dit :
« En est-il un de vous qui sache faire un temple?
— Non, dirent-ils. — J'en vais tuer cent pour l'exemple,
Dit le roi. Dieu demande un temple en son courroux.
Ce que Dieu veut du roi, le roi le veut de vous.
C'est juste. »

C'est pourquoi l'on fit mourir cent hommes.

Alors un des captifs cria : « Sire, nous sommes
Convaincus. Faites-nous, roi, dans les environs,
Donner une montagne, et nous la creuserons.
— Une caverne? dit le roi. — Roi qui gouvernes,
Dieu ne refuse point d'entrer dans les cavernes,
Dit l'homme, et ce n'est pas une rébellion
Que faire un temple à Dieu de l'antre du lion.
— Faites, » dit le roi.

L'homme eut donc une montagne;
Et les captifs, traînant les chaînes de leur bagne,
Se mirent à creuser ce mont, nommé Galgal;
Et l'homme était leur chef, bien qu'il fût leur égal,

Mais dans la servitude, ombre où rien ne pénètre,
On a pour chef l'esclave à qui parle le maître.

Ils creusèrent le mont Galgal profondément.
Quand ils eurent fini, l'homme dit : « Roi clément,
Vos prisonniers ont fait ce que le ciel désire;
Mais ce temple est à vous avant d'être à Dieu, sire;
Que votre Éternité daigne venir le voir.
— J'y consens, répondit le roi. — Notre devoir,
Reprit l'humble captif prosterné sur les dalles,
Est d'adorer la cendre où marchent vos sandales;
Quand vous plaît-il de voir notre œuvre? — Sur-le-champ. »
Alors le maître et l'homme, à ses pieds se couchant,
Furent mis sous un dais sur une plate-forme;
Un puits était bouché par une pierre énorme,
La pierre fut levée, un câble hasardeux
Soutint les quatre coins du trône, et tous les deux
Descendirent au fond du puits, unique entrée
De la montagne à coups de pioches éventrée.
Quand ils furent en bas, le prince s'étonna.
« C'est de cette façon qu'on entre dans l'Etna,
C'est ainsi qu'on pénètre au trou de la Sibylle,
C'est ainsi qu'on aborde à l'Hadès immobile,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on arrive au saint lieu.
— Qu'on monte ou qu'on descende, on va toujours à Dieu,
Dit l'architecte ayant comme un forçat la marque;
O roi, soyez ici le bienvenu, monarque
Qui parmi les plus grands et parmi les premiers
Rayonnez, comme un cèdre au milieu des palmiers
Règne, et comme Pathmos brille entre les Sporades.
— Qu'est ce bruit? dit le roi. — Ce sont mes camarades
Qui laissent retomber le couvercle du puits.
— Mais nous ne pourrons plus sortir! — Rois, vos appuis
Sont les astres, ô prince, et votre cimeterre
Fait reculer la foudre, et vous êtes sur terre
Le soleil comme au ciel le soleil est le roi.
Que peut craindre ici-bas Votre Hautesse? — Quoi!

Plus d'issue ! — O grand roi, roi sublime, qu'importe !
Vous êtes l'homme à qui Dieu même ouvre la porte. »
Alors le roi cria : « Plus de jour, plus de bruit,
Tout est noir, je ne vois plus rien. Pourquoi la nuit
Est-elle dans ce temple ainsi qu'en une cave ?
Pourquoi ? — Parce ce que c'est ta tombe, » dit l'esclave.

H.-H., 16 juillet 1873.

II

HOMO DUPLEX.

Un jour, le duc Berthold, neveu du comte Hugo,
Marquis du Rhin, seigneur de Fribourg en Brisgau,
Traversait en chassant la forêt de Thuringe.
Il vit, sous un grand arbre, un ange auprès d'un singe.
Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants,
Se regardaient l'un l'autre avec des yeux ardents;
Le singe ouvrait sa griffe et l'ange ouvrait son aile.
Et l'ange dit : « Berthold de Zœhringen, qu'appelle
Dans la verte forêt le bruit joyeux des cors,
Tu vois ici ton âme à côté de ton corps.
Écoute : moi je suis ton esprit, lui ta bête.
Chacun de tes péchés lui fait lever la tête;
Chaque bonne action que tu fais me grandit.
Tant que tu vis, je lutte et j'étreins ce bandit;
A ta mort tout finit dans l'ombre ou dans l'aurore
Car c'est moi qui t'enlève ou lui qui te dévore. »

22 octobre 1853.

III

VERSET DU KORAN.

La terre tremblera d'un profond tremblement,
Et les hommes diront : Qu'a-t-elle? En ce moment,
Sortant de l'ombre en foule ainsi que des couleuvres,
Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi
Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami;
Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

16 septembre 1846.

IV

L'AIGLE DU CASQUE.

O sinistres forêts, vous avez vu ces ombres
Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres,
Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers,
Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers;
Vous avez vu l'immense et farouche aventure;
Les nuages, qui sont errants dans la nature,
Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux;
La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux;
Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes
Et les branches en sont encor toutes tremblantes;
L'arbre en parle au rocher, l'antre en parle au menhir;
Le vieux mont Lothian semble se souvenir;
Et la fauvette en cause avec la tourterelle.
Et maintenant, disons ce que fut la querelle
Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

⋆

Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend
Contre le souvenir des hommes l'origine
Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine,
Et montre seulement la mort des combattants
Après l'échange amer des rires insultants;
Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre
Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre;
Ils furent orageux, ils furent ténébreux,
C'est tout; ces sombres lords se dévoraient entre eux;
L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée;
Bruce hait Baliol comme César Pompée;
Pourquoi? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,
Roi d'Angus, pair d'Écosse, est presque centenaire;
Le gypaëte cache un petit dans son aire,
Et ce lord a le fils de son fils près de lui;
Toute sa race ainsi qu'un blême éclair a lui
Et s'est éteinte; il est ce qui reste d'un monde;
Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,
L'aïeul a l'orphelin. Jacque a six ans. Le lord
Un soir l'appelle, et dit : « Je sens venir la mort.
Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute. »
Et, le prenant à part sous une sombre voûte,
Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,
Et quand il eut fini l'enfant lui dit : « J'irai. »
Et l'aïeul s'écria : « Pourtant il est sévère
En sortant du berceau de monter au calvaire,
Et seize ans est un âge où, certe, on aurait droit
De repousser du pied le seuil du tombeau froid,
D'ignorer la rancune obscure des familles,
Et de s'en aller rire avec les belles filles! »
L'aïeul mourut.

★

Le temps fuit. Dix ans ont passé.

★

Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.

Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts;
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse
En dix ans, certe, Orphée oublierait Eurydice,

Admète son épouse et Thisbé son amant,
Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.

C'est le soir; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes
Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts;
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près;
Il s'est fait un royaume avec une montagne;
On le craint en Écosse, en Northumbre, en Bretagne;
On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul;
Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.
Il fait peur. Est-il prince? Est-il né sous le chaume?
On ne sait; un bandit qui serait un fantôme,
C'est Tiphaine; et les vents et les lacs et les bois
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix;
Pourtant ce n'est qu'un homme; il bâille.

Lord Tiphaine
A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne;
Mais il en sent le poids; tout s'enfuit devant lui;
Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.
N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.
Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,
Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard
Dit : « Milord, préparez la hache et le poignard.
Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur? — Sire,
C'est Jacques, lord d'Angus. — Soit. Qu'est-ce qu'il désire?
— Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien. »

Peu de temps
Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête.
L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête!
Arriver, c'est la loi du sort.

Il s'écoula

Une semaine. Puis de Lorne à Knapdala,
Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges
Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,
Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,
Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,
Que saint Gildas serait patron de la rencontre,
Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre;
Car l'usage est d'avoir un saint pour les soldats,
En Irlande Patrick, en Écosse Gildas;
C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre;
Avec la liberté de fuir et de poursuivre,
D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard,
Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard.

★

L'endroit pour le champ clos fut choisi très farouche.
Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,
Ne laissait pousser là sous la pluie et le vent
Que des sapins cassés l'un par l'autre souvent,
Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes;
Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,
Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.
Une corde est nouée aux sapins d'un vallon;
Elle marque une enceinte, une clairière ouverte
Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,
Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.
Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,
D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,
Entoure affreusement la clairière sauvage.
On en sort du côté de la plaine. Et de là
Viennent les paysans que le cor appela.
La lice est pavoisée, et sur les banderoles
On lit de fiers conseils et de graves paroles :
« Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi. »
« Soyez hospitalier, même à votre ennemi;

Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre. »

Les pauvres gens des bois accourent en grand nombre;
Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,
Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux,
Sur leur tête attentive, étonnée et muette,
Les uns ont le héron, les autres la chouette,
Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet
Les scots d'Abernethy des pictes de Menheit;
Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces;
Ils viennent contempler le combat de deux princes,
Mais restent à distance et contemplent de loin,
Car ils ont peur; le peuple est un pâle témoin.

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage
De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,
On n'apercevrait rien qu'un paysage noir;
L'œil dans un clair-obscur inquiétant à voir
S'enfonce, et la bruyère est morne, et dans la brume
On devine, au delà des mers, l'Hékla qui fume
Ainsi qu'un soupirail d'enfer à l'horizon.

Le juge du camp, fils d'une altière maison,
Lord Kaine, est assisté de deux crieurs d'épée;
L'estrade est de peaux d'ours et de rennes drapée;
Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat
Font la police, ainsi qu'il sied dans un combat.
Un prêtre dit la messe, et l'on chante une prose.

⋆

Fanfares. C'est Angus.

Un cheval d'un blanc rose
Porte un garçon doré, vermeil, sonnant du cor,
Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor;

Doux être confiant comme une fleur précoce.
Il a la jambe nue à la mode d'Écosse;
Plus habillé de soie et de lin que d'acier,
Il vient, gaîment suivi d'un bouffon grimacier;
Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore;
Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.
On sent que, dans le monde étrange où nous passons,
Ce nouveau venu plein de joie et de chansons,
Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,
A le mystérieux contentement de vivre;
Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui,
Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui;
Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides;
C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,
David, roi de Stirling, Jean, comte de Glascow;
Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou;
Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,
Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.
Hurrah! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,
Que leur importe? Autour du comte adolescent,
Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,
Un vacarme charmant de panaches se mêle.
O jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos!
Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ clos.
Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul; et personne
Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne;
Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.
On lit sur son écu, pur comme le matin,
La devise des rois d'Angus : *Christ et Lumière.*
La jeunesse toujours arrive la première;
Il approche joyeux, fragile, triomphant,
Plume au front; et le peuple applaudit cet enfant.
Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,
Chant des bois plus obscurs que le glas du beffroi;
Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi;

Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.
Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.
C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ clos,
Refoulant les témoins comme une hydre les flots,
Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.
Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.
Ce cheval noir et blanc marche sans se courber;
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.
Tiphaine est seul; aucune escorte, aucune troupe;
Il tient sa lance; il a la chemise de fer,
La hache comme Oreste, et, comme Gaïffer,
Le poignard; sa visière est basse; elle le masque;
Grave, il avance, avec un aigle sur son casque.
Un mot sur sa rondache est écrit : *Bellua.*

Quand il vint, tout trembla; mais nul ne salua.

⋆

Les motifs du combat étaient sérieux, certes;
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,
Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus;
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,
Se parlèrent de loin.

«Bonjour, roi. — Bonjour, roi.
— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi?
— Que t'importe?»

Et tous deux mirent la lance haute.
Le juge du camp dit : « Chacun de vous est l'hôte
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant. »
Puis il reprit, selon la coutume écossaise :
« Milord, quel âge as-tu? — Quarante ans. — Et toi? — Seize.
— C'est trop jeune, cria la foule. — Combattez, »
Dit le juge. Et l'on fit le champ des deux côtés.

Être de même taille et de même équipage,
Combattre homme contre homme ou page contre page,
S'adosser à la tombe en face d'un égal,
Être Ajax contre Mars, Fergus contre Fingal,
C'est bien, et cela plaît à la romance épique;
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,
Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,
Polyphème devant Acis, c'est triste, hélas!
Le péril de l'enfant fait songer à la mère;
Tous les Astyanax attendrissent Homère,
Et la lyre héroïque hésite à publier
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez!

⋆

Tous deux partirent.
Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.
L'enfant aborda l'homme et fit bien son devoir;
Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.
Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire;
Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère,
Ainsi l'enclume semble insensible au marteau;
Il était là, le poing fermé comme un étau,
Démon par le regard et sphinx par le silence;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et l'enfant en était à sa troisième lance
Que Tiphaine n'avait pas encor riposté;
Sur cet homme de fer et de fatalité
Qui paraissait rêver au centre d'une toile,
Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une étoile,
L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,
Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset;
Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.
Sa face de sueur était toute baignée.
Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup
Tiphaine dit : « Allons! » Il leva sa visière
Fit un rugissement de bête carnassière,
Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
D'un tel air infernal, que le pauvre petit
Tourna bride, jeta sa lance et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,
Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

⋆

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,
Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,
Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.
Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt
L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.
Tous se sont écartés pour lui livrer passage.
En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage?
Nul ne le sait; le sort est de mystères plein;
Mais la panique existe, et le triste orphelin
Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.
Ah! pauvre douce tête au gouffre abandonnée!
Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers
Les hasards de la fuite obscurément ouverts,
Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route;

Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute,
Le voilà seul; peut-être un dieu l'a-t-il conduit?
Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine
Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit;
On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.
Angus tourne la tête, il regarde en arrière;
Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière.
O terreur! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,
Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.
L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre!
Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,
Ni le houx épineux, ni le torrent profond,
Rien n'arrête leur course; ils vont, ils vont, ils vont!
Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,
Ils serpentent, parfois se touchant presque; puis,
N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,
Rapide, agile, et fils d'une race écuyère,
L'enfant glisse et, sautant par-dessus la bruyère,
Se perd dans le hallier comme dans une mer.
Ainsi courrait avril poursuivi par l'hiver.
Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.
Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent.
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
Oh! comment mettre ici dans des vers éperdus
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,
Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,
Les précipices, l'antre obscur, l'escarpement,
Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,
L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables?
Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,
Et rien n'a jamais fait reculer la fureur;
Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur;
Ils vont!

On n'entend plus, même au loin, les haleines
Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.
Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

⋆

Le bois, calme et désert sous le bleu firmament,
Remuait mollement ses branchages superbes;
Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes;
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.
« Grâce! criait l'enfant, je ne veux pas mourir! »

Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Tout à coup, d'un réduit creusé dans une roche,
Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,
Dit : « De tes actions un jour tu répondras;
Qui que tu sois, prends garde à la haine; elle enivre;
Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre
T'implore. O chevalier, épargne cet enfant! »

Tiphaine furieux d'un coup de hache fend
L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,
Et dit : « Tu vas le faire échapper, imbécile! »
Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,
Le vent lointain finit toujours par le rejoindre;
Angus entend venir Tiphaine, et le voit poindre
Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison
Apparaît; on entend une cloche qui tinte;
Et des rayons du soir la haute église atteinte
S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents

Une procession d'ombres en voiles blancs;
Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,
Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse;
Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré;
Alors leur voix profonde a dit miserere;
L'abbesse les amène; elle dresse sa crosse
Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce;
On porte devant elle un grand crucifix noir;
Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,
Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,
Et viennent opposer au passage d'un crime
Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.
Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,
Et crie à ce troupeau murmurant grâce! grâce!
«Colombes, ôtez-vous de là; le vautour passe!»

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,
L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.
C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.
Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
La poursuite s'acharne, et, plus qu'auparavant
Forcenée, à travers les arbres et le vent,
Fait peur à l'ombre même, et donne le vertige
Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.
L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
Courent dans la noirceur des bois, et l'on dirait
Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,
Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant;
C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,
Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. «Grâce!»
Dit-elle, en bégayant; et dans le vaste espace
Angus s'enfuit. «Jamais!» dit Tiphaine inhumain.
Mais la femme à genoux lui barre le chemin.
«Arrête! sois clément, afin que Dieu t'exauce!
Grâce! Au nom du berceau n'ouvre pas une fosse!

Sois vainqueur, c'est assez; ne sois pas assassin.
Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein
T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.
Entends-moi; laisse fuir cette proie échappée.
Ah! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.
Homme, respecte en moi la femme. — A bas, femelle!»
Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu
Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche;
L'enfant pris n'eut pas même un râle dans la bouche;
Il tomba de cheval, et, morne, épuisé, las,
Il dressa ses deux mains suppliantes; hélas!
Sa mère morte était dans le fond de la tombe,
Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élance, tombe
Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,
Et d'un revers de hache il abat ces deux mains
Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière;
Puis, par ses blonds cheveux dans une fondrière
Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,
Il tua l'orphelin, et dit : «Je suis content!»
Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

⋆

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
Cria : «Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables,
O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,

Je vous prends à témoin que cet homme est méchant!»
Et, cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine;
Il lui creva les yeux; il lui broya les dents;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

5 août 1876.

XVIII

L'ITALIE. — RATBERT.

I

LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES.

Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles,
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main,
Est assis au milieu de la place d'Ancône.
Sa couronne est l'armet de Didier, et son trône
Est le fauteuil de fer de Henri l'Oiseleur.
Sont présents cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique
Que ce sol noir nourrit de sa sève tragique.
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina
Au lieu de pique ayant la longue épine noire;
Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Guy, sieur de Pardiac et de l'Ile-en-Jourdain;
Guy, parmi tous ces gens de lustre et de naissance,
N'ayant encor pour lui que le sac de Vicence,
Et du reste n'étant qu'un batteur de pavé,
D'origine quelconque et de sang peu prouvé.
L'exarque Sapaudus que le saint-siège envoie,
Sénèque, marquis d'Ast, Bos, comte de Savoie;
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau;
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse;

Marc, ayant pour devise : IMPERIUM FIT JUS;
Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie;
L'archevêque d'Urbin, Jean, bâtard de Rodez,
Alonze de Silva, ce duc dont les cadets
Sont rois, ayant conquis l'Algarve portugaise,
Et Visconti, seigneur de Milan, et Borghèse,
Et l'homme, entre tous faux, glissant, habile, ingrat,
Avellan, duc de Tyr et sieur de Montferrat;
Près d'eux Prendiparte, capitaine de Sienne;
Pic, fils d'un astrologue et d'une égyptienne;
Alde Aldobrandini, Guiscard, sieur de Beaujeu,
Et le gonfalonier du saint-siège et de Dieu,
Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre,
Complimentent Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi de Tarente, Geoffroy;
A quelques pas se tient Falco, comte d'Athène,
Fils du vieux Muzzufer, le rude capitaine
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon;
De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie, et farouches.

Les seigneurs vont aux rois ainsi qu'au miel les mouches.
Tous sont venus, des burgs, des châteaux, des manoirs;
Et la place autour d'eux est déserte; et cent noirs,
Tout nus, et cent piquiers aux armures persanes
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Agrippin trois,
Sont assis sous le dais près du maître, étant rois.

Dans ce réseau de chefs qui couvrait l'Italie,
Je passe Théodat, prince de Trente; Élie,
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli;
Ce borgne Ordelafo, le bourreau de Forli;

Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque;
Othobon, sieur d'Assise, et Tibalt, sieur de Lucque;
C'est que, bien que mêlant aux autres leurs drapeaux,
Ceux-là ne comptaient point parmi les principaux;
Dans un filet on voit les fils moins que les câbles;
Je nomme seulement les monstres remarquables.

Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,
L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme,
Ayant sa hotte au dos, pleine d'âmes, son crime
Sur son aile qui ploie, et son croc noir qui luit
Dans son poing formidable, et, dans ses yeux, la nuit.

Pour qui voudrait peser les droits que donne au maître
La pureté du sang dont le ciel l'a fait naître,
Ratbert est fils d'Agnès, comtesse d'Elseneur;
Or, c'est la même gloire et c'est le même honneur
D'être enfanté d'Agnès que né de Messaline.

Malaspina, portant l'épine javeline,
Redoutable marquis, à l'œil fauve et dévot,
Est à droite du roi comme comte et prévôt.

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Dix chevaliers de l'ordre Au Droit Désir apportent
Le Nœud d'Or, précédés d'Énéas, leur massier,
Et d'un héraut de guerre en soutane d'acier.

Le roi brille, entouré d'une splendeur d'épées.
Plusieurs femmes sont là, près du trône groupées;
Élise d'Antioche, Ana, Cubitosa,
Fille d'Azon, qu'Albert de Mantoue épousa;
La plus belle, Matha, sœur du prince de Cumes,
Est blonde; et, l'éventant d'un éventail de plumes,
Sa naine, par moments, lui découvre les seins;
Couchée et comme lasse au milieu des coussins,

Elle enivre le roi d'attitudes lascives;
Son rire jeune et fou laisse voir ses gencives;
Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,
Qui, plus tard, fut au Louvre effrontément porté
Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Dans Ancône, est-ce deuil, terreur, indifférence?
Tout se tait; les maisons, les bouges, les palais,
Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets;
Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

Le soleil luit aux cieux comme dans une peste;
Que l'homme soit foulé par les rois ou saisi
Par les fléaux, l'azur n'en a point de souci;
Le soleil, qui n'a pas d'ombre et de lueurs fausses,
Rit devant les tyrans comme il rit sur les fosses.

Ratbert vient d'inventer, en se frappant le front,
Un piège où ceux qu'il veut détruire tomberont;
Il en parle tout bas aux princes, qui sourient.
La prière — le peuple aime que les rois prient —
Est faite par Tibère, évêque de Verceil.

Tous étant réunis, on va tenir conseil.

Les deux huissiers de l'Ordre, Anchise avec Trophime,
Invitent le plus grand comme le plus infime
A parler, l'empereur voulant que les avis,
Mauvais, soient entendus, et, justes, soient suivis;
Puis il est répété par les huissiers, Anchise
Et Trophime, qu'il faut avec pleine franchise
Sur la guerre entreprise offrir son sentiment;
Que chacun doit parler à son tour librement;
Que c'est jour de chapitre et jour de conscience;
Et que, dans ces jours-là, les rois ont patience,
Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu
Parler insolemment sans être interrompu.

Et puisse l'empereur vivre longues années!

On voit devant Ratbert trois haches destinées,
La première, au quartier de bœuf rouge et fumant
Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement,
La deuxième, au tonneau de vin que sur la table
A placé l'échanson aidé du connétable,
La troisième, à celui dont l'avis déplaira.

Un se lève. On se tait. C'est Jean de Carrara.

« Ta politique est sage et ta guerre est adroite,
Noble empereur, et Dieu te tient dans sa main droite.
Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
Je suis ton homme lige, et, toujours, n'importe où,
Je te suivrai, mon maître, et j'aimerai ta chaîne,
Et je la porterai.

— Celle-ci, capitaine,
Dit Ratbert, lui jetant au cou son collier d'or.
De plus, j'ai Perpignan, je t'en fais régidor. »

L'archevêque d'Urbin salue, il examine
Le plan de guerre, sac des communes, famine,
Les moyens souterrains, les rapports d'espions.
« Sire, vous êtes grand comme les Scipions;
En vous voyant le flanc de l'église tressaille.

— Archevêque, pardieu! dit Ratbert, je te baille
Un sou par muid de vin qu'on boit à Besançon. »

Cibo, qui parle avec un accent brabançon,
S'en excuse, ayant fait à Louvain ses études,
Et dit :

« Sire, les gens à fières attitudes
Sont des félons; pieds nus et la chaîne aux poignets,

Qu'on les fouette. O mon roi! par votre mère Agnès,
Vous êtes empereur; vous avez les trois villes,
Arles, Rome de Gaule et la mère des Milles,
Bordeaux en Aquitaine et les îles de Ré,
Naple, où le mont Vésuve est fort considéré.
Qui vous résiste essaye une lutte inutile;
Noble, qu'on le dégrade, et, serf, qu'on le mutile;
Vous affronter est crime, orgueil, lâche fureur;
Quiconque ne dit pas : « Ratbert est l'empereur »,
Doit mourir; nous avons des potences, j'espère.
Quant à moi, je voudrais, fût-ce mon propre père,
S'il osait blasphémer César que Dieu conduit,
Voir les corbeaux percher sur ses côtes la nuit,
Et la lune passer à travers son squelette. »

Ratbert dit : « Bon marquis, je te donne Spolète. »

C'est à Malaspina de parler. Un vieillard
Se troublerait devant ce jeune homme; il sait l'art
D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégore;
Il teint sa dague avec du suc de mandragore;
Il sait des palefrois empoisonner le mors;
Dans une guerre il a rempli de serpents morts
Les citernes de l'eau qu'on boit dans les Abruzzes;
Il dit : « La guerre est sainte! » Il rend compte des ruses,
A voix basse, et finit à voix haute en priant :
« Fais régner l'empereur du nord à l'orient!
Mon Dieu! c'est par sa bouche auguste que tu parles.

— Je te fais capischol de mon chapitre d'Arles, »
Dit Ratbert.

Afranus se lève le dernier.
Cet évêque est pieux, charitable, aumônier;
Quoique jeune, il voulait se faire anachorète;
Il est grand casuiste et très savant; il traite
Les biens du monde en homme austère et détaché;

Jadis, il a traduit en vers latins Psyché;
Comme il est humble, il a les reins ceints d'une corde.

Il invoque l'esprit divin, puis il aborde
Les questions : «Ratbert, par stratagème, a mis
Son drapeau sur les murs d'Ancône; c'est permis;
Ancône étant peu sage; et la ruse est licite
Lorsqu'elle a glorieuse et pleine réussite,
Et qu'au bonheur public on la voit aboutir;
Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir
Que mettre à la raison les discordes civiles;
Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes.»
Il ajoute : «La ruse, ou ce qu'on nomme ainsi,
Fait de la guerre, en somme, un art plus adouci;
Moins de coups, moins de bruit; la victoire plus sûre.
J'admire notre prince, et, quand je le mesure
Aux anciens Alarics, aux antiques Cyrus
Passant leur vie en chocs violents et bourrus,
Je l'estime plus grand, faisant la différence
D'Ennius à Virgile et de Plaute à Térence.
Je donne mon avis, sire, timidement;
Je suis d'église et n'ai que l'humble entendement
D'un pauvre clerc, mieux fait pour chanter des cantiques
Que pour parler devant de si grands politiques;
Mais, beau sire, on ne peut voir que son horizon,
Et raisonner qu'avec ce qu'on a de raison;
Je suis prêtre, et la messe est ma seule lecture;
Je suis très ignorant; chacun a sa monture
Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi;
Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre,
Le dragon pour l'archange, et l'âne pour l'apôtre.
Je poursuis, et je dis qu'il est bon que le droit
Soit, pour le roi, très large, et, pour le peuple, étroit;
Le peuple étant bétail, et le roi berger. Sire,
L'empereur ne veut rien sans que Dieu le désire.
Donc, faites! Vous pouvez, sans avertissements,

Guerroyer les chrétiens comme les ottomans;
Les ottomans étant hors de la loi vulgaire,
On peut les attaquer sans déclarer la guerre;
C'est si juste et si vrai, que, pour premiers effets,
Vos flottes, sire, ont pris dix galères de Fez;
Quant aux chrétiens, du jour qu'ils sont vos adversaires
Ils sont de fait païens, sire, et de droit corsaires.
Il serait malheureux qu'un scrupule arrêtât
Sa majesté, quand c'est pour le bien de l'état.
Chaque affaire a sa loi; chaque chose a son heure.
La fille du marquis de Final est mineure;
Peut-on la détrôner? En même temps, peut-on
Conserver à la sœur de l'empereur, Menton?
Sans doute. Les pays ont des mœurs différentes.
Pourvu que de l'église on maintienne les rentes,
On le peut. Les vieux temps, qui n'ont plus d'avocats,
Agissaient autrement; mais je fais peu de cas
De ces temps-là; c'étaient des temps de république.
L'empereur, c'est la règle; et, bref, la loi salique,
Très mauvaise à Menton, est très bonne à Final.

— Évêque, dit le roi, tu seras cardinal. »

Pendant que le conseil se tenait de la sorte,
Et qu'ils parlaient ainsi dans cette ville morte,
Et que le maître avait sous ses pieds ces prélats,
Ces femmes, ces barons en habits de galas,
Et l'Italie au loin comme une solitude,
Quelques seigneurs, ainsi qu'ils en ont l'habitude,
Regardant derrière eux d'un regard inquiet,
Virent que le Satan de pierre souriait.

3 décembre 1857.

II

LA DÉFIANCE D'ONFROY.

Parmi les noirs déserts et les mornes silences,
Ratbert, pour l'escorter, n'ayant que quelques lances,
Et le marquis Sénèque et l'évêque Afranus,
Traverse, presque seul, des pays inconnus;
Mais il sait qu'il est fort de l'effroi qu'il inspire,
Et que l'empereur porte avec lui tout l'empire.

Un soir Ratbert s'arrête aux portes de Carpi;
Sur ce seuil formidable un dogue est accroupi;
Ce dogue, c'est Onfroy, le baron de la ville;
Calme et fier, sous les dents d'une herse incivile,
Onfroy s'adosse aux murs qui bravaient Attila;
Les femmes, les enfants et les soldats sont là;
Et voici ce que dit le vieux podestat sombre
Qui parle haut, ayant son peuple dans son ombre :

«Roi, nous te saluons, sans plier les genoux.
Nous avons une chose à te dire. Quand nous,
Gens de guerre et barons qui tenions la province,
Nous avons bien voulu de toi pour notre prince,
Quand nous t'avons donné ce peuple et cet état,
Sire, ce n'était point pour qu'on les maltraitât.
Jadis nous étions forts. Quand tu nous fis des offres,
Nous étions très puissants; de l'argent plein nos coffres;
Et nous avions battu tes plus braves soldats;
Nous étions tes vainqueurs. Roi, tu ne marchandas
Aucun engagement, sire, aucune promesse;
On traita; tu juras par ta mère et la messe;
Nous alors, las d'avoir de l'acier sur la peau,
Comptant que tu serais bon berger du troupeau,
Et qu'on abolirait les taxes et les dîmes,
Nous vînmes te prêter hommage, et nous pendîmes

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nos casques, nos hauberts et nos piques aux clous.
Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
Tes gens se sont conduits d'une telle manière
Qu'aujourd'hui toute ville, altesse, est prisonnière
De la peur que ta suite et tes soldats lui font,
Et que pas un fossé ne semble assez profond.
Vois, on se garde. Ici, dans les villes voisines,
On ne lève jamais qu'un pieu des sarrasines
Pour ne laisser passer qu'un seul homme à la fois,
A cause des brigands et de vous autres rois.
Roi, nous te remontrons que ta bande à toute heure
Dévalise ce peuple, entre dans sa demeure,
Y met tout en tumulte et sens dessus dessous,
Puis s'en va, lui volant ses misérables sous;
Cette horde en ton nom incessamment réclame
Le bien des pauvres gens qui nous fait saigner l'âme,
Et puisque, nous présents avec nos compagnons,
On le prend sous nos yeux, c'est nous qui le donnons;
Oui, c'est nous qui, trouvant qu'il vous manque des filles,
Des meutes, des chevaux, des reîtres, des bastilles,
Lorsque vous guerroyez et lorsque vous chassez,
Et qu'ayant trop de tout, vous n'avez point assez,
Avons la bonté rare et touchante de faire
Des charités, à vous, les heureux de la terre
Qui dormez dans la plume et buvez dans l'or fin,
Avec tous les liards de tous les meurt-de-faim!
Or, il nous reste encore, il faut que tu le saches,
Assez de vieux pierriers, assez de vieilles haches,
Assez de vieux engins au fond de nos greniers,
Sire, pour ne pas être à ce point aumôniers,
Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche,
Avec l'argent du pauvre une largesse au riche.
Nous pouvons, en creusant, retrouver aujourd'hui
Nos estocs sous la rouille et nos cœurs sous l'ennui.
Nous pouvons décrocher, de nos mains indignées,
Nos bannières parmi les toiles d'araignées,
Et les faire flotter au vent, si nous voulons.

Sire, en outre, tu mets l'opprobre à nos talons.
Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,
Étoiles d'infamie au front de nos maisons.
Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
Des constellations faites avec des taches;
La honte est mal mêlée à l'ombre des panaches;
Le soldat a le pied si maladroit, seigneur,
Qu'il ne peut sans boiter traîner le déshonneur.
Nos filles sont nous-même; au fond de nos tours noires,
Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires;
C'est pourquoi nous trouvons qu'on fait mal à propos
Les rideaux de ton lit avec nos vieux drapeaux.

Tes juges sont des gueux; bailliage ou cour plénière.
On trouve, et ce sera ma parole dernière,
Dans nos champs, où l'honneur antique est au rabais,
Pas assez de chemins, sire, et trop de gibets.
Ce luxe n'est pas bon. Nos pins et nos érables
Voyaient jadis, parmi leurs ombres vénérables,
Les bûcherons et non les bourreaux pénétrer;
Nos grands chênes n'ont point l'habitude d'entrer
Dans l'exécution des lois et des sentences,
Et n'aiment pas donner tant de bois aux potences.

Nous avons le cœur gros, et nous sommes, ô roi,
Tout près de secouer la corde du beffroi;
Ton altesse nous gêne et nous n'y tenons guère.
Roi, ce n'est pas pour voir nos compagnons de guerre
Accrochés à la fourche et devenus hideux,
Qui, morts échevelés, quand nous passons près d'eux,
Semblent nous regarder et nous faire reproche;
Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche,
Plein de danses, de chants et de festins joyeux;
Ce n'est pas pour avoir ces pitiés sous les yeux
Que nous venons ici, courbant nos vieilles âmes,

Te saluer, menant à nos côtés nos femmes;
Ce n'est pas pour cela que nous humilions
Dans elles les agneaux et dans nous les lions.

Et, pour rachat du mal que tu fais, quand tu donnes
Des rentes aux moûtiers, des terres aux madones,
Quand, plus chamarré d'or que le soleil le soir,
Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir,
Prier, ou quand tu fais quelque autre simagrée,
Ne te figure pas que ceci nous agrée.
Engraisser des abbés ou doter des couvents,
Cela fait-il que ceux qui sont morts soient vivants?
Roi, nous ne le pensons en aucune manière.
Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière;
L'appétit des rois donne aux peuples appétit;
Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit,
Prends garde. Et c'est cela que je voulais te dire.

— Bien parlé! » dit Ratbert avec un doux sourire.
Et, penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
« Nous sommes peu nombreux et follement venus;
Cet homme est fort.

— Très fort, dit le marquis Sénèque.
— Laissez-moi l'inviter à souper, » dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
Un grand baron de marbre en l'église assoupi;
C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
Avec son épitaphe exaltant son courage,
Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

6 décembre 1857.

III

LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE.

I

ISORA DE FINAL. — FABRICE D'ALBENGA.

Tout au bord de la mer de Gênes, sur un mont
Qui jadis vit passer les francs de Pharamond,
Un enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle
De Final sur qui veille une garde fidèle,
Vivent bien entourés de murs et de ravins;
Et l'enfant a cinq ans et l'aïeul quatrevingts.

L'enfant est Isora de Final, héritière
Du fief dont Witikind a tracé la frontière;
L'orpheline n'a plus près d'elle que l'aïeul.
L'abandon sur Final a jeté son linceul;
L'herbe, dont, par endroits, les dalles sont couvertes,
Aux fentes des pavés fait des fenêtres vertes;
Sur la route oubliée on n'entend plus un pas;
Car le père et la mère, hélas! ne s'en vont pas
Sans que la vie autour des enfants s'assombrisse.

L'aïeul est le marquis d'Albenga, ce Fabrice
Qui fut bon; cher au pâtre, aimé du laboureur,
Il fut, pour guerroyer le pape ou l'empereur,
Commandeur de la mer et général des villes;
Gênes le fit abbé du peuple, et, des mains viles
Ayant livré l'état au roi, il combattit.
Tout homme auprès de lui jadis semblait petit;
L'antique Sparte était sur son visage empreinte;
La loyauté mettait sa cordiale étreinte
Dans la main de cet homme à bien faire obstiné.

Comme il était bâtard d'Othon, dit le Non-Né
Parce qu'on le tira, vers l'an douze cent trente,
Du ventre de sa mère Honorate expirante,
Les rois faisaient dédain de ce fils belliqueux;
Fabrice s'en vengeait en étant plus grand qu'eux.
A vingt ans, il était blond et beau; ce jeune homme
Avait l'air d'un tribun militaire de Rome;
Comme pour exprimer les détours du destin
Dont le héros triomphe, un graveur florentin
Avait sur son écu sculpté le labyrinthe;
Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte
La tête de lion qu'il avait dans le dos.
Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,
Fuir devant son épée et devant sa fortune;
Les princes pâlissaient de l'entendre gronder;
Un jour, il a forcé le pape à demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes;
C'était un grand briseur de lances et de chaînes,
Guerroyant volontiers, mais surtout délivrant;
Il a par tous été proclamé le plus grand
D'un siècle fort auquel succède un siècle traître;
Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé;
Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
Dans la vieille serrure horrible de l'église.
Sa bannière cherchait la bourrasque et la bise;
Plus d'un monstre a grincé des dents sous son talon;
Son bras se roidissait chaque fois qu'un félon
Déformait quelque état populaire en royaume;
Allant, venant dans l'ombre ainsi qu'un grand fantôme,
Fier, levant dans la nuit son cimier flamboyant,
Homme auguste au dedans, ferme au dehors, ayant
En lui toute la gloire et toute la patrie,
Belle âme invulnérable et cependant meurtrie,
Sauvant les lois, gardant les murs, vengeant les droits,
Et sonnant dans la nuit sous tous les coups des rois,

Cinquante ans, ce soldat, dont la tête enfin plie,
Fut l'armure de fer de la vieille Italie,
Et ce noir siècle, à qui tout rayon semble ôté,
Garde quelque lueur encor de son côté.

II

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE.

Maintenant il est vieux; son donjon, c'est son cloître;
Il tombe, et, déclinant, sent dans son âme croître
La confiance honnête et calme des grands cœurs;
Le brave ne croit pas au lâche, les vainqueurs
Sont forts, et le héros est ignorant du fourbe.
Ce qu'osent les tyrans, ce qu'accepte la tourbe,
Il ne le sait; il est hors de ce siècle vil;
N'en étant vu qu'à peine, à peine le voit-il;
N'ayant jamais de ruse, il n'eut jamais de crainte;
Son défaut fut toujours la crédulité sainte,
Et, quand il fut vaincu, ce fut par loyauté;
Plus de péril lui fait plus de sécurité.
Comme dans un exil il vit seul dans sa gloire;
Oublié; l'ancien peuple a gardé sa mémoire,
Mais le nouveau la perd dans l'ombre, et ce vieillard
Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui.

Tout est derrière lui maintenant; tout a fui;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe;
Parfois, il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin! l'homme est triste le soir;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante.
On dirait par instants que son âme s'absente,

Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Il n'a pas un remords et pas un repentir;
Après quatrevingts ans son âme est toute blanche;
Parfois, à ce soldat qui s'accoude et se penche,
Quelque vieux mur, croulant lui-même, offre un appui;
Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment; il faut aimer pour jeter sa racine
Dans un isolement et dans une ruine;
Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur.

III

AÏEUL MATERNEL.

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
A présent un enfant est toute sa famille.
Il la regarde, il rêve; il dit : «C'est une fille,
Tant mieux!» étant aïeul du côté maternel.

La vie en ce donjon a le pas solennel;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude.

Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude,
Tous les matins, il boucle à ses flancs refroidis
Son épée, aujourd'hui rouillée, et qui jadis
Avait la pesanteur de la chose publique;
Quand, parfois, du fourreau, vénérable relique,
Il arrache la lame illustre avec effort,
Calme, il y croit toujours sentir peser le sort.
Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
Où, du bien et du mal, de l'effet, de la cause,
Du genre humain, de Dieu, du gouffre, il sent le poids;
Le juge au front morose a son livre des lois,
Le roi son sceptre d'or, le fossoyeur sa pelle.

Tous les soirs il conduit l'enfant à la chapelle;

L'enfant prie, et regarde avec ses yeux si beaux,
Gaie, et questionnant l'aïeul sur les tombeaux;
Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
La main qui tremble aidant la marche qui chancelle,
Ils vont sous les portails et le long des piliers
Peuplés de séraphins mêlés aux chevaliers;
Chaque statue, émue à leur pas doux et sombre,
Vibre, et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre,
Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Parfois Isoretta, que sa grâce défend,
S'échappe dès l'aurore et s'en va jouer seule
Dans quelque grande tour qui lui semble une aïeule,
Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
La légende romane aux souvenirs saxons.
Pauvre être qui contient toute une fière race,
Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace,
Dans les fentes des murs broutant le câprier;
Pendant que derrière elle on voit l'aïeul prier,
— Car il ne tarde pas à venir la rejoindre,
Et cherche son enfant dès qu'il voit l'aube poindre, —
Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,
Erre de tombe en tombe et suit des papillons,
Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave;
Et la tour semble heureuse et l'enfant paraît grave;
La ruine et l'enfance ont de secrets accords,
Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

IV

UN SEUL HOMME SAIT OÙ EST CACHÉ LE TRÉSOR.

Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie,
Parmi les rois vautours et les princes de proie,
Certe, on n'en trouverait pas un qui méprisât
Final, donjon splendide et riche marquisat;
Tous les ans, les alleux, les rentes, les censives,

Surchargent vingt mulets de sacoches massives;
La grande tour surveille au milieu du ciel bleu,
Le sud, le nord, l'ouest et l'est, et saint Mathieu,
Saint Marc, saint Luc, saint Jean, les quatre évangélistes,
Sont sculptés et dorés sur les quatre balistes;
La montagne a pour garde, en outre, deux châteaux,
Soldats de pierre ayant du fer sous leurs manteaux.
Le trésor, quand du coffre on détache les boucles,
Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles;
Ce trésor est muré dans un caveau discret
Dont le marquis régnant garde seul le secret,
Et qui fut autrefois le puits d'une sachette;
Fabrice maintenant connaît seul la cachette;
Le fils de Witikind vieilli dans les combats,
Othon, scella jadis dans les chambres d'en bas
Vingt caissons dont le fer verrouille les façades,
Et qu'Anselme, plus tard, fit remplir de cruzades
Pour que, dans l'avenir, jamais on n'en manquât;
Le casque du marquis est en or de ducat;
On a sculpté deux rois persans, Narse et Tigrane,
Dans la visière aux trous grillés de filigrane,
Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix;
Et le seul diamant du sceptre pèse une once.

V

LE CORBEAU.

Un matin, les portiers sonnent du cor. Un nonce
Se présente; il apporte, assisté d'un coureur,
Une lettre du roi qu'on nomme l'empereur;
Ratbert écrit qu'avant de partir pour Tarente
Il viendra visiter Isora, sa parente,
Pour lui baiser le front et pour lui faire honneur.

Le nonce, s'inclinant, dit au marquis : « Seigneur,

Sa majesté ne fait de visites qu'aux reines. »

Au message émané de ses mains très sereines
L'empereur joint un don splendide et triomphant;
C'est un grand chariot plein de jouets d'enfant;
Isora bat des mains avec des cris de joie.

Le nonce, retournant vers celui qui l'envoie,
Prend congé de l'enfant, et, comme procureur
Du très victorieux et très noble empereur,
Fait le salut qu'on fait aux têtes souveraines.

« Qu'il soit le bienvenu! Bas le pont! bas les chaînes!
Dit le marquis; sonnez, la trompe et l'olifant! »
Et, fier de voir qu'on traite en reine son enfant,
La joie a rayonné sur sa face loyale.

Or, comme il relisait la lettre impériale,
Un corbeau qui passait fit de l'ombre dessus.
« Les oiseaux noirs guidaient Judas cherchant Jésus;
Sire, vois ce corbeau, » dit une sentinelle.
Et, regardant l'oiseau planer sur la tournelle :
« Bah! dit l'aïeul, j'étais pas plus haut que cela,
Compagnon, que déjà ce corbeau que voilà,
Dans la plus fière tour de toute la contrée
Avait bâti son nid, dont on voyait l'entrée;
Je le connais; le soir, volant dans la vapeur,
Il criait; tous tremblaient; mais, loin d'en avoir peur,
Moi petit, je l'aimais, ce corbeau centenaire
Étant un vieux voisin de l'astre et du tonnerre. »

VI

LE PÈRE ET LA MÈRE.

Les marquis de Final ont leur royal tombeau
Dans une cave où luit, jour et nuit, un flambeau;

Le soir, l'homme qui met de l'huile dans les lampes
A son heure ordinaire en descendit les rampes;
Là, mangé par les vers dans l'ombre de la mort,
Chaque marquis auprès de sa marquise dort,
Sans voir cette clarté qu'un vieil esclave apporte.
A l'endroit même où pend la lampe, sous la porte,
Était le monument des deux derniers défunts;
Pour raviver la flamme et brûler des parfums,
Le serf s'en approcha; sur la funèbre table,
Sculpté très ressemblant, le couple lamentable
Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant,
Apparaissait; tous deux, dans cet air étouffant,
Silencieux, couchés côte à côte, statues
Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues,
L'homme avec son lion, la femme avec son chien.
Il vit que le flambeau nocturne brûlait bien;
Puis, courbé, regarda, des pleurs dans la paupière,
Ce père de granit, cette mère de pierre;
Alors il recula, pâle, car il crut voir
Que ces deux fronts, tournés vers la voûte au fond noir,
S'étaient subitement assombris sur leur couche,
Elle ayant l'air plus triste et lui l'air plus farouche.

VII

JOIE AU CHÂTEAU.

Une file de longs et pesants chariots
Qui précède ou qui suit les camps impériaux,
Marche là-bas avec des éclats de trompette
Et des cris que l'écho des montagnes répète;
Un gros de lances brille à l'horizon lointain.

La cloche de Final tinte, et c'est ce matin
Que du noble empereur on attend la visite.

On arrache des tours la ronce parasite;

On blanchit à la chaux en hâte les grands murs;
On range dans la cour des plateaux de fruits mûrs,
Des grenades venant des vieux monts Alpujarres,
Le vin dans les barils et l'huile dans les jarres;
L'herbe et la sauge en fleur jonchent tout l'escalier;
Dans la cuisine un feu rôtit un sanglier;
On voit fumer les peaux des bêtes qu'on écorche;
Et tout rit; et l'on a tendu sous le grand porche
Une tapisserie où Blanche d'Est, jadis,
A brodé trois héros, Macchabée, Amadis,
Achille; et le fanal de Rhode, et le quadrige
D'Aétius, vainqueur du peuple latobrige;
Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or,
Trois poëtes, Platon, Plaute et Scæva Memor.
Ce tapis autrefois ornait la grande chambre;
Au dire des vieillards, l'effrayant roi sicambre,
Witikind, l'avait fait clouer en cet endroit
De peur que dans leur lit ses enfants n'eussent froid.

VIII

LA TOILETTE D'ISORA.

Cris, chansons; et voilà ces vieilles tours vivantes.
La chambre d'Isora se remplit de servantes;
Pour faire un digne accueil au roi d'Arle, on revêt
L'enfant de ses habits de fête; à son chevet,
L'aïeul, dans un fauteuil d'orme incrusté d'érable,
S'assied, songeant aux jours passés, et, vénérable,
Il contemple Isora: front joyeux, cheveux d'or,
Comme les chérubins peints dans le corridor,
Regard d'enfant Jésus que porte la madone,
Joue ignorante où dort le seul baiser qui donne
Aux lèvres la fraîcheur, tous les autres étant
Des flammes, même, hélas! quand le cœur est content.
Isore est sur le lit, assise, jambes nues;
Son œil bleu rêve avec des lueurs ingénues;

L'aïeul rit, doux reflet de l'aube sur le soir!
Et le sein de l'enfant, demi-nu, laisse voir
Ce bouton rose, germe auguste des mamelles;
Et ses beaux petits bras ont des mouvements d'ailes.
Le vétéran lui prend les mains, les réchauffant;
Et, dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,
Sans ordre, en en laissant deviner davantage,
Espèce de murmure enfantin du grand âge,
Il semble qu'on entend parler toutes les voix
De la vie, heur, malheur, à présent, autrefois,
Deuil, espoir, souvenir, rire et pleurs, joie et peine;
Ainsi tous les oiseaux chantent dans le grand chêne.

«Fais-toi belle; un seigneur va venir; il est bon;
C'est l'empereur; un roi; ce n'est pas un barbon
Comme nous; il est jeune; il est roi d'Arle, en France;
Vois-tu, tu lui feras ta belle révérence,
Et tu n'oublieras pas de dire : monseigneur.
Vois tous les beaux cadeaux qu'il nous fait! Quel bonheur!
Tous nos bons paysans viendront, parce qu'on t'aime;
Et tu leur jetteras des sequins d'or, toi-même,
De façon que cela tombe dans leur bonnet.»

Et le marquis, parlant aux femmes, leur prenait
Les vêtements des mains :

«Laissez, que je l'habille!
Oh! quand sa mère était toute petite fille,
Et que j'étais déjà barbe grise, elle avait
Coutume de venir dès l'aube à mon chevet;
Parfois, elle voulait m'attacher mon épée,
Et, de la dureté d'une boucle occupée,
Ou se piquant les doigts aux clous du ceinturon,
Elle riait. C'était le temps où mon clairon
Sonnait superbement à travers l'Italie.
Ma fille est maintenant sous terre, et nous oublie.
D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi!

Et qu'elle dort déjà quand je veille encor, moi?
La fille qui grandit sans la mère, chancelle.
Oh! c'est triste, et je hais la mort. Pourquoi prend-elle
Cette jeune épousée et non mes pas tremblants?
Pourquoi ces cheveux noirs et non mes cheveux blancs?»

Et, pleurant, il offrait à l'enfant des dragées.

«Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées;
Celui qui fait le choix se trompe; il serait mieux
Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.
Mais de la mère au moins il sied qu'on se souvienne;
Et, puisqu'elle a ma place, hélas! je prends la sienne.

Vois donc le beau soleil et les fleurs dans les prés!
C'est par un jour pareil, les grecs étant rentrés
Dans Smyrne, le plus grand de leurs ports maritimes,
Que, le bailli de Rhode et moi, nous les battîmes.
Mais regarde-moi donc tous ces beaux jouets-là!
Vois ce reître, on dirait un archer d'Attila.
Mais c'est qu'il est vêtu de soie et non de serge!
Et le chapeau d'argent de cette sainte Vierge!
Et ce bonhomme en or! Ce n'est pas très hideux.
Mais comme nous allons jouer demain tous deux!
Si ta mère était là, qu'elle serait contente!
Ah! quand on est enfant, ce qui plaît, ce qui tente,
C'est un hochet qui sonne un moment dans la main,
Peu de chose le soir et rien le lendemain;
Plus tard, on a le goût des soldats véritables,
Des palefrois battant du pied dans les étables,
Des drapeaux, des buccins jetant de longs éclats,
Des camps, et c'est toujours la même chose, hélas!
Sinon qu'alors on a du sang à ses chimères.
Tout est vain. C'est égal, je plains les pauvres mères
Qui laissent leurs enfants derrière elles ainsi.»

Ainsi parlait l'aïeul, l'œil de pleurs obscurci,

Souriant cependant, car telle est l'ombre humaine.
Tout à l'ajustement de son ange de reine,
Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux
Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux,
Et, les parfumant d'ambre, en lavaient la poussière,
Il nouait gauchement la petite brassière,
Ayant plus d'habitude aux chemises d'acier.

IX

JOIE HORS DU CHÂTEAU.

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier;
Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
Partout, les milans roux, les chouettes félines,
L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
Avec du sang le jour, qui devient feu la nuit,
Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
Fils de ces vieux vautours nés de l'aigle romaine
Que la louve d'airain aux cirques appela,
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
S'assemblent; et les uns, laissant un crâne chauve,
Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
D'autres, d'un mât rompu quittant les noirs agrès,
D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
Ils se montrent Final, la grande cime sombre
Qu'Othon, fils d'Aleram le Saxon, crénela,
Et se disent entre eux : Un empereur est là!

X

SUITE DE LA JOIE.

Cloche; acclamations; gémissements; fanfares;
Feux de joie; et les tours semblent toutes des phares,
Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,

De brasiers frissonnants encombré leurs sommets;
La table colossale en plein air est dressée;
Ce qu'on a sous les yeux répugne à la pensée
Et fait peur; c'est la joie effrayante du mal;
C'est plus que le démon, c'est moins que l'animal;
C'est la cour du donjon tout entière rougie
D'une prodigieuse et ténébreuse orgie;
C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri;
C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri;
Un gouffre où les lueurs de l'enfer sont voisines
Du rayonnement calme et joyeux des cuisines;
Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru;
Le souper de Satan dans un rêve apparu.

A l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Sur son faîte vermeil d'où s'enfuit le corbeau,
Dresse et secoue aux vents, brûlant comme un flambeau,
Tout le branchage et tout le feuillage d'un orme;
Valet géant portant un chandelier énorme.

Le drapeau de l'empire, arboré sur ce bruit,
Gonfle son aigle immense au souffle de la nuit.

Tout un cortège étrange est là; femmes et prêtres;
Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres;
Les crosses et les croix d'évêques, au milieu
Des piques et des dards, mêlent aux meurtres Dieu,
Les mitres figurant de plus gros fers de lance.
Un tourbillon d'horreur, de nuit, de violence,
Semble emplir tous ces cœurs; que disent-ils entre eux,
Ces hommes? En voyant ces convives affreux,
On doute si l'aspect humain est véritable;
Un sein charmant se dresse au-dessus de la table,
On redoute au-dessous quelque corps tortueux;
C'est un de ces banquets du monde monstrueux
Qui règne et vit depuis les Héliogabales;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales;
Le cynique baiser cherche à se prodiguer;
Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes;
A travers l'ombre on voit toutes les soifs infâmes,
Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.

Quelque chose de rouge entre les dalles fume;
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
Assez de barils sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.

Est-ce une vaste noce? est-ce un deuil morne et triste?
On ne sait pas à quel dénoûment on assiste,
Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger;
Si l'on voit des vivants ou des larves manger;
Et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage
Est la fin d'un festin ou la fin d'un carnage.

Par moments le tambour, le sistre, le clairon,
Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.
Ce tumulte rugit, chante, boit, mange, râle.
Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.

C'est, parmi le butin, les chants, les arcs de fleurs,
Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

Presque nue au milieu des montagnes de roses,
Comme les déités dans les apothéoses,
Altière, recevant vaguement les saluts,
Marquant avec ses doigts la mesure des luths,
Ayant dans le gala les langueurs de l'alcôve,
Près du maître sourit Matha, la blonde fauve;
Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
Le roi cherche son pied dans les mares de sang.

Les grands brasiers, ouvrant leur gouffre d'étincelles,
Font resplendir les ors d'un chaos de vaisselles;
On ébrèche aux moutons, aux lièvres montagnards,
Aux faisans, les couteaux tout à l'heure poignards;
Sixte Malaspina, derrière le roi, songe;
Toute lèvre se rue à l'ivresse et s'y plonge;
On achève un mourant en perçant un tonneau;
L'œil croit, parmi les os de chevreuil et d'agneau,
Aux tremblantes clartés que les flambeaux prolongent,
Voir des profils humains dans ce que les chiens rongent;
Des chanteurs grecs, portant des images d'étain
Sur leurs chapes, selon l'usage byzantin,
Chantent Ratbert, césar, roi, vainqueur, dieu, génie;
On entend sous les bancs des soupirs d'agonie;
Une odeur de tuerie et de cadavres frais
Se mêle au vague encens brûlant dans les coffrets
Et les boîtes d'argent sur des trépieds de nacre;
Les pages, les valets, encor chauds du massacre,
Servent dans le banquet leur empereur, ravi
Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi;
Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes;
Ratbert s'accoude avec des poses indolentes;
Au-dessus du festin, dans le ciel blanc du soir,
De partout, des hanaps, du buffet, du dressoir,
Des plateaux où les paons ouvrent leurs larges queues,
Des vaisselles où brûle un philtre aux lueurs bleues,
Des verres, d'hypocras et de vin écumants,
Des bouches des buveurs, des bouches des amants,
S'élève une vapeur gaie, ardente, enflammée,
Et les âmes des morts sont dans cette fumée.

XI

TOUTES LES FAIMS SATISFAITES.

C'est que les noirs oiseaux de l'ombre ont eu raison,
C'est que l'orfraie a bien flairé la trahison,
C'est qu'un fourbe a surpris le vaillant sans défense,
C'est qu'on vient d'écraser la vieillesse et l'enfance.
En vain quelques soldats fidèles ont voulu
Résister, à l'abri d'un créneau vermoulu;
Tous sont morts; et de sang les dalles sont trempées;
Et la hache, l'estoc, les masses, les épées,
N'ont fait grâce à pas un, sur l'ordre que donna
Le roi d'Arle au prévôt Sixte Malaspina.
Et, quant aux plus mutins, c'est ainsi que les nomme
L'aventurier royal fait empereur par Rome,
Trente sur les crochets et douze sur le pal
Expirent au-dessus du porche principal.

Tandis qu'en joyeux chants les vainqueurs se répandent,
Auprès de ces poteaux et de ces croix où pendent
Ceux que Malaspina vient de supplicier,
Corbeaux, hiboux, milans, tout l'essaim carnassier,
Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres,
S'abattent par volée, et font sur les cadavres
Un banquet, moins hideux que celui d'à côté.

Ah! le vautour est triste à voir, en vérité,
Déchiquetant sa proie et planant; on s'effraie
Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie;
L'épervier est affreux rongeant des os brisés;
Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés,
L'impénétrable faim est la loi de la terre,
Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère,
La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
Du hibou promenant la rondeur de ses yeux

Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles;
Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
L'homme exterminant l'homme et riant, épouvante,
Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,
Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Caïn tuant Abel est la stupeur de Dieu.

XII

QUE C'EST FABRICE QUI EST UN TRAÎTRE.

Un homme, qu'un piquet de lansquenets escorte,
Qui tient une bannière inclinée, et qui porte
Une jacque de vair taillée en éventail,
Un héraut, fait ce cri devant le grand portail :

«Au nom de l'empereur clément et plein de gloire,
— Dieu le protège! — peuple! il est pour tous notoire
Que le traître marquis Fabrice d'Albenga
Jadis avec les gens des villes se ligua,
Et qu'il a maintes fois guerroyé le saint-siège;
C'est pourquoi l'empereur très clément, — Dieu protège
L'empereur! — le citant à son haut tribunal,
A pris possession de l'état de Final.»

L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
«Qui me contredira, soit sa tête tranchée,
Et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit.»

XIII

SILENCE.

Tout à coup on se tait; ce silence grandit,
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,

Cet enfer a repris sa figure de tombe;
Ce pandémonium, ivre d'ombre et d'orgueil,
S'éteint; c'est qu'un vieillard a paru sur le seuil;
Un prisonnier, un juge, un fantôme; l'ancêtre!

C'est Fabrice.

On l'amène à la merci du maître.
Ses blêmes cheveux blancs couronnent sa pâleur;
Il a les bras liés au dos comme un voleur;
Et, pareil au milan qui suit des yeux sa proie,
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie,
Un homme qui tient haute une épée à deux mains.

Matha, fixant sur lui ses beaux yeux inhumains,
Rit sans savoir pourquoi, rire étant son caprice.
Dix valets de la lance environnent Fabrice.
Le roi dit : «Le trésor est caché dans un lieu
Qu'ici tu connais seul, et je jure par Dieu
Que, si tu dis l'endroit, marquis, ta vie est sauve.»

Fabrice lentement lève sa tête chauve
Et se tait.

Le roi dit : «Es-tu sourd, compagnon?»

Un reître avec le doigt fait signe au roi que non.
«Marquis, parle! ou sinon, vrai comme je me nomme
Empereur des romains, roi d'Arle et gentilhomme,
Lion, tu vas japper ainsi qu'un épagneul.
Ici, bourreaux! — Réponds, le trésor?»

Et l'aïeul
Semble, droit et glacé parmi les fers de lance,
Avoir déjà pris place en l'éternel silence.

Le roi dit : «Préparez les coins et les crampons.

Pour la troisième fois, parleras-tu? Réponds.»

Fabrice, sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte,
Regarde le roi d'Arle et d'une telle sorte,
Avec un si superbe éclair, qu'il l'interdit;
Et Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
Et crie, en s'arrachant le poil de la moustache :
«Je te trouve idiot et mal en point, et sache
Que les jouets d'enfant étaient pour toi, vieillard!
Çà, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard!
Et ne m'irrite pas, ou ce sera ta faute,
Et je vais envoyer sur ta tour la plus haute
Ta tête au bout d'un pieu se taire dans la nuit.»

Mais l'aïeul semble d'ombre et de pierre construit;
On dirait qu'il ne sait pas même qu'on lui parle.

«Le brodequin! A toi, bourreau!» dit le roi d'Arle.

Le bourreau vient, la foule effarée écoutait.

On entend l'os crier, mais la bouche se tait.

Toujours prêt à frapper le prisonnier en traître,
Le coupe-tête jette un coup d'œil à son maître.

«Attends que je te fasse un signe», dit Ratbert.
Et, reprenant :

«Voyons, toi chevalier haubert,
Mais cadet, toi marquis, mais bâtard, si tu donnes
Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,
Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais
Prince, et j'ai dans mes ports dix galères de Fez
Dont je te fais présent avec cinq cents esclaves.»

Le vieillard semble sourd et muet.

«Tu me braves!
Eh bien! tu vas pleurer,» dit le fauve empereur.

XIV

RATBERT REND L'ENFANT À L'AÏEUL.

Et voici qu'on entend comme un souffle d'horreur
Frémir, même en cette ombre et même en cette horde.
Une civière passe, il y pend une corde;
Un linceul la recouvre; on la pose à l'écart;
On voit deux pieds d'enfant qui sortent du brancard.
Fabrice, comme au vent se renverse un grand arbre,
Tremble, et l'homme de chair sous cet homme de marbre
Reparaît; et Ratbert fait lever le drap noir.

C'est elle! Isora! pâle, inexprimable à voir,
Étranglée, et sa main crispée, et cela navre,
Tient encore un hochet; pauvre petit cadavre!

L'aïeul tressaille avec la force d'un géant;
Formidable, il arrache au brodequin béant
Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce;
Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
Il crie en se roulant sur la petite morte :

«Tuée! ils l'ont tuée! et la place était forte,
Le pont avait sa chaîne et la herse ses poids,
On avait des fourneaux pour le soufre et la poix,
On pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,
Se défendre, hurler, lutter, s'emplir la bouche
De feu, de plomb fondu, d'huile, et les leur cracher
A la figure avec les éclats du rocher!
Non! on a dit : «Entrez!» et, par la porte ouverte,

Ils sont entrés! la vie à la mort s'est offerte!
On a livré la place, on n'a point combattu!
Voilà la chose; elle est toute simple; ils n'ont eu
Affaire qu'à ce vieux misérable imbécile!
Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Tout à l'heure, j'étais tranquille, ayant peu vu
Qu'on tuât des enfants, et je disais : «Pourvu
Qu'Isora vive, eh bien! après cela, qu'importe!»
Mais l'enfant! O mon Dieu! c'est donc vrai qu'elle est morte!
Penser que nous étions là tous deux hier encor!
Elle allait et venait dans un gai rayon d'or;
Cela jouait toujours, pauvre mouche éphémère!
C'était la petite âme errante de sa mère!
Le soir, elle posait son doux front sur mon sein,
Et dormait... — Ah! brigand! assassin! assassin!»

Il se dressait, et tout tremblait dans le repaire,
Tant c'était la douleur d'un lion et d'un père,
Le deuil, l'horreur, et tant ce sanglot rugissait!

«Et moi qui, ce matin, lui nouais son corset!
Je disais : «Fais-toi belle, enfant!» Je parais l'ange
Pour le spectre! — Oh! ris donc là-bas, femme de fange!
Riez tous! Idiot, en effet, moi qui crois
Qu'on peut se confier aux paroles des rois
Et qu'un hôte n'est pas une bête féroce!
Le roi, les chevaliers, l'évêque avec sa crosse,
Ils sont venus, j'ai dit : «Entrez»; c'étaient des loups!
Est-ce qu'ils ont marché sur elle avec des clous
Qu'elle est toute meurtrie? Est-ce qu'ils l'ont battue?
Et voilà maintenant nos filles qu'on nous tue
Pour voler un vieux casque en vieil or de ducat!
Je voudrais que quelqu'un d'honnête m'expliquât
Cet événement-ci, voilà ma fille morte!
Dire qu'un empereur vient avec une escorte,
Et que des gens nommés Farnèse, Spinola,
Malaspina, Cibo, font de ces choses-là,

Et qu'on se met à cent, à mille, avec ce prêtre,
Ces femmes, pour venir prendre un enfant en traître,
Et que l'enfant est là, mort, et que c'est un jeu,
C'est à se demander s'il est encore un Dieu,
Et si, demain, après de si lâches désastres,
Quelqu'un osera faire encor lever les astres!
M'avoir assassiné ce petit être-là!
Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela
Dans la tête, que c'est fini, qu'ils l'ont tuée,
Qu'elle est morte! — Oh! ce fils de la prostituée,
Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé!
O Dieu! de quel démon est cet homme échappé?
Vraiment! est-ce donc trop espérer que de croire
Qu'on ne va point, par ruse et par trahison noire,
Massacrer des enfants, broyer des orphelins,
Des anges, de clarté céleste encor tout pleins!
Mais c'est qu'elle est là, morte, immobile, insensible!
Je n'aurais jamais cru que cela fût possible.
Il faut être le fils de cette infâme Agnès!
Rois! j'avais tort jadis quand je vous épargnais,
Quand, pouvant vous briser au front le diadème,
Je vous lâchais, j'étais un scélérat moi-même,
J'étais un meurtrier d'avoir pitié de vous!
Oui, j'aurais dû vous tordre entre mes serres, tous!
Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
Reculer la limite effroyable des crimes,
De voler, oui, ce sont des vols, de faire un tas
D'abominations, de maux et d'attentats,
De tuer des enfants et de tuer des femmes,
Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
Et les clairons, sacré devant le monde entier
Par Urbain quatre, pape et fils d'un savetier!
Que voulez-vous qu'on fasse à de tels misérables!
Avoir mis son doigt noir sur ces yeux adorables!
Ce chef-d'œuvre du Dieu vivant, l'avoir détruit!
Quelle mamelle d'ombre et d'horreur et de nuit,
Dieu juste, a donc été de ce monstre nourrice?

Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse.
Plus de bien ni de mal, plus de droit, plus de lois.
Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois?
Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve?
Oh! sois maudit, maudit, maudit, et sois maudit,
Ratbert, empereur, roi, césar, escroc, bandit!
O grand vainqueur d'enfants de cinq ans! maudits soient
Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,
Et ta mère publique, et ton père inconnu!
Terre et cieux! c'est pourtant bien le moins qu'un doux être
Qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,
Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs,
Et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,
Ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,
Puisque les empereurs laissent les forçats vivre,
Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs,
Laisse sous le ciel noir vivre les empereurs!»

XV

LES DEUX TÊTES.

Ratbert, en ce moment, distrait jusqu'à sourire,
Écoutait Afranus à voix basse lui dire :
«Majesté, le caveau du trésor est trouvé.»

L'aïeul pleurait.

«Un chien, au coin des murs crevé,
Est un être enviable auprès de moi. Va, pille,
Vole, égorge, empereur! O ma petite fille,
Parle-moi! Rendez-moi mon doux ange, ô mon Dieu!
Elle ne va donc pas me regarder un peu?
Mon enfant! Tous les jours nous allions dans les lierres.
Tu disais : «Vois les fleurs», et moi : «Prends garde aux pierres.»

Et je la regardais, et je crois qu'un rocher
Se fût attendri rien qu'en la voyant marcher.
Hélas ! avoir eu foi dans ce monstrueux drôle !
Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
Est-ce que tu m'en veux? C'est moi qui suis là ! Dis,
Tu n'ouvriras donc plus tes yeux du paradis !
Je n'entendrai donc plus ta voix, pauvre petite !
Tout ce qui me tenait aux entrailles me quitte;
Et ce sera mon sort, à moi, le vieux vainqueur,
Qu'à deux reprises Dieu m'ait arraché le cœur,
Et qu'il ait retiré de ma poitrine amère
L'enfant, après m'avoir ôté du flanc la mère !
Mon Dieu, pourquoi m'avoir pris cet être si doux?
Je n'étais pourtant pas révolté contre vous,
Et je consentais presque à ne plus avoir qu'elle.
Morte ! et moi, je suis là, stupide, qui l'appelle !
Oh ! si je n'avais pas les bras liés, je crois
Que je réchaufferais ses pauvres membres froids.
Comme ils l'ont fait souffrir ! La corde l'a coupée.
Elle saigne. »

Ratbert, blême et la main crispée,
Le voyant à genoux sur son ange dormant,
Dit : « Porte-glaive, il est ainsi commodément. »

Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :

La tête de Ratbert sur le pavé roula,
Hideuse, comme si le même coup d'épée,
Frappant deux fois, l'avait avec l'autre coupée.

L'horreur fut inouïe; et tous, se retournant,
Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
Aperçurent le corps de l'empereur sans tête,

Et son cou d'où sortait, dans un bruit de tempête,
Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
Les convives, le trône et la table, de sang.

Alors, dans la clarté d'abîme et de vertige
Qui marque le passage énorme d'un prodige,
Des deux têtes on vit l'une, celle du roi,
Entrer sous terre et fuir dans le gouffre d'effroi
Dont l'expiation formidable est la règle,
Et l'autre s'envoler avec des ailes d'aigle.

XVI

APRÈS JUSTICE FAITE.

L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,
Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.

2-17 décembre 1857.

XIX

WELF,

CASTELLAN D'OSBOR.

WELF.
CYADMIS.
HUG.
OTHON.
SYLVESTRE.
UNE PETITE FILLE, mendiante.
L'HUISSIER DE L'EMPIRE.
PAYSANS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ CARLOVINGIENNE, SOLDATS.

Devant le précipice d'Osbor.

Le rebord d'un précipice. Au delà du précipice, qui est très étroit, se profile une haute tour crénelée sans fenêtres. Des meurtrières çà et là. Le pont-levis dressé cache la porte. Le précipice sert de fossé à cette tour. Derrière la tour, monte, à perte de vue, la montagne couverte de sapins. On ne voit pas le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HUISSIER DE L'EMPIRE, un groupe de GENS DU PEUPLE.

L'huissier de l'empire, en dalmatique d'argent semée d'aigles noirs, entre, précédé des quatre massiers de la Diète. Il est suivi d'un groupe de paysans et de bourgeois. Il se tourne vers la tour, où l'on ne voit personne.

L'HUISSIER.

Je fais sommation, moi l'huissier de l'empire,
A toi, baron, rebelle à la Diète de Spire.
Rends-toi, sors. Comparais.

Silence profond dans la tour. On n'y distingue ni un bruit, ni une lumière. Elle semble inhabitée.

UN BOURGEOIS, survenant, aux autres.

A-t-il répondu?

UN PAYSAN.

Non.

L'HUISSIER.

J'ai dit.

Il passe, et disparaît avec les quatre massiers.

LE BOURGEOIS, montrant la tour.

Quel fier dédain! Quel rude compagnon!

UN ÉTUDIANT, de l'université carlovingienne.

Compagnon de personne.

LE PAYSAN.

Oui, pas un ne l'égale.

L'ÉTUDIANT.

Parfois aux champs fauchés il reste une cigale;
Ainsi cet homme libre est demeuré debout.

LE BOURGEOIS.

Oui, ce mont excepté, l'esclavage est partout.

L'ÉTUDIANT.

Welf, à lui seul, tient tête aux princes d'Allemagne.

UN VIEILLARD.

Il ne veut pas qu'on passe à travers sa montagne,
Il est le protecteur d'un pays inconnu.
Qui troublerait ces monts serait le mal venu.
Il est père des bois. Sa tour fait sentinelle.
Il défend le sapin, l'if, la neige éternelle,
La route avec ses fleurs, la biche avec ses faons,
Et les petits oiseaux sont ses petits enfants.
Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.
On voit la silhouette âpre du chevalier
Dans l'entre-croisement des branches du hallier.
Une sérénité nocturne l'environne.
Son casque n'a jamais salué de couronne.
Il se tient là, barrant le chemin, rassurant

La forêt, le ravin, le rocher, le torrent,
Et garde vierge, aux yeux de toute la contrée,
L'ombre où cette montagne auguste donne entrée.

LE BOURGEOIS.

Il est seul dans sa tour?

LE VIEILLARD.

Il n'a pas un archer.

LE PAYSAN, à un autre paysan, montrant la tour.

Tiens! entre les créneaux on peut le voir marcher.

L'ÉTUDIANT.

Tant qu'il vit, la patrie aux fers n'est pas éteinte.

LE VIEILLARD.

Il n'a jamais voulu se marier, de crainte
D'introduire en son antre une timidité.

L'ÉTUDIANT.

Ici l'on rampe.

LE VIEILLARD.

Il est seul de l'autre côté.

LE BOURGEOIS.

On dit qu'il vit là, fauve et noir, sans chefs, sans règles,
Qu'il se fait apporter à manger par les aigles,
Et qu'il n'a jamais ri.

LE VIEILLARD.

Deuil fièrement porté!
Il est veuf.

LE BOURGEOIS.

Veuf de qui?

LE VIEILLARD.

Veuf de la Liberté.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'ÉTUDIANT.

Puissant vieillard!

LE VIEILLARD.

Il est inaccessible; il garde
Son fossé, tient dressé son pont-levis, regarde
Par les trous de sa herse, et n'a jamais d'ennui,
Sentant le mont immense en paix derrière lui.

LE BOURGEOIS, regardant à ses pieds.

Le précipice est sombre.

L'ÉTUDIANT, regardant au-dessus de sa tête.

Et la muraille est haute.

LE BOURGEOIS.

Mais s'il repousse un maître, admettrait-il un hôte?

LE VIEILLARD.

Un pauvre, oui.

L'ÉTUDIANT.

Jamais roi dans sa coupe ne but.

LE VIEILLARD.

Il vit sans rendre hommage et sans payer tribut.

LE BOURGEOIS.

Qu'il est heureux! Hélas, les impôts nous obèrent.

LE VIEILLARD.

Mais cela va finir. Les princes délibèrent.

Montrant le revers de la montagne opposé au précipice.

Ils sont là.

LE BOURGEOIS.

Qui donc?

LE VIEILLARD.

Qui? Notre duc Cyadmis,
Le roi d'Arle, et les deux formidables amis

Qui ne se quittent pas, — l'un maudit, l'autre frappe, —
Othon trois, empereur, et Sylvestre deux, pape.

L'ÉTUDIANT.

Qu'importe! le rocher est fort, Welf est viril.
Welf ignore la peur, mais connaît le péril.

LE BOURGEOIS.

Aussi marche-t-il droit sur lui.

L'ÉTUDIANT.

Pas plus qu'Hercule
Il ne tremble, et pas plus qu'Achille il ne recule.

LE BOURGEOIS.

Robuste, il songe, au bord de l'abîme béant.

L'ÉTUDIANT.

Une douceur d'étoile, et le bras d'un géant!

LE VIEILLARD.

Oui. Mais les rois sont las de voir debout dans l'ombre
Le grand ermite armé de la montagne sombre.

Il se penche et leur désigne du doigt une pente qu'on ne voit pas.

Vous voyez bien d'ici cette cabane, au flanc
Du ravin, à l'abri de l'aquilon sifflant?
C'est là que les rois sont assemblés.

LE BOURGEOIS.

Combien?

LE PAYSAN.

Quatre.

LE VIEILLARD.

Ce burg les gêne. Ils ont résolu de l'abattre.
C'est dit. Pour vaincre ils ont leurs troupes et leurs gens,
Et le dépit amer, force des assiégeants.

LE PAYSAN.

Le castellan va-t-il enfin livrer passage,
Baisser le pont, céder aux rois?

LE BOURGEOIS.

Oui, s'il est sage.

L'ÉTUDIANT.

Non, s'il est grand.

LE VIEILLARD.

Il est sage et grand.

L'ÉTUDIANT, montrant la tour.

La maison
Tiendra ferme, ayant Welf tout seul pour garnison;
Le vieux songeur n'est pas d'humeur accommodante.
Il mettra ses chaudrons sur de la braise ardente,
Et saura leur payer, va, ce qui leur est dû
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu!

LE PAYSAN.

Certes!

L'ÉTUDIANT.

Et l'on verra si leur peau s'accoutume
Au ruissellement large et fumant du bitume.

On voit une fumée sortir du haut de la tour.

LE VIEILLARD.

Tenez, précisément! Il allume son feu.
Voyez-vous la fumée!

L'ÉTUDIANT.

Il va jouer son jeu,
Faire sa fête, offrir la bataille.

LE BOURGEOIS.

Posture
D'un héros!

LE PAYSAN.

Je veux voir la fin de l'aventure.

LE BOURGEOIS.

Nous, en voyant venir des princes, nous fuyons
Devant ce flamboiement de sinistres rayons;
Welf les brave.

Montrant le burg.

C'est beau, cette porte fermée.

L'ÉTUDIANT.

D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée!

LE VIEILLARD.

A lui seul il est grand comme une nation.
D'ordinaire, tout est dans la proportion,
Et le petit est grand près du moindre, et l'arbuste,
Si vous le comparez au brin d'herbe, est robuste.
Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.

On entend une fanfare de trompettes.

LE BOURGEOIS.

Les clairons!
Silence! Où sont nos trous dans les rochers? Rentrons.

Tous se dispersent de divers côtés. Entre une troupe de valets de la lance avec de longues piques. En tête les clairons.
Puis un gendarme portant un pennon de guerre.
Derrière le pennon, paraît un homme à cheval entièrement couvert d'une chemise de fer à capuchon, et ayant sur le capuchon une couronne ducale. Les soldats s'arrêtent, le pennon s'arrête, l'homme à cheval s'arrête, et se tourne vers la tour. Les clairons se taisent. L'homme à cheval tire son épée.
La tour continue de fumer.

SCÈNE II.

CYADMIS, LA TOUR, puis HUG, puis OTHON,
puis SYLVESTRE.

CYADMIS, parlant à la tour.

Personne n'a le droit de prendre un coin de terre
Au prince armé par Dieu d'un titre héréditaire.
S'isoler, c'est trahir. Welf, castellan d'Osbor,
Toi qu'on doit comme un ours traquer au bruit du cor,
Je te provoque au bruit du clairon, comme un homme;
Mais d'abord je te parle en ami. Je te somme
D'être un garçon prudent, docile aux bons avis.

Chevalier, haut la herse et bas le pont-levis.
Je veux entrer. Je veux passer. Cette montagne
N'est pas, comme la Crète et comme la Bretagne,
Une île, et ce fossé n'est pas la mer. Baron,
Viens, je te chausserai moi-même l'éperon;
Je t'admets dans ma troupe, à vaincre habituée;
Tu seras capitaine, avec une nuée
De trompettes courant et sonnant devant toi.
Descends, ouvre ta porte, et causons. Par ma foi,
Tu n'es pas fait pour vivre entre quatre murailles.
Ami, nous gagnerons ensemble des batailles.
C'est beau d'avoir l'épée au poing, d'être le bras
De la victoire, et d'être un soldat! Tu verras
Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,
Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire,
Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons
Au vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts!
Quelle joie et quels cris lorsqu'on force une ville!
On se vautre à travers la populace vile!
La femme qu'on fait veuve, on lui prend un baiser.
Tu n'es pas encor d'âge à ne point t'amuser.
En échange d'un burg sur un rocher, je t'offre
Une tente de soie et de l'or à plein coffre,
Et l'altière rumeur des camps et des clairons.
Nous irons conquérir le monde, et nous aurons
Des filles et du vin, et tu feras ripaille,
Au lieu de coucher seul dans ton trou sur la paille.
Lève ta herse, accepte, et soyons bons amis.
Ouvre-moi, je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Sinon, prends garde à toi. J'ai l'habitude d'être
Patient à l'affront comme au feu le salpêtre.
J'aurai bien vite fait d'écraser ton donjon.
Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon,
Et coucher une tour tout de son long dans l'herbe,
Ce sont mes jeux. Sais-tu, de ton château superbe
Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé?
Une baraque informe au fond d'un noir fossé.

Et de ta haute tour de guerre? Une masure
Bonne aux moineaux cachant leurs nids dans l'embrasure.
Et du sauvage aspect de tes créneaux altiers?
Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers,
Où les femmes viendront faire sécher leur linge.
Je suis Cyadmis, duc et marquis de Thuringe.
Ouvre-moi.

Silence dans la tour.

Paraît un étendard portant à la hampe une couronne de roi. Entre, derrière un groupe de trompettes, un homme à cheval, vêtu de drap d'or, ayant une couronne royale sur la tête. Il a un sceptre à la main. A sa suite, marche une compagnie d'arbalétriers bourguignons couronnés de fleurs; ils ont de grandes arbalètes, des boucliers faits d'une peau de bœuf et hauts comme un homme, et les pieds nus dans des chaussures de corde. Tous s'arrêtent. Le duc et sa troupe se rangent.

L'homme à couronne royale fait face à la tour. La fanfare cesse.

HUG, parlant à la tour.

Je suis roi d'Arle aux verts coteaux,
Et j'ai pour fiefs Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux;
A quiconque me brave on sait ce qu'il en coûte,
Et je m'appelle Hug, fils de Bozon. Écoute,
Homme de ces monts, toi qui fais de l'ombre ici.
Je ne te vois pas, maître obscur du burg noirci;
Mais, derrière ton mur, tu songes; je te parle.
Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'Arle,
Dont l'aïeul est Priam, car sur nos monts chenus,
Avant les phocéens, les troyens sont venus;
Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
Isidore la nomme une ville très noble,
Et Théodoric, comte et roi des goths, l'aima.
Les français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
Mayorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires;
J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.
Arle est riche; à la diète elle achète des voix;
Les califes lui font de précieux envois;
Elle reçoit par mer les dons de ces hautesses,
Les odeurs d'Arabie, et les délicatesses
De l'Asie, et telle est la beauté de ses tours
Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours.

Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces.
T'attaquer, toi vieillard, j'en serais bien fâché.
Donne-nous ta montagne, et je t'offre un duché.
Je t'offre en ma Bourgogne autant de bonne terre
Qu'on en voit de mauvaise en ce mont solitaire.
Accepte, car nos champs donnent beaucoup de blé.
Le trouvère Ericus d'Auxerre en a parlé.
Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
Un palais où, vieillards à la voix enfantine,
Les poëtes viendront, hôtes mélodieux,
Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortège,
Et tu présideras des cours d'amour. La neige,
La bise, le brouillard, les ouragans hurlants,
Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.
Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi.
Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.
Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes;
Car il est gracieux de s'approcher des dames
En souriant, avec des bouquets dans les mains.
L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse,
Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte.

Silence dans la tour.

La fumée s'épaissit et devient rougeâtre. Le roi se range près du duc.

Fanfare. Paraît une bannière de drap d'or, portant un grand aigle de sable, éployé. Des sonneurs de trompes et des batteurs de cymbales la précèdent. Derrière la bannière, entre un homme à cheval, vêtu de pourpre, ayant dans la main un globe, et sur la tête la couronne impériale. Il est suivi d'une poutre à tête de bélier de bronze, portée par des croates nus, hauts de six pieds. Le bélier est flanqué de montagnards tyroliens en jaquettes bariolées, armés de frondes.

Tout ce cortège s'arrête et fait face à la tour. Les trompes et les cymbales se taisent.

OTHON, tourné vers la tour.

Othon, empereur, parle à Welf, baron bandit,
Et le bandit se cache, et l'empereur lui dit :
Vassal, ouvre ton burg. Je viens te faire grâce.
Welf, quand c'est l'empereur d'Allemagne qui passe,
La clémence au doux front marche à côté de lui.
Mais l'homme absous, c'est peu; je veux l'homme ébloui.
Quand l'empereur pardonne, il donne une province.
Le duc te fait soldat, le roi duc, et moi prince.
Chacun de nous, selon sa taille, te grandit.
Je puis, si je le veux, te mettre en interdit;
J'aime mieux t'attirer, moi centre, dans ma sphère,
Te couvrir de splendeur et d'aurore, et te faire
Roi près de l'empereur, astre près du soleil.
Ton pennon couronné sera presque pareil
A ma bannière, alors qu'on tremble, et que la terre
Se courbe et cherche à fuir sous mon cri militaire,
Et qu'on voit s'envoler dans l'orage en avant
L'hydre noire au bec d'aigle ouvrant son aile au vent!
Welf, obéis. Je suis celui qui tient le globe.
J'ai la guerre et la paix dans les plis de ma robe.
Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu?

Silence dans la tour.

Fanfare. L'empereur se range près du roi et du duc.

Paraît une grande croix d'or à trois branches. Derrière le porte-croix, qui est habillé de violet, vient, sur une mule blanche, un vieillard vêtu de blanc, qui a la tiare en tête. Il est seul, sans gardes. Le porte-croix s'arrête. La fanfare se tait. Le vieillard parle à la tour.

SYLVESTRE.

Moi, j'ai les clefs. La force est moins que la vertu.
Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre.
César est grand; mais Christ, à la douceur enclin,
Près de l'homme de pourpre a mis l'homme de lin.
Je suis le Père. En moi la lumière se lève,
Et ce que l'empereur commence, je l'achève;
Il absout pour la terre, et j'absous pour le ciel.
Le grand césar ne peut rien donner d'éternel.

Il t'offre une couronne, et moi je t'offre une âme;
La tienne. En t'isolant, comme en un schisme infâme,
Triste excommunié, tu l'as perdue, hélas!
Je te la rends. Frémis, vieillard, tu reculas
Vers Satan, et tu fis outrage au ciel propice
Quand tu mis entre nous et toi ce précipice.
Fils, veux-tu regagner ta part du paradis,
Rentrer chez les élus, fuir de chez les maudits?
Cède à moi qui suis pape, héritier des apôtres.

Un homme paraît entre deux créneaux au haut de la tour. Il est tout habillé de fer. Sa barbe blanche passe sous sa visière baissée. Il se découpe en noir sur le fond de neige de la montagne.

La nuit commence à tomber.

SCÈNE III.

LES MÊMES, WELF.

WELF, du haut de la tour.

Que me veut-on? Passez votre chemin, vous autres.
Je hais ton glaive, ô duc. Je hais ton sceptre, ô roi.
César, je hais ton globe impérial. Et toi,
Pape, je ne crois pas à tes clefs. Qu'ouvrent-elles?
Des enfers. Tu mens, pape, et tes fureurs sont telles
Que Rome est le cachot du Christ, je te le dis.
Et pour voir en toi l'homme ouvrant le paradis,
Le Père, j'attendrai, pape, que tu dételles
Tous ces hideux chevaux, Guerre aux rages mortelles,
Haine, Anathème, Orgueil, Vengeance à l'œil de feu,
Monstres par qui tu fais traîner le char de Dieu!
Les chevriers, qu'on voit rôdant de cime en cime,
Sont de meilleurs pasteurs que vous, prêtres; j'estime
Plus que vos crosses d'or d'archevêque ou d'abbé,
Leur bâton d'olivier sauvage au bout courbé.
Bénis soient leurs troupeaux paissant dans les cytises!
Oui, les femmes font faire aux hommes des sottises,
Roi d'Arles; mais j'ai, moi, c'est pourquoi je suis fort,
Pour épouse ma tour, pour amante la mort.
En guise de clairon l'ouragan m'accompagne.

Que peux-tu donc m'offrir qui vaille ma montagne,
César, roi des romains et des bohémiens?
Quand tu me donnerais ton aigle! J'ai les miens.
Que venez-vous chercher? Qu'est-ce qui vous amène?
Rois, je suis dans ces bois la seule face humaine.
La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs.
Vous êtes des preneurs de villes, des voleurs
De nations, les chefs de l'éternel pillage.
Que voulez-vous de moi? Je n'ai pas un village.
Vous êtes ici-bas les semeurs de l'effroi.
Le genre humain subit le duc, souffre le roi;
Tu l'opprimes, césar; saint-père, tu le pilles.
Vos lansquenets font rage, et violent les filles
Qui plongent leurs bras blancs dans le van plein de blé;
Il semble, tant par vous l'univers est troublé,
Que l'air manque aux humains et la rosée aux plantes;
Sur la sainte charrue on voit vos mains sanglantes.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi je suis
Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.
Est-ce que j'ai besoin de vous dans mes ténèbres?
Je n'ai rien. Pas un homme auprès de moi ne vit.
On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit,
Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
Des lacs tristes, pareils aux antiques Avernes,
Le bois noir, le vieux mur par les hiboux choisi,
Le nuage, et c'est tout. Qui vous attire ici?
Pourquoi venir? C'est donc pour me prendre de l'ombre?
Moi, baron dans ma tour, larve dans un décombre,
Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
L'immense liberté du tonnerre a besoin
De gouffres, de sommets, d'espaces, de nuées
Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
Si ce n'est pour tomber sur leur tête. Je crois
En Dieu. Prêtre, entends-tu? Quoi! ce bois où nous sommes
Tente les rois! Les rois n'ont pas assez des hommes!

Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
De ce tas de vivants que vous exterminez!
Je possède ce mont, et ce mont me possède.
Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide.
Moi, je suis l'âme, et vous, vous êtes les démons.
Je descends des géants qui, marchant sur les monts,
Et les pressant du pied, faisaient jaillir des marbres
Les sources au-dessus desquelles sont les arbres.
Puisqu'autour du sommet superbe tout s'éteint,
Puisque la bête brute, en son auguste instinct,
Proteste, alors que l'homme à plat ventre se couche,
Ah! puisque rien n'est libre à moins d'être farouche,
De mes noirs sangliers, de mes ours, de mes loups,
Vous n'approcherez pas, princes; j'en suis jaloux.
Messeigneurs, savez-vous pourquoi? C'est que ces bêtes,
Ces êtres lourds et durs, ces monstres, sont honnêtes.
Ils n'ont pas de Séjan, ils n'ont pas de Rufin;
Leur cruauté n'est pas le crime; c'est la faim.
Vous, rois, dans vos festins, au bruit sacré des lyres,
Gais, couronnés de fleurs, échangeant des sourires,
Pour usurper un trône, ou même sans raison,
Vous vous versez les uns aux autres du poison;
Vos poignards emmanchés de perles font des choses
Horribles, et, parmi les lauriers et les roses,
Teints de sang, vous restez éblouissants toujours;
Moi, je choisis les loups, et j'aime mieux les ours;
Et je préfère, rois qu'un vil cortège encense,
A vos crimes riants leur féroce innocence.
Allez-vous-en. — Fuyez. Quoi! ne sentez-vous pas
Tout un hérissement fauve autour de vos pas!
Vous bravez donc, puissants aveugles, le murmure
Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
L'amour qu'a pour moi l'ombre, et l'appui que j'aurais
Dans la virginité des profondes forêts.
J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage,
Un mont farouche et doux. Ici point de ravage
Montrant que l'homme fut heureux dans ces beaux lieux;

Point de honte montrant qu'il y fut orgueilleux.
L'onde est libre, le vent est pur, la foudre est juste.
Rois, que venez-vous faire en ce désert auguste?
Le gouffre est noir sans vous, sans vous le ciel est bleu.
N'usurpez pas ce mont; je le conserve à Dieu.
Rois, l'honneur exista jadis. J'en suis le reste.
C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste,
C'est le bourdonnement inutile des voix.

Il disparaît.

CYADMIS.

Il nous brave!

HUG.

Couvrons nos soldats de pavois.
Traînons une baliste. Apportons les échelles.
A l'assaut!

OTHON.

A l'assaut!

SYLVESTRE, montrant le précipice.

Si vous n'avez pas d'ailes,
Vous ne franchirez pas cet abîme. Vos ponts
Ne pourront au roc vif enfoncer leurs crampons.
Les torrents dans ce trou tombent. Et votre armée,
Comme eux, en y croulant, y deviendra fumée.

CYADMIS, regardant.

C'est vrai, le précipice est sans fond.

HUG, se penchant.

Quel fossé!

OTHON, regardant et reculant.

On ne peut passer là que par le pont baissé.

CYADMIS, touchant le rocher.

Auprès de ce granit le marbre serait tendre.

OTHON, à Sylvestre.

Que nous conseille donc Ta Sainteté?

SYLVESTRE.

D'attendre.
La nuit vient. Et le temps qui s'écoule est pour nous.
Cachez dans le ravin des gardes à genoux.
Faites le guet.

Tous s'en vont. Il ne reste que des pointes de piques presque indistinctes dans un pli du ravin.

Il commence à neiger. Crépuscule. Noirceur croissante de la tour et de la montagne. Un enfant paraît dans un coude du rocher. C'est une petite fille, pieds nus, en haillons; une mendiante. Elle vient du côté opposé à celui par où les rois sont sortis. Elle se traîne dans la neige, qui s'épaissit. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, et monte péniblement la pente qui mène au bord du précipice.

Profond silence. Les pointes des piques restent immobiles.

SCÈNE IV.

UNE MENDIANTE, ENFANT.

LA MENDIANTE.

J'ai froid. Comme il fait noir! Personne.
Du bruit? Je crois que c'est une cloche qui sonne.
Non, c'est le vent.

Apercevant la tour.

Un mur! On dirait un beffroi.

Frissonnant.

Il me semble que j'ai des bêtes près de moi.
Jésus!

Avançant.

Ah! le chemin finit ici. Pourrai-je
Aller plus loin?

Regardant dans le précipice.

Ceci, c'est un trou.

Grelottant.

Comme il neige!
Pourtant je crois bien voir en face une maison.
Non, c'est noir.

Songeant.

Est-ce vrai qu'on vous met en prison
Parce que vous allez dans les champs toute seule?
Mon Dieu, j'ai peur! Et puis les loups ouvrent la gueule

Et marchent dans les bois avec les revenants.
Où suis-je? Cette route est pleine de tournants.
J'ai perdu mon chemin. Ce n'est plus que des pierres.
Si j'essayais un peu de dire mes prières?

Regardant le burg.

Est-ce une maison? Non. C'est du rocher que j'ai
Pris pour un mur. Je meurs! Ah! je n'ai pas mangé.
J'ai les pieds écorchés par les cailloux. Ma mère!

WELF, paraissant entre les créneaux.

Qui m'appelle?

SCÈNE V.

LA MENDIANTE, WELF.

WELF, tournant une lanterne sourde vers le précipice.

Quelqu'un est là?

LA MENDIANTE.

De la lumière!

WELF, regardant.

On dirait un enfant. Qu'es-tu, fille ou garçon?

LA MENDIANTE.

Monseigneur, je voudrais entrer dans la maison.

WELF.

D'où viens-tu?

LA MENDIANTE.

Je n'ai pas de pays sur la terre.

WELF.

Où vas-tu?

LA MENDIANTE.

Je ne sais.

WELF.

Où sont tes père et mère?

LA MENDIANTE.

Je n'en ai pas. Je sais que les autres en ont.
Voilà tout.

WELF.

En venant du côté de ce mont,
N'as-tu pas rencontré des gens armés?

LA MENDIANTE.

Personne.

WELF.

Comme ils ont pris la fuite! Ainsi le daim frissonne
Devant l'ours.

LA MENDIANTE.

Je suis fille, et j'ai dix ans; je vais
Devant moi, je mendie, et le temps est mauvais,
Je voudrais me chauffer devant la cheminée,
Et je n'ai pas mangé de toute la journée.

WELF.

Entre, enfant. Viens souper, et viens, sous l'œil de Dieu,
Dormir sur un bon lit à côté d'un bon feu.
La montagne est l'aïeule et je suis le grand-père.
Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.
Le brasier, qui devait chasser les bataillons,
Va faire mieux encore et sécher tes haillons;
Au lieu de voir, devant sa flamme, tout l'empire
Reculer effrayé, je te verrai sourire.
Dieu soit béni! je n'ai pas fait mon feu pour rien.
Cela commençait mal et cela finit bien.
Ah! tu t'en allais donc sans savoir où, perdue,
Ne voyant que du noir dans toute l'étendue!
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri,
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri.

Dans la grande montagne entre, pauvre petite;
Et sois chez toi. Je vais baisser le pont.

Il disparaît. La lumière descend de meurtrière en meurtrière. Le pont commence à s'abaisser. On voit la lumière entre les barreaux de la herse. La herse se lève, le pont se baisse et rejoint le bord du précipice. Welf, la lanterne à la main, traverse le pont et vient à l'enfant.

Viens.

L'enfant prend la main de Welf. Mouvement dans les piques. Clameurs dans le ravin. Des soldats sortent d'une embuscade et se précipitent sur Welf. Cyadmis est à leur tête.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CYADMIS, SOLDATS,
puis les GENS DU PEUPLE.

CYADMIS, l'épée nue.

Vite!
Tous sur lui!

Welf est saisi. Il se débat. On le garrotte. Le pont est occupé. Le burg est envahi. La forteresse s'emplit de soldats portant des torches. Cyadmis regarde avec triomphe Welf enchaîné et silencieux.

Welf est pris!

LA MENDIANTE, joignant les mains devant Welf.

Monseigneur!...

LES SOLDATS.

Nous l'avons!

CYADMIS.

Le sauvage est pris! Gloire aux drapeaux esclavons!

Accourent les bourgeois et les paysans du commencement.
Ils se groupent autour de Welf prisonnier.

LE BOURGEOIS.

Tiens, il s'est laissé prendre. Imbécile.

LE PAYSAN.

Une grive
Prise au miroir.

LE BOURGEOIS.

Tant mieux.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE VIEILLARD.

Oui. Vive le duc!

L'ÉTUDIANT.

Vive
Le roi!

LE BOURGEOIS.

Vive le pape!

LE PAYSAN.

Et vive l'empereur!

LE VIEILLARD, regardant Welf garrotté.

Je le croyais plus grand qu'un autre.

LE BOURGEOIS.

Quelle erreur!
Il est petit.

LE PAYSAN, au bourgeois.

Il n'est pas plus grand que vous n'êtes.

LE BOURGEOIS.

Quelle idée avait-il de défendre les bêtes?
Les hommes, passe encor.

LE VIEILLARD.

Tout au plus.

L'ÉTUDIANT.

C'est un fou.

LE VIEILLARD.

S'amuser à monter la garde au bord d'un trou!
C'est ridicule.

LE BOURGEOIS.

Il est même laid. A tout prendre,
Je le vaux. A bas Welf!

LE PAYSAN.

Moi, j'irai le voir pendre.

LE BOURGEOIS.

Je ne donnerais pas de sa peau deux écus.

Huées et ricanements autour de Welf.

WELF.

Tant le rire est aisé derrière les vaincus!

22 juillet 1869.

LE POËTE, À WELF.

Tu fus grand, c'est pourquoi l'on t'outrage. Sois triste,
Et pardonne. La foule ingrate et vaine existe,
Elle livre quiconque est par le sort livré,
Et raille d'autant plus qu'elle a plus admiré.
Que ton souvenir reste à la sombre vallée,
Qu'on entende pleurer la source inconsolée,
Que l'humble oiseau t'appelle et te mêle à son chant,
Et que le grand œil bleu des biches te cherchant
Se mouille, et soit rempli de lueurs effarées.
Si la mer prononçait des noms dans ses marées,
O vieillard, ce serait des noms comme le tien.
Tu fus l'ami, l'appui, le tuteur, le soutien
En haut, de l'arbre immense, en bas, du frêle arbuste;
Un jour les voyageurs sur ton rocher robuste
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir,
Vainqu superbe, au fond du précipice noir,
Et leurs yeux chercheront ton fantôme sublime
Sous l'entre-croisement des branches dans l'abîme.

12 janvier 1877.

XX

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS.

Vérone se souvient d'un vieillard qui parla
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
A l'empereur Othon qui fut un prince oblique;
Othon tenait sa cour dans la place publique,
Ayant sur les degrés du trône douze rois.
Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois
Étant malade avait fait allumer un cierge
Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter, lui césar tout-puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Donc un passant fut pris rentrant dans sa maison.
On était aux beaux jours de la tiède saison;
Le passant fut conduit devant le trône; un prêtre
Lui fit savoir le vœu du roi d'Arle, et le maître
Lui dit : Aboie aussi longtemps que tu voudras.
Alors, comme autrefois devant Saül Esdras,
Pierre devant Néron et Job devant l'abîme,
L'homme parla.

Le trône était sombre et sublime;
Cent archers l'entouraient, pas un ne remuait;
Et les rois semblaient sourds et l'empereur muet.
On voyait devant eux une table servie
Avec tout ce qui peut satisfaire l'envie
Des heureux, des puissants, de ceux qui sont en haut,
Viandes, vins, fruits et fleurs, et dans l'ombre un billot.

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,

Tranquille; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
Puis on le ramenait le matin; il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait;
Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie;
Et sa sagesse fut semblable à la folie.

Il parla quatre jours, toute la cour songea,
Et, quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà!

I

LE PREMIER JOUR.

GENS DE GUERRE ET GENS D'ÉGLISE.

Je suis triste. Pourquoi? Princes, que vous importe!
Vous êtes joyeux, vous. Je refermais ma porte,
J'allais mettre la barre et tirer les verrous,
Pourquoi m'appelez-vous et que me voulez-vous?
Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire?
Pourquoi faire parler celui qui veut se taire?
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.
On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en;
Pourquoi m'y faire entrer, moi le vieux paysan
Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre?
Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre
Une pièce de cuir aux pourpoints de velours?
Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Si vous ne savez pas de quel nom je me nomme,
Je m'appelle Elciis, et je suis gentilhomme
De la ville de Pise, âpre et sévère endroit.
Je n'ai point à Pavie étudié le droit,
Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur de Sorbonne.

Donc, sire, si la guerre est en soi chose bonne,
Je n'en sais rien; mais, bonne ou mauvaise, je dis
Qu'il faut la faire en gens sincères et hardis,
Et que l'honnêteté publique est en détresse,
Princes, de voir qu'on fait une guerre traîtresse,
Une guerre humble, habile aux besognes de nuit,
Achetant des félons et des lâches sans bruit,

Faisant moins résonner l'estoc que la cymbale,
Ayant des espions, des colporteurs de balle,
Des moines mendiants et des juifs pour appuis,
Et l'empoisonnement des sources et des puits.

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche.
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt;
Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,
Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets;
Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade;
Ils méprisaient la nuit, le piège, l'embuscade;
Quand on leur demandait : Quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre? ils disaient : plein midi.
C'étaient, sous l'humble serge ou l'hermine royale,
Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps;
Hors du danger auguste ils étaient mécontents;
Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache;
Car l'immobilité ne sied point au panache,
Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos
N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
De tout bien mal acquis ils disaient : qu'on le rende!
Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande
Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison;
Ils parlaient haut, étant des fils de grandes races;
Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses;
Leur galop rendait fous les libres étriers.
Il n'était pas besoin d'envoyer des fourriers

Pour leur dire : il convient de se mettre en campagne.
Un noir se tord moins vite autour des reins son pagne
Qu'ils ne bouclaient l'estoc à leur robuste dos.
Ils donnaient peu de temps aux paters, aux credos,
Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire;
Droits, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient guère
Aux finesses du clerc qui ment au nom des cieux,
Et dédaignaient l'argot du moine chassieux
Qui crache du latin et fait des hexamètres,
Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.
C'est avec la gaîté du rire puéril
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée;
Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,
Fière et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.
Au chaume misérable ils accordaient merci.
Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
Ayant pour toute joie, après les villes prises,
Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
Oh! je les ai connus! dès que les couleuvrines,
Dogues des tours, fronçaient leurs sinistres narines,
Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
Ils étaient curieux d'aller tout voir de près;
Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête;
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
Auraient suivi la mort leur criant : par ici!

Qu'est-ce que vous voulez maintenant qu'on vous dise?
Ce temps-ci me répugne et sent la bâtardise.
Quand venaient les hiboux, jadis l'aigle émigrait;
Je m'en vais comme lui. Barons, c'est à regret
Qu'on voit se refléter jusque dans vos repaires
Ce grand rayonnement des anciens et des pères
Au-dessus de votre ombre au fond des cieux épars.
Vous vous croyez lions, tigres et léopards;

Les lions tels que vous sont pris aux souricières.
Les marmots nus qu'on porte ou qu'on mène aux lisières
Seraient dans le danger moins bégayants que vous.
Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire;
Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.
Vous avez l'œil obscur, l'âme plus louche encor.
Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
Qu'on vend publiquement dans la rue à l'encan.
Où je vois le collier, je cherche le carcan.
Princes, mon cœur se serre en vous voyant, car j'aime
Le soleil sans brouillard, l'homme sans stratagème.
Vous avez l'appétit large, le front étroit,
Le mépris de tout frein, la haine de tout droit,
Et pour sceptre un couteau de boucher. Quelle histoire!
Quels jours! Les gros butins se citent comme gloire.
Vous régnez en tuant sans jamais dire : assez!
O pillards, si souvent de meurtre éclaboussés
Que la rouille vous vient plus haut que la jambière!
Toujours ivres; buveurs de vin, buveurs de bière,
Buveurs de sang; couards en même temps; vivant
Dans on ne sait quel luxe abject, lâche, énervant;
Car la férocité, que la volupté mine,
Devient facilement chair molle et s'effémine;
Aujourd'hui tout déchoit dans notre fier métier;
Pour faire une cuirasse on prend un bijoutier,
De sorte que l'armure a peur d'être battue.
C'est ordinairement par derrière qu'on tue.
Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
Des introductions dans les pays par fraude,
Les brusques coups de dent de la fouine qui rôde,
D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis,
D'arriver ennemis sous des masques d'amis;
Faits honteux pour l'épée et pour la seigneurie,

Vils, et dont je vous veux laisser la rêverie.
Quant à moi, si j'étais l'un des rois que voilà,
Je ne porterais point légèrement cela;
Je frémirais, à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
D'être ainsi misérable et noir sous les étoiles.

Je ne vous cache pas que je suis attristé.
Tout pâlit, tout déchoit! et même la beauté,
Dernier malheur! s'en va. Toute la grâce humaine
C'est la langue toscane et la bouche romaine;
Et l'on parle aujourd'hui je ne sais quel jargon.

Rois, qui cherche un lézard peut trouver un dragon;
Vous vouliez un flatteur de plus qui vous caresse
Et rie, et tout à coup la Vérité se dresse.

Vous avez reconnu que les hommes trop prompts
Courent parfois grand risque en vengeant leurs affronts;
Aussi vous n'avez pas de colère soudaine.
Défié par Venise, on regarde Modène.
Vous pesez le péril, rois. Quoique altiers et vains,
Vous ne guerroyez pas sans l'avis des devins;
Un astrologue baisse ou lève vos visières.
O princes, vous allez consulter des sorcières
Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
Et de témérité qu'il est prudent d'avoir;
Vous combattez de loin derrière des machines;
Et vous frottez vos bras, vos reins et vos échines,
Moins propres, sur mon âme, aux harnais qu'aux licous,
D'huile magique à rendre invulnérable aux coups.
Je voudrais bien savoir, princes, si Charlemagne
Qui, se dressant, donnait de l'ombre à l'Allemagne,
Et si le grand Cyrus et le grand Attila
Se sont graissé leurs peaux avec cet onguent-là.

Vous avez fait sans peine, ô clients des sibylles,
Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles,

Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire un empire nouveau.
L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée;
Davus remplace Alcide et Thersite Thésée.

Rois, la fraude est vilaine et donne un profit nul;
Mentir ou se tuer c'est le même calcul;
Le fourbe est transparent, tout regard le pénètre;
La trahison devient la chair même du traître;
Il se sent sur les os un mépris corrosif;
Dès qu'on est malhonnête, on est rongé tout vif
Par son mauvais renom et par sa perfidie
Visible à tous les yeux et toujours agrandie;
On est renard, la haine et l'effroi du troupeau;
On a l'ombre et le mal pour robe et pour drapeau;
Et Carthage a péri dans sa sombre tunique
De mensonge, de dol, de nuit, de foi punique.

La ciguë en vos champs croît mieux que le laurier.
Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier
Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
Entre vos probités et mon argent, mes maîtres,
Une porte solide aux verrous bien fermants.
Quant à votre parole et quant à vos serments,
Plutôt que m'assoupir sur votre signature
Et sur vos jurements par la sainte écriture,
Plutôt que me fier à vous, je me fierais
Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts,
Et j'aimerais mieux, rois, me coucher dans leur antre,
Et mettre pour dormir ma tête sur leur ventre.

Ah! ce siècle est d'un flot d'opprobre submergé!

Autre plaie; et fâcheuse à montrer, — le clergé.

Puisque j'expose ici la publique infortune,
Puisque j'étale aux yeux nos hontes, c'en est une

Que le prêtre ait grandi plus haut que notre droit,
Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit.

De mon temps, grand, petit, riche ou gueux, vieux ou jeune,
On observait l'avent, les vigiles, le jeûne,
On priait le bon Dieu, mains jointes, fronts courbés;
Mais on tenait la bride assez haute aux abbés.
On avait l'œil sur eux, on était économe
De baisers à leur chape, et l'on craignait peu Rome;
Sire, ce que voyant, Rome se tenait coi.

Aujourd'hui Rome, à tout, dit : comment? et pourquoi?
On laisse les bedeaux sortir des sacristies;
Qui touche aux clercs est plein de piqûres d'orties.
C'est fini, plus de paix. Ils sont partout. Veut-on
D'un évêque trop lourd raccourcir le bâton?
Querelle. Pour blâmer les luxures d'un moine,
Pour un prieur à qui l'on ôte un peu d'avoine,
Pour troubler dans son auge un capucin trop gras,
Foudre, anathème; on a le pape sur les bras.
Un seul fil remué fait sortir l'araignée.

Rome a sur tous les points la bataille gagnée.
On lui cède; on la craint.

Combattre des soldats,
Oh! tant que vous voudrez! mais des prêtres, non pas!
La cave du lion est effrayante, et l'aire
De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère;
On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend;
Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant;
Le bec est flamboyant, la gueule est colossale;
On sent que l'aquilon dont l'Afrique est vassale,
Que l'ouragan qui gronde et qui des cieux descend,
Est dans les crins de l'un encor tout frémissant,
Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre;
L'adversaire est superbe et plaît. Mais se résoudre

A mettre ses deux mains dans des fourmillements,
Poursuivre au plus épais des cloaques dormants
La bête de la bave et celle de la fange,
Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge
De son écrasement par sa fétidité,
C'est hideux; et j'ai honte et peur, en vérité,
D'attaquer une larve au fond d'une masure,
Et de combattre un trou d'où sort une morsure!

De là l'empiétement des moûtiers, des couvents,
Des hommes tonsurés et noirs sur les vivants,
Et le frémissement du monde qui recule.

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.
La vaste lâcheté des mœurs est son trésor.
Tout à Rome aboutit. Prostituée à l'or,
Rome cote, surfait, pare, étale, brocante
Son absolution que le vice fréquente;
Le saint-père est le grand mendiant indulgent;
Les choses en sont là qu'on a pour son argent
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'église en est la sinistre usurière.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.
Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
Tout est occasion fiscale : jubilé,
Sabbat, la chaise offerte et le cierge brûlé,
Cloches, confession, amulettes, jurandes,
La desserte du pain, la desserte des viandes,
Droit de manger du bœuf, droit de manger du porc,
Exorcismes, tonlieux, mortuaire, déport,
Sermons, pâque fleurie, eau bénite, corvées,
Saint chrême, enfants perdus ou filles retrouvées,
Procès, citation devant l'official.
Partout du créancier le profil glacial.
Ce fisc ne quitte pas des yeux la femme grosse;

L'enfant paie. Êtes-vous dans une basse-fosse,
Le saint-père quémande à travers vos barreaux.
Vous plaît-il de fonder un hôpital? Vingt gros.
Une bonne action paie un droit; rien n'échappe;
Un juste non payant ferait loucher le pape;
Dix gros pour que l'abbé dise : sois bienvenu!
Pour faire devant soi porter un glaive nu,
Cent gros; pour acheter le blé des turcs, dispense;
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense;
Tant pour faire le mal, tant pour s'en repentir;
Péage pour entrer, péage pour sortir;
Le baptême, c'est tant; n'oubliez pas l'annate;
Tant pour l'enfant de chœur à la robe incarnate;
Tant pour vous marier; ah! vous mourez; c'est tant.
Corruption! Toujours une main qui se tend!
Dès que le père expire ou que la mère est morte,
Les enfants orphelins s'en vont de porte en porte
Mendier pour payer le prêtre, et, sans remords,
Un marchand sacré vend sa pourriture aux morts.
Rome sur tout prélève une part, s'attribue
Sur deux mules la bonne et laisse la fourbue,
Taxe le berger, tond la brebis, prend l'agneau,
Goûte la fille au lit, le vin dans le tonneau,
Flaire la cargaison du vaisseau dans le havre,
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre.
Jésus disait : aimer; l'église dit : payer.

Le ciel est à qui peut acquitter le loyer;
On y sera logé bien ou mal, mieux ou guère,
Selon qu'on sera riche ou pauvre sur la terre;
Arrière le haillon! place au riche manteau!
Au mur du paradis Rome a mis écriteau.
La chaire de saint Pierre, autrefois si sublime,
Espèce de tribune énorme de l'abîme,
Dont le dais formidable, au mystère mêlé,
Semblait s'évanouir dans un gouffre étoilé,
Est aujourd'hui l'obscure et lugubre boutique

Où le bien et le mal, la messe, le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend!
Pourvu qu'il ait son crime en ducats dans son coffre,
L'homme le plus pervers voit le prêtre qui s'offre,
Et le plus noir bandit qui soit sous le ciel bleu
Fouille à sa poche et dit au pape : Combien Dieu?
Vous êtes un brigand, un gueux, un maniaque
De meurtres; bien; un tel, prêtre simoniaque,
Crible vos actions dans son hideux tamis,
Se signe, et dit : Allez, vos torts vous sont remis.

C'est triste d'être absous par ces viles engeances. —

Rois, si j'avais sur moi de telles indulgences,
De celles qui se font marchander et payer,
Je dirais à mon chien, pour me bien nettoyer,
De lécher le pardon d'abord, le crime ensuite.

Mais vous ne réglez pas ainsi votre conduite,
Et vous ne tombez pas dans ces scrupules vains.
Toujours, dans vos hauts faits de nuit et de ravins,
Comme vous entendez que Dieu vous soit commode,
Et comme parmi vous, en outre, il est de mode
Que la vipère prête au tigre son venin,
Vous avez près de vous un curé qui, bénin,
Vous conseille et vous sert dans toutes vos escrimes,
Qui trouve des raisons en latin à vos crimes,
Qui vous bénit après vos guets-apens, et coud
Un Te Deum infâme à chaque mauvais coup.
D'où la difformité de la raison publique.
Caïphe et Busiris se donnent la réplique.
Quel est le faux? quel est le vrai? Qui donc a tort?
C'est l'honnête homme. A bas le droit! gloire au plus fort!
Le ciel a le rayon, mais le prêtre a le prisme.
La vérité bégaie et crache le sophisme;
La probité n'est plus qu'un enrouement confus.

Veut-on protester, vivre, essayer un refus?
On s'arrête, empêché dans l'immense argutie
Qu'en foule autour de vous le clergé balbutie;
On a le prêtre, là, dans le fond du gosier;
Et quand la conscience humaine veut crier
Ou parler haut, elle a l'église pour pituite.

Oh! le ciel grand ouvert, la prière gratuite,
Le prêtre pauvre au point de ne distinguer plus
Le cuivre d'un liard de l'or d'un carolus,
L'autel et l'évangile ignorant le péage
Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage,
C'était beau, c'était grand, c'était ainsi jadis,
Dans le temps qu'on était des jeunes gens hardis,
Et que, libre, on allait chanter dans la montagne!
Est-ce que c'en est fait dans le deuil qui nous gagne?
Est-ce que les bons cœurs et les hommes de bien
Ne verront plus cela sous les cieux : Dieu pour rien?

Rome n'a qu'un regret, c'est que la bête échappe
A l'ombre monstrueuse et large de sa chape,
Que l'animal soit franc de son pouvoir jaloux,
Que l'ours rôde en dehors du fisc, et que les loups
Respirent l'air des cieux depuis le temps d'Évandre
Sans qu'on puisse trouver moyen de le leur vendre.
Dieu vole la nature au prêtre; il la soustrait;
Il lui dit : Sauve-toi dans la vaste forêt!
C'est son tort. Le soleil est de mauvais exemple;
Il ne réserve pas sa dorure au seul temple;
Il empourpre les toits laïcs, grands et petits,
Les maisons, les palais, les cabanes, gratis.
Quoi! le brin d'herbe est libre et donne ce scandale
De croître effrontément aux fentes de la dalle!
La folle avoine, auprès du lierre son voisin,
Pousse, sans acquitter le droit diocésain!
Quoi! depuis que l'Etna s'assied sur sa fournaise,
Géant sombre, il n'a pas encor payé sa chaise!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quoi! l'éclair passe, va, revient, sans rien donner!
Quoi! l'étoile ose luire, éclairer, rayonner,
Sans qu'on lui puisse enfin présenter la quittance!
Le pape est avec Dieu tête à tête, et le tance.
Quoi! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
Dire : pour les besoins du culte, s'il vous plaît!
Quoi! la vague, lavant les gouffres insondables,
Couvre l'énormité des plages formidables,
Quoi! l'écume jaillit jusqu'à cette hauteur
Sans retomber liard dans la main du quêteur!
Oh! si le prêtre enfin pouvait jeter sa serre
Sur la vie, et la prendre à Dieu, son adversaire!
Quel hosanna le jour où la fleur, le buisson,
Le nid, devraient payer au curé leur rançon!
Le jour où l'on pourrait mettre une bonne taxe
Sur l'usage que fait le pôle de son axe,
Chicaner sa caverne au lion, et tricher
L'eau que boit le moineau dans le creux du rocher!

Donc, viatique, psaume et vêpres, scapulaires,
Madones à clouer sur le bec des galères,
La vertu du chrétien, la liberté du juif,
Tout est en magasin et tout a son tarif.

Et les nécessités d'exploits hideux que crée
Cette vente à l'encan de la chose sacrée!
Ces pillages où Rome a plusieurs portions!
Ces envahissements et ces extorsions
D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
Et qui n'ont plus le bras du chef pour les défendre!
Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts!
Ces guerres où, n'osant s'en prendre aux hommes forts,
Craignant le bras qui frappe et la lance qui blesse,
La couardise appelle au combat la faiblesse!

Quand on a devant soi des barons, la plupart
Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart,

Maîtres de quelque place à d'autres usurpée,
Qu'on arrondisse un peu sa terre avec l'épée,
En jouant au plus brave et non pas au plus fin,
Cela n'est pas très bien peut-être, mais enfin
Coup pour coup, le fer bat le fer, cela se passe
Entre ma panoplie et votre carapace,
Nous sommes gens gantés d'acier, bottés d'airain,
A visière féroce, à visage serein,
En guerre! et nous pouvons nous regarder en face.
Mais qu'on prenne aux petits pour les gros; mais qu'on fasse
Un apanage à tel ou tel prélat câlin
Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin;
Mais, au mépris des lois divines et chrétiennes,
Pour doter des frocards et des braillards d'antiennes,
Et des clercs qui, béats, par le vin attendris,
Vous disent : faites maigre! et mangent des perdrix,
Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille
Et qui rit en voyant entrer les assassins,
On vole sa maison et son champ, par les saints!
Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
Autant par qui reçoit que par qui distribue!

Le meurtre vole afin d'acheter le pardon.

Rome est un champ ayant le moine pour chardon;
Que l'âne de Jésus vienne donc et le broute!

Ces prêtres qui pour ombre ont derrière eux le doute,
Faux, masqués, emmiellant de leur perfide esprit
Le bord du vase au fond duquel le démon rit,
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable
Donne bon feu, bon lit, bon gîte et bonne table,
Ah! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur!

Oh! que j'aime bien mieux le simple et franc voleur!
Des fauves attentats sauvage cénobite,

Il a l'ombre pour antre et pour cloître; il habite
Les déserts, les halliers creusés en entonnoirs,
Le derrière des murs croulants, les recoins noirs
Des palais qu'on bâtit, où, la nuit, dans les pierres,
On entend le choc brusque et fuyant des rapières;
Ce brigand a du sang au front, mais pas de fard;
Il est âpre et hideux, mais il n'est point cafard,
Mais il ne se met pas un surplis sur le râble,
Mais il risque du moins sa peau, le misérable!

Le seigneur est la griffe et le prêtre est la dent.

C'est grâce à tout cela que, la débauche aidant,
L'horreur est installée en nos tours féodales.

Ah! crimes, deuils, banquets, prêtres, femmes, scandales!
Rire et foudre mêlant leurs funèbres éclats!
Nous frissonnons de voir tout ce qu'on voit, hélas,
Dans ces vaillants manoirs si glorieux naguères,
Quand, vieux aigles blanchis et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons!

⋆

Le soleil déclinait; de leurs piques bourrues
Les soldats refoulaient le peuple aux coins des rues;
Les prêtres chuchotaient près du trône rangés.
« J'ai faim, » dit Elciis. L'empereur dit : « Mangez. »

II

LE DEUXIÈME JOUR.

ROIS ET PEUPLES.

Vous êtes plusieurs rois ici, j'en suis bien aise.
Donc on peut vous parler en face. Toi, Farnèse,
Rends-nous compte de Parme; et toi, duc Avellan,
De Montferrat; et toi, Visconti, de Milan.
Vous avez ces pays; qu'est-ce que vous en faites?
L'Italie est heureuse et voit de belles fêtes!
Le duc Sforce est un sbire; il faudrait qu'on plongeât,
Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat;
Voulez-vous des bandits? Guiscard vous en procure;
Strongoni, qui mourut d'une manière obscure
L'an passé, n'avait pas vécu très clairement;
Craignez Foulque après boire, Alde après un serment;
Squillaci roue et pend; Malaspina s'adonne
A mêler la jusquiame avec la belladone;
Le soir voit arriver joyeux à son festin
Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.
Si Pandolfe a trouvé quelque part sa patente
De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.
Sixte étrangla Thomond; Urbin extermina
Montecchi; le vieux Cosme égorgea Gravina;
Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame;
Litta fait poignarder dans un bal à Bergame
Bernard Tumapailler, comte de Fezensac;
Jean massacre Borso; Pons dérobe le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole;
Bonacossi sanglant rase la Mirandole;
Et quant à monsieur d'Este, ah! tous vos généraux
L'admirent; quel vainqueur! L'an passé, ce héros,
Avec force soudards levant la pertuisane,
Partit pour conquérir la marche trévisane;

On battait du tambour, on jouait du hautbois;
Un gros de paysans l'attaque au coin d'un bois,
L'armée au premier choc plie, et ce guerrier rare
Prit la fuite, et revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

Guy tue Alphonse afin d'être comte romain;
Le duc Fosdinovo vend Nice au barbaresque;
Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
Un crâne entre les dents comme un singe une noix;
Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois;
De par l'assassinat Sapaudus est exarque,
Cibo, pour traverser le lac Fucin, embarque
Trois enfants, dont il doit hériter, ses neveux,
Sur un bateau doré qu'il suit de tous ses vœux,
Et qui les noie, étant fait de planches trop minces.

Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes!
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets!
La justice en leur nom prononce des arrêts;
On les appelle grands, nobles, sérénissimes;
Ils sont comme des feux allumés sur les cimes;
Augustes marauds! gueux de l'honneur trafiquant!
Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge!

Si vous vous êtes mis dans l'esprit qu'en ayant
Plus d'infamie, on est un roi plus flamboyant,
Si vous vous figurez vos races rajeunies
Par vos férocités et vos ignominies,
Rois, je vous le redis, vous vous trompez; l'erreur,
C'est de croire qu'un nom peut grandir par l'horreur,
La fraude et les forfaits accumulés sans cesse.
Une augmentation de honte et de bassesse,
D'ombre et de déshonneur n'accroît pas les maisons;
La fange n'a jamais redoré les blasons.

Ah! deuil sans borne après les prouesses sans nombre!
Vous faites du passé votre piédestal sombre;
Sur les grands siècles morts sans tache et sans défaut
Vous montez, pour porter votre honte plus haut!
Vous semblez avec eux avoir fait la gageure
D'égaler leur lumière et leur lustre en injure,
Et de ne pas laisser à leur vieille fierté
Une splendeur sans mettre un opprobre à côté;
Et vous avez le prix dans cette affreuse joute
Où votre abjection à leur gloire s'ajoute!

O Dieu qui m'entendez, ces hommes sont hideux,
Certe, ils sont étonnés de nous comme nous d'eux.
Avez-vous fait erreur? et que faut-il qu'on pense?
A qui le châtiment? à qui la récompense?
Quelle nuit! N'est-ce pas le plus dur des affronts
Que nous les preux ayons pour fils eux, les poltrons!
Et qu'abjects et rompant les anciens équilibres,
Eux, les tyrans, soient nés de nous, les hommes libres;
Si bien que l'honnête homme est chargé du maudit
Et que le juste doit répondre du bandit!
Qu'ont-ils fait pour porter des noms comme les nôtres?
Par quel fil pouvons-nous tenir les uns aux autres,
Dieu puissant! et comment avons-nous mérité
Eux, ces pères, et nous, cette postérité?
Ah! le siècle difforme et funeste où nous sommes,
En étalant, auprès des tombes, de tels hommes,
Si lâches, si méchants, si noirs, que j'en frémis,
Offense la pudeur des aïeux endormis.

Le vent à son gré roule et tord la banderole.
Je n'avais pas dessein quand j'ai pris la parole
De dire tout cela, mais c'est dit, et c'est bon.
Rois, je sens sur ma lèvre errer l'ardent charbon;
A moi simple, il me vient en parlant des idées;
La patrie et la nuit sur moi sont accoudées
Et toute l'Italie en mon âme descend.

Je sens mon sombre esprit comme un flot grossissant.
Dieu sans doute a voulu, sire, que votre altesse
Vît l'indignation qui sort de la tristesse.

Je sais que par instants le public devient froid
Pour le bien et le mal, pour le crime et le droit,
Le comble de la chute étant l'indifférence;
On vit, l'abjection n'est plus une souffrance;
On regarde avancer sur le même cadran
Sa propre ignominie et l'orgueil du tyran;
L'affront ne pèse plus; et même on le déclare.
A ces époques-là de sa honte on se pare;
Temps hideux où la joue est rose du soufflet.
La jeunesse a perdu l'élan qui la gonflait;
Le tocsin ne fait plus dresser la sentinelle,
Ce fauve oiseau qui bat les cloches de son aile
Est cloué sur la porte obscure du beffroi;
Oui, sire, aux mauvais jours, sous quelque méchant roi
Féroce, quoique vil, et, quoique lâche, rude,
Toute une nation se change en solitude;
L'échine et le bâton semblent être d'accord,
L'un frappe et l'autre accepte; et le peuple a l'air mort;
On mange, on boit; toujours la foule, plus personne;
Les âmes sont un sol aride où le pied sonne;
Les foyers sont éteints, les cœurs sont endormis;
Rois, voyant ce sommeil, on se croit tout permis.
Ah! la tourbe est ignoble et l'élite est indigne.
De l'avilissement l'homme porte le signe.
L'air tiède et mou, le temps qui passe, la gaîté,
Les chants, l'oubli des morts, tout est complicité;
Tous sont traîtres à tous, et la foule se rue
A traîner les vaincus par les pieds dans la rue;
Le silence est au fond de tout le bruit qu'on fait;
On est prêt à baiser Satan, s'il triomphait;
Le mal qui réussit devient digne d'estime;
L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime
Que la libre huée a d'abord précédé;

On voit — car le malheur lui-même dégradé
Abdique la colère et se couche et se vautre,
Dans l'espoir d'avoir part au pillage d'un autre —
Les extorqués faisant cortège aux extorqueurs.
Pas une résistance illustre dans les cœurs!
La tyrannie altière, atroce, inexorable,
Est le vaste échafaud de l'homme misérable;
Le maître est le gibet, les flatteurs sont les clous.
Mangé de la vermine ou dévoré des loups,
Tel est le sort du peuple; il faut qu'il s'y résigne.
Des vautours, des corbeaux. Mais où donc est le cygne?
Où donc est la colombe? où donc est l'alcyon?
Quand on n'est pas Tibère on est Trimalcion.
L'un rampe, lèche et rit pendant que l'autre opprime.
Sombre histoire! le vice est le fumier du crime;
Les hommes sont bassesse ou bien férocité;
Meurtre dans le palais, fange dans la cité;
Le tyran est doublé du valet; et le monde
Va de l'antre du fauve à l'auge de l'immonde.

Tout ce que je dis là vous fait l'esprit content,
C'est votre joie, ô rois; mais écoutez pourtant :

Rois, qu'une seule voix proteste, elle réveille
Au fond de ce silence une sinistre oreille
Et fait rouvrir un œil terrible en cette nuit;
Prenez garde à celui qui fait le premier bruit;
Un seul passant sévère et ferme déconcerte
Dans son abjection l'immensité déserte;
Un vivant n'a qu'à dire aux cadavres un mot,
Et l'ossuaire va se lever en sursaut.
Princes, aussi longtemps qu'on croit le ciel compère,
On se tait; tant qu'on voit le tyran qui prospère
Et le lâche succès qui le suit comme un chien,
C'est bon; tant que le mal qu'il fait se porte bien,
Sa personne est un dogme et son règne est un culte;
Un beau jour, brusquement, catastrophe, tumulte,

Tout croule et se disperse, et dans l'ombre, les cris,
L'horreur, tout disparaît; et, quant à moi, je ris
De ceux qu'ébahiraient ces chutes de tonnerre.

Pisistrate, Manfred, Hippias, Foulques-Nerre,
Hatto du Rhin, Jean deux, le pire des dauphins,
Macrin, Vitellius, ont fait de sombres fins;
Rois, ce ne sont point là des choses que j'invente;
C'est de l'histoire. On peut régner par l'épouvante
Et la fraude, assisté de tel prêtre moqueur
Et fourbe, à qui les vers mangent déjà le cœur,
On peut courber les grands, fouler la basse classe;
Mais à la fin quelqu'un dans la foule se lasse,
Et l'ombre soudain s'ouvre, et de quelque manteau
Sort un poing qui se crispe et qui tient un couteau.
Vous dites : « Devant moi tout fléchit et recule;
Moi, je viens de Turnus; moi, je descends d'Hercule;
J'ai le respect de tous, étant né radieux
Et fils de ces héros qui touchaient presque aux dieux. »
Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, mes maîtres;
Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres,
Eussiez-vous sur le front l'étoile Aldebaran.
On s'inquiète peu des aïeux d'un tyran,
Du Chéréas quelconque on applaudit l'audace.
Qu'Aurélien soit noble ou bourgeois, qu'il soit dace
Ou hongrois, ce n'est pas ce que je veux savoir;
Mais il fut dur et sombre; et, quant au vengeur noir
Qui rejette au tombeau cette âme ensanglantée,
Que ce soit Mucapor ou que ce soit Mnesthée,
Qu'importe? Un tyran tombe, un despote est détruit,
Je n'en demande pas davantage à la nuit.

Ces meurtres-là sont grands; Brutus en est la marque;
Chion, Léonidas en poignardant Cléarque,
Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon;
Harmodius n'avait pas de poil au menton
Quand il dit : je tuerai le tyran; il le tue;

Et la Grèce lui fait dresser une statue
Qui tenait à la main une épée et des fleurs.
On peut frapper le roi qui vit de vos malheurs,
L'usurpateur armé de forfaits et de ruses;
C'était l'opinion des grecs amants des muses,
Peuple si délicat que, sous ces nobles cieux,
Les orfèvres, sculpteurs des métaux précieux,
Moulaient les coupes d'or sur la gorge des femmes.

Ainsi furent punis certains hommes infâmes,
Car on n'épargne point qui n'a rien épargné;
Et l'histoire les suit d'un regard indigné.

Moi, je ne juge pas ces justices sinistres;
Je les vois, je n'ai point la garde des registres
Ni la revision des arrêts; je n'ai pas
De signature à mettre au bas de ces trépas;
C'est la chose de Dieu, non la mienne; l'affaire
Le regarde, et non moi, vieux néant de la guerre,
Spectre, qui vais traînant mes pas estropiés,
Et qui sens des douleurs sous la plante des pieds;
Après tout, je ne suis ni mage ni prophète;
Et que la volonté du ciel profond soit faite!
Rois, je n'apporte ici que l'avertissement.

O princes, vous pouvez crouler subitement.
Vous avez beau compter sur vos soldats horribles;
Les comètes aussi sont fortes et terribles,
Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
Elles font peur au ciel; mais Dieu, rien qu'en tournant
Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
Fait dans l'océan noir fuir ces astres pirates.

⋆

Le pas des lansquenets sonnait sur les pavés.
« J'ai soif », dit Elciis. L'empereur dit : « Buvez. »

III

LE TROISIÈME JOUR.

LES CATASTROPHES.

L'éternité n'est point dans vos apothéoses;
Et Dieu ne l'a donnée à rien, pas même aux roses.
Le temps que vous avez n'est pas illimité.
Un jour vient, tout se paie; et la calamité,
Qui sortit si souvent de vos palais, y rentre.
La foule alors, autour du maître dans son antre,
Bouillonne et s'enfle; on voit les pauvres demi-nus
Rugir, humbles hier, brusquement devenus
Plus hagards que les huns et que les massagètes.
Ah! les reines — je plains les femmes — sont sujettes
Aux cheveux blanchissant dans une seule nuit.
L'incendie au sommet des tours s'épanouit,
Seule utile lueur qui sorte du despote;
Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte,
Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
Étant la rose horrible et fauve des décombres.
Vous avez dans vos cœurs ces pressentiments sombres;
C'est pourquoi, malgré vous, vous êtes pleins d'ennuis.

Qui suis-je maintenant, moi qui parle? Je suis
Un vieux homme qui va sur la route. On l'arrête.
Entrez; il parle, il dit son avis sur la fête;
Rien de plus. Rois, je suis ce terrible inconnu
Qu'on nomme le passant et le premier venu;
Je suis la grande voix du dehors; et les choses
Que je dis, et qui font blêmir vos fronts moroses,
Sont celles qu'à vos pieds tout un peuple vivant
Rêve et pense, et qu'emporte au fond des cieux le vent.

Car lorsque je disais que les âmes sont mortes,
Tout à l'heure, et que rien ne remue à vos portes,
Et que la lâcheté publique a fait la paix
Avec votre infamie, ô rois, je me trompais.
Non Rome vit dans Rome, et l'eau bout dans le vase.
Mais à mon âge on peut broncher dans une phrase;
Faire erreur sur un mot n'est rien; l'essentiel
C'est d'être une âme honnête et droite sous le ciel.

Donc, le moment approche où la grappe, étant mûre,
Tombera. L'heure vient. — Mais j'entends qu'on murmure.
Est-ce que par hasard ils ont imaginé
Ces princes, ces bandits compagnons d'un damné,
Ces gangrenés du mal, ces rois en qui suppure
Toute l'abjection de notre époque impure,
Que j'étais un soldat de l'humeur des valets;
Qu'en me disant : parlez, vous qui passez! j'allais
Avec la flatterie, immonde et vil dictame,
Panser complaisamment l'ulcère de leur âme;
Que moi, le vieux pisan, je courberais le front,
Et qu'ils pourraient, étant les malheureux qu'ils sont,
Ce Ranuce, ce Jean, ce Ratbert, cet Alonze,
Faire sucer leur plaie à la bouche de bronze!

Pour adorer Ratbert il faut être Ratbert;
Pour admirer Ranuce en perfidie expert
Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse
Pas plus de cœur que Jean ni d'âme que Ranuce.

Oh! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau!
Quand me descendra-t-on dans le Campo-Santo,
Avec les trépassés augustes qu'on oublie,
Avec les chevaliers de la vieille Italie,
Loin des vivants, parmi les spectres d'Orcagna!
Pourquoi faut-il qu'à ceux que la guerre épargna
La mort vienne si tard, hélas! menant en laisse

Ces deux chiens monstrueux, la honte et la vieillesse!

Ah! jeunes gens! les ans font plier mes genoux.
Je suis triste jusqu'à la haine devant vous!
Ah! la décrépitude à l'opprobre ressemble!
Le dedans reste ferme; hélas, le dehors tremble.
Nous avons beau flétrir ces nouveaux arrivants,
Nous ne pouvons punir; nous ne sommes vivants
Que juste ce qu'il faut pour endurer l'offense.
Qu'il est dur de rentrer dans la mort par l'enfance!
Ah! c'est un grand malheur et c'est un grand dépit
D'être encore lion quand le renard glapit,
D'entendre les chacals et les bêtes funèbres
Faire leur fête horrible au milieu des ténèbres,
Et de ne pouvoir pas, étant malade et vieux,
Secouer sa crinière énorme jusqu'aux cieux!
Je vois ce qui s'écroule et je vois ce qui monte,
Ruine de la gloire et croissance de honte;
Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.
Et si je vais trop loin dans mes discours, tant pis!
Car je n'ai pas le temps de prendre des mesures
Du degré de respect qu'on doit à vos masures,
A vos tours, à vous, sire, et de la quantité
De mépris qui convient à votre majesté.

O misère! pendant que tout entiers vous êtes
Aux plaisirs, aux chansons, aux bals, aux coupe-têtes,
Aux meurtres, aux festins abjects, aux jeux brutaux,
Aux pièges qu'on se tend de châteaux à châteaux,
Ceux-ci pillant ceux-là, ceux-là tondant les autres,
Les plus sanglants disant tout bas des patenôtres,
Sournois, ayant toujours votre ami pour danger;
Pendant que vous passez votre temps à manger,
A vous soûler de vin et d'horreurs inconnues,
Regardant l'impudeur des femmes presque nues,
Contemplant aux miroirs vos malsaines pâleurs,
Vous parfumant de musc, vous couronnant de fleurs,

Et des gens que j'ai dit grossissant les prébendes,
Hélas! les sarrasins du Fraxinet, par bandes,
Infestent la Provence et le bas Dauphiné;
Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné;
Personne ne défend la marche occidentale
Où la cavalerie espagnole s'installe,
Et je ne sache pas qu'un comte ou qu'un marquis
S'en montre curieux et qu'on se soit enquis
De quels Guadalquivirs et de quelles Navarres
Sortent ces catalans et ces almogavares.
Partout l'étranger vient, et de Naple aux Grisons
Montre sa pique au bord de nos noirs horizons.
Chocs, alertes, assauts, invasions soudaines;
Ils viennent de Nubie, ils viennent des Ardennes.
Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,
Quel bras opposez-vous, dites? Quel capitaine
Aux usurpations des tyrans d'Aquitaine?
Une maille de moins défait tout le tricot;
Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.
Chaque passant arrache au vieux temple une brique.
Abraham, empereur des maures en Afrique,
Laissant derrière lui les royaumes penchés
Et saignants, et les champs de cadavres jonchés,
Approche, et le voilà qui touche à l'Italie;
Nos murs, dont le drapeau frissonnant se replie,
Chancellent, et déjà sur leur morne blancheur
Nous pouvons voir grandir l'ombre de ce faucheur;
Du sud accourt le nègre, et du nord vient le singe;
Les huns sortent velus des forêts de Thuringe;
Le spectre d'Alaric rôde et sonne du cor;
Les vieilles nations vandales sont encor
A nos portes, grinçant des dents et hurlent toutes
Dans la Souabe, pays fauve et qui n'a pour routes
Que des sentiers perdus dans le sombre des bois.
L'empereur grec pâlit dans Byzance aux abois;
Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire;

Pas d'hommes, pas d'argent; comment faire la guerre?
Toute la chrétienté le laisse sans appui;
Ce livide Andronic, entre les turcs et lui,
N'a plus qu'un bras de mer de deux milles de large;
Ce césar plie au poids du monde qui le charge;
Du toit de son palais, il voit à l'orient
Les barbares tirer leurs sabres en riant;
Son fils, Kyr Michaël, craint de livrer bataille.

Ici, quels chefs a-t-on? qui? de la valetaille.
Car vous n'obéissez qu'à plus petit que vous;
Vous avez l'orgueil bas ayant le cœur jaloux.
Princes, l'infirmité de ce croulant empire,
C'est que toujours le moindre est choisi par le pire;
Le cul-de-jatte est duc dans le camp des goitreux.
Quant aux moines à casque, ils se battent entre eux;
Au lieu de s'occuper de notre délivrance,
Villiers de l'Ile-Adam, de la langue de France,
Guerroie Ugoccion, grand maître des portiers.
Une gorgone sort de tous ces bénitiers;
Et le pape à servir des messes utilise
Azon cinq, général des troupes de l'église.

Le peu qui nous restait des bons vieux généraux
Meurt de votre dédain aidé de vos bourreaux;
On oublie à Final don Fabrice, on expulse
Roger, on met au ban de l'empire Trivulce;
Et l'ennemi s'avance, et vous n'avez plus là
Bélisaire pour faire échec à Totila.

Tout le vieux fer romain n'est plus que de la rouille.

Deux femmes autrefois qui filaient leur quenouille,
Voyant que l'étranger enjambait le fossé,
Ont crié : guerre! et pris la pique, et l'ont chassé;
Ces deux femmes, c'étaient, autant qu'il m'en souvienne,
Auxilia de Nice, et Mahaud d'Albon-Vienne.

Fils de ces femmes-là qui battaient vos vainqueurs,
Vous avez hérité des fuseaux, non des cœurs.

Déserteurs du pays, oppresseurs de l'empire,
Le peuple est stupéfait et ne sait plus que dire
Dans le saisissement de votre lâcheté.
Que reste-t-il du ciel, rois, le soleil ôté,
Et de la terre, hélas! l'Italie éclipsée?

Voilà. Je vous ai dit à peu près ma pensée.

⋆

Elciis s'arrêtant, car le jour était chaud,
Dit : « Je voudrais dormir. » L'empereur dit : « Bientôt. »

IV

LE QUATRIÈME JOUR.

DIEU.

Le maître est insensé de peser ce qu'il pèse,
Et, parce qu'on se tait, de croire qu'on s'apaise.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois
Valaient mieux paysans que vous ne valez rois;
La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.
Leurs pieds font en marchant un bruit de pas d'ancêtres.
Quand, survenant du fond du vieil honneur lointain,
Un d'eux entre chez vous à l'heure du festin,
Il sent frémir autour de ses talons sévères
Le tremblement des cœurs, des glaives et des verres.

Oui, vous êtes les nains d'un temps chétif et laid;
Que le plus grand de vous mette mon gantelet,
Je gage que son poing entrera dans le pouce.

Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.

Nous sommes les vaillants; vous, vos morts même ont peur;
L'angoisse d'un cœur faux et d'un esprit trompeur
Fait grelotter vos os; si bien que nos natures
Se distinguent encor jusqu'en nos pourritures;
Vous êtes les petits et nous sommes les bons;
Et lorsque vous tombez, et lorsque nous tombons,
La mort montre, parmi les broussailles farouches,
Nos cadavres aux loups, et les vôtres aux mouches.

Les signes de ce temps, les voici : des clairons,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts,
Des carnavals durant la moitié de l'année,

Une jeunesse folle au plaisir acharnée,
Joyeuse; et la rougeur sinistre des vieillards.

Quand deux pères rôdant le soir dans les brouillards
Se rencontrent non loin de vos éclats de rire,
Ils passent sans lever les yeux et sans rien dire.

Spectacle ténébreux qu'un peuple décroissant!
Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent;
C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie.
Une foule avilie, une race flétrie
Perd sa lumière ainsi qu'un bois mort perd sa fleur.
Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.
La chose est surprenante et triste que des traîtres,
Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
Puissent rapetisser lentement dans leur main
Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain.
En lisant aux enfants l'histoire d'Agricole
Ou de Cincinnatus, les vieux maîtres d'école
S'arrêtent et n'ont pas la force d'achever.

Hélas, on voit encor les astres se lever,
L'aube sur l'Apennin jeter sa clarté douce,
L'oiseau faire son nid avec des brins de mousse,
La mer battre les rocs dans ses flux et reflux,
Mais la grandeur des cœurs, c'est ce qu'on ne voit plus.

Ne croyez pas pourtant que je me décourage.
Je ne fais pas ici le bruit d'un vent d'orage
Pour n'aboutir qu'au doute et qu'à l'accablement.
Non, je vous le redis, sire, le grand dormant
S'éveillera; non, non, Dieu n'est pas mort. O princes,
Ce peuple, ramassant ses tronçons, ses provinces,
Tous ses morceaux coupés par vous, pâle, effrayant,
Se dressera, le front dans la nuée, ayant
Des jaillissements d'aube aux cils de ses paupières;
Tout luira; le tocsin sonnera dans les pierres;

Tout frémira, du cap d'Otrante au mont Ventoux;
L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.
De votre monstrueuse et cynique mêlée
Elle s'évadera, la belle échevelée,
En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté!
Le vieil honneur tient bon et n'a pas déserté.
Pour ouvrir dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue.

Tous les peuples sont vrais, même les plus niés.
Vous vous tromperiez fort si vous imaginiez
Que Dieu permet aux rois, conseillés par le prêtre,
D'éteindre sa lumière auguste, et qu'il peut être
Au pouvoir de quelque homme ici-bas que ce soit
De le vaincre, et d'aller aux cieux tuer le droit.
Régnez, frappez, soyez mauvais, faites des fautes,
Faites des crimes, soit; il est des lois très hautes.
Les flots sont doute, erreur, trouble; le fond est sûr.

Sachez-le, rois d'en bas, pour que ce globe obscur,
Création fatale et sainte, rayonnante,
Puis lugubre, et de tant de souffles frissonnante,
Ne soit pas, dans l'horreur de l'abîme ignoré,
Comme un sombre navire errant désemparé,
Rois, afin que la vie, et l'être, et la nature,
Restent, et n'aillent pas se perdre à l'aventure
Dans le morne océan du mystère inconnu,
Par quatre chaînes d'or le monde est retenu;
Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice;
Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
Avec ses passions folles ou criminelles,
Sans pouvoir arracher ces ancres éternelles!

⋆

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écouta l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois; puis il fit signe
Au bourreau, qui saisit la hache.

«J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît.»
Et calme il rabattit de ses mains son collet,
Se tourna vers la hache, et dit : «Je te salue.
Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
Et vous avez raison. Vous, princes, et vous, roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.»

27 novembre 1857.

XXI

LE CYCLE PYRÉNÉEN.

I

GAÏFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE.

Au bas d'une muraille on ouvre une tranchée;
Les travailleurs, bras nus et la tête penchée,
Vont et viennent, fouillant dans l'obscur entonnoir;
Sous la pioche, pareille au bec d'un oiseau noir,
Le rocher sonne, ainsi que le fer dans la forge;
Dur labeur. Gaïffer, qu'on appelle aussi Jorge,
Fait creuser un fossé large et profond autour
De son donjon, palais de roi, nid de vautour,
Forteresse où ce duc, voisin de la tempête,
Habite, avec le cri des aigles sur sa tête;
On éventre le mont, on défonce le champ;
«Creusez! creusez! dit-il aux terrassiers, piochant
De l'aube jusqu'à l'heure où le soleil se couche,
Je veux faire à ma tour un fossé si farouche
Qu'un homme ait le vertige en regardant au fond.»
On creuse, et le travail que les ouvriers font
Trace au pied des hauts murs un tortueux cratère;
Il descend chaque jour plus avant dans la terre;
Un terrassier parfois dit : «Seigneur, est-ce assez?»
Et Gaïffer répond : «Creusez toujours, creusez.
Je veux savoir sur quoi ma demeure est bâtie.»

Qu'est-ce que Gaïffer? La fauve dynastie
Qu'installa, sous un dais fait d'une peau de bœuf,
Le patrice Constance en quatre cent dix-neuf,
Reçut de Rome en fief la troisième Aquitaine.

Aujourd'hui Gaïffer en est le capitaine.
De Bayonne à Cahors son pouvoir est subi;
Les huit peuples qui sont à l'orient d'Albi,
Les quatorze qui sont entre Loire et Garonne,
Sont comme les fleurons de sa fière couronne;
Auch lui paie un tribut; du Tursan au Marsan
Il reçoit un mouton de chaque paysan;
Le Roc-Ferrat, ce mont où l'on trouve l'opale,
Saint-Sever sur l'Adour, Aire l'épiscopale,
Sont à lui; son état touche aux deux océans;
Le roi de France entend jusque dans Orléans
Le bruit de son épée aiguisée et fourbie
Aux montagnes d'Irun et de Fontarabie;
Gaïffer a sa cour plénière de barons;
La foule, autour de lui, se tait, et les clairons
Font un sinistre éclat de triomphe et de fête;
Au point du jour, sa tour, dont l'aube teint le faîte,
Noire en bas et vermeille en haut, semble un tison
Qu'un bras mystérieux lève sur l'horizon;
Gaïffer-Jorge est prince, archer et chasseur d'hommes;
On le trouve très grand parmi ses majordomes,
Ses baillis font sonner sa gloire, et ses prévôts
Sont plus qu'à Dieu le père à Gaïffer dévots.
Seulement, il a pris, pour élargir sa terre,
Aux infants d'Oloron leur ville héréditaire;
Mais ces infants étaient de mauvaise santé,
Et si jeunes que c'est à peine, en vérité,
S'ils ont su qu'on changeait leur couronne en tonsure;
De plus son amitié n'est pas toujours très sûre;
Il a, pour cent francs d'or, livré son maître Aymon
Au noir miramolin, Hécuba-le-démon;
Aymon, ce chevalier dont tout parlait naguère,
Avait instruit le duc Gaïffer dans la guerre,
Aymon était un fier et bon campéador,
Mais Gaïffer était sans le sou, cent francs d'or
Font cent mille tomans, et son trésor étique
Avait besoin d'un coup de grande politique;

Par la vente d'Aymon il a réalisé
De quoi pouvoir donner un tournoi, l'an passé,
Et bien vivre, et jeter l'argent par la fenêtre;
La grandeur veut le faste, il ne convient pas d'être
A la fois duc superbe et prince malaisé;
Enfin on dit qu'un soir il a, chasseur rusé,
Conduit, tout en riant, au fond d'une clairière,
Son frère Astolphe, et l'a poignardé par derrière;
Mais ils étaient jumeaux, Astolphe un jour pouvait
Prétendre au rang ducal dont Jorge se revêt,
Et pour la paix publique on peut tuer son frère.

Étançonner le sable, ôter l'argile, extraire
La brèche et le silex, et murer le talus,
C'est rude. Après les huit premiers jours révolus :
« Sire, ce fossé passe en profondeur moyenne
Tous ceux de Catalogne et tous ceux de Guyenne, »
Dit le maître ouvrier, vieillard aux blancs cheveux.
« Creusez! répond le duc. Je vous l'ai dit, je veux
Voir ce que j'ai sous moi dans la terre profonde. »
Huit jours encore on creuse, on sape, on fouille, on sonde;
Tout à coup on déterre une pierre, et, plus bas,
Un cadavre, et ce nom sur le roc : Barabbas.
« Creusez, » dit Jorge. On creuse. Au bout d'une semaine
Une autre pierre avec une autre forme humaine
Perce l'ombre, affreux spectre au fond d'un trou hideux;
Et ce cadavre était le plus sombre des deux;
Une corde à son cou rampait; une poignée
De drachmes d'or sortait de sa main décharnée;
Sur la pierre on lisait : Judas. « Creusez toujours!
Allez! creusez! » cria le duc du haut des tours.
Et le bruit du maçon que le maçon appelle
Recommença; la pioche et la hotte et la pelle
Plongèrent plus avant qu'aucun mineur ne va.
Après huit autres jours de travail, on trouva
Soudain, dans la nuit blême où rien n'a plus de forme,
Un squelette terrible, et sur son crâne énorme

Quatre lettres de feu traçaient ce mot : Caïn.
Les pâles fossoyeurs frémirent, et leur main
Laissa rouler l'outil dans l'obscurité vide;
Mais le duc apparaît, noir sur le ciel livide :
« Continuez, » dit-il, penché sur le fossé,
« Allez! » On obéit; et l'un d'eux s'est baissé,
Morne esclave, il reprend le pic pesant et frappe,
Et la roche sonna comme une chausse-trape;
Au second coup la terre obscure retentit;
Du trou que fit la pioche une lueur sortit,
Lueur qui vint au front heurter la tour superbe,
Et fit, sur le talus, flamboyer les brins d'herbe
Comme un fourmillement de vipères de feu;
On la sentait venir de quelque horrible lieu;
Tout le donjon parut sanglant comme un mystère.
« Allez! » dit Jorge. Alors on entendit sous terre
Une lugubre voix qui disait : « Gaïffer,
Ne creuse point plus bas, tu trouverais l'enfer. »

23-25 décembre 1858.

II

MASFERRER.

I

NEUVIÈME SIÈCLE. — PYRÉNÉES.

C'est un funeste siècle et c'est un dur pays.
Oh! que d'Herculanums et que de Pompéis
Enfouis dans la cendre épaisse de l'histoire!
D'horribles rois sont là; la montagne en est noire.

Assistés au besoin par ceux du mont Ventoux,
Ceux-ci basques, ceux-là catalans, méchants tous,
Ils ont de leurs donjons couvert la chaîne entière;
Du pertuis de Biscaye au pas de l'Argentière,
La guerre gronde, ouvrant ses gueules de dragon
Sur toute la Navarre et sur tout l'Aragon;
Tout tremble; pas un coin de ravine où ne grince
La mâchoire d'un tigre ou la fureur d'un prince;
Ils sont maîtres des cols et maîtres des sommets.
Ces pays garderont leurs traces à jamais;
La tyrannie avec le fer du glaive creuse
Sur la terre sa forme et sa figure affreuse,
Là ses dents, là son pied monstrueux, là son poing;
Linéaments hideux qu'on n'effacera point,
Tant avec son épée impérieuse et dure
Chaque despote en fait profonde la gravure!
Or jamais ces vieux pics pleins de tours, exhaussés
De forts ayant le gouffre et la nuit pour fossés,
N'ont paru plus mauvais et plus haineux aux hommes
Que dans le siècle étrange et funèbre où nous sommes;
Ils se dressent, chaos de blocs démesurés;
Leur cime, par delà les vallons et les prés,

Guette, gêne et menace, à vingt ou trente lieues,
Les villes dont au loin on voit les flèches bleues;
De quelque chef de bande implacable et trompeur
Chacun d'eux est l'abri redouté; leur vapeur
Semble empoisonner l'air d'un miasme insalubre;
Ils sont la vision colossale et lugubre;
La neige et l'ombre font, dans leurs creux entonnoirs,
Des pans de linceuls blancs et des plis de draps noirs;
L'eau des torrents, éparse et de lueurs frappée,
Ressemble aux longs cheveux d'une tête coupée;
Dans la brume on dirait que leurs escarpements
Sont d'une boucherie encor tiède fumants;
Tous ces géants ont l'air de faire dans la nue
Quelque exécution sombre qui continue;
L'air frémit; le glacier peut-être en larmes fond;
Fatals, calmes, muets, et debout dans le fond
De la place publique effrayante des plaines,
Sur leurs vagues plateaux, sur leurs croupes hautaines,
Ils ont tous le carré hideux des castillos,
Comme des échafauds qui portent des billots.

II

TERREUR DES PLAINES.

Certes, c'est ténébreux; et, devant deux provinces,
Devant deux gras pays, un tel réseau de princes
N'attache pas pour rien des mailles et des nœuds
Et des fils aux pitons des pics vertigineux;
C'est dans un but qu'armés et tenant deux rivages,
D'affreux chefs, hérissés de couronnes sauvages,
Barrant l'isthme espagnol de l'une à l'autre mer,
Aux pointes des granits, dans le vent, dans l'éclair,
Sur la montagne d'ombre et d'aurore baignée,
Accrochent cette toile énorme d'araignée.

Comme en Grèce jadis les chefs thessaliens,

Ils tiennent tout, la terre et l'homme, en leurs liens;
Pas une triste ville au loin qui ne frissonne;
Vaillante, on la saccage, et lâche, on la rançonne;
Pour dernier mot le meurtre; ils battent sans remord
Monnaie à l'effigie infâme de la mort;
Ils chassent devant eux les blêmes populaces,
Ils sont les grands marcheurs de nuit, rasant les places,
Brisant les tours, du mal et du crime ouvriers,
Et de la chèvre humaine effrayants chevriers.
Être le centre où vient le butin, où ruisselle
Un torrent de bijoux, de piastres, de vaisselle;
Se faire d'un pays une proie, arrachant
Les blés au canton riche et l'or au bourg marchand,
C'est beau; voilà leur gloire. Et c'est leur fait, en outre,
Quand de quelque chaumière on voit fumer la poutre,
Ou quand, vers l'aube, on trouve un pauvre homme dagué,
Nu, sanglant, dans le creux d'un bois, au bord d'un gué;
Le vol des routes suit le pillage des villes;
Car la chose féroce amène aux choses viles.

L'été, la bande met à profit la douceur
De la saison, voyant dans l'aurore une sœur,
Prenant les plus longs jours pour sa sanglante escrime,
Et donnant à l'azur un rôle dans le crime;
Juin radieux consent à la complicité;
C'est l'instant d'appliquer l'échelle à la cité;
C'est le moment de battre une muraille en brèche;
L'air est tiède, la nuit vient tard, la terre est sèche,
La mousse pour dormir fait le roc moins rugueux;
Comme le tas de fleurs cache le tas de gueux!
Le bruit des pas s'efface au bruit de la cascade;
La feuille traître accueille et couvre l'embuscade,
L'églantier, pour le piège épaissi tout exprès,
Semble ami du sépulcre autant que le cyprès;
Aussi, jusqu'à l'hiver, — quoique janvier lui-même
Parfois aux attentats prête sa clarté blême, —
Ce ne sont que combats, assauts et coups de main.

Dès que l'hiver décline, et quand le pont romain,
Le sentier, le ravin que les brises caressent,
Sous la neige qui fond, vaguement reparaissent,
Quand la route est possible à des pas hasardeux,
Tous ces aventuriers s'assemblent chez l'un d'eux,
Noirs, terribles, autour d'un âtre où flambe un chêne.
Ils construisent leurs plans pour la saison prochaine;
Ils conviennent d'aller à trois, à quatre, à dix,
Font quelques mouvements d'ours encore engourdis,
Et préparent les vols, les meurtres, les descentes;
Tandis que les oiseaux, sous les feuilles naissantes,
Joyeux, sentant venir les souffles infinis,
Commencent à choisir des mousses pour leurs nids.

A quoi bon ta splendeur, ô sereine nature,
O printemps refaisant tous les ans l'ouverture
Du mystérieux temple où la lumière éclôt?
A quoi bon le torrent, le lac, le vent, le flot?
A quoi bon le soleil, et les doux mois propices
Semant à pleines mains les fleurs aux précipices,
Les sources et les prés et les oiseaux divins?
A quoi bon la beauté charmante des ravins,
La fierté du sapin, la grâce de l'érable,
Ciel juste! à quoi bon? l'homme étant un misérable,
Et mettant, lui qui rampe et qui dure si peu,
Le masque de l'enfer sur la face de Dieu!
Hélas, hélas, ces monts font peur! leurs fondrières
D'un bastion géant semblent les meurtrières;
Du crime qui médite ils ont la ride au front.
Malheur au peuple, hélas, lorsque l'ombre du mont
Tombe sur les forêts ombre de forteresse!

III

LES HAUTES TERRES.

N'importe, loin des forts dont l'aspect seul oppresse,
Quand on peut s'enfoncer entre deux pans de rocs,
Et, comme l'ours, l'isard et les puissants aurochs,
Entrer dans l'âpreté des hautes solitudes,
Le monde primitif reprend ses attitudes,
Et, l'homme étant absent, dans l'arbre et le rocher
On croit voir des profils d'infini s'ébaucher.
Tout est sauvage, inculte, âpre, rauque; on retrouve
La montagne, meilleure avec son air de louve
Qu'avec l'air scélérat et pensif qu'elle prend
Quand elle prête au mal son gouffre et son torrent,
S'associe aux fureurs que la guerre combine,
Et devient des forfaits de l'homme concubine.

Grands asiles! le gave erre à plis écumants;
La sapinière pend dans les escarpements;
Les églises n'ont pas d'obscurité qui vaille
Ce mystère où le temps, dur bûcheron, travaille;
Le pied humain n'entrant point là, ce charpentier
Est à l'aise, et choisit dans le taillis entier;
On entend l'eau qui roule et la chute éloignée
Des mélèzes qu'abat l'invisible cognée.
L'homme est de trop; souillé, triste, il est importun
A la fleur, à l'azur, au rayon, au parfum;
C'est dans les monts, ceux-ci glaciers, ceux-là fournaises,
Qu'est le grand sanctuaire effrayant des genèses;
On sent que nul vivant ne doit voir à l'œil nu,
Et de près, la façon dont s'y prend l'Inconnu,
Et comment l'être fait de l'atome la chose;
La nuée entre l'ombre et l'homme s'interpose;
Si l'on prête l'oreille, on entend le tourment
Des tempêtes, des rocs, des feux, de l'élément,

La clameur du prodige en gésine, derrière
Le brouillard, redoutable et tremblante barrière;
L'éclair à chaque instant déchire ce rideau.
L'air gronde. Et l'on ne voit pas une goutte d'eau
Qui dans ces lieux profonds et rudes s'assoupisse,
Ayant, après l'orage, affaire au précipice;
Selon le plus ou moins de paresse du vent,
Les nuages tardifs s'en vont comme en rêvant,
Ou prennent le galop ainsi que des cavales;
Tout bourdonne, frémit, rugit; par intervalles
Un aigle, dans le bruit des écumes, des cieux,
Des vents, des bois, des flots, passe silencieux.

L'aigle est le magnanime et sombre solitaire;
Il laisse les vautours s'entendre sur la terre,
Les chouettes en cercle autour des morts s'asseoir,
Les corbeaux se parler dans les plaines le soir;
Il se loge tout seul, et songe dans son aire,
S'approchant le plus près possible du tonnerre,
Dédaigneux des complots et des rassemblements.
Il plane immense et libre au seuil des firmaments,
Dans les azurs, parmi les profondes nuées,
Et ne fait rien à deux que ses petits. Huées
De l'abîme, fracas des rocs, cris des torrents,
Hurlements convulsifs des grands arbres souffrants,
Chocs d'avalanches, l'aigle ignore ces murmures.

Donc, au printemps, réveil des rois; trahisons mûres;
On parle, on va, l'on vient; les guets-apens sont prêts;
Et les villes en bas, tremblantes, loin et près,
Pansant leur vieille plaie, arrangeant leur décombre,
Écoutent tous ces pas des cyclopes de l'ombre.
Éternelle terreur du faible et du petit!
Qu'est-ce qu'ils font là-haut, ces rois? On se blottit,
On regarde quel point de l'horizon s'allume,
On entend le bruit sourd d'on ne sait quelle enclume,
On guette ce qui vient, surgit, monte ou descend;

Chaque ville en son coin se cache, frémissant
Des flammèches que l'air et la nuée apportent
Dans ce jaillissement d'étincelles qui sortent
Du rude atelier, plein des souffles de l'autan,
Où l'on forge le sceptre énorme de Satan.

IV

MASFERRER.

Or dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre,
Du Tage au Cil, un nom, Masferrer, est célèbre;
C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul;
Il prend l'ombre des monts tragiques pour linceul;
Avant d'être avec l'arbre, il était avec l'homme;
Comme un loup refusant d'être bête de somme,
Fauve, il s'est du milieu des vivants évadé,
Au hasard, comme sort du noir cornet le dé;
Et maintenant il est dans la montagne immense;
Sa zone est le désert redoutable; où commence
La semelle des ours marquant dans les chemins
Des espèces de pas horribles presque humains,
Il est chez lui. Cet être a fui dès son jeune âge.
De l'énormité sombre il est le personnage;
Il rit, ayant l'azur; ses dents au lieu de pain
Cassent l'amande huileuse et rance du sapin;
La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes,
Sa voix, comme les bois et comme les torrents,
Sonore, et de l'éclair ses yeux peu différents;
De sorte que ces monts et que cette nature
Se sentent augmentés presque de sa stature.

Il va du col au dôme et du pic au vallon.
Le glissement n'est pas connu de son talon;
Sa marche n'est jamais plus altière et plus sûre

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qu'au bord vertigineux de quelque âpre fissure;
Il franchit tout, distance, avalanches, hasards,
Tempêtes, précédé d'une fuite d'isards;
Hier, il côtoyait Irun; aujourd'hui l'aube
Le voit se refléter dans le vert lac de Gaube,
Chassant, pêchant, perçant de flèches les hérons,
Ou voguant, à défaut de barque et d'avirons,
Sur un tronc de sapin qui flotte et qu'il manœuvre
Avec le mouvement souple de la couleuvre.
Il entre, apparaît, sort, sans qu'on sache par où.
S'il veut un pont, il ploie un arbre sur le trou;
La façon dont il va le long d'une corniche
Fait peur même à l'oiseau qui sur les rocs se niche.
A-t-il apprivoisé la rude hostilité
Du vent, du pic, du flot à jamais irrité,
Et des neiges soufflant en livides bouffées?
Oui. Car la sombre pierre oscillante des fées
Le salue. Il vit calme et formidable, ayant
Avec la ronce et l'ombre et l'éclair flamboyant
Et la trombe et l'hiver de farouches concordes.
Armé d'un arc, vêtu de peaux, chaussé de cordes,
Au-dessus des lieux bas et pestilentiels,
Il court dans la nuée et dans les arcs-en-ciels.

Il passe sa journée à l'affût, l'arbalète
Tendue à la cigogne, au gerfaut, à l'alète,
Suit l'isard, ou, pensif, s'accoude aux parapets
Des gouffres sur les lacs et les halliers épais,
Et songe dans les rocs que le lierre tapisse,
Tandis que cet enfer qu'on nomme précipice,
Faisant vociférer l'eau dans le gave amer,
Dans la forêt la terre et dans l'ouragan l'air,
Emploie à blasphémer trois langues différentes.
Avec leurs rameaux d'or et leurs fleurs amarantes,
La lande et la bruyère au reflet velouté
Lui brodent des tapis gigantesques l'été.
Pour la terre, il s'éloigne, et, pour l'astre, il s'approche.

Il avait commencé par bâtir sur la roche,
A la mode des rois construisant des donjons,
Un bouge qu'il avait couvert d'un toit de joncs,
Ayant l'escarpement pour joie et pour défense;
Car l'abîme l'enivre, et depuis son enfance
Qu'il erre plein d'extase et de sublime ennui,
Il cherche on ne sait quoi de grand qui soit à lui
Dans ces immensités favorables à l'aigle.
L'ouragan emporta sa cabane. «Espiègle!»
Dit l'homme, en regardant son vieux toit chassieux
S'en aller à travers les foudres dans les cieux.

A cette heure, parmi les crevasses bourrues
Pleines du tournoiement des milans et des grues,
Un repaire, ébauchant une ogive au milieu
D'une haute paroi toute de marbre bleu,
Souterrain pour le loup, aérien pour l'aigle,
Est son gîte; le houx, l'épi barbu du seigle,
L'ortie et le chiendent encombrent l'antre obscur,
Sorte de trou hideux dans un monstrueux mur;
Au-dessus du repaire, au haut du mur de marbre,
Se tord et se hérisse une hydre de troncs d'arbre;
Cette espèce de bête immobile lui sert
A retrouver sa route en ce morne désert;
On aperçoit du fond des solitudes vertes
Ce nœud de cous dressés et de gueules ouvertes,
Penché sur l'ombre, ayant pour rage et pour tourment
De ne pouvoir jeter au gouffre un aboiement.
L'antre est comme enfoui dans les ronces grimpantes;
Parfois, au loin, le pied leur manquant sur les pentes,
Dans l'entonnoir sans fond des précipices sourds,
Comme des gouttes d'encre on voit tomber les ours;
Le ravin est si noir que le vent peut à peine
Jeter quelque vain râle et quelque vague haleine
Dans ce mont, muselière au sinistre aquilon.

Un titan enterré dont on voit le talon,
Ce dur talon fendu d'une affreuse manière,
Voilà l'antre. A côté de la haute tanière,
Un gave insensé gronde et bave et croule à flots
Dans le gouffre, parmi les pins et les bouleaux;
L'antre au bord du torrent s'ouvre sur l'étendue;
La chute est au-dessous. Quand la neige fondue
Et la pluie ont grossi les cours d'eau, le torrent
Monte jusqu'à la grotte, enflé, hurlant, courant,
Terrible, avec un bruit d'horreur et de ravage,
Et familièrement entre chez ce sauvage;
Et lui, laissant frémir les grands arbres pliés,
Profite de l'écume et s'y lave les pieds.

Dans un grossissement de brume et de fumée,
Entouré d'un nuage obscur de renommée,
Quoique invisible au fond de ses rocs, mais debout
Dans son fantôme allant, venant, dominant tout,
Cet homme s'aperçoit de très loin en Espagne.

Chacun des rois a pris sa part de la montagne :
Fervehan a Lordos, Bermudo Cauterets;
Sanche a le Canigo, pic chargé de forêts
Que blanchit du matin la clarté baptismale;
Padres a la Prexa, Juan tient le Vignemale;
Sforon est roi d'Urgel, Blas est roi d'Obité;
La part de Masferrer s'appelle Liberté.
Pas un plus grand que lui sur ces monts ne se pose.

Qu'est-ce que ce géant? C'est un voleur. La chose
Est simple; tout colosse a toujours deux côtés;
Et les difformités et les sublimités
Habitent la montagne ainsi que des voisines.
Le prodige et le monstre ont les mêmes racines.
Monstre, jusqu'où? Jamais de pas vils et rampants;
Jamais de trahisons, jamais de guets-apens;

Masferrer attaquait tout seul des groupes d'hommes.
Au pâle rustre allant vendre au marché ses pommes,
Il disait : «Va! c'est bien!» Il laissait volontiers
Aux pauvres gens, tremblant la nuit dans les sentiers,
Leur âne, leur cochon, leur orge, leur avoine;
Mais il se gênait moins avec le sac du moine;
Il n'écrasait pas tout dans ce qu'on nomme droit;
Si quelqu'un avait faim, si quelqu'un avait froid,
Ce n'était pas son nom qui sortait de la plainte;
La malédiction, cette voix fauve et sainte,
Ne le poursuivait point dans son farouche exil;
Aux actions des rois il fronçait le sourcil.
Un jour, devant un fait lugubre et sanguinaire :
«Les hommes sont méchants, et plus qu'à l'ordinaire,
Cria-t-il. A-t-il donc neigé rouge aujourd'hui?»
Les rois déshonoraient la montagne; mais lui
N'importunait pas trop l'ombre du grand Pélage.
Voilà ce que disaient de lui dans le village
Les pâtres de Héas et de l'Aquatonta.
Du reste confiant et terrible. Il lutta
Tout un jour contre un ours entré dans sa tanière;
L'ours, l'ayant habitée à la saison dernière,
La voulait; vers le soir l'ours fatigué râla.
«Soit, nous continuerons demain matin. Dors là,»
Dit l'homme. Il ajouta : «Fais un pas! je t'assomme!»
Puis s'endormit. Au jour, l'ours, sans réveiller l'homme,
Et se souciant peu de la suite, partit.

V

LE CASTILLO.

Noir ravin. Hors un coin vivant où retentit
Dans la forêt le son des buccins et des sistres,
Tout est désert. Halliers, bruit de feuilles sinistres,
Tristesse, immensité; c'est un de ces lieux-là
Où se trouvait Caïn lorsque Dieu l'appela.

Le Caïn qui se cache en cette ombre est de pierre,
C'est un donjon. Des gueux à la longue rapière
Le gardent; des soudards sur ses tours font le guet.
Il date du temps rude où Rollon naviguait.
A quelque heure du jour qu'on le voie, il effraie;
Quelque couleur qu'il prenne, il convient à l'orfraie;
S'il est noir, c'est la nuit; s'il est blanc, c'est l'hiver.
L'archer fourmille là comme au cercueil le ver.
Dans la tour, une salle aux murailles très hautes.
Avec ses grands arceaux qui sont comme des côtes,
Cette salle, où pétille un brasier frémissant,
Écarlate de flamme, a l'air rouge de sang.
Ouvrez Léviathan, ce sera là son ventre.

Cette salle est un lieu de rendez-vous.

Au centre,
Autour d'un tréteau vaste où fument tous les mets,
Perdrix, pluviers, chevreuils tués sur les sommets,
Mouton d'Anjou, pourceau d'Ardenne ou de Belgique,
Des hommes radieux font un groupe tragique;
Ces hommes sont assis, parlant, buvant, mangeant,
Sur des chaires d'ivoire aux pinacles d'argent,
Ou sur des fronts de bœuf entre les larges cornes;
Leur rire monstrueux et fou n'a pas de bornes;
Leur splendeur est féroce, et l'on voit sortir d'eux
Une sorte de lustre implacable et hideux;
Le nœud de perles sert d'agrafe aux peaux de bêtes;
Ils sont comme éblouis de guerre et de tempêtes;
Tous, le jeune homme blond et le vieillard barbu,
Causent, chantent, beaucoup de vin chaud étant bu,
De la fin du repas la nappe ayant les rides;
Chasseurs vertigineux ou bûcherons splendides,
Chacun a sa cognée et chacun a son cor;
L'âtre fait flamboyer leurs torses couverts d'or;
La flamme empourpre, autour de la table fournaise,
Ces hommes écaillés de lumière et de braise,

Étranges, triomphants, gais, funèbres, vermeils;
D'un ciel qui serait tombe ils seraient les soleils.

Ce sont les rois.

Ce sont les princes de l'embûche
Gigantesque où le nord de l'Espagne trébuche,
Les seigneurs du glacier, du pic et du torrent,
Les vastes charpentiers de l'abatage en grand,
Les dieux, les noirs souffleurs des trompes titaniques
D'où sortent les terreurs, les fuites, les paniques.

Germes du maître altier que l'avenir construit,
Semences du grand trône encor couvert de nuit,
Grains de ce qui sera plus tard le roi d'Espagne,
Ils sont là. C'est Pancho que la crainte accompagne,
Genialis, Sforon qu'Urgel a pour fardeau,
Gildebrand, Agina, Fervehan, Bermudo,
Juan, Blas le Captieux, Sanche le Fratricide;
Le vieux tigre, Vasco Tête-Blanche, préside.
Près de lui, deux géants : Padres et Tarifet;
L'armure de ceux-ci, dans les récits qu'on fait,
Avec le plomb bouillant de l'enfer est soudée,
Et les clous des brassards sont longs d'une coudée.
Au bas bout de la table est Gil, prince de Gor,
En huque rouge avec la chapeline d'or.

Cependant le haillon sur leur pourpre se fronce;
Ce sont des majestés qui marchent dans la ronce;
La montagne est là toute avec son fauve effroi;
Ils sont déguenillés et couronnés; tel roi
Qui commence en fleurons finit en alpargates.

Vases, meubles, émaux, onyx, rubis, agates,
Argenterie, écrins étincelants, rouleaux
D'étoffes, se mêlant l'un à l'autre à longs flots,
Tout ce qu'on peut voler, tout ce dont on trafique,

Fait dans un coin un bloc lugubre et magnifique;
Rien n'y manque; ballots apportés là d'hier,
Joyaux de femme avec quelque lambeau de chair,
Lourds coffres, sacs d'argent; tout ce tas de décombres
Qu'on appelle le tas de butin.

Dans les ombres
Marche et se meut l'armée horrible des sierras;
Secouant des tambours, courant, levant les bras,
Des femmes, qu'effarouche une sombre allégresse,
Avec des regards d'ange et des bonds de tigresse,
Tâchant de faire choir les piastres de leur main
A force de seins nus, de fard et de carmin,
Dansent autour des rois; car ils sont les Mécènes
De la jupe effarée et des groupes obscènes.
Parmi les femmes, deux, l'une grande aux crins blonds,
L'autre petite avec des colliers de doublons,
Toutes deux gitanas au flanc couleur de brique,
Mêlent une âpre lutte au bolero lubrique;
La petite, ployant ses reins, tordant son corps,
Rit et raille la grande, et la géante alors
Se penche sur la naine avec gloire et furie,
Comme une Pyrénée insulte une Asturie.

La cheminée, où sont creusés d'étroits grabats,
Remplit un pan de mur du haut jusques en bas;
On voit sur le fronton saint George, et sur la plaque
Le combat d'un satyre avec un brucolaque.

Autour de ces rois luit le pillage flagrant.
Le deuil, les campagnards par milliers émigrant,
La plaine qui frémit, l'horizon qui rougeoie,
Les pueblos dévastés et morts, voilà leur joie.
C'est de ces noirs seigneurs que la misère sort.
Peut-être ce pays serait prospère et fort
Si l'on pouvait ôter à l'Espagne l'épine
Qu'elle porte au talon et qu'on nomme rapine.

De ce dont ils sont fiers plus d'un serait honteux;
Ils sont grands sur un fond d'opprobre; devant eux
Des parfums allumés fument; cet encens pue.

Du reste, arceaux géants, colonnade trapue;
Des viandes à des crocs comme dans un charnier;
La même joie allant du premier au dernier;
Plus de cris que le soir au fond des marécages;
D'affreux chiens-loups gardant des captifs dans des cages;
Dans un angle un gibet; partout le choc brutal
Du palais riche, heureux, joyeux, contre l'étal.

Les murs ont par endroits des trous où s'enracine
Un poing de fer portant un cierge de résine.

Vaguement écouté par Blas et Gildebrand,
Un pâtre, près du seuil, sur le sistre vibrant,
Chante des montagnards la féroce romance;
Et des trois madriers brûlant dans l'âtre immense,
Il sort tout un dragon de flamme, ayant pour frein
Une chaîne liée à deux chenets d'airain.

VI

UNE ÉLECTION.

Cependant les voilà qui causent d'une affaire.
Si grands qu'ils soient, la mort entre en leur haute sphère;
Guy, roi d'Oloron, veuf et sans enfants, est mort.
A qui le mont? à qui la ville? à qui le fort?
Question. La querelle éclaterait. Mais Sanche :

« Paix là! l'heure est mauvaise et notre pouvoir penche;
Les villes contre nous font pacte avec les bourgs;
Les hommes des hameaux, des vignes, des labours,
S'arment pour nous combattre, et la ligue est certaine

Du comte de Castille et du duc d'Aquitaine.
Est-ce en un tel moment qu'autour de nous groupés,
Princes, nos ennemis vont nous voir occupés
A nous mordre en rongeant un os dans la montagne?
Par Jésus! les démons sont d'accord dans leur bagne;
Va-t-on se quereller entre rois dans les cieux?

— La dispute est un mal, dit Blas le Captieux,
Qui la cherche est félon, qui l'accepte imbécile;
Mais comment s'accorder?»

Sanche dit :

«C'est facile.

— Qui donc ferais-tu roi d'Oloron?

— Masferrer.»

Ce nom sur tous les fronts passa comme un éclair.

«Mes frères, reprit Sanche, il faut songer aux guerres;
(Sanche, étant fratricide, aimait ce mot : mes frères).
Et, pardieu, mon avis, le voici : notre cor
S'entendrait de plus loin et ferait mieux encor,
Et la rumeur, qui sort de nous dans la campagne
Et la nuée, irait plus au fond de l'Espagne,
Si Masferrer était élu roi d'Oloron,
Et si, subitement, dans notre altier clairon
Ce voleur engouffrait son souffle formidable.

— Mais n'habite-t-il pas un antre inabordable?

— Puisqu'il l'aborde, lui?

— C'est juste.

— Nous voulons,
Dit Sanche, tout glacer sous nos rudes talons,
Et jeter bas ce peuple et cette ligue infime.
Il nous faut de la chute; eh bien, prenons l'abîme!
Il nous faut de la glace; eh bien, prenons l'hiver!

— Soit, cria Fervehan, nommons roi Masferrer.

— J'y consens, dit Sforon, la bête est d'envergure.

— Ce serait un roi, certe, et de haute figure,
Ajouta Bermudo.

— Le sanglier me plaît,
Dit Juan.

— Mais comme roi, seigneurs, est-il complet?
Dit Blas. On passe mal d'une bauge à la tente.

— Qu'est-ce donc que tu veux de plus? je m'en contente,
Hurla Gil. Je le prends avec ses marcassins,
S'il en a. Ce serait, j'en jure par les saints,
Quelque chose de grand, d'altier, de salutaire,
Et d'égal à l'effet que ferait sur la terre,
En s'y dressant soudain, l'ombre de Totila,
Si l'on voyait un sceptre entre ces pattes-là! »

Le vieux Vasco dressa sous le dais de sa chaire
Son front blanc éclairé d'une blême torchère :

« Il nous faut du renfort. Puisque nous en gagnons
En étant de ce gueux quelconque compagnons,
Amen, l'homme me va. J'accepte l'épousaille.
Mais, princes, qui l'ira chercher dans sa broussaille?

— Deux d'entre nous.

— C'est dit.»

Et le sort désigna
Le roi Genialis et le duc Agina.

VII

LES DEUX PORTE-SCEPTRE.

Un torrent effréné roule entre deux falaises;
A droite est l'antre; à gauche, au milieu des mélèzes
Un dur sentier fait face au terrier du bandit,
Mince corniche au flanc du roc; l'eau qui bondit,
L'affreux souffle sortant du gouffre, la colère
D'un trou prodigieux et perpendiculaire,
Séparent le sentier de l'antre. Pas de pont.
Rien. La chute où l'écho tumultueux répond.
Les antres, là, sont sûrs; les abîmes les gardent;
Les deux escarpements ténébreux se regardent;
A peine, en haut, voit-on un frêle jour qui point.
La fente épouvantable est étroite à ce point
Qu'on pourrait du sentier parler à la caverne;
On cause ainsi d'un mur à l'autre de l'Averne.

Un sentier, mais jamais de passants.

Dans ces monts,
Le sol n'est que granits, herbes, glaces, limons;
Le cheval y fléchit, la mule s'y déferre;
Tout ce que les deux rois envoyés purent faire,
Ce fut de pénétrer jusqu'au rude sentier.
Parvenus au tournant, où l'antre tout entier,
Comme ces noirs tombeaux que les chacals déterrent,
Lugubre, apparaissait, les deux rois s'arrêtèrent.
Le bandit, que les rois apercevaient dedans,
Raccommodait son arc, coupait avec ses dents

Les nœuds, de peur qu'un fil sur le bois ne se torde,
Songeait, et par moments crachait un bout de corde.
L'eau du gave semblait à la hâte s'enfuir.
L'homme avait à ses pieds un vieux carquois de cuir
Plein de ces dards qui font de loin trembler la cible.
On voyait dans un coin sa femelle terrible.
Une pierre servait à ce voleur de banc.

Alors, haussant la voix, car le gave en tombant
Faisait le bruit d'un buffle échappé de l'étable,
L'un des deux rois cria dans l'antre redoutable :

« Salut, homme, au milieu des gouffres! Devant toi
Tu vois Agina, duc, et Genialis, roi;
Nous sommes envoyés par Vasco Tête-Blanche,
Fervehan, Gildebrand, don Blas, don Juan, don Sanche,
Gil, Bermudo, Sforon, et je te dis ceci
De la part de ceux-là qui sont des rois aussi :
On te donne Oloron, ville dans la montagne;
Sois l'un de nous, sois roi; viens; le sceptre se gagne,
Tu l'as gagné. Nous rois, nous venons te chercher.
Un fils comme toi peut, du haut de son rocher,
Entrer parmi les rois de plain-pied, sans démence;
C'est à ta liberté que le trône commence.
Règne sur Oloron et sur vingt bourgs encor.
Tu mettras sur ta tête une tiare d'or,
Et ce qu'on nomme vol se nommera conquête;
Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faîte;
Et ceux qui t'appelaient bandit, t'adoreront.
Viens, règne. Nous avons des couronnes au front,
Des draps d'or et d'argent à dix onces la vare,
Des châteaux, des pays, l'Aragon, la Navarre,
Des femmes, des banquets, le monde à nos genoux;
Prends ta part. Tout cela t'appartient comme à nous.
Entre dans le palais et sors de la tanière,
Remplace le nuage, ami, par la lumière;
Quitte ta nuit, ton roc, ton haillon, ton torrent,

Viens; et sois comme nous un roi superbe et grand,
N'ayant rien à ses pieds qui ne soit une fête.
Viens. »

Sans lever les yeux et sans tourner la tête,
Le bandit, sur son arc gardant toujours la main,
Leur fit signe du doigt de passer leur chemin.

3 mars 1859.

III

LA PATERNITÉ.

Le père a souffleté le fils.

Tous deux sont grands.
Don Ascagne est le fils. Nager dans les torrents,
Dompter l'ours, être un comte âpre et dur comme un rustre,
Ce furent là les mœurs de son enfance illustre;
Il étonnait les monts où l'éclair retentit
Par la grandeur des pas qu'il faisait tout petit;
Il risquait, par-dessus maint gouffre redoutable,
Des sauts de chevrier, de l'air d'un connétable;
Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà pris
Tout le pays qui va d'Irun à Lojariz,
Et Tormez, et Sangra, cité des sycomores,
Et détruit sur les bords du Zaban cinq rois maures.
Le père est Jayme; il est plus formidable encor;
Tell eût voulu léguer son arc, Roland son cor,
Hercule sa massue à ce comte superbe.
Ce que le titan chauve est à l'archange imberbe,
Don Jayme l'est à don Ascagne; il a blanchi;
Il neige sur un mont qu'on n'a jamais franchi,
Et l'âge atteint le front que nul roi n'a pu vaincre.
La mer parfois s'arrête et se laisse convaincre
Par la dune ou l'écueil, et s'abaisse et décroît;
Mais Jayme n'a jamais reculé dans son droit
Et toujours il a fait son devoir d'être libre;
Ses vieux monts qu'envieraient les collines du Tibre
Sur l'horizon brumeux de loin sont aperçus,
Et sa tour sur les monts, et son âme au-dessus.
Jayme a chassé Kernoch, pirate de Bretagne.
Il verrait Annibal attaquer sa montagne
Qu'il dirait : me voilà! rien ne le surprenant.
Il habite un pays sauvage et frissonnant;

L'orage est éternel sur son château farouche;
Les vents dont un courroux difforme emplit la bouche
Y soufflent et s'y font une âpre guerre entre eux,
Et sur ses tours la pluie en longs fils ténébreux
Tombe comme à travers les mille trous d'un crible;
Jayme parfois se montre aux ouragans, terrible;
Il se dresse entre deux nuages entr'ouverts,
Il regarde la foudre et l'autan de travers,
Et fronce un tel sourcil que l'ombre est inquiète;
Le pâtre voit d'en bas sa haute silhouette
Et croit que ce seigneur des monts et des torrents
Met le holà parmi ces noirs belligérants.
Sa tour est indulgente au lierre parasite.
On a recours à lui quand la victoire hésite;
Il la décide, ayant une altière façon
De pousser l'ennemi derrière l'horizon;
Il ne permet aucun pillage sur ses terres;
Il est de ceux qui sont au clergé réfractaires;
Il est le grand rebelle et le grand justicier;
Il a la franchise âpre et claire de l'acier;
Ce n'est pas un voleur, il ne veut pas qu'on dise
Qu'un noble a droit de prendre aux juifs leur marchandise;
Il jure rarement, donne de bons avis,
Craint les femmes, dort vite, et les lourds ponts-levis
Sont tremblants quand il bat leur chaîne à coups de hache;
Il est sans peur, il est sans feinte, il est sans tache,
Croit en Dieu, ne ment pas, ne fuit pas, ne hait pas;
Les défis qu'on lui jette ont pour lui des appas;
Il songe à ses neveux, il songe à ses ancêtres;
Quant aux rois, que l'enfer attend, car ils sont traîtres,
Il les plaint quelquefois et ne les craint jamais;
Quand la loyauté parle, il dit : « Je me soumets; »
Étant baron des monts, il est roi de la plaine;
La ville de la soie et celle de la laine,
Grenade et Ségovie, ont confiance en lui.
Cette gloire hautaine et scrupuleuse a lui
Soixante ans, sans coûter une larme à l'Espagne.

Chaque fois qu'il annonce une entrée en campagne,
Chaque fois que ses feux, piquant l'horizon noir,
Clairs dans l'ombre, ont couru de monts en monts le soir,
Appels mystérieux flamboyant sur les cimes,
Les tragiques vautours et les cygnes sublimes
Accourent, voulant voir, quand Jayme a combattu,
Les vautours son exploit, les cygnes sa vertu;
Car il est bon.

Le fils n'est pas un chef vulgaire;
Mais le père a souvent pardonné dans la guerre;
Ce qui fait que le père est le plus grand des deux.

Ils tiennent Reuss, le mont Cantabre dépend d'eux,
Ils habitent la case Arcol, tour féodale
Faite par don Maldras, qui fut un roi vandale,
Sur un sommet jadis hanté par un dragon;
L'Èbre est leur fleuve; au temps des guerres d'Aragon,
Ils ont bravé le roi de France Louis onze.

Ascagne est fils de Jayme, et Jayme est fils d'Alonze.
Qu'est-ce qu'Alonze? Un mort; larve, ombre dans les vents,
Fantôme, mais plus grand que ceux qui sont vivants.
Il a fait dans son temps des choses inconnues,
Et superbes; parfois sa face dans les nues
Apparaît; c'est de lui que parlent les vieillards;
On l'aperçoit qui rêve au fond des noirs brouillards.
Sa statue est au bas de la tour, dans la crypte,
Assise sur sa tombe ainsi qu'un dieu d'Égypte,
Toute en airain, énorme, et touchant au plafond;
Car les sépulcres sont ce que les morts les font,
Grands si le mort est grand; si bien que don Alonze
Est spectre dans la brume et géant dans le bronze.

Voilà quinze cents ans que le monde est chrétien;
Les fières mœurs s'en vont; jadis le mal, le bien,
Le bon, le beau vivaient dans la chevalerie;

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'épée avait fini par être une patrie;
On était chevalier comme on est citoyen;
Atteindre un juste but par un juste moyen,
Être clément au faible, aux puissants incommode,
Vaincre, mais rester pur, c'était la vieille mode;
Jayme fut de son siècle, Ascagne est de son temps.
Les générations mêlent leurs pas flottants;
Hélas, souvent un père, en qui brûle une flamme,
Dans son fils qui grandit voit décroître son âme.
Jadis la guerre, ayant pour loi l'honneur grondeur
Et la foi sainte, était terrible avec pudeur;
Les paladins étaient à leurs vieux noms fidèles;
Les aigles avaient moins de griffes et plus d'ailes;
On n'est plus à présent les hommes d'autrefois;
On ne voit plus les preux se ruer aux exploits
Comme des tourbillons d'âmes impétueuses;
On a pour s'attaquer des façons tortueuses
Et sûres, dont le Cid, certes, n'eût pas voulu,
Et que dédaignerait le lion chevelu;
Jadis les courts assauts, maintenant les longs sièges;
Et tout s'achève, après les ruses et les pièges,
Par le sac des cités en flammes sous les cieux,
Et, comme on est moins brave, on est plus furieux;
Ce qui fait qu'aujourd'hui les victoires sont noires.
Ascagne a désiré franchir des territoires
D'Alraz, ville qui doit aux arabes son nom;
Il a voulu passer, mais la ville a dit non;
Don Ascagne a trouvé la réponse incivile,
Et, lance au poing, il a violé cette ville,
Lui chevalier, risquant sa part de paradis,
Laissant faire aux soldats des choses de bandits;
Ils ont enfreint les lois de guerre aragonaises;
Des enfants ont été jetés dans les fournaises;
Les noirs effondrements mêlés aux tourbillons
Ont dévoré la ville, on a crié : «Pillons!»
Et ce meurtre a duré trois jours; puis don Ascagne,
Vainqueur, a ramené ses gens dans la montagne,

Sanglants, riants, joyeux et comptant des profits.
Et c'est pourquoi le père a souffleté le fils.

Alors le fils a dit : « Je m'en vais. L'ombre est faite
Pour les fuites sans fond, et la forêt muette
Est une issue obscure où tout s'évanouit.
L'insulte est une fronde et nous jette à la nuit.
J'ai droit à la colère à mon âge. L'offense,
Tombant du père au fils, est la fin de l'enfance.
Nul ne répond du gouffre, et, qui s'en va, va loin.
L'affront du père, ô bois, je vous prends à témoin,
Suffit pour faire entrer le fils en rêverie.
Quoi! pour avoir senti gronder ma seigneurie
Dans mon âme, devant des manants, pour avoir
Ramené comme il sied des vassaux au devoir,
Pour quelques vils bourgeois brûlés dans leurs masures,
Comte, vous m'avez fait la pire des blessures,
Et l'outrage est venu, seigneur, de vous à moi;
Et j'ai connu la honte et j'ai connu l'effroi;
La honte de l'avoir et l'effroi de le rendre;
Et jusqu'à ce moment nul ne m'eût fait comprendre
Que je pusse rougir ou trembler. Donc, adieu.
Le désert me convient, et l'âpreté du lieu,
Quand la bête des bois devient haute et géante,
N'est point à ses grands pas farouches malséante;
La croissance rend grave et sauvage l'oiseau;
Et l'habitude d'être esclave ou lionceau
Se perd quand on devient lion ou gentilhomme;
L'aiglon qui grandit parle au soleil et se nomme
Et lui dit : « Je suis aigle », et, libre et révolté,
N'a plus besoin de père, ayant l'immensité.
D'ailleurs, qu'est-ce que c'est qu'un père? La fenêtre
Que la vie ouvre à l'âme et qu'on appelle naître
Est sombre, et quant à moi je n'ai point pardonné
A mon père le jour funeste où je suis né.
Si je vis, c'est sa faute, et je n'en suis pas cause.
Enfin, en admettant qu'on doive quelque chose

A l'homme qui nous mit dans ce monde mauvais,
Il m'a délié, soit, c'est fini, je m'en vais.
Il n'est pas de devoir qu'un outrage n'efface;
J'ai désormais la nuit sinistre sur la face;
Il ne me convient plus d'être fils de quelqu'un.
Je me sens fauve, et voir son père est importun.
Je veux être altier, fier, libre, et je ne l'espère
Que hors de toi, donjon, que hors de vous, mon père.
Je vais dans la sierra que battent les éclairs;
Leur cime me ressemble; un souffle est dans les airs,
Il m'enlève. Je pars. Toute lumière est morte,
Le désert s'ouvre; et l'homme est bienvenu qui porte
Chez des monts foudroyés un souvenir d'affront. »

Et, cela dit, le fils s'en alla.

L'homme est prompt;
Et nos rapidités, voix, colères, querelles,
Vont au hasard, laissant de l'ombre derrière elles.
Ce père aimait ce fils.

Du haut de sa maison,
Morne, et les yeux fixés sur le pâle horizon,
Il regarda celui qui partait disparaître;
Puis, quand son fils se fut effacé, le vieux maître
Descendit dans la crypte où son père dormait.

Le crépuscule froid qu'un soupirail admet
Éclairait cette cave, et la voûte était haute.
Dans le profond sépulcre il entra comme un hôte.
Au fond était assis le grand comte d'airain;
Et dans l'obscurité du blême souterrain,
Brume livide où l'œil par degrés s'habitue,
Flottait le rêve épars autour d'une statue.

Le colosse posait ses mains sur ses genoux.
Il avait ce regard effrayant des yeux doux

Qui peuvent foudroyer quand leur bonté se lasse.
Le vague bruit vivant qui sur la terre passe,
Chocs, rumeurs, chants d'oiseaux, cris humains, pas perdus,
Voix et vents, n'étaient point dans cette ombre entendus,
Et l'on eût dit que rien de ce que l'homme écoute,
Chante, invoque ou poursuit, n'osait sous cette voûte
Pénétrer, tant la tombe est un lieu qui se tait,
Et tant le chevalier de bronze méditait.
Trois degrés, que n'avait touchés nulle sandale,
Exhaussaient la statue au-dessus de la dalle;
Don Jayme les monta. Pensif, il contempla
Quelque temps la figure auguste assise là,
Puis il s'agenouilla comme devant son juge;
Puis il sentit, vaincu, comme dans un déluge
Une montagne sent l'ascension des flots,
Se rompre en son vieux cœur la digue des sanglots,
Il cria :

«Père! ah Dieu! tu n'es plus sur la terre,
Je ne t'ai plus! Comment peut-on quitter son père!
Comme on est différent de son fils, ô douleur!
Mon père! ô toi le plus terrible, le meilleur,
Je viens à toi. Je suis dans ta sombre chapelle,
Je tombe à tes genoux, m'entends-tu? Je t'appelle.
Tu dois me voir, le bronze ayant d'étranges yeux.
Ah! j'ai vécu; je suis un homme glorieux,
Un soldat, un vainqueur, mes trompettes altières
Ont passé bien des fois par-dessus des frontières;
Je marche sur les rois et sur les généraux;
Mais je baise tes pieds. Le rêve du héros
C'est d'être grand partout et petit chez son père.
Le père, c'est le toit béni, l'abri prospère,
Une lumière d'astre à travers les cyprès,
C'est l'honneur, c'est l'orgueil, c'est Dieu qu'on sent tout près.
Hélas! le père absent, c'est le fils misérable.
O toi, l'habitant vrai de la tour vénérable,
Géant de la montagne et sire du manoir,

Superbement assis devant le grand ciel noir,
Occupé du lever de l'aurore éternelle,
Comte, baisse un moment ta tranquille prunelle
Jusqu'aux vivants, passants confus, roseaux tremblants,
Et regarde à tes pieds cet homme en cheveux blancs,
Abandonné, tout près du sépulcre, qui pleure,
Et qui va désormais songer dans sa demeure,
Tandis que les tombeaux seront silencieux,
Et que le vent profond soufflera dans les cieux.
Mon fils sort de chez moi comme un loup d'un repaire.
Mais est-ce qu'on peut être offensé par son père?
Ni le père, ni Dieu n'offensent; châtier
C'est aimer; l'océan superbe reste entier,
Quel que soit l'ouragan que les gouffres lui jettent,
Et les sérénités éternelles n'admettent
Ni d'affront paternel, ni d'outrage divin.
Eh quoi, ce mot sacré, la source, serait vain!
Ne suis-je pas la branche et n'es-tu pas la tige?
Je t'aime. Un père mort, c'est, glorieux prodige,
De l'ombre par laquelle on se sent soutenir.
La beauté de l'enfance est de ne pas finir.
Au-dessus de tout homme, et quoi qu'on puisse faire,
Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père.
Nous sommes regardés, dans l'âpre nuit du sort,
Par des yeux qui se sont étoilés dans la mort.
Que n'es-tu là, debout! Comme tu serais maître,
Seigneur, guide, gardien, juge! Oh! je voudrais être
Ton esclave, t'offrir mon cœur, courber mon front,
Et te sentir vivant, fût-ce par un affront!
Les avertissements des pères sont farouches,
Mais bons, et, quel que soit l'éclair dont tu me touches,
Tout ce qui vient d'en haut par l'âme est accepté,
Et le coup de tonnerre est un coup de clarté.
Avoir son père, ô joie! O géant d'un autre âge,
Gronde, soufflette-moi, frappe-moi, sois l'outrage,
Sois la foudre, mais sois mon père! Sois présent
A ma vie, à l'emploi que je fais de ton sang,

A tous mes pas, à tous mes songes! Que m'importe
De n'être que le chien couché devant ta porte,
O mon seigneur, pourvu que je te sente là!
Ah! c'est vrai, soixante ans la montagne trembla
Sous mes pas, et j'ai pris et secoué les princes
Nombreux et noirs sous qui râlaient trente provinces;
Gil, Vermond, Araül, Barruza, Gaïffer,
J'ai tordu dans mes poings tous ces barreaux de fer;
J'ai fait tomber du mur les toiles d'araignées,
Les prêtres; j'ai mon lot de batailles gagnées
Comme un autre; pourtant frappe-moi si j'ai tort!
Oui, mon épée est fière et mon donjon est fort,
J'ai protégé beaucoup de villes orphelines,
J'ai dans mon ombre un tas de tyrans en ruines,
Je semble presque un roi tant je suis triomphant,
Et je suis un vieillard, mais je suis ton enfant!»

Ainsi parlait don Jayme en ces caveaux funèbres
A son père de bronze assis dans les ténèbres,
Fantôme plein de l'âme immense des aïeux;
Et pendant qu'il parlait Jayme fermait les yeux;
Sa tête était posée, humble, et comme abattue,
Sur les puissants genoux de la haute statue;
Et cet homme, fameux par tant d'altiers défis
Et tant de beaux combats, pleurait; l'amour d'un fils
Est sans fond, la douleur d'un père est insondable;
Il pleurait.

Tout à coup, — rien n'est plus formidable
Que l'immobilité faisant un mouvement,
Le farouche sépulcre est vivant par moment,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

4 janvier 1875.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LES MANUSCRITS

DE

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

Victor Hugo a eu la gloire de donner le poème épique qui manquait à notre littérature, en peignant l'humanité « sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science » dans le passé, le présent et même dans « un vague mirage de l'avenir ». Une telle œuvre exigeait un effort colossal et de longue durée. Aussi *la Légende des Siècles* a-t-elle été publiée en deux séries, de deux volumes chacune : la première en 1859, la seconde en 1877; elle a été complétée par un dernier volume en 1883. Chaque série nous représentait l'humanité à ses commencements; il n'y avait donc pas, l'œuvre achevée, d'ordre chronologique suivi. Victor Hugo fondit les cinq volumes parus et restitua à chaque pièce la place qui lui appartenait dans l'ordre historique et dans l'ordre philosophique.

Le volume que nous publions aujourd'hui comprend vingt-six poésies de la première série, trente-quatre de la nouvelle série et cinq du volume complémentaire; nous sommes donc obligés de suivre à la fois la description de deux manuscrits : celui qui contient toutes les pièces publiées, en 1859, dans la première série et formant un volume relié, remis en 1891 à la Bibliothèque nationale, et celui renfermant toutes les poésies publiées en 1877 et en 1883.

La Légende des Siècles a été écrite dans un espace de trente-sept années — la première pièce étant datée de 1840 et la dernière de 1877 — mais surtout dans les années 1857, 1858 et 1859, et dans les années 1873, 1874, 1875 et 1876. On compte cinq pièces avant l'exil, soixante-neuf pendant l'exil et quarante-huit depuis l'exil. Vingt-deux ne sont pas datées.

Ces manuscrits sont captivants, passionnants, car on y peut suivre, au moins pour un certain nombre de poésies, la naissance de la pensée, son évolution, ses phases diverses jusqu'à sa consécration définitive; tout le travail du poète s'y révèle et revit sous nos yeux.

Tantôt ce sont des poésies écrites d'un seul jet, avec quelques ratures, quelques variantes, quelques vers intercalés; tantôt ce sont des poèmes, et ceux-là plus considérables, où l'inspiration éclate, prodigieusement féconde en développements, en transformations d'idées, avec de nombreux ajoutés en marge, des feuillets entiers intercalés nécessités par des descriptions, des scènes, des épisodes imaginés après coup; parfois plusieurs poésies, conçues en même temps, sont destinées à former un ensemble : l'auteur commence une pièce, l'abandonne, s'attache à une autre qu'il laissera ensuite pour en aborder une troisième, les menant de front à la fois, empruntant à l'une, dépouillant l'autre, faisant voyager les strophes, émondant, taillant, ajoutant; le sujet est si vaste, il l'a si bien étreint, il en est si profondément pénétré que les vers d'une pièce empiètent sur une autre et qu'il se voit contraint, en revisant, de faire à chacune la répartition de ses richesses.

C'est en vain qu'on chercherait sur les manuscrits les mentions de sources d'où ont été tirées quelques-unes de ces légendes. Parfois une indication de nom; rien de plus.

L'écriture dominante, un peu plus appuyée et tremblée pour les pièces écrites après l'exil, est nette, ferme, allongée, magistrale; le papier est presque toujours fort et de grand format, sauf pour les très anciennes pièces, écrites sur papier pelure ou bleu pâle, et, pour l'uniformité nécessaire à la reliure, collées sur papier épais et grand.

I. NOTES EXPLICATIVES.

LA VISION D'OÙ EST SORTI CE LIVRE (II)[1].

Cette pièce, datée du 27 avril 1857, publiée en tête de la seconde série en 1877 et redevenant la préface en vers dans l'édition remaniée en 1883, n'a pas été écrite tout entière en 1857.

Le dernier feuillet du manuscrit porte bien cette date avec cette mention en haut : *Préface, Petites Épopées,* et commence ainsi :

> Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
> Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit?

Mais c'est en 1859 que Victor Hugo écrivit toute la *Vision,* à laquelle il joignit le dernier feuillet daté du 27 avril 1857.

En effet, au feuillet 5, en face du vers :

> Christ expire non loin de Néron applaudi,

cette note a été ajoutée :

«Après avoir fait ce vers, aujourd'hui 22 avril 1859, je me suis aperçu que c'était le vendredi saint.»

LE SACRE DE LA FEMME (I).

Après la date, cette note : «En relevant de ma maladie.» Victor Hugo avait souffert d'un anthrax qui, pendant trois mois, l'avait forcé à suspendre son travail.

LES LIONS (I).

Au dernier feuillet, en marge, le plan suivant, au moment de l'apparition de Daniel au milieu des lions :

LA CAVERNE. — LES QUATRE LIONS.

Un homme vêtu de blanc apparaît sur le seuil de la fosse. Les quatre lions s'élancent d'un bond avec ce rugissement fauve qui contient toute la nature sauvage, avec

> Toutes les (*ici un blanc*) et les rébellions,
> Et l'homme dit : la paix soit avec vous, lions.

[1] Les chiffres romains placés entre parenthèses après le titre d'une pièce indiquent à quel manuscrit cette pièce appartient : (I) pour le manuscrit publié en 1859; (II) pour le manuscrit publié en 1877 et 1883.

Daté au bas :

27/31 octobre 1857.
Fini le 31 octobre 1857, anniversaire de mon départ de Jersey.

DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE (I).

Au bas, cette note :

«Balaam, devin de Phétor, près l'Euphrate. Balac, roi des Moabites. Nombres 21, 22 et suiv. de saint Pierre, t. 2, v. 15.»

C'est l'indication des chapitres de la Bible auxquels Victor Hugo a emprunté le sujet de sa pièce.

SUPRÉMATIE (II).

Après la date, cette remarque attristée :

«Aujourd'hui, enterrement de notre pauvre vieux Kessler.»

LE TITAN (II).

Les six divisions ont été ajoutées à la revision. Au feuillet 17, en marge, et en face du vers,

Quelque chose qui semble une croix météore,

cette mention : *vers écrit le 26 mars 1875, vendredi saint.*
Au bas du dernier feuillet, Victor Hugo avait daté la pièce : 27 mars 1875; puis il l'a revue, corrigée, et, en remaniant la fin, il a ajouté un nouveau feuillet daté définitivement 3 avril 1875.
C'est une des poésies les plus raturées.

CASSANDRE (II).

En tête du manuscrit, cette note :

Au moment où Mydessus arrive, on joue l'Orestie d'Eschyle.

Victor Hugo avait indiqué, avant le texte de cette pièce dialoguée, une sorte de mise en scène :

Argos, le seuil du palais. Un char arrêté. Cassandre sur le char.

Puis, Clytemnestre commençait :

Femme, à pied! Tu n'es pas ici dans ton pays.

En recopiant le commencement, Victor Hugo a ajouté les vers du chœur.

LES TROIS CENTS (II).

L'épigraphe grecque est traduite en français au premier et au dernier feuillet du manuscrit.

Xercès fit donner trois cents coups
de fouet à l'Hellespont.

HÉRODOTE. *Polymnie.*

Voici le début du manuscrit primitif :

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Comme titre de cette division : *l'Armée.* Le commencement, écrit deux fois, se poursuivait, avec des ratures et des variantes, jusqu'à la fin, datée : H H. 24 juin 1873.

Plus de trois ans après, Victor Hugo écrit : *l'Asie,* qui forme alors la première division, datée : 18 octobre 1876 ; *l'Armée,* sous le titre : *le Dénombrement,* devient alors la seconde division.

AIDE OFFERTE À MAJORIEN (II).

Dans les indications qui précèdent cette poésie, au lieu de cette mention vague : *une immense horde humaine emplissant l'horizon,* Victor Hugo avait écrit : *Les Cimbres dehors. La horde emplissant l'horizon ;* et le dialogue se poursuivait entre *Majorien* et *le Cimbre.*

Mais, en indiquant la horde à laquelle appartenait le chef, Attila se trouvait désigné à l'avance, ce qui escomptait l'effet final :

MAJORIEN.

Quel est ton nom, à toi qui parles?

L'HOMME.

Attila.

Victor Hugo remplaça donc partout, sur les épreuves, *le Cimbre* par *l'homme.*

Ce manuscrit est en trois petits feuillets inégaux.

QUAND LE CID FUT ENTRÉ DANS LE GÉNÉRALIFE (II).

Dans cette pièce, ce n'était pas le Cid qui devait tuer le calife, mais Midhat, le docteur.

LE ROMANCERO DU CID (II).

Cette pièce a été paginée de A à Q.

De A à F, nombreuses strophes en marge. C'est bien, jusque-là, le manuscrit de premier jet avec des jalons posés, des idées reprises ou interverties. A partir de la huitième division, c'est-à-dire de F à la fin, les pages sont nettes, presque sans ratures, et ont été certainement recopiées.

LE COMTE FÉLIBIEN (II).

Les quatre vers qui commencent le monologue du comte Félibien ne se trouvent pas dans le manuscrit ; ils ont été ajoutés sur les épreuves.

QUELQU'UN MET LE HOLÀ (II).

Au dernier feuillet de cette pièce, en marge, écrits en travers et biffés, ces deux vers :

Qu'avez-vous à rugir dans le désert farouche?
Je n'aime pas qu'on fasse un bruit désordonné.

Et, dans le bas de la page, largement biffés, ces deux autres vers :

> Et les princes alors rugirent sur les trônes,
> Et les lions alors parlèrent dans les bois.

Au verso du double feuillet qui forme couverture, une liste de pièces destinées à la deuxième série :

La chanson des reîtres.
La vision de Dante.
Le sphinx. (L'homme se trompe; il voit que pour lui tout est sombre.)
Le mur des siècles. (J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut.)
Montfaucon.
Gaïffer-Jorge.
Cid. — Deux poëmes (*Le Romancero* et *le Cid exilé*).
Masferrer.
Le vieux bey (*Le Bey outragé*).
Le Mont blanc (*Désintéreſſement. — Les Montagnes*).
Majorien.
Océan.

AU LION D'ANDROCLÈS (1).

Cette poésie a été écrite à Jersey en février 1854, alors que Victor Hugo était vivement sollicité par la nouveauté des tables tournantes; Mme Victor Hugo, Charles Hugo, Auguste Vacquerie et deux ou trois amis étaient très assidus à ces séances auxquelles Victor Hugo, d'abord sceptique, avait fini par s'intéresser. Il y prit même une part assez active, tout en se refusant à emprunter quoi que ce fût à ces phénomènes qui cependant le troublaient.

A ce titre, la note suivante, écrite à l'encre rouge en marge du dernier feuillet, est curieuse :

«On trouvera dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du *lion d'Androclès* à cette pièce. Je mentionne ce fait ici en marge simple.

«Constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. C'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'Ombre. Il va sans dire que jamais je n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées. Je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur; je n'en ai pas même admis le reflet; j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'invisible sont un fait, et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare ces deux faits doit être maintenue, dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne lui doit faire aucune brèche, et un emprunt serait une brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscure et la certaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, c'est par respect pour ce phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre

aucun mélange dans mon inspiration, et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle.

«V. H.»

Nous nous sommes reportés aux cahiers où sont consignés les dialogues des tables tournantes. C'est le vendredi 17 février 1854 que le lion d'Androclès se manifeste pour la première fois, demandant à être interrogé en vers. Il ne put être donné satisfaction à ce désir, aucune pièce de vers n'étant préparée et personne n'ayant voulu en improviser une.

Victor Hugo fit, le 28 février, les vers : *Au lion d'Androclès,* et les lut à la séance du 24 mars, le lion d'Androclès ayant signalé sa présence. C'est à cette séance que Victor Hugo fait allusion dans la note précédente.

L'AN NEUF DE L'HÉGIRE (1).

Cette pièce est paginée par lettres.

Dans la version primitive, les recommandations de Mahomet débutant par ce vers :

Il ajouta : — Croyez, veillez; courbez le front,

n'existaient pas. Ce passage a nécessité tout un feuillet qui n'a pas été paginé.

MAHOMET (1).

Cette pièce de quatre vers, datée au recto : 1849, a été recopiée et collée au verso en 1859.

LE CÈDRE (1).

Au feuillet 85 du manuscrit (1) qui contient le titre du livre X : LE CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN, est mentionnée une table des poésies devant composer ce livre. Voici cette liste qui a subi des modifications dans l'ordre définitif :

LE ROI DES PYRÉNÉES.
LE PARRICIDE.
GAÏFFER-JORGE, duc d'Aquitaine.
ROLAND PETIT.
LE MARIAGE DE ROLAND.
AYMERILLOT.
BIVAR.
COMMENT LE CID REÇOIT DON SANCHE.
LE JOUR DES ROIS.

De ces pièces, cinq sur neuf ont pris place, au classement définitif, dans le livre X; LE ROI DES PYRÉNÉES, sous le titre : MASFERRER, a été introduit avec GAÏFFER-JORGE dans LE CYCLE PYRÉNÉEN (livre XXI); COMMENT LE CID REÇOIT DON SANCHE est devenu LE ROMANCERO DU CID; quant à ROLAND PETIT, il est sans doute resté à l'état de projet.

LE MARIAGE DE ROLAND (1).

Ce manuscrit n'est pas daté, mais le papier, l'écriture sont semblables au manuscrit de LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER daté : 1840; nous plaçons donc LE MARIAGE DE ROLAND en 1840. Beaucoup de variantes et peu de ratures.

AYMERILLOT (I).

En marge du premier feuillet, cette note :

Littéral. Etcheco Jaïma. (Chant basque d'Altabicus.)

Cette pièce, écrite en même temps que le *Mariage de Roland,* et semblable comme papier, comme encre, comme écriture, a dû être revue bien plus tard ainsi que l'atteste l'intercalation débutant ainsi :

Ces bons flamands, dit Charle, il faut que cela mange!

et finissant à ce vers :

Le bon cheval du roi frappait du pied la terre.

c'est-à-dire tout le passage concernant Eustache de Nancy; cette dernière écriture est du commencement de l'exil.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE (II).

Nous trouvons ici de nombreux remaniements, entre autres ce développement, supprimé dans le volume et qu'il faut placer dans la division : *le Temple d'Éphèse,* après ce vers :

Hommes, devenez tous frères en admirant.

Admirer c'est aimer; et, pour qui me comprend,
J'ai le rayonnement qui fait fondre les chaînes;
Calme, je porte en moi l'effacement des haines,
Et la fin de la guerre, et cet auguste oubli,
O peuple, est sur ma base immuable établi;
front
L'aube sort de mon seuil, l'aube pure et propice;
Venez donc tous, devant mon sacré frontispice,
Après avoir haï, souffert et combattu,
ma lumière, égale à la vertu.
splendeur
Contempler la beauté, face de la vertu.

Ces neuf vers sont rayés et, au-dessous, Victor Hugo a enchaîné les deux rimes masculines en reprenant :

Réconciliez-vous devant le pur, le grand...

Le commencement de la division : *le Coloße de Rhodes,* a été refait deux fois; les quatorze premiers vers ont été ajoutés au second remaniement.

Ce poème n'est pas daté, mais l'écriture et la pagination nous permettent d'en fixer la date précise. En effet, Victor Hugo se sert assez fréquemment, dans les pièces de longue haleine, des lettres de l'alphabet. Cette fois, après avoir épuisé la série de A à Z, il reprend une nouvelle série de A^2 jusqu'à Z^2, puis une troisième série de A^3 jusqu'à O^3, et il date le feuillet O^3 : H H. 31 décembre 1862.

Mais, à la lecture, ce poème de soixante-cinq grands feuillets dut lui sembler bien long; c'est qu'il comprenait, non seulement *les Sept merveilles du monde,* mais toute *l'Épopée du ver;* Victor Hugo ne voulut cependant pas renoncer à l'antithèse du Ver rabaissant l'orgueil des *Sept merveilles;* il conserva donc les onze premières strophes du

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ver, termina *les Sept merveilles du monde* au feuillet O^2, et commença *l'Épopée du ver* au feuillet P^2.

L'ÉPOPÉE DU VER (II).

Bien qu'étant la suite et la fin des *Sept merveilles du monde,* comme le démontrent d'abord l'écriture, puis la pagination, enfin l'absence de titre avant le premier vers, cette moitié de poème formera un tout. Lorsque la coupure a été décidée, le premier feuillet de la pièce a dû être profondément remanié, comme en témoignent les ratures et les transpositions. En outre, onze feuillets entiers ont été ajoutés : on peut s'en convaincre par le papier d'un autre grain et les strophes rejetées ou interverties.

Ainsi le premier feuillet de l'*Épopée du ver,* paginé P^2, contient onze strophes qui ont été, sauf trois, biffées et replacées ailleurs. Le feuillet S^2 sur dix strophes n'en conservera que deux définitives. Un brouillon biffé est collé sur la marge de cette page de façon à masquer les variantes anciennes. Même fait se reproduit au feuillet A^3 et, entre deux strophes, des points de repère écrits au crayon : *Ici les trois strophes.*

Adrasté

En marge du feuillet F^3 une note pour expliquer une variante à Astarté : *Adrasté,* un des noms de *Némésis.*

A la fin du manuscrit, la date : HH. 31 décembre 1862, qui est commune aux *Sept merveilles du monde* et à *l'Épopée du ver.* LE POËTE AU VER DE TERRE a été fait quinze ans plus tard, le 27 janvier 1877.

LE PETIT ROI DE GALICE (I).

Les divisions étaient seulement indiquées par des blancs; les sous-titres ont été ajoutés plus tard à l'encre rouge. Le manuscrit qui contient 35 pages n'en comptait que 27 dans la première version : des développements ont été ajoutés qui ont nécessité, à part les surcharges en marge, des feuillets entiers.

Le combat entre Roland et les princes avait un début brutal; le premier des infants était tué sans lutte, en deux vers :

> Pacheco, tête haute et la hache à la main,
> Part, et comme il allait passer, Roland l'assomme.

Victor Hugo, en marge, développe le récit du combat. Même remarque pour la lutte entre Roland et Rostabat le Géant. Les moyens de défense n'ont été trouvés qu'après les moyens d'extermination.

Comme feuillets entiers ajoutés on peut prendre l'exemple des feuillets 30 et 31 à partir de ce vers :

> Un ruisseau de pourpre erre et fume dans le val,

jusqu'à ce vers :

> L'enfant se retournait, tremblant d'être suivi.

Après la date : du 12 au 20 décembre 1858, cette remarque :

Jour du départ d'Auguste Vacquerie.

EVIRADNUS (I).

Ce manuscrit, étant donnée son étendue, est assez net et a dû être recopié en partie; parfois pourtant, la même idée est exprimée sous des formes différentes, puis

biffée, puis modifiée jusqu'à la version définitive. Le développement sur le manoir de Corbus n'est venu qu'après des tâtonnements, et le texte définitif est collé sur des variantes anciennes qu'il est impossible de déchiffrer. Au 15e feuillet, les silhouettes des deux princes sont dessinées dans un fort ajouté en marge; en face du portrait de Mahaud, au premier des quatre vers ajoutés en marge,

> Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière,

une note :

Voir les dix dernières pages des mémoires de la princesse palatine.

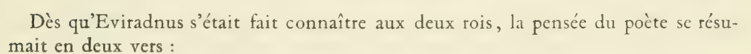
En marge du feuillet où se trouve la description des panoplies, en regard des vers :

> Chacune, avec son timbre en forme de delta,
> Semble la vision du chef qui la porta,

Victor Hugo a dessiné un vague croquis d'une de ces panoplies *avec son timbre en forme de delta.*

Avant la chanson d'Eviradnus, ces deux vers, suite d'un début ignoré, écrits au crayon en haut du trente-cinquième feuillet :

> Que Fritz sur le rebec fait courir un frisson,
> Zéno souriant chante une vague chanson.



Dès qu'Eviradnus s'était fait connaître aux deux rois, la pensée du poète se résumait en deux vers :

> C'est un vieux! dit le roi.
> Mais lui tient en arrêt
> Les deux rois, regardant fixement l'un et l'autre.

En marge de ces deux vers biffés, Victor Hugo a montré Ladislas bondissant, hurlant, faisant éclater enfin sa rage dans cette insulte :

> — C'est un vieux!

Toutes les divisions ont été ajoutées lorsque le poème a été terminé.

ZIM-ZIZIMI (1).

En marge du premier feuillet, plusieurs notes illisibles, se croisant en tous sens et dont la confusion s'explique par ces mots : (écrit dans l'insomnie de la nuit du 23 au 24 novembre 1858).

Il résulte des ratures du quatrième feuillet que Victor Hugo n'a peut-être pas pensé tout d'abord à mettre en scène les dix sphinx, puisque Zim-Zizimi s'adressait, dans la première version, au palais, aux murs, etc.; puis il a imaginé les sphinx, et, pour le premier, quelques tâtonnements se sont produits. Il y a trois débuts, dont deux biffés. L'un est écrit au verso d'une page définitive.

Le premier sphinx devait parler de Cléopâtre en même temps que de la reine Nitocris; puis, pour donner plus d'importance à Cléopâtre, Victor Hugo lui a consacré le huitième sphinx.

Le deuxième sphinx, tout d'abord, entamait l'énumération des rois fameux, qui, dans la version définitive est réservée à la coupe, et ce deuxième sphinx ne s'arrêtait pas à ce vers :

Des potiers font sécher des briques au soleil.

Quatre vers, restés inédits, étaient consacrés par le deuxième sphinx à Sardanapale, nommé définitivement par le dixième sphinx :

[est couché dans la nuit;]
Sardanapale quatre, aux archanges pareil,
[On lit sur le fronton de sa tombe royale :]
Gît dans la cendre; on lit sur la tombe royale :
O passants, j'ai bâti dans un jour Anchyale,
Je fus roi, je fus grand. Joue et dors, mange et bois;
Le reste ne vaut pas le claquement des doigts.

Le huitième sphinx débutait par la légende de Ninus, qui fait le sujet du récit de la lampe.

SULTAN MOURAD (I).

A la quatrième division, quelques vers biffés au bas du sixième feuillet; en remplacement de ces vers, tout un développement sur le paradis.

LE TRAVAIL DES CAPTIFS (II).

Les trois premiers vers étaient d'abord résumés dans ce seul vers :

Dieu dit au roi : je veux un temple; ou sois maudit.

Victor Hugo a biffé ce vers et écrit au-dessus les trois vers définitifs.

Le roi ne devait d'abord immoler «pour l'exemple» que deux hommes. A deux hommes ont été substitués cent hommes.

L'AIGLE DU CASQUE (II).

Au premier feuillet on trouve, en deux vers biffés, un autre point de départ d'explication de la querelle entre Angus et Tiphaine :

La jeunesse parfois dit d'un air triomphant
Des choses dont plus tard elle sent la piqûre.

On trouvera plus loin, aux variantes et vers inédits, un développement retrouvé dans les fragments et se rapportant à ces deux vers.

Puis Victor Hugo a sans doute préféré donner un tour moins provocant au défi d'Angus et en a laissé le motif dans l'ombre.

Au bas du sixième feuillet, quatre vers très raturés :

Les deux juges du camp (*mot illisible*) et de Northumbre
Avec trois chapelains de guerre au blanc rabat
Font la police ainsi qu'il sied dans un combat.
Un prêtre dit la messe et l'on chante une prose.

Et la pièce continuait ainsi :

Fanfares. C'est Angus.
Un cheval d'un blanc rose...

Victor Hugo pensa qu'il fallait donner un public à ce combat, et fit intervenir les gens des bois, décrivit leur aspect, leurs costumes, dans un développement de dix vers en haut du septième feuillet :

Les pauvres gens des bois sont venus en grand nombre...
Mais restent à distance et contemplent de loin...

Puis il fit neuf autres vers en marge sur le paysage, reprit en les transformant les vers raturés, sur les juges du camp.

Le dernier vers du feuillet 10,

Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent,

est répété en tête du feuillet 12; le feuillet 11 a donc été ajouté. Dans la première version, dès que Tiphaine apercevait Angus, il se précipitait sur lui :

Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent;
Mais terreur! sur Angus Tiphaine s'abattit.

Victor Hugo, dans le feuillet 11, a donné toute la physionomie du combat, montrant Angus qui «en était à sa troisième lance», alors que Tiphaine n'avait pas encore riposté.

Au feuillet 16, grand ajouté : la mère tout d'abord se bornait à crier : Grâce! à Tiphaine.

Victor Hugo développe les supplications de la mère qui barre le chemin au vainqueur.

LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES (1).

Au-dessus du titre, le titre général du livre : RATBERT; et plus haut ces mots biffés : *Première romance.*

Dans la table qui se trouve à la fin du manuscrit de 1859, Victor Hugo avait annoncé sous ce titre : les QUATRE ROMANCES DE RATBERT, les pièces suivantes : *le Conseil, Elciis, Onfroy, Fabrice;* il modifie le titre général ainsi : L'ITALIE. — RATBERT; *le Conseil* devient *les Conseillers probes et libres, Onfroy : la Défiance d'Onfroy,* et *Fabrice : la Confiance du marquis Fabrice;* il détache *Elciis* pour en faire un poème à part : *les Quatre jours d'Elciis.*

Les Conseillers probes et libres, sorte de prologue des deux pièces suivantes, débutait ainsi :

Le roi d'Arle est assis au centre de la place.
Il a derrière lui toute une populace
De princes et de ducs, et la Scala, le roi
Tarente
Salerne
De Vérone, et le roi de Vicence, Mainfroy.
....
La place autour du trône est déserte, et cent noirs

Tout nus, et cent piquiers en armures persanes
Barrent l'entrée au peuple avec leurs pertuisanes.

. . . .

Un seul homme, un vieillard, par mégarde est entré;
Il voulait s'en aller; son Altesse a dit : reste.

. . . .

Le moment est venu que chacun librement
Parle à son tour et dise au roi son sentiment,
Car le roi tient conseil sur la guerre entreprise.

En marge de ce feuillet deux ajoutés, dont l'un forme un autre début se rattachant au premier :

Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles,
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
manteau
Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main,
Est assis sous un dais au centre de la place;

Le second ajouté, en marge et avant les trois derniers vers du feuillet, ébauche la nomenclature des princes, omise, comme on le voit, dans ce premier début :

...de Henri l'oiseleur,
podestats,
chevaliers, barons, marquis,
Sont présents ducs, barons et chevaliers, la fleur
De l'arbre héraldique et généalogique
temps noir
Que ce vieux sol nourrit de sa sève tragique.

Cette nomenclature de princes a dû coûter bien des recherches, et fait l'objet de bien des ratures dans le manuscrit; les noms sont intervertis, proposés, biffés, replacés de nouveau; l'idée du Satan de pierre ne s'est pas présentée d'abord à la pensée de Victor Hugo, comme on peut s'en convaincre en suivant l'ajouté très important du quatrième feuillet.

Voici la première forme :

Ratbert a près de lui Virgile, son massier,
Et deux hérauts de guerre en soutane d'acier
Il luit, enveloppé
Il rayonne, entouré...

Ce dernier hémistiche se rattache au vers publié :

Le roi luit, entouré d'une splendeur d'épées.

Au-dessus des deux premiers vers et d'une écriture plus fine et plus ronde, Victor Hugo a indiqué l'idée du Satan qui termine le dénombrement des princes :

Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail.

Plus loin, au sixième feuillet, la récompense du premier conseiller était mentionnée dans ces vers :

> Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
> Ratbert prend son collier et le lui met au cou.

Un développement de huit vers pour l'exode de Cibo est placé en marge du septième feuillet et modifie le texte primitif qui était :

> ...Sire, les gens à fières attitudes,
> Sont des félons sur qui doit tomber la fureur,

A ce vers biffé, succédait le vers :

> Quiconque ne dit pas : Ratbert est l'empereur...

Même remarque pour les huitième et dixième feuillets pleins de remaniements en marge; un feuillet, le neuvième, n'est qu'un simple carré de papier écrit des deux côtés; au verso quelques vers, un peu modifiés, sont intercalés dans *la Confiance du marquis Fabrice.*

Ce qui donnera à peu près la mesure des ajoutés, ce sont ces deux nombres, au dernier feuillet, qui indiquent le total des vers, 184 puis 250; cette pièce a donc été revue deux fois; corrigée d'abord d'une écriture plus fine, et, en second lieu, à l'encre rouge.

LA DÉFIANCE D'ONFROY (1).

La pièce débutait ainsi :

> *Roi, nous te saluons sans plier les genoux.*

Pour éclairer le poème, Victor Hugo a écrit plus tard quatorze vers qu'il a placés avant le grand discours d'Onfroy; le premier feuillet est devenu, par cet ajouté, le second feuillet. Une ébauche de plan, en effet, dans cet ordre :

	Ratbert.	*Diedi Eremata.*
I.	LE CONCILE.	
II.	LES PLAINTES DES GENS.	
	LA SUITE.	
III.	SUITE DES PLAINTES.	
IV.	LA FIN.	

Un ajouté de vingt vers, en marge de ce même feuillet, et un fragment d'enveloppe de lettre, sur lequel Victor Hugo a écrit douze vers, et qu'il a collé avec des pains à cacheter sur son manuscrit.

Victor Hugo s'est servi, pour le quatrième feuillet, d'une page commencée deux mois avant, au moment où il écrivait *les Lions;* on trouve deux vers de cette pièce au bas de la page.

LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE (1).

Au-dessus du titre : *Quatrième romance.*

Nous avons donné plus haut la classification des trois premières romances. L'étude du manuscrit nous révèle que, malgré le rang qui lui a été assigné, l'idée de Fabrice a dû se présenter à Victor Hugo avant celles des *Conseillers probes et libres* et de la

Défiance d'Onfroy; c'était en quelque sorte le pivot du poème : L'Italie — Ratbert. Ce qui l'indique, ce sont d'abord, à certaines pages, des blancs ménagés et destinés à recevoir plus tard les rimes qui ne répondaient pas tout de suite à l'appel de la pensée; puis ce sont des ébauches d'idées, de vers non terminés qui attestent quelque indécision; c'est surtout la date. Victor Hugo commence *la Confiance du marquis Fabrice* le 2 décembre 1857; le 3, il écrit *les Conseillers probes et libres,* et le 6, *la Défiance d'Onfroy,* tout en continuant son premier poème, qu'il achève le 17. Il mène donc les trois pièces de front; dans *les Conseillers,* il donnait déjà le plan de l'attaque chez Fabrice, et, ayant achevé trois jours après *la Défiance d'Onfroy,* il se consacrait tout entier à *Fabrice,* qu'il devait nécessairement remanier alors que l'idée s'était plus nettement précisée et développée dans les deux premières pièces. Nous allons noter les principales modifications :

En suivant page à page, on peut reconstituer six feuillets introduits ultérieurement.

Au deuxième feuillet, on passait de ce vers :

L'antique Sparte était sur son visage empreinte,

à celui-ci :

Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte...

Un ajouté en marge arrête nettement les origines de Fabrice.

La deuxième et la troisième division étaient d'abord réunies puisque, au quatrième feuillet, presque sans transition, le portrait du grand père succédait au souvenir du soldat.

Au bas du sixième feuillet, ce vers biffé :

Final est un vieux mont que son donjon défend.

Ce vers est répété et biffé encore en tête de la quatrième division, ce qui supprimait toute la fin de la troisième division, depuis :

son âge
Parfois, Isoretta que sa grâce défend...

Cette fin se retrouve ébauchée au verso du septième feuillet en quelques vers espacés, sans lien entre eux, repris ensuite plus tard pour la version définitive.

A la sixième division : Le père et la mère, après le quatrième vers, un large espace et trois vers biffés précédés d'une rime :

...exquise
Reposait le marquis auprès de sa marquise
Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant;
Tous deux silencieux dans cet air étouffant,
tombeau
Sculptés sur leur cercueil côte à côte, statues...

En marge sont les vers définitifs avec leur développement.

A la dixième division : Suite de la joie, description du cortège de Ratbert dans les ajoutés du feuillet 21 et dans le feuillet 22, entièrement nouveau.

A la onzième division, les six premiers vers du début se retrouvent au bas du même feuillet.

Et, ce qui marque bien encore les hésitations, on trouve, biffés au vingt-septième feuillet, quatre vers qu'on vient déjà de lire au vingt-cinquième.

Tout le vingt-huitième feuillet est ajouté.

Les promesses de Ratbert à Fabrice n'existaient pas primitivement. Elles sont indiquées, d'abord entre des blancs, puis en marge du trente et unième feuillet.

Le trente-deuxième feuillet est ajouté tout entier. Voici comment se reliaient les vers qui suivent l'apparition de la civière, quatorzième division :

> C'est elle! Isora! pâle, inexprimable à voir,
> Étranglée, et sa main crispée, et cela navre,
> Tient encore un hochet, pauvre petit cadavre!
> *Et le héros brisé sent que son cœur se fend*
> *Et sur ses deux genoux tombe et dit : Mon enfant!*

Ces quatre derniers vers, biffés, sont écrits en marge du trente-troisième feuillet; mais au haut de la page une variante biffée aussi :

> *Et l'aïeul effrayant bondit, son cœur se fend,*
> *Sa bouche s'ouvre, il crie, il pleure : Mon enfant!*

Et les vers se suivent tels qu'ils sont publiés.

Victor Hugo, emporté par son sujet, avait jeté le grand-père aux pieds de l'enfant, sans se rappeler qu'à ce moment même Fabrice subissait la question.

Dans la nuit du 16 au 17 décembre Victor Hugo trouva le développement suivant qu'il écrivit la nuit même, comme en témoigne la note indiquée en travers sur les vers mêmes, tracés en lignes inégales au bas et en marge du trente et unième feuillet :

> L'aïeul tressaille avec la force d'un géant;
> Formidable, il arrache au brodequin béant
> Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce;
> Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
> Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
> Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
> Il crie en se roulant sur la petite morte...

Au feuillet 34 on trouve déjà le vers :

> Oh! comme elle a souffert! la corde l'a coupée,
> Elle saigne...

Ce vers, biffé, a été rejeté à la fin où il devait produire tout son effet.

La fin, d'ailleurs, a été remaniée, augmentée; au feuillet 35, il y a un grand béquet.

En marge, deux vers restés inédits :

> Ce sont tout simplement des âges exécrables.
> On ne croit plus à rien et c'en est là le fruit.

Les titres des divisions ont été ajoutés à l'encre rouge dans tout le poème : L'Italie – Ratbert, ainsi que les dernières corrections, indiquées avec la même encre.

WELF, CASTELLAN D'OSBOR (II).

Au-dessous du titre de la couverture, ce sous-titre, non publié : *Légende en un acte.*

Au haut du premier feuillet : 14 juillet, ce qui donne, avec la date finale, 22 juillet 1869, une durée de huit jours pour WELF.

Le manuscrit est paginé de A à V; au feuillet B un ajouté, remanié lui-même deux fois.

Tout un ajouté, en marge du feuillet D, était d'abord dit par l'étudiant; puis les vers ont été morcelés et répartis entre les personnages de la scène II.

Au feuillet O, à partir du vers dit par Welf et commençant par :

Si ce n'est pour tomber sur leur tête.

un long passage a été refait trois fois.

Cinq vers biffés au haut du feuillet P :

....

De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu,
Et je serai charmé si ta peau s'accoutume
Au ruissellement sombre et fumant du bitume.
Essaie! allons! (*mot illisible*) si tu peux! guerroyons,
O princes, entourés de sinistres rayons.

Nous avons trouvé, dans les fragments détachés, et nous donnons à leur place, aux variantes, le commencement de ces vers, qui ont été reportés, un peu modifiés, à la scène I et dits par l'étudiant. Victor Hugo n'ayant voulu faire exprimer par Welf que le dédain, a biffé ces menaces qui enlevaient à son héros un peu du calme méprisant qui le caractérise.

L'exhortation du poète à Welf est de l'époque de la publication, 12 janvier 1877.

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS (II).

Ce poème a subi diverses transformations. A son origine, il a pour titre : *les Reproches du vieux pisan,* avec, en tête : *Petites épopées;* il comporte 9 feuillets bleus bien distincts des autres feuillets, tant par la couleur du papier que par le format. Le premier de ces feuillets débute par huit vers, biffés et utilisés ensuite.

Voici les deux premiers :

Roi, tant que dans la bouche il lui reste une dent,
Faire parler un vieux est toujours imprudent.

Au neuvième feuillet un petit ajouté sur papier blanc, collé à même sur le feuillet bleu, porte la mention : *Petites épopées*. Daté : 27 juillet 1857.

Ces neuf feuillets constituent la première version d'Elciis; on y trouve, bien qu'il ne soit pas encore question de division en *jours :* 1° un fragment du *Premier jour : Gens de guerre et gens d'église,* ne comprenant que les *gens de guerre;* ce fragment se terminait au vers :

Je ne porterais point légèrement cela.

2° un fragment du *Deuxième jour,* à partir de :

Si vous vous figurez vos races rajeunies...

jusqu'à :

...de tels hommes
Offensent la pudeur des aïeux endormis.

3° un passage du *Troisième jour*, depuis :

Oh! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau.

jusqu'à :

...et de la quantité
De mépris qui convient à votre majesté.

Quelques petits fragments collés çà et là appartiennent également à la première version.

Quatre mois après, Victor Hugo développe *les Reproches du vieux pisan* et leur donne pour titre : *la Tristesse d'Elciis;* il intercale trente-deux feuillets et établit des divisions; la pièce était terminée le 27 novembre 1857, au moment où il préparait le poème : *L'Italie – Ratbert;* il songea alors à en faire une des *Quatre romances* de Ratbert; on se rappelle deux vers biffés que nous avons indiqués dans la description des *Conseillers probes et libres :*

Un seul homme, un vieillard, par mégarde, est entré;
Il voulait s'en aller; son Altesse a dit : reste.

Si l'on rapproche ces deux vers de ceux-ci, publiés dans la même pièce :

On voit, devant Ratbert, trois haches destinées
La première...
La troisième à celui dont l'avis déplaira.

On peut supposer que c'était peut-être là l'entrée en scène d'Elciis et que la hache qui le frappe dans la version définitive était déjà préparée pour lui.

Au moment de la publication, Victor Hugo trouve le titre définitif; il hésite cependant entre quatre et sept jours, et, de sa grosse écriture, sur large papier, sans doute vers 1880, il écrit les trente-quatre premiers vers, sorte d'introduction au poème.

GAÏFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE (II).

La pièce débutait ainsi :

Gaïffer fait creuser une tranchée autour
De son donjon, palais de roi, nid de vautour...

Victor Hugo a biffé le premier de ces deux vers et refait un commencement.

Même remarque plus loin : le développement de la vente d'Aymon et du meurtre d'Astolphe se résumaient en trois vers :

Puis il a vendu l'homme illustre et brave, Aymon,
Au noir miramolin, Hécuba le démon.
De plus, par jalousie, il a tué son frère.

MASFERRER (II).

Relativement peu de ratures. Deux vers, en tête du premier feuillet, devaient appartenir au *Jour des rois :*

Dans l'ombre on voit Chagres avec son pont célèbre
Dont Crassus a jeté les quinze arches sur l'Èbre.

On se rappelle que *Masferrer,* dans le premier projet de classification, devait entrer, avec *le Jour des rois,* dans le CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN ; les deux pièces ont été faites à dix jours de distance. Ajoutés importants aux deuxième, dix-septième et vingt-troisième feuillets.

LA PATERNITÉ (II).

Victor Hugo, ayant remanié et développé le début, a recopié les neuf premiers vers publiés sur un petit feuillet séparé.

Au cinquième feuillet, dans le portrait de don Jayme, après le vers :

Quand la loyauté parle, il dit : Je me soumets.

venaient ces quatre vers :

Il a l'un après l'autre arraché ces vils princes,
Durs, nombreux, qui tenaient captives les provinces ;
Il a saisi Vermond, Bermudo, Gaïffer,
Et tordu dans ses poings tous ces barreaux de fer ;
la Biscaye orpheline
Il a sous son abri vingt tribus orphelines
ruine
Et dans son ombre un tas de tyrans en ruines ;

Ces vers ont été biffés, et dits à la fin, avec quelques modifications, par don Jayme à la statue de son père. Le cinquième feuillet est un des plus raturés, il a été mis au net en partie sur une feuille d'un autre format et qui est devenu le quatrième feuillet.

Le onzième feuillet est tellement chargé que, pour s'y reconnaître lui-même dans ses ajoutés, Victor Hugo les a numérotés 1, 2, 3, et encore le troisième est-il écrit à l'envers.

Le dernier feuillet commençait ainsi :

Et te sentir vivant, fût-ce par un soufflet !

C'est le même vers que nous avons lu vingt-huit vers plus haut, avec le mot *affront* remplaçant, pour la rime, *soufflet.*

Cela indique que ces vingt-huit vers n'existaient pas dans le premier plan.

Voici, d'après l'écriture et le papier, les dates probables des huit pièces non datées dans le manuscrit et contenues dans ce volume :

LE MARIAGE DE ROLAND (I). [1840.]
AYMERILLOT (I). [1840.]
LA CONSCIENCE (I). [1850 à 1854.]
LE TEMPLE (I). [1857.]
DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE (I). [1857.]
La terre a vu jadis errer des paladins (I). [1858.]
LE GÉANT AUX DIEUX (II). [1873.]
LA CHANSON DES DOREURS DE PROUES (II). [1876-1877.]

Nous ne mentionnons pas ici *les Sept merveilles du monde,* la date certaine ayant été établie d'après le manuscrit.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

La *Légende des Siècles* nous offre un nombre si considérable de variantes qu'il a fallu faire un choix. Nous avons scrupuleusement respecté toutes les variantes d'idées qui montrent l'évolution de la pensée; des variantes de mots nous avons conservé celles qui nous révèlent les transformations diverses de la forme : sortes d'étapes conduisant à l'expression définitive. Quelques fragments inédits dont l'importance n'était pas assez grande pour constituer un chapitre spécial de reliquats, et des notes (ébauches ou plans) sont reproduits, à la suite des variantes, dans un certain nombre de pièces.

LA VISION D'OÙ EST SORTI CE LIVRE.

apparitions[1]
Page 11. Des évolutions de groupes monstrueux...

Sur ce mur qui vibrait
Ce chaos
Tout cela
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphyre;
Tous les siècles, le front ceint de tours et d'épis,
Semblaient des sphinx au fond de
Semblaient des sphinx hideux
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis...

La Vie, Ève ondoyante, Adam
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers...

fléaux
âges
Page 12. Tous les monstres, chacun dans son compartiment...

mur était l'abîme ouvert
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants...

rois, *chevaliers,*
titans, *voleurs,*
Page 13. Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros...

s'aiguise en fer
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance...

était là, tout l'être et la création
Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon...

brutalite
mêlée à la fatalité
Page 14. La liberté brisant l'immuabilité...

Je voyais le chemin de l'empire, pavage
Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage

[1] Les variantes biffées dans le manuscrit sont en italique; non biffées, en romain.

haine,
crime,
Page 14. De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage...

aux astres
montre le poing au tombeau
Cela frappe, cela blasphème, cela souffre...

sondais les destins
deuils, les souffrances
Je contemplais les fers, les voluptés, les maux...

Page 15. ... C'était la confrontation
serons
De ce que nous étions avec ce que nous sommes...

Pendant
Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur
Couvert d'on ne sait quel fourmillement obscur
Vivant, pensant,
d'esprits,
Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur...

L'immensité
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore
un double frisson.
Eut l'air de s'écarter.

L'informe
Page 16. ... L'obscure éternité
mots
voix *cryptes*
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.
Ces deux vols effrayants rayèrent
Ce passage effrayant remua les ténèbres;
l'âpre effroi
Au bruit qu'ils firent, tout chancela; la paroi
Flamboyait sur le mur vertigineux
Pleine d'ombre, frémit; tout s'y mêla...

penché
tronqué
Page 17. Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien;
Ailleurs des siècles morts
Tous les siècles tronqués gisaient...

le vent, bégayant sur les profonds
Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets...

Seulement l'avenir continuait d'éclore
ce passé hagard
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,
Et se levait avec un air d'astre, au milieu
blanc, pur, calme, où l'on
D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.

tradition
construction des hommes
Page 18. C'est la lugubre Tour des Choses...

I. LA TERRE.

foyer
grand astre
Page 21. Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel...

avril, juillet, août, ces mois vivants
Elle aime le rayon propice aux blés mouvants...

sublime
clément
La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous...

chante
Page 22. La terre est calme auprès de l'océan grondeur...

Il est des innocents
Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.

prie
Quiconque pense, espère et travaille lui plaît...

Elle porte un fardeau de fruits et de moissons
La terre cache l'or et montre les moissons...

Et le frais liseron dans l'herbe...
Et les sources au fond de l'ombre...

sourit quand elle crée,
Page 23. Elle nourrit ce qu'elle crée...

faire fête aux
Pourquoi? pour consoler les sépulcres dormants.

Son amour
Sa moisson, c'est la vie
Page 24. Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort;
baise
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord...

Elle foudroie avec
Farouche, elle détourne un regard indigné
Cette monstrueuse
De cette sinistre charrue.

II. D'ÈVE À JÉSUS.

I. LE SACRE DE LA FEMME.

(*Autres titres :* MATER.)
[*Ève.*] [1]

paradis
Page 25. Les horizons pleins d'ombre et de rocs chevelus...

charmant et nu s'éveillait; et, donnant
L'éden pudique et nu s'éveillait mollement;

[1] Les variantes et fragments entre crochets ont été retrouvés dans des pages isolées.

De la distraction même au ciel rayonnant,

Page 25. Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,

Les oiseaux gazouillaient un murmure si tendre

Si frais, si gracieux, si suave et si tendre,

Que le cœur se fondait dans l'ombre à les entendre;

penchés tâchaient de les entendre;

Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre...

heureux, beau, pur, céleste,

angélique, adorable,

sacré, pur, céleste,

Page 26. Sur ce monde céleste, angélique, innocent...

figure

dorure

rayon chasteté

Pas un être qui n'eût sa majesté première...

l'horizon semblait plein d'invisibles

Que les forêts vibraient comme de grandes lyres...

Un pur enthousiasme

ineffable ivresse

Une extase divine au globe adolescent...

La vie étincelait,

L'Être resplendissait...

Le monde était concorde, hymen, vertu, clémence,

Toute la terre était hymen, vertu, clémence,

Page 27. Tout était flamme, hymen, bonheur, douceur, clémence...

Du feu sacré, du jour ne sachant rien encor!

Du jour éclairant tout sans rien savoir encor!

Et la création, chassant les tristes nues,

Tantôt des bois, tantôt des mers, tantôt des nues,

Esquissait vaguement

Essayait devant Dieu

Lumineuse, essayait

Et proposait à Dieu des formes inconnues

ce faucheur

Que le temps, moissonneur pensif, plus tard changea...

une étoile

Page 28. Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle...

... le bien, le beau, le vrai, le juste,

Ruisselaient dans le fleuve et croissaient

ruisseau

Coulaient dans le torrent, frissonnaient dans l'arbuste...

inexprimable et pur

Page 29. Le même séraphique et saint frémissement

Du brin d'herbe pensif montait au firmament;

Unissait l'onde à l'algue et l'être à l'élément...

tremblements

Les feuillages avaient de plus doux mouvements...

Et l'on voyait marcher, se tenant par la main,

et d'entendre, et de voir,

Ivres d'être, d'aimer, de respirer, de voir,

Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir...

la forêt
Tantôt dans les halliers, se frayant un chemin,
Tantôt au bord des eaux,
Page 29. Étaient assis, les pieds effleurés par la lame...

O pénétration sublime de l'esprit
qu'un Dieu mystérieux
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit!

Un long frisson d'amour troublait le lys
Page 30. Un souffle fraternel sortait du lys vermeil...

Mais ce jour-là, ces yeux...
Cherchaient Ève, cherchaient l'épouse avant
S'attachaient sur l'épouse et non pas sur l'époux...

Aux animaux rôdant sous
bercés par
Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,

frissonnant dans les prés,
buissons, aux
Page 31. Au nuage, aux ruisseaux, aux frissonnants essaims,
à ces êtres sacrés,
Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints...

III. PUISSANCE ÉGALE BONTÉ.

(*Autres titres :* IMPUISSANCE DU MAL ET PUISSANCE DU BIEN,

ou LE PUISSANT ET L'IMPUISSANT.)

[*IBLIS.*]

je m'en servirai.
Page 34. Moi, je prendrai ton œuvre et la transformerai...

Dagon,
... Je demande en outre, ajouta le Rampant,
dragon
Le ventre du cancer, les anneaux du serpent...

On ne distinguait pas, sous la sinistre nue,
Mais Dieu même n'eût pu
Nul regard ne pouvait voir à travers la nue...

Nu, hérissé, hagard, les yeux hors de la tête,
Page 35. Ses yeux ardents semblaient deux braises dans sa tête...

... Iblis, suant à grosses gouttes,
S'acharnait sur son œuvre,
dressait *courbait,*
Se courbait, se tordait, et sous les noires voûtes...

Et l'enclume sonnait sous les nocturnes voiles.
Et le démon reprit son œuvre sous les voiles.

qui sert d'enclume au
L'Etna, fauve atelier du forgeron maudit...

IMPRIMERIE NATIONALE.

Iblis, l'archange noir,
Page 35. Et l'infirme effrayant, l'être ailé, mais boiteux...

Iblis, poußant du pied l'enclume et
Chercha des yeux quelqu'un là haut, et
Et croisant ses deux bras, arrogant, ricanant...

IV. LES LIONS.

[*DANIEL.*]

Bénoch
Page 38. Il habitait le Sin...

Gur avait un beau port abritant des amas
Ses toits fumaient; son port abritait un amas...

L'aßyrien
L'amorrhéen, de l'ambre et des chemises noires...

Syr était forte avec une enceinte carrée;
Page 39. Trois lourds barreaux fermaient l'entrée inabordable;
Le soir on en fermait robustement l'entrée
Entre chaque créneau se dressait, formidable,
De deux battants d'airain barrés de trois barreaux.
Une corne de buffle ou de rhinocéros...

le nid horrible et morne des
fétide
le vol farouche et morne des
l'ébat du *le vol des*
l'antre du *le nid des*
Et, pour loger le tigre et nicher les vautours...

... dans cet antre
Il songeait à la mer, abîme évanoui,
Où l'homme misérable avait le pied sur lui...

immensité
Page 41. Et j'ai pris, ô lions, dans cette intimité...

Je viens de voir du ciel
J'ai vu luire le ciel dans les yeux de cet homme...

VI. BOOZ ENDORMI.

Ce juste
Page 43. Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
sans tache
Vêtu de probité candide et de lin blanc...

formons encore un couple l'un et l'autre,
Page 44. Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre...

Je plie et tremble
Page 45. Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau...

Un souffle tiède était épars
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

heureuse
Page 45. L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
flottaient
Les anges y volaient sans doute obscurément...

En été, la nature est glorieuse et
On était dans le mois où la nature est douce...

calme
Et c'était l'heure auguste
Page 46. C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

VII. DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE.

(*Autres titres :* L'ÂNE.)
[*BALAAM.*]

masques
Page 47. N'est-il que de l'abîme où des spectres s'en vont?

VIII. PREMIÈRE RENCONTRE DU CHRIST AVEC LE TOMBEAU.

(*Autre titre :* LES PRÊTRES.)
[*Lazare.*]

le voyaient
le suivaient
Page 48. Les prêtres l'épiaient et parlaient bas entre eux.

me croit,
m'écoute,
Il disait : « Qui me suit, aux anges est pareil...

qu'à la lumière,
Page 50. «Je crois en vous, dit Marthe, ainsi que Jean et Pierre...

... — La pierre fut ôtée
Puis il reprit : « Il faut que cette pierre tombe. »
Et la tombe apparut, béante et redoutée.
La pierre ôtée, on vit le dedans de la tombe.

[*Et saint Mathieu l'affirme et saint Jean le déclare*],
Saint Mathieu le raconte et saint Luc le déclare :
Pareil au sac d'argent qu'enfouit un avare.

III. SUPRÉMATIE.

(*Autres titres :* TOUTE-PUISSANCE. – DISPARAÎTRE, C'EST SE MONTRER. L'APPARITION AFFIRME. LA DISPARITION PROUVE. – LA DISPARITION FORMIDABLE.)

Alors il apparut soudain
Page 51. Tout à coup devant eux surgit dans l'ombre obscure...

L'azur, l'ombre et l'abîme entendirent.
... Tout se tut et les cieux attendirent.

tranquille
vivante
Page 53. Alla vers la clarté sereine...

Il serait dieu plus loin que moi,
Page 55. C'est lui qui serait dieu, pas nous...

Toi-même, eſsaye un peu d'échapper à ma vue,
Page 56. Lumière, je te dis que j'embrasse tout l'être,
Je t'en défie. O flamme, ô lumière imprévue,
Partout, et qu'il n'eſt rien qui puiſse
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
Tu ne pourrais souſtraire à mes yeux ta clarté,
De mon regard, jamais éclipsé ni décru.
Car étant l'infini, je vois l'immensité.
Quand il leva les yeux, elle avait diſparu.
À peine eût-il parlé qu'elle avait disparu.

IV. ENTRE GÉANTS ET DIEUX.

I. LE GÉANT, AUX DIEUX.

(*Autre titre :* COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS.)

Page 57. Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Rouler mes rocs
Tout déranger...

Troubler l'ombre
Chasser l'aigle...
griser de propos enjôleurs
chants doux et railleurs
Que vous pourriez chanter vos refrains enjôleurs
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Les
Aux nymphes de mes bois
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottes...

Faire à l'ordre éternel succéder l'aventure,
Si vous imaginiez cette étrange aventure...

II. PAROLES DE GÉANT.

de votre ſplendeur je suis l'encombrement.
Page 59. Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement...

Que j'entende les dieux gronder comme vous dites,
Si vous existez, soit. Je dors.
Vous, troglodytes,
Vous, les hommes cachés dans les trous, troglodytes;
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Triſtes vivants promis à la tombe
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre...

Que cette gueuse, au cou de cygne,
Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Vénus, que Mars brutal,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,

Faſsent un froncement quelconque de sourcil,
Page 59. Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil,
Qu'un vent souffle au-deſsus de mon siniſtre exil,
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Qu'au fond de mon ciel fauve et noir,
Que dans mon ciel farouche et lourd, l'Olympe ébauche
rire
d'orgie
meurtre
Son tumulte mêlé de crime et de débauche...

Je suis vaincu pourtant, mais je tiens de la place.
Hommes, je ris des nœuds dont la peur vous enlace.
Je suis un roi, vos dieux sont
Tous ces olympiens sont de la populace.

Je n'ai peur de personne;
Page 60. Non, je ne les crains pas...

je ris ou je dors,
Soit, j'oublie et je songe...
s'indigner
Et je laisse les dieux bruire et bougonner.

ma flûte ou
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson...

III. LES TEMPS PANIQUES.

Page 61. ...nous tenons
Le monde par l'effroi
L'univers par le mal qui règne sous nos noms...

Uranus eſt rivé, *Cybèle eſt*
Chronos est prisonnier, Géo tremble asservie...

Ils ont tout abattu. Toute l'ombre eſt tombée
vaincu : l'ombre implacable
Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée...

Page 62. Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe
Au vent traître, serpent qui dans les airs s'allonge
Aux autans, rauque essaim qui serpente et s'allonge
qui veille
dreſse
Pan se cache, inquiet des pièges de l'éther,
parfois *d'épouvante*
Et qui souvent remplit de trahisons l'éther...

L'Arcadie a subi
Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale...

IV. LE TITAN.

, l'orgie aux yeux
Page 65. L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs...

formidable...
Jupiter monstrueux
Page 65. L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Tout un groupe de crime entrevu
Des fronts de météore entrevus dans l'azur...

Corcyre
Dodone
Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos...

Aujourd'hui cette terre est un sanglant décombre;
Page 66. La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.

Quel rire!
Quel festin! Comme ils sont contents! Comme ils s'entourent
nuages, d'éclairs, d'effroi!
prodiges,
De vertiges, de feux, d'ombre! Comme ils savourent

L'extase
Le bonheur
Page 67. La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls!

Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsichore,
Livrent à leurs regards leurs corps
Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux.

Foudroyer
Torturer et jouir!...

Pharcys
Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Ostase...

Car la chute et le deuil d'autrui, c'est l'allégresse
Car la férocité, c'est la vraie allégresse...

Amalthée
La sibylle leur livre à travers ses barreaux
Chante et hurle à leurs pieds les rhythmes fulguraux.
Le secret de la foudre en ses vers fulguraux.

D'avoir les Agaros, les Pnyx, les Capitoles,
D'emplir d'ombre et d'horreur les pythonisses folles...

Pour peuple tous les flots, tous les sommets
Page 68. Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
Et les déserts de sable, et les caps de granit,
Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit...

Sanglant, couvert de coups de foudre mal fermés,
Page 69. Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus,
vainqueurs, joyeux, armés,
Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus...

Dans de la nuit, au fond d'un chaos
Les maîtres, sous l'Olympe, ont dans un souterrain,
Les maîtres ont tordu sur lui des nœuds d'airain
Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain...

est pensif; triste,
Page 69. …et Phtos médite; il sonde, il creuse…

L'amoindrissement pèse
l'impuissance
Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.

Il râle, exaspéré des fers, des clous, des gênes.
Il se tord sous le joug, dans les fers, dans les gênes.
Phtos s'indigne du joug, des fers, des clous, des gênes.
Page 70. Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.
noir monceau
Il songe au fier passé des puissants terrigènes…

Jadis grands, maintenant brisés, et plus hideux
Ils gisent, accablés par le destin hideux…

le vaste
l'horrible
le lourd
Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant;
sa tombe; *en dehors du sombre*
C'est son bagne; et l'on voit de l'âpre entassement
On ne voit que son pied immobile et sans forme
pic de la
Sortir son pied qui semble un morceau de montagne;
Qui semble un bloc tombé de la montagne énorme;
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne…

Gès porte l'affreux poids de l'Égypte fatale,
Page 71. Pour avoir entrevu la baigneuse fatale…

Othryx, *tous les dieux*
Cerbère garde Ephlops, par mille éclairs frappé…

Typhlops
Typhée est au milieu de la flamme pensif.

Ops
Gès, dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
Ont, brusquement
Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
Subi le guet-apens du fourbe Jupiter.
Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.

Les heures en dansant leur jettent l'avenir;
accepter
L'ordre éternel les semble approuver en marchant;
Ils ont tout. Dans l'Olympe où rien ne doit finir,
Dans l'Olympe où le cri du monde arrive chant;
sans cesse recommence
Où l'étourdissement conseille l'inclémence…

Et lui Phtos, lui titan, lui géant, lui colosse,
L'aspic glisse, et lui Phtos, titan, géant, colosse,
Page 72. Le rat ronge sa cage; et lui, titan, colosse…

Soudain, le carcan cède…
Tout à coup, sous l'effort…

Où va-t-il? il ne sait. Les obstacles
Page 73. Qu'importent le possible et les chaos sans nombre,
, sans fond
Lui barrent le paßage; il a sous lui la nuit
Le précipice en bas, l'escarpement en haut!
Sans air, sans jour, l'abîme où les laves se font,
L'abime où tout s'éclipse, où tout s'évanouit,
Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
Où des nappes de feu s'enflent, où des rocs pendent,
Il arrache une pierre, une autre, une autre encore;
Où l'air manque, où des eaux hideuses se répandent
Où des fleuves hideux et muets se répandent,
Oh! quelle étrange nuit sous l'univers sonore!

Qu'importe, il s'aventure, il rompt les blocs mal joints
Il se traîne, il se glisse,
Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints;
broie et fend la roche énorme avec ses
caße en deux la roche énorme avec ses
Il disloque la roche entre ses vastes poings...

Il traverse on ne sait quels espaces
Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
gouffres
rochers, fanges,
Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres...

Il l'ignore et s'y plonge
Il viole cette ombre et l'abîme
Il fouille le néant et le néant résiste.

Page 74. ...Il se tient en arrêt,
, il descend. — Le bruit ceße
Il écoute, il descend. Tout à coup, le bruit ceße,
Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,
Plus rien. Il est au bas du monde. Brume épaiße.
Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute...

Il ne sait plus s'il sort ou s'il entre.
Des fentes dans la nuit; il rampe.

morne, étouffant, luttant, râlant,
Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé...

Comme un ver qui s'enfonce aux fentes de la tombe
S'enfonce, et l'on dirait un ver trouant la tombe...

tremble, affronte, et descend
Ne sait plus ce qu'il fait, s'épouvante
S'enivre de la chute et du gouffre et descend.

mystérieux
L'horreur des lieux prodigieux,
Page 75. ...La fin de l'être et de l'espoir,
de l'abîme sans yeux,
L'inhospitalité sinistre du fond noir,
La nuit d'où sortira la chute des Sodomes
Les lacs noirs
Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes...

l'universel secret.
Page 75. Le silence gardant le secret. Arrêtez!
Si l'on voyait l'oubli, c'est cela qu'on verrait.
Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés!

Cachots. Blocs étouffants. Néant. Terreur profonde.
Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
Phtos a devant lui Rien. Il est au bas du monde.
La clôture à laquelle aboutissent les choses,
Tout finit là. Plus loin n'existe pas. La nuit
Il la touche, et dans l'ombre, inutile éclaireur,
Elle-même ici meurt, flotte et s'évanouit.
Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.

Ne point croire à la chute
Faire au sort violence est l'humeur des héros...

Et cela, gouffre où son œil pénètre,
Page 77. Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre...

la vérité.
Toute cette lumière étant l'éternité.

Plus d'étoiles qu'il n'est
Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine...

Dans cet espace, où vont et viennent les saisons,
Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
flottent les chaos, où les siècles s'écroulent,
Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent,
roulent,
Des millions d'enfers et de paradis flottent..

Et contemple, enivré
Et médite,
Page 78. Il subit, accablé de soleils et de cieux...

[Une ombre éblouissante immense, solennelle,
Dans on ne sait quelle ombre inouïe, éternelle,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Terrible, et tout au fond de l'ombre, une prunelle!]
Tranquille, éblouissante, obscure,
Éclatante, inouïe, obscure,
Au delà de la vie immense,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle!

De l'ombre du géant, le mont fut obscurci;
Il se fit un silence inouï; l'on sentit
Que devant ce titan tout devenait petit.
Il se fit un silence inouï, comme si
Que ce spectre était grand, car tout devint petit;
se passer
L'on sentait qu'il allait se dire quelque chose.
L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite...

Fragment qui explique la punition du Titan :

> [Sachez, vous tous, comment l'obscurité se venge.
>
> ...Moi, le titan, qu'on nomme ailleurs l'archange,
> J'assistais, témoin calme, à la création;
> J'ai vu tous les dangers que courait le rayon,
> Et je l'ai protégé; j'ai vu la fourberie
> De l'éclipse rampant vers la terre assombrie.
> Pour noyer ce qui chauffe, et tuer ce qui luit,
> J'ai vu ce que faisait de ténébreux la Nuit,
> lugubre et vil
> Et contre le néant, misérable désastre,
> Contre l'ombre, j'ai pris la défense de l'astre.
> Voilà mon crime.]

Plan du TITAN :

> [Le titan avait fait tout ce qu'il avait pu
> Pour assainir l'éther par les dieux corrompu.

Ses travaux. Ses bienfaits. Jalousie et vengeance des dieux. — Le titan sous l'Olympe. — Étouffement. Écrasement. — Ses souffrances (l'abîme).

Au-dessus de sa tête, joie des dieux (la cime).

Le titan creuse sous lui la terre. — Il la perce, parvient en rampant dans le trou immense, jusque sous le globe, de l'autre côté du monde. – Voit tout le ciel. — Remonte. – Passe la tête par un soupirail de l'Olympe et crie aux Olympiens en fête :

> — O dieux, il est un Dieu!]

V. LA VILLE DISPARUE.

(*Autre titre :* CE QUI SE PASSAIT AVANT L'HISTOIRE.)

Mon fils
Page 81. Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire.

l'ancêtre
Et trois mille ans avant le paßant que tu nommes
Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
Jésus, et quand les dieux étaient
Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes...

siniſtre et farouche
Une ville bâtie en briques était là...

gibets,
Page 82. On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
cirques radieux,
Des palais, des jardins, des paons étoilés d'yeux,
Des prisons, des palais, des jardins radieux,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux...

Page 82. Les vautours se posaient...

des princes et
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que le dieu sanguinaire aime
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant...

flûtes,
lyres,
Jour et nuit les clairons, les sistres, les hautbois...

les loups vont dormir,
l'oiseau va dormir,
Page 83. Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir...

La cité n'est plus même un spectre sous les cieux.
Par les vents remuée et seule sous les cieux.

VI. APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

I. DE MESA À ATTILA.

I. INSCRIPTION.

glorifier ma
honorer
Page 86. Sachez que vous devez adorer cette pierre...

J'ai balayé Jacob et Jéhu, races viles...
Ma droite a balayé toutes ces races viles...

II. CASSANDRE.

(*Autre titre :* LA VAINCUE.)

Et fille de roi, reine, en sa patrie en cendre,
Je sais son nom : Cassandre.
Page 87. Elle est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.

III. LES TROIS CENTS.

(*Autres titres :* LES TROIS CENTS COUPS DE FOUET. – LE POËME DE XERCÈS.)

a dans cette ombre une
Page 89. L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front...

Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
au néant
à l'hiver, *sinistre*
A la nuit, au désert, au sauvage aquilon...

Page 90. ...les scythes,
au genre humain
aux nations *féroces*
ceux du sud *farouches*
Qui font à l'occident de sanglantes visites...

démon
Page 90. Le sogde emmène en guerre un singe, Béhémos...

de fiel noir
en pourpre
Page 91. Les gandars se teignaient de safran la paupière...

femme au sein nu,
Page 92. Une captive en deuil, la sibylle d'Endor...

Cet amas...
Cette bande aux longs cris, ce tas de meurtriers
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers...

Cette avant-garde
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

Gour
Page 93. Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes
Un large espace était vide, selon la loi,
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
le drapeau
troupe
Entre cette cohue et la garde du roi.
Ne les admettait point dans la garde du roi.

Les sombres feux épars dans le nocturne
Page 94. Les constellations qu'au fond du sombre éther...

Alors, tandis que, grave, il
Dormez. — Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
De tous ces noirs marcheurs sans trêve et sans
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Le roi se rendormait.
Et se rendormait, sombre...

Cent légions suivaient avec des cris confus,
Deux mille bataillons mêlant leurs pas confus,
D'un aigle déployé l'armée avait la forme,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Les gens de pied faisaient, dans cette marche énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme;
Dix stades chaque jour...
L'archer suprême était Mardonius...

un grand mont plus sombre
Page 95. Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe...

Et de cette façon la mer fut importune.
Page 96. Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime
et je suis une cime!
Alors le grand Xercès, sombre, insulta Neptune,
Cria : — Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme!
Mer, tu n'es rien qu'une onde infâme!
Cria : Tu n'es que dieu, je suis roi!
Moi, je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en.

Fragment sur l'arrivée de Xercès à Salamine :

[C'est vers le nord qu'après avoir passé l'Asope,
Ayant Trachis à gauche, Etée à droite, on va,
Et c'est par ce chemin que Xercès arriva.
Qui le lui révéla? ce fut un grec. On pense
Qu'Epialtès le fit pour une récompense;
D'autres ont accusé Corydalus; mais non;
Epialtès avait pour ancêtre Sinon,
Ce fut lui qui mena Xercès au mont sublime,
Et pour moi je le tiens coupable de ce crime.]

IV. LE DÉTROIT DE L'EURIPE.

[*Le vent des nuits soufflait; le ciel*]
Page 97. Il faisait nuit; le ciel sinistre était sublime...

Tandis que l'océan grondait sur les récifs,
Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,
pensifs.
Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

Page 98. ...et, n'ayant d'autre envie
je prétends la
j'ai soif de la
Que la bataille, ô grecs, je la voudrais tenter!

loyauté
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.

[C'est là qu'il le faut battre. Il chancelle. Je veux...]
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux...

Page 99. Que la nature...
Pousse tant de seins blancs sur
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses.
roi fatal
Attaquons donc ici ce ravageur,
C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi...

au tombeau nous marchons
Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.

Les étoiles d'en haut contemplent nos colères
Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires...

à qui veut enfoncer
Page 100. Elle se ferme au brave osant heurter sa porte...

Et nous les chasserons de la Grèce. Il est sage
Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage
De tout risquer;
D'être hardi;
C'est le hardi...

VI. LES BANNIS.

(*Autre titre :* LES EXILÉS.)

Un banni, Dyceus, a raconté
Page 102. Cynthée, athénien proscrit, disait ceci :

depuis plus d'une année
Delphe à Coronée
Et tout était désert de Thèbe à Mantinée...

Domaracus
Page 103. Alors Méphialtès...

VII. AIDE OFFERTE À MAJORIEN, PRÉTENDANT À L'EMPIRE.

Pas de variantes intéressantes dans le manuscrit, mais de nombreuses notes détachées indiquent l'intention arrêtée d'étudier plus complètement cette figure d'Attila. Voici quelques extraits, groupés selon leurs dates approximatives :

LA MORT, parlant d'Attila.

J'aimais cet Attila. Nous étions bien ensemble.
Fauve, il chassait vers moi le troupeau que j'assemble.
Dans les grandes moissons nous étions de moitié.
Parfois dans mon clairon, et de bonne amitié,
Il donnait quelque coup de gueule formidable.

[1856.]

ATTILA. — *Son chariot.*

L'édifice hideux, colossal, effrayant,

...traîné par trente jougs de bœufs
Roulait, et l'on croyait sur ses axes bourbeux
Entendre le cri sourd des foules étouffées;
Et sur les deux côtés deux vieillards, deux trophées,
Les bras en croix, les yeux crevés, des trous aux flancs,
Morts, essuyaient la roue avec leurs cheveux blancs,
Un comte avec son sceptre, un prêtre avec sa crosse,
Pendaient, lugubrement cloués au char féroce.

[1856.]

Certe, Attila fut grand et terrible; et durant
Tout le temps que brilla cet homme fulgurant,
Les nations restaient la face contre terre,
Sentant luire une foudre et passer un mystère.

[1857.]

Si l'homme pouvait voir le noir monde invisible,
S'il était à la voix des choses accessible,
Panyas n'eût point dit : on ne me répond pas.
Car au bruit de sa voix, car au bruit de son pas,

Le Danube sortit de sa chambre profonde;
Il se dressa, le grand échevelé de l'onde,
Et dit : — Je suis vaincu, roi; c'est humiliant
D'être un dieu qui ne peut rien pour un suppliant;
Ce fléau vient, et j'ai
Il vient; j'ai comme toi son ombre sur la face;
Mais que puis-je? hélas, rien. Que veux-tu que je fasse?
Roi, je songeais à toi lorsque tu m'appelas;
Roi, je ne suis que fleuve, il est déluge, hélas!
L'être mystérieux que tu prends pour un homme,
Le connais-tu? Sais-tu, dis, comment il se nomme?
C'est Attila pour vous, pour nous c'est Océan.

[1858.]

...Tout s'écroulait sur Rome.
Des abîmes étaient de toutes parts ouverts.
Où donc allait tomber ce lugubre univers?
On sentait au-dessous des peuples l'insondable.
Un grondement sortait de l'ombre formidable;
Des hordes arrivaient des bois ou de la mer;
Tout reprenait la forme horrible de l'enfer,
Et l'œil du genre humain redevenait sauvage.
L'horizon regorgeait de meurtre et de ravage;
Cent villes flamboyaient sur des sommets fumants;
Les tours apparaissaient dans des embrasements;
On entendait le bruit d'une confuse armée;
Tout était flamme et nuit. Alors une fumée
Pleine d'éclairs couvrit tout ce vieux monde-là
Et, déchirée au fond, laissa voir Attila.

[1859.]

...Il vient
Et plane avec un bruit d'orage et de colère.
On le voit, dans l'affreux crépuscule polaire,
Approcher et grandir, sombre archange vautour.

Ses armées.

Il faut faire un effort pour songer que cet homme
dépeuple l'Europe *va perdre*
Qui fait pencher le monde et qui fait trembler Rome,
Que ce grand chef de horde énorme et triomphant,
Que ce maître hideux, jadis, petit enfant
Riait dans son berceau quand chantait sa nourrice.

[186..]

Irruption hideuse! ô deuil! naufrage amer!
Au lieu de ces bandits si c'eût été la mer,
Notre terre engloutie eût eu moins de ravages
De l'immense océan que de vous, ô sauvages!

[186..]

VI. APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

II. DE RAMIRE À COSME DE MÉDICIS.

III. LE ROMANCERO DU CID.

(*Autres titres :* L'ACCUEIL DU CID. — COMMENT LE CID REÇOIT LE ROI.
LES PAROLES DU CID.)
[*LES SEMONCES DU CID.*]

Seigneur, mon seuil est fidèle,
Chez moi les tours sont fidèles,
Page 110. Sire, ma herse est fidèle;
Chez moi, le lierre est pieux;
Sire, mon seuil est pieux;
Et le nid des hirondelles
Et ma bonne citadelle...

Cette vieille pierre
Oui, cette muraille
Oui, ma forteresse est douce;
Mes hirondelles sont douces;
Dieu, dans mon lierre est caché;
Mes bois ont un pur parfum,
Mes nids n'ont pas dans leurs mousses
mal arraché.
Un cheveu pris à quelqu'un.

Chimène,
Page 111. Roi, quand j'épousai ma femme,
Je fus mécontent
J'eus à me plaindre de vous;
pas de haine,
Pourtant je n'ai rien dans l'âme...

Elle avait doublé
Page 112. J'avais un habit de moire
Le fer de mon noir
Sous l'acier de mon corset.

on insulte le Cid
Page 114. Quand tu me fais défier
Du greffe de
Par ton clerc à Salamanque,
Jusqu'au gué d'Almonacid,
A Jaën par ton greffier...

Ah! tu ne veux pas
Page 116. Soit que je vienne ou que j'aille,
Tu veux tirer mon verrou!
Cela te semble alarmant
Je tire seul mon verrou.
Ah! tu trouves que je bâille
Encor trop commodément!
Trop librement dans mon trou!

Et, dans ta miséricorde,
Page 116. Tu voudrais, dans ma vieillesse,
Roi, tu voudrais, nuit et jour,
Comme un dogue dans ta cour,
au bout d'une corde,
M'avoir, moi le Cid, en laisse. . .

Ta dague, je l'ai trempée.
Page 118. Roi par moi; sans moi, poupée!

D'Andorre en Almonacid
Du Tage à l'Almonacid...

Vic, Tortose,
Santander, Almodovar. . .

L'Espagne
Page 120. Ma ville est-elle une vache...

Hasardant tes vils mépris,
Page 124. Risquant tes hautains défis...

Le vieux Cid craint des
Page 129. Le Cid aimé des meilleurs...

L'homme d'en bas, sable ou cire,
Page 130. Pour avoir ce qu'il désire
Garde l'empreinte du pied.
Le flatteur baise ton pied.

crocheter ta
Page 131. Non de glisser sous ma porte
D'Irun ou de
Ma main jusqu'à Peñafiel.

attention
ruse âpre et
Page 133. Votre habileté subtile...

Quoique vous soyez un prince
Qu'on ne peut calomnier,
Vil, on ne peut le nier...

Quatre strophes retrouvées dans les fragments inédits :

[J'ai cette habitude prise
Et je la trouve à mon gré,
Et ce n'est pas, barbe grise,
Certes, que je changerai.

A la terre où sur des chaumes
Votre aïeul Sanche régna,
J'ai rattaché trois royaumes;
Mon aiguille est Tizona.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mais craignez de me combattre,
Roi, car le Cid,
Car Ruy Diaz, votre aîné,
Ayant construit, peut abattre,
Et reprendre, ayant donné.

Prenez garde! ou, je le jure,
A votre royal manteau
Vous avez une couture
Que découdra mon couteau.]

Quatre vers répétant, en alexandrins, l'idée de la dernière strophe publiée :

[N'attendez pas de moi que je flatte : non. J'aime,
Voilà tout, comme on fait dans les monts, dans les bois,
Ma manière d'aimer fait crier
Et je fais crier ceux que j'aime quelquefois;
Des langues de lion le lèchement est rude.]

IV. LE ROI DE PERSE.

(*Autre titre :* LE SHAH.)

Le shah de Perse, roi tremblant et redouté
en qui Dieu met de la clarté
Page 137. Le roi de Perse habite, inquiet, redouté,
Habite en hiver Suze, Ecbatane
En hiver Ispahan et Tiflis en été...

...interrompant un chant
Doux et mystérieux qu'il chantait
Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant...

V. LES DEUX MENDIANTS.

LA TAXE AU SAINT EMPIRE. — LA DÎME AU SAINT-SIÈGE.

(*Variante du sous-titre :*
Liste civile et denier de saint Pierre.)

Arrêtent les passants
Page 138. Vident les sacs d'argent...

Le crime dans
Qui mendie en cette ombre a ses allures franches...

Tout ce qui
Quiconque passe doit péage aux deux amis.
Nul n'échappe. Arrêtez! Il faut payer de gré
Les hommes, sous les pieds des rois, sont des fourmis.
Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.

VI. MONTFAUCON.

(*Autre titre :* L'ÉPOUVANTAIL?)

Un roi sévère est bon.
Page 139. Il n'est qu'un droit : régner...

Pillent *semblent un fatal jeu.*
Page 140. Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et fatal jeu...

font, dans un flot de lumière vermeille,
Elles tentent, troublant le mystère où nous sommes,
On ne sait quel travail sur les cerveaux, qu'éveille
Un travail inconnu sur les cerveaux des hommes,
grossi
Leur tourbillon vivace et sans cesse épaissi,
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi.
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi.
Quoi? c'est là votre perte et c'est là mon souci.
Quoi? je ne puis le dire, ô roi.
Que font-elles? du jour, du mal? Qu'apportent-elles?

Le hasard les avait amenés
Tous deux rêveurs, ils sont arrivés près d'un champ
vagues
Où roule en ondes d'or
Beau, large, où frissonnait
Qu'emplit de son frisson toute une moisson mûre...

dans les sillons,
Sous de hauts échalas plantés parmi les blés,
Pendent, tout hérissés d'ordure et de haillons,
Flottent, mouillés de pluie et de soleil brûlés...

ombres *les passereaux*
Page 141. Des larves qui mettaient tous les oiseaux en fuite.

des vivants
Au-dessus de la foule, au-dessus de la France,
au-dessus d'Assur
Comme sur Babylone on distingue Babel...

plante affreuse
Page 142. Si quelque ronce y croît, la feuille horrible jette
Dans l'air l'âcre senteur du pourrissoir impur
Une ombre onglée et noire, affreux stigmate obscur,
Et l'ombre des cinq
Qui ressemble aux cinq doigts du bourreau sur le mur.

La ruine que l'ombre
L'échafaud que le Louvre a pour couronnement,
Et des lois sans pitié le dernier excrément
La caresse au tombeau, l'insulte au firmament...

...et sans se soucier
continue ou
rampe, vive,
Que le monde à ses pieds souffre, existe ou périsse...

ombrés
Sous ces piliers, chargés de fantômes flottants,
Sur ces piliers, auxquels prend mesure un cordier,
Là grince le rouet sinistre du cordier,
on peut compter le temps
Du cadavre au squelette on peut étudier

Au progrès que les os
Page 142. Le progrès que les morts font dans la pourriture...

féroce
fétide
sépulcral
Page 143. ... chaos morne et ténébreux, broussaille...

l'étoile qui brille
Et la brume qui flotte et l'astre qui flamboie,
monstrueuse grille
Qu'à travers une vaste et large claire-voie...

L'éclair
L'astre
Page 144. L'azur luit, le soir vient, l'aube blanchit le ciel;

Dans un miasme infâme et
Le vent, s'il entre là, sort pestilentiel...

le passé, parmi les
Dans l'étrange épaisseur des brumes infinies...

jamais Dieu
Et demander au gouffre où nul astre n'a lui...

VIII. LE COMTE FÉLIBIEN.

Page 150. C'est simplement le vieux comte Félibien
lorsqu'il eut perdu son fils, donna son bien
Qui ne croit que le vrai, qui ne veut que le bien,
Et, sénateur, s'est fait maître d'école à
Aux pauvres, et se fit maître d'école à
Et par qui fut fondé le collège de Sienne...

VII. ENTRE LIONS ET ROIS.

QUELQU'UN MET LE HOLÀ.

, ce sphinx,
suspecte
Page 153. La nuit perfide a beau regarder de côté...

C'est nous que l'ombre
Mais c'est nous qui l'avons. La forêt nous encense.

Rois, les bois sont à nous comme aux faucheurs les blés.
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi.

Vous vivez prosternés
Page 154. Lâches, vous frissonnez devant des amulettes...

qui sortait de
Ce verbe monstrueux rugissait dans leurs bouches,

Faisait dire aux rochers pensifs
Page 154. Et les bois demandaient aux monts : Qu'est-ce que c'est?
Je suis le grand regard
Page 155. La grande patience et la grande colère.

L'arrogant, je l'abats; l'altier, je l'humilie.
Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie...

Fragment donnant à un mage le rôle de Dieu :

[Alors le mage dit aux lions : Taisez-vous.
Qu'avez-vous à rugir dans mon désert? Silence.
Sauvages, je médite, et votre violence
Me déplaît; je pardonne au ciel s'il a tonné,
Mais que la bête fasse un bruit désordonné,
C'est trop fort. Vous troublez mon rêve et mon étude;
Vous ne vous gênez pas avec la solitude,
Vous êtes ses lions, mais vous êtes mes chiens.
Silence!]

IX. L'ISLAM.

I. L'AN NEUF DE L'HÉGIRE.

qu'il gardait manuscrit
Page 162. Il relut le Koran de sa main même écrit...

Car la chair a l'opprobre et la route a la
Page 163. Ma chair a plus d'affront qu'un chemin n'a de fange...

O croyants,
O passants,
O vous tous, je serai bien vite dévoré...

honte de l'âme
Chaque faute de l'homme engendre un ver de terre.

...aux anges effrayants
l'Islam
Qui voudraient replonger l'homme dans les ténèbres.

d'abîme
terrible
Lieu sévère où l'on a derrière soi
Page 164. Et j'ai devant moi Dieu, derrière moi le monde.

haut mur, milieu du ciel et de
mitoyen du ciel et de
Al-Djannat de
Sur le mur qui sépare Éden d'avec l'abîme...

un astre à leurs
Les chars vivants ayant les foudres pour essieux.

Développements retrouvés dans les fragments :

PARADIS DE MAHOMET.

. . . .

[Dieu récompensera les justes et les bons;
Et, pour laisser sortir du sépulcre les sages,
La mort entr'ouvrira dans l'ombre des passages;
Ils pousseront la porte obscure du tombeau;
Et là, pour les porter au ciel clément et beau,
Les saints, qui du Koran auront suivi les règles,
Trouveront des chameaux ailés comme des aigles.]

[KORAN.

Mahomet dit :
Il a, certe, avant nous, existé des apôtres.
Je ne suis pas un dieu, je viens après les autres;
Je mourrai comme vous à mon heure, il le faut.
Dieu qui fit l'aurore,
j'honore,
Je ne fais qu'obéir au vrai Dieu que j'adore;
Ce que nous deviendrons vous et moi, je l'ignore,
Je ne suis qu'un penseur chargé de parler haut.]

III. LE CÈDRE.

Page 168. ...un vieux cèdre au grand feuillage sombre
Où les oiseaux volaient avec un doux frisson.
Croissant dans un rocher qui bordait le chemin;
sa droite à l'horizon
Cheik Omer étendit à l'horizon sa main...

Sa racine hagarde et ses griffes
Son tronc et sa racine et ses ongles vivaces...

Sinaï, Galgala
Page 169. Le champ de Galgala plein de couteaux de pierre...

saisons de son âge
Les ans de sa durée aux anneaux de sa sève.

X. LE CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN.

I. LE PARRICIDE.

vieux père, en qui le Danemark commence,
Page 171. Vit son père Swéno, vieillard presque en démence...

Son épée, à la fois
Page 172. Sa vie, en même temps bénie et redoutée...

Qu'évêque, il savourait l'odeur
Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire..

Distinctement, au fond d'un grand nuage bleu,
Page 172. Assis comme un prophète à la droite de Dieu.
Assis comme un prophète à la droite de Dieu.
Le soir vint; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu;
le clergé ferma
La nuit vint; le silence emplit la cathédrale,
Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
Kanut demeura seul dans la nuit
Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.

l'hiver obscurci
Page 173. Kanut quitta le mont par les glaces saisi...

au front hardi reprit sa marche
Kanut alla plus loin, levant sa tête fière.
Kanut au pâle front reprit sa marche
En avant! dit Kanut, levant sa tête fière...

Pareil au blanc flocon qui d'un roc se détache
Page 174. Comme un limier à suivre une piste s'attache...

Le spectre aux tristes yeux
...Il n'avait jamais fui;
Cessa de marcher droit devant lui sous les cieux,
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui...

Ces gouttes, dans les plis du linceul, finissant
comme des lacs
Par se mêler, faisaient des nuages de sang;
ce vainqueur et ce maître,
Page 175. Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
Fuyant, tremblant, n'a pas encore osé paraître,
Et reculant, n'a pas osé paraître encore...

II. LE MARIAGE DE ROLAND.

Ils luttent pied à pied, ils luttent
Le combat est farouche, ils luttent
Page 176. Ils se battent — combat terrible! — corps à corps.

la veille, aurait vu s'armer ces fiers
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons...

Masques noirs dont les trous rayonnent, pleins de
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
s'étreignent, sanglants,
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.

taillant, perçant,
Et depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Des fragments, nous extrayons ce passage qui dément les deux vers précédents :

[...Les deux héros se regardent, cherchant
Par où frapper; des yeux ils mesurent le champ;

Les insultes déjà s'élancent de leurs bouches,
Et se croisent, ici railleuses, là farouches,
Comme la flèche d'or et la flèche d'airain.]

Sa masse d'armes fut celle de
Il porte le haubert que portait Salomon,
Qui, dit-on, en brisa le crâne d'un démon
Page 177. Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon;
Dans des temps trop anciens pour que nul s'en
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienne...

sans cris et sans
Ils luttent de si près, avec de sourds murmures,
leurs souffles mêlés ternissent
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures...

cuissards
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
La sueur les aveugle
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.

C'en est fait. Olivier se recommande à
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.

Page 178. Cependant les héros...
Puis causent un moment comme de vieux amis.
Se lavent le visage, et causent un moment.
Le Rhône a ramené l'envoyé promptement
messager et les trouve endormis.
Le batelier revient, il a fait promptement...

orgueil
Je ne sais quel démon
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur...

Ni l'un ni l'autre ne chancelle.
Page 179. Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.

L'épée est un marteau, l'armure est une enclume.
Ils frappent; le brouillard du fleuve monte et fume;
lointain qui passe
se hâte
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
Croit voir des forgerons
D'effrayants forgerons
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

C'est ainsi que Roland
Page 180. ...car l'affaire était chaude.
Épousa ses amours la belle Aude au cou blanc.
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Description de Durandal :

[Durandal, lame auguste, avait dans son pommeau
Du sang de saint Basile, une dent de saint Pierre;
Car illustre est l'épée et vile est la rapière.]

III. AYMERILLOT.

Je veux venger l'affront fait à mes capitaines.
Page 182. Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
O ducs! barons! archers!
O mes bons compagnons!
aigles!
Mes enfants! mes lions!

Son duc a pour sa garde,
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais...

plus *car* *je*
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.

à Buranon, en mer,
Page 183. Et qui vont, le premier, dans le val de Bastan,
le troisième en enfer.
Le second à Bordeaux, le dernier chez Satan.
Charlemagne reprit d'une façon civile :
L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille...

les prendre
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
sans risquer mes doigts autour de
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage.

Samo,
Page 184. Moi j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer...

fis jadis la guerre à Canut
Everard
Page 185. Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand.

pour portes,
Page 186. Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude...

assiéger
Page 187. Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne?

se hâtaient vers les plaines.
Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

jusqu'à ce jour, suivîtes Charlemagne,
Page 188. Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne...

Ça, page, qui t'appelle, et
Page 189. Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?

IV. BIVAR.

porte de Bivar était basse et fort
Page 191. La cour était petite et la porte était laide.

Gébrufal,
Page 191. D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal...

cimier était le plus beau de la
Page 192. Votre magnificence emplissait cette cour...

ricombre
Plus d'un richomme avait pour orgueil d'être membre...

Vous traiter mieux qu'un duc, c'était vous priser peu;
Et vous étiez un fils d'une telle fierté
Vous ne jouiez qu'avec des rois dans votre jeu,
Que les aigles volaient tous de votre côté.
Ne trouvant que vaine ombre et que fausses fumées
Vous regardiez ainsi que néants et fumées
Or des commandements de guerres et d'armées.
Tout ce qui n'était pas commandement d'armées...

gouverniez *magnifique,*
commandiez, puissant, étincelant, prodigue,
Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue...

V. LE JOUR DES ROIS.

Monçon
Page 194. Le bourg Chagres est là, près de sa forteresse.

vieux pauvre du pont
pauvre du vieux pont
Le mendiant du pont de Crassus...
chose
La larve qui n'est plus ou qui n'est pas encore
cette larve humaine aux tristes yeux
fantôme aux tristes
Ressemble à ce vieillard, spectre aux funèbres yeux...

l'abîme.
C'est le squelette ayant faim et soif dans la tombe.
où partout on est proie et victime
l'oppression
Dans ce siècle où sur tous l'esclavage surplombe...

La foule court, va, vient, passe;
Page 195. Qu'est-il? Rien, ver de terre, ombre; et même l'ennui...

abject,
infime, au fond de la stupeur
Cet être obscur, infect, pétrifié, dormant...

Immobile, il écoute, entend-il? Il regarde,
Celui qui le voit, dit : C'est l'idiot! et passe;
Il est vêtu d'une loque hagarde;
Voit-il? Son poil est gris, sa maigreur est hagarde;
Son regard fixe semble effaré par l'espace...

oisifs douloureux,
C'est un de ces vivants lugubres, engloutis...

L'ombre qu'il fait attriste et noircit le
Page 196. On voudrait balayer son ombre du pavé...

fait son dieu d'un fléau
Page 197. Quiconque voit des dieux dans les loups, les adore.

Voyageons!
...Partageons!

D'avance partageant
Se partageant tout bas le butin qu'ils vont faire.
N'étant pas trop de deux pour ce qu'ils ont à faire.

forcé muraille et citadelle,
Après avoir rompu le mur qui la couronne,
Tudèle
Brûlé la belle ville heureuse de Girone...

Égur
Ariscat est le roi d'Aguas...

Masferrer
Le roi du mont Jaxa, Gesufal le Cruel...

s'efface en
Et Teruel se tord dans un flot de ténèbres.

Masferrer sur les monts
Page 198. Le fort que sur un pic Gesufal éleva...

...et ce merveilleux golfe
Qui vit tomber Icare et s'envoler
Où tombe Phaéton et d'où s'envole Astolphe.
C'est Masferrer, qui rit du rire des
Gesufal est ce roi, gai comme les démons,
Et qui dit à la plaine ouverte sous les monts
Qui disait aux pays gisant au pied des monts,
Sol lugubre
Pays fatal
Sol inquiet, tremblant comme une solfatare...

Je suis le roi qui danse et qui lève la main
Dansez, peuples! j'ai deux royaumes dans ma main...

mère *mère*
L'enfant cherche la femme et la femme l'enfant...

Le laboureur, ayant la peine, est économe.
Page 199. La plaine est ouvrière et partant économe.
alcades
Les pays plats se sont humblement excusés...

L'atroce aventurier toscan Travamala,
L'ombre de Dios Gil,
Page 200. Blas-el-Matador, Gil, Francavel, Favilla...

Et chargés de butin, joyeux, fiers,
Page 202. Lourds de butin, le long des chemins saluant

Sur le chemin les Christs
Page 202. Les images des saints que les passants vénèrent,
forts crénelés
Vers leurs châteaux des monts
Vainqueurs, sanglants, joyeux, les rois s'en retournèrent...

Fos,
Chaque bande, gagnant Reuss, Urgel, Tolosa,
Dans des directions diverses, s'enfonça,
Dans des directions diverses s'enfonça.
Ceux-là vers Roncevaux, ceux-ci vers Tolosa.

Et les princes
Page 203. Les montagnards disaient...
un pirate
comme une barque
Ils rentraient dans leurs monts, comme une flotte au havre.

XI. LE CID EXILÉ.

ardente de Xérès
Page 205. Pancorbo, la bataille illustre de Givrez...

Lerme
Gor, où le Cid pleurait de voir le jour finir...

terres qui sont par delà le Xénil
Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil...

Les filles de Bernard
Page 206. Les infantes d'Irun, Payenne et Manteline...

sous la grêle des flèches,
Mais, s'il parle du Cid vainqueur, bravant les flèches...

le colosse à terre un tas de nains
Page 207. Sur Achille tombé les myrmidons ont crû...

Est-ce en effet l'oubli que l'exil? une gloire
L'exil, est-ce l'oubli vraiment? une mémoire
l'histoire?
Qu'un prince étouffe est-elle éteinte pour la gloire?

Disant aux étrangers : Entrez chez nous, voisins
Page 210. L'homme dit aux passants : Entrez, les bienvenus!
L'homme ouvre à tous sa main et sa maison,
Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
N'allaite qu'un enfant et montre ses deux seins.
Montre superbement deux seins de marbre nus.

Page 211. Leurs filles, qui s'en vont laver aux cressonnières,
S'enfonçant à mi-jambe
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux,
Sont, dans leur gaîté pure et leurs vives manières,
On ne sait, en entrant dans leurs maisons tanières
Si belles qu'elles font becqueter les oiseaux.
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux.

Le Cid est le récit
Page 211. Il est l'auguste ami du chaume et du grabat.

Barcelone
Page 212. Des tours de Pampelune aux clochers de Cadix.

Ils content que le Cid cause et rit avec eux.
Page 213. Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux,
Jayme
Don Santos traversa leurs villages, superbe...

Santos marcha trois jours dans la plaine âpre
Don Santos traversa la plaine vaste et rude...

On dit de vous : — Rodrigue a le front
Page 214. Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue...

l'homme de don Alphonse
Vous n'êtes qu'à demi le champion
Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse...

le vrai serviteur donne tout à
Puis, celui qui sert bien donne tout à
Qui s'arrête en chemin sert à demi son maître.
Il ne réserve rien, toujours prêt,
Le vrai soldat fait tout, prêt toujours, toujours là.
Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla...

Un mot de temps en temps vous échappe, et
Page 215. Tel mot qui par moments tombe de vous, fatigue...

Ne prenez point en mal cela
Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable.

Notes sur le Cid :

[Les acclamations du peuple le suivant,
En peu de temps il fut le Cid incomparable,
Car quel homme admiré ne devient admirable?]

[Une des deux épées du Cid, Collada, portait sur un côté de sa lame : *Si! Si!* et sur l'autre : *No! No!*

C'était la nuit.
Des voix disaient, parmi des cliquetis de glaives :
— Faut-il forcer ce mont aussi haut que les rêves,
Se ruer, lance au poing, sur ce nid de vautours,
Monter avec les mains, sans échelles, aux tours?
Faut-il, un contre dix, attaquer cette ville,
Et, ne fut-on que trente, ignorer s'ils sont mille? —
J'entendis une épée alors répondre : oui.
Et je fus d'un éclair de bataille ébloui;
Puis les voix, rugissant dans une ville en flammes,
S'écrièrent : — Faut-il tuer ce tas de femmes?

Et j'entendis l'épée immense dire : non.
Je reconnus le Cid qui passait.

Compagnon,

Lui criai-je...]

XII. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

(*Autre titre :* LES ORGUEILS.)

Smyrne, Troie, Eleusis, Thèbe, Argos,
Page 218. Et je suis l'idéal. Troie, Argos, Sicyone...

Et les peuples viendraient consulter mes devins,
Mes oracles feraient les hommes soucieux;
j'aurais des orfèvres divins,
Si j'étais Cos, j'irais forgeant les durs essieux...

Si j'étais Olympie en Élide, mes jeux
jouteurs
Mêleraient les héros dans un sable orageux,
Noueraient et dénoueraient les
Montreraient une palme aux lutteurs courageux,
Atalante en fuyant me jetterait ses pommes,
sorciers
Mes savants lutteraient avec mes
Les devins combattraient chez moi les astronomes...

la nuit tombe ou que l'astre
Ayant, que l'aube éclate ou que le soir décline...

l'art, moi,
Ils sont l'effort, je suis le miracle.

m'enviant
Page 219. Corinthe en me voyant pleure, et l'art ionique...

Quelque être est-il difforme ou hideux, je l'ignore.
La pierre est dans la terre; âpre et froide, elle ignore.

Mon unité paisible est sœur de la vertu;
Page 220. Ma symétrie auguste est sœur de la vertu...

...mon fronton

Cécrops,
Page 221. Pense comme Thalès, parle comme Platon,
Mon portique serein...
magique
divine
auguste
A la vibration pensive d'une lyre...

...je suis

le temple
portique de *le porche*
Le blanc palais de l'aube et l'autel noir des nuits;

gracieux
Le matin, je souris, rayonnant
Page 221. Quand l'aurore apparaît, je ris, doux édifice...

Qu'Euterpe au front riant n'a la peur de Minerve
Que Calliope n'a la crainte de Minerve.

Étant chef-d'œuvre et temple, et deux fois adoré,
Page 222. J'entends autour de moi les peuples s'écrier :
Je tiens par l'art sublime et le culte sacré
Tu nous fais admirer et tu nous fais prier;
céleste
A cette terre où luit mon divin Acrotère;
Nos fils t'adoreront comme nous t'adorâmes,
Je suis une splendeur et je suis un mystère.
Chef-d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes!

le monde
Gloire! en l'épouvantant elle éclaire la terre;
crime
deuil
il fut ombre et mystère
est il fut semblable à l'onde,
Son lit fut formidable et son cœur solitaire...

...Et nous, les arbres sombres,
et reverdis toujours,
Grandissons, rajeunis sans cesse et reverdis,
un bouquet
qu'elle posa comme un vase sur des tours
comme un nid sur des tours,
Nous que sa main posa sur ce sommet jadis...

allant et venant qui bouillonne
Page 223. Pleine d'un peuple épais qui roule et tourbillonne,
de seuil en seuil
Et de pas et de chars par des buffles traînés...

L'âpre éclair de midi feuilles
Le rayon de midi dans nos fraîcheurs s'émousse...

dômes,
piliers,
Page 224. Et nos blancs escaliers, nos porches, nos arcades...

bosquets
Sous nos abris sacrés, nul bruit ne les troublant,
S'abritent la perdrix,
passereau,
Vivent le martinet, l'ibis, le héron blanc...

frémissantes
palpitantes
L'air ride nos bassins, inquiètes baignoires...

berceaux chambres
Nos taillis ont été les parvis et les salles...

Pélops est grand, Minos est grand, Memnon
Page 225. Une troisième voix dit : — Sésostris est grand...

Rhamsès
Comme Typhon cent bras, Cyrus a cent batailles...

Et rien ne me fera crouler, moi, son palais,
Page 226. Je suis le deuil triomphe et le tombeau palais.

spectres de pierre, épars, portent
Où des colosses noirs rêvent, portant des urnes...

Mon sourcil communique au tremblement
Page 227. L'angle de mon sourcil touche à l'axe du monde;
L'autan vers moi se tourne
La tempête me parle avant de troubler l'onde...

que craint le Styx, que l'aube
J'ai sur mon front, que l'aube en reculant adore...

ténébreux et difformes,
Les siècles, partant l'un après l'autre, s'en vont...

L'oiseau fait dans mon sein son nid mélodieux
austère rit aux nids
Mon temple offre son mur au nid mélodieux...

dans l'hymne, par l'ombre et par l'azur
Quand, dans le saint pœan par les mondes chanté...

lumineux, sombre, vaste, et
Mon crâne plein d'échos, plein de lueurs, plein d'yeux...

La vague haletante ou le flot aplani
Page 228. Le bruit du gouffre au chant de l'azur réuni...

Et pour faire écumer les
Et pour démuseler les
Que seul je mets la bride aux bouches des fléaux,
le monde est ma bête
Que l'abîme est mon hydre...

Leur rayonnement calme emplissait l'éther pur
Dans l'abîme sans borne elles brillaient sans nombre;
Où, le soir, le grand char du soleil roule et sombre...

...et l'âpre houle et le rude aquilon
Se mordaient et hurlaient dans un noir
Se tordaient
S'attaquaient dans un blême et fauve tourbillon...

s'arrachant les cheveux sur les
Page 229. De femmes se tordant les bras le long des grèves;
Et des marins perdus on entendait les
On entendait crier de lamentables voix...

tout au fond de son gouffre, antre
Page 230. Et faisaient sous l'écume, au fond du gouffre amer,
l'épouvantable
Rire aux dépens des dieux les monstres de la mer.

faisant le jour sur les abîmes,
C'est alors que, des flots dorant les sombres cimes...

C'eſt alors que voulant sauver les matelots,
tremblants matelots,
Voulant montrer l'asile aux matelots, rêvant
Rêvant, parmi les caps, les brumes et les flots,
C'eſt alors que, rêvant un phare sur les flots,
Dans son Alexandrie, à l'épreuve du vent,
Un phare radieux, splendide,
Impoſsible à détruire, auguſte,
La haute majesté d'un phare inébranlable,
de l'Olympe
A la solidité des montagnes semblable...

Devant la fixité de mes yeux sans sommeil,
Le vrai phare, c'est moi. Rhode est sous mon orteil.
Le nord eſt nébuleux, l'orient eſt vermeil,
Devant la fixité de mes yeux sans sommeil...

Le flux s'en va, le flux revient,
Page 231. L'homme vit, l'océan roule, les matelots...

écueils, dans l'âpre écume de tes
Dans tes fixes écueils, dans tes rapides jeux...

créé pour braver
Page 232. Comme un sage, envoyé pour vaincre le destin,
forte
probe
Étant la souveraine et grande conscience,
Est composé de foi, d'honneur, de patience;
D'amour et de courage à laſser
L'un affronte les ans et l'autre les bourreaux...

devant moi le tas *tumultueux*
farouche et noir
Page 233. J'ai sous mes yeux l'amas mystérieux des flots...

Et le flot, qui noya quelque
Et le flot, dont le pli roule un pauvre nocher...

J'exiſte.
O flots noirs!
Tais-toi, mer! je serai toujours ce que je fus.
lutte future
Car il ne se peut pas qu'en ma sombre aventure...

L'airain contient de l'ombre, et sur l'eau, pur
Le bronze eſt ténébreux, et sur l'eau, vert
Page 234. Autour de moi, sur l'île et sur l'eau, clair miroir,

IMPRIMERIE NATIONALE.

rayonner
Page 235. L'aube a beau resplendir, je suis le géant noir...
Ce vol de noirs oiseaux qu'on nomme les
La déroute effarée et sombre des années...

cieux profonds,
le bronze,
Les siècles sont pour moi, colosse, des instants...

qu'existera l'être,
Tant que poussera l'herbe et tant que vivra l'homme...

au marin *plages*
Sembleront au passant vers ces rochers venu...

Cieux! je suis le deuil chaste et l'auguste malheur;
Je suis le marbre, auguste en sa sainte pâleur...

Ayant sur tous ses flots de pierre, au lieu d'esquifs,
Page 236. Et sur ses flots, jamais par le vent secoués,
Les empires hagards et les siècles pensifs.
Avait au lieu d'esquifs les siècles échoués.

revenant des cieux faire la guerre,
Page 237. Comme si, dans les cieux, faisant à Dieu la guerre...

Les autres visions semblaient diminuées.
Tout flottait sur sa base en ombres dénouées...
merveilles
Ces monuments, les sept étonnements de l'homme.

Je suis celui qui rampe et qui règne.
[le fumier]
l'invisible.
Page 238. Je suis le ver. Je suis fange et cendre...

Panthéons, Rhamséïons,
voile ses
baisse
Si fiers que devant vous on ferme les paupières,
Façades de l'immense orgueil humain, si fières...

[Portiques, Parthénons, Pyramides, Pirées,
Sanctuaires chargés d'astres et d'empyrées...

O prodigieux mur,
Vaste enceinte d'Assur,
d'où l'Égypte aperçoit la Chaldée,
d'Ophir où Nemrod mit le titan
Mur où Nemrod cloua l'hippanthrope Phœanthe,
Dont la tour, en passant, des oiseaux regardée,]
Et dont la ronde tour, sous les oiseaux béante...

[Colosse au large orteil,
Cirque d'Anthrops le noir
Palais de Tentyris où les reines séjournent
Palais d'Hyrcé, qu'enchante une éternelle fête,
Si beau que, résistant à l'heure qui s'arrête,

par moments se retournent
Si beau que, pour le voir, il fait baiſſer la tête
Page 238. Les chevaux du soleil, cabrés, baissent la tête
Les
Aux chevaux du soleil!]
Pour tâcher de te voir!

Portiques, piédestaux qui portez des figures
[*Blocs sculptés au burin,*
Au geste souverain,
Piédeſtaux qu'un monceau de bas-reliefs
Et qui du haut des caps, que votre masse encombre,
Et qui, du haut des caps, jetez sur la mer l'ombre]
Ajoutez à la mer vaste et sinistre l'ombre
Des déesses d'airain...

Là règne Dœcylos
Page 239. La mer où luit Pylos...

cette âpre solitaire,
Soyez comme Babel, âpre, indignée, austère...

la , Perse
Montez, toi sur l'Égypte et toi sur l'Idumée...

l'orgueil, le bruit,
Page 240. Tout vient à moi, le fait, l'être, la chose triste...

Victor Hugo avait d'abord conçu la réponse du ver aux *Sept Merveilles* en alexandrins; voici le passage qui concerne *le Coloſſe de Rhodes :*

[O statuaire, (Charès)
Mets ton géant debout sur le gouffre marin,
Fais passer sous le monstre, entre ses pieds d'airain,
Les galères entrant dans le vieux port de Rhode.
Bien. La goutte d'eau l'use et le vent le corrode,
Un juif en chargera neuf cents chameaux demain;
Puis tout cela tiendra dans le creux de la main,
vil sou
Et nul ne sentira, dans le liard de cuivre,
L'énormité peser et le colosse vivre.]

XIII. L'ÉPOPÉE DU VER.

épouvantable
Dans la vaſte *inexprimable*
Page 241. Au fond de la poussière inévitable, un être...

Page 242. Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
toute la foule
toute la vie
Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
De ruine et d'horreur,
D'angoisse et de terreur...

Je mords le maître, après sa colère rugie.
Page 242. Je suis l'extinction du flambeau, toujours prête.
César *l'orgie*
Il suffit qu'un tyran pense à moi dans la fête...;

Le sombre fil qu'au fond du tombeau
Le fil imperceptible et noir que je dévide
le ciel désert
Ferait l'aurore veuve et l'immensité vide...

O vivants! c'est à moi que tout vient rendre
J'attends. L'obscurité sinistre me rend compte.

L'archer sur l'éléphant,
Le prince sur son char,
Le visir sous son dais, le marchand sur son âne,
Chefs, peuples, légions, et les rois
Familles et tribus, les seigneurs d'Ecbatane...

métempsychoses
Page 243. Rayonnez, papillons, dans les métamorphoses.

, au-dessous des pieds qui marchent, invisible,
Quand sous terre rampant, j'entre dans Babylone,
J'entre dans Delphe, ou Thèbe, ou Tyr l'inaccessible,
Dans Tyr qui porte Ammon sur son double pylone,
Dans Suze où l'aube luit,
Lorsqu'entendant chanter les hommes, je me glisse,
A travers l'épaisseur noire,
ignoré, caché,
Invisible, caché, muet, dans leur délice...

Vesta comme Sapho,
Tout, Vesta comme Églé, Zénon comme Épicure,
Tout a l'intuition
A le tressaillement de ma présence obscure...

blanc, je bave
Page 244. Je suis l'intérieur du prêtre en robe blanche,
Dans cette conscience et j'erre en cette cave
Je bave dans cette âme où la vérité penche...

L'orage *l'âpre mer Égée*
Page 245. L'écume manquerait à la nef submergée...

l'onde au cygne,
La neige à l'Athos, l'ombre aux loups...

vont jusqu'à vêtir Iblis
imposteurs
Vos prêtres insensés chargent Satan lui-même...

mener l'homme à Dieu, c'est en vain que
Pour aller jusqu'à Dieu dans l'infini, les cultes,
La Chaldée et l'Égypte et leurs
Les religions, l'Inde et ses livres occultes

De l'Inde
Page 246. Par Hermès copiés...

J'entends l'homme
Mon œil guette à travers les fêlures des urnes.

fleurs, parfums,
Je suis. Vous n'êtes pas, feu des yeux, sang des veines,
Rire des dents,
Parfum des fleurs, granit des tours, ô fiertés vaines!

anéantir Rome,
t'abolir,
Page 247. Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices...

Lyre et clairon, chantez!
Luttez pour moi; chantez!
Page 248. Chantez! le marbre entend. La pierre n'est pas sourde...

Le conquérant qui rêve, en son char de victoire,
Page 249. Tout périt. C'est pour moi, dernière créature,
De laisser sur son nom un nuage de gloire,
Que travaille l'effort de toute la nature...

Que l'homme, en
Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
Et leur enseignement
Au pied du mont fumant...

Le pire et le meilleur, le despote sans bornes,
Les passants, le despote aveugle et sans limites,
Oui, les passants, les voix,
Ceux qui viennent et vont, les multitudes mornes,
Les rois sages avec leurs trois cents sulamites...

Les danses, les chansons, les camps pleins d'
L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches...

temples, dieux, lois,
Tout m'appartient. A moi symboles, mœurs, images,
Et ce monde de rois,
A moi ce monde affreux de bourreaux et de mages...

Qu'on me donne Alexandre, afin
Arrive, Sésostris, *t'*
Dieu me fait Sésostris afin que je l'habite...

Haut et bas,
Grand, petit, à moi tout!
Faible ou fort, à moi tout!
A moi tout! à toute heure, et qu'on entre ou qu'on sorte!

Je suis l'être à qui songe, en
Page 250. A moi le condamné dans sa lugubre loge!
Le blême condamné qui regarde
Il regarde effaré les pas que fait l'horloge,
Faisant de sombres pas;
Et, quoiqu'en son ennui

Et qui, sous son plafond taillé dans l'âpre roche,
Page 250. La Mort soit invisible à ses fixes prunelles,
sent la confuse approche
A d'obscurs battements, il sent d'horribles ailes
Des ailes du trépas.
Qui s'approchent de lui.

...et relève sa robe
ses jeux
Dans les prés ingénus!

sans peur,
Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse;
Sans dédain, sans
Juste, il craint le remord...

l'ambition
Hommes, la volonté, la raison, la science...

héros *rois*
Page 252. C'est moi que les puissants et les forts représentent...

l'éclair
le ciel
L'eau n'a qu'un bruit; l'azur n'a que son coup de foudre...

Le Styx et le Léthé
Le satrape irrité,
Astarté
Page 253. Magog, Thor, Adrasté...

qui te berçait dans toutes les tendresses,
Celle dont chaque nuit tu dénouais les tresses...

C'était on ne sait quelle
Elle me souriait,
Page 254. Elle errait, éblouie, idéale bacchante...

Elle, amour de mes yeux
Des chansons dans les bois,
Qui nous versait le vin dans les nuits peu sévères,
Si douces qu'on voyait sur l'eau rêver le cygne,
Et qui, dans les festins, faisait jaillir des verres
Et que les dieux là-haut se faisaient entre eux signe
Tous les astres des cieux!
D'écouter cette voix!

froids
Quand j'avais jusqu'au soir vidé les noirs calices
Oh! quand j'avais vidé tout le jour les calices
Elle était le printemps, ouvrant de frais calices;
triste et noir,
Du travail qui se tait,
Elle était l'orient;
De l'ennui qui flétrit, du souci qui dévore,
Gaie, elle ressemblait à tout ce qu'on désire;
Radieuse, elle entrait, et c'était une aurore
Elle entrait, elle était toute faite d'aurore,
L'esquif, entrant dès l'aube au golfe de Nisyre,

Qui m'arrivait le soir.
Et son bonjour chantait.
Page 254. N'est pas plus souriant.

Son souffle était le lys, sa chair était la rose;
Elle était la plus belle et la plus douce chose!
Elle était la plus belle et la plus douce chose
Son âme était le lys, son corps était la rose;
Qu'ait vu mon œil en pleurs
Son chant chassait les pleurs...

Je te la rends; reprends, sous la mort qui la couvre,
Page 255. Cette rose du fond du tombeau, viens la prendre,
Cette rose du fond de la tombe, qui s'ouvre
Je te la rends. Reprends, jeune homme, dans ma cendre,
Dans mon fatal sillon,
effroyable s'amaße,
Cette fleur où ma bave épouvantable brille,
limace,
Et qui, pâle, a le ver du cercueil pour chenille...

La mort, interrompant une nuit insensée,
Elle est morte, — et c'est là ta poignante pensée, —
Te l'a prise, et c'eſt là ta poignante pensée;
Au moment le plus doux d'une nuit insensée...

creux et détruit,
Page 256. Son flanc, mon noir séjour...
Ses dents de perle, où flotte un
Viens, couvrant de baisers son vague rire horrible,
Dans ce commencement d'éternité terrible
Viens achever ta nuit!
Finir ta nuit d'amour!

La tombe eſt dans le nid.
Le cœur humain veut tout,
On brille, on reſplendit, on monte; il faut descendre;
bonheur,
Prend tout, l'or, le plaisir, le ciel bleu, l'herbe verte...
Et c'eſt, ô noirs vivants, par une chute en cendre
subitement
Et dans l'éternité sinistrement ouverte
Que la fête finit.
Se vide tout à coup.

Le lion mort attire un nuage de
La mort du grand lion est la fête des mouches...

L'infusoire
Page 258. Le nain partout béant...

Voyez l'aérolithe
Page 259. Regardez l'abbadir et voyez le bolide...

Cyrus
Page 260. Le zodiaque ardent que Rhamsès a beau mettre

Page 260. Sur son sanglant écu,

cercueil qui bave et qui végète,
Craint le ver du sépulcre, et l'aube est ma sujette...

Strophe retrouvée dans les fragments :

[Parfois je prends mon vol le soir au crépuscule,
Et la chauve-souris, c'est moi. L'homme recule
Quand il me sent dans l'air.
Parfois je brille aux cieux, épouvante du prêtre;
J'y serpente; on m'y voit paraître et disparaître;
C'est moi qui suis l'éclair.
Et je m'appelle éclair.]

XIV. LE POËTE AU VER DE TERRE.

au songeur
Page 261. Tu fais dire à Pyrrhon farouche : Que sait-on?

Ver de terre,
Sois dédaigné.
Tu te vantes. Tu n'es que l'envieux de Dieu.

XV. LES CHEVALIERS ERRANTS.

I. *LA TERRE A VU JADIS ERRER DES PALADINS.*

lueurs
rayons
Page 264. Quelques-uns ressemblaient à des larves d'enfer...

Roland, Bernard,
Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Eviradnus...

victoires, les camps, les rois,
Page 265. Les batailles, les rois, les dieux, les épopées...

Songes flottants aux yeux de
Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée...

II. LE PETIT ROI DE GALICE.

Le même crime unit *furie*
Page 266. La même affaire unit dans la même prairie...

Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
route soit brune et que la nuit les gagne;
Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres;
la montagne
Ils suivent le chemin qu'à travers ces monts sombres
Un torrent, maintenant à sec, jadis creusa
Avis
Comme s'il voulait joindre Espos à Tolosa...

ce bois d'où descendit
Page 266. Ils sont près d'Ernula, bois où le pin verdit,
Pélage qu'aujourd'hui la légende grandit
Où Pélage est si grand, que le chevrier dit...

Terrible, il éclaira du
Il put voir et compter, du haut de la montagne
hiboux sarrasins
Les maures ténébreux jusqu'au fond de l'Espagne...

Le ravin est hideux.
Page 267. L'endroit est désolé, les gens sont triomphants.

Ordoño *Arias*
Rostabat le Géant, Materne le Féroce,
Pancho, Jayme,
Blas, Ramon, Jorge, et Ruy le Subtil, leur aîné...

Ce tas de demi-rois discute et
Ce ramassis d'infants presque rois
Page 269. Cette collection de monstres se concerte.

Et par moments, on voit son pauvre corps qui
Il bâille, et par moments ferme les yeux, et tremble.

le danger vient fièrement
Page 270. C'est que, si l'affront vient à notre choix s'offrir...

...et je promets
Ma tête,
D'y croupir si quelqu'un, dans ce qui m'environne,
Page 271. De donner aux bouviers qui sont dans la prairie
Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
Tous mes états d'Algarve et tous ceux d'Asturie...

...Don Ruy, le chef des trahisons,
L'aîné, Ruy le subtil, dit : — Ce serait très sage.
Froid, se parle à lui-même et dit : Cette mesure
Un reflet de caverne
Une lueur d'enfer éclaire son visage.
Aurait ceci de bon qu'elle serait très sûre.

Deux fautes :
Page 272. Une faute : on n'a point fait garder le passage.
Et l'enfant est toujours détaché.
O don Ruy le subtil, à quoi donc pensez-vous?

Page 274. ...Que je meure
ne lui mets pas tout l'exploit sous les yeux.
Si je lui cèle rien de ce qu'il veut savoir.
Je suis très content, moi, d'avoir un curieux.
Devant moi d'ordinaire et dès que l'on croit voir...

J'étalerais mon âme à Dieu, vînt-il lui-même
menacer
Me sermonner
M'interroger du haut des cieux...

Être seul dans un lieu pareil, c'est
Page 277. On ne voyage guère en ce val effrayant...

Mais nous sommes des gens hospitaliers et doux.
Nous sommes des seigneurs bienfaisants et très doux...

Rentrez simplement dans la plaine.
Allez-vous-en. Parfois la montagne est malsaine.

L'absurde est périlleux dans
L'ineptie est fatale à
Page 278. L'enfantillage nuit à la chose publique.

Seigneur
Bref, sire, Irun
Voici : Leso n'est pas une bourgade vile...

Page 279. Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
Santos monte à cheval, s'élance, et tombe mort.
Criant : «Défiez-vous de l'épée. Elle mord.

Les pauvres petits flancs
Page 280. Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.

Je vous plains.
Page 281. Arrière.

le vol fulminant
effrayant
agile
Page 283. Que protège le cercle immense d'une épée.

mêlée!
maßacre!
Page 284. Cris de rage; ô carnage! ô terreur!

Le sait-il?
Il lutte...

tourbillonne et se tord dans
Le héros sous son pied sent onduler leurs nœuds
dans les replis
Comme les gonflements d'un dragon épineux...

Je vois le bien, madame,
Je suis meilleur, madame,
Je me sens bon, madame, et je jure
Page 286. O madame Marie! ô Jésus! à genoux
vous, et devant votre fils, mort pour nous,
Devant le crucifix où vous saignez pour nous...

Le cheval de Roland entendit ces paroles,
Et dit : Vous avez bien parlé, mon petit roi.
Page 287. Leva la tête, et dit à l'enfant : C'est bien, roi.

...frémissant

combat étrange
corps à corps rare
De ce défi superbe et sombre...

Les bandits hésitaient et n'osaient avancer;
Page 287. Ce qui n'empêchait pas Roland de s'avancer;

Ils frémissaient de voir Roland
Les bandits, le croyant prêt à recommencer...

Fragment sur Durandal :

[... Durandal était fée;
Elle pouvait se rompre en un combat sanglant,
Pour que tout fût égal entre un autre et Roland,
Mais elle renaissait. Après l'avoir laissée
Sur le champ de bataille en vingt morceaux brisée,
Le lendemain matin Roland la retrouvait
En s'éveillant, pendue au clou de son chevet.
Et la lame brillait, tranchante,
C'était sa Durandal splendide, aiguë et dure,
Et l'on n'y voyait point de trace de souillure
Ayant été refaite à la forge du ciel.]

III. EVIRADNUS.

(*Autres titres :* LA LÉGENDE D'EVIRADNUS. — L'AVENTURE D'EVIRADNUS.)

quelque chose en est dans son ombre
Page 288. Et jusqu'à son oreille un mot est arrivé...

Sandor
Page 289. Il rejoint l'écuyer Gasclin, page de guerre...

Il est vieux. Mais pourtant, c'est toujours le même homme,
Mais c'est toujours celui qu'entre tous on renomme...

Son large front ressemble au front de
Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne...

Agnès Cid
Page 290. Il défendit Alix comme Diègue Urraca...

Il veillait, il vengeait.
Tel fut Eviradnus.
Eviradnus
Sa grande épée était le contre-poids de Dieu.

Juda
Roland
Il s'est, comme Baudoin, ceint les reins d'une corde...

La ronce, le chardon, l'ortie et le houx noir,
Page 291. Le lierre, le chiendent, l'églantier sauvageon,
manoir
Font, depuis trois cents ans, l'assaut de ce donjon...

La ciguë en *verdit*
L'épine sur son deuil prospère insolemment...

le coloſſe
la muraille
Page 292. Tous les monstres sculptés sur l'édifice épars...

l'échanson royal
Page 293. Et l'huissier du palais, avec des cuisiniers...

qui vinrent
Page 294. Et de tous ces seigneurs des rocs et des forêts
Détruire ou protéger,
Bordant l'Europe au nord, flot d'abord, digue après.

n'approche du burg durant
Page 295. Nul n'oserait entrer au burg cette nuit-là...

fée a du haut de l'azur apporté
Page 296. Une reine n'est pas reine sans la beauté.
Deux sceptres à Mahaut, le sceptre et la beauté.
C'est peu que le royaume, il faut la royauté.

Tout un ténébreux monde
Toute une Europe obscure autour d'elle se creuse...

Aïrolo
Comme l'arc-en-ciel rit entre l'ombre et la pluie...

LES DEUX VOISINS.

(Autre sous-titre : *Charybde et Scylla.*)

formés du même effroi
l'un et l'autre sans foi
Et ce sombre empereur, sans foi, sans Dieu, sans loi...

où la peur suinte, filtre et s'amaſſe,
effrayée où cette rumeur paſſe
Dans la foule où la peur d'en haut tombe et s'amasse
démon
L'affreux texte d'un pacte entre eux et le pouvoir
Ils ont au front la même empreinte de limon.
Qui s'agite sous l'homme au fond du monde noir...

Utrecht
Page 297. L'allemand brûle Anvers et conquiert les deux Prusses...

Chacun *égorge, engloutit*
Le roi prend, l'empereur pille, usurpe, investit...

s'aident
Ils s'aiment...

La Lusace les tente; un tel accroissement
Page 298. Le polonais sournois, l'allemand hasardeux,
Plairait au polonais, charmerait l'allemand
Remarquent qu'à cette heure une femme est près d'eux...

qui souffle une rumeur de guerre
De sa bouche qu'empourpre une lueur d'orage

les mots hideux sortent tachés
Page 298. Et d'où sortent des mots pleins d'ombre et teints de sang...

est roi, soldat, homme et baron.
Car le fleuron tranchant, c'est l'homme et le baron.

Joyeuse, elle a depuis quelque temps à
Elle a tout récemment accueilli dans sa cour...

Léviathan et Nemrod, son jumeau,
Page 299. Contre Nemrod sur terre et Neptune sur l'eau...

clarté qui luit dans
Et toute la lumière éclairant ce hangar,
Sans atteindre à la voûte obscure et redoutable,
Qui semble d'un dragon avoir été l'étable...

Au pied du grand fauteuil on voit un
Page 300. On voit le long des murs, par place, un escabeau...

Deux buffets, l'un de cuivre et l'autre
Et des buffets chargés de cuivre et de faïence...

Rien ne parle en ce lieu que le chevrier fuit.
morne et d'où l'homme fuit.
Rien ne parle en ce lieu d'où tout homme s'enfuit.

Que si l'on perd, de cintre en cintre,
Page 301. Qu'en égarant de poutre en poutre son regard...

Le flambeau paraît noir, la salle paraît
La lumière a l'air noire et la salle a l'air morte.
La stupeur remplit l'ombre.
L'air retient son haleine.
La nuit retient son souffle.

CE QU'ON Y VOIT ENCORE.

(Autre sous-titre : *Suite de la description de la salle à manger.*)

, entre la masse et l'estoc étincelle
La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle;
[L'armure transformait l'homme en spectre; un héros
Les genouillères ont leur boutoir meurtrier,
Tel que ceux des Eddas et des Romanceros
Les mains pressent la bride, et les pieds l'étrier;
Vêtu d'airain, bardé de fer, masqué d'un crible,
Ils sont prêts; chaque heaume est masqué de son crible,
Regardant à travers des trous, c'était horrible.]
Tous se taisent, pas un ne bouge; c'est terrible.

Au bas du 22e feuillet commence ce développement inédit : ces quatre vers et leurs variantes sont biffés.

Il semble qu'on soit près du moment où la troupe,
Criant guerre,
Piquant des deux, frappant les chevaux sur la croupe,

Va, sous ce haut
A travers ce portail béant que rien ne clôt,
Faire rouler la foudre en prenant le galop.
Va prendre on ne sait quel formidable galop.

Et l'attitude forte et farouche du fer,
Et ferme, et, *un rêve, ils sont de fer.*
Page 302. L'air fauve, et, quoique étant de l'ombre, ils sont du fer.

Non. C'est de la chimère et de l'horreur, vêtues
De la forme de l'homme et de l'air du coursier
D'une forme, et, du fond
D'airain, et des bas-fonds de ce monde puni,
Ayant l'attitude âpre et forte de l'acier.
Faisant une menace obscure à l'infini…

Et croit voir une halte étrange
Comme si l'on voyait la halte des marcheurs
emporte
Funèbres, que de l'aube efface les
Mystérieux que l'aube efface en ses blancheurs.

Réveillant
Rhabillant l'homme…

Ils sont hagards et fiers, ils ont sur eux l'effroi,
blason
Leur chemise de guerre et leur sayon
Page 303. La chemise de guerre et le manteau de roi…

payens
Là sont les ducs sanglants et les marquis sauvages…

démons
Voici Geth, qui criait aux slaves : Avançons!

Nazamystus, Étienne,
Zultan, Nazamystus, Othon le Chassieux…

dans ce burg croulant?
Que font-ils là, debout et droits? Qu'attendent-ils?
le casque aux fiers
L'aveuglement remplit l'armet aux durs sourcils.

combat,
Du carnage,
De la guerre, du deuil,
Page 304. De l'orgueil, du défi, du meurtre et de la force…

cimiers, amants effarés de la
Ces grands casques, épris d'aventure et de mort…

Pas un talon ne pique, ils font silence
Les voilà tous muets, eux qui rugissaient tous,
Dans l'ombre, après avoir rendu
Et, grondant et grinçant, rendaient les clairons fous…

où tout rentre et plonge
Regarder devant eux l'ombre qui se prolonge…

Page 304. Jusqu'au jour où le toit que Spignus crénela,
fleurons
Croulant, écrasera leurs casques
Chargé d'ans, croulera sur leur tête...

Ébauches qu'enfanta la vision
Formes du rêve au fond des visions
Cauchemars entrevus dans le sommeil sans bornes...

Combattaient, escortant
Page 305. Hurlaient, accompagnant la bannière géante,
Sont là, les yeux éteints et la
Sur les cimiers glacés, songent, gueule béante...

fait ici-bas leur œuvre héréditaire
Ayant chez les vivants fini leur tâche austère...

salle, où mangeaient les
Page 306. Cette porte, ancien seuil des marquis patriarches...

Le bon chevalier reste seul; il s'approche
Le vaillant reste seul. Il regarde, il s'approche
Page 307. Le héros est seul sous ces grands murs sévères.
De la table où l'eau brille en des cristaux de roche,
Il s'approche un moment de la table où les verres
Où des verres
Et les hanaps, dorés et peints, petits et grands...

Viens, le vent du soir s'élève,
Page 308. Tu m'emmènes, je t'enlève.
J'entends chanter une voix.
L'oiseau chante dans les bois.

Partons, viens, ton œil m'enivre
Nous irons, et j'en suis ivre,
Page 309. Viens, sois tendre, je suis ivre.
Sous
O les verts taillis mouillés!

Le bruit des feuilles se mêle
Allons-nous-en par l'Autriche!
Au son lointain du beffroi.
Nous aurons l'aube à nos fronts...

L'armure qui ne peut jeter son
Page 311. Cette armure où l'on voit frémir le gantelet...

chambellan Fritz
Page 312. Je fais Joss chambellan...

qu'on voit sourire
Page 313. Ces coquettes qui font des mines dans l'azur,
Ces déesses, Madame, *clair*
Les elfes, les péris, ont le front jeune et pur...

pour oublié
Ayant contre un vil sceptre échangé sa baguette.

Tais-toi, menteur! tais-toi, poète!
Page 313. Mahaud songe : «On dirait que ton regard me guette...

fièrement dressée,
redressée
... — Et fière et courroucée...

...aurais-je demandé
une faveur qui fait l'âme sereine
charmante
Dit-il, cette faveur sacrée et souveraine
Une faveur qu'il faut qu'on obtienne, ou qu'on prenne?

beaux yeux égarés,
Page 314. Le narcotique éteint ses yeux d'ombre enivrés...

détrôner
...Guerroyer, se chamailler pour rien...

laideur la beauté
Page 318. Sous la noirceur du cœur le rayon de la face...

l'endormie en leurs bras,
entre leurs bras,
Page 319. Portant Mahaud, qui dort toujours,
Vers l'oubliette obscure, ils marchent pas à pas,
Ils marchent lents, courbés, en silence, à pas sourds...

qui leur semble une foudre en éclats :
D'une voix sépulcrale et lente comme un glas...

Page 320. ...Je ne prends
qui font vos couronnes infâmes,
Que vos têtes, ô rois des crimes et des trames...

pouviez rire
L'heure où vous existiez est une heure sonnée...

prier
Page 321. Vous venez de parler tout à l'heure...

absolus, infaillibles, heureux;
Vous êtes les jumeaux du grand vertige heureux...

Au 254e feuillet du manuscrit ce développement, supprimé à l'impression et non biffé pourtant :

Oui, sous ce fier succès, sous ce destin flagrant,
Sous cet enchaînement de conquêtes, si grand,
haut,
Si fort, si continu, qu'il fait croire au vulgaire
Que la victoire sert chez vous, et que la guerre
A mis votre harnais à ses chevaux fougueux,
Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux.

Victor Hugo a condensé ces six vers, dans ces deux vers définitifs, remaniés sur les épreuves :

Sous tous ces grands exploits, prompts, terribles, fougueux,
Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux.

O vil siècle! laideur
Vil siècle! abaissement
O dégradation du sceptre et de l'épée!

N'importe, on souffre tout, on ne se lève pas,
C'est égal, on se tait, et nul ne fait un pas.

tyrans
de césars
Page 322. Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau!

Ah! Béhémoth supplie et Léviathan
Ah! le vautour larmoie et le caïman pleure.

Terrifiés, ployés, éperdus, haletants,
grands, glorieux
Les princes, les heureux, les forts, les éclatants...

Je jette votre histoire et vos noms
L'histoire jettera vos deux noms
Page 323. Il est las, c'est pourquoi je vous jette au monceau
Des fanges du chemin qu'emporte
D'ordures que des ans emporte le ruisseau!

...Dieu bon, sont-ils de la famille
sont-ils nés pour notre
De tels monstres ont-ils droit à notre
fils d'Adam, épars
Des vivants, respirant sous ton clair horizon?

Joss se tord les mains. Fantôme,
«Oh! dit Sigismond, fantôme...

Le roi furtif saisit un couteau sur la table,
Page 324. Pendant que, grave et froid, il déboucle sa chape,
Ah! puisque tu n'es pas un spectre vénérable!...
Ladislas, furtif, prend un couteau sur la nappe...

Eviradnus se sent attaquer par derrière,
Page 325. Se tourne, empoigne et tord la lame meurtrière,
Mais avant que le lâche enfonce le couteau
Et sa main colossale étreint comme un étau
Le poing d'Eviradnus l'étreint comme un étau,
Le cou de Ladislas, qui lâche le couteau;
L'étrangle, et dans ses yeux on voit la mort
Dans l'œil du nain royal on voit la mort paraître.
A nous deux
...A mon tour maintenant!

pétrifié
Page 326. Il marche à l'empereur qui chancelle d'effroi...

mains
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue

IMPRIMERIE NATIONALE.

En cercles effrayants
Page 326. Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau!

Les bras désespérés
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

...Et l'on entend le bruit
corps disparus se choquant
damnés
De deux spectres tombant ensemble dans la nuit.

LE JOUR REPARAÎT.

(Autre sous-titre : *Ave, Mahaut.*)

XVI. LES TRÔNES D'ORIENT.

I. ZIM-ZIZIMI.

Page 329. ...padischah qui dépasse en grandeur
Tous les césars d'Europe et tous les shahs
Le césar d'Allemagne et le sultan d'Asie,
Calife que le sort de splendeur
Calife que la joie en riant
Maître que la splendeur énorme rassasie,
assis sous un dais,
Songe, assis sur son trône, à son
Songe. C'est le moment de son festin du soir...

C'est l'art des courtisans
Et c'est l'art des valets que de faire aboutir...

sacré texte *koran*
Il rit du livre austère et du texte divin
fellah qui puise aux citernes,
sobre,
Que le derviche triste, humble et pâle, vénère...

Alep
Page 330. Les rajahs de Mysore et d'Agra sont ses proches,
Et shah Thomas
Ainsi qu'Omar, qui dit...

Gaps
Et Thèbe, Hérodion, les plaines
Il a soumis Gophna, les forêts abyssines...

l'Horeb
Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
cet homme
De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
la mer Caspienne
Et l'eau de Nagaïn...

Loups et vautours
Pareils à des vautours forcés de changer d'aires...

Pourtant son front est morne.
Page 331. Cependant il s'ennuie...

épanouit sur leur lèvre un sourire
Page 332. L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire...

L'acier devient éclair quand mon bras le secoue.
Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue...

Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
lits de fleurs, murs
O salle des banquets, trônes, vases dorés
Avec vos noms joyeux sur vos têtes dorés,
Parlez-moi, vous, du moins, vous êtes de la joie;
formidable
Désennuyez le roi redoutable qui tonne;
flamboie;
Que ma splendeur en vous autour de moi rayonne...

Parle-moi, pourpre. Alors des voix sortant
Page 333. Alors les sphinx, avec la voix qui sort des choses,
S'élevèrent autour du maître radieux.
Parlèrent; tels ces bruits qu'on entend en dormant :
gît près du firmament,
la morte égale aux dieux,
La reine Nitocris, près du clair firmament,
Elle habite un tombeau sur
Habite le tombeau de la haute terrasse...

du mède
A tous ces rois, terreur des grecs et des hébreux...

dans l'ombre et sous leurs sombres mitres
Si grands que soient les rois, les pharaons, les mages,
Les mages rois, Memnon, Cham, Xercès, Armamithres...
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages...

inconnu qui doit fermer
voûte
Page 334. Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe...

Belochus fut *colosses*
Nemrod était un maître aux archanges pareil...

Satan
Iblis
Baal le fit terrible à tout être vivant...

Hélas! et nul ne sait
Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur,
roi grave et
Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère...

pèsent sur l'homme, et puis sont effacés;
Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,

Le genre humain dit : trop!
Puissants, victorieux; alors Dieu dit : Assez!

O princes, moi je suis la clepsydre, et je pleure;
Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure;

. C'est que je vois d'ici
Page 335. Pourquoi? le savez-vous, rois? C'est que chacun d'eux

l'homme est obscurci,
A travers vos splendeurs dont le monde est noirci,
Page 335. Voit, au delà de vous, ô princes hasardeux...

avait l'Euphrate
Thuras tenait le Phase...

la foule
...Ninive, en voyant ce prodige...

Sésostris
Cambyse ne fait plus un mouvement, il dort...

De Troie à Tentyris
Oh! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
nécropole
La grande catastrophe éternelle est éparse
Pyrrhus, Hector, Rhamsès,
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus!

l'assyrien
La tombe où l'on a mis Bélus croule au désert;
Croule, et dans sa ruine il ne reste plus rien
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,

De *des cieux*
Page 336. Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde...

Pharaons
immortels
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous...

vainquit l'Inde
Pour elle Ephractæus soumit l'Atlas, Sapor...

Dercylas *Ninive*
Page 337. Mamylos conquit Suze et Tentyris détruite...

enivrait les peuples,
Cléopâtre embaumait l'Égypte...

le roi terrible et fort?
Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort?...

Allons! toi qui reluis dans ces songes étranges
Page 338. Il menaça du poing lés sphinx aux yeux étranges...

(Les deux rimes masculines venant après ce vers n'existent pas dans le manuscrit.)

Toi qui verses l'ivresse à mon front fatigue
Page 338. — Ah! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée;

Ris, ma coupe, et dis-moi quelque chose de gai.
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.

Et la coupe où trempait une sauge fleurie,
La coupe étincelante, embaumée et fleurie...

aujourd'hui, qui donc connaît le roi soleil?
Mais à quoi bon avoir été l'homme soleil?

Ajax, fils d'Aïlée,
Page 338. Sésostris, Annibal, Astyage, Sylla...

Ninus le fratricide est sur son dur chevet;
Page 340. Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Dans l'ombre. Où? qui le sait? si le regard pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Percer jusqu'à sa couche affreuse et solitaire,
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
A côté de sa tête, on verrait sous la terre
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête...

La mort même
La vipère frémit quand elle s'aventure...

III. SULTAN MOURAD.

Page 343. Mourad, fils du sultan Bajazet, fut un homme
Sublime, autant qu'aucun des grands Césars
Glorieux, plus qu'aucun des Tibères de Rome;
Mourad fut glorieux;
Dans son sérail veillaient les lions accroupis...

Il fit, après l'assaut, pendre les magistrats
D'Ancyre
D'Éphèse...

du sol Mantinée
Page 344. Il effaça de terre Agrigente; il brûla
Nice et
Fiume et Rhode,...

l'hospodar moldave,
roi de Valachie,
Vlad, boyard de Tarvis, appelé Belzébuth,
Un jour que le sultan réclamait un tribut
Refuse de payer au sultan le tribut...

entraient et sortaient, féroce essaim
Page 346. Ils allaient et venaient, parasites des tombes...

Son cri semblait sortir à travers sa
On voyait tressaillir l'effroyable coupure...

saint, où luit l'astre éternel
Page 347. C'était dans l'endroit calme, apaisé, solennel,
Sous le frémissement de l'éternelle nue,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
engendrée et connue
Plus loin que toute chose aux yeux mortels connue,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge...

mystérieux
adorable
Où, voyant le revers inattendu des choses...

Lieu blanc, chaste, éclatant, hors du temps et du nombre,
splendide, au delà du fait, du temps, du nombre,
Page 347. Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre...

roulent
flottent
Page 348. Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

se prosternait,
Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité...

le monde,
Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre, la terre.
A travers une brume, on voyait, comme une onde,
affreuse
aveugle
infâme, notre
En bas, sous une brume épaisse, cette sphère,
Flotter toute la terre,
Rampait, monde lugubre où les pâles humains
Se dressaient effarés en se tordant
Passaient et s'écroulaient en se tordant les mains.

L'Asie en feu, l'Afrique en cendre,
Page 349. On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées...

sépulcre et des bruits
Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire...

A l'endroit même où luit l'aube unique et première,
profond
pensif
Au seuil même du chaste et sacré
Page 350. A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire...

cratère inouï
Au-dessus du silence horrible des abîmes...

...et dont l'entrée
une mine d'or et d'argent
Semble l'intérieur d'une bête éventrée...

...ton âme infime
qu'une plaie et ton pouvoir
Page 351. N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime. .

IV. LE BEY OUTRAGÉ.

(*Autre titre :* LES HAINES DU BEY.)

XVII. AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS.

I. LE TRAVAIL DES CAPTIFS.

(*Autres titres :* LE MONT GALGAL.)
[*Le travail des Esclaves.*]

L'issue est fermée! — Oui. Peut-être. Mais
Page 359. Plus d'issue! — O grand roi, roi sublime, qu'importe!

II. HOMO DUPLEX.

noirs prétendants
Page 360. Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants...

faux pas
Chacun de tes péchés lui fait lever la tête...

IV. L'AIGLE DU CASQUE.

(*Autres titres :* L'HOMME SANS PITIÉ.)
[*L'aigle du cimier.*]
[*Le duel.*]

Page 362. O sinistres forêts, vous avez vu ces ombres
le glaive au poing
Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres...

sanglante poursuite;
Vous avez vu l'immense et farouche aventure,
du ciel qui sont toujours en fuite,
Les nuages, qui sont errants dans la nature...

Voici tout un autre point de départ de la querelle entre lord Angus et Tiphaine :

[LES PETITS ROIS.]

[La jeunesse souvent dit d'un air triomphant
Des choses dont plus tard elle sent la piqûre.
Telle folle parole est une flèche obscure
Qui souvent part, mêlée au sourire enfantin,
Et s'enfonce à l'endroit le plus noir du destin.

Le sort, c'est l'ennemi caché qui nous regarde,
Les blonds adolescents devraient bien prendre garde
féconde en propos meurtriers
A leur langue, à leurs jeux étourdîment guerriers,
Et songer que les mots sont des aventuriers.
Une parole dite est une action faite.
Oh! que n'écoutaient-ils le mage et le prophète
Tous ces enfants, aurore éteinte, espoir tombé,
Qui font pleurer Rachel et gémir Niobé!

Deux jeunes lords, tous deux princes, tous deux imberbes,
Font marcher leurs chevaux parmi les hautes herbes;
A peine chevaliers et déjà rois pourtant,
Ils sont joyeux, et c'est leur rire qu'on entend;
Chacun a sa pairie et chacun a sa ville.
— Quoi! tu le défierais? — D'une façon civile;
Mais à mort. — Quel motif as-tu? — Je n'en ai pas.
Je veux faire un exploit. — Crains de faire un faux pas.
— Je le provoquerai demain dans sa caverne. —

Ainsi parle, à cet âge où le vent nous gouverne,
Tout en suivant des yeux les faucons dans leur vol,
Le petit roi d'Angus au petit roi d'Athol.]

vieux seigneurs
hommes peints
Page 362. Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre..

le devoir lugubre
étroite
amère
Page 363. D'ignorer la rancune obscure des familles...

[*Plus noir que les corbeaux*]
Entouré des corbeaux dont il trouble le vol,
Dans sa tour dont le pied plonge au fond d'un fossé
Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,
[Tiphaine se promène au haut de sa muraille]
il est debout sur la
Tiphaine songe; il rôde autour de la
Debout, les bras croisés sur la haute muraille.

Page 364. Les mélèzes
Sont au loin frissonnants sur les âpres
Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Et dès qu'il brille, il faut qu'il frappe.
Arriver, c'est la loi du sort.

Quatre crieurs d'épée
Page 365. Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges...

sauvage
L'endroit pour le champ clos fut choisi très farouche.
dont l'ouragan emplit la froide bouche,
L'hiver, qui fait des rocs un orageux lavage,
Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche...

Au sixième vers de cette page, qui commence le sixième feuillet du manuscrit, quatre vers biffés et restés inédits développaient la pensée :

Tout se choque et s'attaque, et dans l'âpre vallon,
Comme dans le destin plein de pièges infâmes,
On entend se heurter les branches et les âmes;
C'est la loi d'ici-bas.

Dans le bois de Fergus
Une corde est nouée à quatre pieux aigus...

Puis, dans les fragments, une autre version montre Tiphaine arrivant le premier sur le champ de bataille :

[Une corde nouée aux arbres du vallon,
Et la terreur surtout, rendent inabordable
La clairière où Tiphaine entre. Il est formidable.

Arrivé le premier, il attend.

Et de loin
Tout un peuple accouru, pâle et craintif témoin,
Le contemple.]

chapelains de guerre au blanc rabat,
Page 366. Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat...

pages
valets
Page 367. ... Ses témoins sont du même âge que lui;
Leurs chevaux ont des nœuds de roses sur
Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter leurs brides...

de cuivre florentin,
On lit sur son écu, pur comme le matin,
Qui n'a point encor vu couler de larme amère,
Le mot d'armes *Vie et lumière.*
La devise des rois d'Angus : *Christ et lumière.*
La jeunesse est toujours aux fêtes la première
La jeunesse toujours arrive la première;
lance au poing,
entre, blond, joyeux,
Il approche joyeux, fragile, triomphant,
Le peuple, enfant lui-même,
Plume au front; et le peuple applaudit cet enfant.

Six vers, retrouvés dans les fragments, résument l'arrivée du petit roi d'Angus :

[Il rit. Ses pages sont du même âge que lui;
Un vacarme charmant de panaches l'entoure.
Puis on le quitte. Au champ de meurtre et de bravoure
Il entre seul, joyeux, fragile, triomphant,
Plume au front, et le peuple applaudit cet enfant.
Mais les cœurs sont serrés et l'allégresse est triste.

Cris. Acclamations. Mylord! que Dieu t'assiste!
Et l'huissier dit : Silence! et le bon peuple aimant
Se tait.

Mais les clairons sonnent, et brusquement,
Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.]

Page 368. Tiphaine est seul, aucune escorte, aucune troupe;
[*L'adversaire vint-il du ciel ou de l'enfer,*
Il tient sa lance; il a la chemise de fer,
Tiphaine est calme. Il a sa chemise de fer,
La hache comme Oreste, et, comme Gaïffer,
On ne voit que ses yeux, sa visière le masque.]
Le poignard; sa visière est basse, elle le masque.

Dans les fragments, deux curieux développements de ce seul vers :

Grave, il avance avec un aigle sur son casque.

portait casque
[Il avait sur son heaume un aigle en bronze noir,
L'ouvrier qui ciselle
Car l'ouvrier qui forge un casque le révère;
Les armuriers, sachant dans leur travail sévère
les bons paladins, doux et forts, vont souvent
Que la chevalerie errante va souvent
le devoir, l'honneur
Dans l'honneur, l'aventure et le risque en avant,
Font des cimiers d'honnête airain qu'ils couvrent d'ailes
Ajoutent volontiers au cimier qu'on vénère
Afin qu'ils soient aux bons aventuriers fidèles,
Quelqu'un de ces oiseaux que connaît le tonnerre
Et que jamais la peur ne fait fuir ni plier,
Pour que l'armure soit fidèle au chevalier.

... Quelque armurier de Leyde
Ou quelque forgeron des forges de Tolède
Fit ce casque, et voulut au faîte y déployer
Une cigogne en bronze avec un bec d'acier.]

chanson de guerre
Page 369. Et la lyre héroïque hésite à publier
de l'agneau
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

hautain,
Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire;
Plein de haine et rêveur. Telle une sombre sphère,
Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère,
Sachant que nul ne peut l'éteindre, enfer vivant,
Ainsi l'enclume semble insensible au marteau;
Laisse souffler sur elle une bouche du vent,
Il était, le poing fermé comme un étau,
Il était là, lugubre, immobile, en silence,
Sphinx par l'obscurité, spectre
Démon par le regard et sphinx par le silence...

prit sa hache et
Page 370. Tiphaine dit : «Allons!» Il leva sa visière...

...il s'abattit

Brusque et si menaçant
D'un air si monstrueux
D'un tel air infernal...

Quelqu'un vient, il se tourne et
Page 371. Angus tourne la tête, il regarde en arrière...

envolée
Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.
A travers la futaie, à travers la vallée,
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée...

Le petit roi bondit dans la haute bruyère,
Le pauvre jeune roi plonge dans la bruyère,
L'enfant glisse, et sautant par-dessus la bruyère...

Chaſſe impie! on entend les branches qui se caſſent.
Page 371. Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent.
Et leurs souffles hagards par moments confondus,
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
Et le bruit des buiſſons friſſonnant
Oh! comment mettre ici dans des vers éperdus
Les deux sombres chevaux galopant, l'ombre
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse...

L'eau mêlée aux roseaux,
Les deux sombres chevaux...

On entendait les eaux murmurer
Page 372. Les nids chantaient; les eaux murmuraient dans les herbes;
Les oiseaux s'appeler et les ruiſſeaux courir.
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.

Ils vont! Angus frémit, Tiphaine se rapproche,
Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Il dit : *Qui que tu sois, songe que tu mourras!*
Dit : «De tes actions un jour tu répondras;
Épargne cet enfant, ceſſe de le poursuivre.
Qui que tu sois, prends garde à la haine, elle enivre...

Devant les obstacles qu'il rencontrait, Tiphaine s'écriait :

[Vous ne savez donc pas qui je suis, imbéciles!
....
... Non, grinça-t-il, qu'on sache
Que mes rivaux sont l'arbre et que je suis la hache
Et que nul contre moi ne lutte impunément!
farouche
Pas de grâce! — Et, sinistre, il cria, blasphémant,
Et vers la triste nuit levant sa face blême :
— Nul ne m'échappera, cieux terribles, quand même
Celui qui m'a bravé, celui que j'ai proscrit
Tiendrait de ses deux mains les pieds de Jésus-Christ!]

bruyère et plaine,
informes,
Page 373. Clairs de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
Tiphaine approche, il tient levé
L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
fait un bond
Mais Angus se détourne, et part,
Courent dans la noirceur des bois et l'on dirait...

Ah! prends garde de mettre en courroux la pitié.
L'enfant pour l'enfant parle,
Page 374. Ah! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
Il n'eſt rien de si haut qui ne soit châtié.
Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
ce vaincu!
Je suis mère! fais grâce à cet enfant! Médite
Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.

Sur ton Dieu qui t'attend! — Femelle, sois maudite!
Page 374. Homme, respecte en moi la femme. — A bas, femelle!

C'est dans un bois, où nul n'était encor venu,
C'est dans un noir ravin, des démons seuls connu,
Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu...

Et renonçant à fuir, et fermant son œil bleu,
Il tomba de cheval, et, morne, épuisé, las,
éleva ses mains suppliantes vers Dieu.
Il dressa ses deux mains suppliantes; hélas!

Autre version du meurtre d'Angus :

[Par ses longs cheveux blonds il saisit l'innocent,
Et d'un revers de main effroyable, enfonçant
Une masse aux vingt dards dans sa bouche qui saigne :
— Tiens, dit-il, as-tu faim? mange cette châtaigne!]

XVIII. L'ITALIE. — RATBERT.

I. LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES.

(*Autre titre :* PREMIÈRE ROMANCE.)

Foulque
Page 377. Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles...

On croit voir sous ses pieds vingt peuples,
Sa couronne est l'armet de Didier...

Aymon qui prit Tarente
Farnèse
Grégoire
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Agrippin et Gilon, Guaymar,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina...

Azzo,
Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Guy, comte de Pardiac et de l'Ile-en-Jourdain,
leur foule
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Malatesta, plissant sa lèvre avec dédain,
Guy, sieur de Pardiac et de l'Ile en Jourdain...

et le marquis Sénèque,
L'exarque Sapaudus que le saint-siège envoie,
Le duc d'Urbin avec son frère l'archevêque,
Sénèque, marquis d'Ast, Bos, comte de Savoie;
Ordelafo, tyran de Forli, Paul Cibo
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo...

Le duc Paul,
Ramire
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze,
Sixte
Este,
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse...

Thaßilon, Acceptus,
Page 378. Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là, les quatre marquis souverains d'Italie;
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie;
Jean, bâtard de Rodez, à la face pâlie;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie...

Ordelafi, sous qui Forli n'est qu'un roseau,
Belgioso, qu'en France on appelle Beaujeu,
Alde Aldobrandini; Guiscard, sieur de Beaujeu,
Avenzo
Et le gonfalonier du saint-siège et de Dieu,
Le même
Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire...

d'Otrante, Sigefroi.
...et le roi de Tarente, Geoffroy...

Materne
Conrad et Thaßilon
Guichard d'Este et Rollon.
De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

La place autour du trône
d'Ancône
de Sienne
Et la place autour d'eux est déserte; et cent noirs...

Barrent l'entrée au peuple
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Guichard, Rollon, portent la croix,
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Aggripin trois...

Si j'omets *marquis de Parme,* ,
Je passe Théodat, prince de Trente, Élie,
Burgrave *aujourd'hui démoli*
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli...

Ranuce *mère*
Page 379. Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque...

Ratbert a près de lui Virgile, son maßier,
Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Et deux hérauts de guerre en soutane d'acier;
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,
Il luit, enveloppé
Il rayonne, entouré
L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme...

et la place est un dôme muré;
Page 380. Tout se tait; les maisons, les bouges, les palais,
méprise
Un seul homme, un vieillard, par mégarde est entré,
Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets;
son Alteße
Il voulait s'en aller, mais Ratbert a dit : reste.
Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

et sourit, on l'admire
Il en parle tout bas aux princes qui sourient.

Il approuve d'abord ce que le roi disait
Page 382. C'est à Malaspina de parler. Un vieillard

Foulque est un homme obscur redoutable;
C'est un homme profond et redoutable; il sait
Page 382. Se troublerait devant ce jeune homme; il sait l'art
morts
D'évoquer les esprits, les djinns, les égrégores,
Teindre sa dague avec le suc des mandragores;
D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégore;
Il teint sa dague avec le suc des mandragores;
Il est sorcier et fait venir les égrégores;
Il teint sa dague avec du suc de mandragore;
destriers *envenimer*
Il sait des palefrois empoisonner le mors...

Quelque adresse est permise
Page 383. Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir...

sage, et fais
Je l'estime plus grand, faisant la différence...

le soldat
Il faut pour l'empereur le puissant palefroi...

Cela dit, vous pouvez,
Votre majesté peut,
César peut, c'est son droit,
Donc, faites! Vous pouvez, sans avertissements...

II. LA DÉFIANCE D'ONFROY.

Le roi pour toute escorte ayant quarante lances.
Le roi d'Arle avec lui
Page 385. Ratbert, pour l'escorter n'ayant que quelques lances...

laissant la terre en friche,
Page 386. Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche...

rudes blasons
vieux
Page 387. Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons...

ont la peau blanche; j'ai les mains noires;
Nos filles sont nous-même; au fond de nos tours noires,
Qu'importe! leur pudeur est la sœur de nos
jeune grâce
Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires...

garder ton donjon sur ta
Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche...

Et c'est bien dit, reprit Ratbert, tâchant de rire,
Page 388. Bien parlé! dit Ratbert avec un doux sourire.

III. LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE.

La fille est Gianna
Page 389. L'enfant est Isora de Final...

Final désert a l'air d'être sous un
L'abandon sur Final a jeté son linceul...

Sa cuiraße était toute en bronze de Corinthe
Rome
Page 389. L'antique Sparte était sur son visage empreinte...

Jeune, il vit les plus fiers, Boniface, Chandos
Page 390. Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,
aube
Pâlir devant son glaive
Fuir devant son épée et devant sa fortune...

Triste toutes les fois qu'une bouche
Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
a
Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé;
Bien
Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
d'ombre et de nuit
serrure horrible et morne
Dans la vieille serrure horrible de l'église.
Quarante ans, ce vieillard qu'à présent on oublie
Page 391. Cinquante ans ce soldat, dont la tête enfin plie...

... et ce vieillard,
se couche au fond d'un noir
Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Il se souvient; tous ceux...
Il médite,
Page 392. Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment; il faut aimer pour jeter sa racine
une décadence
Dans un isolement et dans une ruine...

Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
destin, des jours
Où du bien et du mal, de l'effet, de la cause...

Souvent le soir, ils vont prier dans
Tous les soirs, il conduit l'enfant à la chapelle;

Isora souriant avec
Page 393. L'enfant prie, et regarde avec ses yeux si beaux...

... et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre
Les ancêtres, l'aïeul
soldat
Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
Les triglyphes romains aux pleins cintres
romaine
La légende romane aux souvenirs saxons.

Le doux bruit de son pas trouble le bouc
Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace...

Sur des cercueils romains poursuit
Erre de tombe en tombe et suit des papillons,

Elle cueille des fleurs dans
Page 393. Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave...
Seigneur
Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

Développement de ce dernier vers :

[Car par un nœud secret toujours on voit s'unir
Aux lieux pleins de passé les cœurs pleins d'avenir.
L'enfant volontiers joue à l'ombre des ruines,
La ruine et l'enfant sont des urnes divines
Où l'esprit peut puiser des rêves à pleins bords,
Car le Seigneur y met ce qui reste des morts.]

grands
ces temps que le pied des forts écrase et broie,
Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie...

menace à travers le
Page 394. La grande tour surveille au milieu du ciel bleu...

par vingt clefs mis à l'abri des fraudes,
Le trésor, quand du coffre on détache les boucles,
d'émeraudes
Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles...

Onyx, perles, rubis; l'armure des marquis
Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
Est en or de ducat fouillé d'un art exquis,
Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix...

en s'en allant dit à l'aïeul :
Le nonce, s'inclinant, dit au marquis...

saint
haut
Page 395. Du très victorieux et très noble empereur...

Page 396. Statues
de leurs noces
magnifiques
Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues...

rehaussés du même
Page 397. Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or...

admire l'enfant
Il contemple Isora...

Page 398. Et dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,
Et devisant avec la grâce du
Et souriant
Projets qu'il laisse, avec la grâce du grand âge,
Sans ordre, en en laissant deviner davantage,
Tomber, en en laissant deviner davantage,
Espèce de murmure enfantin du grand âge...

berger
Page 399. Et ce bonhomme en or!...

aidait à vêtir le doux ange, et tandis
Page 400. Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux,
Que les femmes chaussaient ces pieds du paradis,
Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux...

préféraient
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla...

Chants de triomphe; cris de détresse;
Cloche; acclamations; gémissements; fanfares...

olympienne
gigantesque
Page 401. La table colossale en plein air est dressée...

formidable
lamentable
D'une prodigieuse et ténébreuse orgie;
Tout flambe et resplendit; c'est, au lieu de Final,
C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri;
Un pandemonium dans un gouffre infernal.
C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri...

du crime,
Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru...

éclairant toute l'ombre,
A l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre...

d'où fuit l'orfraie et le corbeau,
Sur son faîte vermeil, d'où s'enfuit le corbeau...

Et ce spectre géant porte une torche
Témoin
Valet géant portant un chandelier énorme.

Toute une cour immonde
Tout un monde farouche
Tout un cortège étrange est là...

L'esprit cherche, devant
Ces hommes? En voyant ces convives affreux,
Si ce n'est pas un songe et si c'est
On doute si l'aspect humain est véritable...

sang, la chair, le mal, la joie
Page 402. Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards...

On ne sait quelle pourpre
Quelque chose de rouge entre les dalles fume;
Près du maître sourit Matha, dame de Cume;
l'étrange et rouge
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume...

Satan
l'enfer qui passe, effroyable
Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger...

les tambours, les sistres, les clairons,
Par moments le tambour, le sistre, le clairon,

IMPRIMERIE NATIONALE.

chantaient les Nérons.
Page 402. Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.

Louvre antre
Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

vasques où frissonne flammes
écuelles
Page 403. Des vaisselles où brûle un philtre aux lueurs bleues...

TOUTES LES FAIMS SATISFAITES.

(Autre sous-titre : *Les oiseaux mangent aussi.*)

meurtres
Et les cours sont de leur sang
Page 404. Tous sont morts; et de sang les dalles sont trempées...

Tous les oiseaux au bec féroce et carnassier
Corbeaux, hibous, milans tout l'essaim carnassier,
caps, des bois, des trous,
Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres...

La faim triste est la loi fatale
L'impénétrable faim est la loi de la terre,
l'énigme et doit la taire,
l'énigme qu'il faut taire,
Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère...

Page 405. L'homme exterminant l'homme et riant, épouvante,
L'infini, l'absolu, la lumière
Même au fond de la nuit, l'immensité vivante...

Et le héraut ajoute en tirant son épée
agitant
L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
coupée,
— Qui me contredira, soit sa tête tranchée.

de quelque éclair
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,

son silence
Page 406. Cet enfer a repris sa figure de tombe.

vieillard
marquis
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie...

Par les saints, dit Ratbert, et par ma ville d'Arles,
Marquis, parle! ou sinon, vrai comme je me nomme
Marquis, tu parleras, ou bien si tu ne parles,
Empereur des Romains, roi d'Arle et gentilhomme...

Et l'aïeul
sous ce regard d'où la fièvre s'élance,
muet
Semble, droit et glacé parmi les fers de lance...

L'aïeul
Page 407. Réponds. »

Les yeux fixes, muet, debout devant la porte,
Fabrice sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte...

Tu m'entends, livre-moi ton trésor, vieux pillard,
Çà, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard!

Le chevalet!
La question!
Le brodequin!

C'est elle! mon enfant! mon enfant! elle est morte!
tordant
Page 408. Il crie en se roulant sur la petite morte :
Ils l'ont tuée! ô Dieu! la muraille était forte,
Tuée! ils l'ont tuée! et la place était forte...

Un enfant de trois ans!
Massacrer
Page 409. Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Elle est morte, c'est vrai, je n'avais jamais vu
Tout à l'heure j'étais tranquille, ayant peu vu...

Elle est morte!
Riez tous! Idiot, en effet moi qui crois
sourires
Qu'on peut se confier aux paroles des rois...

tuer
...broyer des orphelins,
Tout petits
Page 410. Des anges, de clarté céleste encor tout pleins!

Oh! quand on me donnait l'éveil, je dédaignais.
On me disait parfois : veillez! je dédaignais.
Rois! j'avais tort jadis quand je vous épargnais...

Est-ce que je sais, moi! d'épouvanter des âmes,
De tuer des enfants et de tuer des femmes...

terreurs
fureurs
Page 411. Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs...

gentille
petite tête
Page 412. Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
Oui, c'est ma faute!
Est-ce que tu m'en veux? C'est moi qui suis là!...

L'homme, levant le fer, fit, pauvre
Et le bourreau leva l'épée, et,
Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
Fit voler dans l'éclair
Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Matha, Sixte, Afranus, tous ces spectres, de sang.
Jusqu'au fond du ciel noir, les ténèbres de sang.
Page 413. Les convives, le trône et la table, de sang.

APRÈS JUSTICE FAITE.

(Autre sous-titre : *Chose dont deux moines furent témoins le même soir.*)

C'est ainsi que finit Ratbert, faux empereur.
Page 413. L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
le voulant enfouir sous l'horreur,
pour que l'ombre à jamais l'enfouit,
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Tremblants,
Pieux,
Les ans ont effacé cette vision noire.

Agapet le pensif,
Pierre le vénérable, abbé de Cluny,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Héraclius, évêque et
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon...

XIX. WELF, CASTELLAN D'OSBOR.

Et lui, silence! ah! quel fier
Page 416. ...Quel fier dédain! quel rude compagnon!
Ah! c'est un vaillant! Certe!
Compagnon de personne.

chevalier
le défenseur
l'altier gardien
Il est le protecteur d'un pays inconnu.

Prêt à jeter l'éclair de ses regards
Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
Sur
Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.

Si quelque agresseur vient, il surgit tout à coup,
Il se tient là, barrant le chemin, rassurant

Il barre le chemin, reste en dehors de tout;
Page 417. La forêt, le ravin, le rocher, le torrent...

Ils sont d'accord.
Page 419. C'est dit. Pour vaincre, ils ont leurs troupes et leurs gens,
Et le dépit amer, force des assiégeants.

En variante à ces deux vers, venaient, dans le manuscrit, six autres vers présentant un développement inédit; Victor Hugo les a biffés, sans doute à cause du dernier hémistiche qui escomptait l'effet final :

Ils sont en force; ils ont leurs troupes et leurs gens;
Et chacun d'eux propose aux autres assiégeants
Sa machine de guerre; on cherche, on se consulte;
Le duc offre l'assaut; le roi, sa catapulte,

L'empereur une tour au dos d'un éléphant
Avec une baliste, et le pape, un enfant.

C'est beau.
C'est un héros!
Page 421. Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.

de raser ton vieux mur,
Page 422. J'aurai bien vite fait d'écraser ton donjon.
Prendre un burg dans ma main comme on cueille un fruit mûr,
Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon...

On ne sait quoi d'informe
Une baraque informe au fond d'un noir fossé.

Page 423. Les odeurs d'Arabie et les délicatesses
D'Égypte, d'Aſsyrie et d'Afrique, et ses tours,
De l'Asie, et telle est la beauté de ses tours
Fières,
Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours.

Te heurter
Page 424. T'attaquer, toi vieillard, j'en serais bien fâché.

Je t'offre dans ma ville allemande et latine
Rends-nous ton burg.
Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine...

soleil
...Je t'offre le midi.
des lys dans un jardin vermeil.
Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.

Bohême
Page 425. Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu?

Je suis l'homme de blanc vêtu.
Moi, j'ai les clefs : La force est moins que la vertu.
Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
chefs d'armée
tous les glaives nus et tous les chars de
Que tout le roulement des machines de guerre.

Il a l'essaim de guerre et j'ai l'essaim du miel.
Le grand César ne peut rien donner d'éternel.

Princes, vous êtes ceux qu'on nomme avec des pleurs
Page 427. La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs.

Toi, le duc, tu meurtris le peuple; toi, le roi,
Le genre humain subit le duc, souffre le roi...

[Si je vous parle ainsi, c'est que j'ai mes raisons.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi, je suis
Je suis l'homme pensif qui vit loin des maisons.
Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
Je suis l'âpre habitant des hautes solitudes.]
Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.

Qu'est ce que j'ai? Ce vent que nul frein
Page 427. On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit...

...Je crois
O loups! mes bons vieux loups, ce désert où nous sommes
[Le pape a des bourreaux. Christ avait des apôtres]
Je hais tes patenôtres
En Dieu. Prêtre, entends-tu? Quoi! ce bois où nous sommes,
Va-t'en, pape! tu n'es qu'un roi comme les autres.
Tente les rois! Les rois n'ont pas assez des hommes!

Ces quatre vers inédits se rattachent au développement qui précède :

[Il ne leur suffit pas d'être, c'est pourtant beau,
Des bandits, et de faire à la gloire, au tombeau,
Courir les légions, qui sont des populaces.
Il leur faut nos rochers, nos sapins et nos glaces.]

Sachez vous contenter
Ah! vous êtes gênés de voir un chevalier
Page 428. Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
Dans la claire-voie âpre et sombre du hallier.
De ce tas de vivants que vous exterminez!

Ces vers inédits continuent l'invective aux rois :

[Et vous osez venir parler aux gens de bien,
Rois ivrognes, ayant sur vos bottes rougies
L'éclaboussure immonde et vile des orgies!
....
Je défends contre tous les bergers innocents;
Je couvre de mon corps la farouche montagne,
Je protège l'enfant que sa mère accompagne,
La cabane humble et douce aux portes sans verrous,
Et les pâtres chantant dans la flûte à six trous
Faite avec un jonc creux bouché d'un peu de cire.]

sécher
Page 432. Je voudrais me chauffer devant la cheminée...

Entre. J'ai de quoi faire un nid dans
Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.

LE POËTE À WELF.

altier, pensif,
l'homme auguste, altier, sacré,
comprend peu l'homme âpre et démesuré,
Page 436. Elle livre quiconque est par le sort livré...

Calme, tu pratiquas cette maxime auguste.
Un jour les voyageurs sur ton rocher robuste
Que cela soit possible ou non, fais ton devoir.
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir,

L'homme seul sous les cieux peut être un astre noir,
Page 436. Vaincu superbe, au fond du précipice noir,
Les papes et les rois rayonnent les ténèbres;
Et les yeux chercheront ton fantôme sublime
l'aube pure
Tu mêlas un feu pur à ces clartés funèbres.
Sous l'entre-croisement des branches de l'abîme.

XX. LES *sept* QUATRE JOURS D'ELCIIS.

(*Autres titres :* LES REPROCHES DU VIEUX PISAN.
LA TRISTESSE D'ELCIIS.)

Ferrare?
Page 437. Vérone se souvient d'un vieillard qui parla
Sept jours durant, au sombre héritier...
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
L'empereur Othon trois *homme*
A l'empereur Othon qui fut un prince oblique...

aux quatre coins *quatre*
Ayant sur les degrés du trône douze rois.

sept longs jours
Page 438. Il parla quatre jours...

lèvre
[La bouche insulte et ment; et c'est pourquoi, roi d'Arle,
Page 439. Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire?
Je n'aime point parler et je hais qu'on me parle.]
Puisque vous avez vu que je comptais me
Pourquoi faire parler celui qui veut se taire?
, tant que dans la bouche il lui reste
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
Faire parler un vieux
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent,
Je parle, je le sais, devant des princes, sire.
On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
Cet honneur m'est venu sans que je le désire;
Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
manière
Et, même vous présent, c'est ma façon à moi,
Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en;
Sire, de parler plus à l'homme, et moins au roi.
Pourquoi m'y faire entrer moi le vieux paysan
de la tête aux pieds la rudesse
Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre?
est-on dans la mode
Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre
Aux simarres de soie une pièce de cuir?
Une pièce de cuir aux pourpoints de velours?
Soit. Je parle, ayant peu l'habitude de fuir.
Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Ils étaient d'humeur fière, ardents, aventuriers,
Page 440. Leur galop rendait fous les libres étriers.

Et menaient vivement les besognes de guerre.
Et priaient Dieu tout droit,
Page 441. Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire...

captieux,
Et dédaignaient l'argot du moine chassieux...

Choisir l'heure et le lieu leur semblait puéril;
C'est avec la gaîté du rire puéril
Calmes, ils se jetaient
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril;
Chacun de ces vaillants était une épopée;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée...

Et ces hommes, dont l'âme à toute heure était prête,
Ces gens-là regardaient en face la
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête...

songer
rougir
Page 442. Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.

cœur
Vous avez l'appétit large, le front étroit...

rares
Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
femmes qu'on force et des meurtres
Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
châteaux
places
Des introductions dans les pays par fraude...

par adreſſe
lâchement
D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis...

, ingrat, vil, effronté.
Oui, ce moment eſt triſte à voir, en vérité.
Page 443. Je ne vous cache pas que je suis attristé.

Souffleté
Défié par Venise, on regarde Modène.
On peut vous affronter, rois, quoique altiers et vains,
quoique arrogants et vains
Vous pesez le péril, rois. Quoique altiers et vains...

d'audace ou d'oubli
Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
D'infamie ou d'honneur
Et de témérité qu'il est prudent d'avoir...

Je vous l'ai dit déjà; tant mieux! je le répète.
Vous avez fait sans peine, ô clients des sibylles,
Vous avez fait sans peine, ô sonneurs de trompette,
Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles,

chétifs d'échine
faibles d'épaule
Page 444. Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau...

Achille
Page 444. Davus remplace Alcide, et Thersite Thésée.

Deux vers retrouvés et formant variante :

[Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier,
[Je mettrais volontiers, connaissant vos altesses,
Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
Rois, entre mon argent et vos délicatesses,]
Entre vos probités et mon argent, mes maîtres...]

l'embonpoint
Page 445. Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit...
que dans cette serre
Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre.
Cette guerre est terrible
L'adversaire est superbe et plaît.

triste; et l'on a
Page 446. C'est hideux; et j'ai honte et peur, en vérité,
De lutter dans la nuit contre une larve obscure,
D'attaquer une larve au fond d'une masure,
piqûre.
Et de combattre un trou d'où sort une morsure!

des fils du
est le nœud central de tout ce
Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.

Les choses en sont là qu'on a pour son argent
d'hosanna
pardon
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière...

La mitre a l'or dessous et les perles dessus.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.

La bourse du quêteur passe par les
siège
Page 447. Le saint-père quémande à travers vos barreaux.

faire
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense...

Tant d'argent pour entrer, et tant d'or pour sortir.
Dispense *dispense*
Péage pour entrer, péage pour sortir;
L'ordinaire
Le baptême, c'est tant...

de la prière
Un marchand sacré vend sa pourriture au mort.

Du mot aimer qu'on gratte, on fait le mot payer;
Jésus disait : aimer; l'église dit : payer.

Vous applaudit après vos trahisons
Page 448. Qui vous bénit après vos guets-apens...

corruption
perversion
Page 448. D'où la difformité de la raison publique.

Le prêtre est en travers
Page 449. On a le prêtre, là, dans le fond du gosier...

Ainsi que l'arc-en-ciel la rose
Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage...

vive sans rien payer
Que l'ours rôde en dehors du fisc...

Les pillages, les dols, et les contorsions!
Page 450. Ces pillages où Rome a plusieurs portions!

insulte
lâcheté provoque et choisit
La couardise appelle au combat la faiblesse!

Vautours
Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart...

Ah! prêtres ténébreux autour desquels on doute!
Page 451. Ces prêtres qui pour ombre ont derrière eux le doute...

Sycophantes
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable...

Hypocrites pillards, larrons sacrés, malheur!
Ah! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur!

bourreau;
Gulfe? c'est un butor; Népi? c'est un goujat;
Page 453. Le duc Sforce est un sbire; il faudrait qu'on plongeât,
Il faudrait que quelqu'un d'honnête l'enchassât,
Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat..

Quels princes et quels rois que tous ces rois qu'on a!
Thomond tua Ranuce; *empoisonna*
Sixte étrangla Thomond; Urbin extermina
Étrangers presque tous, ou bâtards;
Montecchi; le vieux Côsme égorgea Gravina...

Pons qui tient Pignerol, Cosme qui tient Bergame
Paggi
Sforce *par derrière*
Litta fait poignarder dans un bal à Bergame...

Le duc d'Urbin, fameux pour avoir pris le sac...
Guy
Jean massacre Borso; Pons dérobe le sac...

J'ajoute que le temps misérable
honteux et lugubre
Page 455. Ah! le siècle difforme et funeste où nous sommes...

vos altesses
Page 456. Dieu sans doute a voulu, sire, que votre altesse

Courbassent un moment le front sous nos tristesses.
Page 456. Vît l'indignation qui sort de la tristesse.
qu'aux mauvais jours
Je sais que par moments le public devient froid...

Un grand signe de honte
du malheur
Le comble de la chute étant l'indifférence...

Rois, tout est complaisance,
Tous sont traîtres à tous; et la foule se rue
dévorer les os des vaincus
A traîner les vaincus par les pieds dans la rue...

Et la fanfare suit, misérable,
L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime...

Tous baisent les talons des grands forfaits vainqueurs!
Page 457. Pas une résistance illustre dans les cœurs!

Caligula, Andronic
Page 458. Pisistrate, Lanfred, Hippias, Foulques-Nerre...

Mes aïeux siégeaient au Janicule,
Vous dites : « Devant moi, tout fléchit et recule...

vos prêtres
Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, mes maîtres;
Vous flattent; vous mourrez,
Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres...

Et du Brutus vénère
Du Chéréas quelconque on applaudit l'audace.

à vous, princes moroses
Page 460. L'éternité n'est point dans vos apothéoses...

Tout croule; en votre esprit, ce sombre avenir
Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte...

...et qu'on est des vers et des cloportes,
Page 461. ...et que rien ne remue à vos portes...

j'accepterais l'affront;
moi, je boirais l'affront;
Que moi, le vieux pisan, je courberais le front...

chagrin
ennui
douleur
Page 462. Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.

vos noms,
A vos tours, à vous, sire, et de la quantité
indignité.
De mépris qui convient à votre majesté.

Pendant que vous passez votre temps aux couteaux,
embûches, aux coups de dés ou de couteaux,
Aux meurtres, aux festins abjects, aux jeux brutaux,

Aux vols, à vous tirer dans l'ombre les manteaux
Page 462. Aux pièges qu'on se tend de châteaux à châteaux...

L'empereur de Byzance
Page 463. Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné...

des sierras
Ils viennent de Nubie, ils viennent des Ardennes.

à ma Rome
Chaque passant arrache au vieux temple une brique.

Comme vous ne voulez de chefs qu'à votre taille,
Ces grands commandements sont à la
Comme vous ne croyez qu'à votre
Page 464. Ici, quels chefs a-t-on? qui? de la valetaille.

Les hommes d'autrefois dont je suis sont vos maîtres.
Page 466. La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.

des exploits la lâcheté
Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.
, je les vois;
Les signes de ce temps, les voici : des clairons,
Les fanfares autour des camps et des pavois,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts...

du grand Scipion
Page 467. Ou de Cincinnatus...

jour
De supprimer le vrai, d'anéantir le droit.
Page 468. De le vaincre, et d'aller aux cieux tuer le droit.

Immobile et muet,
Ainsi qu'on l'avait dit,
Sans prononcer un mot,
Page 469. Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément...

Quand l'homme eut terminé, le roi d'Arles fit signe
Vu la solennité du jour,
Et consulta des yeux les rois; puis il fit signe...

Et quand il vit la hache à tomber toute prête,
Se tourna vers la hache et dit : — Je te salue.
Il dit aux cinq rois, grave et
Regardant les cinq rois et leur montrant sa tête,
Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
Et souriant, il dit : Vous avez raison tous
Et vous avez raison. Vous, princes, et vous, roi,
Ainsi de me l'ôter,
Rois, de me la couper,
De me la retrancher, l'ayant de plus que vous.
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.

Première version établissant la comparaison des *Gens de guerre* d'autrefois et des gens de guerre d'aujourd'hui (*Deuxième jour*) :

[Car la mode est venue entre les capitaines
D'être moins brave avec des mines plus hautaines,

Et l'on joue aujourd'hui cet héroïque jeu
De s'insulter beaucoup et de s'attaquer peu,
hardiment
D'aiguiser savamment la pointe d'une lettre,
Et puis de s'habiller de velours, et de mettre
Tout le beau de la guerre en plumets fanfarons,
Et toute la fierté dans le bruit des clairons.
Nous autres, nous savions que mourir c'est se taire;
Notre bataille était une mêlée austère;
Nous faisions rarement des dépenses d'esprit;
Tout notre style était de notre sang écrit;
Et nous nous préparions aux fêtes de la lance
Par la sévérité tranquille du silence;
Ou quand, poussés à bout, par hasard nous parlions,
C'était avec des cris ainsi que les lions.]

Il faut placer dans la bouche d'Elciis ces six vers inédits écrits à la suite de variantes sur LES QUATRE JOURS D'ELCIIS :

[Sire, tout ce qu'on fait de choses violentes
Et lâches dans ce monde abject de toutes parts,
félonie
Toute la trahison et tout l'outrage épars
où Dieu pour nous punir nous mène,
Sur cette terre en deuil, que l'ombre a pour domaine,
Rattache dans la triste et sombre bouche humaine
Le crachat de Caïphe au baiser de Judas.]

XXI. LE CYCLE PYRÉNÉEN.

I. GAÏFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE.

Ce chef a comme un roi son conseil
Page 472. Gaïffer a sa cour plénière de barons...

...et ses prévôts
Jéhovah
à Gaïffer plus qu'à Jésus-Christ
Sont plus qu'à Dieu le père à Gaïffer dévots.

pour de l'or livré le grand Aymon
Puis il a vendu l'homme illustre et brave,
Il a, pour cent francs d'or, livré son maître Aymon...

Page 473. Une autre pierre avec une autre forme humaine
Apparaît sous la pioche et la pelle, et des deux
Perce l'ombre, affreux spectre au fond d'un trou hideux;
Cet effrayant cadavre était le plus hideux;
Et ce cadavre était le plus sombre des deux...

des racines de l'herbe
Page 474. Et fit, sur le talus, flamboyer les brins d'herbe
Comme un fourmillement de vipères de feu...

II. MASFERRER.

brigands
bouchers
Page 475. Ceux-ci basques, ceux-là catalans, méchants tous...

Et, du pertuis d'Irun
Du pertuis de Biscaye au pas de l'Argentière...

...pas un coin de ravine où ne grince
d'un loup
d'une hydre
La mâchoire d'un tigre ou la fureur d'un prince...

La tyrannie avec le fer du glaive creuse
son code légende
Sur la terre sa forme et sa figure affreuse...

sauvages, hérissés
Or jamais ces vieux pics pleins de tours, exhaussés...

Sur l'horizon terrible ils sont
Ils se dressent, chaos de blocs démesurés...

n'éveillent l'esprit que du côté
Page 476. Ils sont la vision colossale et lugubre...

brume
d'aube et de brouillard
Sur la montagne d'ombre et d'aurore baignée...

font de l'épouvante en grand
Page 477. Ils sont les grands marcheurs de nuit...

d'or, d'argent, d'étoffes,
Un torrent de bijoux, de piastres, de vaisselle...

passants naît du
Le vol des routes suit le pillage des villes...

haie impénétrable est bonne à
La feuille traître accueille et couvre l'embuscade...

Il se complote là quelque étrange rapine
Et, pour l'été qui vient, préparent la rapine,
Page 478. Et préparent les vols, les meurtres, les descentes;
Pendant cachés sous l'aubépine
Tandis que les oiseaux, sous les feuilles naissantes,
d'août les frissons
Joyeux, sentant venir les souffles infinis...

Genèse,
A quoi bon ta splendeur, ô sereine nature...

prés, les bois, les nids
prés et les rayons,
Les sources et les prés et les oiseaux divins?

l'ombre et l'herbe et le
Page 479. Quand elle prête au mal son gouffre et son torrent,
Aux hommes que la guerre ou que le vol
S'associe aux fureurs que la guerre combine...

Horreur sainte!
Forêts! gouffres!
Grands asiles!

Tout semble sous un voile, espace, azur, parfum,
L'homme est de trop; souillé, triste, il est importun
Lumière; et le passant a l'air d'un importun.
A la fleur, à l'azur, au rayon, au parfum...

Les pièges sont dressés
L'œuf du meurtre est couvé
Page 480. On parle, on va, l'on vient; les guets-apens sont prêts...

La plaine guette au loin l'horizon qui
On regarde quel point de l'horizon s'allume,
Écoute
On entend le bruit sourd d'on ne sait quelle enclume,
Observe
Surveille
On guette ce qui vient, surgit, monte ou descend...

de l'Aragon
Page 481. Or, dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre...

brigand qui vient d'en bas et
C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul...

qui l'aime et dont le vent l'anime,
La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
à l'abîme
Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes...

Page 482. La façon dont il va le long d'une corniche
Épouvante l'oiseau lui-même qui s'y niche.
Fait peur même à l'oiseau qui sur le roc se niche.

révolter
écumer *torrent*
Faisant vociférer l'eau dans le gave amer...

Ce grand passant rêveur ne veut aucune approche.
Pour la terre, il s'éloigne, et, pour l'astre, il s'approche.

Le rocher monte à pic
Page 483. L'antre est comme enfoui dans les ronces grimpantes...

On voit ce Masferrer
Tel est l'homme. On le voit
Page 484. Cet homme s'aperçoit de très loin en Espagne.

Masferrer pour sa part a pris la
Et son royaume à lui
La part de Masferrer s'appelle Liberté.

la vengeance, la crainte,
Page 485. La malédiction, cette voix fauve et sainte...

Voilà ce qu'on disait d'Auch à l'Aquatonta.
Les pâtres de Héas et de l'Aquatonta.

LE CASTILLO.

(Autre sous-titre : *Le château chef-lieu.*)

charnier
tombeau
Page 486. L'archer fourmille là comme au cercueil le ver.

Au centre,
Étincelle une table
Autour d'un tréteau vaste où fument tous les mets...

mangeurs
vivants
Ces hommes écaillés de lumière et de braise...

Embryons du tyran
Page 487. Germes du maître altier que l'avenir construit...

Vasquez
...C'est Pancho que la crainte accompagne,
Azenaro, *qui ne boit jamais d'eau,*
Genialis, Sforon qu'Urgel a pour fardeau...

Page 488. Dans les ombres
Un grand fourmillement d'armes et de soldats.
Fourmille tout un monde horrible de soldats.
Marche et se meut l'armée horrible des sierras...

sera la roche, à qui le château fort?
Page 489. A qui le mont? à qui la ville? à qui le fort?

LES DEUX PORTE-SCEPTRE.

(Autre sous-titre : *L'offre.*)

Dans une gorge obscure où le vent s'amortit,
au fond d'un pli de deux
gave entre les murs de deux hautes
Page 492. Un torrent effréné roule entre deux falaises...

L'hiatus
Le ravin divisant les deux monts
L'affreux souffle sortant du gouffre...

calme, assis, sourd aux ravins grondants,
Le bandit, que les rois apercevaient dedans...

une trousse
Page 493. L'homme avait à ses pieds un vieux carquois de cuir
D'où les flèches sortaient comme les trous d'un crible
Plein de ces dards qui font de loin trembler la cible.

Padres, Tarifet,
Page 493. Fervehan, Gildebrand, don Blas, don Juan, don Sanche...

exploit
Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faîte...

ô roi
homme,
affreux
Remplace le nuage, ami, par la lumière...

autour de lui qu'une éternelle
Page 494. N'ayant rien à ses pieds qui ne soit une fête.

III. LA PATERNITÉ.

(*Autre titre :* LE SOUFFLET DU PÈRE.)

Par-dessus
Page 495. Don Ascagne est le fils. Nager dans les torrents,
Les ravins, et les tours conquises et tombées,
Dompter l'ours, être un comte âpre et dur comme un rustre,
Les montagnes l'ont vu faire des enjambées;
Ce furent là les mœurs de son enfance illustre;
d'où Pélage sortit
Il étonnait les monts où l'éclair retentit...

d'Algarve
Tout le pays qui va d'Irun à Lojariz...

un géant entrer dans
Il verrait Annibal attaquer sa montagne...

Page 496. Les vents dont un courroux difforme emplit la bouche
s'attaquant ainsi que des vautours,
Soufflent là sans relâche, et le nuage noir
Y soufflent et s'y font une âpre guerre entre eux,
Et la tempête vient secouer sur ces tours
Secoue éperdument sur le hautain manoir
Et sur ses tours la pluie en longs fils ténébreux
L'averse, les éclairs, l'ombre, à travers son crible;
Tombe comme à travers les mille trous d'un crible...

Après ces vers venaient les quatre vers que nous allons reproduire et qui ont été supprimés dans la version définitive :

Quand un miramolin quelconque, un sarrasin
Est là, sultan féroce avec tout son essaim,
Et dispute aux chrétiens la victoire ébauchée,
Jayme survient, et Jayme achève la bouchée.

Il hait la violence, et tient pour bâtardise
Ce n'est pas un voleur, il ne veut pas qu'on dise
L'âpreté des barons pillant la marchandise;
Qu'un noble a droit de prendre aux juifs leur marchandise;
mange du pain noir,
Il jure rarement, donne de bons avis...

IMPRIMERIE NATIONALE.

joug
frein
Page 496. Il est sans peur, il est sans feinte, il est sans tache...

Chaque fois que ses feux de monts en monts ont lui
Cette gloire hautaine et scrupuleuse a lui...

Chaque fois qu'il a fait des signaux sur
Page 497. Appels mystérieux flamboyant sur les cimes,
Les vautours discordants
Le vautour à l'œil rouge
Les tragiques vautours...

Il a fait dans son temps des choses inconnues,
Il fut hardi.
Et superbes...

Page 498. Jadis la guerre, ayant pour loi l'honneur grondeur
N'était rude et n'était fauve qu'avec
Et la foi sainte, était terrible avec pudeur...

Et l'on a volé tout,
On s'est gorgé de meurtre et l'on a mis le feu
Les noirs effondrements mêlés aux tourbillons
Aux toits pleins de vivants, au cloître,
A tout, au cloître, au chaume, aux toits, aux morts, à Dieu.
Ont dévoré la ville, on a crié : Pillons!
On a pillé, tué, broyé,
L'incendie
Et ce meurtre a duré trois jours; puis don Ascagne,
ivres dans sa
A ramene ses gens de guerre en sa
Vainqueur, a ramené ses gens dans la montagne...

Page 499. Enfin, en admettant qu'on doive quelque chose

effrayant,
Page 500. A l'homme qui nous mit dans ce monde mauvais,
que l'heure emporte en s'enfuyant,
A ce vieillard avec les heures s'enfuyant,
Il m'a délié, soit, c'est fini, je m'en vais.

Voir ce qu'on nomme un père est un trouble
Je me sens fauve, et voir son père est importun.

Page 501. Et l'on eût dit que rien de ce que l'homme écoute,
Murmure, ébauche, entend,
appelle ou construit,
Chante, invoque ou poursuit, n'osait sous cette voûte...

Le père pour le fils contient tous les aïeux;
Ah! j'ai vécu; je suis un homme glorieux...

Page 503. ...et j'ai pris et secoué les princes
Noirs, nombreux, qui tenaient captives les
Nombreux et noirs sous qui râlaient trente provinces;
Pedro, Sergius, Bermudo,
Gil, Vermond, Araül, Barruza, Gaïffer...

Le vieillard à genoux
Ce fier vieillard tremblant sentit, plus doucement
Le farouche sépulcre est vivant par moment,
Que n'eût fait une mère au nouveau-né qui joue,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
La grande main d'airain lui caresser la joue.
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *LA LÉGENDE DES SIÈCLES.*

La Légende des Siècles est la première œuvre datée de Guernesey. Pour mieux comprendre comment l'idée de ce chef-d'œuvre est née, par quelles phases successives elle a passé avant de recevoir sa consécration définitive, il faut remonter à quelques années en arrière, jeter un coup d'œil rapide sur les événements et se placer dans le cadre et le milieu où le poète a vécu.

Le 27 octobre 1855, Victor Hugo était expulsé de Jersey. Un délai de cinq jours lui était accordé, mais il n'attendit pas jusqu'au 2 novembre; il quitta, le 31 octobre, l'île qu'il avait habitée pendant trois ans et trois mois.

Le récit de son voyage tient en quelques lignes dans ses carnets :

> Parti de Jersey à 7 h. 1/4 du matin. Arrivé à Guernesey à 10 h. Mer grosse. Pluie. Rafales. Jersey rocher, puis nuage, puis ombre, puis rien. Abordage difficile. Vagues énormes. Petites barques surchargées d'hommes et de bagages. Foule sur le quai. Les proscrits Bachelet, Dessaigne, Thomas, Fruchard, etc. Toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai traversé la foule. La réception n'est pas de mauvais augure. Victor est avec moi.

Il avait emporté ses nombreux manuscrits : *les Contemplations,* qu'il achevait; *Dieu,* écrit tout entier dans cette même année et terminé le 12 avril 1856; des fragments assez considérables de *la Fin de Satan,* datés de 1854; quelques chapitres des *Misérables;* quarante-cinq pièces publiées plus tard dans *les Quatre vents de l'Esprit,* cinq pièces des *Années funestes,* enfin cent seize pièces sans destination spéciale; vingt-trois sont entrées dans le cadre des *Petites Épopées,* notamment *Première rencontre du Christ avec le tombeau, Au lion d'Androclès, la Vision de Dante, les Pauvres gens, Inferi;* le reste de cette moisson a formé plus de la moitié de *Toute la lyre.*

Le départ avait été si rapide que Victor Hugo n'avait pu s'assurer un logis; il se réfugia provisoirement à l'hôtel de l'Europe, au prix de « cinq francs par jour et par personne ». Il y resta dix jours, du 31 octobre au 10 novembre; c'est là qu'il écrivit, le 2 novembre, la dédicace des *Contemplations : A celle qui est restée en France.*

Mais il n'était pas facile de travailler ainsi en camp volant. L'essentiel était de s'installer au plus vite. Il loua *Hauteville-House,* qu'il acheta plus tard; la maison était vide, on s'organisa comme on put, avec des meubles d'occasion; nous avons retrouvé dans les carnets le contrat de location mentionnant « les fauteuils, tentures et rideaux défraîchis ». Il fallait pour l'instant s'en contenter : sept mois de séjour à Bruxelles, la brusque expulsion de Jersey ne donnaient pas, pour l'avenir, de grands gages de stabilité.

Pourtant Victor Hugo, poussé par son besoin d'activité, son goût d'artiste, commença bientôt à refaire son nid; il n'avait plus de meubles à lui, il en fabriquerait! il entreprit, comme il le disait lui-même, «la chasse aux coffres» : coffres anciens de tous styles, de toutes époques, Louis XIII, renaissance, gothique, à arabesques, à fleurs, panneaux

sculptés, bas-reliefs, tout lui était bon à désarticuler, à disloquer, et, de cet amas de matériaux informes, sortait quelque meuble étrange, où tous les styles étaient confondus, et sur lequel la main du maître sculptait ou peignait, entre deux strophes, quelque dragon ou quelque animal apocalyptique.

Les Contemplations parurent le 24 avril 1856, près de six mois après l'arrivée à Guernesey. Leur succès avait dépassé toutes les espérances, deux nouveaux volumes étaient annoncés au dos de la couverture : *Dieu* et *la Fin de Satan,* et Hetzel, émerveillé, avait hâte de frapper un nouveau coup et de profiter de la vogue des *Contemplations.*

« Est-ce bien difficile de venir de Paris à Guernesey ? écrivait-il à Charles Hugo. — Rien de plus aisé, répondait Victor Hugo, Vacquerie peut vous expliquer l'itinéraire, et Hauteville-house, encore masure, vous recevrait à bras ouverts. Car cette masure a des bras — et même un cœur qui vous aime. »

Hetzel fit donc, dans le courant de l'été de 1856, le voyage de Guernesey. On parla tout naturellement des *Contemplations,* puis des deux volumes annoncés; tout le poème *Dieu* était terminé, *la Fin de Satan* serait achevée à bref délai. Dans la conversation, Victor Hugo fit part à Hetzel d'un projet, vague encore, quelques petits drames tirés de l'histoire et de la légende... et il jeta le titre, qui tout aussitôt séduisit Hetzel : *les Petites Épopées.*

Ce titre, inscrit pour la première fois au dos de la couverture de *la Vision de Dante,* terminée le 24 février 1853, ne se retrouve que trois ans plus tard, le 10 juin 1856, sur le manuscrit de : *Changement d'horizon.* Encore une fois, tout cela n'était encore que l'idée dans l'œuf, une idée qui devait mûrir plus tard et à loisir.

Force était donc de patienter. Hetzel quitta Guernesey convaincu que *Dieu* et *la Fin de Satan* précéderaient *les Petites Épopées.* Revenu à Bruxelles, il réfléchit, sonda le terrain. Si magnifiques que fussent les sujets des deux poèmes annoncés, si puissante qu'en fût l'inspiration, peut-être y avait-il quelque inconvénient à faire paraître, après le triomphe des *Contemplations,* deux volumes de poésie pure? il redoutait « quelque réaction de l'envie ». Il écrivait à Victor Hugo, le 17 mars 1857 :

Vos volumes de *Dieu* et *Satan* trouveront embusqués tous les ennemis que *les Contemplations* avaient mis en déroute.

En me souvenant de ce que vous m'avez dit à Guernesey, j'imagine que vous avez en portefeuille de quoi consterner tous ceux qui vous attendent avec des articles tout faits à vos ouvrages annoncés *Dieu* et *Satan,* je veux parler des *Petites Épopées.* Si vous êtes prêt pour ces deux volumes ou pour l'un des deux auquel *le Revenant* est une merveilleuse réclame, je suis sûr d'un second triomphe.

Et Hetzel faisait les offres suivantes : 6,000 exemplaires des deux volumes *Petites Épopées,* in-8°, et un minimum de 15,000 francs; le prix de l'édition belge s'ajoutait aux 15,000 francs. Au cas où Victor Hugo ne serait pas prêt pour *les Petites Épopées,* Hetzel lui demandait *les Misérables.*

Le poète n'était pas homme à se laisser intimider par une menace d'articles hostiles, mais il se sentait saisi, hanté par son nouveau poème qui, depuis près d'un an, s'était précisé, imposé à son esprit. Quand il reçut cette lettre d'Hetzel, le 17 mars 1857, il avait déjà vingt-huit pièces toutes prêtes. Citons-en quelques-unes. La première, qui figurera dans le second volume de cette édition, remontait à 1840. C'était *la Chanson des aventuriers de la mer,* datée du 29 octobre, pendant son voyage du Rhin. Il avait, de la même époque, deux Petites Épopées : *le Mariage de Roland* et *Aymerillot,* poèmes types de la nouvelle œuvre; huit pièces de 1846 à 1854, et enfin en 1854 même, de la même source d'où était

déjà sortie la seconde partie des *Contemplations, Dieu* et *la Fin de Satan,* avaient jailli les vers : *Au lion d'Androclès, Inferi, les Paysans au bord de la mer, Océan, Tout le passé et tout l'avenir.* Des liens de parenté existent manifestement entre ces pièces et celles des *Contemplations* intitulées : *Horror, Dolor, Paroles dans la nuit, les Mages, Ce que dit la bouche d'ombre;* toutes ces poésies, écrites à la même époque, formaient comme les anneaux d'une chaîne immense et sans fin; l'inspiration, se transformant, s'élargissant, se haussait jusqu'au poème épique en 1856, dans *le Romancero du Cid.* Cette pièce doit avoir ici sa place à part, parce qu'elle marque pour ainsi dire la naissance des *Petites Épopées;* nous avons recherché ses origines, et dans les innombrables feuilles détachées des manuscrits de Victor Hugo, nous avons retrouvé deux vers du *Romancero du Cid* écrits dans les circonstances suivantes :

En 1825, lors de son voyage à Reims, Victor Hugo avait un livre de route; il en détachait parfois une feuille blanche pour noter un vers, une pensée, ou même pour écrire une lettre : « Je détache une feuille de mon livre de route », écrivait-il à Mme Victor Hugo en 1825. Or, sur un de ces feuillets se trouvent deux strophes des *Deux archers,* publiés dans *Odes et Ballades* en 1826, des vers sur *Balma* qui n'ont vu le jour qu'en 1893 dans *Toute la lyre,* des pensées de *Littérature et Philosophie mêlées.* Il voyageait alors avec Charles Nodier qui, arrivé à Reims, découvrit une ancienne édition du *Romancero;* Victor Hugo le lut pour la première fois, et, sur un coin de la feuille détachée du livre de route, il nota en 1825, c'est-à-dire trente et un ans avant de commencer *le Romancero du Cid,* ces deux vers qu'il reprit en 1856 et qu'il publia dans la nouvelle série en 1877 :

> Chimène eut sa gorgerette
> Pleine de fleurs et d'épis.

Victor Hugo, avec ces vingt-huit pièces, qui sont en quelque sorte les jalons de son œuvre, voit nettement ce que sera le livre et il écrit, le 26 avril 1857, vingt-quatre vers :

> Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
> Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit?

Il terminait par ce vers :

> C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée.

Dans un coin de la page, il inscrivait les lettres P E (*Petites Épopées*) et le mot Préface, qu'il biffa plus tard.

Ces vingt-quatre vers forment le dernier feuillet de *la Vision d'où est sorti ce livre.* Ce n'était alors qu'un simple fragment et comme la conclusion de la pièce qu'il devait écrire deux ans plus tard.

De 1857 aussi cette

ÉPÎTRE-PRÉFACE.

....

> J'habite sur un mont et j'ai sous moi la mer.
> La vague et l'ouragan sont mes seuls voisinages.
> Plusieurs de mes héros, plusieurs des personnages
> Qui vivent dans les chants de mon poëme altier,
> Qui ne se laissent pas vaincre ni châtier
> Et sonnent sous la foudre ainsi que des enclumes,
> Sont des rochers d'ici, debout dans les écumes,
> Que j'ai mis dans mon livre, et que j'ai copiés,
> Ayant cet infini formidable à mes pieds,
> Avec...

La pièce ne fut pas achevée.

L'idée primitive se précisait encore plus nettement dans une série de notes prises sur des petits bouts de papier, en vue de la préface en prose qui ne fut écrite que deux ans après, le 12 août 1859.

Son souci est d'établir tout d'abord le lien qui existe entre ses poésies antérieures et l'œuvre nouvelle :

> Ce que c'est dans la pensée de l'auteur que *les Petites Épopées?*
>
> Les quelques personnes qui ont bien voulu lire ce qu'il a écrit peuvent s'en faire une idée en se rappelant diverses pièces écrites dans d'autres livres de lui, *le Feu du ciel, l'Expiation, le Revenant.*

Plus précise encore est cette autre note :

(Où est la tentative ? où est la nouveauté ?)

Ce livre a été écrit, l'esprit de l'auteur étant pour ainsi dire sur une des frontières les moins explorées et les plus vertigineuses de la pensée, au point de jonction de l'élément épique et de l'élément dramatique, à cet enr oit mystérieux de l'art qu'on pourrait appeler, s'il était permis de citer de si grands noms à propos d'une œuvre si obscure, le confluent d'Homère et d'Eschyle ; lieu sombre où le Romancero rencontre Job, où Dante se heurte à Shakespeare qui écume.

Tentative de mélange des deux courants, d'amalgame des deux souffles, de fusion des deux éléments ; plus une vue à travers les ténèbres sur l'homme ; voilà ce livre.

Victor Hugo marquait précédemment le caractère épique et dramatique de l'œuvre ; dans la note suivante, son histoire de l'humanité se dessine sous la forme d'un plan encore embryonnaire.

PRÉFACE.

L'histoire, la tradition, la légende, la fable, la religion, la philosophie, la nature depuis l'homme jusqu'à l'âne, la conscience, la science, les croyances, les superstitions, les siècles, les peuples, l'humanité, en un mot, prise par le côté épique, vue par l'angle héroïque (et surprenant) se reflétant et se transfigurant, à la fois lumière et leçon, aux yeux de l'homme devenu pour ainsi dire son propre spectateur, dans une sorte de miroir grandis sant et pourtant réel, voilà ce que serait ce livre s'il était jamais complet ou complété, si l'auteur avait pu exécuter ce qu'il a entrevu, si le livre qu'on fait était le livre qu'on rêve. L'auteur, en écrivant *les Petites Épopées*, avait un idéal dans l'esprit. Cet idéal, il l'indique ; le résultat, il le donne tel qu'il est ; c'est ce livre si imparfait...

Urceus exit.

Ces deux mots latins tirés d'Horace :

amphora cœpit
Institui ; currente rota, cur *urceus exit*.

On a commencé à faire une amphore, la roue tournant, pourquoi (urceus) un pot de cuisine (exit) en sort-il ?

Enfin, ce dernier plan de préface, écrit certainement à la fin de 1857 :

On remarquera peut-être une suite de rapports entre certains de ces poëmes, par exemple entre les semonces du Cid et les remontrances d'Elciis, lesquelles semblent être le lugubre écho l'une de l'autre, celles-ci en Espagne, celles-là en Italie ; l'auteur voulant être peintre fidèle ne pouvait éviter les sombres assonances de l'histoire. Ces analogies des siècles sont la faute des siècles et non la faute de l'analyste.
l'auteur.

Dans les derniers mois de 1857, du 15 novembre au 17 décembre, Victor Hugo, en pleine possession de son œuvre, écrivait : *les Lions*, *Puissance égale bonté*, *les Quatre jours d'Elciis*, et tout le livre *l'Italie*. — *Ratbert : les Conseillers probes et libres*, *la Défiance d'Onfroy*, *la Confiance du marquis Fabrice*.

Enfin la publication était chose décidée ; le traité, englobant *le Livre des enfants* et *Pécopin illustré*, avait été signé le 11 septembre, et le 7 décembre le poète avertit Paul Meurice :

Vous savez que je me suis décidé ou plutôt qu'on m'a décidé aux *Petites Épopées*. Cela va se publier. On m'a donné d'excellentes raisons pour cela, et je me laisse faire. Voilà encore un ennui qui va vous arriver, car je m'adresserai encore à vous pour mille soins fraternels et paternels.

Au début de l'année 1858, il lui restait encore vingt-sept pièces à faire pour compléter les deux volumes ; en janvier, il écrivait *l'An neuf de l'Hégire*, tout en achevant *la Pitié suprême* ; en mai, *le Crapaud* fut terminé ; puis, en juin, il fit *le Parricide* et *Sultan Mourad*.

Vers cette époque, sans doute, il faut placer cette note :

P. E.

Ceux qui ont fixé un regard attentif sur l'histoire reconnaîtront qu'en dehors de la légende et au point de vue des faits pris en détail, il n'y a rien dans ce livre qui ne soit

rigoureusement exact. Il a pu arriver quelquefois à l'auteur d'incarner toute une série d'hommes dans un homme, et toute une dynastie dans un prince (*Sultan Mourad*), mais alors cela a toujours été dans un but de clémence et dans une pensée de pardon.

Le 30 juin, un anthrax suspendit tout travail pendant trois mois. Hetzel s'inquiétait de cette interruption et dès la première semaine de novembre il vint à Guernesey avec Noël Parfait et le critique de l'*Indépendance belge,* Gustave Frédérix. Réception cordiale, lecture d'un certain nombre de pièces des *Petites Épopées,* ravissement des compagnons de voyage qui, en revenant à Londres, oublieront les inconvénients d'une traversée mouvementée. Hetzel, le moins éprouvé des voyageurs, avait conservé tout son entrain et toute sa belle humeur, il écrit de Londres : « ...la mer est une fichue balançoire, *savez-vous?*... Nous avons les oreilles pleines encore des beaux vers que vous nous avez dits. Le bruit des vents, le grondement des eaux s'oubliera, mais votre voix, nous l'entendrons toujours. »

Victor Hugo avait voulu regagner les trois mois de repos forcé; il achevait à la fin de l'année plusieurs pièces importantes, notamment : *Montfaucon, le Petit roi de Galice, Gaïffer-Jorge, Zim-Zizimi;* il était en plein travail, comme l'indique ce billet, daté du 6 février 1859, à Paul Meurice :

Je suis toujours plongé à mille brasses au-dessous des vivants dans le gouffre des *Petites Épopées.* J'en suis content. Je lèche mon petit ours avec bonheur.

Tout allait bien; Victor Hugo, dans les trois premiers mois de l'année, avait écrit : *Eviradnus, le Jour des Rois, Masferrer, le Régiment du baron Madruce* et *le Satyre,* quand, dans le courant du mois de mars, des bruits inquiétants circulèrent.

La loi de sûreté générale ayant compromis les affaires de l'empire, une diversion à l'extérieur paraissait le plus sûr expédient pour regagner le terrain perdu. Le Piémont préparait la guerre depuis plusieurs mois; l'Italie songeait à secouer le joug de l'Autriche; ces événements n'allaient-ils pas compromettre la publication des *Petites Épopées?* Hetzel s'émut et, le 13 mars, il réclama *très vivement* et *très promptement* le manuscrit afin d'éviter la concurrence du canon qu'il redoutait fort. « En juin, on se battra. Le moment est bon et l'avenir est douteux. Donc, saisissons le moment... »

Je travaille à force, répondait Victor Hugo le 20 mars, que vous dire de plus? Le livre est-il fini? Oui et non. Il y a encore l'essentiel à faire. Le livre grandit et gagne, je crois. La guerre me fait moins peur qu'à vous. Mes livres ont toujours paru à contre-temps : *les Feuilles d'automne* le jour de l'insurrection de Lyon, *Notre-Dame de Paris* le jour du sac de l'archevêché; *Marion de Lorme* avait à sa porte deux émeutes par semaine. On enjambait une barricade pour venir faire queue. Cependant il vaudrait mieux paraître en temps paisible, j'en conviens. Mais comment s'y prendre? N'est-il pas déjà trop tard?

Et puis Victor Hugo ne croyait pas que cette guerre irait bien loin; peut-être même valait-il mieux lui laisser jeter son premier feu?

Je me suis toujours peu préoccupé, ajoutait-il, du quart d'heure où je publiais un de mes livres. Le succès de la minute ne m'importe pas; quand les ouvrages d'un homme sont consciencieux, la vente de tous finit toujours par s'équilibrer... Il y aura la guerre, soit! eh bien, on attendra l'automne ou même le printemps prochain.

On attendra! Hetzel n'entendait pas de cette oreille-là. Ah! Victor Hugo en prenait si facilement son parti? L'éditeur changea aussitôt de tactique : lui, Hetzel, avoir peur du canon, allons donc! non, non, il n'en a pas peur!

24 mars. ...Sans doute, le bruit du canon n'est pas l'accompagnement naturel des vers;

sans doute la paix leur va mieux, les encadre mieux, les fait mieux entendre. Mais enfin le canon lui-même n'a pas la voix si haute qu'on ne trouve encore un public pour de belles et grandes pensées dites d'une voix comme la vôtre. Et mon avis est que, *guerre ou non,* il faut paraître, montrer qu'on existe, éclater...

Hetzel désire tant la paix qu'il l'annonce; il veut le livre, il est pressant, lyrique :

...Vous êtes un paresseux d'un genre à part dans le sublime. Vous ajournez votre œuvre pour la grossir... vos lignes engendrent des volumes, vos phrases incidentes deviennent des bibliothèques. Allons, cher maître, coupez un morceau dans votre drap d'or, de quoi recouvrir vos deux volumes et envoyez-les-moi.

Ceci est une adjuration.

Ce serait bientôt une imprécation.

Le poète, attendri par la colère gracieuse d'Hetzel, écrit le 3 avril que « le tyran » comme il s'appelle lui-même est désarmé :

Vous voulez paraître ? nous paraîtrons. Mais il faut encore que je sois prêt; or, vous n'aurez le manuscrit que dans trois semaines, à la fin d'avril. Mais vous, serez-vous prêt ? Il vous faudra bien six semaines, nous voilà en juillet. Voulez-vous paraître, vous éditeur, en juillet? pour moi, le moment est indifférent, et si vous m'écrivez : oui, *tout de suite,* vous recevrez le manuscrit.

Mais Victor Hugo eût préféré de beaucoup qu'Hetzel remît la publication à l'automne ; cette perspective d'une date irrévocable le troublait; il méditait à ce moment la *Vision d'où est sorti ce livre* qu'il terminait à la fin d'avril 1859 [1], sorte de portique de cette

...épopée humaine, âpre, immense, écroulée,

à laquelle il pensa alors donner comme couronnement *Dieu* et *la Fin de Satan.*

Dans cette sublime préface qui renfermait en raccourci les poésies d'histoire et de légende achevées ou entrevues, il trouvait le titre définitif, le titre qui convenait au poème colossal qu'il rêvait : *la Légende des Siècles :*

...Le mur des siècles m'apparut.

. . . .

Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx, sur l'énigme accroupis.

Pour l'instant, cette *Vision,* embrassant l'Humanité, ne pouvait convenir aux *Petites Épopées* qui ne constituaient désormais qu'une partie de l'œuvre; il la réserva pour de futurs volumes, qu'il entrevoyait déjà, et ne la publia qu'en 1877, en tête de la seconde série.

Victor Hugo, dans cette même lettre du 3 avril 1859, se borne à annoncer ses projets :

L'idée a porté tous ses fruits dans mon cerveau. J'ai dépassé *les Petites Épopées.* C'était l'œuf. La chose est maintenant plus grande que cela. J'écris tout simplement *l'Humanité* fresque à fresque, fragment à fragment, époque à époque.

Je change donc le titre du livre, le voici :

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

PAR

V. H.

Ceci est beau et vous frappera, je pense; sous ce titre, nous mettrons : *première série.* Cette première série aura deux volumes, et plus tard les autres suivront. L'ensemble, je crois, sera neuf et saisissant. A la rigueur, et si vous y teniez absolument, nous ressaisirions le titre que j'abandonne, de la façon que voici :

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

PAR

V. H.

1re SÉRIE. — *Les Petites Épopées.*

T. I. T. II.

Mais je hais les doubles titres. Je vous ai expliqué pourquoi. Cela fait vaciller l'idée du livre dans l'esprit du lecteur. — Ensuite

[1] Voir plus haut, NOTES EXPLICATIVES : *les Manuscrits de la Légende des Siècles.*

cela obligerait presque à mettre des titres spéciaux (en sous-titre) aux séries ultérieures. Pesez tout cela. Les autres séries sont déjà très ébauchées, une est presque finie. Le tout, je crois, ne sera pas sans quelque grandeur. C'est l'histoire vue par l'angle épique.

Toutes ces belles promesses ne pouvaient qu'exciter l'impatience d'Hetzel :

TOUT DE SUITE,

répond-il en caractères d'affiche, poste pour poste, «et plus tôt encore».

Il est émerveillé du titre. «C'est une vraie trouvaille; c'est votre vrai titre, il devait venir, il est venu. Évohé!» Seulement il tient au sous-titre de *Petites Épopées* parce qu'elles ont leurs amis, leur notoriété, parce qu'elles ont été annoncées, parce qu'on les attend. Et il les attend, lui, plus que tout le monde. Il ne redoute plus rien, ni guerre, ni saison, Victor Hugo lui a communiqué son courage :

On paraîtra en juillet, mais oui, vos livres peuvent paraître à tous les moments, ils peuvent faire concurrence même aux soldats. Et puis la guerre éclatera-t-elle? et quand même elle éclaterait, est-ce que la parole ne vaut pas le canon? S'il tonnait pendant deux ans, votre langue se collerait-elle à votre palais, votre encre sécherait-elle dans votre encrier? J'espère que vous ne reculerez pas.

A peine Hetzel avait-il adressé cette objurgation à Victor Hugo que la guerre était déclarée le 23 avril; le 29, Victor Hugo ripostait : «O homme de peu de foi, moi reculer? me prenez-vous pour l'Autriche?» Et le manuscrit du premier volume était expédié le lendemain; le second devait suivre de près; le 20 mai, Victor Hugo envoyait le commencement du tome II : *l'Italie. — Ratbert,* et cela, par une curieuse coïncidence, pendant qu'on se battait en Italie.

La première série comptait environ huit mille cinq cents vers, le premier volume en contenait un peu plus de quatre mille, le second un peu moins.

C'est à partir de ce moment que commencèrent entre Victor Hugo et Noël Parfait, chargé de la revision des épreuves, les petites controverses amicales sur les corrections, les règles de la grammaire, les mots, les majuscules. La question se compliquait encore : Victor Hugo envoyait de Guernesey sa copie à Noël Parfait qui était à Bruxelles, et qui, dès que les épreuves lui revenaient, soumettait, par correspondance, ses observations à Victor Hugo.

On se souvient des deux vers de la pièce *Au lion d'Androclès :*

Le noir gouffre cloaque au fond ouvrait son antre
Où croulait Rome entière...

Victor Hugo avait écrit :

Où croulait toute Rome.

Noël Parfait était un peu choqué. *Toute Rome* lui paraissait une offense à la grammaire. Mais Victor Hugo ne l'entendait pas ainsi : «l'*e* euphonique corrige la règle de *tout,* sans l'accord. On dit une femme *toute* nue, une porte *toute* grande ouverte, etc. Par conséquent *Toute Rome* est très grammatical. En somme, comme *toute Rome* est disgracieux, je mets :

«*Où croulait Rome entière.*»

Ah! par exemple, il ne cédera pas quelques jours plus tard sur une majuscule. Noël Parfait voulait un grand M à mohabite, Victor Hugo s'y opposa : «Non, point de *M* à *mohabite;* je suis de ceux qui écrivent plutôt un juif, un gascon, un normand, qu'un Juif, un Gascon, un Normand. Une majuscule est un effet. Ne point en abuser.»

Hetzel, qui avait emporté les quatre premières feuilles de *la Légende des Siècles* dans un de ses déplacements à Dresde, était émerveillé : «Je ne sais que vous pour dire clairement l'impossible, pour montrer l'invisible, pour pouvoir parler

encore là où d'ordinaire s'arrête toute parole... Vos légendes des siècles pourraient s'appeler des symphonies.» Bref, ces six cents vers ont conquis Hetzel.

Quoique la guerre fût dans sa phase la plus aiguë, la confiance n'était pas ébranlée, la résolution de paraître à bref délai était tout aussi vive, mais à partir du 14 juin survint une série d'incidents qui retardèrent la publication : il y eut d'abord un premier accroc. Hetzel, pour réduire les frais, avait fait en même temps imprimer à Bruxelles les deux éditions de *la Légende des Siècles :* édition belge, dont le tirage était fixé à 3,000 exemplaires; édition française, qui devait être tirée à 6,000. Victor Hugo, non averti et recevant toutes les épreuves de Bruxelles, crut qu'il s'agissait de l'édition belge et donna le bon à tirer pour 3,000. Réclamation d'Hetzel, protestation de Victor Hugo : S'il s'agit de l'édition française, le caractère est trop fin, il est inacceptable, il ôte de l'importance au livre, il faut recomposer. «*La Légende des Siècles* est profondément démocratique, écrit-il à Hetzel; imprimée à Paris, sous l'espèce de voile épique qui la gaze, elle passerait, mais arrivant de Belgique, ballot belge, elle fera hérisser le pouvoir, sera dûment épluchée et probablement *arrêtée ou interdite.* Le tome II en particulier donnerait des prétextes.»

Après explications, il fut entendu que cette édition serait réservée pour la Belgique et qu'on imprimerait tout de suite l'édition française à Paris, chez Claye.

Mais plus le travail d'impression, de mise en pages avançait, plus Victor Hugo était frappé des vices de fabrication des volumes : les pages contenaient 28 vers alors qu'il en aurait fallu 20 ou 24 au plus; on avait eu le tort, sans tenir compte de ses recommandations, de se guider sur les volumes des *Contemplations,* la page de *la Légende des Siècles* (œuvre épique, récit) ne pouvant pas être identique à la page des *Contemplations* (œuvre lyrique, strophe). Il arrivait ceci : que *la Légende des Siècles,* qui contenait presque autant de vers que *les Contemplations,* n'avait que 17 feuilles alors qu'elle devrait en avoir 20. On n'avait pas tenu compte des blancs, des faux titres; les pages étaient trop compactes, le volume trop mince.

Mais nous aurons un papier épais, répondait Hetzel.

— Ah! oui, répliquait Victor Hugo, je sais, vous faites apparaître un nouveau personnage pour réparer le mal, le seigneur *papier épais.* Expédient! expédient d'autant plus lamentable que je vous ai envoyé près de 9,000 vers et que vous n'arrivez pas à 300 pages pour chaque volume.

Victor Hugo ne se trompait pas, il avait envoyé 8,054 vers. Nous en avons retrouvé la liste établie par lui-même; il était même arrivé à un total de 9,478 vers, mais, considérant que les volumes seraient trop chargés, il en avait retiré *Masferrer, Gaïffer-Jorge* et *Paroles du Cid* (Romancero) qu'il avait réservés pour des séries ultérieures.

Et il fallait se résigner, avec toutes ces richesses, à n'avoir que des volumes de 250 pages! tout remanier, c'était retarder la publication; la paix de Villafranca signée le 11 juillet, le moment était bon pour paraître.

Il fallait mettre sérieusement en train l'édition de Paris. Nous retrouvons sur un carnet de cette époque, un vers précédé de ces mots :

Les vrais amis :

J'ai Meurice à Paris, j'ai Parfait à Bruxelles.

Victor Hugo écrivit donc à Paul Meurice, qui s'était déjà donné tout entier aux *Contemplations :*

21 juillet 1859.

Cher et admirable ami, est-ce que vous allez consentir, encore cette fois, à la hideuse

corvée des épreuves à corriger? je ne sais en quels termes vous demander cela. Je pense que M. Hetzel vous a vu et vous a présenté sa requête et la mienne.

Paul Meurice se mit vaillamment à l'œuvre, les épreuves furent envoyées directement, d'abord de Paris à Guernesey, puis, par précaution, passèrent par Bruxelles pour être réexpédiées à Guernesey. Victor Hugo se plaint de cette complication :

«Réfléchissez à ceci, cher maître, écrit Hetzel le 26 juillet, que M. Laguerronnière est, à l'heure qu'il est, le directeur de la librairie et de la presse. Ce n'est plus un adversaire seulement, ce serait un ennemi peut-être pour vous. Or, il y a tel livre dont l'ensemble passe sans encombre et qui, lu et détaillé par feuille, est facilement pendable.»

Une autre difficulté surgissait. Hetzel venait d'enterrer sa mère, et, à peine ce pénible devoir rempli, il était appelé à Spa près de son enfant malade. Les communications entre Victor Hugo et son éditeur se trouvaient donc interrompues. Puis un événement inattendu survint : par une fantaisie de Napoléon III, l'amnistie était décrétée le 16 août; Victor Hugo y répondit personnellement par une déclaration fière[1] et par les vers : *Amnistie,* publiés plus tard dans *les Années funestes.* Il trouvait d'avance une excuse à ceux qui n'imiteraient pas sa conduite. Le 22 août, il écrit à Noël Parfait :

... Je trouve l'amnistie bonne, elle permet aux uns de rentrer, et ils travailleront à la révolution, en laissant les autres libres de rester, et ils maintiendront l'empire en échec, le devoir se fait donc de deux manières. A quelque parti qu'on se décide, on fait bien. Quant à moi, il va sans dire que je devais rester.

On ne pouvait montrer plus de dignité unie à plus de simplicité. Il continuait en envoyant ses instructions :

Au dos de la couverture il faudra mettre :
« Outre les diverses parties de *la Légende des Siècles,* l'auteur publiera sucessivement :

POÉSIE.

Les Chansons des rues et des bois, un volume.

ROMAN.

Les Misérables, deux parties, dix volumes.

DRAME.

Les Jumeaux, cinq actes.
Torquemada, cinq actes. »

De ces quatre œuvres annoncées, l'une, *les Chansons des rues et des bois,* avait été faite presque complètement dans cette laborieuse année 1859.

Dès les premiers jours de septembre, Hetzel réclama avec instance les derniers bons à tirer et se plaignit des retards causés par l'exigeance méticuleuse de Victor Hugo qui imposait des cartons dont quelques-uns ne comportaient que la suppression d'une virgule.

Le poète se fâcha un peu, mais avec tant de douceur :

Je voudrais bien ne pas vous gronder. Mais il faut pourtant que je le fasse un peu. Mettez dans ces lignes le sourire et le serrement de main que j'y mettrais si vous étiez là et si, au lieu d'écrire, nous causions.

«Ah! ces retards, alors qu'on devait paraître en juillet! ah! ce n'est pas à moi, dit Victor Hugo, qu'il faut les imputer, mais à vous, mon cher Hetzel, qui êtes tantôt à Bruxelles, tantôt à Paris, le lendemain à Chartres ou à Strasbourg et ensuite à Spa. Et puis voilà qu'un recueil de Paris a publié un fragment du livre; il faut donc paraître et avant le 15 septembre; tirez, marchez vite.»

Au lieu de « marcher vite », un nouveau temps d'arrêt. Noël Parfait, profitant de l'amnistie, a quitté Bruxelles pour aller embrasser sa mère; motif sacré, inattaquable, reconnaît Victor

[1] *Actes et paroles.* — Pendant l'exil.

Hugo, «mais, écrit-il à Hetzel, c'est la dernière heure qui est l'heure suprême. A ce moment-là habituellement tout le monde est à son poste. Chacun a quelque fonction importante à faire dans l'ensemble. Un fil cassé compromet tout.» Or le fil est cassé entre Victor Hugo et Hetzel par suite de l'absence de Noël Parfait.

Au moins, si les accrocs se multiplient, la confiance dans le succès reste-t-elle intacte? Nullement. Parfait est inquiet, Hetzel aussi; il y a dans *la Légende des Siècles* des audaces qui provoqueront de furieuses attaques, il confie ses appréhensions à Victor Hugo. La réponse ne se fait pas attendre :

Vous m'annoncez avec anxiété, écrit-il à Hetzel le 12 septembre, que ce livre sera attaqué. Qui en doutait? furieusement, pardieu! Quel est celui de mes livres qui n'a pas été au combat? Les moins mauvais sont les plus déchirés. Vous me dites de m'attendre à ceci : ce livre est républicain, la presse absolutiste l'attaquera; ce livre est libre-penseur, la presse catholique l'attaquera; ce livre est honnête, la presse bonapartiste l'attaquera. Vraiment! croyez-vous? Quoi! je glorifie le droit, la liberté, la raison, Pontmartin ne dira pas : *amen;* je guerroie le despotisme, Grosguillot ne se prosternera pas; je dis son fait au papisme, Veuillot ne baisera pas le talon de ma botte! Eh bien, non, cela ne m'étonne pas. Vous me dites, en frémissant, de m'y attendre... Je m'y attendais. J'écrirais d'avance les articles qu'on fera : hideux! monstrueux! absurde! criminel! abominable! barbare! et qui plus est, usé, banal, ennuyeux, assommant, mort. Voilà les épithètes. Le reste est affaire de style et d'arrangement.

J'ajoute que le parti du passé en littérature prêtera main-forte au parti du passé en politique. Or, rien de tout cela ne m'effraie. Parfait est démoralisé comme vous, je le regrette, parce que, la veille du combat, on voudrait n'avoir que des auxiliaires confiants dans la victoire. Mais qu'y puis-je faire? Je serai mollement défendu, dites-vous. Ah! ceci vous regarde un peu, vous, vous surtout, mon éditeur, qui êtes en même temps un critique profond à ses heures et un écrivain charmant toujours. Aussi j'avoue franchement que je vous aimerais mieux en ce moment à Paris qu'à Spa.

Tenez, je n'attache, vous le savez, je crois, qu'un prix médiocre à l'effet du moment. Un livre finit toujours par avoir en gloire ou en oubli ce qu'il mérite. Le succès du moment regarde surtout l'éditeur et dépend aussi un peu de lui; quant aux attaques, c'est ma vie; quant aux diatribes, c'est mon pain...

... Allons, bon courage, et en avant! lutter, c'est vivre.

... Au point de vue de l'avenir, j'ai foi dans ce livre. Je n'ai pas fait et je ne ferai pas mieux.

Et il termine par ce mot touchant :

Faites insérer les vers sur mon père[1].

La belle confiance de Victor Hugo, sa souveraine indifférence pour les attaques avaient donné du courage à Hetzel; du courage, mais pas de patience, il dut renouveler ses plaintes et ses lamentations, comme le prouve cette charmante riposte qui montre en même temps les difficultés multiples causées par l'éloignement de Victor Hugo :

Ah! vous voudriez me battre et me mordre! eh bien, je vous le rendrais. Et ensuite, je vous embrasserais. Attrape! Votre lettre de huit pages est vive, forte, vraie, inexacte, oublieuse, inique, injuste, pleine de cœur, pleine d'esprit, pleine de bêtises. C'est un tourbillon de violences au fond caressantes. Si vous croyez que je ne m'y connais pas!

Tenez, il n'y a dans tout ceci qu'un coupable, c'est la distance. Dialoguer à sept jours d'intervalle entre la demande et la réponse, agir avec une rallonge de deux cents lieues au bout des bras, c'est gênant. Et il arrive des cacophonies. Les 28 vers à la page, le déluge de virgules belges, l'in-8° bruxellois au lieu de l'in-18, les bonnes feuilles restées en chemin, la publication prématurée et déflorante du 1er septembre (deux pièces, dites-vous! Qui diable a pu donner deux pièces? Voilà une énigme) les cartons et re-cartons, etc., rien de tout cela ne fût arrivé si j'avais pu être là (20 septembre 1859).

[1] *Après la bataille.*

C'est la faute à Parfait, avait dit Hetzel, grondez-le. — Ah! plus souvent, répondait Victor Hugo « non je ne donnerai point à Parfait la ruade que vous réclamez avec tant d'instance. Cette ruade serait d'un âne... Croyez-vous que je vais hurler parce que ce brave et cher ami a été embrasser sa mère? au diable tous les poëmes et tous les poëtes qui empêcheraient un fils de se précipiter vers sa mère après huit ans d'absence et d'exil! »

Et Victor Hugo en veut si peu à Noël Parfait qu'il lui explique ainsi les petites défaillances de la correction : « A de certaines époques climatériques, les sauterelles envahissent l'Égypte et les virgules envahissent la ponctuation. L'imprimerie belge est particulièrement atteinte de ce fléau, mes épreuves me sont arrivées tatouées de cette vermine, il a fallu épouiller tout cela. Doubles épreuves. Peine énorme. Dans la rage de cette chasse aux virgules, j'ai été (*meâ culpâ*) jusqu'à en supprimer qui étaient bonnes et à leur place. Ces innocentes ont payé pour les drôlesses. »

Au moment où Victor Hugo allait clore sa lettre, il recevait d'Hetzel la copie d'une lettre envoyée par lui à un ami pour lui demander un article sur *la Légende des Siècles*. Hetzel avait écrit quelques pages éblouissantes. Victor Hugo était dans l'admiration : « Quel article on ferait avec cette moelle! C'est là de la vie, du style, de la grâce, de la furia, de la raison. Mais je m'arrête, m'apercevant que je loue mes louanges, pardonnez-moi cette bêtise. »

Nous ne pouvons reproduire malheureusement ces pages étincelantes de verve; en voici un extrait :

Spa, samedi, 17.

Mon vieux, un monceau de poëmes, un entassement d'Iliades. Les héros d'Homère en acier, les rêves d'Ossian bardés de fer. Des musées de Cluny grouillant et s'animant sous vos yeux, le déblayage morne et définitif du moyen âge, le compte fait au passé, l'évocation des choses enfouies, les spectres retrouvant la voix, les fantômes reprenant corps; des histoires commençant audacieusement où les autres finissent, et l'intérêt partant du dénouement comme pour arriver à un dénouement, à un intérêt inexploré... De la musique comme en chantent les montagnes, des lumières comme on n'en voit que les yeux fermés. La bonhomie de l'auteur de l'Odyssée et les sursauts gigantesques de Shakespeare, des coups d'archet comme des coups de soleil.

Au milieu des fracas tout à coup soulevés, comme dans les symphonies du divin Beethoven, des gazouillements de ruisseau content et d'oiseau allègre. Des énormités pleines de grâce, des choses colossales et bon enfant — du sublime qui vous mange dans la main, des choses fières à qui l'on peut passer la main sur le dos. L'agrandissement de tout, nécessitant l'agrandissement du cerveau; la douleur et la volupté résultant de cette opération.

Auteur féroce et plein de mansuétude qui vous casse et vous charme, qui vous fait rêver doucement et qui vous réveille formidablement; livre impérieux, livre cruel, mais humain. Lectures qui vous font traverser sans danger, mais non sans peur, la folie.

Des inventaires gigantesques, des descriptions minutieuses, la photographie de l'impossible, de l'invisible, et la familiarité de l'inconnu. Ce qui n'est pas, apporté sous vos yeux, ce qui sera, fabriqué devant vous...

Des audaces de plume à faire cabrer le rhinocéros, à faire siffler les mastodontes et des suavités à faire pâmer les archanges. Le chaos devenu clair, des tempêtes d'idées, des ouragans lyriques.

Voilà ce que j'ai vu et bien d'autres choses encore dans ce sacré nouveau livre de Hugo; c'est un de ces opéras mystérieux et pleins de hauteur qu'il faut six mois à la foule pour comprendre, qui commence par l'inquiéter, qu'elle sifflerait si elle n'en était pas tout d'abord vaguement dominée, et qu'elle va applaudir mille fois.

On voit par cette appréciation à quel point Hetzel était enthousiaste, ce qui ne l'empêcha pas pourtant, énervé par les lenteurs des derniers jours, d'irriter Victor Hugo au point de s'attirer, le 24 septembre, ce mot un peu dur : « Si l'affaire

est mauvaise pour vous, nous en resterons là. » Hetzel proteste avec énergie. Eh bien oui, il a eu le tort de dire toutes ses misères, c'est qu'il n'est pas un diplomate, mais un soldat dévoué :

Aujourd'hui, tout est bien, tout va bien, tout va très bien... Vous m'offrez une séparation — vous me demandez presque ma démission. — Ah! les virgules, elles sont des flèches donc, puisqu'elles peuvent blesser à mort ce que j'ai cru si vivant et si durable! Mais le livre s'enlève, s'enlève, s'enlève et s'enlèvera longtemps encore — de quoi nous plaignons-nous, s'il vous plaît? L'accouchement a été pénible, l'enfant est superbe, la mère et l'enfant sont bien portants, que voulons-nous de mieux? Voyons, serrons-nous la main — et plus fort qu'avant — ou j'en meurs d'apoplexie.

Le 26 septembre, *la Légende des Siècles* paraissait et, le 27, le serrement de main chaud et cordial était envoyé. Le même jour, Victor Hugo s'empressait d'écrire à Paul Meurice :

C'est aujourd'hui, cher Meurice; enfin, vous voilà délivré! je ne veux pas que la journée se passe sans vous porter mon remerciement suprême *novißima verba.*

Une œuvre aussi considérable, conduite dans des conditions rendues si défavorables par l'éloignement des intéressés avait laissé derrière elle la trace de quelques désaccords. Un dissentiment était survenu entre Paul Meurice et Hetzel à propos de la publication anticipée d'extraits dans les journaux et du verso de la couverture. Victor Hugo avait consenti à ce qu'Hetzel se réservât le verso du tome II pour son catalogue de livres. Paul Meurice, qui n'avait pas été averti, s'y était opposé. De là, petit différend rapidement apaisé à la demande de Victor Hugo. En apprenant que Paul Meurice et Hetzel avaient échangé une cordiale poignée de mains, le poëte écrivait à Hetzel :

Tout est bien. On est content de l'autre côté du détroit, comme disent ces bons anglais, un discord entre Meurice et vous me causerait une peine que je ne peux dire. Soyez amis en moi. Meurice pour moi ne peut pécher. Il est dévouement par le cœur et poésie par l'âme, je ne suis pas assez bête pour dire jamais : *nimium dilexit amicum.* Vous, vous savez comme je vous aime aussi. Donc, aimez-le. Je mets vos quatre mains dans les deux miennes.

Savez-vous que, depuis trois mois, tout en corrigeant minutieusement et scrupuleusement mes épreuves, Meurice faisait répéter une pièce, et que, par une délicatesse presque féminine, tant elle est charmante, il me le cachait? Meurice est jeune et je suis vieux, et cependant il y a déjà vingt ans d'amitié entre nous. Et si vous saviez de quelle amitié! exigeante de mon côté, inépuisable du sien! Donc aimez Paul Meurice. *Ama Platonem,* disait Socrate. Il n'y a pas grand'chose de Socrate en moi, mais il y a beaucoup de Platon dans Meurice.

En mars 1860, Hetzel annonçait à Victor Hugo que les 6,000 exemplaires de l'édition parisienne seraient bientôt épuisés. C'était le succès consacré de *la Légende des Siècles.*

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

La Légende des Siècles reçut un accueil chaleureux. L'œuvre avait conquis à peu près tous les suffrages par sa hardiesse, sa nouveauté, son originalité, la splendeur de la forme, la richesse des couleurs, l'heureux mélange des styles lyrique et dramatique, l'explosion des sentiments généreux, chevaleresques, la

glorification de la bonté, du courage, du dévouement : l'apothéose de la rédemption de l'être humain et du pardon.

Ce premier volume renfermant des pièces de toutes les séries (1859, 1877, 1883), nous avons dû emprunter des articles et des fragments d'articles à des journaux ou à des revues publiés à ces diverses époques.

La Presse.

Eugène Pelletan.

... Légende, c'est bien le nom de cette œuvre, vision et réalité à la fois, sorte de jugement dernier de l'humanité évanouie, où chaque siècle lève tour à tour sa tombe, écarte son suaire, regarde d'un œil mort, et après avoir montré sa plaie sur sa poitrine laisse retomber la pierre et replonge dans le gouffre du passé. Si bien qu'après avoir lu ce poème, notre temps, pris d'un secret épouvantement, pourrait dire une fois encore : Voilà l'homme qui revient de l'enfer.

Il en revient en effet, non pas de cet enfer sous terre imaginé par la poésie, mais de cet enfer à ciel ouvert appelé l'histoire...

... Voilà, en courant, l'œuvre de Victor Hugo. On pourrait la critiquer, on la critiquera même sûrement. L'esprit de timidité voudra l'accepter sous bénéfice et marchander sa sympathie. Quant à nous, qui venons de la lire, et qui en avons encore le frisson, nous nous sentons plus de hardiesse, et, sans nous arrêter à tel ou tel détail de forme, nous affirmons purement et simplement notre admiration. Assurément, celui qui ne la partagerait pas aurait un sens de moins en poésie. La nature l'aurait fait tout au plus pour fredonner un couplet de chanson.

Cette œuvre ressemble à une création nouvelle au lendemain d'un cataclysme. L'inspiration comme la vie de la Genèse y bouillonne, y éclate à grands traits au milieu des flammes, des fumées sous les formes grandioses, fantastiques de Léviathans et de Titans. Le poète a vu les crimes de la terre, ces monstres de l'ordre moral. Il les a saisis de sa main de fer, il les a reproduits sous leur type démoniaque dans leur lugubre laideur. Les voilà, voyez-les; voyez-vous vous-mêmes, et sous quelque nom, sous quelques prétextes qu'ils essaient encore de reparaître, apprenez à les maudire.

Ce n'est pas que Victor Hugo entonne un chant de malédiction et comme le *Dies iræ* de l'humanité. Il incline, au contraire, à une doctrine universelle de rédemption, non seulement de l'homme, mais encore du dernier être, du dernier disgracié de la nature.

Il croit que, de proche en proche, l'immoralité, comme la difformité, remonte, par l'échelle mystérieuse du progrès, à la vertu et à la beauté. Il a pour toute déchéance une parole de compassion. Il amnistierait même Borgia, si Borgia pouvait avoir une bonne pensée.

... Il a souffert. Il a appris à aimer. Aujourd'hui le poème du mal, demain le poème de l'amour, car l'amour dévore le mal comme le feu de l'autel.

Il souffre peut-être encore, l'ombre grandit devant lui, mais le ciel lui a donné le don de prophétie; mais debout sur la montagne il a vu le premier la terre promise étinceler au soleil levant. Il la montre du doigt à la jeunesse : qu'elle ait donc le courage de marcher.

Il a souffert. Gardons-nous de le plaindre pourtant. C'est la destinée du poète. Qu'est-ce donc que la corde de sa lyre sinon la fibre tordue? Le ciel l'aime trop pour le vouloir heureux du même bonheur que la multitude. Il va par le monde seul et frappé au front d'un invincible tonnerre. Loi inexplicable, mais en apparence nécessaire, de l'histoire. Tout ce qui naît de grand sur notre terre doit vivre dans l'épreuve.

A chaque étape de la civilisation, le poète du siècle, Homère, Virgile, Dante, Shakespeare, Milton, apparaît tour à tour à une époque de trouble, et disparaît dans la tempête. Le désert déroule à l'infini sa funèbre immensité. Plus de verdure, plus de moisson, plus de joie de la nature, plus de fête pour l'œil, plus de trace de vie, que la ligne blanchissante de la caravane engloutie par le simoun. Rien que le vide et l'accablement du vide, et le silence et l'espace et le flamboiement de l'atmosphère visible et vibrante sur le sable comme la trame en mouvement du tisserand. Là, loin de la source, de la brise, de la fleur, de la fauvette, l'aloès, âpre et solitaire, dresse au ciel son armure hérissée d'épines.

Mais, sous les rayons du soleil et sous les vents de feu, son écorce éclate, la rosée du

ciel tombe sur ses blessures et il en coule en larmes d'or la myrrhe et l'encens. Voilà le poète.

Le Moniteur universel.

Paul de Saint-Victor.

... La Grèce, dressée par les Dieux, s'y montre, dans l'héroïque gymnase des grandes guerres Médiques, radieuse de force et de jeunesse, *d'énergie civique, de grâce ingénue. Les Trois Cents* mettent en scène l'invasion de Xerxès avec une puissance d'évocation qui tient du prodige. Il y a là un dénombrement, qui est une résurrection en masse de peuples abolis, de races disparues. C'est l'immense cimetière de l'antique Orient, reprenant chair et os, souffle et vie, armes et costumes, à la voix d'un prophète hébreu qui tiendrait une lyre d'Homéride. L'armée marche vite, ainsi qu'il sied à un défilé de fantômes; mais chacune de ses troupes et de ses peuplades est marquée au passage d'une qualification si forte, d'un trait si puissant, d'une couleur si vive, d'une épithète si caractéristique et si vaillante, qu'on la voit revivre sous ce mot comme sous le rayon du soleil qui la vit passer...

... *Les Bannis*...

... C'est la revanche, grondant comme un sourd tonnerre à l'horizon, que Cynthée et Méphialte exilés, l'un de Sparte et l'autre d'Athènes, interrogent avec une anxiété religieuse. Des voix de peuples résonnent, des fracas d'armes se heurtent confusément sous les nues.

Morceau fatidique, où la splendeur grecque flamboie des images extraordinaires de la Bible. On croit entendre les chars vivants d'Ézéchiel rouler dans le ciel d'Apollon. Acceptons l'augure qu'il recèle. Le poète prophétise; *vates* est un de ses noms.

... *L'Aide offerte à Majorien* sert de trait d'union entre l'antiquité et le moyen âge. Attila s'y ébauche, presque indistinct de sa horde prête à se ruer sur les pays du soleil. Cette horde cherche un guide, et elle offre l'empire romain, comme salaire, au premier prétendant qu'elle rencontre en route. Toute l'histoire des invasions barbares est résumée dans ce dialogue farouche, enveloppé de brume, où l'on entend sans rien voir, et crié plutôt que parlé, qui monte d'une clairière nocturne et descend du créneau d'un camp.

Nous voici dans les siècles, foulés par ces hordes, mal tracés et mal éclairés, limitrophes entre la légende et l'histoire; c'est sur cette marche des âges que Victor Hugo accomplit ses plus fiers prodiges; c'est là qu'avec de la cendre et de l'ombre il refait des vivants qui ne vécurent qu'à demi; c'est là que de quelques noms raturés, il tire des hommes complets; c'est de là, qu'avec quelques débris de chroniques et d'armures, de chants populaires et de traditions frustes il reconstitue des époques détruites et rallume des phases éclipsées.

Un type persistant revient dans cette ronde de nuit du passé; c'est celui du Justicier, bon et fort, naïf et terrible, magnanime et rébarbatif, dressé contre les oppresseurs, incliné vers les petits et les faibles, qui sauve et damne, délivre et châtie, et qui, l'épée haute et le clairon à la bouche, évoque dans la vallée des misères humaines le drame fulgurant et rayonnant du jugement dernier. Ces chevaliers du droit sont presque toujours des vieillards; ces archanges ont les cheveux blancs. Victor Hugo a le culte des vieillards, comme il a l'adoration des enfants; aussi grand dans le Prytanée qu'il est tendre dans la *nursery*. Quel sénat imposant, quel aéropage idéal, quelle gérontocratie vénérable on ferait avec les barbons de son œuvre!

Ruy Gomez, Saint-Vallier, Job, le marquis de Nangis, Onfroy, Fabrice, Eviradnus! Leurs noms seuls évoquent ces idées d'antiquité et de majesté qui se dégagent des dynasties de patriarche que la Genèse énumère...

Le Romancero du Cid est une harangue de haut en bas et de cap en pied...

Les Chansons castillanes pâlissent auprès de ce monologue grandiloque, mélange inouï de simplicité et d'emphase, de rodomontades et de loyauté. Mieux encore que dans ces vieux poèmes, *le Cid* y apparaît comme l'incarnation en fer et en os de l'antique Espagne : pompeux et sublime, rebelle et dévoué, candide et farouche; l'orgueil et l'incorruptibilité du cèdre. Il se mire dans sa cuirasse, il fait sonner son armure. Imaginez la roue d'un paon qui aurait les serres et le bec de l'aigle.

... Victor Hugo consacre tout un poème à ce souvenir abject et fétide de la création : *l'Épopée du ver, un De profundis* triomphal, qui rend le bruit sinistre d'une trompette de Jugement sonnant sous la terre au lieu d'éclater

dans les nues; « Cantique des Cantiques », dit la Bible, ici c'est le Mémento des Mémentos, l'épouvante des épouvantements. Le ver se montre et se raconte tel qu'il est, incessant et éternel, insatiable et inévitable, enlaçant le monde de ses spirales sans bout et sans nombre. Il n'est pas seulement dans la chair décomposée du cadavre, mais dans le corps que l'âge détériore, dans le bonheur qui couve l'adversité, dans la fortune que le souci ronge.

Son imperceptible morsure détruit la vie, bribe par bribe, et l'engloutit par générations. De strophe en strophe, on le voit grandir, se dérouler, s'allonger, étreindre les siècles, envelopper la Nature, jusqu'à ce qu'il se dresse d'un jet sur le ciel, et que, comme le Dragon oriental, il aspire les astres et dévore les constellations.

... Œuvre démesurée, peuplée de types innombrables, nous ne l'entrevoyons aujourd'hui qu'à travers la poussière des combats qu'elle a soulevés. Que sera-ce quand l'avenir l'aura pacifiée, lorsque le recul des années l'aura fixée dans l'harmonie et dans la lumière! Ce qu'on peut dire dès à présent avec assurance, c'est que tous les temps nous envieront l'avènement et le règne, la présence et l'influence vivante d'un tel poète, et que tout un côté de notre siècle portera son nom.

Le Livre d'or.

Émile Blémont.

Le monde des lettres et des arts fut tout entier transporté d'enthousiasme à l'apparition de cette éblouissante galerie de chefs-d'œuvre, qui nous mène de la première aurore « hors des temps ».

Fût-il jamais semblable puissance de divination, d'évocation, de résurrection parfaite? Ce qui n'avait plus de forme revêt la beauté souveraine; ce qui n'avait plus d'existence devient éternel. Les âmes des générations éteintes surgissent tour à tour de la nuit des temps, et l'immense passé obscur rayonne comme un ciel noir qui s'étoile, en attendant le lever du soleil sans déclin.

Revue des Deux-Mondes.

Émile Montégut.

La vraie préface de *la Légende des Siècles,* c'est le quatrain que le poète adresse à la France :

Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Le quatrain est touchant, mais en vérité il n'est pas exact. Non, l'arbre n'est pas déraciné, il est plus vigoureux qu'il n'a jamais été; non, la feuille qu'il nous envoie n'est point morte; elle est très verte au contraire, et donne la meilleure opinion de la sève qui l'a nourrie.

... Dans son nouveau recueil, M. Hugo a révélé un style nouveau. Vous connaissez son style dans la poésie lyrique. Riche, coloré, pittoresque, abondant en images, et vous connaissez aussi son style dramatique, entrecoupé comme un sanglot, heurté, éloquent, plein d'interjections passionnées, espèces d'onomatopées ambitieuses d'imiter les cris physiques de la chair et les sentiments orageux de l'âme? Eh bien! il a mélangé ces deux styles; et de ce mélange est sorti le style de *la Légende des Siècles,* plus sobre et moins tourmenté que celui de ses drames, plus familier que celui de sa poésie lyrique.

... Les caractères de l'œuvre nouvelle sont avant tout la force, l'audace, une violence continue et latente; les sentiments qui la remplissent sont un âpre amour de la justice et du courage, une haine implacable mêlée de frayeur contre le mal et les méchants.

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains.

Ch. Baudelaire.

... Victor Hugo a créé le seul poème épique qui pût être créé par un homme de son temps pour des lecteurs de son temps. D'abord les poèmes qui constituent l'ouvrage sont généralement courts, et même la brièveté de quelques-uns n'est pas moins extraordinaire que leur énergie. Ceci est déjà une considération importante qui témoigne d'une connaissance absolue de tout le possible de la poésie moderne. Ensuite, voulant créer le poème épique moderne, c'est-à-dire le poème tirant son origine ou plutôt son prétexte de l'histoire, il s'est bien gardé d'emprunter à l'histoire autre chose que ce qu'elle peut légitimement et fructueusement prêter à la poésie, je veux

dire la légende, le mythe, la fable, qui sont comme des concentrations de vie nationale, comme des réservoirs profonds où dorment le sang et les larmes des peuples. Enfin, il n'a pas chanté plus particulièrement telle ou telle nation, la passion de tel ou tel siècle, il est monté tout de suite à une de ces hauteurs philosophiques d'où le poète peut considérer toutes les évolutions de l'humanité avec un regard également curieux, courroucé ou attendri. Avec quelle majesté il a fait défiler les siècles devant nous comme des fantômes qui sortiraient d'un mur; avec quelle autorité il les a fait se mouvoir, chacun doué de son parfait costume, de son vrai visage, de sa sincère allure, nous l'avons tous vu.

... Ce que la critique peut affirmer sans crainte de faillir, parce qu'elle en a déjà vu les preuves successives, c'est qu'il est un de ces mortels si rares, plus rare encore dans l'ordre littéraire que dans tout autre, qui tirent une nouvelle force des années, et qui vont, par un miracle incessamment répété, se rajeunissant et se renforçant jusqu'au tombeau.

Nous avons pu enfin trouver un article hostile signé P. Douhaire, dans le *Correspondant;* nous en détachons le passage suivant :

... Quels efforts pour dissimuler au lecteur ce qui le frappera dès la dixième page, à savoir qu'on lui offre ici, sous le spécieux aspect d'une grande œuvre fragmentaire, des morceaux détachés, des essais de différentes dates et de différents styles, des jets d'inspiration plus ou moins retouchés, des études enfin, résultats hybrides d'excursions hâtives dans la littérature, l'histoire et la philosophie; — vues du passé recueillies dans la fièvre à travers un prisme brisé. Le défaut de suite, l'absence de lien réel, l'incohérence des sujets et des idées, — quand idées il y a, — tout ôte à ces lambeaux le caractère d'unité conceptionnelle que le poète leur prête aujourd'hui après coup...

Le critique qualifie quelques pièces, comme *Première rencontre du Christ avec le tombeau,* «d'honnêtes exercices littéraires»; la poésie *Au lion d'Androclès* «sent son collège»; et on jugera encore mieux la portée de cet article par cette phrase : «Ménageons plus qu'il ne le fait lui-même la gloire d'un poète dont nous avons salué la radieuse aurore, et dont il nous coûte de constater le sombre et bizarre déclin.»

Et c'est en 1859 que ces choses-là sont écrites! Il est vrai que le critique ne devait pas se faire beaucoup d'illusions sur la valeur de son pronostic solitaire, puisqu'il ajoute : «Plaignons-le (Victor Hugo) de n'avoir pas trouvé dans cette presse française dont chaque mot est pour lui une parole, des amis assez dévoués pour lui dire la vérité.» On ne saurait souligner avec plus d'ingénuité le succès éclatant de *la Légende des Siècles,* constaté par toute la presse française.

Études sur la poésie française.

Théophile Gautier.

... Quand on lit *la Légende des Siècles,* il semble qu'on parcoure un immense cloître, une espèce de *campo santo* de la poésie dont les murailles sont revêtues de fresques peintes par un prodigieux artiste qui possède tous les styles et, selon le sujet, passe de la roideur presque byzantine d'Orcagna à l'audace titanique de Michel-Ange, sachant aussi bien faire les chevaliers dans leurs armures anguleuses que les géants nus tordant leurs muscles invincibles. Chaque tableau donne la sensation vivante, profonde et colorée d'une époque disparue. La légende, c'est l'histoire vue à travers l'imagination populaire avec ses mille détails naïfs et pittoresques, ses familiarités charmantes, ses portraits de fantaisie plus vrais que les portraits réels, ses grossissements de types, ses exagérations héroïques et sa poésie fabuleuse remplaçant la science, souvent conjecturale...

Bien que l'œuvre ne soit pas menée à bout, elle est cependant complète; chaque siècle est représenté par un tableau important et qui le caractérise, et ce tableau est en lui-même d'une perfection absolue.

Le poème fragmentaire va d'abord d'Ève à Jésus-Christ, faisant revivre le monde biblique en scènes d'une haute sublimité et d'une couleur que nul peintre n'a égalée. Il suffit de

citer *la Conscience, les Lions, le Sommeil de Booz,* pages d'une beauté, d'une largeur et d'un grandiose incomparables, écrites avec l'inspiration et le style des prophètes. *La Décadence de Rome* semble un chapitre de Tacite versifié par Juvénal. Tout à l'heure, le poète s'était assimilé la Bible; maintenant, pour peindre Mahomet, il s'imprègne du Coran à ce point qu'on le prendrait pour un fils de l'Islam, pour Abou-Bekr ou pour Ali. Dans ce qu'il appelle le cycle héroïque chrétien, Victor Hugo a résumé en trois ou quatre courts poëmes, tels que *le Mariage de Roland, Aymerillot, Bivar, le Jour des Rois;* les vastes épopées du cycle carlovingien. Cela est grand comme Homère et naïf comme la Bibliothèque bleue. Dans *Aymerillot,* la figure légendaire de Charlemagne à la *barbe florie* se dessine avec sa bonhomie héroïque, au milieu de ses douze pairs de France, d'un trait net comme les effigies creusées dans les pierres tombales, et d'une couleur éclatante comme celle des vitraux. Toute la familiarité hautaine et féodale du *Romancero* revit dans la pièce intitulée : *Bivar.*

Aux héros demi-fabuleux de l'histoire succèdent les héros d'invention, comme aux épopées succèdent les romans de chevalerie. Les chevaliers errants commencent leur ronde, cherchant les aventures et redressant les torts, justiciers masqués, spectres de fer mystérieux, également redoutables aux tyrans et aux magiciens. Leur lance perce tous les monstres imaginaires ou réels, les andriagues et les traîtres. Barons en Europe, ils sont rois en Asie de quelque ville étrange, aux coupoles d'or, aux créneaux découpés en scie; ils reviennent toujours de quelque lointain voyage, et leurs armures sont rayées par les griffes des lions qu'ils ont étouffés entre leurs bras. Éviradnus, auquel l'auteur a consacré tout un poëme, est la plus admirable personnification de la chevalerie errante et donnerait raison à la folie de Don Quichotte, tant il est grand, courageux, bon et toujours prêt à défendre le faible contre le fort. Rien n'est plus dramatique que la manière dont il sauve Mahaud des embûches du grand Joss et du petit Zéno. Dans la peinture du manoir de Corbus, à demi ruiné et attaqué par les rafales et les pluies d'hiver, le poète atteint à des effets de symphonie dont on pouvait croire la parole incapable. Le vers murmure, s'enfle, gronde, rugit comme l'orchestre de Beethoven. On entend à travers les rimes siffler le vent, tinter la pluie, claquer la broussaille au front des tours, tomber la pierre au fond du fossé, et mugir sourdement la forêt ténébreuse qui embrasse le vieux château pour l'étouffer. A ces bruits de la tempête se mêlent les soupirs des esprits et des fantômes, les vagues lamentations des choses, l'effarement de la solitude et le bâillement d'ennui de l'abandon. C'est le plus beau morceau de musique qu'on ait exécuté sur la lyre.

Zim-Zizimi et *le Sultan Mourad* nous montrent l'Orient du moyen âge avec ses splendeurs fabuleuses, ses rayonnements d'or et ses phosphorescences d'escarboucles sur un fond de meurtre et d'incendie, au milieu de populations bizarres venues de lieux dont la géographie sait à peine les noms. L'entretien de Zim-Zizimi avec les dix sphinx de marbre blanc couronnés de rose est d'une sublime poésie. L'ennui royal interroge, et le néant de toutes choses répond avec une monotonie désespérante par quelque histoire funèbre.

Le début de *Ratbert* est peut-être le morceau le plus étonnant et le plus splendide du livre. Victor Hugo seul, parmi tous les poètes, était capable de l'écrire. Ratbert a convoqué sur la place d'Ancône, pour débattre quelque expédition, les plus illustres de ses barons et de ses chevaliers, la fleur de cet arbre héraldique et généalogique que le sol noir de l'Italie nourrit de sa sève empoisonnée. Chacun apparaît fièrement campé, dessiné d'un seul trait du cimier au talon, avec son blason, son titre, ses alliances, son détail caractéristique résumé en un hémistiche, en une épithète. Leurs noms, d'une étrangeté superbe, se posant carrément dans le vers, font sonner leurs triomphantes syllabes comme des fanfares de clairon, et passent dans ce magnifique défilé avec des bruits d'armes et d'éperons.

Journal des Débats.

Jules Janin.

Lumière et bonté, clémence, inspiration, justice, récompense et châtiment, voilà tout ce livre. On y voit juste, on y voit clair. On retrouve à chaque instant le poète intrépide et doux, calme et puissant, humble et fort, annaliste austère et conseiller sans flatterie, heureuse âme, esprit charmant, laborieux,

fidèle, et qui ne perd jamais sa journée. Il marche, et dans sa marche, à chaque pas, il rencontre un problème, un drame, une étoile, une misère, une injustice, une vision, parfois le courroux et parfois la violence et la satire à la Juvénal. C'est un esprit! tantôt fée et tantôt fantôme; il voit des choses que lui seul il peut voir; il en tire en même temps des leçons, des conclusions, des pitiés, des terreurs, des extases, des pensées, autant d'anneaux qui se lient habilement à cette chaîne immense que le poète a mise aux mains de Jupiter.

... Les vrais poètes sont tout semblables aux lions de la *quatrième Légende,* ils sont captifs, rugissants, pleins de fièvre.

... De même que les quatre lions respectèrent le prophète, le vrai poète honore en ses vers le désert, la montagne et la forêt, et surtout Dieu, le créateur! Il prie, il s'incline, et si par malheur, au milieu de la Rome abominable, à la lueur des chrétiens que Néron fait brûler dans le théâtre ensanglanté de Domitien, dans le crime universel, dans l'abîme absolu de ces grandeurs foulées aux pieds, le poète, le vengeur, rencontre un cinquième lion, une autre bête héroïque, aux pieds de son maître Androclès, il le salue, il le traite en héros!

... Ah! dans ces légendes furieuses, que d'orphelins, que de sanglots, que de chaînes, que de supplices! quelles imprécations murmurées à voix basse! quelles accusations à la face de la terre et du ciel! Tant de milliers d'êtres qui se disputent une miette de pain! Tant de bourreaux et de geôliers qui s'arrachent les victimes! et l'hypocrite, et le tyran, et l'avare, et l'injuste, et la courtisane errante, et tant d'agonies, pendant que Zim-Zizimi, Kanut le parricide, sultan Mourad, des monstres sur leurs trônes rembourrés d'épines, dans leurs lits pleins de fièvre et d'agonie, à leur table immense et brandissant un sceptre de fer, sont là, repus de folies et de rapines, entre la vengeance et le meurtre, la luxure et la trahison, attendant le réveil d'en bas et le châtiment d'en haut! Telle est la part terrible et fatale des légendes; elles accusent, elles condamnent, ce ne sont que passions, terreurs, coups de foudre et malédiction. On tremble! on a peur!

Eh bien, en dépit de cette haine et de cette violence, le poète, aussitôt qu'il voit une entrée au pardon, à la pitié, à la clémence, s'en empare, et le voilà, clément, qui pardonne.

... O braves gens, croyez-moi, croyez-moi, chers amis de la poésie, et, confiants dans le poète, attendez son sourire, attendez sa pitié, laissez parler ses anges, ses héros, ses saintes femmes, ses martyrs, ses patriarches, ses beaux oiseaux couleur du temps; attendez, quand il aura épuisé tout le moyen âge, attendez les douces clartés de la renaissance, et la chevalerie errante, et les loyales épées; reposez-vous sous le vieux cèdre; et dans le lointain, voyez passer, souriants, calmes et fiers, Charlemagne et Mahomet. Courbez-vous devant le Cid de M. Hugo, digne de Corneille; entourez de vos tendresses le petit roi protégé par Roland ou la jeune reine que sauve Eviradnus, chasseur du crime.

Horace a donné quelque part ce sage et prudent conseil aux poètes : «Modérez-vous, leur dit-il, commandez à votre inspiration, ménagez-la, songez aux poèmes à venir.» Voilà encore un de ces conseils auxquels M. Victor Hugo ne se rendra jamais. Certes, ce n'est pas celui-là qui s'épargne; au contraire, il est le fleuve éternellement débordé, le torrent sans limites, le lac sans rivages; tout ce qu'il a, à toute heure, il le donne à son peuple, inflexible en ses colères, inépuisable en ses transports, charmant quand il loue et sans pitié quand il raille; il a mis dans ces deux nouveaux tomes, qu'il publie aujourd'hui, ce qu'il mettait dans tous les autres, toute sa poésie et toute son âme, tout son génie et tout son cœur.

Nous publierons dans le tome II de *la Légende des Siècles* la revue bibliographique et la revue iconographique; l'œuvre ayant été refondue tout entière au point de vue du classement des pièces, une revue d'ensemble permettra d'éviter les répétitions et gagnera en clarté.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE

DES SIÈCLES

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE — LES PETITES ÉPOPÉES

TOME I

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES. — HETZEL ET Cie

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

M DCCC LIX

Couverture de l'Edition originale.



Le Sacre de la femme. Grisaille de Paul Baudry.
Maison de Victor Hugo.



Le Titan. Grisaille de Cabanel.
Maison de Victor Hugo.



Le Parricide. Composition de Jean-Paul Laurens.
Edition nationale.



Le Mariage de Roland. Composition de Chifflart.
Édition Hugues.



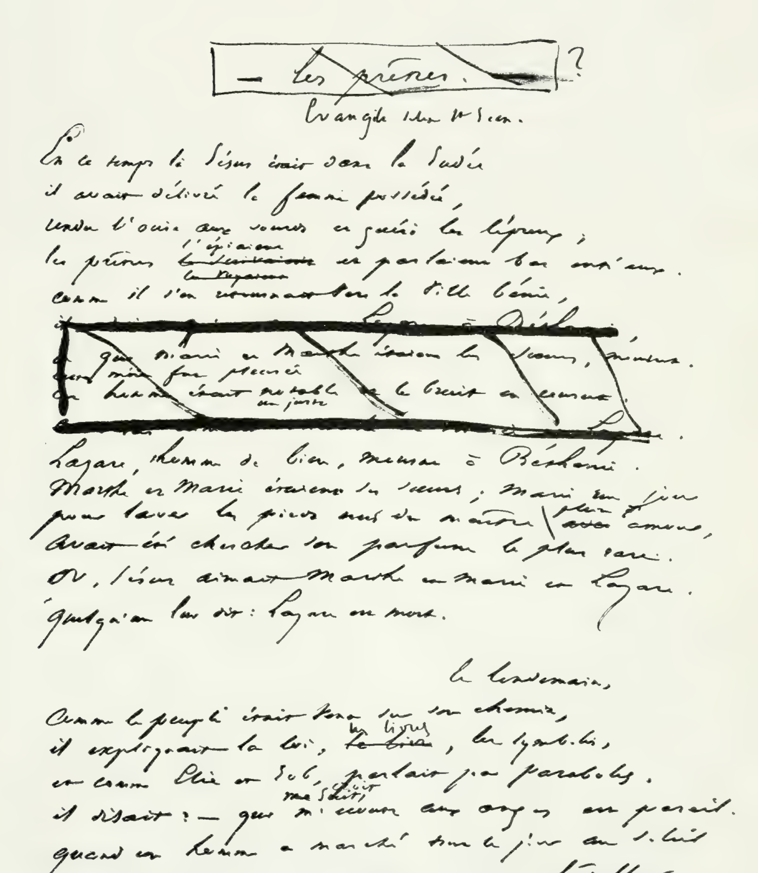
Le Petit Roi de Galice. Composition de Chifflart.
Édition Hugues.



Sultan Mourad. Composition de Gérome.
Édition nationale.



L'Aigle du casque. Composition de Frémiet.
Édition Hugues.


Première rencontre du Christ avec le Tombeau

~~— les prêtres. —~~ ?

Évangile selon St Jean.

En ce temps-là Jésus était dans la Judée
il avait délivré la femme possédée,
rendu l'ouïe aux sourds et guéri les lépreux ;
les prêtres l'épiaient et parlaient bas entre eux.
Comme il s'en retournait vers la ville bénie,
~~il [illegible] Lazare à Béthanie~~
~~et que Marie et Marthe étaient les sœurs, [illegible]~~
~~[illegible] fut pleuré~~
~~cet homme était [illegible] et le bruit en courait~~
~~[illegible] Lazare.~~
Lazare, homme de bien, mourut à Béthanie.
Marthe et Marie étaient ses sœurs ; Marie un jour
pour laver les pieds nus du maître plein d'amour,
Avait été chercher son parfum le plus rare.
Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
Quelqu'un lui dit : Lazare est mort.

Le lendemain,
Comme le peuple était venu sur son chemin,
il expliquait la loi, les livres, les symboles,
et comme Élie et Job, parlait par paraboles.
il disait : — qui me suit aux anges est pareil.
quand un homme a marché tout le jour au soleil
dans un chemin sans puits et sans hôtelleries,
s'il ne croit pas, quand vient le soir, il pleure, il crie,

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 48.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Gaïffer-Jorge,
duc d'Aquitaine.

—

Au bas d'une muraille on ouvre une tranchée;
Les travailleurs, bras nus et la tête penchée,
Vont et viennent, fouillant dans l'obscur entonnoir;
~~Sous le pic qui [illegible]~~
~~et dont le pic semblable~~ au bec d'un oiseau noir,
Sous la pioche pareille
Le rocher sonne, ainsi que le fer dans la forge;
Dur labeur. Gaïffer, qu'on appelle aussi Jorge,
Fait creuser un fossé large et profond autour

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 471.)

TABLE.

LA LEGENDE DES SIÈCLES.

I

LA TERRE.

II

D'ÈVE À JÉSUS.

III

SUPRÉMATIE.

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

ENTRE GÉANTS ET DIEUX.

V

LA VILLE DISPARUE.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

I. DE MESA À ATTILA.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS.

II. DE RAMIRE À COSME DE MÉDICIS.

VII

ENTRE LIONS ET ROIS.

VIII

DÉCADENCE DE ROME.

IX

L'ISLAM.

X

LE CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN.

XI

LE CID EXILÉ.

XII

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

XIII

L'EPOPEE DU VER.

XIV

LE POËTE AU VER DE TERRE.

XV

LES CHEVALIERS ERRANTS.

XVI

LES TRÔNES D'ORIENT.

XVII

AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS.

XVIII

L'ITALIE. — RATBERT.

XIX

WELF, CASTELLAN D'OSBOR.

XX

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS.

XXI

LE CYCLE PYRÉNÉEN.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
LE 18 SEPTEMBRE 1906


1539
1901




PQ
2279
F04
1904
v.5
c.1
ROBA

